GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT

L'ÉPOPÉE BYZANTINE
A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE

SECONDE PARTIE

BASILE II
LE TUEUR DE BULGARES

HACHETTE & Cie

3 vols

$87.50

L'ÉPOPÉE BYZANTINE

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lpopebyzant02schl

ΓΑΒ

GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT

L'ÉPOPÉE BYZANTINE
A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE

SECONDE PARTIE

BASILE II
LE TUEUR DE BULGARES

HACHETTE & Cie
M·D·CD

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
JAN 24 1958
LIBRARY
V.2 20338

INTRODUCTION

Ce second volume de l'*Épopée byzantine* (laquelle fait elle-même suite à mon *Nicéphore Phocas* publié il y a dix ans) est consacré entièrement au gouvernement du grand basileus Basile II, dit le « Bulgaroctone » ou Tueur de Bulgares, le plus grand parmi les empereurs de Constantinople de souche macédonienne. Après avoir raconté dans le tome Ier de l'*Épopée* le règne brillant de Jean Tzimiscès, j'avais exposé dans les derniers chapitres de ce même volume, l'histoire des quatorze premières années de l'administration commune de cet illustre prince et de son frère Constantin, demeuré si effacé à ses côtés. Cette fois je fais le récit des trente-six dernières années de ce long et glorieux règne, depuis le printemps de l'an 989 jusqu'au mois de décembre de l'an 1025 qui vit la mort de Basile II.

Pour donner un aperçu du contenu de ce second volume, il me suffira de reproduire les termes dans lesquels j'en parlais dans l'*Introduction* du tome Ier. « J'exposerai dans ce second volume, disais-je, les infinies péripéties de la guerre bulgare, qui dura en tout plus de quarante années, l'écrasement final de cette nationalité et de la dynastie royale des Schischmanides; puis l'annexion à l'empire des principautés arméniennes et géorgiennes; les campagnes foudroyantes de Basile en Syrie; les premières luttes avec les Normands en Italie; la grandeur militaire enfin de l'empire byzantin sous ce fameux basileus guerrier. »

En terminant, j'ajoutais à cet exposé celui du quatrième et dernier volume que je compte écrire encore, si j'en ai le temps, pour clore cette

série : « Si Dieu me prête vie, disais-je, je raconterai après cela, en un ou deux volumes, le court gouvernement de Constantin VIII, après la mort de son frère Basile ; les règnes surtout si étranges, si mouvementés de ses filles Zoé et Théodora et des époux ou amants successifs de la première de ces princesses, jusqu'à l'abdication du vieux Michel VI Stratiotikos, arrivée en 1057. Cette date, par l'élévation au trône d'Isaac Comnène, marque la fin suprême de la brillante dynastie des empereurs de race macédonienne. Ainsi j'aurai rédigé les annales d'un siècle d'histoire byzantine, depuis l'avènement de Nicéphore Phocas jusqu'à celui de cet autre général non moins valeureux qui fut le premier des empereurs Comnènes : tout un siècle dont on ne s'était occupé jusqu'ici que pour le dépeindre en quelques centaines de pages, comme l'a fait Lebeau. Alors je passerai la plume au futur historien de l'époque des Comnènes. »

Les trente-cinq années de l'empire byzantin dont j'ai tenté d'écrire le récit dans le présent volume comptent, comme les quatorze premières de ce long règne de Basile II, parmi les plus inconnues de Byzance. « Finlay, disais-je encore dans la préface de mon premier volume, a eu raison de dire que le règne commun des deux fils de Romain II et de Théophano, qui dura toute la fin du xe siècle, tout le premier quart du xie, était bien la période la plus obscure du Moyen âge oriental. C'est la période de toute pauvreté des sources, des lacunes sans fin, des ténèbres. Aucune expression ne saurait donner une juste idée d'une pareille disette de documents. La grande guerre de Bulgarie, longue de près d'un demi-siècle, est très mal connue, de même que les guerres en Syrie et en Arménie. La vie intérieure de cet immense empire, son existence administrative et sociale à cette époque, sont tout aussi ignorées. Chose inouïe, personne ne s'était encore occupé d'écrire l'histoire d'ensemble de cette vaste période depuis les quelques chapitres que lui a consacrés Lebeau ! De même les travaux de détail sont en nombre infime. »

Je donnais à la suite un aperçu du labeur vraiment énorme par lequel j'ai tenté, en portant mes recherches de cent côtés divers, de remédier à cette extrême disette de documents. Je racontais comment j'avais dépouillé des centaines de volumes et de mémoires pour y chercher parfois un renseignement de trois lignes, minutieusement étudié toutes les sources

en tant de langues diverses, interrogé les manuscrits, les miniatures, les inscriptions, les monnaies, les sceaux, les débris d'architecture, parcouru les vies de saints et les rares pièces de vers contemporaines. Je renvoie pour plus de détails le lecteur à ces lignes, où j'ai tenté de l'initier aux difficultés bien grandes de mon œuvre. J'ai patiemment tenté de reconstituer, cartes en main, les si nombreuses campagnes en Bulgarie et les deux campagnes en Arménie. Ce travail n'avait jamais été même tenté. Grâce aux indications nouvelles fournies par la portion de la précieuse chronique syrienne de Yahia traduite et si remarquablement annotée par le baron V. de Rosen, j'ai pu, dans ce nouveau volume, comme dans le précédent, rédiger des chapitres presque entièrement inédits sur les guerres des soldats de Basile en Syrie contre les troupes africaines des Fatimites d'Égypte et celles de leurs vassaux.

Je reproduis encore quelques phrases de l'*Introduction* du tome précédent qui s'appliquent non moins exactement à celui-ci. « Les événements, disais-je, racontés dans ce volume, hélas, beaucoup trop guerrier, même presque exclusivement guerrier, n'offrent pas le puissant attrait dramatique et romanesque du premier tome de la série, consacré à l'époque tragique de Nicéphore Phocas. L'histoire de Basile II, qui pourtant fut un très grand prince, comporte de trop graves lacunes. L'éternel élément féminin fait entièrement défaut à ce règne. Nous ignorons même si Basile fut marié. Nous ne possédons guère que de brefs récits de ses campagnes incessantes, toujours les mêmes, recommençant chaque printemps. Pour l'historien préoccupé de ne dire que strictement ce qu'il sait, il est humainement impossible d'éviter la monotonie. J'en demande pardon d'avance. »

Je n'ai pas eu la chance de rencontrer pour ce volume des récits tels que ceux de l'expédition de Crète, ou des amours de Théophano et de Tzimiscès, un journal de voyage comme celui du prélat diplomate Luitprand. Cependant, pour ce second volume de l'*Épopée* comme pour le premier, l'intérêt demeure bien grand encore. La lutte géante de toutes les forces de l'empire contre les Bulgares et leur audacieux souverain Samuel passionnera le lecteur. Il lira avec émotion les péripéties étranges de ce long drame, les convulsions suprêmes de cette fière agonie de tout

un peuple, le voyage triomphal et si curieux du basileus victorieux, jusqu'à Athènes, la cité de Minerve. Il s'intéressera à ces étranges luttes aussi du basileus de fer contre les souverains féodaux de Géorgie et d'Arménie, à cette marche lointaine des armées byzantines jusqu'aux rives de la Caspienne, jusqu'aux pentes méridionales du Caucase. La chevauchée prodigieuse de Basile, à travers toute l'Asie Mineure, à la tête de quarante mille cavaliers, pour porter secours à son vassal l'émir d'Alep pressé par les troupes d'Égypte, le frappera d'étonnement autant que les débuts héroïques de la lutte fameuse des chevaliers normands en Italie contre les troupes mercenaires des « catépano » byzantins. La noble figure du vieux saint Nil reparaîtra plus belle encore à ses yeux charmés déjà par celles non moins nobles et belles de l'infortuné et séduisant empereur Othon III et de sa mère la grande impératrice d'Allemagne Théophano, propre sœur de notre Basile. Les Novelles de ce grand prince destinées à améliorer le sort des plus pauvres parmi ses sujets, sa lutte opiniâtre contre les éternels empiétements de l'Église, sa préoccupation incessante du bien-être de ses soldats, sa merveilleuse vigueur guerrière intéresseront au plus haut point le penseur et l'historien.

J'ai dû, je le répète ici encore, restituer cette histoire à peu près de toutes pièces. Rien d'approchant n'existait. Ce troisième volume est encore une pierre de plus au modeste édifice que je voudrais élever à la connaissance de cette histoire byzantine si ignorée, dont l'étude cependant a fait d'immenses progrès depuis l'époque encore récente où je publiais mon premier volume sur Nicéphore Phocas.

Je crois que ceux qui voudront bien parcourir ce gros volume se feront une idée singulièrement nouvelle de ce que fut le règne de ce grand Basile, ce grand souverain de l'an mille, maître de plus de la moitié du monde oriental de cette époque, maître en Europe et en Asie, et cependant encore aujourd'hui totalement ignoré de l'immense majorité des lecteurs d'Occident.

Je rappelle que rien n'avait été écrit sur ce prince extraordinaire depuis Lebeau. J'oppose aux quelques chapitres de cet écrivain ce volume de plus de six cents pages dans lequel je n'ai pas écrit cent lignes de hors-d'œuvre. Si j'insiste sur ce point c'est que le reproche m'en a été

fait avec une injuste âpreté au sujet de mon premier livre sur Nicéphore Phocas. J'avais de propos délibéré dans cet ouvrage fait de longues digressions en dehors du récit historique proprement dit parce que je tenais à donner au lecteur totalement novice en cette matière une vue d'ensemble de ce qu'étaient l'empire et le peuple byzantins à l'époque de leur grandeur. Dans le présent volume, on ne trouvera rien de pareil, mais bien seulement la stricte énumération des événements.

Le chapitre de l'illustration très nombreuse m'a coûté cette fois encore beaucoup de soucis. Je crois avoir réalisé certains progrès. J'ai continué à ne faire figurer autant que possible dans ce nouveau volume que des monuments contemporains de l'époque dont je raconte l'histoire, c'est-à-dire de la seconde moitié du dixième siècle ou de la première moitié du onzième. C'est comme une illustration des faits par l'art et l'archéologie. Tout le monde connaît l'extraordinaire rareté des monuments encore existants, datant de cette époque reculée. Une bien vaste et minutieuse correspondance m'a fourni les documents qui m'étaient nécessaires pour me procurer cette fois encore une moisson abondante. L'automne dernier, je suis retourné à Constantinople et à Athènes, j'ai visité Salonique et le Péloponèse.

Je renouvelle l'expression de ma reconnaissance à bien des érudits que je remerciais déjà dans la préface de mon dernier volume, en première ligne à M. G. Millet, professeur d'archéologie religieuse byzantine à l'École des Hautes Études, qui, par son inépuisable obligeance, mérite une place à part dans ma gratitude. Je lui dois une grande partie des documents qui ont servi à l'illustration de ce livre. Je remercie de même M. A. Sorlin-Dorigny, de Constantinople, qui m'a fourni entre autres les plus précieux documents inédits sur la grande muraille de Byzance, documents relevés par lui-même, puis encore MM. Omont, de la Bibliothèque Nationale, E. Molinier, du Musée du Louvre, Dobrowsky, directeur du Musée de Sofia, M. van Berchem de Genève, H. Græven, Mélida à Madrid, qui m'ont prodigué leur aide bienveillante surtout pour l'illustration de mon livre. M. Barbier de Meynard, mon confrère de l'Institut, a continué, avec une bonne grâce infatigable, à m'aider de sa connaissance si parfaite de la langue arabe. MM. Hachette ont été, comme

pour mon précédent volume, les plus aimables et les plus parfaits des éditeurs.

Puisse le public de plus en plus nombreux qui s'intéresse aux choses de Byzance accueillir avec indulgence ce nouveau travail consacré à sa tragique et merveilleuse histoire (1).

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

Paris, mars 1900.

(1) Pour la *Bibliographie* des sources je renvoie à celle très nombreuse que j'ai publiée à la p. 779 du tome Ier de l'*Épopée*. Les quelques travaux que j'ai consultés exclusivement pour ce second volume sont cités en note. Je n'ai pas cru devoir reproduire une seconde fois cette longue série d'ouvrages qui occupe plusieurs pages du tome Ier.

COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xe ou XIe Siècles, probablement fabriqué en Italie.— Musée National à Florence (ancienne collection Carrand).

CHAPITRE I

Mariage de Vladimir, grand prince des Russes, avec la Porphyrogénète Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin. — Conversion et baptême de Vladimir et de son peuple. — Fin rapide de la seconde rébellion de Bardas Skléros. — Entrevue de Basile avec Bardas Skléros en octobre 989. — Rétablissement de l'autorité impériale à Antioche. Léon Phocas « au col tors » et le patriarche Agapios.— Soumission des derniers rebelles. — Tremblements de terre et autres signes et calamités de cette terrible année. — Voyage du basileus à Salonique. — Seconde guerre bulgare contre le roi Samuel durant quatre années jusqu'en 995.

MONNAIE d'or du grand-prince de Russie Vladimir, beau-frère du basileus Basile II.

Aux dernières pages du précédent volume, consacré à la première partie du règne du basileus Basile II, nous avons laissé la princesse Anne sa sœur, au moment où elle quittait au cours de l'an 989 le gynécée impérial pour devenir la femme du fameux Vladimir, prince des Russes, vainqueur de Cherson. « Quand la princesse Anne, raconte la *Chronique* dite de Nestor, notre source principale, presque unique, pour la connaissance de ces grands événements, quand la princesse Anne fut arrivée à Cherson, les Chersonésiens sortirent pour la saluer, l'amenèrent dans la ville et l'établirent dans le palais. » Ce devait être là l'antique résidence des « stratigoi » byzantins. Hélas, nous ne connaissons rien de la réception que fit à son impériale épouse le grand-prince des Russes. Il semble que ce bref récit ait trop coûté déjà à l'orgueil du chroniqueur national, uniquement préoccupé de représenter cette venue de la

fille des empereurs aux rivages scythiques comme l'événement le plus naturel (1). « Or, dit-il, par la permission de Dieu, Vladimir à ce moment eut les yeux malades, et, privé de la vue, il était dans une grande inquiétude et ne savait que faire. Et la princesse envoya lui dire : « Si tu « veux guérir de ce mal, fais-toi baptiser le plus tôt possible; sinon, tu ne « guériras point. » Vladimir, entendant cela, dit : « Si ceci s'accomplit, en « vérité le Dieu des chrétiens sera un grand Dieu ; » et il se fit baptiser. L'évêque de Cherson, après avoir annoncé la nouvelle au peuple, le baptisa, assisté par les prêtres de la princesse, et dès qu'il mit la main sur lui, il vit aussitôt. Vladimir, se voyant si subitement guéri, loua Dieu disant : « C'est maintenant seulement que je connais le vrai Dieu. »

Probablement, la guérison de cette ophthalmie, si ophthalmie il y eut, fut due à quelqu'un des archi-médecins palatins de Byzance venu dans le cortège de la princesse, mais toujours les peuples simples aimèrent le surnaturel. On voulut voir un miracle là où il n'y avait peut-être que le résultat d'un traitement intelligent. « Quand la droujina du prince eut vu cela, beaucoup se firent baptiser : Vladimir fut baptisé dans l'église de Saint-Basile, et cette église se trouve à Cherson, au milieu de la ville, à l'endroit où les Chersonésiens tiennent leur marché. Le palais de Vladimir existe encore aujourd'hui (2) près de l'église, et le palais de la princesse est derrière l'autel (3). Après le baptême, Vladimir épousa la princesse. Des gens mal informés disent qu'il fut baptisé à Kiev, d'autres à Vasiliev, d'autres encore ailleurs. Quand donc Vladimir eut été baptisé à Cherson, les prêtres de la princesse lui exposèrent la foi chrétienne (4).

« Ensuite Vladimir, avec la tsaritsa (5) — c'est ainsi que l'écrivain

(1) Pour certains historiens, Anne aurait été non une Porphyrogénète, mais une princesse bulgare, fille du roi captif Boris, ramenée avec celui-ci à Constantinople par Jean Tzimiscès, en 972. Voy. Drinov, *op. cit.*, note 69.

(2) L'auteur anonyme de la *Chronique* vivait vers la fin du XIe siècle ou le début du XIIe.

(3) M. Kosciusko, l'intelligent directeur des fouilles qui se font actuellement à Cherson, croit avoir retrouvé non seulement les substructions de l'église de Saint-Basile, illustrée par ce grand événement, mais même l'emplacement de la cuve du baptistère où fut immergé le prince barbare converti. On conçoit de quel religieux respect la sainte Russie entoure ce sanctuaire auguste que j'ai eu le privilège de visiter, il y a quatre ans, sous la conduite de M. Kosciusko.

(4) Ce curieux exposé, résumé des doctrines chrétiennes, telles que les entendait l'écrivain anonyme de la *Chronique*, prend plusieurs pages de l'édition de M. Leger.

(5) Exactement « tsiézaritsa ». Ce n'est pas du tout la « tzarina », c'est la « princesse impériale », fille et sœur d'empereurs.

anonyme désigne la sœur des basileis, — Anastase (1) et les prêtres de Cherson, prit les reliques de saint Clément, le pape martyr exilé en Chersonèse par Trajan (2) et celles de Théba son disciple, ainsi que les vases sacrés et les images du culte (3). Il bâtit à Cherson l'église de Saint-Jean-Baptiste sur une éminence qu'on avait élevée au milieu de la ville avec la terre de sa chaussée, et cette église dure encore aujourd'hui. Il prit aussi deux statues de cuivre et quatre chevaux de cuivre qui maintenant encore sont devant la sainte Mère de Dieu; les ignorants les croient en marbre. Comme présent nuptial pour la princesse, il rendit Cherson aux Grecs et revint lui-même à Kiev. Quand il arriva, il ordonna de renverser les idoles. Il fit brûler les unes et jeta les autres au feu. Il ordonna d'attacher Péroun à la queue d'un cheval et de le traîner du haut en bas au-dessous de Borytchev jusqu'au ruisseau, et il enjoignit à douze hommes de le battre avec des bâtons, non pas qu'il estimât que le bois eût quelque sentiment, mais pour faire affront au démon qui, sous cette forme, avait trompé les hommes, et pour le punir de ses tromperies : « Tu es grand, « Seigneur, et tes actions sont merveilleuses (4). » Hier il était honoré par les hommes; aujourd'hui, le voici insulté. Tandis qu'on le traînait le long du ruisseau jusqu'au Dniéper, les païens pleuraient sur lui, car ils n'avaient pas encore reçu le saint baptême. Or, après l'avoir traîné, ils le jetèrent dans le Dniéper. Vladimir disait à ses serviteurs : « S'il s'arrêtait quelque « part, repoussez-le du rivage, jusqu'à ce qu'il ait passé les cataractes, « alors vous le laisserez. » Le vent le jeta sur une grève qui depuis a été appelée la grève de Péroun, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. » — Et aujourd'hui encore on montre sur le flanc des falaises kiéviennes la « Dégringolade du diable ».

« Ensuite Vladimir fit répandre l'annonce suivante par toute la ville : « Quiconque demain, riche ou pauvre, misérable ou artisan, ne viendra

(1) Il s'agit certainement du prêtre chersonésien de ce nom, dont la trahison avait fourni à Vladimir le moyen de s'emparer de la ville. Voy. *Epopée*, I, p. 768.

(2) « Évidemment, dit M. Leger, *Chronique de Nestor*, p. 288, la tradition locale n'avait point admis que les précieuses reliques eussent été transportées à Rome, vers 860, par saint Cyrille après qu'il les eut découvertes en Crimée, ainsi que le veulent les légendes slaves et romaines. »

(3) La *Chronique* ne nous dit pas où Vladimir transporta ces précieuses reliques. Ce fut à Kiev.

(4) Psaume CXLV, verset 3.

« pas au fleuve pour se faire baptiser, tombera en disgrâce auprès de moi. » Entendant ces paroles, le peuple vint avec joie, se réjouissant et disant : « Si cette religion n'était pas bonne, le prince et les boïars ne l'auraient « pas reçue. » Le lendemain, Vladimir vint avec les prêtres de la princesse et ceux de Cherson sur les bords du Dniéper, et un peuple innombrable se rassembla et entra dans l'eau : les uns en avaient jusqu'au cou, les autres jusqu'à la poitrine ; les plus jeunes étaient sur le rivage, les hommes tenaient leurs enfants, les adultes étaient tout à fait dans l'eau, et les prêtres debout disaient les prières. Et c'était une joie dans le ciel et sur la terre de voir tant d'âmes sauvées. Or, le démon gémissant disait : « Malheur à moi, me voilà chassé « d'ici ; je pensais établir ma résidence ici parce que « les apôtres n'y ont point enseigné, et que ce « peuple ne savait rien de Dieu ; je jouissais du culte « qu'on m'offrait ; et me voilà vaincu par des igno- « rants, non par les apôtres ou par les martyrs ; je « ne régnerai plus dans ce pays. » Quand le peuple fut baptisé, ils retournèrent chacun à leur maison. Vladimir se réjouit de ce qu'il avait connu Dieu, lui et son peuple, leva les yeux au ciel et dit : « Dieu, créateur du ciel et de la terre, regarde ce « peuple nouveau, et donne-lui de te reconnaître comme le vrai Dieu, « ainsi qu'ont fait les pays chrétiens. Fortifie en lui la vraie foi, rends-la « inébranlable ; sois-moi en aide contre l'ennemi ; puissé-je, confiant « en toi et en ton royaume, triompher de sa malice. » Il dit cela et ordonna de bâtir des églises et de les établir aux endroits mêmes où se trouvaient les idoles. Il bâtit l'église de Saint-Basile sur l'éminence où se trouvaient l'idole de Péroun et d'autres, et où le prince et le peuple leur faisaient des sacrifices. Il ordonna d'établir dans les villes des églises et des prêtres, et d'inviter tout le peuple à se faire baptiser dans toutes les villes et dans tous les villages ; puis il envoya chercher les enfants des familles les plus élevées et les fit instruire dans les livres. Les mères de ces enfants pleurèrent sur eux, car elles n'étaient pas encore affermies

MONNAIE d'argent du grand-prince de Russie Vladimir, beau-frère du basileus Basile II.

dans la foi ; aussi pleurèrent-elles sur eux comme sur des morts..... Après avoir beaucoup résisté, les Novgorodiens à leur tour furent obligés

CÉRÉMONIE du baptême d'un prince barbare converti au XIme Siècle. Miniature d'un manuscrit slavon de la Bibliothèque du Vatican.

de précipiter Péroun dans les flots du Volkhov et de s'y plonger eux-mêmes. »

« C'est ainsi que Vladimir revint victorieux dans sa capitale. Les prêtres qu'il emmenait à Kiev, c'étaient ses captifs. Les ornements d'églises, les reliques des saints dont il allait enrichir et sanctifier sa capitale, c'était son butin. Ce fut en apôtre isapostole qu'il rentra dans son palais. Ce fut en apôtre armé qu'il catéchisa son peuple (1). »

Le précieux récit publié par Banduri, d'après le manuscrit de la *Colbertine* (2), ajoute ce détail que Vladimir, sur le rapport de ses ambassadeurs, demanda un évêque à ses beaux-frères pour l'aider à instituer la religion chrétienne parmi ses sujets. On lui en envoya aussitôt un

(1) Rambaud, *Hist. de la Russie*, p. 58.
(2) Voy. *Épopée*, I, p. 771.

accompagné de deux comtes, Cyrille (1) et Athanase, et le saint prélat fit incontinent un miracle, jetant au feu les Évangiles qui point ne brûlèrent « ce qui décida les Russes à se convertir ». Il est plus probable qu'on chargea de cette mission l'évêque grec de Cherson dont parle la *Chronique* dite de Nestor (2).

Qu'il serait curieux de pouvoir restituer en pensée ces grandes scènes historiques : les barbares kiéviens, hommes et femmes, vieillards, enfants, se plongeant en foule, nus, dans les ondes du vieux fleuve sacré, sur l'ordre du maître, tandis que les prêtres byzantins, debout auprès de Vladimir sur le rivage, lisent sur eux les saintes prières du baptême et entonnent les chants si beaux de l'Église orthodoxe (3) !

« Vladimir donc fut éclairé, lui et ses fils et son peuple, car il avait douze fils. » « Ainsi, poursuit la *Chronique* dite de Nestor, après ce récit si curieux, si vivant, de la conversion en masse du prince varègue et de son peuple, une immense révolution venait de s'accomplir ! » Désormais, la nation russe devenue chrétienne allait demeurer l'alliée fidèle de cet empire d'Orient qu'elle avait jusque-là combattu avec tant d'acharnement. La communauté de religion, de croyances, allait amener la communauté des intérêts. Nous n'aurons pour ainsi dire plus à parler de Vladimir ni des actes que l'ex-barbare allait accomplir dans son incarnation nouvelle de prince civilisateur et convertisseur de ses peuples. Désormais, jusqu'à sa mort survenue en 1015, il ne devait plus croiser le fer avec ses deux beaux-frères les basileis de Constantinople.

(1) Le *Recit* anonyme, par suite d'une confusion avec le grand saint Cyrille, parle ici de l'alphabet qui aurait été apporté en Russie par ce comte.

(2) « L'unitaire ou socinien Sandius dans l'*Appendice* à son *Historia enucleata Arianorum*, Cologne, 1676, pp. 61-64, dit Muralt (*op. cit.*, I, p. 570, note au par. 5), cite une lettre traduite du polonais en latin par André Vescovatius, unitaire, qui disait l'avoir tirée d'un manuscrit polonais de Trembeczo, comme traduction d'un texte bulgare inscrit en vieux caractères russes sur douze tables d'airain trouvées au monastère du Sauveur, à Przemisl, près du vieux Sambor, par André Kolodinsky de Vitepsk. — Cette lettre d'Ivaniec Smièra Polovlanin, médecin et rhéteur de *Vladimir rex*, lui est adressée d'Alexandrie d'Égypte, l'an 5587, de Pharaon 1179. Il y est question d'églises chrétiennes sans idoles, n'ayant que des tables et des bancs, au lieu d'autels, n'adorant que Dieu le Père, etc., comme si c'était pour recommander la doctrine et la pratique des Sociniens, opposées à celles des Grecs et des Romains. »

(3) Au pied des falaises kiéviennes, sur la rive du grand Dniéper, parmi les ombrages touffus, une colonne de marbre dont je donne ici la gravure (voy. p. 9) désigne le lieu précis où la tradition place ce baptême illustre de tout un peuple.

« Ensuite, dit encore la même *Chronique*, Vladimir vécut dans la religion chrétienne. Il conçut le projet de bâtir une église de pierre à la très sainte Vierge (1), il envoya chercher des architectes en Grèce et se mit à bâtir. Quand l'église fut achevée, il l'orna de tableaux et confia cette église à Anastase de Cherson et désigna des prêtres de Cherson pour y célébrer les offices : il donna tout ce qu'il avait recueilli à Cherson, des images, des vases d'église, des croix. »

Et plus loin : « Vladimir voyant l'église achevée y alla et pria Dieu, disant : « Seigneur Dieu, regarde du haut du ciel, contemple-nous et viens « visiter ta vigne, et termine ce qu'a commencé ta main droite; que ces « peuples dont tu as éclairé le cœur te reconnaissent comme le Dieu juste ; « regarde ton église que j'ai bâtie, moi ton esclave indigne, sous l'invoca- « tion de la Vierge qui t'a enfanté. Si quelqu'un prie dans cette église, écoute « sa prière et remets tous ses péchés par l'intercession de ta sainte mère. » Et après avoir prié, il parla ainsi : « Je donne à cette église de la sainte « Mère de Dieu la dixième partie de mon bien et de mes villes. » Puis il écrivit une malédiction et la déposa dans l'église disant : « Si quelqu'un « viole ce serment, qu'il soit maudit. » Et il donna cette dîme à Anastase de Cherson, et il offrit ce jour-là une grande fête à ses boïars et aux anciens de la ville et fit beaucoup d'aumônes aux pauvres. »

Yahia, Elmacin et Ibn el-Athîr racontent les mêmes faits. Ils énumèrent les mêmes constructions d'églises par Vladimir et son épouse byzantine (2).

La *Continuation* de la *Vie de Saint Etienne de Sourosh* rapporte que la tsaritsa Anne, allant de Cherson à Kertch par mer, tomba malade, mais fut guérie après avoir invoqué ce saint local. Thietmar (3) et l'annaliste saxon (4) donnent à cette princesse comme jadis à la grand'mère de son époux, la grande Olga, le nom d'Hélène. Ils ajoutent qu'elle avait été jadis promise à Othon III, lequel était en fait son neveu, fils de sa sœur aînée Théophano (5). Tous deux racontent qu'elle engagea vivement

(1) Il bâtit aussi celle de Saint-Georges.
(2) Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 24 et note 158.
(3) *Op. cit.*, VII, 52.
(4) Années 1013 et 1018.
(5) Ce prince avait neuf ans à l'époque du mariage d'Anne, sa tante, avec Vladimir.

Vladimir à embrasser la foi chrétienne (1). D'autres sources russes, plus anciennes encore que la *Chronique* dite de Nestor, décrivent également le baptême de Vladimir. Ce sont deux *Éloges* de ce prince prononcés l'un par le métropolitain Hilarion, l'autre par le moine Jacob (2).

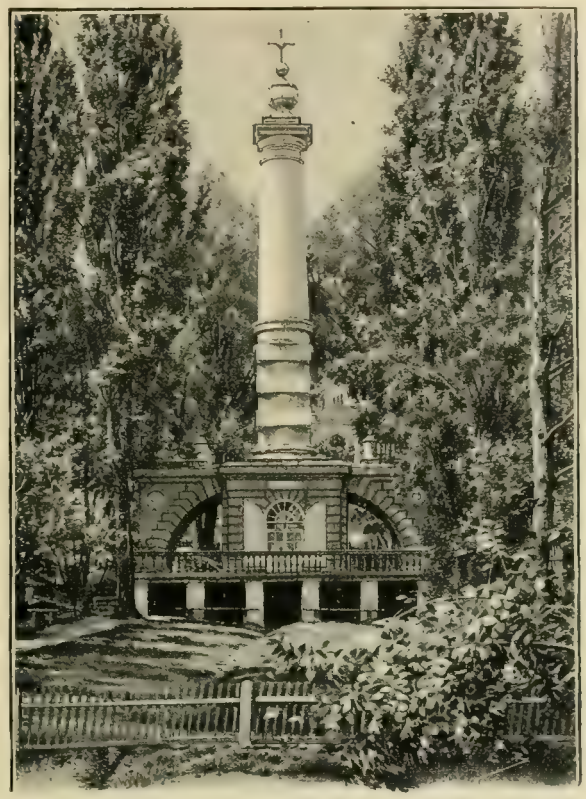
A ce moment précis de l'histoire, les quatre enfants de Romain II et de la belle Théophano occupaient à la fois les situations les plus grandes en Europe. Basile et Constantin régnaient sur l'empire d'Orient. Leurs sœurs Théophano et Anne étaient, la première impératrice en Allemagne, la seconde souveraine des Russes à Kiev.

« Les événements des années 988 et 989, dit M. Ouspensky dans son article si intéressant sur le volume consacré par le baron Rosen à la *Chronique* de Yahia, modifièrent complètement et définitivement la politique des princes russes. La conversion de leurs sujets par le moyen des Byzantins et non des Bulgares, eut des suites d'une importance capitale qui changèrent du tout au tout le cours des événements dans le sud-ouest de l'Europe. Une des principales fut la prédominance de l'élément purement grec dans la péninsule balkanique coïncidant avec la ruine de l'influence russe et de son rôle politique dans le Sud. A partir de l'an 989, l'habile politique du Palais Sacré parvint à transformer la Russie d'épouvantail des Grecs en leur meilleur aide et soutien à l'Occident comme à l'Orient. » « Les loups occidentaux furent si bien domptés qu'ils se transformèrent en un troupeau docile de brebis. La Russie se mit maintenant à protéger Byzance contre les attaques des fauves (3). »

COFFRET d'ivoire byzantin du XIe Siècle. Trésor de l'église Saint-Juvénal à Orvieto.

(1) « *Erat enim fornicator immensus et crudelis magnamque vim Danais ingessit.* »
(2) Voy. Wassilewsky, *Fragments russo-byzantins*, pp. 153 sqq.
(3) *Analecta byzantino-russica*, pp. LXIII et LXX sqq.

« La Russie devint ainsi, dit un autre écrivain, M. Couret, jusqu'aux premières années du XIIIe siècle, le trait d'union entre les pays du Nord et la Grèce, et comme le grand chemin des Scandinaves vers l'Orient, de l'Islande à Jérusalem par Constantinople. C'est à travers la Russie que le premier apôtre de l'Islande, Thorwaldr Kodransson, parvient, vers 990, à Byzance et à Jérusalem, avec son compagnon Stefnir Thorgilsson ; que le futur roi de Norvège, Harald le Sévère, se rend en 1033 à la cour de l'empereur Romain Argyre, où il devient chef de la garde væring et des corps russes auxiliaires. C'est par la Russie que se précipite, à la fin du XIe siècle, le flot retardataire des croisés scandinaves, se hâtant de rejoindre au delà d'Antioche l'armée latine déjà proche de Jérusalem ; et que, plus tard, en 1102, Érik le Bon, roi de Danemark, se dirige aussi vers la Palestine. C'est encore à la Russie que viennent successivement demander asile les exilés politiques, les bannis, les princes déchus des pays scandinaves : déjà, vers 970, Olaf Ier Tryggvason, de Norvège, dérobé par sa mère Astrid aux meurtriers de son père, avait passé son enfance auprès du belliqueux Sviatoslav ; en 1030, voici son successeur Olaf II le Saint qui, chassé par l'aristocratie païenne, se réfugie à la cour d'Iaroslav le Grand, et lève en Russie une petite armée, à la



MONUMENT du Baptême à Kiev.

tête de laquelle il va mourir glorieusement sur le champ de bataille de Stiklastadr.....

« La Russie devient également, par sa situation intermédiaire entre la Grèce et la Scandinavie, l'entrepôt général et le grand marché où les contrées du Nord viennent s'approvisionner des marchandises de l'Orient. Kiev et Novgorod, magnifiquement rebâties, offrent comme un abrégé des merveilles de Byzance, et étalent dans leurs bazars, à côté des produits asiatiques venus par la Caspienne et la Volga, l'or, la pourpre, les brocarts, l'orfèvrerie et les joyaux de Constantinople (1). »

Vladimir s'était emparé de Cherson vers le mois de juin de l'an 989 et les négociations pour le mariage de la princesse Anne avaient repris avec une très grande activité aussitôt après cet incident. Le basileus Basile se trouvait en effet contraint de passer par les exigences de son barbare voisin. Non seulement la persistance de la révolte de Bardas Skléros en Asie après la fin de celle de Bardas Phocas lui inspirait les plus vives inquiétudes, mais surtout il n'avait déjà pas assez de toutes ses forces pour se préparer à arrêter les progrès des Bulgares. Nous allons voir, du reste, que le basileus en même temps qu'il négociait avec le grand-prince de Kiev, en faisait de même avec le prétendant d'Asie, contraint qu'il était de se montrer plus conciliant pour chacun de ces deux adversaires en raison même des craintes que tous deux lui inspiraient.

(1) On trouvera dans le beau livre du comte Riant : *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte*, bien des renseignements précieux sur les relations des Scandinaves avec Byzance à l'époque de Basile II. Voyez entre autres, pp. 102 sqq., le récit du voyage du fameux Islandais Thorwaldr et de son compagnon Stefnir Thorgilsson en Terre Sainte, puis, au retour, à Constantinople où l'empereur Basile II leur fit un magnifique accueil. C'était vers 994. Ils durent s'y rencontrer à ce moment avec un des premiers vhowever dont parlent les Sagas, Kollskeggr, qui y alla en 992. Thorwaldr fut fait par Basile « *foringr* » (chef) et, quelque temps après, envoyé par lui en Russie en qualité de « *valldzmadr* » (plénipotentiaire) vers les princes scandinaves de Gardariki. Comme la date que l'on peut déduire des Sagas pour le retour de Thorwaldr concorde avec l'époque des négociations qui s'engagèrent entre la cour de Russie et Basile II, pour l'introduction du christianisme chez les Slaves, il n'est point contre la vraisemblance de supposer que Thorwaldr fut réellement mêlé à ces négociations et qu'il fut l'un de ces apôtres partis de Byzance, dont Nestor place l'arrivée en Russie à cette époque.

Voyez encore dans le même ouvrage (pp. 112 sqq.) le pèlerinage, vers l'an 1020, de Thórdr Sjárekssón, surnommé le Scalde noir. Comme celui-ci, avec d'autres Norvégiens, traversait une ville de Syrie, il rencontra un autre pèlerin qui, s'adressant à lui en langue norraine, les détourna d'aller à Jérusalem. « Retournez sur vos pas, leur dit-il, les chemins sont dangereux à cause de la guerre. » Il y a là un écho curieux des luttes sanglantes de cette époque en Syrie entre Byzantins et musulmans.

Ce fut certainement à l'occasion de ces grands événements que les deux basileis, en guise de don d'investiture, envoyèrent à Kiev à leur sauvage beau-frère, par l'entremise du métropolitain d'Éphèse et d'un autre fonctionnaire désigné simplement sous le nom de « l'éparque d'Antioche », la couronne et les autres insignes de la souveraineté. Jusqu'ici, principalement sur la foi d'une charte de l'an 1561 qui raconte ces faits, on avait attribué cet envoi à l'empereur Constantin IX Monomaque seulement, lorsque ce prince voulut couronner le grand-duc Vladimir Monomaque. M. Regel (1) s'est tout récemment attaché à prouver la fausseté de cette légende. L'écrivain russe n'a pas eu de peine à démontrer que la charte de 1561 avait été altérée postérieurement. Il paraît aujourd'hui avéré que l'envoi de la couronne et des insignes a bien été fait par Basile II et son frère au grand Vladimir le Saint. On pouvait en conséquence supposer que la couronne célèbre dite « bonnet de Monomaque » conservée avec les autres insignes de l'empire russe au Palais des Armures à Moscou n'était autre que ce don de joyeux avènement des deux empereurs au mari de leur sœur Anne. Combien ce précieux joyau par l'investiture duquel Vladimir se trouva créé également « basileus » en deviendrait encore plus vénérable ! Malheureusement M. Regel a de même réussi à prouver que le « bonnet de Monomaque » actuel est en réalité d'époque bien plus récente, et n'a aucun droit au nom illustre qui lui est donné fort à tort (2).

Il est probable que le fonctionnaire désigné dans le document de l'an 1561 sous le nom d' « éparque d'Antioche » n'était autre que le duc même de cette ville qui se trouvait être alors le fameux Michel Bourtzès. Ce n'était pas trop d'un si haut personnage pour une telle mission.

Sur ses belles monnaies d'argent, imitées de celles des basileis, Vladimir le Saint s'est fait représenter en grand costume byzantin, couronne en tête. C'est certainement là la copie de la célèbre couronne envoyée par ses beaux-frères. De la main droite, le grand-prince de Russie tient le sceptre crucigère, de la gauche, un emblème qui pourrait bien être le curieux sachet de poussière mystique surnommé *akakia*.

(1) *Op. cit.*, *Proœmium*, *passim*. Voyez sur le titre vrai que Vladimir reçut de ses beaux-frères : *ibid.*, pp. LXXXI sqq.

(2) Les autres insignes sont encore d'époque bien plus moderne.

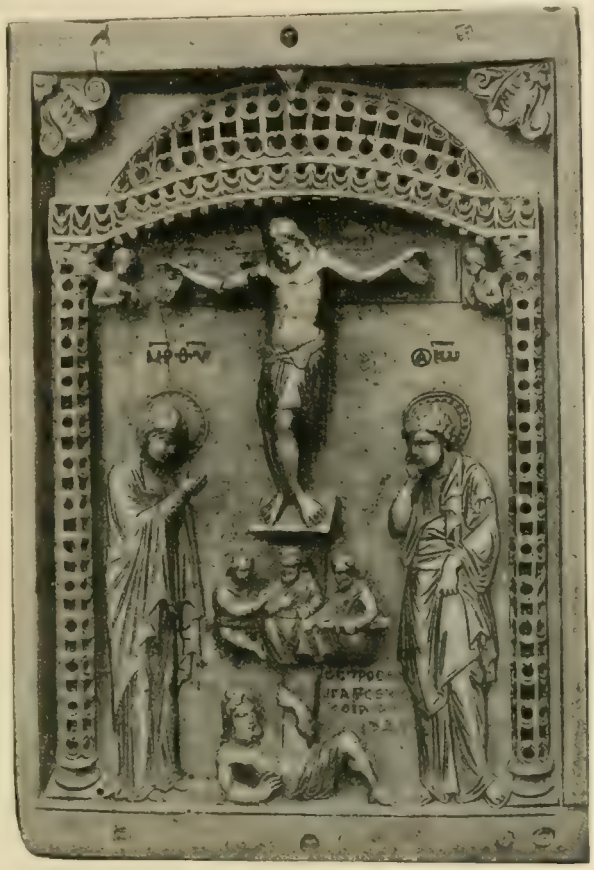
Le seul des insignes actuellement conservés au Palais des Armures qui pourrait à première vue remonter à l'époque de Vladimir est la portion de la couronne dite de Monomaque formée par les huit plaques d'or ornées de filigrane, de pierres précieuses et de perles. Mais, je le répète, il n'en est rien. La vraie couronne a dû périr avec les autres ornements lors du pillage de Kiev en 1240 par les Tartares.

ICONE du Monastère de Vatopedi au mont Athos. — La Vierge. Mosaïque byzantine du XIe Siècle. Cadre en argent doré représentant des effigies de saints. Photographie communiquée par M. G. Millet.

J'en reviens au récit de la seconde et dernière rébellion de Bardas Skléros. Avant tout je rappelle que, durant que se déroulaient tous ces événements tragiques, la comète fameuse avait paru, le 27 juillet 989, dont le passage au firmament constitue un document si précieux pour arriver à calculer exactement toutes ces dates, à replacer à leur rang véritable ces grands faits historiques, à reconstituer toute cette chronologie demeurée si confuse jusqu'à la publication des travaux des savants russes tant de fois cités par moi.

Alors que tous les autres chroniqueurs byzantins semblent être d'accord pour affirmer que la seconde révolte de Bardas Skléros inaugurée dans l'été de l'an 989, après la mort de Bardas Phocas, fut très rapidement terminée avant la fin de cette même année par la réconciliation du vieux

prétendant avec le basileus, nous avons vu que Psellus, à l'encontre de tous ces écrivains, dit très nettement que cette sédition se perpétua en Asie Mineure durant de longues années dont il ne nous a du reste pas fixé le nombre. M. Bury, le savant byzantiniste de Dublin, dans son récent article sur la *Chronique* de cet auteur (1), a attiré l'attention des érudits sur les termes très particuliers dans lesquels ce chroniqueur excellent présente cette observation comme s'il voulait ainsi réfuter l'opinion contraire présentée par Skylitzès, opinion que lui, Psellus, semble considérer comme une erreur historique. Malgré l'autorité de l'érudit anglais qui pense que Skylitzès devait ignorer ce fait de la longue durée de la sédition de Bardas Skléros ou que du moins il n'y croyait pas, j'estime pouvoir cette fois repousser le témoignage de Psellus d'ordinaire si précis et donner plutôt raison aux autres Byzantins.



IVOIRE (feuillet de diptyque) de la collection Oppenheim à Cologne, autrefois dans la collection Bonnaffé à Paris. Ce magnifique échantillon de l'art byzantin à son apogée au XIme Siècle porte au-dessous du Crucifiement et du Partage des vêtements du Christ une curieuse personnification de l'Enfer ou Hades.

(1) La *Chronique* de Psellus a été publiée pour la première fois par M. Sathas en 1874. Voyez encore le chapitre VII intitulé : « *La Russie éclairée par le Christianisme* », de l'opuscule de M. Th. Ouspensky publié sous ce titre : *Russie et Byzance au Xe siècle*, Odessa, 1888.

Ce qui m'y décide, c'est le récit d'un autre chroniqueur, syrien celui-là, de Yahia, qui nous fournit, on va le voir, pour la durée de cette révolte des dates si précises, en apparence si exactes, qu'il devient bien difficile de ne pas les accepter en toute confiance (1). Or précisément, cet annaliste nous dit que la réconciliation de Bardas Skléros avec l'empereur eut lieu dans le mois de redjeb de l'an 379 de l'Hégire qui correspond à presque tout le mois d'octobre et au commencement du mois de novembre de l'an 989 de notre ère! Puis encore il nous montre, en 990, Bardas Skléros réconcilié avec le basileus lui faisant accueil au début de sa nouvelle campagne contre les Bulgares. Il nous le montre enfin mourant le 6 mars 991 ! Pour cette raison, malgré le témoignage très important de Psellus, témoignage qui constitue, je l'avoue, une réelle difficulté, je crois qu'il vaut mieux, jusqu'à plus ample informé, s'en tenir à l'opinion ancienne et admettre que Skléros ne tint plus que peu de mois la campagne contre Basile après la victoire de ce dernier sur Bardas Phocas. Il est fort naturel de penser que le triomphe si complet remporté par le gouvernement légitime sur le premier prétendant lui ait valu un renouveau de force assez considérable pour arriver à triompher rapidement du second.

Tous les auteurs byzantins, à cette unique exception près, racontent à peu près dans les mêmes termes que Yahia la fin de la révolte de Bardas Skléros et sa réconciliation avec le basileus. L'heure arriva très rapidement où le prétendant découragé, inquiet de l'avenir, sentant la vieillesse l'accabler, après avoir d'abord violemment refusé de les admettre, prêta l'oreille plus volontiers aux messages de Basile. Celui-ci, avec une patience, une prudence, une persistance auxquelles Psellus rend le plus éclatant hommage, ne se lassait pas de tenter de dénouer pacifiquement cette crise si cruellement funeste au repos de l'empire, persuadé que c'était l'unique moyen de venir à bout d'un tel adversaire. « Cesse de verser le sang chrétien, » mandait l'empereur à son ancien lieutenant par la bouche de chacun de ses envoyés, « reviens à la raison ; accepte-moi pour ton seigneur et maître désigné par le Tout-Puissant! » Romain, le propre fils de Skléros, demeuré, semble-t-il, auprès du basileus, servait d'intermédiaire à ces

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 166.

négociations dont certainement, d'après le témoignage presque unanime des sources, l'initiative première vint de Basile et non de Skléros. Dans les premières lignes de ses *Commentaires*, Nicéphore Bryenne, l'époux d'Anne Comnène, parlant de l'illustre fondateur de la gloire de la famille de sa femme, Manuel Érotikos, celui-là même que nous avons vu défendre avec éclat en qualité de domestique des Scholes d'Anatolie la place de Nicée contre ce même Bardas Skléros (1), dit incidemment que ce personnage fut l'ambassadeur attitré de ces négociations délicates et qu'il les conduisit avec une prudence admirable jusqu'au plus complet succès (2). Aucun autre historien ne donne ce détail qui doit être véridique puisque Nicéphore Bryenne avait épousé la propre arrière-petite-fille de ce fameux Manuel.

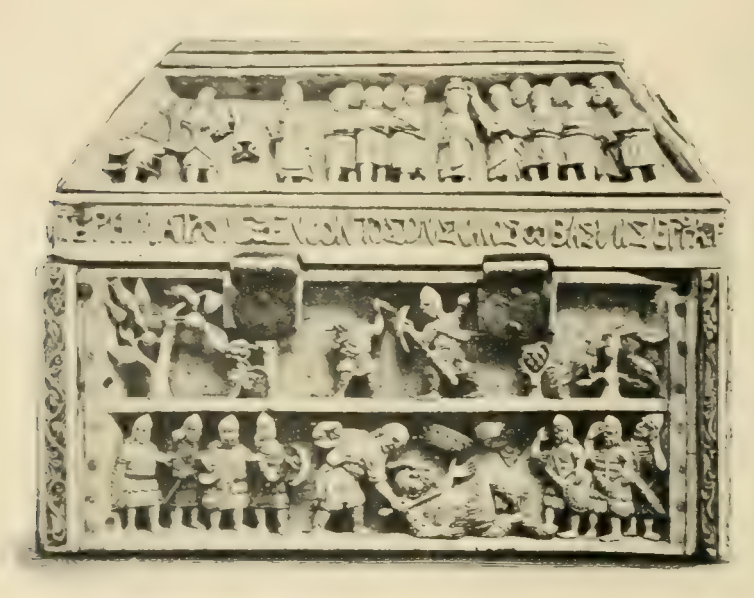
Le baron V. de Rosen, dans son livre tant de fois cité sur la *Chronique* de Yahia (3), insiste sur les très vives préoccupations que paraît avoir causées au basileus la prolongation possible de la révolte de Bardas Skléros. Psellus s'exprime très clairement sur ce sujet. « Et pourtant, poursuit l'historien russe, l'appréhension de voir traîner en longueur cet état de guerre civile désastreuse, la conviction que l'attachement des soldats du prétendant pour leur vieux chef empêcherait toute défection sérieuse de leur part, la crainte enfin qu'inspiraient à l'empereur et à ses conseillers les talents militaires de leur adversaire, talents qui rendaient fort douteux le succès final, toutes ces raisons accumulées ne suffiraient peut-être pas à expliquer comment ce fut Basile qui fit les premiers pas dans le sens d'une réconciliation, en offrant à Skléros, ainsi que nous l'allons voir, des conditions tellement avantageuses qu'elles en étaient presque humiliantes pour celui qui les proposait. Il faut de toute nécessité faire entrer en ligne de compte deux événements contemporains considérables qui certainement durent avoir une influence décisive sur les déterminations du basileus à ce

(1) Voy. *Épopée*, I, p. 390.

(2) Μανουὴλ ἐκείνου τοῦ πάνυ, ὃς ἐς Κομνηνοὺς ἀναφέρων τὸ γένος τῶν μεταξὺ συμβάσεων καὶ σπονδῶν τοῦ τε τηνικαῦτα τὰ Ῥωμαίων σκῆπτρα θύνοντος Βασιλείου καὶ Βάρδα ἐκείνου τοῦ Σκληροῦ, τοῦ ἐπὶ πολλοῖς ἔτεσι τυραννήσαντος καὶ τὴν ἑῴαν μικροῦ δεῖν ἅπασαν καταστρέψαντος, ἀποδέδεικτο πρέσβυς, τὰ διερρωγότα μέλη τῆς Ῥωμαίων ἡγεμονίας συνάψαι πειραθεὶς πρὸς ὁλότητα καὶ μέντοι ἔτι καὶ συνάψας ἐπιστημόνως λίαν καὶ νεανικῶς. *Op. cit.*, éd. Bonn, p. 17.

(3) *Op. cit.*, note 169.

moment : la rupture avec Vladimir suivie de la prise de Cherson par le prince varègue, et la prise de Berrhœa par les Bulgares. M. Wassiliewsky a démontré, je le rappelle (1), que ces deux catastrophes, si grosses de dangers pour la cause des basileis, eurent lieu entre les mois d'avril et d'octobre 989, probablement vers juin ou juillet. Or ces dates concordent admirablement avec les péripéties dernières de la révolte

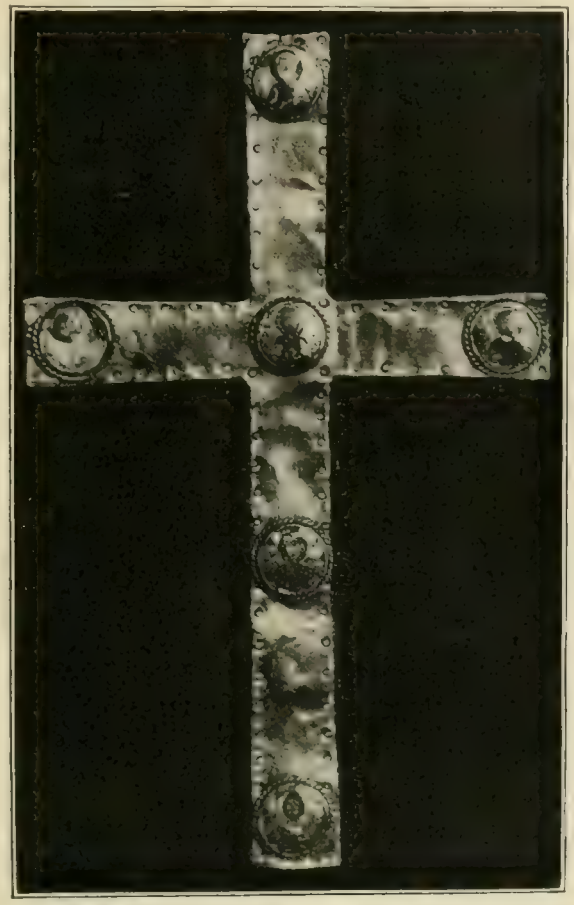


COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xe ou XIe siècles, présent nuptial d'un basileus à une basilissa, conservé au Musée Kircher au Collège Romain à Rome. — Scènes de la vie du roi David. Face postérieure.

de Bardas Skléros. Elles les font même comprendre très clairement. Nul doute que Basile ne se soit résigné de deux côtés à de grands sacrifices d'orgueil pour être entièrement libre du troisième, c'est-à-dire du côté de la Bulgarie. De même qu'il se décidait à cette même heure à accorder la main de son impériale sœur au barbare Vladimir, de même il allait se résigner à faire les premières avances à son lieutenant révolté, le prétendant d'Asie. Tout cela n'était que pour pouvoir mieux tenir tête aux Bulgares menaçants.

(1) Voy. *Epopée*, I, pp. 756 et 758.

Les négociations activement engagées avec Bardas Skléros par Manuel Comnène au nom du basileus ne tardèrent pas à porter leur fruit. Sentant sa force de résistance mollir, le vieux prétendant accepta de s'aboucher avec Constantin (1), le second basileus, qui lui avait fait offrir d'intervenir personnellement en sa faveur auprès de son frère et qui lui promettait, au nom de celui-ci, amnistie pour lui et les siens avec le plus bienveillant accueil. Cette médiation par l'entremise de son cadet, paraissait moins pénible au fier basileus, vainqueur de Bardas Phocas, que ne l'eût été une démarche personnelle de sa part auprès de son ancien lieutenant.



CROIX BYZANTINE du XIe Siècle du Trésor de l'abbaye de Nonantola, près de Modène, dont le pape Jean XVI, favori de l'impératrice Théophano d'Allemagne, fut abbé. La croix, en métal doré, porte six médaillons avec portraits de saints sur émail.

Bardas Skléros obtint grâce entière. Basile s'engagea par de solennels serments à ne point le molester, ni lui, ni ses adhérents. Lui, de son côté, renonça formellement au titre de basileus ; il jura d'en dépouiller les insignes et fit poser les armes à tous ses partisans. L'empereur lui accordait en compensation la dignité alors infiniment prisée de

(1) Cette intervention de Constantin, imaginée vraisemblablement pour ménager l'amour-propre de Basile, est mentionnée par le seul Yahia. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 166.

curopalate. Psellus affirme même que le souverain promit au condottiere repentant de lui donner dans la Ville et au Palais le premier rang après lui, et il semble bien par la suite du récit qu'il en ait été ainsi dans une certaine mesure.

Fidèle aux traditions qui avaient si longtemps fait sa puissance, Bardas Skléros, en faisant sa soumission, assura le sort de chacun de ses fidèles, jusqu'aux plus humbles. Tous ses lieutenants, tous ceux qui avaient, à un titre quelconque, collaboré à sa rébellion, conservèrent leurs titres, leurs honneurs, les biens et bénéfices de toutes sortes que jadis il leur avait donnés. Les simples soldats furent renvoyés dans leurs foyers. Aucun ne fut inquiété.

Pour recevoir les « basilikoi » impériaux, chargés de ratifier cette convention qui mettait si heureusement fin à tant d'années de troubles, l'ex-prétendant mit une fois encore sous les armes tous ces fidèles combattants dont il allait se séparer à jamais. Les adieux durent être touchants et la scène grandiose. Nous ignorons jusqu'au nom de la localité qui en fut le théâtre. Depuis le jour où Bardas Skléros avait été délivré de sa lointaine prison de Tyropæon aux monts de Cappadoce jusqu'à la fin dernière de sa rébellion, nous ignorons chacun de ses mouvements; nous ne connaissons aucun des lieux où il a séjourné dans sa course aventureuse.

Lorsque les conditions de la pacification de l'Asie eurent été réglées, le vieux chef, conduit par le basileus Constantin en personne, se mit en route pour l'entrevue que Basile lui avait accordée. Une nouvelle et terrible épreuve lui était réservée. Il devint, paraît-il, subitement aveugle. Son âge très avancé ferait plutôt croire qu'il devait être, depuis quelque temps déjà, atteint de la cataracte. Qui sait si ce ne fut point là une des raisons pour lesquelles il ne se sentit plus en état de soutenir la lutte ? Sur la route, la maladie du cristallin ayant achevé son œuvre, la cécité devint complète. Naturellement, les contemporains y virent un châtiment du crime par lequel il avait tenté de dépouiller de la couronne l'oint du Seigneur. « Dieu ne le jugea pas digne de contempler de ses yeux son basileus, » s'écrie le pieux chroniqueur. Quand il fut tout proche, Basile, raconte Psellus, venu à sa rencontre, alla s'installer dans une

des plus belles maisons de plaisance impériales, probablement un des palais de la côte asiatique du Bosphore.

La scène fut, de tous points, solennelle et dramatique. Le jeune basileus, accompagné de son frère, environné de tout le faste éclatant du Palais Sacré, avait pris place sur le trône sous le grand pavillon impérial installé sur le rivage. Levant les yeux, il vit de loin venir le vieillard, cheminant, non à cheval ainsi que son rang l'eût exigé, mais à pied, conduit par une escorte qui semblait autant le surveiller que lui faire honneur !

Le malheureux, complètement aveugle, courbé par l'âge, très grand, très gros, pesant et infirme, marchait péniblement s'appuyant sur deux écuyers qui le tenaient par la main. Saisi d'émotion devant la cruelle déchéance de cet homme qui durant tant d'années avait, de victoire en victoire, fait trembler Constantinople et l'empire, Basile prononça à haute voix ces paroles qui furent de suite et partout rapportées : « Voilà celui que j'ai tant redouté, qui nous a fait tous trembler ! Il vient à moi en suppliant ; on le conduit par la main ! »

Par mégarde, ou par suite de l'émotion qui l'étreignait, Bardas Skléros, en se dépouillant des attributs impériaux, avait conservé les bottines de pourpre. Bien qu'il fût encore loin, Basile s'en aperçut vite. Plein de colère, l'empereur détourna les yeux, faisant dire au vaincu qu'il eût à enlever ces chaussures que lui seul avait le droit de porter, refusant de le recevoir autrement que sous le vêtement d'un simple particulier. Force fut à Skléros de dévorer cet affront et d'ôter les *campagia* rouges sous les yeux de cette cour féroce au malheur. Alors seulement Basile consentit à l'accueillir sous le pavillon impérial, et il le fit avec une royale bonne grâce. Se levant devant le vieillard, qui baisait la terre (1), il lui tendit la main et s'entretint avec lui. La conversation fut intéressante. Skléros, dit Psellus, plaida la cause de sa longue rébellion, en expliqua les motifs, et pourquoi aussi il avait fait sa soumission. Basile écouta la défense du vieillard avec une sorte de déférence, mettant sur le compte de la volonté divine cette longue suc-

1. C'est Yahia qui nous donne ce détail.

cession d'événements et de calamités. Puis il fit asseoir Skléros à sa table. Pour calmer ses soupçons et mieux sceller leur réconciliation, il saisit sa coupe, en but une gorgée, puis la tendit à son hôte. Au sortir du repas, il lui conféra les insignes de sa nouvelle dignité de curopalate. L'amnistie fut complète. Le frère du prétendant, certainement aussi son fils Romain, tous ses fidèles, tous ses serviteurs, reçurent des titres, des dignités, des emplois. Lui-même fut pourvu du gouvernement du vaste thème Arméniaque plus le district de la ville syrienne de Ra'bân (1), avec la jouissance de tous les revenus de ces provinces, impôt territorial et impôt de capitation. Tous ses biens anciens, qui avaient été confisqués, lui furent restitués. Nicéphore Phocas, « au col tors », qui avait embrassé sa cause après la mort de son père Bardas, obtint de même sa grâce et de vastes fiefs. Si nous ne possédions ces renseignements par Yahia, nous n'aurions jamais su à quel point Skléros sut habilement profiter des graves embarras que causaient au basileus la guerre bulgare et les négociations avec Vladimir, pour lui arracher des conditions infiniment plus favorables que ne le laisserait soupçonner le témoignage des Byzantins, toujours enclins à

CROIX BYZANTINE des XIe ou XIIme Siècles, en argent doré, avec figures en émail Trésor de l'église Saint-Clément de Velletri.

1 Voy. Rosen, *op. cit.*, commencement de la note 169. Ra'bân, ville du comté d'Édesse, à l'est de Marach.

se taire ou à mentir lorsqu'il s'agit de ménager l'orgueil impérial (1).

Les deux interlocuteurs s'étaient à ce point réconciliés que la conversation prit après le repas une tournure imprévue, très piquante, qui témoigne d'une grande indépendance d'esprit de la part du jeune souverain. Le basileus demanda à son vieil interlocuteur son avis de grand chef militaire sur le meilleur mode de gouvernement personnel, surtout sur le moyen d'éviter dans l'avenir de nouvelles révoltes de grands feudataires comme celles qui durant tant d'années venaient d'ensanglanter les thèmes d'Asie. « La réponse de Skléros, dit Psellus, fut non celle d'un capitaine ayant commandé en chef les armées impériales, mais celle d'un fourbe (2) », nous dirions aujourd'hui d'un « Machiavel ». « Il conseilla à Basile de ne tolérer à aucun prix de fonctionnaires trop puissants dans l'empire, de ne permettre à aucun des principaux chefs militaires de posséder de grandes richesses, de les accabler tous incessamment des exactions les plus arbitraires, de les contraindre de la sorte à consacrer tout leur temps, toute leur attention, à leurs affaires privées, de les empêcher ainsi de devenir puissants ou dangereux, de ne supporter aucune influence

FACE postérieure de la Croix de Velletri représentée sur la page précédente. Le travail de filigrane est occidental et du treizième Siècle. Les cinq médaillons en émail ornaient le revers de la croix primitive.

(1) Il faut excepter Psellus qui nous fournit ici les indications les plus précieuses. Cependant il ne dit pas clairement que Skléros reçut le gouvernement et les revenus de ces deux provinces.

(2) Πανοῦργος.

féminine au Palais Sacré, de ne se montrer bon prince avec qui que ce fût, surtout de ne communiquer ses plus secrets desseins qu'au plus petit nombre. » Ces avis, d'une grande utilité pratique mais de moralité douteuse, jettent un jour lumineux sur l'état d'âme d'un Bardas Skléros. Ce grand homme de guerre se trouvait être de même un grand politique aussi sceptique que peu difficile sur le choix des moyens.

Ce fut véritablement un homme éminent qui excella aussi bien à gouverner ses peuples, à user de ses conseillers qu'à se rendre populaire parmi ses soldats. Ainsi qu'on l'a dit fort bien (1), ces avis venant d'un homme si au courant de la situation, nous font toucher du doigt le principal péril qui menaçait l'existence de la dynastie macédonienne, et qui, conjuré pour un temps par l'énergie personnelle de Basile II, devait finir par la renverser, — je veux dire la puissance exagérée acquise par les riches archontes d'Asie, par ces représentants de l'aristocratie anatolienne qui, grâce à leurs immenses fortunes territoriales, pouvaient si facilement transformer les milices provinciales et les autres troupes dont le basileus leur confiait le commandement en de véritables armées féodales entièrement dévouées à leur cause. Toute la politique subséquente de Basile prouve que le jeune empereur mit pieusement à profit les conseils très cyniques, mais certainement très pratiques de son ancien adversaire devenu son mentor.

Yahia et Elmacin après lui, mais sous une forme moins précise, nous donnent la date exacte de cette abdication du vieux prétendant. Bardas Skléros dépouilla les insignes impériaux en présence de l'empereur Constantin, le vendredi 11 octobre de l'an 989 (2). Ce fut seulement après cette formalité que Constantin le conduisit à Basile. L'entrevue avec ce dernier ne peut donc avoir eu lieu, semble-t-il, que dans la seconde quinzaine d'octobre. A ce moment les négociations avec Vladimir venaient également de se terminer par la conclusion d'une alliance entre les peuples russe et grec, par le mariage du prince Vladimir avec la sœur des empereurs et la conversion en masse du peuple russe au christianisme.

(1) Bury, *Basil II to Isaac Komnenos*, p. 50.

(2) Le 7me et non le 1er jour du mois de redjeb de l'an 379 de l'Hégire. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 167.

« Quand l'entrevue entre le basileus et le prétendant repentant eut pris fin, dit Psellus, Bardas Skléros eut permission de se retirer dans les terres qui lui avaient été assignées comme résidence. » Ce n'étaient point là les provinces de l'extrême frontière orientale d'Asie dont j'ai parlé tout à l'heure et qui lui avaient été attribuées seulement à titre de fief dont il pourrait exercer le commandement et recueillir les revenus à distance. Il eût été trop imprudent de reléguer le vieux lion dans ces contrées, théâtre de ses premiers exploits, patrie de tant de ses anciens partisans qui lui étaient demeurés passionnément dévoués. On l'interna somptueusement, mais plus ou moins contre son gré probablement, peut-être bien par suite de quelque perfidie de Basile dévoilée seulement après la soumission, en Europe, dans le thème de Thrace, non loin de la capitale, de manière à l'avoir ainsi toujours sous la main. Il eut sa demeure à Didymotichon (1), aujourd'hui Démotika, dans la basse vallée de la Maritza. Il ne devait du reste pas survivre longtemps à sa déchéance. Tant de vicissitudes avaient usé les forces de ce vieillard extraordinaire.

J'ai dit pour quelles raisons je pensais que, malgré le témoignage de Psellus, il valait mieux admettre avec les autres Byzantins que l'entrevue historique dont je viens de retracer les péripéties eut réellement lieu vers le dernier quart de cette année 989. La mort de Bardas Skléros suivit de près cet événement (2). Les dates indiquées par Yahia et Elmacin, les seuls historiens qui nous en fournissent, sont fort précises. Je dirai ici, pour n'y plus revenir, ce que ces deux auteurs nous racontent encore sur le vieux Skléros dont le rôle demeura, semble-t-il, fort effacé durant le peu de temps qu'il survécut à sa défaite. Certes, l'empereur lui avait donné une place prépondérante parmi ceux qui l'approchaient de près. Mais l'âge et les infirmités l'empêchèrent probablement de se signaler dans ces conseils suprêmes de l'empire. Yahia raconte qu'en l'an 380 de l'Hégire, c'est-à-dire entre le 31 mars de l'an 990 et le 19 mars de l'an 991, le basileus Basile, en route pour sa

1. Ou Didymouteichon. C'est Yahia qui nous fournit ce renseignement. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 181.

2. Skleros, aveugle, impotent, très âgé, n'aurait pu continuer la guerre de partisan durant « beaucoup d'années ». J'imagine que Psellus, dans cette phrase qui a attiré l'attention particulière de M. Bury, entendait parler également de la première révolte de Skleros. En tenant compte de celle-ci, on arrive facilement aux « nombreuses années » dont parle le chroniqueur.

nouvelle campagne contre les Bulgares, de passage à Didymotichon où se concentrait son armée, voulut voir Bardas Skléros qui résidait dans cette ville avec son frère Constantin, et l'invita même à l'accompagner dans cette expédition. Il est bien probable que sous le prétexte de faire honneur au vieux chef, même de flatter sa vanité en paraissant vouloir profiter des conseils de son expérience, le basileus, se défiant de lui, désirait simplement emmener avec lui son ancien adversaire pour l'avoir sous la main, au cas où l'expédition de Bulgarie aurait une issue fâcheuse. Mais Bardas Skléros était alors déjà tombé tout à fait malade, ne pouvant même plus marcher. Il en était de même de son frère. L'ex-prétendant dut se faire porter en litière auprès du basileus devant lequel il se prosterna. Basile, témoin de son piteux état, lui ordonna de demeurer chez lui. Toujours plein d'une bienveillante déférence envers l'illustre soldat, il lui fit compter la somme véritablement énorme pour l'époque, de soixante-dix mille sous d'or (1) « pour ses charités ». Puis il poursuivit sa route vers la Bulgarie.

COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xe ou XIe Siècles, présent nuptial d'un basileus à une basilissa, conservé au Musée Kircher au Collège Romain à Rome. — Scènes de la vie du roi David. — Un des côtés (Voy. la vignette de la p. 16).

Bardas Skléros, de plus en plus accablé par la maladie, ne profita guère de cette munificence. Il mourut, au dire de Yahia, peu de jours après le départ du basileus, déjà le mercredi 6 mars 991 (2). L'historien syrien fait à cette occasion la remarque que le fameux condottiere ne sur-

(1) « Un *kintâr* de dinars », dit Yahia.

(2) Voy. au sujet de cette date : Rosen, *op. cit.*, note 182, et Gfrœrer, *op. cit.*, II, p. 617. Ibn el-Athir mentionne la rumeur que Skléros périt empoisonné. Voy. Rosen, *op. cit.*, notes 158 et 181.

vécut pas tout à fait deux ans à son ancien rival et compétiteur, Bardas Phocas. Constantin Skléros mourut cinq jours après son frère.

Certainement, Basile crut pouvoir témoigner de tant de bienveillance envers le sénile prétendant parce que celui-ci, devenu l'ombre de lui-même, courbé par les ans, ne lui inspirait plus de crainte. Il tint aussi à le ménager par égard pour le haut clergé national dont le nouveau

COFFRET BYZANTIN du Musée Kircher (Voy. pp. 16 et 24). — Face antérieure.

curopalate avait toujours été l'allié, presque le candidat au trône (1). Enfin, en parlant des difficultés avec les Russes et des nouvelles agressions des Bulgares, j'ai exposé les autres raisons de cette excessive indulgence prodiguée par le basileus à son adversaire repentant.

Une assez longue pièce de vers du poète contemporain Jean Géomètre, qui nous dépeint l'état des esprits à Byzance à cette époque mémorable ainsi que les calamités de toutes sortes qui accablaient l'empire, porte ce titre caractéristique : *l'Insurrection* (2). Certainement ce poème fait allusion à l'époque de la rébellion de Bardas Skléros après la mort de

(1) Gfrœrer, *op. cit.*, II, p. 617.

(2) Εἰς τὴν ἀπόστασιν. Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 174. Migne, *op. cit.*, p. 907.

Bardas Phocas. La mention qui s'y trouve de la comète du mois de juillet et du tremblement de terre du mois d'octobre, prouve qu'il n'a pas pu être composé avant la fin de l'automne de cette année 989 au plus tôt. Le poète y trace un noir tableau des malheurs qui accablent la patrie byzantine (1) :

« Il pleut du sang. Un voile de deuil revêt toute la nature. Tout l'Orient est engagé dans une lutte fratricide. La terre tremble effroyablement. La foudre et la tempête font rage. Les cités désolées pleurent comme des vierges en deuil. Les sauvages fils d'Agar sont partout vainqueurs. Leurs villes qui autrefois nous payaient tribut, maintenant pleines de joie, nous imposent leurs contributions de guerre. Voilà pour l'Orient! En Occident, c'est pire encore. Les multitudes scythiques parcourent victorieusement ces régions et s'y installent en conquérants. Partout le deuil et le meurtre. Les villes jadis populeuses sont réduites en poussière. Comment ne pas verser des larmes en les voyant ainsi désertes, consumées par l'incendie.

« Et toi, cité reine, Byzance, hélas, quelle est ton infortune! Toi qui fus fière et superbe, maintenant les secousses terrestres ont bouleversé tes fondements. Les rameaux poussés sur ton tronc sont tombés sous des coups fratricides. Tes palais sont dévastés. Les ténèbres ont recouvert le soleil. La splendeur de la lune est voilée. Un astre nouveau, prodige insolite, a brillé au firmament. O Verbe divin, sois compatissant, mets une fin à tant de luttes intestines, à tant de ruines, de luttes, de séditions, de fuites, de persécutions, de violences, de supplices et de condamnations! O Christ, ta cité bien-aimée t'implore. Où donc s'arrêteront nos tourments (2) ! »

(1) Nous ignorons tout à fait ce que devint Romain Skléros après la mort de son illustre père. Un descendant du prétendant, le patrice Basile-Romain Skléros, peut-être un fils de Romain, eut sous le règne de Constantin VIII, avec le bulgare Prusianos, stratigos du thème des Bucellaires, un duel qui se termina pour les deux personnages par un dur exil dans deux îlots de la mer de Marmara. Bardas Skléros eut en outre les yeux crevés. Voyez mes *Iles des Princes*, 1884, p. 303. Une sœur de ce malheureux fut la fameuse Skléréna, concubine du basileus Constantin Monomaque. Après ceux-ci la race des Skléros s'éteignit. Il n'est plus question d'eux dans l'histoire. Voy. Du Cange, *Fam. aug. byz.*, éd. de Venise, 1729, p. 153.

(2) On trouvera encore quelques détails historiques se rapportant à cette même lamentable année 989 dans l'*Éloge de saint Euthymios*, évêque de Madyta, mort en 983, par le patriarche de Constantinople Grégoire de Chypre (1282-1287), éloge contenu dans un manuscrit de la Bibliothèque Synodale de Moscou et publié en 1889 dans cette ville par l'archimandrite Arsène. Voy. *Byzant. Zeitschrift*, II, p. 315.

On a vu que le fils aîné de Bardas Phocas, Nicéphore « au col tors », qui, après la mort de son père et l'échec de sa courte campagne sur le haut Euphrate, avait embrassé le parti de Skléros, avait également été compris dans l'amnistie du mois d'octobre et qu'il était rentré en grâce auprès de l'empereur (1). Son frère cadet Léon Phocas eut un sort moins heureux. C'est à Yahia que nous devons de connaître ce personnage dont ne parlent point les Byzantins. Le récit de ses aventures était entièrement ignoré jusqu'à la publication récente d'une portion de la *Chronique* de cet écrivain par le baron V. de Rosen. Elles se trouvent mêlées à celles du remuant patriarche Agapios dont j'ai déjà narré les intrigues et que nous ne connaissons de même que par ces précieuses annales contemporaines.

Bardas Phocas, lors de sa rébellion, raconte Yahia, avait nommé son fils Léon son lieutenant à Antioche (2). Après la défaite de ses troupes à Abydos, il avait appris que le patriarche Agapios, inquiet de la tournure que prenaient les événements, inquiet surtout de voir le parti des basileis si puissamment renforcé par la venue à Constantinople du corps auxiliaire russe, recommençait à intriguer, cherchant à se justifier aux yeux de l'empereur et à soulever contre Léon la population antiochitaine. L'astucieux prélat, par ces menées, espérait démontrer à Basile qu'il n'avait reconnu l'usurpateur que contraint et forcé. Mais, cette fois, les louches machinations d'Agapios échouèrent. Bardas Phocas, qui le connaissait bien, l'avait fait surveiller de très près. Définitivement édifié sur ses sentiments vrais, il envoya bientôt à son fils l'ordre de l'expulser d'Antioche.

Léon fit sortir Agapios de la ville avec d'autres notables suspects d'attachement à la cause des basileis sous prétexte de conférer avec eux d'affaires importantes. Lorsque tous furent dehors, lui rentra brusquement dans Antioche et fit fermer les portes. Ceci se passait le samedi 2 mars 989 (3).

Après la mort tragique de son père, le duc d'Antioche et des marches de Syrie refusa de faire sa soumission. A l'exemple de son aîné, il

(1) Nous retrouverons ce personnage à une autre époque de cette histoire.

(2) C'est même par cette information que nous apprenons que la grande forteresse du Sud avait à ce moment embrassé la cause du prétendant ou du moins qu'elle était tombée en son pouvoir.

(3) Vingt et unième jour du mois de dsoulkaddah de l'an 378 de l'Hégire. Au sujet de cette date voyez la correction proposée par le baron V. de Rosen, *op. cit.*, note 163.

persista dans sa révolte. Puis, comme les habitants de l'antique capitale syrienne se refusaient à lier plus longtemps leur sort au sien, il s'établit fortement dans l'imprenable kastron bâti au-dessus de la ville au plus haut de la montagne, au point même où le gigantesque rempart de la cité atteignait sa plus grande élévation sur la cime de l'âpre Mont Sylvius. Il s'y fortifia merveilleusement avec ses partisans demeurés fidèles. A son appel, une foule d'aventuriers arméniens et sarrasins, toujours prêts à la lutte contre les impériaux détestés, étaient accourus le rejoindre. Même il n'avait pas craint de réclamer le secours des troupes d'Égypte massées sur la frontière. Aussi impie que son père ou que Bardas Skléros, il n'éprouvait aucun scrupule à s'allier à des musulmans contre ses compatriotes.

COFFRET BYZANTIN du Musée Kircher (Voy. pp. 16, 24 et 25). — Un des côtés.

Immédiatement après la soumission de Bardas Skléros, événement qui ruinait les dernières espérances du duc rebelle d'Antioche, un mouvement violent du parti loyaliste éclata contre lui dans la ville, encore dans ce même mois d'octobre de l'an 989. On fit rentrer les bannis qu'il avait expulsés avec le patriarche Agapios. Celui-ci devait certainement être du nombre de ces réintégrés et espérait bien en prenant part à ce mouvement, rentrer définitivement en grâce auprès des basileis. Léon, aussi obstiné que son père, malgré que la situation fût empirée à ce point, n'en refusa pas moins de se rendre. On l'assiégea quatre jours durant dans la colossale forteresse. Le quatrième jour qui était le dimanche 3 novembre, il dut capituler avec la vie sauve.

Le gouvernement impérial fut rétabli dans Antioche comme dans

les autres thèmes d'Asie. Basile y envoya en qualité de duc le magistros Michel Bourtzès, le vieux héros des guerres d'Asie, l'ancien conquérant de la grande forteresse syrienne, lui aussi rentré en grâce. Michel expédia Léon Phocas au basileus qui se contenta de l'exiler dans une ville dont il est difficile de retrouver le nom sous la forme altérée que nous en donne Yahia. Le baron V. de Rosen pense qu'il s'agit de Dorylée.

Quant au turbulent Agapios, le jour de l'expiation était arrivé aussi pour lui. « Le basileus, poursuit Yahia, était violemment irrité contre ce prélat. Même ses récentes intrigues et l'exil qui en avait été la suite, n'étaient point parvenus à le justifier à ses yeux. Le motif de sa fureur était, paraît-il, qu'après la mort de Bardas Phocas on avait saisi dans les coffres de celui-ci, sous sa tente, une lettre fort compromettante du patriarche. Agapios y encourageait à mots couverts le rebelle à persister dans une affaire au sujet de laquelle celui-ci lui avait demandé conseil et se déclarait ouvertement de son avis (1). » Basile eut vite fait de comprendre qu'il s'agissait de la révolte de Bardas Phocas. Il trouva même dans ce document la confirmation de certaines circonstances qui, jadis, très probablement, l'avaient mis sur la voie de tout ce vaste complot dont nous ne pouvons encore aujourd'hui que soupçonner vaguement l'existence et dont j'ai parlé au volume précédent (2) à propos de l'attitude singulière prise dans ces événements par le parakimomène Basile, aussi par Bourtzès, mais surtout par Léon Mélissène. On se rappelle le but de ce complot, noué au moment

COFFRET BYZANTIN du Musée Kircher (Voy. pp. 16, 24, 25 et 28). — Couvercle.

(1) Elmacin, qui se contente de copier Yahia en l'abrégeant, dit seulement que dans cette lettre Agapios approuvait la révolte de Bardas Phocas. Pour gagner quelques lignes, le chroniqueur se borne à interpréter tout ce paragraphe au lieu de le reproduire en entier.

(2) Voy. *Epopée*, I, pp. 368 sqq.

où le basileus se disposait à se priver des services du parakimomène. Il s'agissait de ramener le jeune souverain à une situation de complète dépendance. On sait que la conspiration faillit réussir.

Tout cela fut cause que, malgré la mansuétude dont il avait donné des preuves si éclatantes lors de sa victoire sur Bardas Phocas puis de la soumission de Bardas Skléros, Basile ne crut pas devoir pardonner au patriarche Agapios. Il refusa de lui tenir compte des durs traitements dont il avait été l'objet de la part de Bardas Phocas et le rappela de suite à Constantinople (1). Il l'y interna dans un monastère où l'infortuné prélat demeura sept ans (2), tout en continuant à administrer son lointain diocèse. Même au bout de ce temps il semble que la rancune du basileus ne fut point apaisée, car Yahia raconte qu'il contraignit l'intrigant évêque à signer son abdication. Agapios, après avoir longuement protesté avec la dernière énergie, finit par y consentir lorsque Basile lui eut concédé en échange la propriété du monastère de Pikridion (3) à Constantinople qui lui rapportait annuellement la somme énorme d'un « quintar de dinars » (4) outre un revenu affecté spécialement à sa table, consistant en vingt-quatre livres (5) de dinars sur les revenus de son ancienne église métropolitaine de Syrie. Il signa sa déchéance au mois de septembre de l'an 996, sous condition toutefois que son nom ne serait point effacé des diptyques du siège d'Antioche. Le 4 octobre suivant le basileus désigna pour son successeur le prêtre constantinopolitain Jean, chartophylax de la Grande Église (6).

(1) Fin de 989 ou commencement de 990.

(2) Voyez dans Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 126, ce que dit cet auteur de l'allusion à cette disgrâce du patriarche Agapios « après la révolte de Skléros », contenue dans la *Chronique de l'empereur Basile le Porphyrogénète*, ouvrage aujourd'hui perdu de l'évêque Théodore de Sébaste, qui fut la principale, peut-être l'unique source de Skylitzès pour la partie de son histoire concernant le règne de Basile II. Skylitzès certainement abrégea très considérablement cette *Chronique*. Le silence absolu qu'il garde, entre autres, sur tous les faits et gestes du patriarche Agapios en est une preuve. L'allusion à la disgrâce du patriarche est faite par lui, à l'occasion d'une discussion sur le droit de déplacer les évêques d'un siège à un autre, discussion contenue dans un ouvrage grec d'époque antérieure.

(3) Yahia écrit : « al-B-k-rîdioû ». Voy. Rosen, *op. cit.*, note 219. « Τὰ Πικριδίου » couvent fondé par le cubiculaire Pikridios, au temps de l'impératrice Irène l'Athénienne. Voy. Du Cange, *Constantinop. christiana*, lib. IV.

(4) Environ six mille pièces d'or. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 14.

(5) Yahia dit « ritls ». Le « ritl » équivaut à la λίτρα byzantine.

(6) Agapios mourut un an après, en septembre de l'an 997, après avoir été patriarche

Après Léon Phocas, après Agapios, d'autres coupables encore furent appelés à rendre leurs comptes à ce moment. « Basile, dit Yahia, fut violemment irrité contre le roi curopalate Davith de Géorgie, seigneur de Daïk'h et contre les deux fils du prince Pakarat de Darôn, Krikorikos et Pakarat, seigneurs d'Al-Khalidyât, à cause de l'aide qu'ils avaient ouvertement donnée à la révolte de Bardas Phocas (1) et envoya contre eux une armée sous le commandement du patrice Djâkroûs (2). » Yahia est seul à nous parler de l'expédition de ce capitaine qu'on ne trouve mentionnée par aucun autre chroniqueur (3).

Le patrice Djâkroûs attaqua d'abord les fils de Pakarat; il les battit, tua l'aîné, expédia l'autre en exil. Quant au roi Davith d'Ibérie, comprenant qu'il ne saurait résister seul au basileus, il implora, poursuit Yahia, son pardon, suppliant Basile de l'épargner, lui jurant obéissance, s'engageant surtout à lui léguer la totalité de ses États au jour prochain de sa mort, « car il était avancé en âge, n'ayant ni postérité ni successeur désigné ». Il priait en conséquence le basileus de l'autoriser à envoyer à Constantinople de hauts dignitaires de sa cour qui lui transmettraient son serment et s'entendraient avec lui sur les garanties à fournir pour assurer cette cession future de tous ses États à l'empire. Basile, peu désireux d'entreprendre une guerre nouvelle si lointaine, se montra infiniment satisfait de ces ouvertures. C'était un vrai rayon de soleil après tant de jours sombres. Il accueillit à merveille les offres de soumission du roi géorgien.

d'Antioche dix-huit ans sept mois et dix-sept jours y compris le temps de son exil jusqu'à la nomination de son successeur. Il avait été élu le 22 janvier 978. Voyez sur la date de cette mort : Rosen, *op. cit.*, note 223.

(1) Voyez *Épopée*, I, p. 747.

(2) Ou Djâk-r-u-s, Dzakros ou Tzakros (?) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 178. Ce nom énigmatique a été probablement altéré par Yahia.

(3) Du récit de Skylitzès et de Cédrénus (II, p. 447) on pourrait conclure que, très peu de temps après sa victoire sur Bardas Phocas, Basile se serait rendu de sa personne dans les domaines du roi curopalate, mais il y a dans ce récit une telle confusion d'événements postérieurs, un tel désordre de chronologie qu'on ne peut ajouter beaucoup d'importance à ce témoignage. Aboulfaradj rapporte à l'année 382 de l'Hégire (9 mars 992-25 février 993) que les « Romains », c'est-à-dire les Grecs, s'emparèrent des villes de Chliath, Manaskerd et Ardjisch et que le basileus Basile ayant forcé le général en chef de l'armée d'Arménie, Abou Ali (que Muralt, t. I, p. 573, appelle Abou Ali Hocein Ibn Merouan) à payer tribut, se contenta de cet avantage, lui laissant le gouvernement de l'Arménie, et conclut avec lui une trêve de dix ans (de vingt, dit Muralt). J'estime que ce récit confus n'est qu'un simple écho des guerres de la succession du curopalate Davith en l'an 1001. Ce qui le ferait croire, c'est que l'écrivain syrien fait suivre ce récit des mots « *hoc tempore* » après lesquels il raconte la cession du Vaspouraçan à l'empire.

Il lui conféra le titre de curopalate tant prisé par ces princes d'Asie et lui envoya de somptueux vêtements d'apparat, insignes de cette dignité. Ainsi ce basileus avisé préparait doucement l'annexion à l'empire de toutes ces petites souverainetés orientales.

Davith, heureux d'en être quitte à si bon compte, fier de devenir un de ces brillants curopalates du grand basileus, représentant de Dieu sur la terre, endossa avec joie les vêtements d'or et de soie que Basile lui envoyait. Il fit prier ses prêtres aux longs cheveux flottants dans toutes les pittoresques églises de ses montagneux États pour son nouveau suzerain et envoya en ambassade au Palais Sacré le propre catholikos de Géorgie avec plusieurs hauts officiers de sa cour, parmi lesquels figuraient peut-être les trois frères Pakourian, Phebdatos et Phersès cités par Skylitzès (1) comme ayant plus tard accompagné le basileus dans son expédition de Phénicie. L'arrangement intervenu avec ce nouveau vassal de l'empire fut définitivement ratifié et Basile, ayant comme d'usage fait ample distribution de faveurs, de subsides et de dignités aux envoyés ibères, ceux-ci s'en retournèrent au delà de la mer Euxine dans leurs montagnes lointaines (2).

RUINES d'une église byzantine à Sofia. — Photographie communiquée par M. Dobrowsky.

L'historien arménien contemporain Açogh'ig raconte (3) qu'en l'an 989, un des ex-partisans géorgiens de Bardas Phocas, parmi ceux qui

(1) Voy. Cedrénus, II, 447, ligne 22.

(2) Yahia ne donne pas de dates pour ces événements qu'il est seul à nous raconter, mais il ressort de la suite même de son récit que ceux-ci furent la conséquence immédiate de la détente amenée par la soumission de Bardas Skléros et qu'ils se passèrent par conséquent au plus tard dans le courant de l'année 990.

(3) Chapitre XXVII, page 180 de la traduction russe par Emin. Voyez encore Brosset, *Additions à l'Histoire de Géorgie*, IX, p. 176 et note 2 de la page 177.

n'avaient pas voulu faire leur soumission après la mort du prétendant, le magistros Tchortovanel, fils d'un frère du fameux moine guerrier Tornig dont il a été tant question lors des événements de l'an 979 (1), et certainement un des officiers commandant ses compatriotes dans les armées de Phocas, s'insurgea avec plusieurs de ceux-ci contre le basileus Basile et se

ETOFFE BYZANTINE de soie ayant jadis servi à envelopper le corps d'un des anciens évêques de Verdun dans sa châsse. — Collection de M. F. Liénard.

déclara indépendant dans les provinces de Terdchan et de Darôn (2). Basile envoya pour le châtier le patrice Jean Pohrtiz ou Pohrtès qui, après un premier combat demeuré sans résultat, le vainquit et le tua dans une seconde bataille aux environs de Bagarhidj (3) localité de la province de Terdchan, dans le courant de l'an 990. « Depuis ce temps, ajoute le chroniqueur, toute la Grèce soumise à Basile commença à jouir de la paix. » C'est

(1) Voy. *Epopée*, I, pp. 418-599.
(2) Ou « *du côté* de Terdchan dans le Darôn ».
(3) Ou Bagarindji.

certainement là un épisode de l'expédition du patrice Djâkroûs contre les anciens alliés géorgiens et arméniens du prétendant Bardas Phocas (1).

Une autre courte pièce de vers de Jean Géomètre intitulée : *Des Brigandages des Ibères* (2) est certainement un écho des événements de ces temps troublés, entre l'automne de l'an 989 et le printemps de l'an 990. La preuve en est qu'il y est également fait mention de la fameuse comète du 27 juillet et du non moins fameux tremblement de terre du 25 octobre. Ces deux phénomènes semblent vraiment avoir troublé la tête de tous les contemporains. « Ce n'est plus le feu des Scythes (3), s'écrie le poète, non, c'est bien la violence ibère qui pousse aujourd'hui l'Occident contre l'Orient. Voilà ce que présageaient les tremblements de terre et aussi l'éclat prolongé de cet astre extraordinaire. Pourquoi nous plaindre des Scythes alors que nous voyons nos anciens amis et alliés se conduire de telle sorte ? »

Tout le long du récit de ces terribles rébellions nous avons vu combien les guerriers géorgiens ou ibères, en particulier ceux du roi Davith, d'abord alliés si précieux pour l'empire sous leur chef Tornig, à la suite des démarches de l'impératrice Théophano lors de la révolte de Bardas Skléros, étaient devenus plus tard des adversaires redoutables pour le parti des empereurs grâce à leur intime alliance avec Bardas Phocas. Ils se montrèrent constamment pour celui-ci les auxiliaires les plus dévoués, les plus fidèles, constituant véritablement l'élite de ses forces. Quand ce chef vaillant eut péri de la mort misérable que l'on sait, une partie d'entre eux se rallia à Bardas Skléros ; les autres, de retour dans leur patrie, opposèrent une résistance obstinée aux attaques successives des divers lieutenants de l'empereur, le Daronite, les patrices Djâkroûs et

(1) Je ne sais si c'est là le même Tchortovanel mentionné par Mathieu d'Edesse (éd. Dulaurier, p. 11) dans le récit d'une incursion faite par le roi de Deïlem dans le canton de Terdchan. Ce qui est certain, par contre, c'est que ce doit être là le même neveu de Tornig, le patrice Tchortovanel, qui fut, ainsi que nous le verrons, fait prisonnier en 998 dans la déroute où le magistros Damien Dalassénos fut tué par les Egyptiens. Voy. p. 111. Donc Açogh'ïg a eu tort de dire que Tchortovanel fut *tué* dans ce combat contre le patrice Jean Pohrtès. Du reste, cet auteur se contredit lui-même plus loin au chapitre XLIII où il raconte que Tchortovanel aurait péri en 1001 dans une rixe contre les Russes.

(2) Περὶ τῶν Ἰβήρων ἁρπαγῶν. Cramer, *op. cit.*, t. IV, p. 282.

(3) Les Russes étaient, on le sait, devenus tout récemment les alliés de l'empire. Cette pièce de vers précède immédiatement celle où le poète parle des Bulgares avec une si sanglante ironie. — Voy. Wassilewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 173. — Voy. p. 25.

Pohrtès. Sous le commandement de chefs tels que les deux fils de Pakarat et Tchortovanel, le neveu de Tornig le moine, ils semblent s'être battus en désespérés. Sur bien des points, cette lutte finit par dégénérer en des actes de brigandage, de pillage, de meurtre, qui semblent avoir produit une impression profonde sur les contemporains. Ils ont certainement inspiré cette pièce de vers au poète byzantin. L'insurrection bulgare est encore ici l'objet des doléances ordinaires. Les soldats de Samuel, sous le nom de Scythes, sont comparés à un incendie dévorant.

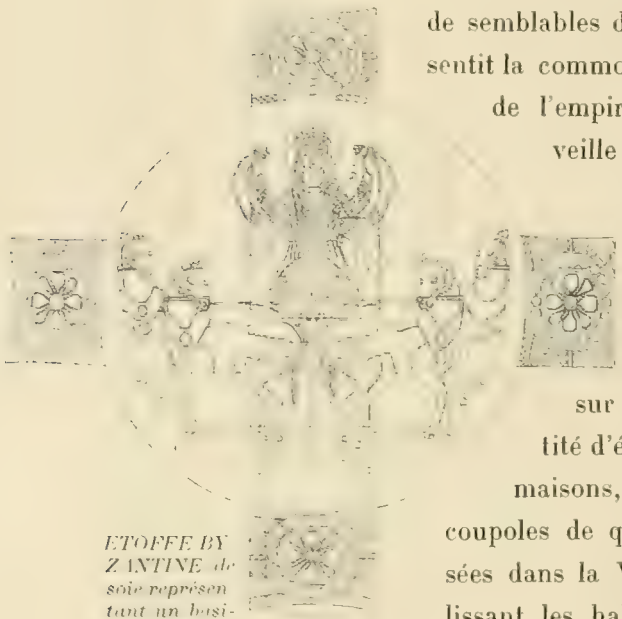
Cette année 989 fut véritablement une année effroyable : guerre contre Bardas Phocas, guerre contre Bardas Skléros, guerre contre les Russes qui prennent Cherson, guerre contre les Bulgares qui prennent Berrhœa, guerre contre les Ibères, insurrections à Antioche. Comme si ce n'était pas assez de tant de misères, les calamités célestes s'étaient mises de la partie. L'hiver fut atroce. La glace recouvrit toutes les rivières, les lacs, la mer elle-même. Le tremblement de terre du 25 octobre auquel j'ai fait de si fréquentes allusions et dont la date fournie par Yahia nous a permis de fixer la chronologie de cette année agitée entre toutes, fut un des plus terribles dont les annales byzantines nous aient conservé la mémoire (1). Il se fit sentir avec une violence inouïe dans tout l'Orient, en particulier à Constantinople et dans le thème de Thrace. C'était à l'époque précisément des négociations dernières pour la soumission de Bardas Skléros. Presque tous les chroniqueurs ont fait mention de cette immense catastrophe.

Léon Diacre, constamment préoccupé d'expliquer la raison d'être providentielle de ces phénomènes raconte que ce désastre avait été lui-même annoncé par une apparition céleste non moins extraordinaire, une comète de même forme, non moins brillante, que celle de l'an 975. Elle avait été aperçue en Égypte dès le 27 ou le 28 juillet, nous le savons par Yahia. Depuis lors, durant les vingt et quelques jours qu'elle fut visible, chaque soir, après le coucher du soleil, on la vit monter à

1. Yahia et Elmacin disent que ce tremblement de terre eut lieu dans la quatorzième année du règne de Basile II, c'est-à-dire en l'an 379 de l'Hégire qui commença en avril 989 pour finir en mars 990. Acoghig (liv. III, chapitre XXVII) donne la même date. Skylitzès et Cedrenus, par erreur, ont donné la date de 986. Voyez Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, pp. 128 et 158-161.

l'horizon du côté de l'Occident, lançant les plus éblouissants rayons, se mouvant avec une vitesse extraordinaire d'un point à l'autre du firmament, apparaissant presque simultanément au nord comme au midi, enfin dans toutes les régions de la voûte céleste (1).

Les désastres occasionnés par ce tremblement de terre paraissent avoir été affreux, « tels qu'il n'y en avait jamais eu de semblables dans ces contrées ». On en ressentit la commotion dans toutes les provinces de l'empire sans exception. Ce fut la veille de la fête du grand martyr Démétrius, vers le soir, c'est-à-dire dans la nuit du 25 au 26 octobre (2). Les remparts et les tours de la capitale s'écroulèrent sur une foule de points. Une quantité d'édifices publics, d'innombrables maisons, des statues, des colonnes, les coupoles de quarante églises furent renversées dans la Ville et ses alentours, ensevelissant les habitants sous leurs décombres. La mer soulevée s'agita furieusement et pénétra au loin dans les bas quartiers. Mais la plus notable catastrophe, également mentionnée par tous les chroniqueurs, fut l'écroulement de la grande coupole et de l'abside orientale de Sainte-Sophie, tout un tiers de la Grande Église, centre



ETOFFE BYZANTINE de soie représentant un basileus dans un char traîné par quatre chevaux. Cette étoffe, fort détériorée, a servi jadis à envelopper dans leur châsse les reliques d'un des anciens évêques de Verdun. — Collection de M. F. Liénard.

(1) Ceci signifie, il me semble, qu'outre la comète, il dut y avoir, à ce moment, quelque pluie extraordinaire d'étoiles filantes. Açogh'ig place l'apparition de cette comète au 15 du mois d'août, jour de l'Assomption de la Vierge. Il ajoute que cet astre était en forme de lance et semble admettre que ce fut un retour de la comète de l'an 975. « De nouveau, dit-il, apparut au ciel l'astre en forme de lance. Il projeta, durant plusieurs jours, ses rayons lumineux vers le nord, puis se déplaça pour se montrer à l'ouest au-dessus des régions occidentales, lançant ses rayons vers l'orient. » Voy. Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, note de la p. 159.

(2) Voyez sur la fixation de cette date la note de Hase dans Léon Diacre, éd. Bonn, p. 506. Léon Diacre dit « la veille de la fête ». Skylitzès, Cédrénus, Glycas (p. 576), Tchamtchian, donnent la date du 26.

religieux du monde chrétien oriental. Une fissure, dit Açogh'ig, se produisit du haut jusqu'en bas. Qu'on juge de l'émotion causée par un tel événement dans tout l'empire. Sur l'ordre du basileus, les travaux de réparation furent aussitôt entrepris. Ils durèrent six années. Yahia

DIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire du XIe Siècle conservé au Palais Barberini à Rome. Scènes de la vie de la Vierge et de celle du Christ. Dimensions 0^m27 de largeur sur 0^m20 de hauteur.

affirme cependant qu'ils furent terminés dès la dix-huitième année du règne de Basile, c'est-à-dire en l'an 993 (1). Les échafaudages gigantesques dressés à cet effet coûtèrent à eux seuls des sommes énormes; Léon Diacre dit mille livres pesant d'or ; Glycas dit dix mille ; Skylitzès et Cédrénus disent dix kentinaria d'or. Skylitzès et Joël y ajoutent la

(1) Rosen, *op. cit.*, note 176.

reconstruction de l'immense aqueduc de l'empereur Valens (1) qui, probablement, avait lui aussi été renversé par le tremblement de terre et qui fournit de nouveau une eau abondante aux habitants de la capitale. En tous cas, cette restauration de la Grande Église dut entraîner une dépense formidable puisqu'elle a si vivement impressionné les contemporains. Açogh'ig (2) dit que ce furent des architectes arméniens qu'on chargea des travaux de réparation de la grande coupole. Il en nomme un : « l'illustre maçon et sculpteur Tiridate (3), alors de séjour dans la capitale grecque, qui exécuta avec une adresse admirable un plan nouveau et très savant de l'édifice et en fournit le dessin ». Ce fut ce plan qu'on exécuta et Sainte-Sophie en parut plus belle encore. Tiridate en personne en commença la reconstruction. Cet architecte s'illustra sous les règnes d'Aschod III et de Sempad II, rois des rois d'Arménie, et fut employé par ces souverains à embellir Ani, leur belle capitale. Ce fut lui qui éleva la magnifique cathédrale de cette ville.

Une foule de localités dans la banlieue et les environs de Constantinople furent totalement détruites. Il n'en demeura pierre sur pierre. D'innombrables habitants de la campagne périrent. A Nicomédie, sur la côte d'Asie, une portion de la ville fut renversée. Des cités entières furent ruinées en Laconie. Açogh'ig (4) dit que la Thrace et la Bithynie furent surtout désolées.

Presque tous les chroniqueurs orientaux contemporains, beaucoup de chroniqueurs occidentaux également (5), ont parlé de cette comète du 27 juillet et de ce tremblement de terre du 25 octobre dont les effets se firent sentir jusqu'en Italie, à Bénévent, à Capoue. L'existence de ces deux phénomènes est aujourd'hui établie avec une parfaite certitude (6).

(1) Et non de « Valentinien », comme le dit Cédrénus (II, p. 477).

(2) Liv. III, chap. XXVII. Sur la grande coupole de Sainte-Sophie, voyez les notes de Du Cange : *Ad Pauli Silentiarii descriptionem S. Sophiæ*, 546, B.

(3) Ou « Terdat ».

(4) Liv. III, chap. XXVII.

(5) Voy. Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 160.

(6) Voyez Açogh'ig, liv. III, chap. XXVII, qui dit que la comète commença à être aperçue le mercredi 7 août. — Glycas (p. 577) dit que le sol trembla du mois de janvier au 9 mars et que ce jour, vers la dixième heure, eut lieu la grande commotion qui bouleversa Constantinople. Très probablement, il y eut plusieurs secousses importantes à divers moments, mais celle du 25 octobre fut la plus terrible et Glycas fait ici certainement erreur.

Léon Diacre, toujours à propos de la fameuse première comète de l'an 975, énumère les divers autres phénomènes célestes qui vinrent épouvanter les habitants de l'Orient en cet an 989. Il cite encore des famines affreuses, dont une surtout qui dura plusieurs années (1), et qui réduisit les populations de certaines provinces aux dernières extrémités, puis aussi des pestes, des épizooties, des sécheresses extrêmes amenant des disettes de grain, des colonnes de feu apparaissant vers le nord et qui n'étaient certainement autre chose que des aurores boréales comme celle qui fut visible par toute l'Égypte dans la nuit du samedi 7 avril. Celle-ci fut accompagnée d'un orage effrayant, d'une obscurité nocturne totale, d'une colossale trombe de poussière, d'un changement dans la couleur du soleil. Elle dura plusieurs jours et annonçait, au dire de Léon Diacre, la prise de Cherson par les Russes et celle de Berrhœa par les Bulgares. Ce chroniqueur note encore des ouragans terribles, véritables cyclones des approches de l'an mille. L'un d'eux précipita les flots de la mer avec une telle violence contre la colonne du port d'Eutropios, habitée par un solitaire stylite renommé, qu'elle en fut renversée. L'ascète fut misérablement noyé. Aucune époque plus que le xe siècle ne vit de ces étranges religieux, disciples ardents du fameux Syméon (2). Tous les rivages, les abords de toutes les villes, toutes les solitudes avoisinant les monastères voyaient s'écouler ces existences étranges presque incompréhensibles pour notre conception moderne de la vie. Dans la *Vie de Saint Paul le jeune*, le grand saint du mont Latros qui mourut vers le milieu de ce xe siècle, le narrateur anonyme qui écrivait une trentaine d'années après cet événement raconte que le pieux religieux, rencontrant le moine Athanase, ancien supérieur de la laure du Sauveur, lui fit une prière qui nous paraît aujourd'hui bizarre, mais qui, certainement, n'étonna point celui à qui elle était adressée : c'était de lui bâtir une colonne. « On sait, dit le P. Delehaye, le savant éditeur de cette *Vie* si

(1) Voyez l'*Éloge de saint Euthymios*, éd. de l'archimandrite Arsène, Moscou, 1889, p. 47.

(2) Un passage de Nicetas Choniate (p. 244, l. 5) indique que les stylites étaient encore nombreux au XIIe siècle. Cet auteur raconte qu'Isaac l'Ange convoqua entre autres religieux « tous ceux qui s'étaient élevés au-dessus de terre sur des colonnes ». — Sur les stylites, voyez encore Kraus, *Real-Encyclopädie der christlichen Alterthümer*.

curieuse (1), on sait qu'en Orient Syméon Stylite avait trouvé promptement des imitateurs, qui devinrent assez nombreux pour constituer une catégorie à part, qui se perpétua durant de longs siècles, et l'existence des moines stylites, en Asie Mineure, à l'époque qui nous occupe, n'est donc point un fait isolé.

« On a fait souvent la remarque que ces solitaires n'habitaient pas toujours des colonnes ou des tours véritables. Ce n'étaient parfois que des retraites élevées, d'un accès difficile, et ne laissant à celui qui l'occupait qu'un espace étroit pour se mouvoir. En voici une intéressante confirmation. Le moine Athanase accueillit la requête de saint Paul en lui indiquant une colonne « non faite de main d'homme », une colonne naturelle, c'est-à-dire un rocher très élevé au sommet duquel s'ouvrait une grotte. Cette « colonne » était, paraît-il, déjà célèbre par le séjour de vingt ans qu'y avait fait un autre Athanase dont il a été parlé autre part dans la *Vie* du saint. Notre ermite s'empressa de choisir cette cachette pour sa demeure et se hissa dans la caverne où il était très difficile d'arriver sans échelle. Il n'y vécut pas moins de douze ans, dans l'exercice de la contemplation, souffrant parfois du plus affreux dénuement, mais aidé ordinairement par un berger des environs ou par ses amis Démétrius et Athanase et ne quittant sa prison volontaire que pour venir en aide au prochain. Quand il se vit obligé enfin de quitter sa colonne, celle-ci servit d'asile à un autre stylite, nommé Pachôme. »

Dans ma nombreuse collection de sceaux de l'époque byzantine, je possède celui d'un monastère placé sous l'invocation du grand saint stylite du ve siècle. Au droit figure une très curieuse représentation de saint Syméon priant et bénissant du haut de sa colonne.

Les grandes révoltes de Bardas Phocas et de Bardas Skléros qui, durant tant d'années, avaient ensanglanté tous les thèmes d'Asie, ébranlé l'empire jusque dans ses fondements, mis le trône de la dynastie macédonienne à deux doigts de sa perte, étaient terminées. Les derniers complices, avérés ou secrets, des deux prétendants, les fils de Bardas Phocas, le frère et le fils de Bardas Skléros, le patriarche Agapios, les fils de Pakarat, prince de Daròn, le roi curopalate Davith d'Ibérie

(1) *Revue des Questions historiques*. 1893, II, p. 65.

avaient été châtiés ou pardonnés. Une ère de sécurité relative allait se rouvrir pour l'empire qui, jusqu'à la fin de ce grand règne, n'allait plus avoir à lutter que sur ses frontières.

« A partir de ces temps terribles, raconte Psellus, le basileus Basile devint un autre homme, en apparence impénétrable, l'air sombre, soupçonneux, cachant sa pensée et ses desseins, toujours concentré en lui-même, sujet à des accès de colère sauvage, implacable contre ceux qui avaient commis quelque faute. »

« Au dixième siècle, a fort bien dit un auteur moderne (1), il semble vraiment qu'à Byzance dut s'élever à côté du basileus une sorte de sultanat ou de mairie du Palais. Romain Lécapène fut le seul vrai maître et souverain de l'empire aux côtés de l'empereur Constantin VII. Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès furent les tuteurs et les empereurs véritables durant la minorité des jeunes basileis Basile et Constantin. Sans aucun doute, Bardas Skléros et Bardas Phocas briguèrent la même situation suprême. Tout du long de ces interminables insurrections qui bouleversèrent l'empire ils s'efforcèrent de terroriser les héritiers légitimes du trône. Ce fut l'œuvre glorieuse de Basile, ce fut son mérite infini, d'avoir enfin donné la victoire définitive à l'empire dans cette lutte sans merci. En restituant à celui-ci le prestige militaire qui lui faisait depuis si longtemps défaut, il coupa le vent à ses antagonistes. On revit enfin en lui un empereur qui marchait en personne à la tête de ses armées, qui connaissait *de visu* son empire des monts du Caucase aux rives de Phénicie. Mais son plus grand appoint pour réussir fut pourtant la légitimité dont le prestige était à ce moment toujours encore immense, à tel point que tous ces

PLAQUE en stéatite avec l'effigie de saint Jean Chrysostome. — Très fin travail byzantin des XIe ou XIIe Siècles. — Musée du Louvre.

(1) Neumann, *op. cit.*, p. 49.

hommes illustres qui au dixième siècle par leur gloire particulière ternirent l'éclat de la gloire impériale, ne se seraient jamais crus en droit de viser au pouvoir suprême s'ils n'avaient pu par des unions avec la dynastie régnante s'abriter sous l'égide de ce droit reconnu. Romain Lécapène fut le beau-père de Constantin VII avec le titre significatif de *basileopator*. Nicéphore Phocas épousa la veuve de Romain II et si celle-ci n'épousa pas ensuite Jean Tzimiscès il ne faut en accuser que les circonstances imprévues qui accompagnèrent ce changement de règne. Tout ceci fut bien plus marqué encore sous le règne des deux derniers héritiers de la maison impériale de Macédoine. »

Toute l'année 990 s'était encore écoulée à liquider les suites dernières des grandes rébellions des deux Bardas, à châtier, à pacifier leurs derniers alliés et partisans. Le basileus Basile, libre du côté de l'Asie, put enfin s'occuper activement à nouveau de la non moins grave question bulgare, de cette guerre cruelle qui menaçait de lui faire perdre les thèmes d'Europe, comme ceux d'Anatolie avaient failli lui échapper dans ces dissensions à peine conjurées. Malgré cette rancune séculaire et nationale dont il avait hérité de ses glorieux ancêtres contre ce peuple insoumis, incommode, toujours prêt à reprendre la lutte contre les Grecs, le jeune basileus n'en mena pas moins cette guerre pénible entre toutes avec une grande prudence et une résolution admirable. D'autre part, la résistance fut aussi héroïque, aussi acharnée que l'attaque fut opiniâtre, patiente, incessante. Il fallut à Basile II vingt-sept années encore de luttes presque ininterrompues, de 991 à 1018, presque toute la fin de son règne si long, pour arriver à terminer cette grande guerre bulgare commencée dès la mort de Jean Tzimiscès, inaugurée véritablement en 986 lors de la déroute de la Porte Trajane, et pour subjuguer définitivement cet immense et sauvage royaume du sauvage Samuel (1). Ce fut la grande affaire du règne, celle qui procura enfin pour un très long temps le repos à toute la moitié européenne de l'empire en anéantissant entièrement cette monarchie si

(1) Voyez dans Gfrœrer, *op. cit.*, II, pp. 641 sqq., l'exposé des causes qui rendirent possible cette résistance si prolongée des Bulgares. Ce furent, en première ligne, les sympathies qu'ils inspirèrent aux populations conquises par eux, populations détachées de cœur du régime impérial par l'effroyable dureté de son gouvernement.

constamment, si irrémédiablement hostile. Cette sage lenteur ne doit pas nous étonner d'ailleurs, car elle était bien dans le génie byzantin. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire certains des conseils pleins d'une circonspection minutieuse que le grand seigneur grec dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises donnait à ses enfants (1).

Cette guerre célèbre, longue de près d'un tiers de siècle, sanglante entre toutes celles du Moyen âge oriental, qui devait coûter un nombre de vies incalculable, et causer la destruction de plus de la moitié de la nation bulgare, cette guerre qui constitue certainement une des pages les plus brillantes et les plus héroïques de l'histoire byzantine, nous est, hélas, à peine connue dans ses détails. Les documents fournis par Skylitzès, par son copiste Cédrénus, par Zonaras qui, seuls, à peu près, parmi les annalistes grecs, en ont dit quelques mots (2), sont si peu de chose, tellement maigres et clairsemés, si souvent inexacts et confus, que la simple chronologie de ces événements ne peut même pas encore aujourd'hui être établie avec certitude.

D'autre part, les historiens orientaux, Yahia, Elmacin, Ibn el-Athîr, presque toujours très exactement informés pour ce qui concerne l'Asie, le sont, on le comprend, beaucoup moins dans les rares paragraphes qu'ils consacrent à cette guerre européenne si éloignée, complètement hors de portée de leurs moyens d'information habituels.

Il est juste d'ajouter cependant que, si la chronologie de la guerre de Bulgarie présente encore d'innombrables lacunes dont beaucoup, probablement, ne seront jamais comblées, les points de repère principaux sont d'ores et déjà fixés.

Les attaques de Samuel le Comitopoule, durant les jours si tragiques de la première rébellion de Bardas Skléros et durant les années qui suivirent sa fuite en Syrie, avaient mis une première fois en grand péril la portion européenne de l'empire byzantin. Il en avait été bien pis encore après la déroute de l'armée impériale à la Porte Trajane au mois d'août 986, durant la rébellion de Bardas Phocas et la seconde révolte de

(1) Voyez, par exemple, les chapitres 49 et 66 dont le dernier est intitulé : *Des circonstances où il est nécessaire de s'en tenir à l'égard de l'ennemi au système de la temporisation.*

(2) Psellus n'en parle pas. — Voyez dans Jireček, *op. cit.*, le très intéressant chapitre Ier consacré à la géographie physique de la Bulgarie.

Bardas Skléros dans le cours des années 987, 988 et 989. Les guerriers bulgares, ne rencontrant presque plus de troupes byzantines en face d'eux, puisque toutes les forces disponibles de l'empire se trouvaient concentrées sur le théâtre de la lutte civile en Asie, étaient devenus d'une audace chaque jour grandissante. Villes murées ou villes ouvertes, avec leurs territoires, provinces entières, tombaient les unes après les autres dans leurs mains. Seules, quelques places fortes de premier rang, défendues par des garnisons puissantes, émergeaient çà et là du milieu des flots de ce torrent dévastateur. La majeure partie des provinces européennes de l'empire semblaient à jamais perdues. Personne ne croyait plus au relèvement de la dynastie macédonienne. Malheureusement, en dehors de quelques données vagues qui nous permettent de tracer ce tableau douloureux, les chroniqueurs ne nous ont transmis aucun détail précis sur cette période terrible de luttes à outrance. Seuls Yahia (1) et Elmacin (2) s'expriment à peu près en ces termes : « Durant la révolte de Bardas Phocas, durant que le basileus fut occupé à le combattre, les Bulgares profitèrent de ces circonstances pour attaquer et envahir à plusieurs reprises les provinces occidentales de l'empire grec et pour porter leurs ravages et leurs incendies jusqu'à Salonique (3). » La seule mention du nom de cette grande cité, à défaut d'indications plus détaillées, suffirait à nous renseigner sur la gravité extrême de la situation. Qu'on jette un regard sur la carte, qu'on songe que Salonique était la seconde ville de l'empire en Europe, que la base de ses murailles baignait dans la mer Égée, et l'on comprendra quelle devait être l'affreuse situation des thèmes occidentaux exposés à de tels périls jusque sous les remparts de leurs places de guerre les plus considérables.

C'est à cette même période de ces incursions dévastatrices librement menées par les Bulgares, sans presque, semble-t-il, qu'ils rencontrassent de résistance, qu'il faut, je l'ai dit déjà, rapporter leur conquête d'une autre place forte de cette région, Berrhœa, événement que Léon Diacre mentionne avec la prise de Cherson par les Russes comme ayant été

(1) Rosen, *op. cit.*, p. 27.
(2) Voy. Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 141.
(3) Elmacin dit par erreur « Seleucie ».

annoncés par les fameuses « colonnes de feu » (1), autrement dit par l'aurore boréale du 7 avril 989. J'ai expliqué plus haut comment il est devenu possible d'établir que ce nouveau désastre des Byzantins, sur lequel nous n'avons du reste d'autre indication que ces trois seuls mots de Léon Diacre, a dû survenir vers le mois de juin ou le commencement de juillet de cette abominable année 989. Il faut que l'antique Béroé ait été à cette époque une place forte de premier ordre ou que sa chute ait été accompagnée de circonstances bien marquantes pour que l'historien byzantin ait fait mention de la prise de cette cité par les Bulgares comme d'un événement si terrifiant pour les Grecs. Probablement c'était la première forteresse d'un rang aussi considérable qui tombait aux mains des bandes du tsar Samuel.

PLAQUE en steatite représentant saint Demetrius en costume de guerre. Travail byzantin des XIe ou XIIe Siècles. — Musée du Louvre.

On conçoit que ces nouvelles désastreuses jointes à celle de l'attaque victorieuse des Russes contre Cherson aient décidé le basileus à faire les premières avances à Bardas Skléros pour obtenir de lui une soumission si désirée. La prise de Béroé ne semblait-elle point présager la chute bien plus cruelle encore de Salonique, une première fois déjà effleurée par l'invasion, que dis-je! bientôt même l'apparition des troupes de Samuel sous les remparts de Constantinople?

Une pièce de vers de Jean Géomètre que j'ai déjà citée, composée probablement vers le milieu de cette année 989, dépeint avec une douloureuse intensité ces calamités sans nombre qui accablaient à ce moment les provinces européennes de l'empire. Dans cette poésie intitulée

(1) Ces colonnes de feu annonçaient déjà par elles-mêmes la manière de combattre des Bulgares qui ne procédaient que par l'incendie et le pillage.

l'Insurrection (1), l'insurrection de Bardas Skléros naturellement, le poète contemporain, après avoir énuméré les malheurs qui désolent les thèmes orientaux, s'écrie : « Et ce qui se passe à l'Occident, quelles paroles pourraient l'exprimer ! La foule des Scythes (c'est-à-dire des Bulgares) (2) parcourt ces provinces, s'y répandant dans toutes les directions comme s'ils étaient chez eux dans leur patrie. Ils détruisent jusque dans leurs racines les générations de fer de ce sol aux nobles rejetons et tranchent par l'airain ces existences naissantes. Ceux de ces nouveau-nés que ne peuvent sauver leurs mères sont arrachés de leurs seins par la violence et tués à coups de flèches. Des places de guerre puissantes jadis ne sont plus aujourd'hui qu'une légère poussière. Les bêtes de somme broutent la place où autrefois vivaient des hommes. Devant un tel spectacle comment cesser de pleurer? Ainsi périssent par le feu nos villes et nos villages ! »

La suite de cette poésie présente une image saisissante des maux dont souffrait à ce moment la capitale même de l'empire. La puissance du tsar Samuel s'était donc incessamment accrue. Il régnait en maître sur les deux tiers au moins de la péninsule des Balkans. Le roi ou joupan Vladimir de Dioclée, le Monténégro d'aujourd'hui, le joupan de Trébinié, Dragomir, à deux pas des rivages de l'Adriatique, allaient recevoir de lui l'investiture de leurs principautés (3). De même nous le verrons bientôt conférer à Romain, le fils de l'ancien tsar Pierre, l'investiture de la place de Skopia, et confier au prince arméno-byzantin Aschod le commandement de Durazzo.

S'il faut en croire les sources byzantines, le basileus Basile, enfin débarrassé des soucis de la guerre civile et de la crainte d'une attaque des Russes, aurait préludé dès le courant de l'année 990 à la reprise de la lutte offensive contre les Bulgares, par un voyage à travers ces thèmes

(1) Εἰς τὴν ἀπόστασιν, Cramer, *op. cit.*, p. 271 ; Migne, *op. cit.*, p. 907. Sur le magistros Jean Géomètre, sur le peu que nous savons de sa vie et sur ses pièces de vers si précieuses pour l'histoire de cette époque, voyez encore la dissertation de Th. Gerber, intitulée *Quæ in comment. a Greg. Corintho in Hermogenem scriptis vetustior. commentarior. vestigia deprehendi possint*, Kiel, 1891, surtout aux pp. 33 sqq.

(2) Dans une autre poésie que j'ai également déjà citée, intitulée : Εἰς τὴν ἀποδημίαν, le poète appelle les Bulgares « la foule enragée des fils d'Amalek ».

(3) Presbyter Dioclea, *Regnum Slavorum*, dans Lucius, *De Regno Croatiæ et Dalmatiæ*, p. 294.

infortunés de Thrace et de Macédoine, dont le poète vient de nous décrire l'affreuse condition causée par les ravages de ces ennemis héréditaires. L'autocrator poussa jusqu'à Salonique. Il voulait, comme ses prédécesseurs, y venir prier sur la tombe fameuse de saint Démétrius, glorieux patron de cette grande cité, un des mégalomartyrs d'ordre militaire pour lesquels les princes de la maison macédonienne, Basile en particulier, avaient une dévotion spéciale (1). Dans le *Panégyrique* d'un autre saint local, bien moins illustre, de cette même cité, saint Photios de Salonique, manuscrit inédit récemment signalé par M. Wassiliewsky (2), l'auteur anonyme, après avoir parlé de la grande déroute des troupes impériales à la Porte Trajane, s'exprime en ces termes : « Quand le basileus, si complètement battu par les Bulgares, vit qu'il n'était plus en état de leur résister, il chercha son secours ailleurs dans les prières adressées aux saints. C'est ainsi qu'il vint à Salonique faire ses oraisons au tombeau de Démétrius et qu'il fut mis en rapport avec saint Photios. »

Ce saint Photios, dont l'Église orthodoxe ne tient pas compte, et qui, on va le voir, a cependant joué à cette époque un certain rôle, même un rôle politique, était issu d'une noble famille d'archontes thessaliens. Il s'était de bonne heure voué à la vie religieuse et était venu quelque temps avant ces événements habiter le petit couvent solitaire des saints médecins anargyres Côme et Damien situé sur le haut du mont qui domine Salonique, non loin du vaste kastron dont les ruines le couronnent encore. Dans ce monastère dont nous ne connaissons plus l'emplacement exact, Photios avait connu un ascète célèbre, Blaise, dont il était devenu le disciple. Celui-là avait été jadis tenu en haute estime par le basileus Romain II, père de notre Basile. Longtemps ce prince l'avait fait rechercher sur le bruit de sa piété. Puis il se l'était fait amener de Salonique à Constantinople et avait fait de lui son père spirituel, autrement dit son confesseur, « paternité autrement honorable que la paternité naturelle, » s'écrie le biographe anonyme.

(1) Cédrénus, II, 447. Zonaras, éd. Dindorf, IV, 117.

(2) Dans un mémoire intitulé : *Un des Recueils manuscrits grecs de la Bibliothèque synodale de Moscou*, n° 17, p. 34. Voy. Lipowski, *op. cit.*, p. 131 et *Byzantinische Zeitschrift*, t. II, p. 313.

Les hautes vertus de Blaise, son ascétisme extraordinaire qui lui donnait le plus étrange aspect, avaient fait une impression profonde sur l'âme du jeune basileus. Il avait voué à ce saint homme une estime incroyable. Après les premières couches de l'impératrice Théophano, il lui en avait donné cette preuve éclatante de faire baptiser solennellement par lui son nouveau-né dont la naissance le comblait de joie, précisément le futur empereur Basile II. Il n'avait voulu laisser ce privilège à nul autre. Les cérémonies de ce baptême avaient été d'une somptuosité extraordinaire. L'humble religieux, de ses mains tremblantes, avait imposé le sacrement au petit Porphyrogénète. « Inspiré par Dieu tout-puissant, il lui avait donné ce nom de Basile qu'il devait tant illustrer, lui prédisant ainsi un règne aussi long que prospère et glorieux. » — Photios, bien contre sa volonté, mais toujours poussé par Dieu, avait, paraît-il, accompagné dans la capitale son vénéré maître et assisté à la scène touchante du baptême. « Le divin vieillard, poursuit l'auteur anonyme, prenant le basileus Romain par son vêtement, lui avait dit alors en lui désignant Photios : « Voici « celui qui va ramener ton fils au Palais. » Et le jeune religieux avait rapporté processionnellement dans la demeure impériale au bruit des chants sacrés le frêle rejeton impérial couché dans ses bras. Ensuite, Blaise, toujours accompagné par Photios, s'en était retourné à Salonique et, dominé par le désir ardent de la solitude, était allé habiter une grotte au pied de cette aride et rocheuse montagne sur les pentes rapides de laquelle est bâtie Salonique, là où plus tard devait s'élever aussi le monastère de ce nom.

« Lorsque les Bulgares, poursuit encore ce curieux récit anonyme, se furent soulevés contre le peuple romain, ils ravagèrent toute la Thessalie et le pays des Dolopes, et causèrent au basileus des Ausones, — c'est-à-dire au basileus Basile, — un souci infini. On ne pouvait plus transporter dans la capitale le produit des impôts. Aucun Grec ne pouvait circuler ou entreprendre quelque voyage sans s'exposer presque sûrement à être tué ou réduit en esclavage. Le basileus donc, ainsi que je l'ai dit, après la terrible déroute de la Porte Trajane et bien d'autres revers, s'estimant incapable de résister davantage par les moyens humains à sa portée, rechercha un autre secours vraiment le meilleur, le plus sou-

verain. Il consistait dans les prières aux saints, qui font les bras hauts et invincibles. »

Ainsi le basileus vint à Salonique. « Cette ville lui servait, dit le biographe anonyme, de forteresse assurée et de base d'opérations contre les Bulgares. » Il n'était point le premier, il ne devait point être le dernier empereur d'Orient venu en suppliant, en des jours de détresse, au tombeau de l'illustre mégalomartyr. Saint Démétrius était le patron glorieux, vénéré entre tous, de cette ville fameuse, seconde cité de l'empire, une des capitales chrétiennes de l'Orient, qui s'intitulait par excellence « la Ville orthodoxe ». Il y avait été proconsul et y avait été martyrisé sous Maximien. Il était avec saint Georges et les deux Théodore, le Stratilate et le Tiron, un des quatre grands saints militaires, protecteurs des armées impériales, qu'on invoquait avec succès à la veille du combat comme durant le fracas de la bataille.

PLAQUE d'ivoire byzantine des Xe ou XIe Siècles représentant les saints militaires saint Théodore et saint Georges en grand costume de guerre. — Ancienne collection Gutterburger Morosini à Venise. Aujourd'hui au Museo civico de cette ville. — Dimensions : 62 millimètres de hauteur sur 44 de largeur.

Son corps reposait dans un somptueux tombeau dans son église splendide. — C'était un pèlerinage des plus fréquentés; il s'y faisait de nombreux et éclatants miracles. Les basileis, allant en guerre, couraient se prosterner devant le pieux mausolée, invoquant l'aide de « l'Athlète Tout-Puissant ». Plus tard, Michel IV, un des plus tristes successeurs de notre grand Basile, eut pour saint Démétrius une dévotion extraordinaire

et lui donna le surnom d'*Athlophore* parce qu'il lui attribuait ses victoires. Dans les fréquents accès de l'affreuse maladie épileptique qui le minait, le pauvre souverain se faisait porter au tombeau du saint.

L'église de Saint-Démétrius existe encore à Salonique, mais combien désolée et déchue de sa gloire de jadis! Bâtie au ve siècle, devenue aussitôt la métropole de la cité, pillée depuis par les Slaves, les Sarrasins, les Normands, les Francs, les Turcs, dépouillée de tous ses trésors, elle est aujourd'hui la sombre mosquée de Kassimieh, après avoir été un des plus merveilleux musées de l'art byzantin. Les Turcs, le plus doux, le plus conciliant des peuples en matière de confession religieuse, permettent encore aux Grecs de visiter le prétendu tombeau du saint dont, avec leur extraordinaire tolérance, ils supportent sans peine la présence en ce lieu. Ils leur laissent même y brûler des cierges que leur vendent les propres gardiens musulmans de la mosquée. Les murs environnants sont imprégnés de la fameuse huile miraculeuse qui, au dire des dévots, coulait et coule toujours encore du corps du saint.

« Basile, poursuit le Récit anonyme de la *Vie de saint Photios*, arrivé à Salonique, désirant conférer avec les plus saints hommes de la cité, les fit convoquer aussitôt. » On rechercha d'abord saint Blaise, mais il était mort. Le basileus ayant demandé à voir au moins quelqu'un qui eût approché de près le vénérable ascète, on lui amena Photios. En l'interrogeant, Basile découvrit avec surprise que c'était dans les bras de ce vieillard qu'il avait été porté au baptême plus de trente années auparavant. On devine l'émotion de l'impérial catéchumène et du vieux solitaire à ce revoir inattendu.

« Depuis lors, dit le biographe, saint Photios ne quitta plus le basileus et devint son hôte accoutumé, l'accompagnant dans toutes ses campagnes, combattant à ses côtés les Bulgares par la prière, tandis que lui les combattait par l'épée. » « Plus tard, ajoute-t-il encore, lorsque l'insurrection de ce peuple maudit eut été définitivement vaincue et que l'empereur et tous ses braves se trouvèrent réunis à Salonique, Photios revint aussi dans la cité qui était devenue sa seconde patrie et y fut glorifié par tous comme un véritable dompteur de barbares. L'empereur lui-même voulut en témoigner non seulement en paroles, mais par un document authentique scellé

de sa bulle d'or, orné de sa signature au cinabre, document dans lequel il proclamait solennellement le secours manifeste que lui avait procuré tout le long de cette guerre sanglante la pieuse compagnie du saint religieux. »

Skylitzès et Cédrénus qui le copie se sont bornés à mentionner le voyage du basileus à travers la Thrace jusqu'à Salonique sans entrer, hélas ! dans aucun détail. Ils disent seulement que le basileus fit remettre en état de défense les remparts de la grande cité et en donna le commandement au magistros Grégoire le Daronite ou de Darôn, fils du souverain de cette petite principauté d'Arménie, certainement le même personnage qu'il avait peu auparavant, lors de la rébellion de Bardas Phocas, dépêché à Trébizonde pour combattre le fils de celui-ci : Nicéphore « au col tors » et ses alliés géorgiens (1). Le nouveau châtelain de Salonique eut sous la main une garnison assez puissante pour défier toute agression nouvelle des Bulgares.

Il est impossible d'affirmer, tant les renseignements contemporains nous font défaut, si ce voyage de Salonique constitue un fait distinct ou s'il ne fut qu'un premier épisode de la nouvelle campagne de Bulgarie. Jusqu'à preuve du contraire, je serais porté à croire que dans le courant de l'année 990 le basileus se rendit à Salonique à travers les thèmes de Thrace et de Macédoine tant pour prier au pied du tombeau de saint Démétrius que pour veiller personnellement à la mise en état de défense de cette ville et des autres forteresses plus directement exposées aux attaques des Bulgares. Au retour seulement de cette sorte de tournée d'inspection, au premier printemps de l'année suivante 991, Basile se serait mis en campagne à la tête de son armée. Depuis l'année 986 de douloureuse mémoire ce prince n'avait point conduit en personne ses armées contre les guerriers du tsar Samuel.

Cette date du début de la seconde guerre contre les Bulgares nous est fournie par un épisode dont j'ai déjà parlé. Yahia et Ibn el-Athîr racontent qu'en quittant Byzance dans le courant de l'hiver pour marcher contre les Bulgares, l'empereur passa par Didymotichon, lieu de concentration du corps expéditionnaire et qu'il y vit Bardas Skléros. On se

(1) Voy. *Épopée*, I, p. 733.

rappelle que le basileus offrit au vieux guerrier de l'accompagner dans la campagne qui s'ouvrait, mais que celui-ci dut s'excuser à cause des infirmités de son grand âge. Il mourut quelques jours après, le 6 mars 991, date qui nous donne donc approximativement celle de l'entrée en campagne. Presque exactement à ce moment, le 2 avril 991, les soldats de Hugues, le roi de Paris, entrés par trahison dans Laon, y faisaient prisonnier le dernier successeur de Karle le Grand, Karle avec la reine sa femme, et mettaient fin par cette victoire au règne deux fois séculaire de la dynastie carolingienne en France.

Ici un pénible aveu devient avant tout nécessaire. De toute cette seconde campagne de Bulgarie qui dut être terriblement dure et sanglante et qui dura, nous le savons depuis peu, grâce à la *Chronique* de Yahia, quatre années entières pendant lesquelles le basileus ne semble presque pas avoir quitté la Bulgarie, de ces quatre années de luttes acharnées, ininterrompues, nous ne savons rien ou presque rien, à peine un fait de guerre, un incident d'attaque ou de défense, à peine un nom de bataille ou de ville prise. Les Byzantins, Skylitzès, Cédrénus (1), Zonaras (2) plus muet encore si possible que ses devanciers, ont simplement ou à peu près supprimé ces quatre années de guerre.

Après avoir brièvement mentionné le voyage à Salonique, ils disent seulement que Basile, débarrassé du souci des guerres civiles, songea aussitôt à se venger de divers souverains, de celui de Bulgarie en particulier, qui, le voyant accablé par ailleurs, lui avait fait beaucoup de mal, qu'il reprit, en conséquence, la campagne contre les Bulgares, qu'il les battit et leur prit des forteresses dont il rasa les unes et garda les autres, puis qu'il s'en retourna à Constantinople... Et immédiatement après ces lignes d'une si désespérante banalité, ces chroniqueurs passent au récit de la campagne de Syrie et d'Arménie! Voilà tout ce que les historiens nationaux ont su nous dire de quatre années des plus glorieuses annales guerrières de l'empire byzantin à la veille de l'an 1000! Conçoit-on bien combien il demeure difficile, impossible presque, d'écrire cette histoire, alors qu'on se trouve en présence de pareilles lacunes, alors que quatre années d'un si grand

1 II, 447.
2 IV, 117 (éd. Dindorf).

règne ne sont représentées que par un trou noir (1)! Et cependant, je le répète, il s'agit là de la plus belle période peut-être du règne de cet illustre basileus. Quelle énergie admirable, quelle vigueur merveilleuse ne fallut-il pas à ce prince, à peine au sortir de ces affreuses années écoulées dans l'angoisse des guerres civiles, pour se lancer aussitôt à la conquête de ces anciennes frontières d'Europe depuis si longtemps franchies par les Bulgares, pour s'acharner à anéantir les immenses progrès réalisés depuis peu par leur audacieux souverain. Basile n'hésita point à entreprendre cette œuvre de si longue haleine, si périlleuse, si prodigieusement dure, et il sut la mener à bien, car son âme comme son corps étaient de fer. Seulement, cette œuvre gigantesque devait lui coûter trente années d'efforts incessants.

Yahia, que nous connaissons depuis peu grâce à la publication du baron V. de Rosen, ne nous informe guère davantage sur cette seconde guerre de Bulgarie. La plupart des renseignements qu'il nous donne à cette occasion semblent même erronés, mais du moins il nous en fournit un véritablement capital en nous apprenant que cette deuxième campagne de l'empereur Basile contre le tsar Samuel dura quatre années!

Cette unique indication qui nous vaut un si excellent point de repère nous montre à quel point cette guerre dut être terrible, puisque le basileus se vit forcé de demeurer quatre années de suite éloigné de sa capitale, menant incessamment avec ses troupes dans ces contrées sauvages et montagneuses entre toutes l'âpre vie des camps. Voici le texte de l'historien syrien contemporain : Après avoir raconté l'arrivée de Basile à Didymotichon, et sa rencontre avec Skléros moribond dans l'hiver de 990 à 991, notre auteur poursuit en ces termes : « Et le basileus Basile se rendit de Didymotichon en Bulgarie, et il rencontra les Bulgares et les mit en fuite (2). » Ici suivent des indications probablement erronées sur le tsar Samuel (3). Puis l'historien reprend : « Et le tsar Basile demeura

(1) La *Chronique* italienne du protospathaire Lupus dit qu'en 992 il y eut une famine générale.

(2) M. Lipowsky (*op. cit.*, note 2 de la page 135) estime que cette première rencontre entre les troupes impériales et celles de Samuel eut lieu sous les murs de Béroé. Il pense même que ce fut à la suite de cette victoire que cette place retomba aux mains des impériaux.

(3) Yahia, mal informé des affaires de Bulgarie, à cause de la distance, fait ici un récit très fantaisiste. Pour lui le tsar de Bulgarie à ce moment était toujours encore Romain, le

quatre années dans ce pays, faisant la guerre aux Bulgares et conquérant le pays, et il s'était mis en marche pour les provinces du pays bulgare en hiver et il fit des prisonniers, s'empara de plusieurs forteresses, garda les unes et détruisit celles qu'il ne croyait pas pouvoir tenir. Parmi ces villes reconquises se trouva Béroé (1). »

Açogh'ig (2), autre historien contemporain, celui-là de nationalité arménienne, après avoir raconté comment le basileus Basile, débarrassé des prétendants d'Asie, courut se venger des Bulgares à la tête d'une immense armée, mentionne également cette prise de Béroé par les impériaux. Lui aussi place ce succès des Byzantins à l'année 991, probablement vers la fin de l'année. Il ajoute que le basileus laissa dans cette ville reconquise, à la tête de forces considérables, le magistros Krikorikos (3) de Darôn et un autre chef arménien, le prince de Hantzit, Saak, fils d'Abel, qui s'était déjà distingué à maintes reprises dans cette pénible guerre. Plus tard, nous le verrons, en 996, le fils du prince Krikorikos, Aschod, ayant été fait prisonnier par les Bulgares dans une embuscade, son père jura de le venger et fut massacré avec tout son monde dans une rencontre. Saak, fils d'Abel, qui combattait alors encore à ses côtés, fut fait prisonnier.

« Après cela, poursuit Açogh'ig (4), le basileus Basile rappela d'Orient le patrice Jean Pohrtès, qui l'avait débarrassé du rebelle Tchortovanel et, l'ayant élevé à la dignité de magistros, l'expédia en Macédoine contre les Bulgares. Jean leur livra plus d'un combat avec un grand courage, mais finalement lui aussi fut vaincu par Samuel, pris et enfermé dans une forteresse de l'intérieur. » « Ainsi, ajoute le chroniqueur, la guerre contre les Bulgares traîna en longueur. » Cette participation si active des chefs

fils du défunt tsar Pierre. Samuel le Comitopoule n'était que son général en chef. Romain, à la suite de cette première rencontre avec les troupes impériales, serait retombé aux mains de Basile, et Samuel, qui aurait réussi à échapper à ce désastre, se serait alors seulement fait nommer à sa place tsar de Bulgarie. M. Lipowsky (*op. cit*, note 3 de la p. 135) semble admettre la véracité de ces faits qui paraissent du reste confirmés par un témoignage d'Açogh'ig (fin du chap. XXII du liv. III). Je crois au contraire avec M. Ouspensky que Yahia, mal renseigné, a fait ici confusion entre le tsar Romain et le tsar Samuel. Skylitzès nous donne la véritable fin de Romain devenu simple gouverneur de Skopia pour Samuel (voy. plus loin).

(1) Berrhœa, Baria ou Verria, que M. Lipowsky confond à tort avec Sofia (*op. cit.*, p. 136).

(2) Liv. III, chap. XXXIII.

(3) Ou « Grégoire ».

(4) Liv. III, chap. XXXIV.

et des soldats arméniens à toutes les guerres byzantines de cette époque, si loin de leur pays d'origine, n'est pas un des phénomènes les moins intéressants de cette période curieuse.

Le même historien, dans un récit confus (1), raconte aussi que, durant que Bardas Skléros se trouvait réfugié à Bagdad, donc avant l'année 988 (2), durant que l'empire était en paix dans ces régions d'Asie, Basile avait profité de ce répit pour transporter en Macédoine une foule de ses sujets de race arménienne afin de les opposer aux Bulgares et de les employer à la pacification des thèmes d'Europe (3). « Mais, ajoute-t-il, une partie de ces émigrés forcés (4), devenus mécontents de leur sort, peut-être bien plutôt des soldats arméniens de l'armée du basileus, se mirent en révolte ouverte contre celui-ci et, saisissant une occasion favorable, allèrent se joindre aux Bulgares sous la conduite de deux de leurs officiers des cadres impériaux, tous deux Arméniens originaires du district de Terdchan, que l'empereur avait amenés avec lui pour cette guerre de Bulgarie. »

Suivant Açogh'ig, ces deux frères seraient arrivés en ce pays aux plus grands honneurs (5). Basile aurait alors fait venir en Europe, pour l'aider à venir à bout de ses compatriotes rebelles, le métropolitain grec de Sébaste qui s'était acquis en Arménie une réputation de cruauté par le traitement barbare infligé par lui à ceux qui se refusaient à reconnaître le concile de Chalcédoine. Mais les chefs de ces exilés auraient fait périr le prélat dans le plus affreux supplice, sur un bûcher de broussailles et de paille amoncelées (6). Comme ces chefs étaient de braves et parfaits

(1) Liv. III, chap. xx, page 175 de la trad. d'Emin.

(2) En tous cas après 980, en 981 probablement.

(3) Malheureusement, Açogh'ig n'indique pas les localités où furent installés avec leurs familles ces guerriers asiatiques destinés à combler les vides faits par les massacres et les razzias des Bulgares, aussi par les transplantations de ces derniers en Arménie ou sur la frontière de Syrie.

(4) Cette transplantation successive avait dû se continuer longtemps. En effet, le même Açogh'ig dit plus loin (Liv. III, chap. xxxi) : « A la mort du patriarche Kakig Ier d'Arménie, en 991, la dispersion des Arméniens en Occident eut lieu. »

(5) Ici encore Açogh'ig a fait confusion, car il donne à ces deux frères, à ces deux chefs qui, selon lui, étaient de nationalité arménienne, le nom de Koms-a-dtzag qui correspond exactement au nom grec de « Comitopoule » et dit que l'aîné s'appelait Samuel et que tous deux devinrent à force de grandes actions les souverains de la Bulgarie ! Samuel d'Ani fait le même récit du supplice du métropolitain de Sébaste. Tchamtchian dit que le second des deux chefs s'appelait Manuel !

(6) Ce récit se greffe sur un autre qui semble tout à fait incroyable. Açogh'ig raconte que

guerriers, ils arrivèrent à une très haute situation auprès du tsar bulgare. J'ignore quel crédit peut être accordé à des récits aussi confus, mais il est nécessaire au moins de les mentionner. Açogh'ig du reste, comme Samuel d'Ani, comme Mathieu d'Édesse, est fort inexactement renseigné sur ces affaires de Bulgarie, en particulier sur la personnalité de Samuel comme aussi sur celle de Romain. Tous trois nomment ce dernier tantôt Court, Kourt ou Gourd ou encore Cout, tantôt Alousien. Samuel d'Ani, non content de raconter la nouvelle captivité de ce prince, va jusqu'à dire que Basile le fit empoisonner. On se rappelle qu'Alousien était en réalité l'un des deux seuls fils survivants d'Aaron, le frère du Comitopoule. Il fut emmené en 981 à Constantinople lors du meurtre de son père et y vécut longtemps obscurément.

On sait combien les guerriers arméniens étaient prisés à cette époque dans les armées impériales, combien aussi les basileis usaient volontiers pour la protection des provinces frontières de ces migrations de colonies militaires transplantées d'une extrémité à l'autre de l'empire pour des motifs d'ordre à la fois politique et militaire. Il semble que Basile ait fort pratiqué ce puissant moyen de défense dans sa lutte contre les Bulgares. De même que Jean Tzimiscès avait transplanté aux environs de Philippopolis des colons militaires pauliciens en grand nombre, de même lui transplanta des Arméniens en quantité dans les thèmes d'Europe. Nous ne connaissons malheureusement ces faits que par ce passage très bref d'Açogh'ig.

Encore un détail : Ibn el-Athîr dit que Basile atteignit dans cette seconde guerre le centre du pays bulgare. S'agirait-il de Sofia dont le nom slave Stredetz signifie centre et cela voudrait-il dire que cette ville fut une fois encore dans cette seconde campagne le point extrême atteint par Basile ?

le tsar de Bulgarie ayant consenti à faire la paix à condition que Basile lui donnerait sa sœur en mariage, celui-ci, feignant d'accepter cette proposition, lui aurait envoyé sous la conduite du métropolitain de Sébaste une simple femme de service qui ressemblait beaucoup à cette princesse. La supercherie ayant été découverte, les tsars bulgares firent brûler le malheureux prélat et chargèrent de cette exécution les deux frères arméniens. Il paraît même que l'évêque aurait commis adultère avec cette servante. Il y a là certainement quelque réminiscence du mariage de Vladimir et d'Anne, aussi de celui de Théophano avec Othon II. Basile II n'avait en réalité plus de sœur à donner en mariage. Il doit cependant y avoir un fond de vérité dans cette venue du métropolitain de Sébaste sur le théâtre de la guerre bulgare.

Et c'est là tout !... Ce sont là tous les faits ayant quelque caractère d'authenticité que je suis parvenu à réunir sur les événements de ces quatre années! Nous ne savons rien de plus sur ce séjour si prolongé que fit Basile en terre ennemie, séjour que les affirmations si nettes de Yahia doivent nous faire considérer comme certain, inauguré dans l'hiver de 990 à 991 par une campagne d'hiver, et qui ne se termina que dans les premiers mois de l'année 995 (1). Seulement nous pouvons affirmer que Basile dut être le plus souvent victorieux, car Yahia dit expressément « qu'il emmena avec lui beaucoup de prisonniers, porta partout l'incendie et conquit un immense butin » (2). Ibn el-Athîr raconte de son côté « qu'il vainquit les Bulgares, en déporta un grand nombre et transplanta des Grecs en leur lieu et place ». Les affaires du basileus se trouvaient donc très probablement en bien meilleur état à la fin qu'au début de cette longue lutte de plusieurs années, mais dans l'état de nos connaissances il est encore complètement impossible de tracer un tableau même approximatif de la situation respective des deux belligé-

PLAQUE en steatite avec l'effigie de saint Demétrius. Très fin travail byzantin des XIe ou XIIe Siècles. — (Musée du Louvre.)

(1) Cette durée de la seconde guerre bulgare est confirmée par un autre passage de la *Chronique* de Yahia (Rosen, *op. cit.*, p. 32). Il y est dit, nous le verrons, que lorsqu'en 995 les Alépitains appelèrent à leur secours Basile, celui-ci se trouvait encore en campagne avec son armée contre les Bulgares, et qu'étant parti en hâte au secours de ses vassaux syriens il arriva à l'improviste à Antioche dans le courant d'avril. Ce même chroniqueur, toujours si précis, si fidèle à lui-même, dit quelques lignes plus bas que l'an vingt et unième du règne de Basile le magistros Sisinnios fut nommé patriarche de Constantinople le 12 avril 996 après que le siège eut été vacant durant quatre années « parce que le tsar était occupé à faire la guerre aux Bulgares ». Il semble donc bien véritablement que Basile n'ait guère quitté la vie des camps et les forêts de la Bulgarie durant ce long espace de temps puisqu'il n'eut pas même le loisir de faire procéder à l'élection d'un patriarche.

L'historien arabe Ibn Dhafer cité par le baron V. de Rosen dans sa note 214 dit également que la nouvelle du siège d'Alep arriva à Basile « après qu'il eut passé beaucoup d'années dans le pays des Bulgares et fait une foule de prisonniers ». De même encore dans Ibn el-Athîr (*Ibid.*, p. 246), dans Abou'l-Mahâçen (*Ibid.*, p. 258).

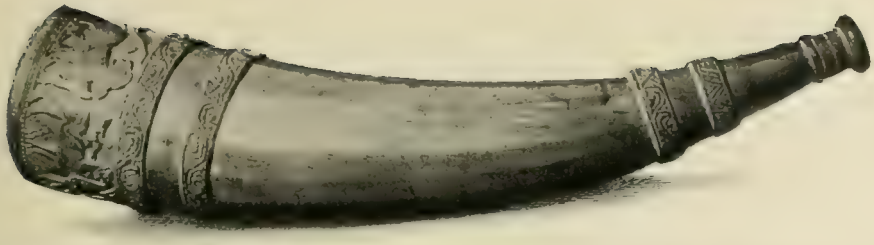
(2) Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 33.

rants et des positions occupées par eux à l'issue de cette seconde guerre de Bulgarie, c'est-à-dire aux premiers jours de l'an 995, à l'époque du soudain départ du basileus pour la Syrie. Nous pouvons penser seulement que dans cette seconde campagne offensive, plus heureuse que la précédente qui s'était terminée brusquement par le grand désastre de la Porte Trajane, Basile, poursuivant avec une sage lenteur et une invincible patience un plan longuement mûri, dut diriger ses premières attaques contre les régions les plus excentriques de la Vieille et de la Nouvelle Bulgarie. Ce n'est qu'après ces longues luttes préparatoires qu'il devait plus tard porter les coups décisifs au cœur même de la monarchie du Comitopoule, aux abords de ces lacs lointains sur les rives desquels s'élevaient la capitale de Samuel, la mystérieuse Ochrida, ainsi que la plupart de ses villes principales qui avaient nom Prespa, Ostrovo, etc.

Ceci n'empêche qu'on peut fixer à cette dernière décade du dixième siècle l'époque de la plus grande puissance territoriale du tsar Samuel. Toute la péninsule des Balkans lui obéissait à partir des pics neigeux des monts Acrocérauniens jusqu'aux fleuves lointains du Danube et de la Save, depuis l'Adriatique ensoleillée jusqu'aux rivages glacés du Pont-Euxin. Il tenait presque toute la Macédoine à l'exception de Salonique et de sa banlieue. La Thessalie, l'Épire étaient à sa merci et la preuve en est que pas une des villes mentionnées dans les sources comme appartenant alors encore au basileus, ne se trouve située au midi de l'Olympe ou des monts d'Argyrokastro. Toutes les forteresses thessaliennes étaient aux mains des Bulgares sauf celles de l'extrême frontière vers la Macédoine (1).

(1) Un document de l'an 994 (Farlati, *Illyricum sacrum*, III, pp. 110-112) mentionne le boliade de sang royal bulgare Pincius chassé de Bulgarie par son parent Samuel et réfugié en Croatie avec tous les siens auprès du roi Dirislav. Pincius encore païen fut converti par l'archevêque Martin de Spalato (970 à 1000). Il fonda une église à Salone. Voyez mon *Épopée byzantine*, t. I, pp. 598, note 1, 600, note 1, 606, note 4. — Voy. encore Drinov, *op. cit.*, ch. III, note 100 et pp. 102 sqq.

MONNAIE D'ARGENT DU GRAND-PRINCE DE RUSSIE VLADIMIR.



OLIFANT d'ivoire du XIme Siècle, d'origine orientale, probablement arabe. — Musée d'Angers

CHAPITRE II

Événements de Syrie à partir de l'année 989. — Révolte de Bakgour. Il cherche à s'emparer d'Alep. Il est vaincu et mis à mort par l'émir d'Alep, Saad, soutenu par Michel Bourtzès, duc d'Antioche. — Entrée triomphante de Saad à Alep. Sa mort le 6 décembre 991. — Son fils Abou'l Fadhail lui succéda sous la tutelle du régent Loulou. — Une armée égyptienne sous Bangoutekin vient assiéger Alep en 992. — Le basileus envoie Michel Bourtzès au secours de l'émir. — Le siège d'Alep est abandonné et repris trois fois. Grande défaite des impériaux au gué de l'Oronte le 15 septembre 994. Expédition foudroyante de Basile en Syrie (printemps de 995). Quittant la guerre de Bulgarie, le basileus, avec son armée montée sur des mules, traverse l'Asie Mineure en quelques semaines. Les Egyptiens, surpris par son arrivée, lèvent précipitamment le troisième siège d'Alep. — Après un court séjour à Alep, après avoir signé un nouveau traité de suzeraineté avec Abou'l Fadhaïl, Basile va soumettre les villes de la côte de Phénicie puis regagne Constantinople. — Préparatifs de vengeance du Khalife Al-Azis. Sa nouvelle flotte est incendiée. Troubles au Kaire. — Mort d'Al-Azis le 14 octobre 996. Son fils Hakem lui succède. — Révoltes en Syrie contre le nouveau Khalife. Défaite et mort du nouveau duc d'Antioche, Damien Dalassenos, dans la plaine d'Apamée, le 19 juillet 998. — Basile, pour venger son lieutenant, après avoir inutilement tenté de négocier avec le Khalife, se décide à se rendre de sa personne une seconde fois en Syrie.

DINAR ou pièce d'or du sultan bouïide Samsam-Eddaulèh, frappé en l'an 386 de l'Hégire qui correspond à l'année chrétienne 996.

A partir de l'hiver de 990 à 991 jusqu'au premier printemps de l'an 995, le basileus Basile et son armée semblent n'avoir guère quitté la frontière du Nord et les montagneuses régions de la sauvage Bulgarie. Toute l'activité politique et guerrière byzantine durant cette époque dont nous ne savons pour ainsi dire plus rien, dont le souvenir paraît vraiment s'être perdu pour toujours, s'était concentrée dans cette région pendant ces quatre longues années (1). Le basileus

(1) Dans le t. XVI (1896) de l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, pp. 373-375, M. A. Lauriotes a publié, d'après un manuscrit conservé au Mont Athos, deux fragments d'une *Vie de saint Euthyme de Salonique* écrite par saint Basile d'Athènes, archevêque de cette ville de Salonique vers la fin du xe siècle. Saint Basile y donne sur lui-même quelques indications biographiques. Le professeur Pomalovsky se propose de publier ce texte en entier.

Basile s'y trouvait encore à la fin de l'hiver de 994 à 995, lorsqu'il y reçut soudain de fort graves nouvelles qui le décidèrent à voler subitement à l'autre extrémité de son immense empire, à partir pour Antioche et ces brûlantes campagnes de la Syrie du Nord où jamais encore il n'avait eu le loisir de mettre le pied.

Pour expliquer ce départ précipité, il nous faut faire un retour en arrière et reprendre l'histoire des choses accomplies sur la frontière de Syrie à partir de l'époque où j'ai dû en interrompre le récit, dans le volume précédent, c'est-à-dire vers la fin de l'été de l'an 986 (1). Depuis cette date encore jusqu'à la fin de la révolte de Bardas Skléros, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'an 989, toute une nouvelle période de ces événements de Syrie s'est trouvée intimement mêlée à ceux de la rébellion de Bardas Phocas, et j'en ai fait le récit avec celui de cette grande sédition. Je n'ai donc à reprendre la suite des événements en ce pays qu'à partir de l'année 989 à peu près.

En l'an 378 de l'Hégire qui correspond aux deux derniers tiers de l'an 988, et au premier tiers de l'an 989 environ (2), Bakgour, devenu, on se le rappelle, gouverneur de Damas pour le Fatimite Al-Azis d'Égypte (3), était tombé en disgrâce parce qu'il opprimait ses administrés. Révoqué par le Khalife, il avait tenté de résister à l'aide des Bédouins demeurés ses alliés fidèles, mais il avait été complètement battu à Dâreïyâ, à quatre milles de Damas, par un des lieutenants du Khalife, l'eunuque Munîr Al-Saklabi (ce qui signifie « *le Slavon* »), esclave du fameux et richissime vizir Yakoub Ibn Youssouf Ibn Killîs (4), le grand ennemi de Bakgour. Munîr, envoyé pour en finir avec ce dernier, l'avait contraint à rendre Damas et à se sauver avec ses femmes et ses trésors. Vers la fin du mois d'octobre 988, le fugitif se trouvait retiré à Rakkah, la Nicephorium ou Callinicum des anciens, ville murée, sur l'Euphrate, non loin de l'embouchure de son affluent, le Belikh, grand entrepôt des

(1) Voy. le chapitre IX du tome I de mon *Épopée*.

(2) 21 avril 988-10 avril 989.

(3) Nous devons le récit de tous ces faits à Yahia surtout, aussi à Ibn el-Athîr et à Ibn Dhafer. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 188.

(4) Voy. dans Wüstenfeld, *op. cit.*, p. 151, l'énumération prodigieuse des richesses de ce personnage.

caravanes (1). Cette place lui avait été livrée par un des officiers de l'émir d'Alep. Munir Al-Saklabi lui avait succédé en qualité de gouverneur du Khalife à Damas.

Trois ans après, en l'an 380 de l'Hégire (2), l'émir Kargouyah dont le nom s'était trouvé mêlé depuis tant d'années à tous les événements de l'histoire d'Alep, mourut dans cette ville. Bakgour, qui, dans l'intervalle, s'était réconcilié avec le Khalife d'Égypte et avait considérablement affermi son autorité dans ces lointaines cités de Rakkah et de Rabbah, riveraines de l'Euphrate, voulut alors s'emparer pour son compte de la

OLIFANT du Musée d'Angers (Voir la vignette de la p. 59). Détails du pavillon.

vieille capitale des Hamdanides demeurée sous le faible gouvernement du fils de Seif. Il implora à cet effet le secours d'Al-Azis, lui représentant de quelle importance il serait pour lui de rentrer en possession de cette principauté, dont il lui offrait la suzeraineté dès qu'il y aurait été réinstallé. Avec quelques troupes qu'il était parvenu à réunir il s'en vint d'abord attaquer Bâli. Cinq jours durant ses machines firent de vastes brèches dans les murailles de cette cité, également centre de commerce très important (3). Il faillit la prendre. Mais chaque nuit les assiégés réparaient les dégâts de la veille. Enfin, après avoir été battu dans un violent combat, Bakgour fut définitivement repoussé.

(1) Heyd, *op. cit.*, I, 42.
(2) 31 mars 990-19 mars 991.
(3) Aussi appelée du nom significatif de « Port des Syriens ». Voy. Heyd, *op. cit.*, I, 43.

L'infortuné prétendant résolut alors de marcher droit sur Alep à la tête de ses guerriers et de quelques contingents maugrebins qui l'avaient rejoint. Al-Azis, en effet, convaincu par ses arguments, avait commandé de lui envoyer des troupes de renfort sous la conduite de Nazzâl, son gouverneur à Tripoli, mais cet ordre du Khalife n'avait été qu'imparfaitement exécuté, à cause de la haine qui divisait Bakgour et le principal protecteur de Nazzâl, le fameux secrétaire d'État du Khalife, Issa ben Nestouras, dit « le chrétien ».

L'émir d'Alep, Saad Eddaulèh, de son côté, dès qu'il avait eu connaissance des desseins de Bakgour, avait mandé par écrit au basileus Basile cette rébellion de son ex-lieutenant. Il le conjurait de donner des ordres à Michel Bourtzès toujours encore duc impérial à Antioche ainsi qu'aux gouverneurs des places byzantines voisines (1), pour qu'ils eussent à accourir à son secours à son premier appel. Bakgour, informé de cette correspondance entre son ancien souverain et le basileus, s'était donc déterminé à agir au plus vite. Levant subitement son camp, il s'avança à marches forcées jusque dans les campagnes de Na'ourah, à huit milles d'Alep. Il arrivait trop tard !

Dès le 10 avril 991, en effet, l'émir Saad était venu avec tous ses contingents installer son camp au pied des murs de sa belle capitale, devant cette fameuse vieille porte Al-Djinân ou des Jardins qui, dans ces vingt dernières années seulement, avait vu défiler sous ses voûtes crénelées tant d'assaillants chrétiens ou sarrasins. Huit jours après, le 18 avril, il s'avançait avec six mille cavaliers bien armés à la rencontre de Bakgour jusqu'à quatre heures de marche d'Alep. Très peu d'Arabes des tribus, sauf les Bédouins Beni Kilâb, marchaient sous ses étendards. Presque tous les autres avaient rejoint Bakgour. Par contre l'émir avait avec lui, renfort précieux, de nombreux contingents chrétiens que lui avait expédiés en hâte d'Antioche le duc Bourtzès. Le basileus qui devait, à ce moment déjà, être de retour en Bulgarie, au reçu de l'anxieux message de Saad, avait envoyé l'ordre à son lieutenant de secourir de suite son vassal.

On sait avec quelle rapidité les communications télégraphiques se transmettaient de Constantinople à la capitale des marches de Syrie, par

(1) Parmi lesquels Ibn Dhafer cite un certain Sougour, très probablement quelque renégat.

le moyen des phares établis de distance en distance. Ainsi Bourtzès avait pu expédier les renforts assez à temps pour que l'émir les reçût avant de prendre contact avec l'ennemi. Ibn Dhafer, seul parmi les chroniqueurs orientaux, dit que le duc d'Antioche avait pris en personne le commandement de ces troupes de secours et qu'il avait fait sa jonction avec l'émir à Merdj Dabik, à deux parasanges d'Alep. Celui-ci avait pris auparavant la précaution d'enfermer sous bonne garde dans la citadelle alépitaine ses femmes, ses enfants et ses trésors.

Les deux pittoresques armées sarrasines de composition si variée se trouvèrent en présence dans la fin du mois de moharrem de l'an 381 de l'Hégire qui correspond environ au milieu d'avril 991, à Daïr-al-Rahib, dans ce district de Na'ourah où était venu camper Bakgour. C'était une localité sur la route de Bâli à Alep, à huit lieues à l'orient de cette ville. Le chef d'armée de l'émir, le vieux Loulou El-Kebir, un des plus fameux ex-mamelouks de Seïf Eddaulèh, son glorieux père, un de ses trabans favoris, après avoir disposé en ordre de bataille l'armée alépitaine, descendit de cheval et adressa à haute voix deux prières instantes au Dieu tout-puissant, lui demandant la victoire pour son maître. Une dernière fois l'émir proposa la paix au rebelle, offrant de lui remettre à titre de fief la seigneurie de l'immense territoire qui va de Rakkah à Homs. Sur le refus de Bakgour, l'ordre d'attaque fut donné et toute cette innombrable cavalerie sarrasine et bédouine s'entre-choqua avec furie. « Deux choses, dit le chroniqueur Yahia, contribuèrent surtout à donner la victoire à l'émir. D'abord celui-ci avait l'excellente coutume de récompenser les plus braves parmi ses guerriers par le don de somptueux vêtements d'apparat ou d'autres riches présents, tandis que l'avare Bakgour se contentait de noter les noms de ses plus braves soldats pour exiger d'eux dans la suite un service d'autant plus dur et dangereux, ce qui ne laissait pas de les irriter violemment. Puis encore Saad s'était abouché secrètement avec les partis de Bédouins si nombreux qui suivaient la bannière de Bakgour et les avait décidés par de brillantes promesses à trahir celui-ci pour piller son camp au plus fort de la mêlée. »

Cette bataille décisive eut donc lieu le 25 avril 991. Bakgour, très brave de sa personne, avait résolu de percer jusqu'à l'émir avec un

groupe de ses plus audacieux mamelouks. Mais Loulou, averti par un déserteur, eut le temps de prévenir Saad et d'obtenir de lui qu'il changeât sa place avec la sienne. A cheval derrière le groupe compact des mamelouks imârites, le dévoué serviteur fit flotter ostensiblement au-dessus de sa tête l'etendard des princes d'Alep. Aussi parut-il à tous le chef suprême.

Trompé comme tous les autres, Bakgour, à la tête d'une troupe de quatre cents mamelouks d'élite, fond sur le généreux guerrier. D'un coup furieux de son arme il étend à terre Loulou, le casque et le crâne terriblement fendus. Il croit avoir tué l'émir et exulte de joie. Mais à ce moment Saad Eddaulèh s'avançant sur le front de l'armée se découvre aux siens. Ceux-ci, rassurés après cet instant d'angoisse, se précipitent à leur tour sur la troupe de Bakgour qui fuit dans la direction d'Alep. Beaucoup des mamelouks du rebelle furent tués ou pris dans cette poursuite. Lui-même, jetant la riche armure qui l'embarrassait, sacrifiant de même le non moins précieux caparaçon de son cheval de guerre, accompagné de sept cavaliers seulement, courut devant lui d'un galop éperdu. Poursuivant sa route à pied quand son cheval ne put plus marcher, il se cacha dans un moulin du fleuve Kouaïk à quelque distance d'Alep. Saad, qui voulait sa vie, le fit chercher partout, promettant une forte somme à qui le lui amènerait.

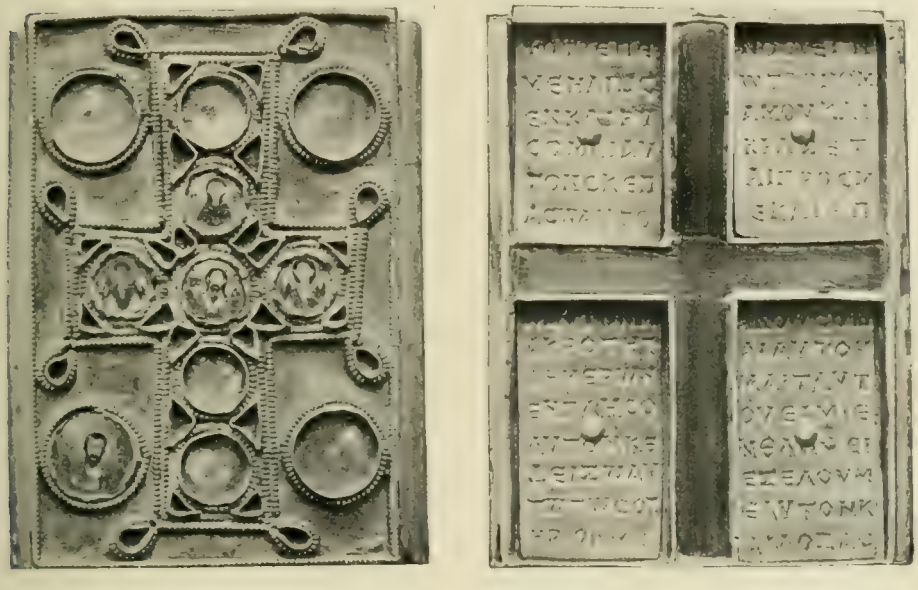
Le malheureux chef, dépouillé de tout ce qui lui restait par les Bédouins errants, qui détroussaient les fuyards des deux partis, avait dû se confier à l'un d'eux qui s'était chargé de le faire évader et l'avait conduit dans cette retraite. Bakgour offrit à cet homme de l'or en quantité, toute la charge d'un chameau, à condition qu'il l'amènerait sain et sauf à Rakkah. Mais le traître, plus confiant dans la récompense proposée par l'émir, le vendit à ce dernier dont la joie fut grande. Le Bédouin reçut en échange d'un tel captif deux cents acres de terre, cent mille dirhems (1), cent chameaux chargés de froment, cinquante pièces d'habillement. On voit de quelle importance était cette prise.

Cachant son prisonnier derrière une tenture, le vainqueur fit venir Loulou grièvement blessé. « Bakgour est entre mes mains, que dois-je

(1) Ou deniers d'argent.

MINIATURE [illegible]

faire de lui ? » dit Saad à voix haute à son dévoué lieutenant. « Tue-le de suite, » fut la brève réponse du guerrier. On entraîna le malheureux au château de Na'ourah avec un de ses lieutenants, et tous deux y furent décapités. Leurs corps, crucifiés, les pieds en l'air, furent exposés durant sept heures. On exposa de même la tête de Bakgour. Ainsi périt misérablement, après tant d'aventures épiques, l'ancien régent d'Alep si longtemps et si souvent révolté contre son maître légitime.



RELIQUAIRE BYZANTIN de la Vraie Croix en argent doré et émaillé du XIme Siècle. (Collection Engel-Gros à Bâle.) — Les émaux représentant la Vierge, le Christ et divers saints sont d'une extrême finesse. Au revers, l'inscription reproduit les derniers versets du psaume XC.

Ce grand succès grisa l'émir Saad. Il congédia les troupes byzantines accourues à son secours et s'en alla camper avec son armée devant Rakkah. Toute la famille de Bakgour, son harem, son trésor, son vizir Abou'l-Hassan Ali Ibn Al-Hoceïn Al-Mahgrebi, étaient accourus d'Alep se réfugier dans cette forteresse lointaine, tache blanche aux rives de l'Euphrate. « Rends-moi Rakkah, qui est ma ville, » écrivit l'émir au commandant de la place. Celui-ci, un des mamelouks de Bakgour, avait nom Salamah Alrasik (1) : « Je suis ton esclave et ta chose, répondit-il à

(1) Ou Alrustaky.

l'émir. Mais il y a ici à mes côtés des hommes qui s'opposeront à ce que je te livre cette forteresse tant que le sort de cette femme et de ces enfants n'aura pas été assuré et que tu n'auras pas autorisé ceux-ci à emporter avec eux le trésor de leur père. Tu n'as droit qu'aux seules armes des vaincus. » Saad jura perfidement tout ce qu'on voulut, et la forteresse du désert lui fut remise.

Comme les fils de Bakgour, descendant du château, défilaient devant lui emportant le trésor paternel, il fut désagréablement surpris de les voir déjà grands et forts. Un de ses fidèles, le juge de son Palais, Ibn Ali Hoceïn, se penchant à son oreille, lui dit : « Seigneur, Bakgour était ton esclave et ta chose. Tu ne l'as jamais ni affranchi ni vendu. Sa famille se trouve donc toujours dans les mêmes conditions vis-à-vis de toi. Tout ce qui est sa propriété t'appartient et tu ne commettras aucun péché en t'en emparant. » L'émir écouta cet avis perfide et le suivit contre toute justice.

Une autre chronique arabe qui raconte ces faits un peu différemment dit que les sommes ainsi reprises à la famille de Bakgour s'élevèrent au total considérable de huit cent mille dinars. Saad, ajoute-t-elle, avait donné sa foi le neuvième jour du mois de safar de l'an 381 et la viola le douze, trois jours après. Il traita très durement tout le reste de la maison de Bakgour et dépouilla de tous leurs biens ses principaux partisans. La famille du supplicié demeura captive. Seul, son vizir Al-Mahgrebî put se sauver à Koufah.

Les choses ne devaient cependant pas en rester là. La famille de Bakgour avait réussi à faire parvenir presque aussitôt ses doléances au Khalife. Al-Azis dépêcha immédiatement un émissaire à l'émir avec ordre de lui envoyer les plaignants après leur avoir restitué leurs biens. Sinon il le menaçait de l'envoi d'une armée pour le châtier.

L'ambassadeur du Khalife, Faïk Al-Saklabi, rejoignit l'émir alors que celui-ci, ayant quitté Rakkah et enlevé Rabbah sur sa route, était déjà de retour, campant sous les murs de sa capitale. La lecture de l'impérieuse missive de son lointain suzerain transporta de fureur l'orgueilleux Saad, enivré par ses récents succès. La scène fut épique. Mandant devant lui Faïk, il le souffleta publiquement malgré ses violentes protestations et le

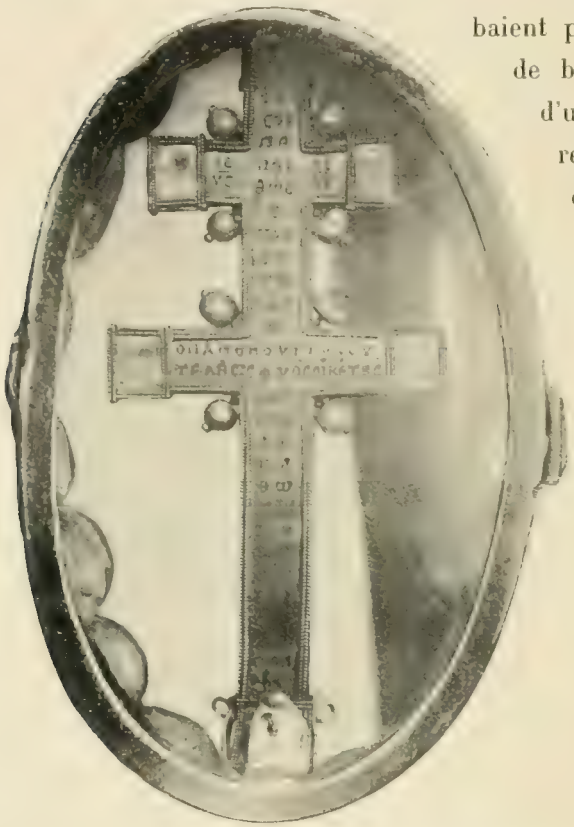
força, comble d'humiliation, à avaler séance tenante la lettre du Khalife. « Retourne auprès de ton maître, » criait-il au malheureux envoyé ahuri. « Dis-lui que je connaissais parfaitement les sentiments qu'il nourrit à mon égard. Point n'est besoin qu'il m'envoie une armée. Je saurai bien aller le trouver de ma personne. Il aura bientôt de mes nouvelles à Ramlèh. » Ramlèh, c'était, on le sait, la porte de l'Égypte du côté de la Syrie.

Tandis que le pauvre envoyé, tant conspué, reprenait tristement la route du Kaire, l'émir, tout entier à ses projets de vengeance, envoyait en hâte son avant-garde à Homs. Lui-même se disposait à marcher avec toutes ses forces sur Damas, qu'il voulait tout d'abord enlever aux Égyptiens. Occupé de ces préparatifs, il avait préféré demeurer dans son camp, remettant à plus tard son entrée triomphale dans sa capitale reconquise. Mais au bout de peu de jours des coliques violentes le mirent subitement dans un état très grave. Ses deux médecins l'engagèrent à rentrer en ville pour y prendre des bains très chauds. Comme ce traitement lui réussit d'abord fort bien, on se hâta d'organiser en son honneur une merveilleuse cavalcade dans Alep superbement décorée à cet effet. Mais ce n'était qu'un fugitif répit. Dès la troisième nuit après cette prétendue guérison, comme une de ses quatre cents concubines venait d'être appelée auprès de lui, l'émir affaibli succomba brusquement dans cette lutte amoureuse. Il roula à terre, frappé d'hémiplégie du côté droit. La jeune femme, affolée, courut chercher la sœur du maître, la princesse Sitt An-Nâs, qui convoqua à la hâte les deux médecins du Palais. Comme l'un d'eux voulut tâter le pouls de la main droite, le moribond tendit l'autre bras, disant : « Il n'y a plus de main droite depuis que j'ai trahi ma foi. » C'était une allusion mélancolique à ce serment fait par lui aux fils de Bakgour et qu'il avait violé. Ces paroles signifiaient : « Comme j'ai rompu mon serment, ainsi ma droite qui l'avait signé a été paralysée. »

Telle fut la fin lugubre du second émir hamdanide d'Alep, du fils du glorieux et brillant Seif Eddaulèh, Saad Eddaulèh Abou'l-Maali. Il expira dans la nuit du samedi 5 au dimanche 6 décembre 991 (1), après un règne très agité de près d'un quart de siècle (2). Sa dépouille, mise en bière, fut

(1) Voy. sur cette date Rosen, *op. cit.*, note 191.
(2) Exactement 24 ans et 10 mois.

portée processionnellement à Rakkah sur l'Euphrate où elle eut sa sépulture. Il n'avait pas encore quarante ans quand il mourut, si du moins l'opinion qu'il n'avait que treize ans à son avènement est bien fondée. Ainsi périssaient à la fleur de l'âge, usés par les incroyables débauches de la vie du harem quand ils ne tombaient pas frappés sur un champ de bataille ou sous les coups d'un assassin, ces chevaleresques souverains syriens de la fin du xe siècle, poétiques prédécesseurs des émirs du xiie, adversaires acharnés des Bohémond et des Baudouin.



CROIX BYZANTINE en argent doré du Trésor de la Basilique Métropolitaine de Modène. XIe ou XIIe Siècle. La croix porte le nom du donateur Pantherios. — Photographie communiquée par M. P. Maestri.

Le jour même de la mort de Saad, ce même dimanche 6 décembre, ses mamelouks proclamèrent son fils aîné, Abou'l-Fadhaïl Saïd, auquel ils donnèrent le titre d'honneur de Saïd Eddaulèh. Saad lui-même l'avait désigné pour lui succéder avec le vieux héros, le fidèle et dévoué Loulou El-Kebîr, pour généralissime des troupes alépitaines. Dans son testament, il les recommandait tous deux aux bons soins de sa sœur Sitt An-Nâs. Toute l'armée d'Alep, déjà en marche sur Damas, rebroussa chemin, et, aussitôt rentrée, prêta serment de fidélité au nouveau souverain. Toutefois, un certain nombre des anciens mamelouks hamdanides prirent une attitude hostile. L'eunuque Becharah Al Kehîdi Bilah

COUVERTURE de reliquaire en argent doré et estampé. — Revers. — Œuvre byzantine de la fin du Xe Siècle. — Musée du Louvre. — J'ai donné à la page 273 de mon Nicephore Phocas *l'image du droit de ce magnifique monument qui a jadis fait partie du Trésor de l'Abbaye de Saint-Denis.*

Al-Seîfi (1) et Vefi Al-Saklabi, se refusant à reconnaître Abou'l-Fadhaïl, passèrent au service du Khalife d'Égypte avec sept cents des leurs. Al-Azis fit le meilleur accueil à cette troupe aguerrie. Il préférait de beaucoup à ses noirs soldats du Mahgreb pourtant si braves, les guerriers turcs, surtout ces fameux mamelouks hamdanides « tellement héroïques », dit le chroniqueur arabe, qui ne semble pas s'apercevoir de sa vanterie, « tellement inaccessibles à la crainte dans les combats que Nicéphore Phocas avait coutume d'opposer constamment à chacun d'eux sur les champs de bataille dix soldats byzantins. »

Le régent Loulou que nous avons vu si dévoué à son maître lors du combat de Na'ourah, semble avoir été un homme de gouvernement. Il prit énergiquement en main le pouvoir au nom de son jeune pupille qui ne fut jamais émir que de nom et le maria à sa propre fille. De nombreuses mesures libérales habilement présentées le rendirent vite populaire. Beaucoup de règlements oppressifs furent supprimés. De même Loulou prit sur lui d'exempter la population des payements à faire pour le tribut annuel dû au basileus depuis la signature des derniers traités. De nombreux Alépitains qui s'étaient vu dépouiller de leurs biens sous les deux émirs précédents se les virent restituer. Ce fut comme une ère de paix et de prospérité après tant de calamités.

Cependant l'ancien vizir de Bakgour, Abou'l-Hassan Al-Mahgrebî, échappé presque seul à la ruine de son maître, de Koufah où il avait vécu quelque temps caché, s'était, lui aussi, réfugié au Kaire auprès du Khalife. Il y était arrivé dans les derniers jours de juillet de cette année 991 et avait reçu le meilleur accueil du souverain de plus en plus disposé à intervenir sérieusement dans les affaires alors si embrouillées de la Syrie.

Presque immédiatement, le nouveau venu était devenu le conseiller favori et tout-puissant du Khalife. Il en profita naturellement pour lui conseiller d'envoyer une armée contre Alep, ne cessant de lui répéter combien la conquête de cette ville serait facile et combien le gouvernement du nouvel émir se trouverait incapable d'opposer une résistance sérieuse aux troupes aguerries d'Égypte. Du même coup on rétablirait

(1) Appelé Riâh dans Kémal ed-Dîn.

l'ordre à Damas dont le gouverneur pour le Khalife, l'eunuque Munîr Al-Saklabi, s'était révolté au moment de la mort de son patron, le vizir Yakoub Ibn Killîs.

Les avis d'Al-Mahgrebî qui probablement affirmait de même qu'on n'aurait point à redouter l'intervention du basileus de Roum uniquement absorbé par le souci de la guerre bulgare, l'emportèrent sur ceux des conseillers plus prudents. Une forte armée égyptienne partit du Kaire pour la Syrie au mois de cha'bân de l'an 381 de l'Hégire, c'est-à-dire vers la seconde quinzaine d'octobre ou la première quinzaine de novembre 991, sous le commandement du mamelouk turk Bangoutekin, « guerrier intrépide bien qu'imberbe », auquel le Khalife conféra avant son départ le titre d'honneur « d'émir des troupes victorieuses » (1). Al-Mahgrebî comptait que les anciens mamelouks de Seîf se rallieraient en masse à ce personnage. Nous venons de voir qu'à la mort de Saad, plusieurs centaines d'entre eux, sous le commandement de trois chefs, avaient quitté Alep pour passer au service du Khalife qui les avait comblés de ses bienfaits et gardés auprès de lui.

Bangoutekin était le chef militaire de l'armée d'Égypte. A la tête de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'intendance du corps expéditionnaire, Al-Azis avait placé un de ses hommes de confiance, Abou'l-Fadhaïl Salih Ibn Ali Al-Roûdbâri. Le Khalife avait en outre expédié à Nazzâl, son gouverneur à Tripoli, l'ordre de rejoindre avec ses contingents l'armée de Bangoutekin et avait placé à ses côtés comme secrétaire Ahmed Ibn Mohammed Al-Tchoûri (2). Enfin la direction générale des opérations avait été confiée à Al-Mahgrebî qui était le mieux informé des affaires de Syrie. Al-Azis en personne fit la conduite au corps expéditionnaire jusqu'à une certaine distance du Kaire. Au moment de s'en retourner il adressa à ses troupes des adieux solennels.

Le 29 novembre eut lieu le premier choc contre les troupes du rebelle

(1) Sur tous ces événements de Syrie si inexactement, surtout si insuffisamment racontés par les Byzantins, c'est-à-dire par Skylitzès, aussi sur la première expédition de Basile II au secours d'Alep assiégée par les Egyptiens, voy. Rosen, *op. cit.*, note 214, où se trouvent reproduits et comparés entre eux et avec ceux de Yahia les récits de ces événements faits par Ibn Dhafer, Kémal ed-Dîn, Ibn el-Athir, Abou'l-Mahâçen et par le chroniqueur arménien contemporain Açogh'ig.

(2) Ou « Al-Kehoûri ».

Munìr qui s'était avancé jusqu'à Ramlèh à la rencontre des Égyptiens (1). Munìr, complètement battu et fait prisonnier, fut envoyé au Kaire. Il y subit la honte de l'exposition publique, après quoi le Khalife lui fit grâce. De Ramlèh, Bangoutekin s'avança rapidement sur Damas. Il fit son entrée dans cette ville sans rencontrer de résistance. Les chefs de l'armée, les habitants, dit Abou'l-Mahâçen, les troupes syriennes et les Arabes des tribus sortirent pour lui faire une réception solennelle. Il rétablit dans cette grande et turbulente cité le pouvoir du Khalife, non sans exercer de sanglantes représailles contre les principaux partisans de Munìr. Après y avoir séjourné jusqu'à la fin de l'année, il se mit en marche sur Alep dans les premiers jours de l'an 992, enlevant Homs sur sa route.

RELIQUAIRE BYZANTIN en lapis-lazuli incrusté d'or avec monture en argent doré, gemmée. — Œuvre charmante du XIe Siècle. — Droit. — (Musée du Louvre.)

Le gouvernement du nouvel émir fut terrifié par l'approche de l'armée égyptienne. Kémal ed-Dìn dit que le régent Loulou, dans l'impossibilité de résister, fit offrir à Bangoutekin une très forte somme pour le décider à se retirer, promettant de se soumettre à l'autorité du Khalife, de faire dire la prière, frapper la monnaie et marquer les étendards de la principauté au nom de celui-ci, en un mot de faire acte complet de vassalité. Bangoutekin, qui avait des instructions fort précises, refusa. Le vizir Al-Mahgrebì avait réussi à persuader au Khalife qu'Alep, faiblement gouvernée depuis la mort de Saad, serait une proie

(1) Yahia Rosen, *op. cit.*, note 192 dit que cette victoire sur le rebelle Munir fut remportée à Damas même par Nazzâl, le gouverneur égyptien de Tripoli, *avant* la venue de Bangoutekin qui accourait d'Égypte et n'arriva que deux jours après la défaite et la prise du rebelle.

facile et Al-Azis brûlait du désir d'annexer enfin à son empire cette superbe cité, de venger aussi l'outrage fait à son envoyé par l'émir défunt.

Donc, dans le courant de janvier 992, après avoir laissé garnison dans Homs, l'armée d'Égypte parut une fois encore sous les murs de l'antique capitale des chevaleresques Hamdanides (1) ! Comme on était loin, hélas, des temps glorieux de Seîf Eddaulèh ! Cette ville infortunée voyait maintenant presque chaque année l'ennemi camper au pied de ses remparts.

Loulou, malgré sa détresse, n'avait point perdu de temps. Fidèle à cette politique de bascule qui avait jusqu'ici si bien réussi aux émirs alépitains pour maintenir l'indépendance de leur petite principauté entre leurs deux puissants voisins, se voyant cette fois menacé par le Khalife, il s'était, dès la première nouvelle de la mise en marche des forces égyptiennes, jeté à nouveau dans les bras du basileus toujours prêt à jouer de ce côté le rôle de protecteur intéressé. L'envoyé de Loulou, le marchand syrien Malkoun (2), qui avait couru chercher Basile jusqu'au fond de la Bulgarie où ce prince vaillant menait la campagne contre cet autre ennemi héréditaire de l'empire, n'avait pas eu de peine à obtenir de lui qu'il passât l'éponge sur un fâcheux passé si récent. Le basileus avait signé avec la principauté une nouvelle convention identique à celle qu'il avait tout dernièrement

RELIQUAIRE BYZANTIN en lapis-lazuli incrusté d'or avec monture en argent doré, gemmée. — Voyez la vignette de la page précédente. — Revers. — Musée du Louvre.

(1) C'est la date donnée par Ibn Dhafer.

(2) Ou Malkoûmâ. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 214, note de la p. 258.

conclue avec l'émir Saad. Ainsi Alep redevenait une fois de plus la vassale et la tributaire du basileus. Comme le danger était pressant, l'empereur expédia une fois de plus à Michel Bourtzès l'ordre de soutenir immédiatement l'émir son vassal contre quelque ennemi que ce fût. Basile n'était que trop heureux de pouvoir intervenir derechef dans ces régions.

Michel Bourtzès, assemblant à la hâte ses contingents constamment maintenus sur pied de guerre tout le long de cette extrême frontière, dans Antioche comme dans les places voisines, se mit en marche incontinent. Il n'était que temps, car les Alépitains, lassés d'un siège déjà long, songeaient à se rendre. Bangoutekin avait battu un de leurs corps détachés vers les plaines d'Apamée à la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet de l'an 992 (1), puis il était revenu devant Alep. Il avait établi son camp en face de la Porte des Juifs et le siège le plus vif avait aussitôt commencé. Chaque jour on se battait avec acharnement sur tous les points de l'immense enceinte entre Égyptiens et gens d'Alep. Ces derniers étaient à bout de courage. « Arrangez-vous avec les Égyptiens, vinrent-ils dire à l'émir et à son premier ministre, sinon nous leur livrerons la ville. » « Patientez encore trois jours, leur répondit le jeune prince. Albordji, le gouverneur impérial à Antioche, accourt à mon aide avec sept régiments de ses soldats (2). »

Déjà les troupes grecques de secours campaient sous les murs de Gastouni, sur le territoire d'Er-Roudj, ce fort château alépitain dont il devait plus tard être si souvent question à l'époque des Croisades. Les assiégeants d'Alep, apprenant l'arrivée imminente de cet ennemi toujours si redouté, furent violemment troublés. Bangoutekin, Al-Mahgrebî et les autres chefs, ayant tenu conseil, dépêchèrent au duc impérial un de leurs officiers pour tenter de le fléchir : « Je ne suis venu ici, lui mandait Bangoutekin, que pour combattre l'émir d'Alep. Je ne mettrai pas le pied sur la terre du basileus. Je ne tolérerai pas qu'aucun des miens le fasse, ni qu'aucun aille faire du pillage chez vous. » Il ne faut pas oublier que la trêve de sept années signée entre l'empereur et le Khalife à la fin de l'an-

(1) Rebia' II de l'an 382 de l'Hégire.

(2) Littéralement « sept croix », comme on dirait aujourd'hui : sept drapeaux ; comme on disait au XVIe siècle : sept cornettes.

née 987 n'était point expirée. Le rude et impatient Bourtzès fit à l'envoyé d'Égypte le plus brutal accueil. Au mépris du droit des gens, il le fit saisir et jeter enchaîné dans un cachot.

Alors Bangoutekin exaspéré, impatient de venger une telle injure, après avoir assiégé Alep trente-trois jours durant, se décida, sur les conseils d'Al-Mahgrebì et des autres chefs, à prévenir les impériaux en marchant à leur rencontre plutôt que de les attendre et de se faire prendre ainsi entre deux ennemis. Laissant devant Alep une portion de son monde sous les ordres de ses trois lieutenants : Becharah Al-Kali Ibn Abi Ramâda, Mi'dâd et Ibn Zalim, il marcha droit sur Antioche, certainement dans le but de forcer Bourtzès à s'en retourner. Kémal ed-Dîn dit qu'il avait avec lui soixante-dix mille hommes et Bourtzès seulement trente-cinq mille. Ce sont certainement des chiffres très exagérés des deux parts. Sur la grande route qui va d'Alep à Antioche, l'armée d'Égypte rencontra d'abord le château d''Imm, Kissn-'Imm, l'ancienne Emma, sur le territoire d'Artah, à peu de distance de cette cité. C'était une forteresse alors byzantine, en même temps une de ces villes réservées à la débauche et au plaisir comme il en existait, paraît-il, à cette époque plusieurs en ces contrées étranges. Celle-ci était située à vingt lieues d'Alep, à trente-trois seulement d'Antioche (1). Bangoutekin eut tôt fait de s'en rendre maître et reprit immédiatement sa marche sur Antioche, massacrant tout ce qu'il rencontrait sur sa route, faisant des prisonniers, brûlant et pillant. Bientôt les habitants de la grande forteresse chrétienne, du haut des créneaux de leurs murailles, virent avec épouvante se dresser en face de leurs remparts, au-devant de la porte appelée Bab Fâris, le grand pavillon rouge de l'ancien mamelouk turk devenu le général en chef du Khalife d'Égypte. A partir de cette porte jusqu'à celle de la Mer, Bab el-Bâhr, l'armée d'Afrique enceignit étroitement la grande Théoupolis. Sur toute cette ligne, la lutte s'engagea sur-le-champ furieuse, acharnée.

Bien que les chroniqueurs n'en disent rien, la marche en avant de

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 195. Ibn Boutlan qui passa à 'Imm une nuit de l'année 440 de l'Hégire (1048-1049) dit : « Nous sortîmes d'Alep, nous dirigeant vers Antioche, et couchâmes dans la ville d''Imm, appartenant aux Grecs. Il s'y trouve un cours d'eau poissonneux avec des moulins, des marches à pores, beaucoup de femmes publiques, de la débauche, de l'ivrognerie, quatre églises chrétiennes et une mosquée où l'appel à la prière ne se fait qu'en secret. »

Bangoutekin avait eu le résultat prévu. Bourtzès avait été forcé de rétrograder puisque nous le trouvons à ce moment de retour dans Antioche. Les habitants et la garnison peuplant de leur multitude les portions assaillies de la muraille répondaient à l'attaque des noirs guerriers du Mahgreb

TRIPTYQUE d'ivoire byzantin de la plus belle époque du XIe Siècle. — La Crucifixion. Les saints Thomas, André, Pierre, Paul, Basile, Jean Chrysostome, Constantin et Hélène. — Musée de Berlin.

en les couvrant d'une pluie ininterrompue de flèches. En vain les Égyptiens les insultaient à voix haute, les invitant à sortir pour livrer bataille en rase campagne. Bourtzès, conscient de sa faiblesse, demeura obstinément enfermé derrière ses remparts. Alors, Bangoutekin, voyant bien qu'il ne pourrait forcer une aussi puissante citadelle dont les murailles remontant le flanc des vallées s'en allaient couronner le haut des monts, comprenant qu'il lui fallait un matériel de siège et qu'il risquait du même coup de perdre toute chance de conquérir Alep, se

décida subitement à une prompte retraite. Douze heures après avoir paru devant Antioche, il repartait dans la direction de cette autre ville.

Les chrétiens virent avec un soulagement indicible disparaître vers

IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin. XIe Siècle. — La Vierge et l'Enfant Jésus entre les saints Jean-Baptiste, Pierre, Paul et Thomas — L'inscription latine a été ajoutée postérieurement.

le sud cette multitude hurlante. Ces luttes des soldats de Bourtzès contre l'armée de Bangoutekin ont dû se passer dans l'été de l'an 992, dans le cours des mois de juillet et d'août principalement (1).

(1) Agogh'ig, dans le chapitre XXXV de son livre III, cite également à cette date le magistros Romain Skléros, le fils de l'ancien prétendant Bardas Skléros, comme opérant dans la

Le siège d'Alep reprit de plus belle. L'attaque de Bangoutekin fut incessante, sans trêve ni repos, mais le jeune émir et son tuteur se défendaient avec vaillance. Après deux mois de combats, en février de l'an 993 (1), Bangoutekin ne se trouvait pas plus avancé. Force lui fut, faute de subsistances probablement, de lever le siège et d'aller se ravitailler à Damas. Il laissait comme gouverneur égyptien à Homs un certain Mi'dâd dit le Hamdanien, quelque transfuge d'Alep certainement.

Pour l'histoire de la levée de ce second siège d'Alep, Ibn el-Athîr et Abou'l-Mahâçen paraissent avoir puisé à une même source excellente. Tous deux racontent qu'Abou'l-Fadhaïl et Loulou, comme c'était le temps de la moisson, voyant bien que Michel Bourtzès n'était pas en état de leur porter un secours efficace, auraient, à force de cadeaux et de belles promesses, gagné Al-Mahgrebî et Al-Tchoûri pour qu'ils persuadassent à Bangoutekin de s'en aller. Le prétexte devait être que les assiégeants, dépourvus de subsistances, éprouvaient trop de difficultés à s'approvisionner. Il demeurerait du reste convenu qu'on reviendrait prendre Alep l'an prochain. Bangoutekin, fatigué de cette lutte interminable, désireux de rentrer en Égypte, serait tombé d'accord pour s'en aller de la sorte. Tous ensemble auraient écrit à Al-Azis qu'ils n'avaient plus de vivres et demandaient à aller se ravitailler à Damas, ce qu'ils firent du reste aussitôt, sans attendre le retour de leur envoyé (2). Mais le Khalife, furieux, envoya l'ordre à Bangoutekin de reprendre sur-le-champ les hostilités.

Du même coup Al-Azis destituait Al-Mahgrebî dont les nombreux ennemis saisirent avec empressement cette occasion de le noircir dans l'esprit du maître. Abou'l-Fadhaïl Al-Roûdbâri, au dire de Bar Hebræus, le remplaça aux côtés de Bangoutekin. Enfin le Khalife, pour ôter tout prétexte à ses lieutenants, leur envoyait par mer, à Tripoli, des provisions en abondance qui furent expédiées de là à l'armée assiégeante.

Nous ignorons pour quelle cause Michel Bourtzès n'avait pas encore repris sa marche sur Alep si brusquement arrêtée par la pointe hardie

Haute-Syrie contre les Égyptiens de Bangoutekin à la tête d'un faible détachement. Trop inférieure en nombre, cette troupe chrétienne dut, paraît-il, se contenter de se maintenir dans une région montagneuse où l'ennemi ne put l'atteindre, probablement dans le Liban.

(1) Fin de l'année 382 de l'Hégire.

(2) Sur la date de cette retraite à Damas, voy. Rosen, *op. cit.*, note 197.

de Bangoutekin contre Antioche. Probablement il n'avait pas de forces suffisantes. Yahia nous dit seulement que lorsque le basileus eut appris au fond de la Bulgarie le traitement déloyal que son lieutenant avait infligé à l'envoyé d'Égypte, il en fut très marri. Il adressa au duc d'Antioche les plus vifs reproches et se fit amener l'ambassadeur qui, certainement, avait été expédié sous escorte à Constantinople. Il s'entretint doucement avec lui et le fit mettre en liberté.

Toute l'année 383 de l'Hégire qui correspond à peu près à l'année chrétienne 993 se passa encore en hostilités entre les trois parties belligérantes. Michel Bourtzès marcha d'abord contre les habitants de Latakieh qui, étant alors sujets impériaux, s'étaient soulevés, probablement encouragés par la présence des troupes égyptiennes en Syrie. Yahia, qui seul nous dit ce détail, raconte que le châtiment de la malheureuse petite cité maritime fut terrible. La population rebelle fut transportée en masse sur le territoire de l'empire. De son côté, Bangoutekin parcourut une fois de plus la principauté d'Alep, enlevant les unes après les autres les places de l'émir. Le 31 août, Vefa, ancien compagnon de Seïf Eddaulèh, lui rendit Apamée dont il était gouverneur. Six jours plus tard, le mercredi 6 septembre, ce fut le tour de Chaizar, qui fut livrée aux troupes d'Égypte par Saoussan, un des anciens mamelouks de Saad, auquel Bangoutekin avait promis sûreté.

Dès le mois de moharrem de l'an 384 qui correspond à la fin de février et au commencement de mars 994, les forces maugrebines reprirent le siège de la malheureuse cité d'Alep. Al-Mahgrebî, rentré en grâce auprès du Khalife, était arrivé d'Égypte avec de nombreuses troupes fraîches venant grossir les trente mille hommes qu'avait déjà Bangoutekin et, vers la fin de mai ou les premiers jours de juin (1), la capitale des Hamdanides se trouva, pour la troisième fois en un si court espace de temps, étroitement bloquée par toutes les forces du Khalife en Syrie. Bangoutekin dirigeait encore les opérations, sous la haute direction d'Al-Mahgrebî, désigné à nouveau par le Khalife comme le plus capable et le mieux informé pour réorganiser et gouverner ces belles terres de Syrie dès qu'elles seraient reconquises.

(1) Rebia' II de l'an 384 de l'Hégire.

Dans cette détresse, le jeune émir, Loulou, son ministre et la masse des Alépitains, réduits au désespoir, s'adressèrent une fois encore au basileus Basile. Une fois encore celui-ci, toujours plein de bienveillance intéressée, manda au duc d'Antioche de marcher à leur secours. En même temps il expédiait à celui-ci d'importants renforts sous la conduite du magistros Léon Mélissénos, celui-là même que nous avons vu jouer un rôle si douteux devant Balanée en 985, plus tard encore lors de la déroute de la Porte Trajane dans l'été de 986, qui enfin avait pris part à la révolte de Bardas Phocas en 987 (1). Le basileus lui avait pardonné toutes ces trahisons, probablement à cause de ses talents d'homme de guerre.

Les deux chefs impériaux, à la tête de cinquante mille guerriers, au dire d'Ibn el-Athîr et de Bar Hebræus, de trente-cinq mille seulement, au dire de Kémal ed-Dîn, qui a confondu les deux expéditions, pénétrèrent en territoire alépitain, semant le meurtre et l'incendie sur leur passage, faisant de nombreux prisonniers, châtiant cruellement les malheureuses populations qui, deux ans auparavant, avaient fourni des vivres aux troupes d'Égypte en marche sur Antioche.

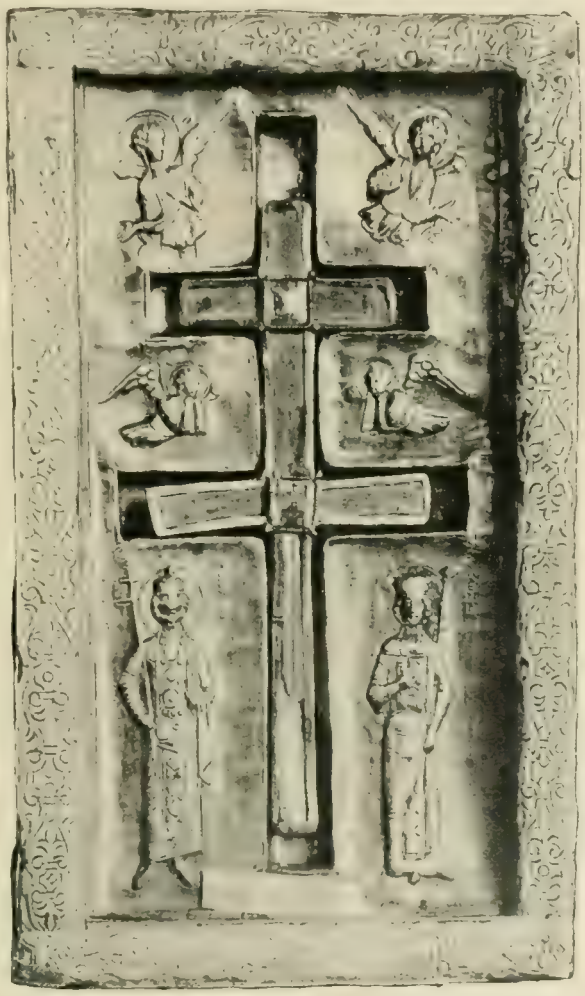
A la première nouvelle de l'approche de la grande armée chrétienne, Bangoutekin, abandonnant une fois encore le siège d'Alep, s'était, sur le conseil des autres chefs musulmans, jeté résolument à la rencontre des Byzantins avec tout son monde, voulant à tout prix empêcher la jonction des impériaux avec les contingents de l'émir, désireux aussi de ne pas se trouver pris entre ces deux périls. Kémal ed-Dîn dit avec grande exagération que le chef turk des troupes d'Égypte avait avec lui soixante-dix mille hommes. Bar Hebræus parle de trente mille cavaliers d'Afrique. La rencontre de ces deux formidables masses armées eut lieu à trois heures seulement d'Antioche, à une faible distance d'Apamée sur les bords du fleuve Oronte, aux gués dits du Pont de fer (2), sur le penchant des collines, à Al-Arvadj. Bourtzès, à cause de l'infériorité des forces chrétiennes, avait été d'avis de suivre une autre route, mais l'opinion

(1) Ibn Dhafer et d'autres encore désignent je ne sais pourquoi ce chef sous le nom de Mélissénos *aux doigts d'or*. Nulle part dans les sources byzantines Léon Mélissénos ne figure avec ce surnom du reste très byzantin de Chrysodactyle ou de Chrysocheir.

(2) Rosen, *op. cit.*, p. 246, note *a*. — Açogh'ig, *op. cit.*, liv. III, chap. xxxv, dit que la rencontre eut lieu près de Borzo.

contraire des chefs alépitains l'avait emporté. Quelques troupes de l'émir, sous le commandement du chef hamdanide Riâh Al-Hamdani et d'autres hommes de ce clan, avaient en effet réussi à joindre les impériaux, et leurs officiers, fiers de combattre aux côtés de tels alliés, se croyaient sûrs de vaincre.

Le fleuve seul séparait les deux camps. Une forte crue le rendait pour le moment infranchissable. Sur la rive droite, le gros des forces chrétiennes occupait le gué principal, tandis que quelques détachements parcouraient en tous sens le territoire de la principauté pour empêcher l'ennemi de fourrager. Les contingents alépitains gardaient soigneusement le second gué. Tout le long de la rive gauche était déployée l'armée d'Afrique très supérieure en nombre. Nous ignorons quelle était la composition de ces troupes tant chrétiennes que musulmanes. Ce devait être comme toujours le même pittoresque mélange de toutes les races orientales



RELIQUAIRE BYZANTIN de la Vraie Croix du Trésor de l'Abbaye de Nonantola près Modène. — Les saints Constantin et Hélène. — XIe ou XIIe Siècle. — Phot. communiquée par M. P. Maestri. — Ce reliquaire est formé d'une plaque de bois recouverte d'une feuille d'argent doré travaillée au repoussé. Sur la croix sont fixées deux petites plaques émaillées de travail byzantin du Xe ou XIe Siècle.

depuis le Russe gigantesque, depuis le souple cavalier géorgien jusqu'au Bédouin rapide, jusqu'au maugrebin crépu des rives du Haut-Nil ou des lointains rivages d'Afrique.

Dès que les eaux eurent quelque peu baissé, les Alépitains, plus pressés, voulurent passer le fleuve pour attaquer les Égyptiens. Bangoutekin détacha de leur côté ses auxiliaires bédouins et quelques autres troupes tandis qu'avec le gros de l'armée il continuait à faire face aux impériaux. Ceux-ci, mieux disciplinés que leurs impatients alliés, se tenaient en bataille sur la rive sans faire mine d'attaquer. Ibn Dhafer dit que le combat s'engagea par la faute de Léon Mélissénos qui ne voulut pas obéir à Bourtzès son chef direct. Les deux armées s'observaient, s'insultant d'une rive à l'autre. Bangoutekin s'était solidement établi en face des deux gués qu'il commandait absolument. Il avait fait aux siens la défense formelle sous peine de mort de franchir la rivière avant l'heure que son astrologue désignerait. Soudain on vit un vieux guerrier turk, dédaigneux des ordres du maître, un soldat de cette fameuse milice deïlémite qu'on retrouve sur tous les champs de bataille de l'Asie à cette époque, se précipiter seul dans la rivière sous les yeux de l'armée grecque. Il tenait un bouclier et trois flèches. Chacun le regardait. En vain les impériaux, dès qu'ils l'ont aperçu, le couvrent d'une pluie de traits. Avec une intrépidité sans égale, il traverse le fleuve, tantôt nageant, tantôt marchant avec de l'eau jusqu'à la poitrine. Il aborde sur la rive ennemie, se dresse furieusement et se taille une place libre au milieu des Grecs qui l'assaillent de toutes parts.

Alors, exaltés par l'exploit de ce fanatique, toute l'armée d'Égypte, cavaliers et fantassins, sourds à la voix de leurs chefs, se jetant à l'eau, se ruent à sa suite sur les impériaux. « Et Dieu tout-puissant leur donna la victoire. » Les troupes chrétiennes fléchissent sous l'assaut inouï de ces combattants surexcités. En même temps une rumeur grandissante éclate sur leurs derrières. Ce sont les Bédouins de Bangoutekin qui, après avoir passé le fleuve au second gué de l'Oronte, ont mis en fuite les contingents alépitains. En les poursuivant, ils ont atteint le camp chrétien qu'ils commencent à piller. Alors la panique devient la plus forte. Les vieilles troupes de Roum, furieusement poursuivies par

les cavaliers du Mahgreb, fuient entraînant leurs deux chefs, malgré les efforts désespérés que ceux-ci font pour les retenir.

Ce fut une immense déroute. Cinq mille chrétiens périrent dans le combat. Beaucoup succombèrent dans la fuite. Une foule tombèrent dans la captivité des Égyptiens ou des Bédouins. Açogh'ig (1) cite parmi les victimes de cette journée plusieurs guerriers de son pays, soldats arméniens au service de Roum : « le fils de Horas, le patrice Yanak, le pieux Toros du district de Hachtenk, beaucoup d'autres nobles d'Arménie. » Il périt de même trois cents guerriers alépitains. Tous les bagages, une multitude de chevaux, d'armes, de vêtements de prix, des sommes considérables en numéraire, devinrent la proie de l'ennemi. Michel Bourtzès et Léon Mélissénos, le désespoir au cœur, ne se trouvèrent en sûreté avec les débris de leur armée que derrière les murailles d'Antioche. Cette grande bataille qui prit le nom de bataille du gué de l'Oronte et qui vit la défaite des troupes chrétiennes par l'armée d'Afrique, fut livrée le vendredi sixième jour du mois de cha'bân de l'an 384 de l'Hégire qui correspond au 15 septembre de l'an 994 (2).

L'armée ennemie poursuivit jusque sous les murs d'Antioche les chrétiens débandés. Un neveu de Michel Bourtzès, fils de sa sœur, s'était réfugié avec beaucoup d'autres combattants dans le château d''Imm. Les Égyptiens qui les suivaient, entrèrent de force dans cet édifice et y mirent le feu (3). Le neveu de Bourtzès, trois cents patrices, deux mille cavaliers grecs, un immense butin seraient là tombés aux mains des Infidèles. En outre, dix mille prisonniers musulmans qu'on y trouva entassés, vinrent grossir les rangs des Africains vainqueurs. Il est probable que ces chiffres sont très exagérés.

L'armée de Bangoutekin, accourue sous Antioche sur les pas des fuyards, dut se borner à une simple démonstration. Ce fut plutôt une formidable razzia. Le général égyptien qui avait laissé son matériel de siège devant Alep n'était pas en état de donner l'assaut à une aussi

(1) Liv. III, chap. XXXV.

(2) Bar Hebræus place à tort cette bataille du gué de l'Oronte à l'an 382 de l'Hégire. Il en existe un récit dans la partie non publiée de l'*Histoire d'Egypte* d'Abou'l-Mahacen, historien du XVe siècle. J'ai emprunté quelques détails à ce récit dans le livre du baron V. de Rosen.

(3) C'est Kemal ed-Din qui nous donne ce récit.

puissante forteresse défendue par tout ce qui restait de la belle armée de Bourtzès. Les vainqueurs se contentèrent de dévaster affreusement les campagnes environnantes. Plus de dix mille têtes de bétail, buffles, bœufs, vaches, tombèrent en leur pouvoir. Brûlant, pillant et massacrant, les noirs démons du Sud poussèrent leur pointe victorieuse jusqu'au delà des territoires de Boukah et de Bagras, bien plus loin encore, jusque sous les murs de Marach, paraît-il, sans que les troupes consternées de Michel Bourtzès et de Léon Mélissénos osassent sortir d'Antioche.

Sur la route du retour, Bangoutekin imposa facilement son autorité à tout le territoire alépitain. Toutes les forteresses de la région, A'zaz entre autres, à dix ou douze heures de marche au nord-ouest d'Alep, se rendirent à lui. Partout il nomma des gouverneurs au nom du Khalife. Enfin, après avoir couru la Syrie septentrionale deux mois durant (1), traînant à sa suite d'innombrables prisonniers, un immense butin, le généralissime reparut devant Alep dont l'interminable blocus avait probablement été maintenu par ses lieutenants.

Le siège, dès ce mois de cha'bân, reprit avec une extrême intensité. Plus que jamais l'armée égyptienne enceignit étroitement la capitale des Hamdanides. Pour mieux installer ses troupes pour l'hiver qui approchait, pour prouver aussi à la population alépitaine combien son dessein de la subjuguer demeurait immuable, Bangoutekin transforma son camp installé comme de coutume en face de la Porte des Juifs en une ville fortifiée, véritable cité militaire improvisée avec ses maisons, ses bazars, ses mosquées, ses marchés, ses boutiques et ses bains. Plusieurs siècles plus tard, les ruines de cette immense agglomération se distinguaient encore, paraît-il, sur les bords de la rivière Kouaïk.

L'intendant général de l'armée assiégeante était, à ce moment, un marchand de soie de race juive Abou Sahl Manassé (2) Ibn Ibrahim dit Al-Youdi Al-Kazzâz (3). Le gouverneur du jeune émir, le vieux Loulou, avait profité de l'absence momentanée de Bangoutekin et de son

(1) Djoumada I et II.
(2) Ou « Munacha ».
(3) Al-Kazzâz, « marchand de soie écrue ».

armée pour faire entrer dans Alep tout le blé qu'on avait pu recueillir sur le territoire de la principauté. Tout celui qu'on n'avait pu transporter avait été brûlé pour faire le vide devant les Égyptiens.

Ce dernier siège d'Alep fut de beaucoup le plus long et le plus cruel pour les assiégés. Des deux parts, l'acharnement fut extrême. Loulou, brave et pieux, se montra à la hauteur du péril. Jamais il ne se départit de son honnêteté native. Comme la population, qui avait épuisé ses dernières provisions, souffrait de la faim, il fit acheter d'office aux marchands de céréales tout le blé qu'ils possédaient aux prix qu'ils voulurent et le revendit au peuple à des taux très modérés. « Ainsi, dit le chroniqueur, il commettait deux bonnes actions à la fois. » Cependant même ces ressources suprêmes furent tôt épuisées. On mangea les chevaux, les ânes. Bientôt la famine devint affreuse.

PLAQUE de stéatite de travail byzantin d'une grande finesse. — Effigie de saint Thérapon, mégalomartyr, évêque de Chypre. — XIe Siècle. — (Musée de Berlin.)

Comme chaque fois que l'ennemi du Sud pressait Alep, les régents de la malheureuse cité si constamment disputée, avaient tourné leurs regards vers le puissant basileus de Roum qui devait être d'autant plus facile à gagner aujourd'hui qu'il avait à venger le lamentable affront infligé à ses armes au gué de l'Oronte. Abou Ali Ibn Doureid fut l'envoyé chargé de porter en hâte au basileus à Constantinople avec les plus riches présents, au nom des traités d'alliance et de protection tant de fois signés entre l'empire et la principauté, l'appel suprême de la ville en détresse. « Accours, Basileus, » écrivaient au souverain de Roum l'émir d'Alep et son fidèle ministre, « hâte-toi. Nous ne te demandons point de faire la guerre à Bangoutekin et aux troupes d'Égypte. Nous te prions uniquement de leur faire peur en t'avançant à notre secours. Le seul bruit

de ton approche les forcera à lever le siège. Songe que si notre cité succombe, il en sera presque aussitôt de même de celle d'Antioche. Une fois celle-ci abattue, Constantinople sera en grand péril. »

Cette fois encore l'envoyé de l'émir ne rejoignit le basileus qu'« au cœur du pays bulgare » suivant l'expression d'Ibn el-Athîr (1), nous ne savons au juste en quelle localité. On en était précisément à cette période la plus violente de la seconde guerre bulgare. Basile se trouvait à ce moment, affirme Yahia, depuis quatre années consécutives en pays ennemi, sans qu'il fût peut-être durant tout ce temps rentré une seule fois dans sa capitale, sans cesse occupé à combattre ce peuple si opiniâtre dans sa défense, à organiser au fur et à mesure les territoires conquis pied à pied.

Les mauvaises nouvelles de Syrie semblent avoir fait sur l'esprit si bien équilibré du basileus une impression tout à fait extraordinaire. Nous ne savons exactement à quel moment du siège d'Alep l'envoyé de l'émir était parti, mais il semble probable que Basile reçut presque simultanément la nouvelle du grand désastre de ses troupes au gué de l'Oronte à la fin de septembre et celle de l'extrémité dans laquelle la grande cité syrienne était retombée à la suite de cette défaite, serrée de près par toute l'armée d'Égypte, par tous les Bédouins de Syrie et de Mésopotamie accourus à la curée. Certainement le parti militaire à Byzance devait attacher un grand prix à la conservation de la capitale des Hamdanides, clé de la Haute-Syrie, et Basile n'avait pas besoin que l'émir Abou'l-Fadhaïl lui signalât le danger que courrait Antioche, cette première forteresse de l'empire dans le Sud, reconquise au prix de tant de sang, au cas où la ville voisine d'Alep tomberait définitivement aux mains du Khalife. C'était une éventualité qu'il fallait à tout prix éviter.

Basile, capitaine consommé, se rendit si bien compte de la gravité extrême de la situation, que, par une décision qui semble avoir été quasi instantanée, il résolut, malgré sa présence presque indispensable en Bulgarie, malgré la saison mauvaise commençante qui était à cette époque un

1. « Il avait passé beaucoup d'années au pays des Bulgares et avait déjà pour sujets la majeure partie d'entre eux », dit Ibn Dhafer. — « L'envoyé hamdanide, dit Abou'l Mahaçen, trouva le roi des Grecs occupé à la guerre contre le roi des Bulgares. »

obstacle à peu près insurmontable à la marche des troupes, de se rendre immédiatement de sa personne à Alep à la tête d'une armée de secours. Certainement l'envoyé de l'émir lui avait exposé qu'il n'y avait pas un jour à perdre et que les extrémités de la famine pouvaient d'une heure à l'autre livrer Alep aux soldats de Bangoutekin.

Donc, abandonnant momentanément à ses lieutenants le soin de poursuivre la lutte bulgare, le basileus, rassemblant de toutes parts ses forces avec une rapidité merveilleuse, « pareil au lion qui bondit », partit pour le Sud en plein hiver avec une puissante armée. C'était pour l'époque une entreprise tout à fait inouïe que de traverser ainsi tout d'une haleine à la tête de forces très nombreuses, au milieu de la mauvaise saison, des espaces aussi vastes que ceux qui séparent Constantinople de la Haute-Syrie, car il est probable que le basileus revint en poste de Bulgarie à Constantinople et que la campagne ne commença vraiment qu'à partir de cette ville. De là partirent avec l'empereur les troupes les plus lointaines. Les autres, successivement groupées dans les vastes camps fixes espacés sur la grande route militaire de la capitale au Taurus, durent rallier l'armée au fur et à mesure de sa marche en avant. Oui, c'était une entreprise vraiment prodigieuse et il semble, par les rares détails que nous ont fournis les chroniqueurs, que Basile l'ait menée à bien avec une habileté, une fougue, une maestria, une décision dignes des plus grands capitaines. Si nous étions un peu moins misérablement renseignés, il est probable que la course enragée de l'empereur Basile à travers toute l'Asie Mineure, des bords de Marmara aux rives de l'Oronte, dans le courant de l'hiver de 994 à 995, pour voler au secours de l'émir d'Alep, son vassal, soutiendrait la comparaison avec les expéditions militaires les plus célèbres de l'antiquité comme des temps modernes.

Malgré la diligence employée, il est clair que d'aussi grands préparatifs ne purent être terminés en quelques jours. En admettant que le basileus ait été informé dans le courant d'octobre de la déroute de ses lieutenants et qu'il ait été rejoint vers la fin de novembre ou le commencement de décembre par l'envoyé de l'émir Abou'l-Fadhaïl chargé de lui faire part du danger que courait Alep, il dut se passer nécessairement plusieurs semaines entre le moment où l'empereur abandonna en hâte ses

cantonnements de Bulgarie et celui où il fut prêt à quitter le Palais Sacré pour se mettre à la tête des premiers échelons de l'armée qu'il allait conduire à travers les thèmes d'Asie. L'hiver devait être donc très avancé, presque à son déclin, et l'année 995 fortement entamée quand il se mit en route. Il importait à tel point de se hâter si on ne voulait arriver trop tard, alors qu'Alep affamée se serait déjà rendue aux Égyptiens, que l'expédition se transforma de suite en une rapide marche de cavalerie, comme un de ces raids gigantesques auxquels nous ont accoutumés récemment les guerres d'Amérique entre armées fédérale et confédérée.

Voici le peu que nous disent les chroniqueurs arabes sur cette célèbre première campagne du basileus Basile en Syrie. Quant aux Byzantins, ils n'en soufflent mot, tant nos sources de ce côté sont déplorablement insuffisantes. C'était la première fois, semble-t-il, que ce prince mettait le pied en Asie depuis que tout enfant avec sa jeune mère et son frère presque au berceau il avait accompagné son glorieux beau-père Nicéphore Phocas jusqu'au pied du Taurus, à Drizibion, lors de la grande expédition de celui-ci en Cilicie, bien des années auparavant.

Abou'l-Mahaçen dit que Basile n'eut pas le temps de réunir une forte armée, mais qu'il revint en hâte de Bulgarie à Constantinople d'où il partit avec cent mille hommes. Bar Hebræus cite le chiffre fantastique de trois cent mille ; d'autres disent cent trente mille. Yahia, d'ordinaire si précis comme aussi Ibn Dhafer, paraissent être plus près de la vérité en évaluant la force du corps expéditionnaire à quarante mille hommes environ. C'était une masse de combattants telle qu'il y avait difficulté extrême à la transporter ainsi d'une extrémité à l'autre de l'empire, à travers les cimes du Taurus et les sables de la Haute-Syrie. Yahia que je suivrai surtout et Kémal ed-Dîn, d'après lui, disent que c'étaient toutes des troupes d'élite. On les fit venir par compagnies, chacune de son thème, le gros de la colonne ralliant les détachements sur la route. Certainement, comme toujours dans ce cas, le basileus suivit la grande route militaire qui allait de Chrysopolis au Taurus, par Drizibion. Après avoir franchi les défilés de cette chaîne, puis la plaine de Cilicie, puis les défilés de l'Amanus, on gagnait Antioche d'où la distance n'était plus grande jusqu'à Alep.

Quarante mille hommes à pied eussent mis plus de trois mois à franchir ces espaces infinis. Basile tourna la difficulté par une mesure insolite qui semble avoir fait sur l'esprit des contemporains une impression profonde. Il monta toute son armée. Chaque soldat eut à sa disposition une mule de course rapide, choisie avec grand soin. Probablement

IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin. — Feuillet d'un petit diptyque. — Faces antérieure et postérieure. — XIme Siècle.

cette innombrable cavalerie fut réunie en hâte dans les immenses écuries impériales des thèmes d'Asie, dont la principale était Malagines. En outre chacun de ces cavaliers improvisés conduisait en laisse une monture de réserve. C'est ainsi qu'on traversa l'Asie Mineure en seize jours, suivant Aboulfaradj (1). « Basile, dit Yahia, dans sa hâte extrême d'arriver à temps, ne se préoccupait nullement de laisser beaucoup de monde en

(1) P. 214. Le chiffre des jours est omis dans Ibn Dhafer.

arrière. Toujours on allait de l'avant. » Cette chevauchée fantastique que nous aimerions tant à mieux connaître eut sa récompense. Le basileus Basile arriva à l'improviste à Antioche, sans que personne se fût douté de sa venue ! Il est vrai que des quarante mille cavaliers improvisés qui le suivaient au début, il n'en avait plus avec lui que dix-sept mille. Mais beaucoup des vingt-trois mille demeurés en arrière devaient rallier incessamment. « Cette course, s'écrie le chroniqueur Ibn Dhafer, est une chose qu'on n'avait jamais encore vue. » C'était, dit l'historien arabe, dans le mois de rebîa' de l'an 385, qui correspond à peu près au mois d'avril 995. Il y avait à ce moment plus d'un an que durait le troisième siège d'Alep.

Basile ne fit que traverser Antioche. Emmenant certainement avec lui Michel Bourtzès et Léon Mélissénos avec leurs contingents, l'empereur poursuivit sa marche foudroyante vers Alep qui tenait encore. A Merdj Dabik (1), sur le territoire d'A'zas, dans la vaste plaine montagneuse d'El-Amk, à l'est d'Antioche, avec le lac du même nom à son centre (2), où il ne se trouvait plus qu'à quatre parasanges de la grande ville assiégée, alors que les Égyptiens ignoraient encore totalement, semble-t-il, sa venue, il s'arrêta pour expédier à l'émir d'Alep deux de ses officiers : « Tiens bon, mandait-il à son vassal, me voici arrivé. Après-demain matin j'attaquerai les Égyptiens. » Or, des irréguliers de l'armée de Bangoutekin étaient venus faire paître leurs chevaux dans les vastes plaines d'Apamée. Ils réussirent à s'emparer d'un des émissaires du basileus et le menèrent au généralissime du Khalife. Abou'l-Mahacen dit : « Quand le basileus Basile toucha aux pays de l'Islam, Loulou fit dire à Bangoutekin : « L'Islam « m'unit à toi malgré tout et je te donne cet avis salutaire : « Le roi des « Grecs et ses troupes arrivent sur vous. Prenez garde. » Ce qui, ajoute l'historien arabe, fut confirmé par les espions du général égyptien. »

L'effrayante nouvelle de l'arrivée du basileus tombé des nues fut un coup de foudre pour Bangoutekin. Lui qui croyait que la reddition d'Alep n'était plus qu'une question d'heures, fut tellement bouleversé par le terrible récit qui lui arrivait du Nord, qu'il ne pensa plus qu'à fuir. Ce

1) Ou Dabak.
2) Aujourd'hui Ak-Deniz.

grand basileus de Roum qui avait ainsi franchi par miracle tout son empire au galop de son armée et qui se trouvait à quelques heures de marche alors qu'il le croyait encore au fond de la Bulgarie, l'épouvanta. Probablement le chiffre de l'armée grecque avait été démesurément grossi dans l'effarement des premières nouvelles. Levant sur l'heure le siège de cette ville qu'il convoitait depuis tant de mois et pour laquelle il avait sacrifié tant de ses soldats, incendiant à la hâte cette cité improvisée qui était son camp, ces magasins, ces bazars qu'il avait édifiés avec tant de soin, tout son parc de siège, détruisant les vivres, les fourrages de son armée, abandonnant ses armes, expédiant précipitamment ses équipages à Damas, Bangoutekin, fuyant l'armée impériale, se jeta avec toutes ses forces dans la direction du sud par la vallée de Kinnesrin. Sa retraite fut si rapide qu'elle semblait une fuite. Le 5 mai déjà le généralissime rentrait à Damas avec son armée épuisée par ce long effort rendu si brusquement, si inopinément inutile.

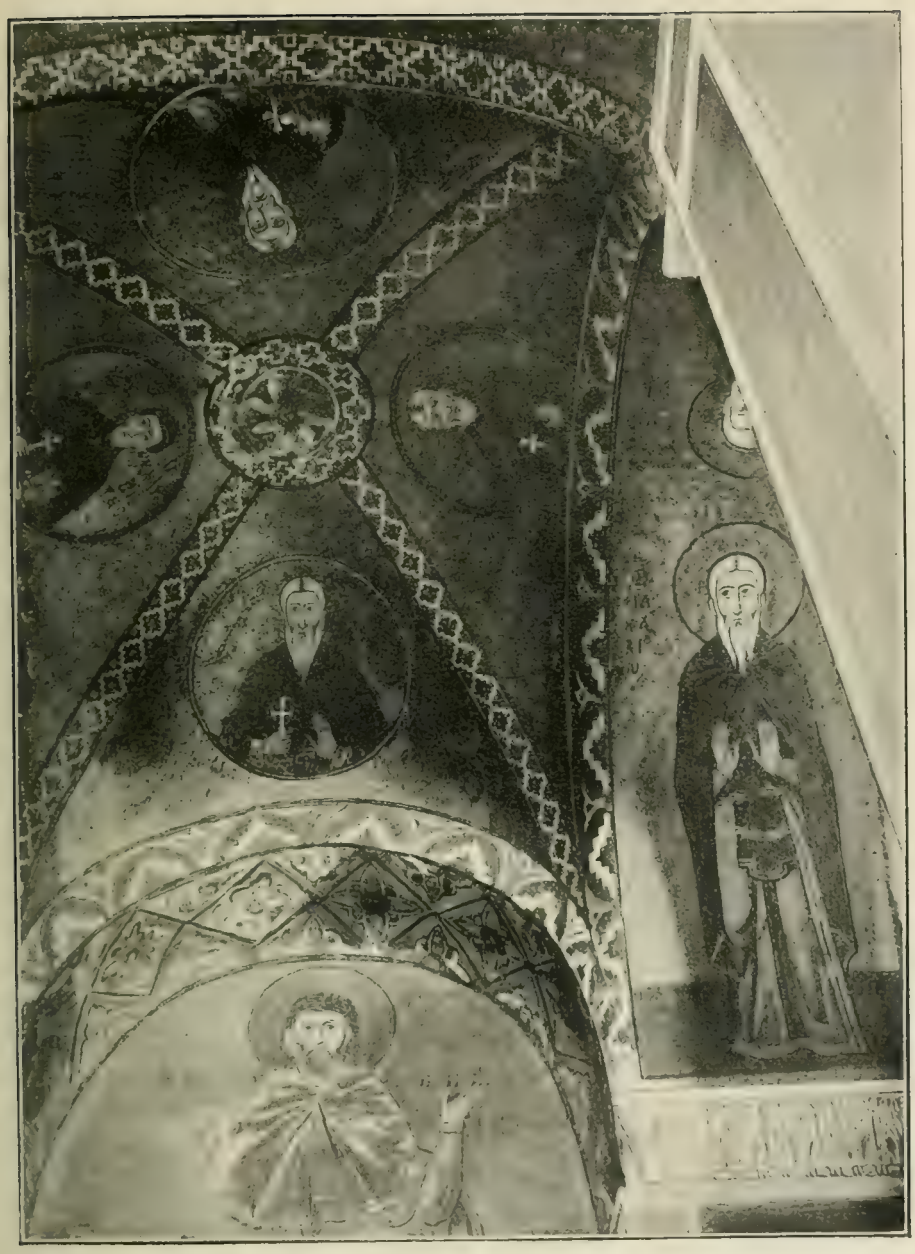
Les appréciations des historiens arabes sur la durée de ce troisième et dernier siège infructueux d'Alep varient. L'un parle de sept mois et demi, l'autre de onze. Yahia et Ibn el-Athîr se rapprochent plus de la vérité en disant treize mois. En réalité, cette opération avait duré au moins ce temps-là, depuis le retour de Bangoutekin sous les murs d'Alep, dans l'année 994. Seulement le siège n'était devenu vraiment sérieux qu'à partir de la déroute de Michel Bourtzès au gué de l'Oronte le 15 septembre de cette même année, jusqu'à l'apparition de Basile dans les campagnes d'Antioche dans le courant d'avril 995, ce qui explique la durée de sept mois et demi indiquée par un des chroniqueurs.

Bangoutekin et son armée s'étaient à peine enfuis que les habitants d'Alep, ne pouvant encore en croire leurs yeux, virent monter au loin vers le ciel les flots de poussière annonçant les têtes de colonnes des impériaux. Les chroniqueurs, hélas, toujours si sobres de détails, ne nous disent pas si Basile témoigna d'un grand dépit en voyant ainsi lui échapper l'armée d'Afrique. Le but de son expédition était pleinement atteint. Alep, soustraite à l'imminent danger de la conquête égyptienne, demeurait vassale de l'empire, boulevard avancé de la puissance de Roum en face des premières terres soumises au Khalife. Les historiens arabes ne disent

rien non plus de l'accueil enthousiaste fait aux hardis soldats de la Croix par cette immense population musulmane qu'ils venaient de délivrer des horreurs d'une conquête étrangère faite les armes à la main. Seulement ils rapportent que les troupes de Basile campèrent sur l'emplacement de la ville militaire que venait de brûler Bangoutekin et que le basileus put juger, par l'immensité de ces ruines fumantes, de l'importance de l'armée qui s'était évanouie devant lui au seul bruit de son nom. Basile, ajoutent-ils, en fut vivement impressionné. Probablement le basileus comprit que si Bangoutekin avait connu exactement le petit nombre de ses soldats, il l'eût attendu de pied ferme.

DIPTYQUE d'ivoire byzantin du Musée de Berlin. C'est le même diptyque qui est représenté ouvert dans la vignette de la page 76.

Les chroniqueurs arabes disent encore que le jeune basileus reçut dans son camp la visite de son vassal, Abou'l-Fadhaïl, troisième émir hamdanide d'Alep et du premier ministre Loulou, sortis tous deux précipitamment à sa rencontre. L'un lui devait la conservation de sa couronne l'autre, celle de son pouvoir. Tous deux se prosternèrent devant lui dans la poussière, le couvrant d'actions de grâce. Ils apportaient de riches présents à ce maître formidable. Il les accepta d'abord, puis les renvoya « en signe de bienveillance ». En outre, comme don de joyeuse venue pour cette population cruellement éprouvée par les horreurs de ces trois sièges successifs, il fit à la principauté abandon du tribut dû pour l'année courante, qui se montait, on le sait, à une somme considérable.



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du monastère de Saint-Luc en Phocide (bas-côté du sud-ouest). — Saint Nikon le Métanoïte, saint Macaire, etc. — XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

Yahia ajoute que Constantin qui, paraît-il (1), avait accompagné son frère dans cette chevauchée à travers l'Asie, conseilla brutalement au basileus de profiter de l'occasion pour détrôner l'émir et pour annexer à l'empire la principauté d'Alep avec toute la Haute-Syrie comme on avait fait pour Antioche quelques années auparavant. Mais Basile repoussa cette proposition par ces belles paroles : « Il ne sera pas dit que les autres rois, mes collègues, entendront raconter qu'après être venu de si loin porter secours à ce peuple je lui aurai trahi ma foi. » Et comme quelqu'un de son entourage faisait cette remarque que ce ne serait pas acheter bien cher une aussi belle cité que de la payer d'un parjure, le basileus s'écria derechef : « Et quand bien même il s'agirait non d'Alep mais de toute la terre, ce serait encore la payer trop cher que de l'acheter à ce prix. Jamais je ne consentirai à l'acquérir ainsi. » Ce qui donne à ces propos quelque authenticité, c'est qu'ils nous sont rapportés, ne l'oublions point, par un chroniqueur syrien peu susceptible de partialité envers l'empereur chrétien. Les véritables motifs qui déterminèrent Basile à laisser une sorte d'indépendance à la principauté vassale furent certainement d'ordre politique, non simplement d'ordre sentimental.

La défiance qui caractérisait en ces temps troublés toutes les relations entre chrétiens et musulmans, devait être cependant bien grande encore puisque Yahia nous rapporte ce curieux détail que tant que l'empereur des Grecs demeura campé à la Porte des Juifs, avec son armée, chaque fois que l'émir sortait pour lui rendre visite, Loulou demeurait en ville et vice versa. Certainement ces précautions étaient prises par peur d'une attaque subite des troupes impériales. Yahia ajoute cette anecdote caractéristique d'une couleur tout orientale qui peint bien les deux régents d'Alep, que le jeune émir, fatigué des horreurs d'un aussi long siège, aurait dès longtemps désiré rendre la ville à Bangoutekin et se retirer ailleurs, mais que, pour l'en empêcher, Loulou, plus patriote et plus énergique, s'imagina de faire le malade. Comme l'émir arrivait à cheval à sa porte pour lui rendre visite, il le fit attendre un temps très long. L'autre s'en retournait fort courroucé ; mais Loulou, lui courant après, lui dit : « Je n'étais nullement malade ; je voulais seulement te faire comprendre que si tu quit-

(1) Nous ne connaissons ce fait que par ce chroniqueur.

tais pour un autre séjour cette cité où tu es le maître absolu, tu aurais à y faire antichambre bien autrement longtemps devant la porte d'autrui. Vois comme tu étais déjà irrité d'avoir attendu devant ma porte, et pourtant que suis-je sinon ton esclave, et cette ville n'est-elle point tienne? » « Ainsi, dit le chroniqueur, Abou'l-Fadhaïl fut amené à prolonger la résistance de sa capitale et à suivre les conseils de son ministre, qui amenèrent son salut. »

Nous ne savons rien de plus sur le très court séjour que fit Basile devant cette belle cité orientale qui avait déjà vu tant d'armées chrétiennes camper victorieusement sous ses murs. Probablement le basileus rendit à l'émir ses visites et ce dut être une entrée triomphale étrange et somptueuse. Certainement aussi le traité d'alliance et de vassalité dut être renouvelé entre l'empire et la principauté avec des clauses très favorables aux chrétiens résidant à Alep comme à tous ceux d'entre eux qui viendraient faire du commerce dans cette ville.

Basile ne passa que trois jours sous ces murs. Son but était atteint. Il avait hâte de regagner l'Europe où le réclamait impitoyablement le péril bulgare. Le quatrième jour après l'arrivée, l'armée impériale se remit en marche. Sur la route on enleva d'abord Chaizar, l'antique Césarée. Son gouverneur pour le Khalife, Mansour Ibn Karâdis, demanda l'amân après un jour de lutte et reçut pour sa soumission de l'argent, des faveurs, des vêtements d'honneur. Laissant dans cette vieille cité, une fois de plus reconquise à la foi chrétienne, une forte garnison sous un chef dévoué, l'armée de Roum, toujours pillant, brûlant, faisant des milliers de prisonniers, parut devant Homs. On prit de force cette grande place sarrasine et on emmena de son territoire plus de dix mille captifs. C'était la troisième ou quatrième fois depuis vingt ans que l'antique Emèse, patrie d'Élagabale, changeait ainsi de maître. Hamadan ensuite, puis Rafeniyah, subirent le même sort. Alors l'armée se détourna davantage encore pour aller jusqu'aux rivages de la Méditerranée attaquer Antartous, l'Antaradus phénicienne. Celle-ci reçut une garnison de cavalerie impériale augmentée d'un contingent auxiliaire musulman des gens de H. L. (?) Ibn Mes'oud (1), probablement quelque sheik bédouin de Syrie, vassal des

1. C'est le récit d'Ibn Dhafer. — Yahia dit au contraire que le basileus installa dans cette ville une garnison arménienne. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 214.

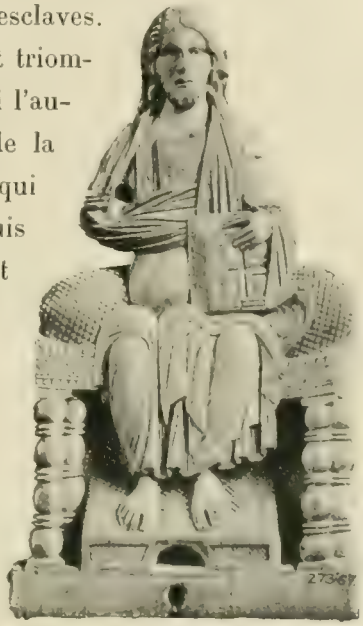
Hamdanides. On prit ensuite Tortose où on passa trois jours à relever tant bien que mal les remparts démantelés, puis on s'en vint devant Tripoli. Cette ville très forte, habitée par une population nombreuse, belliqueuse, avait coutume de résister toujours fort énergiquement aux attaques des armées byzantines. Il en fut ainsi cette fois encore. Après une défense qui, au dire de Bar Hebræus, se prolongea quarante jours, il fallut se résigner à passer outre. Yahia raconte qu'à un moment du siège l'ancien gouverneur pour le Khalife Al-Mozaffer (1) Ibn-Nazzâl, et plusieurs notables de la ville résolus à se rendre au basileus, allèrent se prosterner devant lui dans son camp et se reconnurent ses sujets. Basile les accueillit avec honneur et leur fit donner des vêtements d'apparat. Mais lorsque ces traîtres voulurent rentrer dans Tripoli pour livrer la ville suivant la convention signée avec le basileus, le cadi Ali Ibn Abd Alwahid Ibn Haidarah, d'accord avec la population, fit fermer les portes devant eux et les troupes chrétiennes qui les accompagnaient. Comme le siège échoua définitivement, l'infortuné Al-Mozaffer, auquel on avait honteusement renvoyé sa famille, n'eut d'autre alternative que de suivre le basileus vers le nord avec tous les siens. Yahia dit encore que l'armée grecque se vit à un moment harcelée sur la route par d'innombrables groupes de Bédouins, confiants dans l'impossibilité où se trouvaient les cavaliers grecs plus lourdement armés de les atteindre. Fatigué de leurs agressions incessantes, Basile, résolu à faire un exemple, fit tendre une embuscade à un certain nombre d'entre eux par des soldats bulgares de son armée, évidemment des guerriers du tsar Samuel faits prisonniers dans les campagnes précédentes, et incorporés dans le corps expéditionnaire de Syrie. Ceux-ci prirent une quarantaine de ces enragés pillards. L'empereur les fit remettre en liberté après qu'on leur eut coupé les mains. Cette sauvage exécution terrifia les Bédouins qui dans la suite n'osèrent plus inquiéter l'armée.

L'*Histoire des Khalifes fatimites* (2) raconte encore à l'occasion de cet échec des impériaux sous Tripoli que deux cent cinquante captifs grecs pris en ces lieux furent amenés au Kaire. Le douzième jour du

(1) Ou : Mouzakher.
(2) *Op. cit.*, p. 157.

mois de dsoulkaddah de l'an 384 de l'Hégire, c'est-à-dire le 19 décembre 994, une vaste tente de soie grecque rayée d'argent fut dressée pour le Khalife dans la plaine de Gubb'Amîra. Une tente semblable fut dressée pour son fils Al-Mansour. Cent soldats escortaient les prisonniers chrétiens, qui, depuis le matin jusqu'au soir, furent contraints de parader devant les tentes au milieu de la foule de ce grand jour de fête. On ne nous dit point quel fut le sort de ces infortunés. Ils furent bien probablement vendus comme esclaves.

Après avoir ainsi, dans cette rapide et triomphale promenade militaire, partout rétabli l'autorité impériale dans ces places fortes de la Haute-Syrie et de la côte de Phénicie qui faisaient partie intégrante de l'empire depuis les conquêtes de Nicéphore Phocas, partout sauf à Tripoli cependant, le basileus, pressé de regagner le Nord, évidemment rassuré sur l'éventualité d'une agression prochaine des troupes égyptiennes réfugiées à Damas, repartit dans le courant de l'automne pour Constantinople. Il avait, au préalable, pris de concert avec ses lieutenants les mesures indispensables pour assurer la sécurité d'Alep et la garde des forteresses frontières. Il fit même à ce sujet quelque séjour à Antioche, où il nomma duc Damien Dalassénos en remplacement de Michel Bourtzès tombé en disgrâce à la suite de son échec de l'année précédente. La colère du basileus était si grande qu'il alla, paraît-il, jusqu'à consigner dans son logis le chef malheureux avec défense d'en sortir.



IVOIRE BYZANTIN du Musée de South Kensington à Londres. — Le Christ sur un trône. — XIe Siècle.

Nous ne savons rien de plus sur cette première expédition de Basile en Syrie (1). Il est probable que d'Antioche le basileus revint à Constan-

1. Aeogh'ig qui raconte en quelques mots cette campagne au chapitre XXXV de son livre II, termine son récit par ces mots : « Et Basile construisit au bord de la Méditerranée, « la grande Mer », une ville pour la défense de son armée. Bientôt après il rentra à Constantinople. » S'agit-il ici du port d'Antioche, Saint-Syméon, qui aurait été considérablement

tinople par les voies rapides, laissant le gros de l'armée regagner à loisir ses cantonnements d'Anatolie.

Le basileus pouvait être fier de cette expédition brillante si heureusement menée. Malgré le poids terrible de la guerre bulgare, il venait de donner la preuve que celle-ci ne parviendrait jamais à l'empêcher de montrer au Khalife du Kaire la force de ses armes. Son apparition foudroyante en Syrie, à la tête de cette vaillante petite armée, est un merveilleux témoignage de l'énergie peu commune de cet empereur, de son audace toujours en éveil, qui lui permettaient de tenir tête à la fois à ces deux redoutables adversaires placés aux deux extrémités de son empire.

Damien Dalassénos était un officier distingué. Il avait certainement sous ses ordres des troupes nombreuses. A lui incombait maintenant le soin de veiller au danger sans cesse renaissant de l'agression égyptienne, surtout de protéger Alep, redevenue sentinelle avancée de l'empire vers le sud, contre toute attaque de ce côté.

Le péril demeurait grand en effet. Yahia et Makrizi s'étendent longuement sur la douleur et la colère du Khalife aux fâcheuses nouvelles qui lui vinrent de Syrie. L'échec de ce puissant effort de ses armes contre Alep, la fuite de ses guerriers à la seule nouvelle de l'approche des impériaux l'avaient rempli de confusion et de tristesse. Il commença toutefois par faire sa paix avec l'émir d'Alep, par l'entremise de Bedr Al-Hamdani, dans le courant de cette même année 995. Ce fut un proche de ce dernier, Moukhtâr Al-Hamdani, qui apporta au Kaire le texte écrit du traité (1).

En même temps, avide de venger l'humiliation de l'Islam, le Khalife fit incontinent aux sons de la trompette prêcher la guerre sainte contre les Grecs par tous ses États. Il ouvrit ses trésors, distribua d'abondantes largesses aux pauvres. Lui-même, sortant de sa capitale à la tête de toutes les troupes disponibles, emmenant avec lui les cercueils de ses ancêtres comme jadis aux temps héroïques de l'Islam, se transporta en pompe aux Jardins de Djafar (2) — c'était le nom des villages de la banlieue nord du

agrandi ou de quelque autre ville maritime des côtes de Phénicie, Antartous, par exemple, dont Basile avait fait relever les remparts ?

1. C'est du moins ce que disent Nowairi, Kémal ed Din et Ibn Dhafer qui donnent pour cette paix la date de l'an 358 de l'Hégire (février 995 à janvier 996).

2. Mouna Djafar.

vieux Kaire — et s'apprêta à marcher contre les Grecs à travers la Syrie avec une puissante armée. C'était encore dans l'automne de l'an 995 à peu près au moment où Basile victorieux quittait les rivages de Phénicie pour regagner sa capitale. Préoccupé surtout d'assurer le ravitaillement de ses troupes lorsqu'elles auraient atteint la Haute-Syrie, Al-Azis ordonna à Issa, fils du chrétien Nestouras, de lui construire une flotte qui s'en irait l'attendre à Tripoli tandis que lui et l'armée suivraient la voie de terre.

Les chroniqueurs arabes, Makrizi entre autres d'après l'historien égyptien Al-Mousabbihi (1) contemporain de ces événements, nous donnent de curieux détails sur les circonstances qui accompagnèrent la construction de cette flotte de guerre égyptienne. Issa, rassemblant de partout des bois de grandes dimensions, s'était mis à l'œuvre avec une activité prodigieuse dans les arsenaux du Kaire, probablement celui de Makse (2) où se bâtissaient les plus beaux, vastes et solides bâtiments, où Al-Azis lui seul en avait fait déjà fabriquer plus de six cents. Dès que ces nouveaux navires furent construits, il y fit placer les machines de guerre, les provisions, les armes nécessaires et décida de faire mettre toute cette escadre à l'eau le 9 mai 996 après la prière de midi (3). Le Khalife n'attendait que cela pour se mettre en campagne. Jamais flotte n'avait été si rapidement créée et équipée. Or le jour même où elle devait être mise à l'eau elle brûla. Seize navires furent entièrement consumés (4). Ce désastre sans précédents consterna en la surexcitant cette population fanatique entre toutes, déjà fort irritée par les cruels revers que l'Islam venait de subir en Syrie. On soupçonna aussitôt les chrétiens d'avoir mis le feu aux navires, en particulier des marchands amalfitains qui habitaient en commun un grand bâtiment à Dâr Mâlk (5), non loin précisément du chantier de Makse (6). Les commerçants de cette cité italienne alors déjà très florissante étaient, on le voit, nombreux en Égypte dès cette époque

(1) Mort en 1030.

(2) Voyez dans l'ouvrage du baron V. de Rosen sur la *Chronique* de Yahia la note 227 consacrée à ces magnifiques arsenaux du Kaire, et aux détails si curieux fournis par Makrizi sur les flottes des Khalifes fatimites.

(3) Makrizi dit « le vendredi (15 mai) durant la grande prière ».

(4) Makrizi dit que cinq furent complètement brûlés avec tout leur armement et tout leur gréement et que six seulement demeurèrent intacts mais entièrement vides.

(5) Ou Mannk.

(6) Voyez sur ces faits la longue note si curieuse du baron V. de Rosen, *op. cit.*, note 229.

reculée. Une émeute violente, comme il y en avait alors de si fréquentes en terre sarrasine, éclata brusquement le lendemain samedi. Soldats et marins égyptiens se ruèrent sur les roumis, pillant leur vaste khan qui regorgeait de marchandises précieuses. De même l'église de Saint-Michel située à Qasr ech-Cham'ah dans le Vieux Kaire appartenant aux chrétiens melchites et celle des chrétiens nestoriens furent pillées, saccagées et souillées par une foule furieuse. L'évêque nestorien Youssouf Al-Chîzîri (1) fut blessé à mort. Cent soixante Italiens, au dire de Yahia, cent sept, au dire de Makrizi, furent massacrés et leurs cadavres traînés par les rues, puis jetés à la voirie. La populace jouait avec leurs têtes. Finalement on rassembla tous ces restes misérables sur les bords du Nil et on y mit le feu.

On vit alors accourir un peu tardivement toutes les autorités du Kaire : Issa, délégué du Khalife aux finances et revenus de l'Égypte, de la Syrie et du Hedjas ; Yânis Al-Saklabi, désigné pour gouverner au Kaire durant l'absence du Khalife en Syrie, Mes'oud Al-Saklabi enfin, préfet de police. Ces hauts personnages ordonnèrent de cesser immédiatement le massacre et le pillage. Ils se firent amener les roumis survivants qui, interrogés, avouèrent, certainement sous l'empire de la terreur, qu'ils étaient les auteurs de l'incendie. Puis on manda ces nouvelles au Khalife qui était déjà avec l'armée hors de la capitale, prêt à prendre la route de la Syrie. On lui envoyait le chiffre des morts avec leurs noms et la somme des objets pillés dont le prix s'élevait au total considérable de quatre-vingt-cinq mille dinars.

Le Khalife ne prit certainement pas au sérieux l'aveu arraché de force aux malheureux commerçants italiens, car il fit cruellement châtier les émeutiers. D'abord les gardes de police parcoururent les marchés et les bazars criant un édit qui ordonnait sous les menaces les plus graves de rapporter tous les objets volés. Des perquisitions rigoureuses furent faites, et grâce à de nombreuses dénonciations, on arrêta beaucoup de receleurs et d'autres coupables qui furent immédiatement enchaînés. Yânis lui-même surveillait les recherches. La terreur des coupables fut

1 C'est-à-dire originaire de Chizir.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES LIBRARY

telle que pour se débarrasser de ces trésors volés, ils les jetaient sur la voie publique. Puis les exécutions commencèrent. On fit trois lots des condamnés après leur avoir fait faire dans la ville la promenade d'infamie chacun ayant une tête de roumi pendue au col. Un de ces lots fut remis en liberté, l'autre condamné au fouet, l'autre crucifié ou exécuté d'autre sorte. Les malheureux assemblés tiraient eux-mêmes au sort dans un mouchoir un papier sur lequel leur châtiment était inscrit d'avance : « Tu seras fouetté » ou bien : « Tu seras exécuté » et ainsi de suite. Tout cela même ne parut pas suffisant et le jeudi 29 mai (1) Ahmed Djafar, représentant de Yânis, fit exécuter tous les prisonniers restants. Il arriva avec un fort détachement de Yâniciens — c'était le nom qu'on donnait au régiment de mamelouks slaves

IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin. — Xe Siècle. La descente aux Limbes

(1) Huitième jour de djoumada I. Date donnée par Yahia qui fixe au même jour toutes ces exécutions. Makrizi donne une autre date.

du régent (1). On ferma tous les marchés. Puis le préfet de police parcourut toutes les rues de la ville, accompagné de porteurs de lanternes au pétrole et de Yâniciens à cheval. Une foule de coupables furent encore ainsi saisis, cruellement battus, promenés avec infamie devant le cortège du magistrat. Celui-ci faisait crier devant lui ces paroles : « Tel est le châtiment réservé aux émeutiers qui ont osé piller ceux qui sont sous la protection du Chef des vrais croyants. Que quiconque le voit en prenne bonne note. Il n'y aura pour ces coupables ni pardon, ni indulgence. »

L'épouvante glaça toute cette immense population. Le lendemain encore on fit crier par les carrefours : « O gens, Allah épargnera la vie et les biens de ceux qui ont pris ou pillé quelque chose, pourvu qu'ils en fassent la restitution. Nous vous donnons pour cela une journée. » Et beaucoup de gens encore rapportèrent des objets volés qui furent remis aux trafiquants amalfitains survivants. Tout ceci ne nous donne-t-il pas une haute idée à la fois de la force du gouvernement du Khalife, de la vigueur de sa police, aussi de l'importance de cette colonie amalfitaine du Kaire, de l'étendue de ses opérations commerciales, de l'estime dans laquelle la tenait le Khalife?

Sur l'ordre d'Al-Azis, impatient de se venger des Grecs, Issa fit mettre immédiatement sur le chantier vingt-quatre nouveaux navires (2). Des bois de construction furent une fois encore réquisitionnés et des ouvriers embauchés de partout ; on alla jusqu'à scier les palmiers magnifiques qui ombrageaient la cour de l'Hôtel de la Monnaie au Kaire, à côté du bâtiment de la Police, près de l'Hôpital situé au Marché aux pigeons (3). Les travaux se poursuivirent avec une activité fébrile. Issa passait toutes ses nuits dans les chantiers. Dès le septième jour du mois de djoumada II on put lancer deux grands vaisseaux neufs. Au commencement du mois de cha'bân, on en lança quatre autres et ainsi de suite.

« Cette flotte, dit Yahia, aussitôt prête, cingla incontinent pour An-

(1) Ils étaient fort en faveur en ce moment au Kaire. Beaucoup de personnages, cités par les sources comme étant revêtus de hautes fonctions portent ce surnom d'Al-Saklabi qui indique une origine slavonne.

(2) Makrizi dit vingt.

(3) Souk Al-Hamâm.

tartous, — la Tortose d'aujourd'hui, — car les hostilités avaient repris en Syrie. »

L'amiral égyptien, Rachik Al-Azizi, l'ancien vainqueur de Mouffaridj, l'ancien allié aussi du rebelle Bakgour (1) avait ordre de rejoindre dans ce port Bangoutekin qui, après avoir exécuté une nouvelle pointe dans la direction d'Antioche, ébauché même un nouveau siège d'Alep (2), s'en était allé vers le rivage attaquer cette ville. On se rappelle qu'Antartous avait reçu à nouveau garnison impériale à la suite du récent passage du basileus. Damien Dalassénos, le nouveau duc d'Antioche (3), n'était de son côté pas demeuré inactif et Yahia fournit ici quelques indications sur les expéditions que ce capitaine dirigea contre les musulmans dès la première année de son commandement. Encore dans le courant de 995, vers la fin de l'année, il avait tenté de s'emparer par une surprise de nuit de l'imprenable Tripoli. Mais il avait pénétré seulement dans les faubourgs. Il avait dû ensuite opérer sa retraite emmenant beaucoup de captifs. Trois mois après, toujours dans la même région, il s'en était allé attaquer Arca à cinq lieues de la mer au nord-est de Tripoli. Là encore il avait fait de nombreux prisonniers. Maintenant il accourait d'Antioche au secours d'Antartous attaquée du côté de terre par Bangoutekin et menacée du côté de la mer par l'arrivée de la flotte du Kaire.

Il était écrit que les navires si promptement improvisés par le bouillant Issa ne porteraient pas plus que leurs devanciers bonheur à la cause de l'Islam. Une tempête les brisa en vue de la ville assiégée. Les équipages eurent grand peine à gagner la rive. Décidément les guerriers du Croissant jouaient de malheur en Syrie. Fort déconfit par cette catastrophe qui le privait du secours et des vivres attendus, Bangoutekin n'osa

(1) Voy. *Épopée*, I, p. 548.

(2) Yahia ne nous donne pas d'autres détails sur ce siège de quelques jours.

(3) Ce fut au début de l'administration de ce duc qu'après la démission forcée en septembre 996 du patriarche d'Antioche, Agapios, compromis dans la rebellion de Bardas Phocas, démission certainement donnée à la suite du passage du basileus dans cette ville l'an précédent, le chartophylax de Sainte-Sophie, Jean de Constantinople, fut désigné par Basile pour succéder à ce remuant et intrigant prélat. Le nouveau patriarche fut intronisé le 5 octobre suivant. « L'empereur lui prescrivit, dit Yahia, de réunir un concile dans la cathédrale de Saint-Cassien d'Antioche en place de Sainte-Sophie. » Cette cathédrale de Saint Cassien, un des édifices les plus curieux d'Antioche, occupait, au dire d'Ibn-Boutlân, l'emplacement de l'ancien palais du roi Cassien dont le fils avait été ressuscité par saint Pierre.

pas attendre le duc d'Antioche dont on annonçait l'arrivée imminente. Une fois encore il prit la fuite avec son armée au seul bruit de l'approche des chrétiens. Les assiégés d'Antartous, sortis de leur cité aussitôt après, purent encore se saisir d'un certain nombre des vaisseaux égyptiens qui n'avaient pas péri. Une grande partie de leurs équipages furent faits prisonniers.

Damien Dalassénos s'en alla ensuite assiéger et prendre Rafeniyah dont la conquête par le basileus l'an d'auparavant n'avait donc pas été maintenue. Il prit ensuite une autre localité que Yahia désigne sous le nom d'El' Aoudj ou El-Oudj, puis encore le château maritime d'El-Lakama (1), puis Arca qui fut cette fois prise et démantelée. Toute la population de cette dernière localité fut emmenée captive.

Ce fut à ce moment précis qu'un événement considérable vint brusquement modifier le cours des affaires en Syrie comme dans tout l'Orient musulman. Al-Azis, le Khalife fatimite, bien que fort souffrant de la pierre et de coliques néphrétiques, avait repris, à la tête de l'armée de terre, sa marche très lente vers la Syrie par l'Isthme. Déjà il se trouvait à Belbéis, à une trentaine de lieues du Vieux Kaire, à la porte du désert, lorsqu'il se sentit beaucoup plus mal. Il se fit transporter en hâte au bain et y expira presque aussitôt après avoir pris tendrement congé de son jeune fils. C'était le mardi 14 octobre 996, entre la prière du matin et celle du soir (2).

Al-Azis n'avait que quarante-trois ans. Il en avait régné plus de vingt et un. Sa mort à ce moment était un événement très heureux pour le basileus. Elle débarrassait l'empire d'une guerre redoutable. Dix jours plus tard, le 24 octobre, à Paris, Hugues Capet, fondateur de la plus illustre dynastie royale française, expirait à son tour.

Le corps du fils et premier successeur de Mouizz le Conquérant, couché sous une tente fixée sur le dos d'un chameau, fut lentement rapporté de Belbéis au Palais du Kaire dès le lendemain mercredi. L'héritier du Khalife suivait à cheval ce funèbre convoi, un gros diamant fixé

1 Ou Lakma.

2 Deux jours avant la fin du Ramadhan de l'an 386 de l'Hégire. — Voy. Rosen, *op. cit.*, note 239.

au turban, la lance et l'épée au poing. Le jeudi, dernier jour du Ramadhan, Abou Ali Al-Mansour, que le vizir Bargawan, courant le chercher pour lui dire la mort de son père, avait trouvé grimpé sur un figuier, fut proclamé à sa place et reçut aussitôt les serments accoutumés. Il était âgé de onze ans et cinq mois.

IVOIRE BYZANTIN du British Museum. — L'archange Michel. — XIe Siècle.

Le jeune Khalife prit le surnom de Hakem Bi-Amr-Illah « Celui qui gouverne par la volonté d'Allah ». Ce devait être là le prince fou et odieux auquel sa démence affreuse, ses cruautés, ses persécutions aussi contre les chrétiens, ceux de Jérusalem surtout, ont valu dans l'histoire d'Orient au XIe siècle une si sinistre renommée (1).

Le parti des Africains ou Occidentaux, c'est-à-dire des Berbères ou Mahgrébiens, revint à ce moment au pouvoir au Kaire dans la personne d'un des chefs du puissant clan des Khétamiens, Al-Hassan Ibn Ammar, l'ancien émir de Sicile, le fameux vainqueur des Grecs devant Rametta dans cette île en 964 (2). On se rappelle que Mouizz, devenu maître de l'Égypte par la conquête, avait rappelé ce personnage auprès de lui. Depuis lors, il n'avait cessé de jouer en Égypte un rôle prépondérant dans ces furieuses luttes d'influence qui s'agitaient incessamment autour du trône des Fatimites. Le nouveau Khalife, Hakem, en le nommant son premier ministre le 19 octobre, lui donna le titre d'honneur d'Emin Eddaulèh « Protecteur du Royaume ». Le parti des Occidentaux avait pour antagoniste acharné, incessant, celui

PLAQUE BYZANTINE en stéatite du Musée de Berlin. — Le Christ entre la Vierge et saint Jean. — XIe ou XIIe Siècle.

(1) Voy. sur l'état de la Syrie et de la ville de Jerusalem en particulier vers l'an 988, sur la facilité qu'avaient, antérieurement à l'avènement de Hakem, les Occidentaux à faire le pèlerinage des Lieux Saints, l'ouvrage de Mokaddasy, éd. Le Strange, pp. VII, 37, 77, etc.

(2) Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 442 sqq.

des Orientaux ou des mamelouks turks qui, après avoir été tout-puissant sous Al-Azis, perdit alors toute influence. Issa, le fils du chrétien Nestouras, le constructeur de flottes, tombé dans une éclatante disgrâce, fut emprisonné, puis mis à mort en février ou mars de l'année suivante. Les Mahgrébiens héritèrent de toutes les places dont les Turks venaient d'être chassés. C'était la victoire complète du parti berbère.

Ces événements eurent en Syrie un contre-coup immédiat. Bangoutekin, indigné autant qu'atterré par les calamités qui atteignaient son parti hier encore tout-puissant, très inquiet pour sa sécurité personnelle, voyant sa position fort ébranlée par ces incidents, aussi par son nouvel échec devant Antartous, estima qu'il n'y avait de salut pour lui qu'auprès de son ancien adversaire le basileus. Entre les deux pouvoirs qui se disputaient la Syrie et dont l'un venait de déclarer à ses frères une guerre à mort, il ne pouvait plus hésiter. L'ancien vainqueur du gué de Jacob adressa donc de Damas à l'empereur Basile une lettre fort humble, lui offrant sa soumission, le suppliant de lui envoyer des troupes et de l'argent pour qu'il pût se défendre contre les Égyptiens, s'efforçant de lui persuader qu'il y allait de son intérêt de ne pas le laisser écraser. Nous ne savons pour quelle raison le malheureux ne parvint pas à convaincre le basileus. Basile, soit qu'il fût résolu à éviter toute difficulté nouvelle avant d'avoir achevé cette conquête de la Bulgarie qui demeurait la maîtresse préoccupation de son règne, soit qu'il craignît de s'aliéner à la fois le nouveau Khalife et l'émir d'Alep, jugea impossible de secourir le chef révolté contre son souverain.

Cette réponse négative, en mettant la mort dans l'âme au rude soldat de fortune, lui inspira un parti désespéré. Quittant Damas à la tête de nombreuses bandes de Bédouins ralliés à sa cause, il prit avec toutes les forces qu'il put réunir la route de l'Égypte dans le but insensé de tenter de ressaisir le pouvoir pour son parti au Kaire. Près d'Ascalon il se heurta aux troupes régulières envoyées contre lui par le gouvernement du nouveau Khalife. Il perdit la bataille le 15 mai 997 et rentra en fugitif à Damas, mais la population soulevée le chassa, pillant sa demeure et celles de ses fidèles. Alors il demanda l'amân au Khalife qui lui pardonna. Le

chef de l'armée qui l'avait vaincu, Ibn Falah, l'amena au Kaire où il reçut le 31 juillet sa grâce officielle. Le Khalife lui remit à cette occasion un vêtement d'honneur et lui accorda diverses faveurs.

Nous n'avons que très peu de renseignements sur les faits dont la Syrie fut le théâtre dans toute la seconde moitié de cette année 997 et dans l'année suivante. Nous les devons presque tous au seul Yahia dont la *Chronique* a tant augmenté la somme de nos connaissances sur les circonstances du règne de Basile en Asie. Ce sont toujours les mêmes événements obscurs : révoltes, guerres locales, faits d'armes isolés, surtout luttes constantes d'influence entre les deux pouvoirs rivaux qui se disputent ces riches provinces, l'empereur de Roum et le Khalife du Kaire. Ibn Falah, le général du Khalife, après avoir amené Bangoutekin au Kaire, était retourné en Syrie avec son armée pour y rétablir l'autorité très compromise de son maître. Il était entré de force après un combat sanglant dans Damas soulevée, mais il en avait été presque aussitôt chassé par un nouveau mouvement populaire dirigé par les chefs du parti turk. Une révolte éclata également à la fin de 997 à Sour, la Tyr antique, contre l'autorité du Khalife. Le chef des rebelles tyriens, un certain Al-Alakâ, un marin, battit monnaie à son nom, s'intitulant « l'émir Alakâ », gravant, paraît-il, sur ses espèces qui n'ont du reste point encore été retrouvées, cette fière légende : « Après la misère, l'honneur. » Puis, lui aussi, comme tous ces incessants révoltés de Syrie, écrivit au grand empereur Basile, lui offrant sa ville contre l'envoi d'une troupe de secours. Cette fois, le basileus expédia au rebelle par l'entremise du duc d'Antioche quelques détachements de ses soldats par la voie de la mer. Il trouvait avantage à créer cette complication au pouvoir du nouveau Khalife bien affaibli déjà par les troubles inhérents à toute minorité en pays musulman.

Il semble que le moment fut mal choisi car cette diversion tentée par les Grecs n'eut aucun succès. Les affaires du Khalife s'étaient, dans l'intervalle, fort rétablies en Syrie. Ses généraux : Ibn Hamdân (1), un des fils de Nasser Eddaulèh, l'eunuque Fâïk Al-Barrâz et Djeich (2) Ibn Moham-

(1) Abou Abdallah Al-Hocein Ibn Nasser Eddaulèh Ibn Hamdan.
(2) Ou « Geich ».

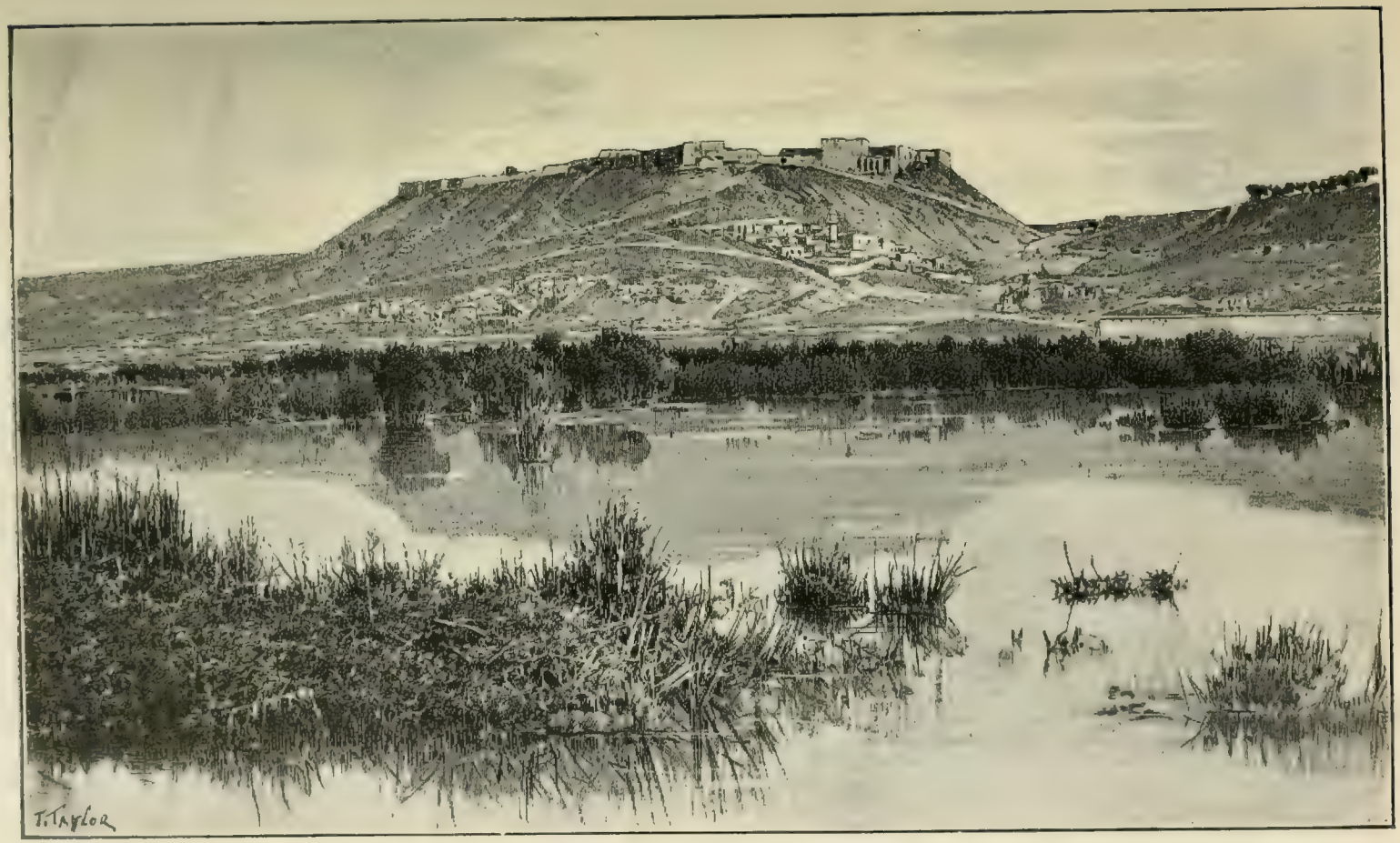
med Ibn Samsam (1) à la tête de nombreux contingents, étaient rentrés une fois de plus de force dans Damas. Puis tous ensemble sous le haut commandement d'Ibn Hamdân vinrent attaquer la cité rebelle de Sour que la flotte d'Égypte assaillit en même temps par mer. C'était dans le courant du mois de juin 998. La malheureuse ville, prise de force, fut horriblement pillée. Une foule de révoltés furent massacrés.

Un navire grec, dit Yahia, certainement un de ces « chelandia » que Basile avait expédiés au secours d'Alakâ, fut saisi par les Égyptiens. Les deux cents hommes qui le montaient furent mis à mort jusqu'au dernier. Naturellement les Byzantins ne soufflent mot de tous ces faits que nous ignorerions sans les sources orientales.

On ramena au Kaire le pauvre émir tyrien avec beaucoup d'autres captifs. Après avoir été livré aux insultes populaires dans la traditionnelle promenade d'infamie, il fut écorché vif, puis crucifié. Les autres furent également mis à mort. Ibn Hamdân demeura à Tyr pour y restituer l'autorité du Khalife tandis que Djeïch marchait contre Mouffaridj Ibn Daghfal, un autre révolté qui avait été déjà chassé de Ramlèh. Il eut vite fait de forcer le rebelle à demander l'amân, puis rentra victorieux dans Damas.

Dans cette même année 998, dit Yahia, qui avait été signalée en Syrie par la révolte d'Al-Alakâ à Tyr, un terrible incendie éclata dans le château d'Apamée dont tous les immenses approvisionnements furent détruits. Ce sinistre ayant donné à l'émir d'Alep et à son premier ministre l'espoir qu'ils pourraient plus facilement s'emparer de cette forte place, ils allèrent l'assiéger à la tête de l'armée alépitaine. « Comme elle se trouvait ainsi dépourvue à la fois d'armes et de vivres, poursuit Yahia, cela donna également au duc d'Antioche, Damien Dalassénos, le désir de s'en rendre maître. » A son approche, les régents d'Alep, saisis de peur, prirent la fuite, après avoir abandonné à ces mêmes défenseurs d'Apamée qu'ils se disposaient à attaquer et qui relevaient du Khalife d'Égypte, tout ce qu'ils avaient de vivres. En agissant ainsi, ils espéraient empêcher la prise de la ville par les Grecs. C'était une action vraiment odieuse alors qu'ils venaient d'être tous deux l'objet de si grands bienfaits de la part du

(1) Appelé par les Byzantins « Ibn Samsân » ou « Zamzam ».



PLAINE D'APAMÉE, théâtre de la bataille qui coûta la vie à Damien Dalassénos au combat du 19 Juillet 998.

basileus qui n'avait pas hésité à accourir du fond de la Bulgarie pour les sauver de l'oppression égyptienne (1).

Le duc d'Antioche parut donc à son tour avec ses contingents sous les remparts de la place syrienne qu'il assiégea avec la plus grande vigueur. Il affama même si bien ses habitants qu'au dire d'Aboulfaradj un chien s'y vendait deux dinars. Mais comme les Grecs étaient sur le point d'entrer dans la place, un secours inespéré arriva aux assiégés. Le gouverneur d'Apamée, Al Malaïti, avait réussi à aviser de sa détresse le général des troupes égyptiennes à Damas, Djeïch Ibn Samsam, qui venait de rentrer dans cette ville après avoir écrasé la révolte des habitants de Sour et aussi celle de Mouffaridj. Il accourut à Apamée avec de grandes forces, dans les premiers jours de juillet. Skylitzès dit que les émirs de Tripoli, de Beyrouth, de Sour, de Damas, c'est-à-dire les gouverneurs de ces villes pour le Khalife, lui avaient envoyé leurs contingents contre l'armée des Grecs. Le mardi 19 (2) une grande bataille s'engagea qui tourna à la confusion des Égyptiens. Ils perdirent deux mille hommes, au dire d'Aboulfaradj, et furent vivement poursuivis jusqu'à Balbek par les soldats du duc d'Antioche, tandis que les Bédouins de la région, ces éternels pillards qui, alors comme aujourd'hui, pratiquaient effrontément l'indépendance du vol envers tous les partis, pillaient leur camp et s'en disputaient le butin (3).

Mais un accident déplorable vint brusquement modifier la situation. Le duc Damien Dalassénos, dans la chaleur de la poursuite, fut inopinément attaqué avec ses fils et sa jeune garde entourant sa bannière, par un retour offensif d'un corps de cinq cents cavaliers africains (4). Réfugié sur une éminence avec ses fils et une dizaine de cavaliers auxiliaires commandés par un guerrier ikhchidite nommé Becharah Ibn Caràra, il reçut dans le flanc un coup d'une de ces terribles lances de fer appelées *drischt*.

1) C'est à Yahia seul que nous devons la connaissance exacte de ces faits et l'explication de l'apparition des Grecs devant Apamée. Ces événements de l'an 998 sont assez inexactement racontés par Açogh'ig au chapitre XXXVII de son livre III.

(2) Sur cette date, voy. Rosen, *op. cit.*, note 259.

3) Açogh'ig, qui place ces faits beaucoup trop tôt, dit que ce furent les Grecs qui pillèrent le camp égyptien mais qu'à ce moment même ils furent mis en déroute par un retour offensif des forces ennemies.

(4) Ibn Chaldoun dit « quinze cents ».

Son agresseur était un guerrier kurde nommé Bar Kéfa par Aboulfaradj et les Byzantins, Ahmed Ibn Al-Dakhak par Ibn el-Athîr. Monté sur un cheval arabe, le corps couvert d'une épaisse cuirasse, il se précipita traîtreusement sur le chef byzantin alors que celui-ci sans défiance croyait qu'il venait lui demander l'amân. La cotte de mailles de Dalassénos fut traversée du coup. Le vaillant chef expira sur-le-champ. Cette mort sous les yeux de tous mit la panique aux rangs des Grecs jusqu'ici victorieux (1). Ce fut à leur tour de fuir devant les Sarrasins qui, joyeux, criaient à tue-tête : « L'ennemi de Dieu est mort. » La déroute fut terrible. Plus de six mille soldats chrétiens périrent. Quelques-uns seulement réussirent à fuir. La plupart des survivants demeurèrent prisonniers des Égyptiens avec les deux fils du duc (2), une foule de patrices, et aussi le fameux guerrier géorgien, le patrice Tchortovanel, le neveu du moine soldat Tornig (3) dont le nom revient à d'autres pages de ce récit et qui devait périr en 1001 dans une querelle armée avec des Russes au fond de l'Asie Mineure.

C'était de nouveau un immense désastre qui mettait une fois de plus en péril la domination byzantine dans la Haute-Syrie, même à Antioche. Les ossements des soldats de Roum couvrirent de leurs monceaux les vastes solitudes de la morne plaine d'Apamée. Aboulfaradj parle de dix mille morts chrétiens dont les têtes furent portées au Khalife au Kaire. Leurs camarades captifs, plus malheureux, furent tous, chefs et soldats, emmenés dans cette ville. Quelle douloureuse odyssée fut la leur, à travers cette interminable route de sables brûlants! Vendus à l'encan, ils menèrent dix ans une horrible vie d'esclaves. Alors seulement, après la conclusion de la paix, les survivants eurent la faculté de se racheter et regagnèrent leur lointaine patrie. Un des fils de Dalassénos fut vendu six mille dirhems ou deniers, plutôt, je pense, six mille dinars.

Le vainqueur de cette belle armée, Djeïch Ibn Samsam, courut insolemment à la poursuite des fuyards jusque sous les murs d'Antioche.

(1) Muralt place encore cette mort à la date de 986! Que d'erreurs accumulées!

(2) Açogh'ig dit qu'un des fils du duc Damien et son frère demeurèrent parmi les morts (chap. XXXVII du liv. III). Cet historien mentionne ici la prise du patrice géorgien Tchortovanel par les Égyptiens. Tchamtchian (t. II, p. 876), qui place cette bataille en 994, dit que ce fut Patric, frère de Tchortovanel, qui fut ici fait prisonnier. Il y a certainement là quelque confusion amenée par ce titre de « patrice » pris pour un nom d'homme.

(3) Voy. *Épopée*, I, p. 418, et aussi p. 33 du présent volume.

Pillant, brûlant, faisant des prisonniers, il parut jusque devant la Porte des Jardins, Bab Al-Djinân, où une escarmouche eut même lieu entre quelques-uns de ses éclaireurs et les habitants. Mais cette fois encore les Égyptiens, n'ayant aucun matériel de siège, ne pouvaient songer à s'attaquer sérieusement à une telle proie. Après avoir paradé quatre jours sous

RUINES D'APAMÉE.

les remparts, les musulmans triomphants retournèrent en terre sarrasine et Djeïch, rentré dans Damas, y établit son camp. C'était en hiver.

La nouvelle du grand désastre d'Apamée paraît avoir très douloureusement impressionné Basile, toujours encore occupé avec toutes ses troupes à combattre les Bulgares. Le basileus semble toutefois avoir éprouvé à ce moment une vive répugnance à recommencer une grande guerre contre toutes les forces du Khalife d'Égypte. En effet, c'est exactement à cette époque, dans l'automne de cette année 998 ou dans la première partie de l'hiver suivant, qu'il faut placer une ambassade envoyée par lui

au Kaire pour offrir au gouvernement du jeune Khalife Hakem représenté par le vizir Bargawan la conclusion d'un armistice d'abord, de la paix ensuite (1). Certainement le basileus agissait ainsi sous le coup de tant de fâcheuses nouvelles successives : l'écrasement par les Égyptiens

PORTRAIT DE SAINT ATHANASE, le grand saint fondateur de la Laure du Mont Athos, contemporain de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimisces et de Basile II. — Peinture murale du XVIe siècle de l'Église de la Laure. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

de la rébellion de Tyr, le massacre de ses soldats devant cette ville, la fin si malheureuse du rebelle Al Alakâ, surtout la déroute de ses troupes à Apamée et la mort du duc Damien Dalassénos. Il eût désiré être tout à fait en paix du côté de la Syrie pour pouvoir mieux se consacrer aux

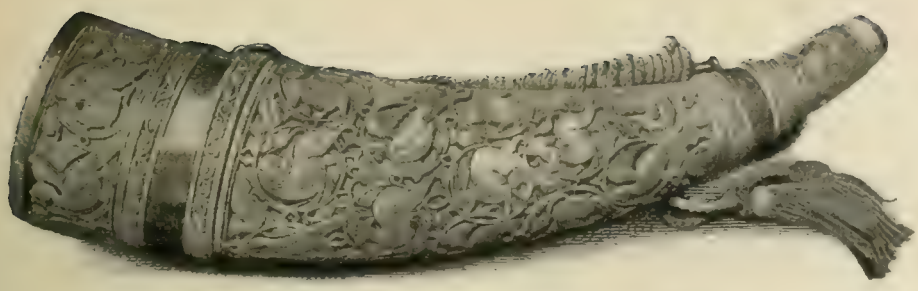
(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 282.

affaires de Bulgarie. Il redoutait surtout quelque incursion des bandes victorieuses de Djeïch sur le territoire de l'empire.

Précisément ce furent les succès de ce général qui motivèrent la réponse peu satisfaisante du Khalife à l'ambassade du basileus. Un des légats impériaux fut seul renvoyé pour porter celle-ci à Constantinople. L'autre fut retenu au Kaire comme otage en attendant le retour dans cette ville des envoyés du Khalife qui accompagnaient son collègue à Byzance (1). Nous ignorons le sens exact de cette réponse faite par le Khalife aux avances du basileus, mais elle dut être tout à fait désagréable puisque ce fut immédiatement après l'avoir reçue que Basile se détermina à retourner pour la seconde fois de sa personne en Syrie. Très probablement le gouvernement égyptien, encouragé par le grand succès de Djeïch Ibn Samsam, se refusa à toute concession et Basile, comprenant la nécessité de relever en Syrie le prestige des armes impériales, se décida à quitter une fois encore ses champs de bataille ordinaires du Balkan et du Rhodope pour prendre lui-même le commandement d'une grande expédition vers le Sud. Il s'agissait pour lui de rétablir fermement son autorité ébranlée au delà de l'Amanus en vengeant terriblement le désastre d'Apamée.

(1) Yahia raconte que ce second ambassadeur, ayant appris au Kaire le nouveau départ du basileus pour la Syrie et ses victoires sur les troupes égyptiennes, pris d'une peur affreuse, supplia qu'on le laissât s'en aller. Mais on le retint avec les procédés les plus délicats jusqu'à ce que le basileus eût quitté à nouveau la terre de l'Islam. Alors seulement il eut permission de s'en aller. Nous verrons qu'il fut à ce moment chargé d'accompagner à Constantinople le patriarche Oreste de Jérusalem, nouvel ambassadeur du Khalife.

SCEAU OU BULLE DE PLOMB DE DAMIEN DALASSÉNOS TUÉ A LA BATAILLE D'APAMÉE LE 19 JUILLET 898 (voy. p. 111.)



OLIFANT d'ivoire. — Art oriental du XIe siècle. — (Musée du Louvre.)

CHAPITRE III

Le magistros et médecin Sisinnios est élu patriarche le 12 avril 996 après un intervalle de quatre années depuis la mort de son prédécesseur Nicolas Chrysobergios. — Actes de son patriarcat. Rupture avec Rome. — Sisinnios meurt dès l'an 998 et est remplacé par le moine Sergios, deuxième patriarche de ce nom. — Célèbre Novelle du basileus Basile datée du mois de janvier 996 destinée à mettre un terme aux empiètements de la grande propriété. — Continuation de la guerre de Bulgarie à partir de la fin de l'an 995. — Désastre de la garnison de Salonique. — Le magistros Grégoire Daronite tué dans ce combat est remplacé par Nicéphore Ouranos (996). — Déroute de l'armée bulgare au gué du fleuve Sperchios (996). — Le basileus rentre en possession de Dyrrachion et de son territoire. — Autres incidents de la lutte gréco-bulgare. — Seconde expédition de Basile en Syrie en l'an 999. — Le basileus et l'armée hivernent en Cilicie. — Expédition de Basile en Arménie au printemps de l'an 1000 pour recueillir l'héritage du curopalate Davith d'Ibéri. — Persécutions du clergé orthodoxe contre les Arméniens. — Entrevue du basileus à Havatchitch avec les rois et princes de Géorgie et d'Arménie, à l'exception du Pagratide Kakig Ier. — Violente échauffourée entre les troupes géorgiennes et les contingents russes au service du basileus. — Le basileus parcourt ses nouveaux États du Daïk'h et procède à leur incorporation à l'empire. — Sur la route du retour il s'arrête chez le magistros Eustathios Maléinos en Cappadoce. — Disgrâce de ce haut fonctionnaire. — Le basileus est de retour à Constantinople au premier printemps de l'an 1001.

BULLE DE PLOMB d'un pape Jean du XIe Siècle, peut-être bien de Jean XIV, contemporain de Basile II.

Avant de dire le peu que nous savons sur cette seconde campagne de Basile II en Asie, il nous faut faire quelques pas en arrière et raconter ce qui s'était passé à Constantinople et sur le théâtre de la guerre en Bulgarie depuis le retour du basileus de sa première expédition dans le Sud, vers les derniers jours de l'an 995 probablement. Hélas, de tout cela, de tous les événements survenus à Constantinople même durant ces trois années 996, 997 et 998, nous ne savons presque rien. Yahia et les autres chroniqueurs orientaux ne nous parlent guère que de ce qui se passait en Syrie. Du reste des affaires de l'empire grec ils ne soufflent mot, sauf quelques indications assez inexactes sur les choses

de Bulgarie. Quant aux Byzantins, à Skylitzès, à Cédrénus, à Psellus, à Zonaras, presque nos seules sources grecques pour ce long règne, ces auteurs passent tout simplement sous silence toutes ces années comme ils en passeront bien d'autres encore par la suite. C'est désolant et presque inouï ; mais c'est ainsi, et jusqu'à la découverte bien improbable de quelque chronique nouvelle, il faut nous résigner.

De ce qui eut lieu à Byzance durant ce temps, de tout ce qui y fut dit, pensé, fait et médité, de toutes les intrigues, de tous les conseils, de tous les événements, de toutes les fêtes, les joies ou les tristesses de ces trois années, au Palais Sacré comme à la Ville et dans les provinces, nous ne savons rien, rien absolument, sauf quelques faits de guerre en Bulgarie sur lesquels je vais revenir tout à l'heure, sauf encore que le magistros Sisinnios, médecin des plus distingués, versé dans les lettres, fut élu patriarche de Constantinople le jour de Pâques, 12 avril de l'an 996 !

On voit que, malgré l'improbation des papes, les Grecs continuaient à élever des laïcs à l'épiscopat. Sisinnios était estimé pour ses vertus et son grand savoir. Yahia, qui nous fournit la date précise de son avènement, ajoute qu'il fut élu après une vacance de quatre années à partir du trépas de son prédécesseur, l'insignifiant Nicolas Chrysobergios (1), mort lui-même après douze ans et huit mois de pontificat. « Cette vacance, dit l'écrivain syrien, eut lieu parce que le basileus avait été tout ce temps-là retenu en Bulgarie par les soucis de la guerre contre le roi Samuel (2). »

(1) On ne sait presque rien de celui-ci ni en bien ni en mal, sauf qu'il consacra le premier métropolitain de Russie, un syrien nommé Michel qu'il envoya dans ce pays avec six évêques. Georges Moine (p. 868, note 2) dit qu'il construisit un monastère au Mont Olympe de Bithynie. — M. Alex. E. Lauriotes a publié dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, XII (1893), pp. 386-387, un *sigillion* inédit de lui du mois d'avril 989, *sigillion* en faveur du monastère de la Laure de l'Athos où ce parchemin se trouve encore aujourd'hui conservé. Par ce document, le monastère τοῦ Γομάτου, situé près d'Hiérissos sur les limites mêmes de la Sainte Montagne, en raison des agressions des Bulgares du voisinage et aussi de son état croissant de délabrement, est réuni à celui de la Laure de Saint-Athanase. — Un accord entre les couvents de Lamponios (τοῦ Λαμπονίου) et de Saint-Paul pour un échange de terres, accord daté de l'an 987 et confirmé par le patriarche Nicolas Chrysobergios, a été également publié par MM. Miklosich et Müller, *op. cit.*, IV, 308. — Il semble que Nicolas Chrysobergios ait fait visite à l'Athos. Il comptait encore parmi les moines de la Sainte Montagne lorsqu'il mourut chef suprême de l'Église orientale. Voy. Gédéon, *L'Athos*, p. 131, note 110. — Dans Zachariæ v. Lingenthal *Gesch. d. gr.-r. Rechts*, 3me éd., 1892, p. 27, je trouve cette phrase : *Ueber einen Rechtsstreit des P. Nicolaos Chrysobergios berichtet* Πειρα XV, 4. *Eine κρίσις desselben in Acta* IV, p. 312.

(2) Ici les indications des Byzantins diffèrent car ils placent (voy. Cédrénus, II, 448) cet interrègne de quatre années *avant* l'élection de Nicolas Chrysobergios et non pas *après* la mort de ce prélat. « Il est très difficile, dit avec raison le baron V. de Rosen, de décider qui

L'antagonisme entre le patriarche, le haut clergé et les moines d'une part, la couronne de l'autre, dit en substance l'historien Gfrœrer (1), constituait une menace si grande pour l'existence même de l'empire, bien

MINIATURE BYZANTINE du fameux Menologion *basilien de la Bibliothèque du Vatican, exécuté sur le commandement de Basile II. — La Présentation au Temple. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)*

que celui-ci eût à ce moment atteint son plus haut degré de puissance, que l'excès du danger amena les deux partis à se rapprocher. Sous le

a raison, d'eux ou de Yahia. » Toutefois le savant russe penche pour l'écrivain syrien, qui d'ordinaire nous renseigne assez exactement sur les dates d'élection des patriarches, plus minutieusement il est vrai sur ceux d'Antioche que sur ceux de Constantinople. Voy. la note 217 de l'ouvrage du baron V. de Rosen sur Yahia dans laquelle cet auteur a discuté et résumé l'état de la question. S'il faut en croire Yahia, en combinant ses renseignements avec ceux des Byzantins, voici dans quel ordre et à quelles dates à peu près se seraient succédé les patriarches de Constantinople sous Jean Tzimiscès et sous son successeur Basile II jusqu'à Sisinnios : — Antoine, élu entre le 21 déc. 973 et le 21 déc. 974 (cinquième année du règne de Jean Tzimiscès) probablement seulement vers le 12 janvier 975. Il règne quatre ans et un mois et meurt vers le mois de février 979. Nicolas Chrysobergios, élu entre le 11 janvier 979 et le 11 janvier 980 (quatrième année du règne de Basile et Constantin) probablement seulement vers le 12 janvier 979. Il règne douze ans et huit mois (Yahia dit douze ans en chiffres ronds; les Byzantins (Zonaras, IV, 117), disent douze ans et huit mois) et meurt donc vers le 12 octobre 991. Interrègne de quatre années. Sisinnios, élu le 12 avril 996.

Jusqu'à nouvel ordre j'admets avec M. Wassiliewsky d'après le témoignage de Yahia que l'interrègne de quatre années eut lieu *après* la mort de Nicolas Chrysobergios durant l'absence de quatre années du basileus Basile en Bulgarie.

1. *Op. cit.*, III, pp. 98 sqq.

règne de Basile II, un accord dut intervenir entre la couronne et les chefs du clergé, qui peut-être bien n'exista jamais sous la forme d'une convention écrite — du moins on ne possède aucun document qui puisse en témoigner — mais qui n'en est pas moins à peu près certain.

Sûrement Basile dut, en son nom comme au nom de ses successeurs, donner à l'Église l'assurance que désormais la couronne ne réclamerait plus comme sous les basileis précédents la même soumission aveugle de la part du patriarche, qu'elle respecterait au contraire un certain nombre de droits nettement définis accordés au siège patriarcal de Constantinople. De son côté le patriarche dut s'engager en quelque manière à renoncer à cette union spirituelle avec Rome qui avait été si ardemment désirée par le fameux Théodore de Stoudion, par Sergios, par Polyeucte et quelques-uns des successeurs de ce dernier. De même et comme complément nécessaire, le patriarche dut promettre de renoncer aussi à ce droit dont avait joui Polyeucte de dire son mot dans les circonstances graves du gouvernement de l'empire. Bref : le patriarche, en compensation de certains avantages, acceptait de séparer nettement la question de son siège d'avec celle des relations entre l'empire d'Orient et l'Église œcuménique et consentait à ne plus s'occuper désormais que de ses intérêts particuliers.

La preuve que toutes ces négociations ont dû se poursuivre à Constantinople, dès avant la fin du xe siècle, nous est fournie par l'histoire même du patriarche qui succéda à Nicolas Chrysobergios. Au printemps de cette même année 996 qui avait vu la mort de ce prélat, Othon III, nous le savons, avait créé pape son proche parent Brunon sous le nom de Grégoire V. Basile II, qui se défiait de ce souverain pontife de race allemande, entièrement dévoué à la politique de la maison de Saxe, avait, nous l'avons vu, prêté son puissant appui au Grec Philagathos dont Crescentius avait fait un antipape. Mais cette entreprise s'était misérablement terminée par le supplice horrible de l'ambitieux prétendant. Dans de semblables circonstances, il est clair que le parti qui, à Constantinople, depuis plus d'un siècle, réclamait avec une infatigable obstination la reconnaissance par le nouveau patriarche au jour de son élection de la suprématie du siège de saint Pierre, dut renoncer à tout espoir d'obtenir pour le moment

la victoire. Sisinnios, le successeur de Nicolas Chrysobergios, était un laïc exerçant la profession de médecin et décoré du titre de magistros. Certainement il n'était arrivé au pouvoir que par la faveur directe de Basile II. Il se montra reconnaissant au basileus durant son passage si court sur le trône patriarcal et rompit ouvertement avec Rome, c'est-à-dire avec Grégoire V qui, au printemps de 998, avait excommunié son rival Philagathos, le candidat infortuné du basileus. Le fait de cette complète rupture tout le long du règne de ce patriarche et du pontificat de Grégoire V est indéniable, bien qu'on ne puisse en donner la preuve par aucun document authentique, mais seulement par des probabilités (1).

En février 997, Sisinnios, second patriarche constantinopolitain de ce nom, publia de concert avec ses suffragants, dont le dernier était Constantin de Sougdée, un règlement sur les mariages illicites (2). Il y rééditait avec plus de vigueur encore les arguments sévères de son prédécesseur, les accompagnant d'une véritable avalanche de termes spéciaux et d'images empruntées pour la plupart à la science médicale (3). Il y prohibait certaines unions qui, jusque-là, passaient pour autorisées par les plus anciens règlements de l'Église. Tout ceci peut-être bien n'avait d'autre but que d'en revenir encore une fois aux quatrièmes noces de l'empereur Léon, de trouver de nouveaux griefs à imputer aux papes de Rome et d'en arriver ainsi plus sûrement à une rupture avec le siège de saint Pierre.

Ce même patriarche, durant son règne si court, réussit encore à mettre d'accord les membres de son clergé divisés précisément sur cette fameuse question des quatrièmes noces du basileus Léon le Sage. Il mit ainsi fin à l'interminable lutte occasionnée par ce quatrième mariage de cet empereur, mariage qui avait été approuvé par le pape Sergios III malgré l'opposition formelle du patriarche Nicolas Mystikos, au milieu

(1) Allatius, *op. cit.*, p. 102, soutient cette opinion contre les religieux de Saint-Maur (*Art de vérifier les dates*, Paris, 1783, t. I, p. 288).

(2) Voy. Rhallis et Potlis, *op. cit.* t. V, pp. 11 à 19 ; XXXIXe article du Manuscrit de Saint-Pétersbourg qui contient l'ouvrage canonique de Zonaras. Deux frères ne peuvent épouser deux cousines germaines et *vice versâ*. Un oncle et un neveu ne peuvent épouser deux sœurs et *vice versâ*. Voy. Gédéon, *op. cit.*, p. 314, note 347. — Dans la *Revue byzantine russe* II, 1895, pp. 152-159, M. A. Pavlov a prouvé que le règlement si connu sur les secondes noces (διάταξις συνοδικὴ περὶ δευτερογαμίας) prohibant celles-ci sous les peines ecclésiastiques les plus sévères, devait également être attribué au patriarche Sisinnios. Voy. *Byz. Zeitschr.*, V, p. 248.

(3) Voy. Leunclavius, *Jus græco-romanum*, I, pp. 197 sqq.

du scandale universel et de l'émotion formidable de l'Église grecque tout entière (1). Sisinnios mourut déjà le 12 juin ou le 12 septembre de l'an 998 (2), après deux ans et quatre mois seulement de pontificat.

On connaît encore de ce patriarche une lettre encyclique aux évêques d'Asie Mineure sur la procession du Saint-Esprit (3) et quelques autres règlements d'ordre ecclésiastique (4). Il eut pour successeur le moine Sergios, de la famille du fameux patriarche Photius comme l'était aussi le dernier de ses prédécesseurs du même nom. Sergios portait le surnom du Manuélite à cause du monastère de Manuel fondé par ce prédécesseur homonyme et dont il était higoumène comme l'avait été également celui-ci.

Sergios, deuxième patriarche de Constantinople de ce nom, avait failli être nommé à cette haute charge bien des années auparavant, lors de la maladie mortelle du patriarche Théophylacte. Le basileus Romain Lacapène avait voulu, à ce moment, l'élever à ces fonctions suprêmes, mais Sergios avait refusé, désignant de lui-même comme un bien meilleur candidat Polyeucte qui finalement avait été élu. Sergios avait pour frère le magistros Cosmas que nous savons avoir été l'ami de Romain Lécapène et le cousin de Photius. Le nouveau patriarche était donc certainement fort avancé en âge quand il arriva au pouvoir. Les auteurs s'accordent à lui reconnaître toutes les vertus, une science profonde jointe à une grande modestie. Son éloquence était sans hauteur, pleine de douceur, d'humilité et de fermeté à la fois.

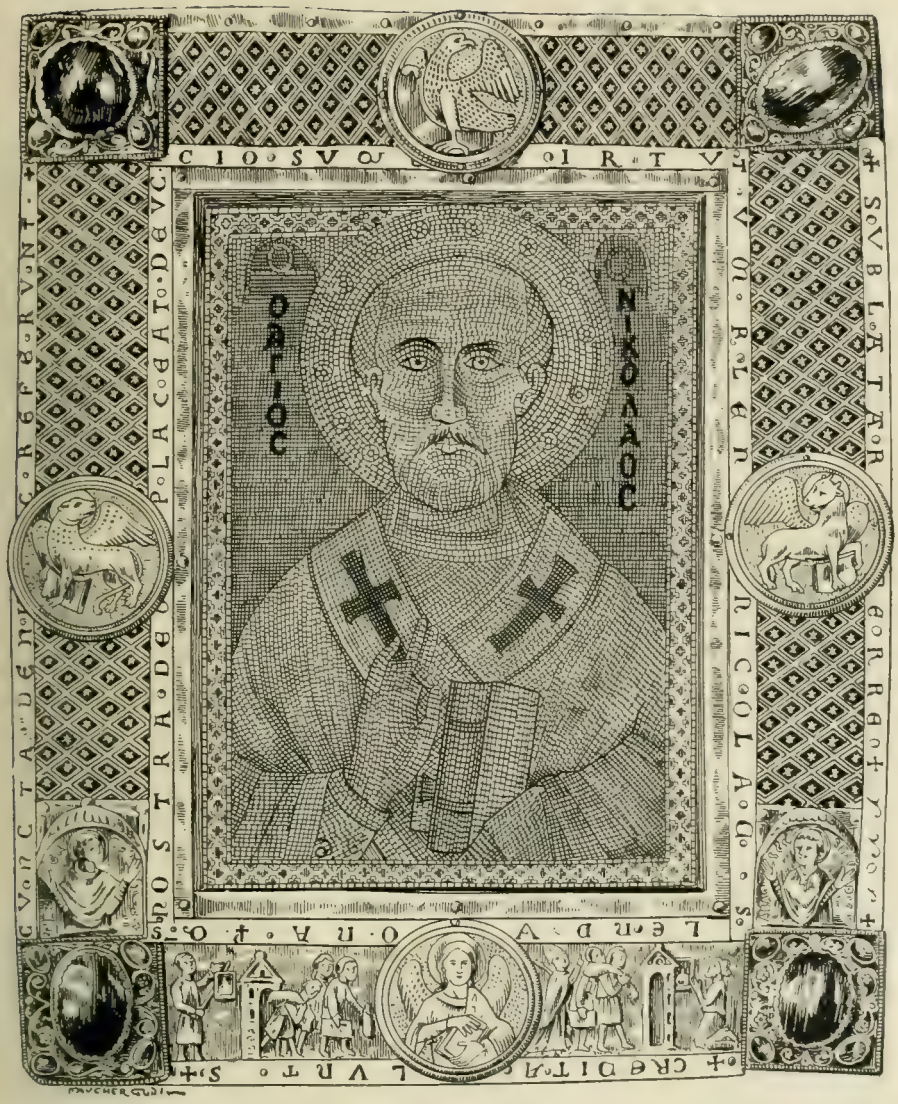
Peu après la mort de Sisinnios, Grégoire V, prématurément descendu dans la tombe, fut à son tour remplacé par le fameux Sylvestre II, et à Constantinople, où l'on était toujours parfaitement informé des choses de Rome, on demeura assuré que la conduite violente d'Othon III d'Allemagne à l'endroit des Romains amènerait infailliblement à bref

(1) Skylitzès et Cédrénus mentionnent cette initiative du patriarche Sisinnios. Son τόμος συνοδικὸς relatif à cette question si importante, en date de 997, figure dans le Σύνταγμα τῶν κανόνων, t. V, p. 11. — Dans le manuscrit 264 de la *Biblioth. Bodléienne*, fol. 159, figure une Ἔκθεσις κανόνων de ce patriarche et de ses métropolitains et évêques.

(2) Voy. sur cette date fournie par Yahia : Rosen, *op. cit.*, notes 218 et 290. D'ordinaire on ne place la mort de ce patriarche qu'à l'an 999. Voy. Gédéon, Πατριαρχικοὶ πίνακες, p. 314, et Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 103, note 2.

(3) Skylitzès, Cedrénus, Joel. Voy. Andronic Dimitrakopoulos, Ὀρθόδοξος Ἑλλάς, Leipzig, 1872, pp. 4-5.

(4) Rhallis et Potlis, *op. cit.*, t. V. pp. 11 sqq.



MOSAÏQUE BYZANTINE portative du XIme Siècle représentant saint Nicolas, ayant fait jadis partie du Trésor de l'abbaye princière de Burtscheid et aujourd'hui encore conservée à l'église paroissiale de Saint-Jean de cette localité de Burtscheid (en français Borcette), actuellement faubourg d'Aix-la-Chapelle. — Le cadre, en argent doré, est de travail occidental postérieur.

délai quelque catastrophe dans cette cité. Les motifs pour lesquels, lors de l'élection du patriarche précédent, on s'était préoccupé uniquement de nommer un candidat qui fût «*persona grata*» au Palais Sacré, n'existaient plus. Le besoin d'un laïc ou d'un homme de cour ne se faisant plus

autant sentir, on choisit, cette fois, un simple religieux. « Cette nomination, ajoute Gfrœrer, fut très probablement un succès du parti des « Théodoriens » qui, bien que voyant leur influence fort affaiblie sous ce règne, n'en continuaient pas moins à exister et n'avaient aucunement renoncé à leurs espérances. »

On doit rapporter à cette époque du règne, exactement au mois de janvier 996 (1), une Novelle du basileus Basile fixant à quarante ans la prescription pour l'exercice du droit de retrait des pauvres contre les riches et renouvelant et renforçant celle si fameuse de Romain Lécapène contre les acquêts des employés de l'État inspirée par cette théorie que la masse de la propriété rurale devait être considérée comme fermée et inaliénable. Cette Novelle de Basile dont le texte, chose extraordinaire, nous est parvenu accompagné de précieuses scholies inscrites directement par ce grand basileus (2), est un des principaux parmi les monuments juridiques hélas si infiniment rares qui nous aient été conservés du règne pourtant si prolongé de ce prince. Elle est fort développée. Son importance est extrême. Elle fut dictée par cette nécessité toujours croissante dans l'empire à cette époque de mettre un terme aux empiètements immenses de la grande propriété (3).

Elle est intitulée : « Nouvelle constitution du pieux basileus Basile le Jeune condamnant ceux des riches qui s'enrichissent aux dépens des pauvres, conformément à la première Novelle du basileus Romain l'Ancien de l'an 935 (4) ». Il est dit en substance dans ce très curieux document que le basileus, dans ses voyages à travers l'empire, ailleurs encore, lorsqu'il a voulu s'enquérir des conditions réciproques dans lesquelles vivaient les riches et les pauvres, a reçu des plaintes innombrables exposant que les biens de ces derniers se trouvaient constamment accaparés ou détenus par les puissants (δυνατοί) par suite de cette notion fausse dont

(1) Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 86 et 93, donne à tort la date de « janvier 997 ». — Suivant le style administratif du temps la Novelle est datée de la IXme Indiction de l'an de la Création du monde 6504.

(2) L'original en est perdu. Nous ne connaissons ce précieux document que par une copie très postérieure en slavon liturgique intercalée dans une Novelle de Michel Paléologue.

(3) Voy. Zachariæ v. Lingenthal *Jus græco-romanum*, III, p. 306, nov. XXIX, et Mortreuil, *op. cit.*, t. II, p. 358, n° II.

(4) Et non 929 ou 928. Voy. Zachariæ v. L. *id.*, pp. 242, note 1, et 243, note 6.

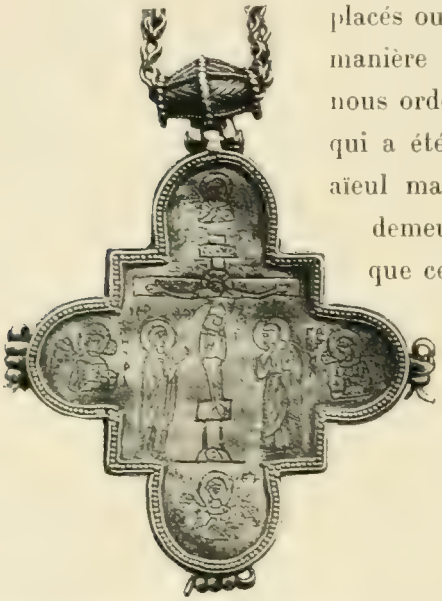
sont imbus ceux-ci que la possession de ces propriétés leur demeure assurée même lorsqu'ils se les sont appropriées illégalement, pourvu qu'ils aient réussi par ruse, dons ou violences, à empêcher durant un espace de quarante années les pauvres dépossédés par eux de déposer une plainte régulière.

Suivent des considérations exposant longuement le péril d'un pareil état de choses avec de curieux exemples destinés à illustrer ce péril, par exemple : « De cette manière les familles des Phocas et des Maléinos ont acquis des biens immenses qu'elles ont conservés jusqu'à ce jour. » — Ici éclate bien toute la rancune séculaire de la dynastie macédonienne contre ces grands clans nobles d'Anatolie auteurs de tant de terribles rébellions à peine vaincues, — et puis encore : « Le patrice Constantin Maléinos et son fils le magistros Eustathios se trouvent ainsi depuis cent ans, peut-être bien cent vingt, en possession incontestée de propriétés injustement acquises par eux. Il en est de même pour les Phocas, qui, de père en fils, depuis plus d'un siècle, ont réussi eux aussi, presque sans interruption, à détenir des biens injustement acquis (1). Tout dernièrement encore de nouveaux parvenus ont ainsi fait leur chemin. Tel, par exemple, ce Philokales, simple paysan qui longtemps dans la plus misérable condition a vécu du travail de ses mains et payait les mêmes taxes que les autres paysans ses frères, mais qui maintenant, depuis que la fortune l'a mis si en vue, a obtenu diverses dignités palatines, a été nommé successivement « hebdomadarios », puis « kitonite », puis « protovestiarite » (2), et a acquis des biens immenses. Il n'est toutefois pas demeuré impuni. Car, lorsque nous arrivâmes dans la contrée où ses biens étaient situés, et que nous eûmes reçu les plaintes de ceux qu'il avait dépossédés, nous

(1) Ces passages si curieux relatifs aux familles des Phocas et des Maléinos paraissent être des scholies ajoutées de la main même du basileus sur la copie au net qui lui avait été présentée à la signature. Voy. Zachariae *op. cit.*, III, p. 340, note 24, et p. 341, note 33. Il y a encore dans ce document d'autres scholies de la main du basileus, une entre autres où Basile parle des descendants du magistros Romain Mouselé, réduits à la plus extrême misère. Ces remarques qui nous donnent la pensée même de ce grand prince, ne sont-elles pas infiniment intéressantes et précieuses ? — A propos de ce magistros Romain Mouselé, voy. la savante note du P. Delehaye sur le collège constantinopolitain et la famille de ce nom, insérée dans sa *Vita sancti Nicephori*, p. 161, *Appendix*. Je ne crois pas que le P. Delehaye ait dans ce point particulier raison de lire ici : *Romanum Magistrum domus* τοῦ Μουσελέ.

(2) Ou « premier chambellan ».

ordonnâmes que toutes les constructions qu'il avait fait élever fussent rasées et que les terres ravies par lui aux pauvres fussent restituées à ceux-ci. Maintenant cet individu vit de nouveau sur le petit bien qu'il possédait au début de sa carrière et est redevenu ce qu'il était de par sa naissance : un simple paysan. Notre impériale volonté est qu'il en devienne ainsi de tous ceux de nos sujets hauts placés ou non qui se sont appropriés de telle manière le bien des pauvres. C'est pourquoi nous ordonnons ce qui suit : Tout domaine qui a été constitué avant le temps de notre aïeul maternel le basileus Romain Lécapène demeurera acquis à son propriétaire pourvu que celui-ci puisse justifier par documents authentiques que son droit est antérieur à cette époque; par contre toute acquisition faite seulement après la promulgation de l'édit de notre grand-père (1) et en opposition avec les dispositions y édictées, sera considérée comme nulle et sans valeur.



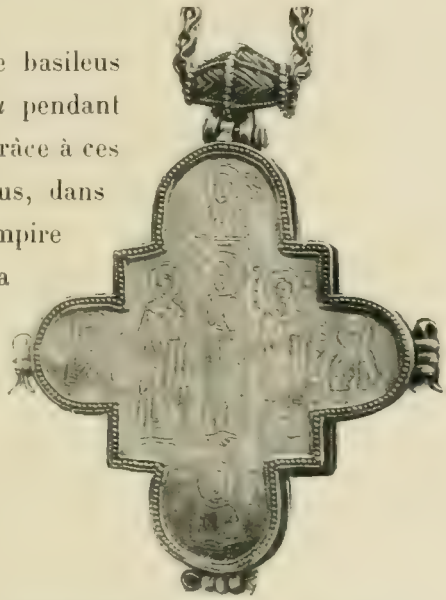
RELIQUAIRE cruciforme d'origine slavo-byzantine en métal doré des XIe ou XIIe Siècles conservé au Trésor de la Cathédrale de Hildesheim. — Face antérieure. La Crucifixion. Bustes des quatre archanges Uriel, Gabriel, Michel et Raphael. — Ce reliquaire a contenu primitivement des reliques de saints d'origine slave.

« Aucun bénéfice provenant de la prescription, fût-elle de quarante années ou même davantage, n'aura force pour maintenir, ni dans le présent ni dans l'avenir, lesdites acquisitions. Tout au contraire, les possesseurs d'origine, les paysans, qui en ont été expulsés jadis par ces propriétaires de *latifundia*, sont en droit de réclamer leur réintégration immédiate dans lesdits biens, sans être tenus à restituer le prix d'achat reçu (par échange) et à payer aucune indemnité pour les améliorations introduites par les propriétaires dépossédés.

(1) Date de l'an 935. — Voy. cet edit dans Gfrœrer, *op. cit.*, III, pp. 11 à 13.

« Et comme il est souvent arrivé que ceux qui avaient acquis ainsi injustement des terres se sont fait confirmer ces biens injustement acquis par des chrysobulles impériaux décrivant lesdits biens et en indiquant les noms et les limites, nous ordonnons ce qui suit : ces chrysobulles, même ceux contresignés de notre propre signature, seront sans valeur effective contre les plaintes justifiées des propriétaires dépossédés ou fraudés. »

Le texte expose ensuite que le basileus Basile II a pu se convaincre *de visu* pendant ses voyages à travers l'empire que, grâce à ces chrysobulles frauduleusement obtenus, dans toute la portion occidentale de l'empire comme aussi dans presque toute la région orientale, une masse immense de biens de paysans, aussi de biens domaniaux, ont été ainsi concédés à des propriétaires injustement pourvus.



RELIQUAIRE d'origine slavo-byzantine en métal doré des XIe ou XIIe Siècles conservé au Trésor de la cathédrale de Hildesheim. — Face postérieure. Les saints Jacques, Elie et Basile. Quatre autres bustes de saints dans les angles. — Ce reliquaire a contenu primitivement des reliques de saints d'origine slave.

Vient maintenant un passage spécialement consacré aux acquisitions illégales de biens par les communautés religieuses « qui en sont infiniment avides ». « Nous sommes également convaincus qu'une foule de petites propriétés ont été absorbées par les monastères. Il est arrivé dans maint endroit qu'un paysan bâtissait une église, lui donnait son bien avec l'assentiment des autres membres de la communauté et devenait de ce fait moine attaché à l'église ainsi dotée. Deux ou trois autres suivaient cet exemple, abandonnant intégralement leur héritage, et devenaient moines au service de cette église. Puis, à la mort de ce donateur d'origine, le plus proche métropolitain ou évêque mettait la main sur son héritage, le transformait en couvent et gardait le tout pour lui ou en faisait don à d'autres. Partout où se sont passés

de tels faits, nous ordonnons que les biens en question soient restitués aux pauvres et redeviennent terres de paysans, que l'évêque ou le métropolitain les ait conservés pour lui ou remis à d'autres. Aucune prescription, de quelque durée qu'elle soit, n'aura force de loi pour assurer la possession de ces biens mal acquis, à moins que, comme c'était le cas au début, au moins deux ou trois moines ne viennent à remplir de nouveau le service dans l'église en question; mais de toute manière ces biens ainsi voués au service de l'église conserveront la qualité de biens de paysans et l'évêque ou le métropolitain ne pourra exercer sur lesdits moines que la surveillance spirituelle et n'aura pas le droit de disposer de leurs terres.

« Au cas où un des basileis précédents aurait concédé des privilèges à une église de village et établi des bénéfices en forme, celle-ci, bien que ce soit contre le droit strict, demeurera comme avant soumise à l'évêque ou au métropolitain et lesdits bénéfices continueront à avoir force de loi, mais à condition qu'ils ne pourront être transmis à aucun autre qu'à un moine. Ces dispositions ne s'appliquent du reste pas à des monastères, mais à de simples églises de village. Si, par contre, une église de village s'est accrue autrefois grâce à des donations jusqu'à devenir un véritable monastère, de telle sorte que jusqu'à huit ou dix moines ou plus encore y vivent en communauté, nous ordonnons, bien que ce soit contre le droit strict, que ce monastère ainsi constitué soit maintenu sous l'autorité de l'évêque ou du métropolitain qui aura la faculté d'administrer à son gré les biens d'une telle fondation, à condition toutefois que le nombre primitif des moines n'aura pas été réduit et que les biens en question suffiront à l'entretien de la communauté (1). Mais, à partir d'aujourd'hui, il ne sera plus permis de procéder à ces transformations d'églises de village en monastères et au cas où des évêques ou métropolitains viendraient à commettre un nombre de moines supérieur à huit ou dix pour le service de simples églises de campagne, nous ordonnons, d'accord avec les ordonnances de notre grand-père Romain, que de pareilles

1 Le basileus fait ici allusion à une plus ancienne Novelle de lui édictant les dispositions à observer en pareil cas. Cette Novelle ne nous a malheureusement pas été conservée. Voy. Zachariae *Jus gr.-rom.*, t. III, p. 306, nov. XXVIII.

ordinations seront sans valeur légale même si les biens desdites églises suffisent pour la nourriture des frères. Bien plus, nous ordonnons que des églises de campagne de cette espèce ne pourront jamais obtenir les droits d'un monastère mais conserveront toujours la personnalité de bien de paysans (et auront en conséquence à supporter toutes les taxes de l'État). Il n'en sera toutefois pas ainsi pour les monastères de fondation ancienne. A supposer même que le nombre primitif de leurs religieux se soit ou non fondu par suite de la négligence de leurs chefs ecclésiastiques, ils n'en demeureront pas moins sous la puissance des évêques ou métropolitains et ceux-ci continueront comme par le passé à disposer de leurs biens. »

Le texte en revient ici à parler une fois de plus des empiètements commis par les laïcs. « Aucune prescription, s'écrie l'impérial législateur, ne pourra prévaloir contre les droits du fisc ou du domaine qui est constamment qualifié pour poursuivre la restitution de sa propriété. Tels sont en effet les charges et les soucis qui reposent sur la tête du prince qu'il lui est impossible d'administrer par lui-même tous les biens de la couronne et qu'il doit en confier le soin à des fonctionnaires. Au cas donc où lesdits intermédiaires, devenus infidèles ou corrompus, auraient cédé à autrui des biens du domaine, le basileus a toujours la faculté à n'importe quel moment de s'emparer de ce qui a été ainsi perdu par la couronne et détourné. »

Plus loin le basileus se dit encore amené à décréter ce qui suit : « L'ancienne loi suivant laquelle tout individu du rang de protospathaire ou au-dessus qui aura commis un homicide ne peut être puni que de la perte de ses fonctions et dignités et ne peut être mis à mort, demeure révoquée. Tous ceux de ce rang qui se seront mis dans ce cas, ou auront conspiré ou auront excité d'autres à commettre ces crimes, non seulement perdront leurs dignités mais aussi la tête.

« Finalement, comme dans le temps où nous n'avions pas encore pris en mains le pouvoir, alors que le chancelier Basile gouvernait l'empire en notre nom, beaucoup de chrysobulles ont été promulgués par lesquels cet homme n'en faisait qu'à sa guise sans prêter aucune attention à nos désirs, nous renouvelons ici l'ordonnance une fois déjà promulguée

par nous établissant que parmi lesdits chrysobulles, ceux-là seuls auront force de loi auxquels nous aurons ajouté après revision le mot ἐστηρίθη « confirmé ». Tous ceux, par contre, qui n'auront pas été présentés à notre signature et dont nous dénions chaque mot sont déclarés nuls et de nul effet. »

C'est là le très imparfait et trop bref résumé des dispositions principales contenues dans ce document extraordinaire. Cette Novelle si importante, il faut bien le dire, ne se trouvait nullement en contradiction, ainsi qu'on pourrait le croire, avec l'ordonnance du même basileus Basile du 4 avril 988 (1) abrogeant la célèbre Novelle de Nicéphore Phocas sur les monastères. Elle ne faisait, bien au contraire, que la renforcer et la compléter.

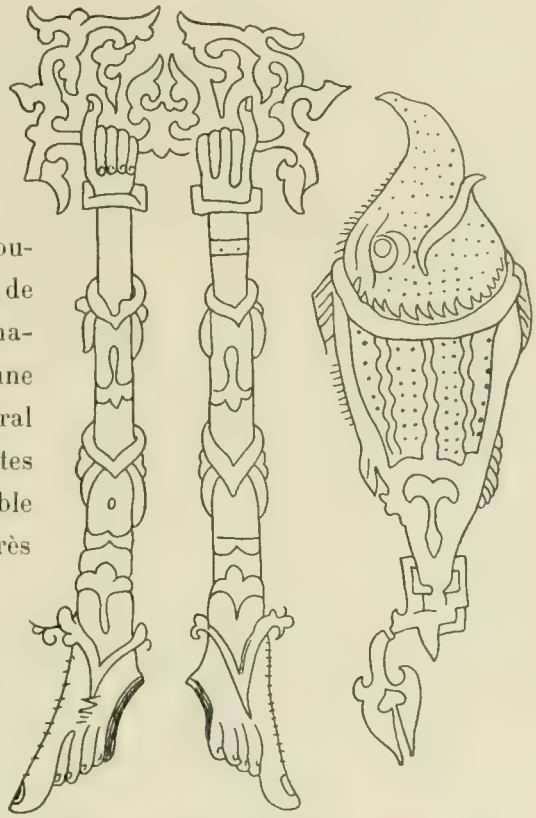
Cette ordonnance de 988 en effet interdisait de poursuivre à l'avenir la transformation des biens de paysans en biens de monastères. D'ailleurs l'édit de Romain Lécapène auquel se réfère expressément la Novelle de 996 avait déjà fait les mêmes défenses. Cette Novelle de 996 ne retire donc rien de ce qui avait été accordé par celle du mois d'avril 988 qui remettait en vigueur les ordonnances de Romain Lécapène ; tout au contraire elle accorde davantage en ordonnant premièrement que parmi ces biens ecclésiastiques constitués à l'aide de biens de paysans, ceux-là seuls ne pourront être atteints qui ont été attribués par lettres impériales à des églises de campagne ; secondement, que toute église de campagne, même constituée à l'aide de biens de paysans, qui jouira de dotations suffisantes pour faire vivre huit ou dix moines et au-dessus, obtiendra tous les droits des véritables monastères. Si l'on s'en fût tenu au texte de l'édit de Romain Lécapène, il n'eût pas été loisible de profiter de ces deux dispositions. La remarque répétée à deux reprises dans le texte de Basile II que le basileus accorde plus que ce qui serait la stricte justice est donc basée sur l'exacte vérité et l'on voit clairement que cette Novelle, bien qu'en apparence — et certainement avec intention — le ton en soit fort âpre à l'endroit du haut clergé, lui est en réalité plutôt favorable.

Ce document impérial est par contre très dur, même très violent pour la noblesse provinciale. Il constitue pour cette classe de grands

1 Voy. *Epopée*, I, p. 727.

MINIATURE d'un magnifique psautier [illegible]

propriétaires une véritable menace de destruction. « Nous nous sommes convaincus *de visu* dans nos voyages, dit le basileus, que grâce à ces chrysobulles frauduleusement obtenus dans tout l'occident de l'empire, comme dans presque tout l'orient, une masse immense de biens appartenant primitivement à des paysans ou encore faisant partie du domaine ont été attribués à des propriétaires qui ne peuvent justifier de leurs titres. » Ces propriétaires irréguliers si nombreux se trouvaient maintenant contraints de tout restituer. Quelle consternation immense dut produire une mesure d'ordre aussi général parmi tous ces riches archontes provinciaux ! C'était la véritable revanche de la couronne après toutes ces interminables séditions qui avaient pris naissance en Anatolie.



INITIALES tirées d'un Evangéliaire manuscrit byzantin des environs de l'an 1000 conservé au Monastère de Karakallou au Mont Athos. — H. Brockhaus, Die Kunst in den Athos-Klostern.

Bien plus, la noblesse perdait les derniers privilèges qui pouvaient fortifier sa résistance. Le personnage de caste noble risquait maintenant à l'égal de l'homme du menu peuple de payer de sa vie ses méfaits au lieu d'avoir comme jusqu'ici la faculté de se racheter par la perte de ses titres et dignités, peut-être aussi par celle de ses biens. Ce décret d'esprit équitable mais véritablement draconien dans l'exécution, ne fut probablement jamais appliqué dans toute sa rigueur et son intégrité. Nous en avons la preuve par un des exemples mêmes que cite le basileus dans sa Novelle. Sur les trois noms

produits dans ce document comme étant ceux de familles ou d'individus qui s'étaient enrichis illégalement au détriment des pauvres, les deux illustres clans des Phocas et des Maléinos et le parvenu Philokales, ce dernier seul semble avoir subi l'application rigoureuse de la loi nouvelle qui le fit retomber au rang de paysan. Eustathios Maléinos, en effet, ne fut pas sérieusement inquiété puisque cinq ans après nous le verrons dans ses immenses terres d'Asie faire accueil au basileus Basile et à son armée revenant de Géorgie. Alors seulement, le basileus ayant pu constater *de visu* l'étendue choquante de ses colossales richesses, l'emmena avec lui à Constantinople où il le maintint jusqu'à sa mort dans une captivité dorée, après quoi il confisqua tous ses biens au bénéfice du Trésor. Certainement dans ces énormes domaines des Maléinos se trouvaient compris beaucoup d'anciens biens de paysans. Quant aux Phocas, bien que les sources contemporaines n'en disent rien et que le texte de la Novelle impériale semble l'ignorer, il est bien probable, malgré ce que peut en dire Gfrœrer (1), qu'après leur chute à la suite de la révolte de Bardas Phocas, ils avaient dû être alors déjà dépouillés au profit de la couronne de la majeure partie, sinon de la totalité de leurs terres parmi lesquelles devaient figurer beaucoup d'anciens biens de paysans ou aussi du domaine frauduleusement détournés. Mais cette confiscation n'avait pu être que la suite même de cette révolte fameuse et non l'application de la Novelle de l'an 996 postérieure de plusieurs années à ces événements.

Autant Romain Lécapène dans sa célèbre Novelle avait eu pour but unique le bien des classes pauvres et le désir de préserver leur propriété des atteintes des riches, autant les mobiles de Basile II semblent avoir été d'ordre moins désintéressé. La preuve en est surtout dans les dispositions édictées par ce prince au sujet des dotations pieuses. Si le basileus s'oppose si vivement à la transformation des églises rurales en monastères véritables, c'est que ces derniers, conformément à d'antiques privilèges, jouissaient à l'endroit du Trésor de certaines exemptions fort importantes qu'il n'était plus dans son intention d'accorder dorénavant à qui que ce fût : laïc ou prêtre (2).

(1) *Op. cit.*, III, p. 96.
(2) Une des pièces composant le cartulaire du fameux monastère asiatique de Saint-Paul.

Pendant que le basileus Basile se trouvait en Asie en 995, la guerre n'avait cessé de faire rage en Bulgarie. Elle avait continué de plus belle après son retour. En dehors de la connaissance de ce simple fait, nous sommes très mal renseignés. « Tandis que le basileus Basile était à Antioche (c'est-à-dire en Syrie), dit Yahia, Samuel, cet homme belliqueux qui ne connaissait pas le repos, s'était mis à reprendre les villes qui lui avaient été enlevées par les Byzantins. » Une des principales entreprises de l'infatigable souverain semble avoir été à ce moment dirigée contre la garnison de la grande cité de Salonique. Il faut de toute nécessité placer ici cet incident de la lutte dont j'ai déjà dit quelques mots aux événements des années 995 ou 996. Samuel, dans le but d'attirer au dehors le magistros Grégoire (1) Daronite, des princes de Darôn, que Basile avait fait gouverneur de cette seconde ville de l'empire (2), avait envoyé un petit corps de troupes faire une démonstration jusque sous ses remparts. Lui-même avec le gros de ses forces s'était mis en embuscade. Le magistros Grégoire, qui, depuis l'an 990 qu'il était pourvu de ce commandement, avait maintes fois avec son fils Aschod et son lieutenant également arménien, Saak, le prince de Hantzit, fils d'Abel, livré bataille aux Bulgares, ignora

du Latron conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque Vaticane, pièce datée de l'an 986, donne de curieux détails sur la vie monastique à cette époque. Il s'agit d'une contestation entre les moines de ce couvent et ceux d'un autre monastère de cette sainte montagne. L'empereur Basile, après une enquête dirigée par le protospathaire Basile « mystikos et juge de l'Hippodrome et du thème des Thracésiens », donna gain de cause aux moines de Saint-Paul, qui signèrent une convention avec la partie adverse. Cette convention fut approuvée l'an d'après par le patriarche Nicolas Chrysobergios. Voyez les détails si curieux sur cette affaire dans l'article de M. Wassiliewsky intitulé *Matériaux pour l'histoire de l'État a Byzance*, inséré dans le tome CCX (pp. 101-105) du *Journal du Min. de l'I. P. russe* livraison de juillet 1880).

Je dois encore signaler ici un document dont je n'avais pas eu connaissance lors de la publication du tome Ier de l'*Épopée byzantine*. Il s'agit d'un chrysobulle des basileis Basile et Constantin daté de juin, année du monde 6486 (d'après la correction proposée), Ind. 6, c'est-à-dire de juin 978, publié sans aucune indication d'origine par M. Alex. E. Lauriotes dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, t. XII (1892), n° du 10 avril, p. 86. Ce chrysobulle porte donation : 1° de dix talents d'argent à prélever annuellement sur le trésor royal en faveur d'Athanase et du monastère de Lavra; 2° d'un reliquaire en or, orné de pierreries : κιβώτιον χρυσόπλεκτον λιθοκόλλητον, contenant : 1° le chef de saint Michel de Synnada en Phrygie; 2° le chef de saint Eustratios, martyr ; 3° un bras de saint Jean Chrysostome recouvert de sa peau.

Dans l'exposé des motifs il est fait mention des donations faites par les prédécesseurs des deux empereurs. Eux ne veulent pas rester en arrière. Il semble que ce soit devenu un usage de faire un don de joyeux avènement à la Sainte Laure. Comp. les donations faites par Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès. (*Vie de saint Athanase* par Pomalovsky, p. 50.)

(1) Ou Krikorikos.

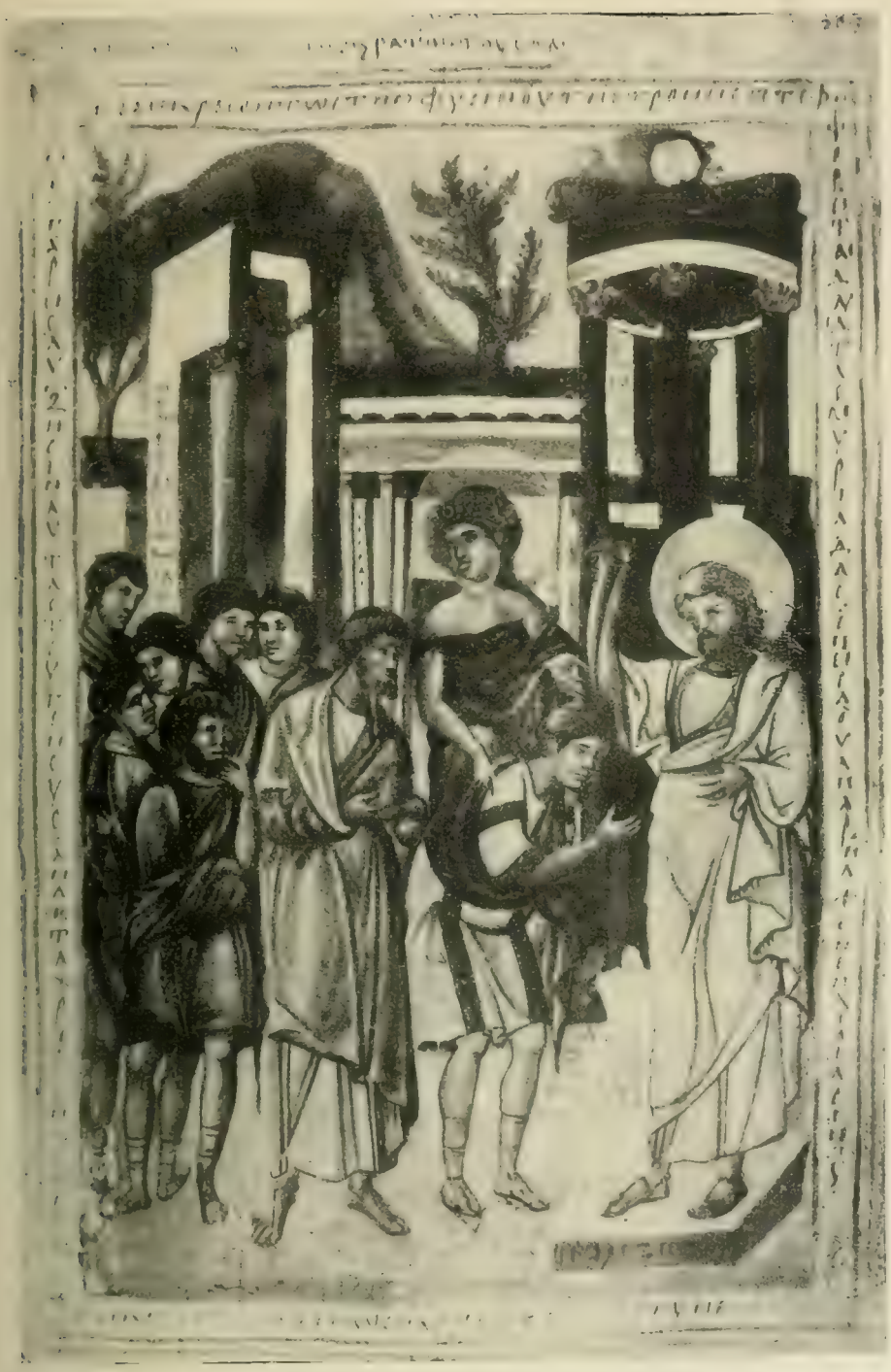
(2) Cedrénus, II, pp. 447, 449 sqq. — Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 116, place à tort cet incident en 991.

le piège que lui tendait le tsar. Il avait détaché en avant-garde son fils pour surveiller et épier l'ennemi. Lui-même suivait avec le reste de la garnison. Aschod, jeune et téméraire, rencontrant le petit corps envoyé en éclaireur par Samuel, le bouscula facilement et se lança à sa poursuite. L'imprudent tomba dans l'embûche du Comitopoule. Lui et les siens se défendirent comme des lions. Son père qui l'adorait, averti du danger, vola à son secours. Mais le vieux magistros, enveloppé par d'innombrables ennemis, périt après une défense héroïque, probablement avec une grande partie de ses soldats. Aschod et le prince de Hantzit, faits prisonniers, furent emmenés par les Bulgares. Nous ignorons le lieu précis de cette tragédie.

PLAQUE en stéatite de travail byzantin des XIe ou XIIe Siècles. — Saint Georges. — Musée archéologique d'Angers.)

Évidemment le magistros arménien avait, cette fois encore, négligé de se faire suffisamment éclairer. Et pourtant il n'est pas un traité de tactique de l'époque qui n'insiste sur la nécessité de cette précaution élémentaire. « Aie des éclaireurs, dit le grand seigneur byzantin dont M. Wassiliewski a publié les curieux *Conseils et Récits* (1), aie aussi d'intelligents leveurs de plans. Avant de te mettre en marche, ordonne-leur d'examiner les routes, et dès que tu auras ruiné le pays ennemi, sors-en par une autre route ; ainsi tu n'auras pas d'ennuis. S'il n'y a qu'une route, exécute ton irruption avec soudaineté, à l'improviste, et aussitôt après retire-toi en hâte par le même chemin. Autrement fais occuper par tes gens les défilés et les hauteurs environnantes et donne

(1) Voy. *Epopée*, I, pp. 620 sqq. — *Op. cit.*, chap. LXXII.



*MINIATURE BYZANTINE (d'un manuscrit de l'*Ancien Testament *du XIe Siècle conservé à la Bibliothèque Vaticane. — Samuel et le roi David entouré de ses six frères. Derrière David on aperçoit la personnification d'Israël. (Beissel,* Vatican. Miniaturen.)

à ces hommes des chefs braves. Puis après avoir ruiné le pays ennemi, rentre chez toi avec le secours de Dieu, sans peines, te réjouissant et te divertissant. Garde soigneusement les kastra de la frontière et tout le pays dont la garde t'a été confiée et n'aie jamais confiance dans les toparques voisins (1), même s'ils te juraient amitié. »

A une autre place de son livre encore (2), le même auteur revient avec insistance sur ce sujet qui lui est cher. « Si tu te trouves en pays ennemi, stratigos, aie des éclaireurs nombreux, fidèles et actifs, de ceux que nous appelons des « kontarioi » (3). Par eux tu connaîtras la force de l'ennemi et ses projets astucieux. Sans éclaireurs il est impossible de réussir. Que les tiens s'ignorent entre eux. L'un d'eux pourrait être pris et sa perte ferait découvrir les autres. Aie aussi d'autres émissaires, de ceux qu'on nomme « synodikoi » (4) parce qu'ils vont prendre langue par huit, neuf, dix ou plus. Ne regrette point tes générosités envers eux, surtout quand ils sont en service. Parle-leur souvent, et observe dans ces conversations la nature de chacun. Rends-toi compte qui, parmi eux, a l'esprit droit, et qui l'esprit intrigant, qui est véridique et qui menteur, qui est entreprenant ou paresseux, hardi ou couard. Mais que jamais aucun d'eux ni personne ne connaisse le fond de ta pensée. »

Lorsque la nouvelle du désastre de la garnison de Salonique parvint au basileus, il se trouvait peut-être encore en Syrie, peut-être bien à Antioche. Pour remplacer le malheureux prince de Darôn, Basile expédia en hâte dans la grande cité macédonienne en qualité de généralissime ou plus exactement de domestique des scholes d'Occident, c'est-à-dire d'Europe (5), Nicéphore Ouranos, l'ancien ambassadeur impérial à Bagdad lors de la fuite de Bardas Skléros auprès du Khalife en 980. Ce fonctionnaire infortuné, après une dure captivité en terre sarrasine, avait, on le sait, réussi à se racheter et à regagner Constantinople. Ce n'était pas le premier venu. S'il avait été diplomate peu heureux, il allait se montrer capitaine de mérite. C'était aussi un lettré distingué. Il est l'auteur

(1) C'est-à-dire les dynastes étrangers du voisinage.
(2) Chapitres XXIV et XXV.
(3) Κοντάριοι.
(4) Συνοδικοί.
(5) Πάσης Δύσεως ἄρχων.

d'une *Vie* manuscrite du saint syrien Syméon Thaumastoorcitis divisée en deux cent cinquante chapitres, vie manuscrite qui n'est d'ailleurs qu'une paraphrase d'une *Vie* bien plus ancienne rédigée au VIe siècle (1).

Nicéphore Ouranos se rendit immédiatement à Salonique. Il partit de là pour le théâtre de la guerre où les forces impériales étaient demeurées sans chef par la mort du Daronite et la captivité de son fils. Ceci se passait dans le courant de l'année 996. Sans doute le basileus, à son retour dans la capitale, ne jugea pas à propos de reprendre à ce moment la direction de la guerre bulgare et les soucis du pouvoir le retinrent au Palais Sacré. Il n'était que temps cependant qu'un chef expérimenté comme Nicéphore Ouranos survînt. Dès son arrivée dans Salonique, celui-ci apprit que le tsar Samuel, encouragé par son premier succès sur le Daronite, avait une fois de plus envahi le territoire de l'empire, se dirigeant cette fois droit vers le sud.

Nous n'avons que bien peu de détails, hélas! Nous savons seulement par quelques mots de Skylitzès que le tsar bulgare avait, à la tête de ses bandes éprouvées, franchi l'étroit défilé si beau et si poétique, si riant et si sauvage à la fois de Tempé de Thessalie entre les deux masses gigantesques de l'Olympe et de l'Ossa, traversé le lit majestueux du Pénée au cours tranquille et lent, et qu'il parcourait maintenant en tous sens, brûlant, pillant et massacrant, non seulement cette belle province, mais encore la Béotie, même l'Attique, pénétrant à nouveau jusqu'aux portes du Péloponèse à travers l'Isthme de Corinthe. Toutes ces malheureuses terres de Grèce se trouvaient une fois encore en proie aux plus affreux ravages de cet ennemi impitoyable. C'était une calamité sans nom. Il semblait qu'on fût revenu aux pires époques de cette guerre interminable. On n'a qu'à jeter les yeux sur une carte pour voir quelles étendues immenses recouvrait la vague sanglante de l'invasion bulgare.

Nicéphore Ouranos avait ordre de courir droit à l'armée d'invasion. Longeant le rivage à l'occident de Salonique, remontant ensuite le cours du Pénée, le généralissime gagna en hâte la forte place thessalienne de Larissa dont il a été question si souvent déjà dans l'histoire de cette

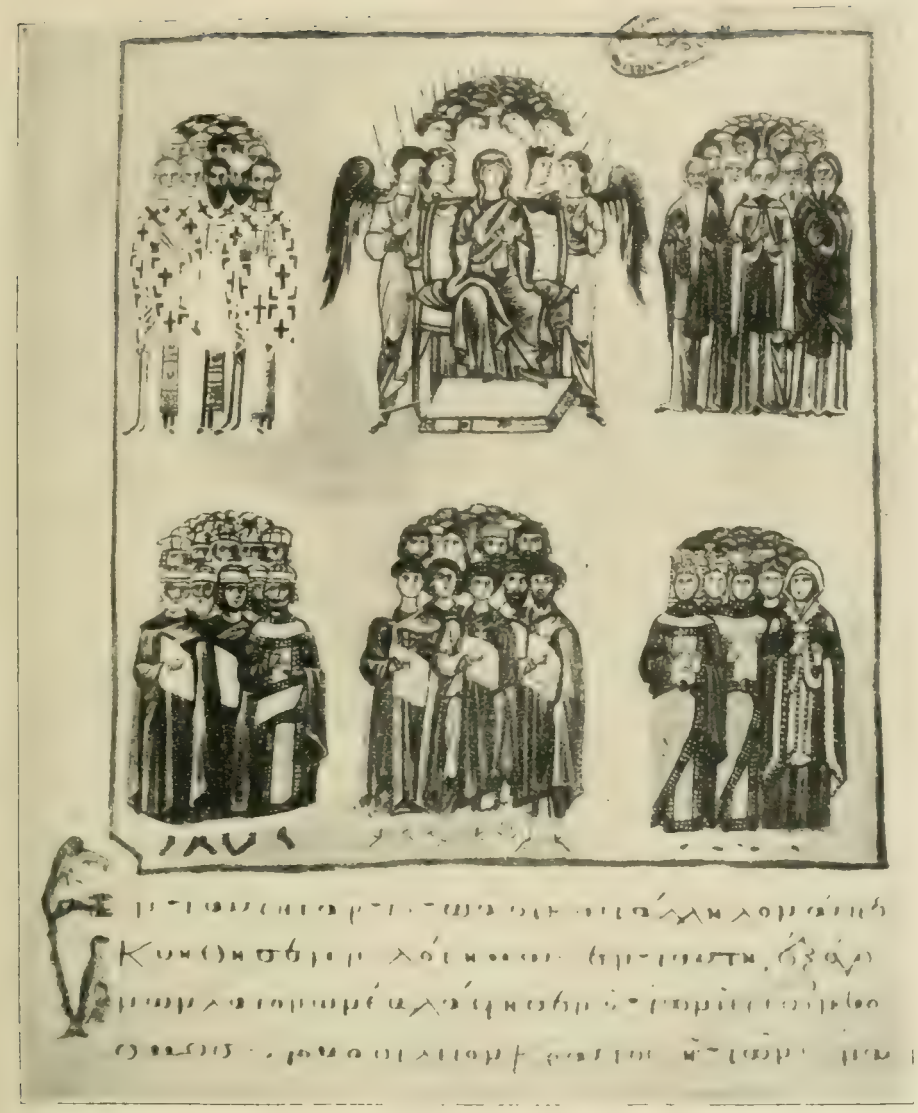
1 Voy. *Revue byzantine russe*, t. I, p. 602 et aussi *Byz. Zeitschr.*, VIII, p. 66.

longue lutte. Étagée en pente douce sur la rive droite du Pénée, entourée de beaux jardins, de fertiles campagnes, cette ville était alors, bien plus qu'aujourd'hui, grande et importante. Le grand domestique d'Occident y laissa ses bagages, ses malades. Puis, avec toutes ses troupes valides, à marches forcées, il traversa la Thessalie. Dépassant la plaine fameuse de Pharsale dont le nom retentit comme un glas funèbre, il franchit l'Apidanos, aujourd'hui appelé Phersalitikos, traversa la chaîne sauvage de l'Othrys, et descendit dans la vallée du Sperchios, autre plaine immense entre les masses de cette première montagne et celles de l'Œta, dont les vastes prairies et les bois touffus forment au golfe Maliaque un cadre si gracieux. Il y trouva l'ennemi!

Le généralissime byzantin rencontrait la grande armée bulgare au moment où celle-ci s'en retournait du Péloponèse et de l'Attique qu'elle venait de dévaster ainsi pour la seconde fois au moins dans le cours du règne de notre Basile. La course forcée de Nicéphore Ouranos avait porté ses fruits! Le tsar bulgare fut surpris par les Byzantins au passage du fleuve. Nicéphore le trouva campant sur la rive méridionale, chargé du butin de la Grèce, attendant que le Sperchios qui, en automne, est démesurément grossi par les longues et fortes pluies de la saison tombées sur l'Œta et le Korax, ayant franchi ses bords et inondé toute la vallée, fût rentré dans son lit (1). Les troupes byzantines s'établirent sur la rive opposée juste en face des Bulgares qui occupaient un point certainement peu éloigné des célèbres Thermopyles. La masse des eaux du fleuve semblait devoir rendre de longtemps toute action impossible, les deux armées ne pouvant se joindre. Le tsar conservait donc une parfaite quiétude et probablement ses troupes se gardaient mal.

Le magistros Nicéphore Ouranos, lui, veillait. De minutieuses inspections en amont comme en aval, peut-être aussi les indications des gens du pays, lui firent découvrir un gué. Par une nuit parfaitement sombre,

1 Finlay *op. cit.*, éd. Tozer, p. 373, note 1 raconte qu'il fut un jour personnellement témoin des effets extraordinaires d'un orage d'automne dans ces montagnes. Les eaux de la Vistritza et les torrents de l'Œta se précipitaient avec une violence telle que cette rivière et le Sperchios en devinrent presque instantanément infranchissables pour plusieurs heures. Un de ces torrents près d'Hypati (Patradjik) roulait de telles masses de roches et de boues que son lit semblait un « mur cyclopéen » en marche à mesure que ses eaux poussaient devant elles ces amas amoncelés à travers les gorges des montagnes.



MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit des Homélies de la Vierge *du XIe Siècle conservé à la Bibliothèque Vaticane. — La Vierge environnée d'anges, entre cinq groupes de saints : évêques et prêtres, moines, rois, martyrs, vierges et veuves. — Beissel,* Vatic. Miniat.

l'armée byzantine, laissant derrière elle le kastron de Zitouni (1) au nom slave qui a repris aujourd'hui son antique appellation de Lamia et qui fut si longtemps ville turque frontière en face de la Grèce redevenue libre,

(1) Ou Zeitoun.

franchit sans encombre le Sperchios non loin de son embouchure. A grands cris les soldats grecs tombèrent sur les Bulgares qui dormaient sans défiance, se croyant protégés par l'inondation. Nous n'avons aucun autre détail sur cette surprise qui fut une effroyable tuerie, un bain de sang. Les Bulgares furent égorgés par milliers. Vingt ans après, quand le basileus Basile passa dans ces régions allant en pèlerinage à Athènes pour y remercier la Vierge Toute Sainte des victoires qu'elle lui avait accordées, il contempla les os des vaincus jonchant encore de toutes parts la plaine funèbre qu'ils blanchissaient de leurs amas énormes. Le tsar et son fils Romain, l'héritier de la couronne bulgare, furent grièvement blessés. Tous deux eussent été achevés ou pris si, profitant de l'obscurité et de la confusion, ils ne fussent demeurés couchés parmi les cadavres de leurs soldats égorgés. On les crut morts ou disparus.

Lorsque la nuit fut venue avec ses ombres propices, les princes réussirent à s'évader. Bien que souffrant affreusement de leurs blessures, ces hommes intrépides qu'aucune catastrophe ne pouvait abattre, parvinrent à gagner la chaîne de monts solitaires qui séparent la Thessalie de l'Étolie. De là, de sommet en sommet, de crête en crête, de vallon en vallon, par les âpres et sauvages chemins des bergers vlaques, par les obscurs sentiers des fauves, ils coururent vers le nord. Franchissant enfin l'inaccessible rempart du Pinde, « ils réussirent, dit Skylitzès, à se retrouver dans leur royaume de Bulgarie ». En réalité, ils étaient arrivés en Épire qui, à ce moment, faisait partie de leurs États. On voit quelle était l'immense étendue de leur puissance. Sauf la grande plaine de Thrace, sauf Salonique et ses alentours immédiats, sauf quelques territoires en Thessalie, sauf la Grèce propre et la Morée, tout le reste de la péninsule des Balkans n'avait cessé d'appartenir aux Bulgares ou était retombé en leur pouvoir après ces quatre années de luttes incessantes dirigées par le basileus en personne. C'est d'aussi fugitifs indices que nous sommes forcés de nous contenter pour nous représenter ce qu'était à ce moment la monarchie de Samuel, tant sont muettes ou du moins infiniment pauvres les sources historiques auxquelles nous pouvons puiser. Souvent nous n'apprenons que telle ville était bulgare que parce que les récits byzantins nous racontent que le basileus dut en faire le siège pour la reprendre.

Un érudit grec, M. C. Sathas, qui a publié en 1865 une vieille *Chronique* de la petite ville de Galaxidi sur le golfe de Lépante, a trouvé dans ce précieux document un récit qu'il classe avec toute apparence de raison à cette grande expédition bulgare de l'an 996 à laquelle la victoire de Nicéphore Ouranos vint mettre un terme si tragique.

Dans ce passage il est question de l'attaque de Galaxidi par un corps bulgare de l'armée d'invasion. Ce fait de guerre est rapporté par l'auteur anonyme de la *Chronique* au règne d'un empereur Constantin Romain qui n'a certainement jamais existé et que M. Sathas n'a pas eu de peine à identifier avec notre Basile II. Voici les passages les plus importants de ce très curieux récit : « Sous le règne de Constantin Romain, des hommes farouches et ennemis du Christ, nommés Bulgares, entrèrent en Grèce et avec l'épée et la lance abîmèrent les chrétiens et fondirent droit sur la Morée. En passant par Salone, qui est Amphissa, ils la bloquèrent. Et la moitié de ces hommes vinrent à Galaxidi, et ils prirent des esclaves dans les villages. Et donc ces mécréants une fois arrivés à Galaxidi (la ville était ancienne et bien fortifiée ; elle possédait une flotte et des maisons de reste) décidèrent de la prendre à la pointe de l'épée... Et les Galaxidiotes, aussitôt qu'ils eurent appris cette terrible nouvelle, coururent aux églises pour prier à genoux le Christ et la Vierge et les autres saints de les aider dans ce péril affreux. Ils s'armèrent ; ils se préparèrent à la guerre. Et les pirates arrivèrent et assiégèrent la forteresse. Avec toutes sortes de machinations et l'aide de Satan, ils pratiquèrent une grande brèche et pénétrèrent dans la ville l'arme au poing. Il s'ensuivit une grande tuerie et une lutte terrible si bien que le sang coulait dans les rues comme un torrent. Et les Galaxidiotes, avec l'aide et par la grâce de Dieu, restèrent vainqueurs et tuèrent les pirates mécréants et gagnèrent la bataille. Mais quelques-uns de ces pirates se dérobèrent au glaive et à la colère de Dieu et, rejoignant leurs compagnons qui faisaient le siège de Salone, leur rapportèrent le massacre et le désastre de leurs frères à Galaxidi. Et ces mécréants en apprenant l'affreuse nouvelle se mirent en colère, écumant d'une rage de vengeance. Et aussitôt qu'ils eurent pris Salone par la trahison d'un des habitants qu'on appelait Koutso-Théodore, le treizième jour du mois d'août, ils en passèrent tous

les habitants, jeunes et vieux, femmes et enfants, au fil de l'épée. Ces corsaires voulaient venger le sang des leurs... Et après avoir repu leurs âmes noires de sang chrétien, ils se ruèrent comme des abeilles, ne connaissant pas de mesure, sur Galaxidi...

MOSAÏQUE murale byzantine du X. Siècle. — Un des deux grands tableaux représentant l'Annonciation conservés aux côtés de la porte de l'exonarthex dans l'église du monastère de Vatopédi au Mont Athos. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

« Les Galaxidiotes les voyant revenir en si grand nombre se retirèrent sur leurs vaisseaux. Seuls quelques vieillards restèrent dans la ville, faute de place sur les embarcations. Et un Galaxidiote nommé Charalambis ne consentit pas à quitter sa patrie. N'écoutant ni conseils ni prières, il demeura dans Galaxidi pour défendre le kastron et périr dignement. Il va à l'église, il se confesse et invoque l'aide du Christ. Il se ceint de ses armes qu'avait bénites le prêtre. Puis il se poste seul à la porte de la forteresse. Et donc les pirates arrivent, ils entrent et trouvent Charalambis qui se rue sur eux comme un lion furieux. Il tue plusieurs d'entre eux, même un de leurs chefs. Et toute leur armée se jette sur lui et en combattant son épée se brise. Il fut pris vivant et mis en mille morceaux. Et son nom est honoré dans un chrysobulle impérial.

« Les pirates entrent alors sans encombre dans Galaxidi. Ils mettent le feu aux maisons et détruisent le kastron qui était très beau, tout entier construit avec des arbres du temps des Hellènes. Ils entrent dans les églises, tuent les vieillards et veulent piller les églises. Mais écoutez le grand miracle : Un d'eux, voyant un chandelier en or qui brûlait devant l'Icone du Christ, monte sur une échelle pour s'en emparer, et, avant qu'il n'eût pu le toucher, sa main sacrilège fut coupée et il tomba mort devenant subitement tout noir comme de la poix. Un grand tremblement de terre se produisit. Alors apparut un cavalier avec un glaive nu et des armes étincelantes et il commença de tuer les pirates, et les chassa hors de Galaxidi jusque dans la montagne et là il devint invisible et disparut de dessus terre (1). »

MOSAÏQUE murale byzantine du XIe Siècle. — Un des deux grands tableaux représentant l'Annonciation conservés aux côtés de la porte de l'exonarthex de l'église du monastère de Vatopédi au Mont Athos. (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

Nicéphore Ouranos et son armée victorieuse ayant dépouillé leurs innombrables ennemis morts, ayant délivré les

(1) M. Sathas (*op. cit.*, pp. 123 sqq. et 195 sqq.) estime, je le répète, qu'il s'agit bien ici de l'expédition bulgare de 996 dont parle Skylitzès et qui coïncide avec le règne de Basile et

prisonniers « romains » que Samuel traînait à sa suite, et pillé le camp ennemi où ils retrouvèrent un énorme butin ramené de l'Attique et du Péloponèse, reprirent allègrement la route de Salonique. Yahia dit que le magistros rentra à Constantinople (probablement pour y recevoir les honneurs du triomphe), ramenant à sa suite douze mille soldats bulgares prisonniers. Il apportait aussi, bagage sinistre, mille têtes de vaincus, probablement des têtes de chefs et d'officiers. Certainement les douze mille captifs barbares sous leurs costumes de poil de bête, suivirent à pied, poudreux et las, le cortège triomphal du généralissime.

Cette terrible déroute des bords du fleuve Sperchios au pied des antiques Thermopyles dans l'an du Seigneur 996, marque véritablement le point tournant de la fortune de l'intrépide Samuel. On a dit avec raison que cette victoire de Nicéphore Ouranos qui délivra définitivement la Grèce propre et le Péloponèse de l'incessante menace de la conquête bulgare, constitue un des plus notables événements de l'histoire du peuple grec et que le valeureux lieutenant de Basile II peut passer à juste titre pour un des sauveurs de l'Hellénisme.

Nous ne savons ni comment du fond des montagnes de l'Épire lointaine le tsar bulgare fugitif regagna sa capitale d'Ochrida qui venait de succéder à celle de Prespa (1), ni quelles mesures il prit pour réparer les conséquences de sa défaite et regarnir à nouveau les cadres de sa mouvante armée. Les chroniqueurs byzantins se taisent sur tous ces points. Seul Yahia, après avoir très brièvement mentionné la victorieuse campagne de Nicéphore Ouranos en Thessalie (2), fait le curieux récit suivant : « Et le Comitopoule, à la suite de ce grand désastre, écrivit au basileus Basile en s'humiliant devant lui, lui promettant obéissance et le suppliant de lui accorder ses faveurs. Et le basileus était tout prêt à y consentir, mais à ce moment même mourut le roi des Bulgares (Romain, fils du tsar

de « Constantin, fils de Romain ». Du reste aucun basileus du nom de Constantin Romain n'a régné à Byzance. Il y eut seulement quatre basileis du nom de Romain : Romain Lécapène; Romain, fils de Constantin VII; Romain Argyre ; Romain Diogène. Mais sous le règne d'aucun de ces princes il n'est fait mention d'une invasion bulgare en Morée.

(1) Zachariae v. L. *Beitrage*, etc., p. 9. Voyez ce que dit Anne Comnène de cette ville médiévale d'Ochrida qui avait succédé à la Lychnidus antique.

(2) Rosen. *op. cit.*, p. 34.

Pierre et souverain légitime de Bulgarie, qui était en captivité à Constantinople. Et la nouvelle de sa mort parvint à son esclave le Comitopoule (Samuel) chef des Bulgares, et reprenant tout son courage, il se fit proclamer tsar. Et le basileus Basile envoya de nouveau le magistros Nicéphore faire la guerre aux Bulgares, et il passa au centre de leur pays et aucun d'eux n'osa sortir pour se mesurer contre lui et il y demeura trois mois, portant partout le ravage et l'incendie et puis s'en retourna à Constantinople. »

Ce récit contient certes des renseignements inexacts, ce qui s'explique aisément par l'éloignement où se trouvait Yahia de la Bulgarie; ainsi nous savons fort bien que Samuel n'avait point attendu ce moment pour se faire proclamer tsar, car le pauvre souverain légitime, Romain, ne le gênait guère ; ensuite, Romain ne mourut certainement point à ce moment, puisque nous le retrouverons beaucoup plus tard simple gouverneur de la forteresse de Skopia au nom de Samuel. Mais, à part ces erreurs incontestables, il est bien probable que ces lignes trop brèves du chroniqueur antiochitain contiennent beaucoup de vrai. Très probablement Samuel, d'abord accablé par le terrible désastre de Zitouni, avait un moment songé à se soumettre et à cesser une résistance devenue inutile. Très probablement aussi, le basileus, préoccupé des progrès des Égyptiens du côté de la Syrie, avait accueilli avec empressement ces premières ouvertures de son obstiné adversaire. Puis, pour une raison qui nous échappe, mais qui ne fut certainement point la mort du jeune roi Romain, l'enragé partisan, changeant d'avis, recommença la lutte. Alors le basileus, furieux d'avoir été joué, envoya contre lui Nicéphore Ouranos avec une nouvelle armée.

Cette seconde expédition du vainqueur de Zitouni, si nous devons l'admettre sur la foi de Yahia, eut lieu dans le cours de l'année 997. D'après les quelques mots que lui consacre l'historien syrien, il semble qu'elle ait été moins une véritable campagne qu'une marche dévastatrice à travers un pays presque partout abandonné par ses défenseurs réfugiés dans les places fortes. L'expression de « centre du pays » employée par Yahia paraît indiquer que Nicéphore Ouranos, ayant pénétré cette fois en territoire ennemi par quelque défilé du Balkan occidental,

se serait avancé au moins jusqu'à Sofia (1). Pas plus que les précédentes, cette campagne de 997 ne fut définitive. Elle n'eut même pas de résultat appréciable pour l'issue de la lutte bulgare qui durait depuis tant d'années déjà.

J'ai dit que les chroniqueurs byzantins, après avoir raconté la fuite de Samuel et de son fils grièvement blessés sur le champ de bataille de Zitouni, ne disent rien de ce qui se passa immédiatement après entre vainqueurs et vaincus. Ils se contentent de nous rapporter un incident romanesque, d'ordre quelque peu secondaire, dont voici le récit d'après

VUE DE DURAZZO ou DYRRACHION, capitale du thème byzantin de ce nom, sur l'Adriatique. (Photographie communiquée par M. Degrand.)

Skylitzès (2) : Samuel, ayant réussi à fuir dans son pays, une fois de retour donna la liberté à son prisonnier le prince Aschod, fils du magistros Grégoire de Darôn et le maria à sa fille. Ce noble jeune Arménien étant de fort belle mine, cette fille, folle d'amour, menaça de se tuer si on ne l'unissait à lui. Ayant célébré leurs noces, Samuel les envoya tous deux à Dyrrachion sur l'Adriatique et confia à Aschod la garde de cette place forte. Mais le jeune seigneur, à peine arrivé dans son nouveau commandement, d'accord avec sa femme qu'il avait réussi à convaincre, se réfugia sur un des bâtiments de la flotte impériale qui naviguait en ces parages pour la défense de la frontière, et réussit ainsi à gagner Constantinople. Le basileus Basile fit le meilleur accueil au couple fugitif. Le

(1) On sait que le nom bulgare de Sofia à cette époque était Stredetz qui signifie « centre ».

(2) Cédrénus, II, p. 451.

prince arménien à l'égal de son père fut créé magistros (1) et sa femme, la fille du tsar bulgare, fut élevée au rang de dame du Palais parmi les *zôstai* ou patriciennes à ceinture. Aschod avait apporté au basileus des lettres d'un certain dynaste Chrysélios, de Dyrrachion, probablement quelque magnat de ce pays d'Illyrie auquel il avait confié, en s'en allant, le gouvernement de sa ville. Par ces lettres, ce Chrysélios offrait à Basile

MINIATURE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane, exécuté pour le basileus Basile II. — L'archange Michel triomphant des démons.* (*Photographie communiquée par M. G. Millet.*)

de lui livrer Dyrrachion pourvu qu'on le nommât patrice avec ses deux fils. Basile se hâta d'envoyer une réponse favorable ; puis le patrice Eustathios Daphnomélès, probablement à la tête de quelques vaisseaux de guerre, vint prendre livraison de la ville illyrienne. A son arrivée, cet officier trouva Chrysélios mort, mais les deux fils de celui-ci demeurèrent fidèles aux engagements pris par leur père. Ils furent nommés patrices (2) et Dyrrachion, occupée depuis des années par les Bulgares, redevint cité byzantine.

(1) Sur les Daronites à Constantinople, voyez Gfrœrer, III, pp. 383 sqq.
(2) Voyez dans Cedrenus, t. III, p. 872, les notes de Xylander et de Goar à ce sujet.

Cette histoire d'amour si brièvement racontée, ne laisse pas que d'être fort intéressante, surtout à cause de la reprise par les Grecs de la forteresse de Dyrrachion, clef de la mer Adriatique, qui en fut la suite. C'est bien encore une de ces odyssées étranges si fréquentes au Moyen âge oriental que celle de cette princesse dont nous ignorons même le nom, fille d'un tsar barbare, que l'amour décide à quitter furtivement le royaume paternel pour venir échouer au Palais Sacré où elle sera fière de grossir l'infini catalogue des dames de la cour impériale, filles d'honneur de l'impératrice, femme de Constantin, compagnes de réclusion et de plaisirs des princesses Zoé et Théodora ses filles. Hélas! nous ne savons plus rien de la jeune tsaritsa ni de son séduisant époux, échappé de si galante manière aux griffes d'un sauvage beau-père. Leurs aventures, qui ne nous sont connues que par leurs tendres amours, semblent être tombées pour toujours dans la nuit de l'histoire.

Il est curieux d'apprendre encore par ce court récit que même Dyrrachion faisait à ce moment partie du royaume de Samuel. C'est au milieu du silence désolant des chroniqueurs contemporains une preuve frappante de l'immense développement atteint si rapidement par cette monarchie improvisée grâce aux malheurs de l'empire paralysé par les guerres civiles, grâce surtout à l'énergie, à l'activité extraordinaires de l'audacieux Samuel. Très probablement cette conquête par les Bulgares de la ville de Dyrrachion, capitale du thème maritime de ce nom, avait eu lieu en même temps que celle de beaucoup d'autres places fortes byzantines de la côte épirote et illyrienne lors de la première grande campagne du tsar Samuel vers le sud en 986, alors que les bandes bulgares s'étaient une première fois avancées jusqu'à l'Isthme de Corinthe.

L'ancienne Epidamnos, devenue la Dyrrachium romaine, puis la Dyrrachion byzantine avant de devenir la Durazzo du Moyen âge, était à cette époque de la fin du xe siècle la plus forte place de l'empire sur le rivage de l'Adriatique, capitale du petit thème du même nom. Jadis elle avait été une des deux têtes de route de la célèbre Voie Égnatienne qui traversait la Macédoine. Bâtie sur une haute péninsule rocheuse, munie d'un port excellent pour l'époque, elle occupait un espace considérable dont l'enceinte byzantine, bâtie de briques, debout encore aujourd'hui, peut

faire apprécier l'importance. La rentrée des forces impériales dans cette place de premier ordre, probablement suivie de la conquête des petites cités maritimes environnantes, constituait un grand succès pour la cause du basileus. La monarchie du tsar Samuel se trouvait prise à revers, menacée sur ses derrières. Cet événement dut avoir lieu aux environs de l'an 1000. Nous en trouvons un écho précieux, peut-être même la date précise dans les *Chroniques* italiennes contemporaines. Deux d'entre elles, en effet, à l'année 1005, portent cette brève mention : « Dyrrachion retombe au pouvoir de l'empereur par le moyen de Théodore ». (1) Théodore était certainement le nom d'un des deux fils du dynaste Chrysélios. Ces événements considérables de la côte d'Albanie et d'Épire eurent, on le comprend, un grand retentissement jusque sur la rive opposée de l'Adriatique.

La perte de Dyrrachion était d'autant plus douloureuse au tsar Samuel, qu'il pouvait le mieux surveiller de ce point le royaume voisin de Serbie, devenu son tributaire à la suite d'une guerre heureuse entreprise par lui contre le roi Vladimir. Samuel avait gardé ce prince quelque temps prisonnier. Puis, l'ayant marié à une fille chazare à laquelle il avait donné en dot de vastes domaines en Albanie, il l'avait replacé sur le trône de Serbie en qualité de vassal de sa couronne (2).

Presque à la même époque, c'est-à-dire dans le courant de l'année 998, nous verrons le basileus Basile remettre à son vassal le duc ou doge de Venise le gouvernement et la défense du thème de Dalmatie voisin de celui de Dyrrachion, trop éloigné toutefois du centre de l'empire pour que les troupes byzantines fussent en état de le protéger utilement contre les empiètements du roi de Croatie.

Skylitzès place encore à cette même période du conflit gréco-bulgare (3) les aventures de quelques hauts personnages byzantins qu'il raconte dans son style d'une si extraordinaire brièveté : « Dans ce même temps, dit-il, le magistros Paul Bôbos (4), un des notables de

(1) *Annales Barenses* et *Chronique du protospathaire Lupus* : « 1005 *Rediit Durachium in manus imperatoris per Theodorem.* »

(2) Voy. Kokkoni, *op. cit.*, p. 115 ; Cédrénus, II, 702, 710 ; Zonaras, liv. XVII, chap. VIII.

(3) Cédrénus, II, 451 : « τούτῳ τῷ χρόνῳ ».

(4) « Le bègue » ou « le muet » ou encore « le boiteux ».

Salonique, et le protospathaire Jean Malakinos, célèbre par sa haute sagesse et sa vive éloquence, qui passe pour l'ancêtre de tous les Mélissènes, cette grande famille d'archontes terriens en Messénie et en Phocide, dénoncés au basileus comme étant secrètement favorables à la cause bulgare, furent déportés, le premier dans la plaine du thème des Thracésiens, le second à Constantinople. Pareillement d'autres personnages haut placés exerçant à Andrinople des fonctions importantes, vou-

MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit d'Oppien des Xe ou XIe Siècles conservé à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. — L'Amour et les Dieux de l'Olympe. — (Photographie communiquée par M. G. Millet

lant éviter un sort semblable, qu'ils avaient de bonnes raisons pour redouter, réussirent à fuir auprès du tsar Samuel. Ce furent Vatatzès avec tous les siens et Basile Glavas seul. Le basileus, par vengeance, fit emprisonner le fils de ce dernier et le retint trois ans entiers en prison, après quoi il le relâcha (1).

(1) La Vie de saint Nikon *Métanoite* (Martène et Durand, *Ampliss. Coll.*, VI, p. 268) fait, on le verra plus loin, allusion, à la date de l'an 1009, à cette aventure de Jean Malakinos qu'elle désigne comme l'un des plus importants et nobles personnages, non seulement de Lacédémone, mais du Péloponèse et de toute la Grèce. J'estime qu'il faut plutôt en croire Skylitzès. En 1009, les affaires du tsar Samuel étaient déjà en trop mauvais état pour que les archontes

Ces incidents si brièvement racontés, que nous devinons plutôt que nous ne les comprenons, nous ouvrent cependant des perspectives infinies sur la gravité de cette interminable lutte. Puisque de si grands personnages de l'empire, des archontes provinciaux, de hauts fonctionnaires de deux des premières cités des thèmes d'Europe, probablement poussés à bout par la partialité du basileus envers les classes pauvres aux dépens de

MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit d'Oppien des Xe ou XIe Siècles conservé à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. — Procession nuptiale. Scène de haras. — Photographie communiquée par M. G. Millet.)

celle des grands propriétaires, faisaient ouvertement des vœux pour le triomphe du tsar bulgare, c'est-à-dire pour la ruine de l'empire et la chute de la dynastie macédonienne, c'est que les chances de Samuel devaient encore à ce moment sembler bien sérieuses et que la désaffection des Byzantins pour leur famille souveraine était çà et là déjà fort grande.

byzantins de Salonique et d'Andrinople pussent encore trouver avantage à lui être favorables et surtout avoir confiance en son succès final. L'historien allemand K. Hopf, d'autres encore, ont confondu à tort ce Jean Malakinos de Salonique avec Léon Mélissénos, le général de Basile dont il a été si souvent question dans cette histoire.

Je viens de résumer exactement tout ce que nous savons sur les événements de la guerre de Bulgarie depuis le retour de l'empereur de son expédition de Syrie dans l'hiver de 995 à 996 jusqu'à son départ pour sa seconde campagne dans cette contrée au printemps de 999, c'est-à-dire durant trois années. Durant cette période, il ne semble pas que le basileus ait quitté Constantinople pour le théâtre de la guerre. Mais ce n'est qu'une présomption. En réalité nous ne savons rien. Probablement Nicéphore Ouranos commanda en chef durant tout ce temps les troupes byzantines opérant en Bulgarie.

Passons au récit de la seconde campagne de Basile en Asie en l'an 999. Nous sommes encore moins bien renseignés sur celle-ci que sur la précédente de l'année 995. En dehors de quelques indications bien vagues dans Kémal ed-Dîn et d'une simple mention dans Al-Aïni, Yahia est le seul parmi les historiens orientaux à nous en parler avec quelque détail. Ce silence extraordinaire peut s'expliquer par cette circonstance que ces chroniqueurs ont confondu en une seule ces deux campagnes très rapprochées. Ainsi Ibn Dhafer et aussi Abou'l-Mahaçen ont attribué à la première le siège par les impériaux des places de Chaizar et de Homs alors que ces faits appartiennent à l'expédition de 999. Quant aux Byzantins, ils ne soufflent mot de cette dernière. Açogh'ig, l'historien arménien, en parle brièvement.

Ceci dit, voici le récit, hélas, bien court que fait Yahia de cette seconde campagne. J'y joins les quelques détails fournis par Kémal ed-Dîn.

Le but principal de Basile dans cette nouvelle marche vers le sud était de relever en Syrie le prestige des armes chrétiennes gravement compromis par le désastre du duc Damien Dalassénos à Apamée. L'armée impériale ne déboucha au delà du Taurus que fort tard dans l'année. Le 20 septembre, elle se trouvait à Djisr el-Hadîd, pont sur l'Oronte à trois heures d'Antioche. Elle traversa ensuite cette plaine sinistre d'Apamée où gisaient toujours épars les ossements blanchis des soldats de Dalassénos, couvrant au loin les sables du désert. Cette vue lamentable impressionna vivement le basileus et ses troupes qui gémirent à l'aspect de ces tristes dépouilles. Basile, pleurant ses guerriers morts, fit réunir leurs ossements

dans une vaste fosse. Les prêtres bénirent en sa présence ce lieu consacré. Sur l'emplacement de celui-ci il ordonna d'élever une chapelle (1).

Un mois s'écoula dont nous ignorons l'emploi. Puis les véritables opérations commencèrent. La première cité musulmane attaquée fut Chaizar, la Césarée des Romains.

Les Grecs coupèrent l'aqueduc qui fournissait l'eau aux habitants et engagèrent la lutte le 28 octobre. Le gouverneur égyptien était Hamlân (2) Ibn Karâdis, le même probablement qui commandait en cette ville lors de la première expédition de Basile (3). Le basileus, cette fois, tenta de l'acheter. Il s'y refusa noblement. Mais, le siège se prolongeant, l'eau vint à manquer. Alors le chef égyptien offrit de se rendre à condition que ses soldats mahgrébiens sortiraient librement avec lui, que les habitants auraient la vie sauve et conserveraient leurs biens, et que lui n'aurait pas à se prosterner devant le basileus (4). Basile accepta ces propositions et en témoignage de sa foi jurée envoya sa croix d'or au chef musulman. C'était l'habitude quand on voulait affirmer par serment son consentement à un traité ou une capitulation. En 1031, le basileus Romain Argyre, congédiant l'ambassadeur turk après l'armistice qu'il venait de conclure avec le fils de Sultan Nasr, lui remit en signe de fidélité à la foi jurée sa croix d'or gemmée.

Hamlân Ibn Karâdis sortit donc de Chaizar la tête haute avec ses guerriers. Beaucoup d'habitants partirent avec lui, se refusant à accepter le joug chrétien. Ils suivirent le chef égyptien à Hamah, puis à Balbek. Basile fidèle à sa politique constante, remplaça ces fugitifs par des colons arméniens dont il repeupla la ville.

Ce fut à Chaizar que l'empereur, au dire de Kémal ed-Dîn, reçut la visite du jeune émir d'Alep son vassal, qui avait quitté sa capitale pour le saluer. Malgré l'attitude très louche d'Abou'l-Fadhaïl lors des récentes affaires d'Apamée, Basile, qui tenait à ne pas le jeter dans les bras des Égyp-

(1) Açogh'ig donne des détails identiques.

(2) Ou Il-l-mân.

(3) Voy. p. 95 et Rosen, *op. cit.*, note 266. Ibn Dhafer le cite alors déjà sous ce nom. Abou'l-Mahaçen par contre l'appelle Mansour, fils de Karâdis. C'est bien probablement toujours un seul et même personnage.

(4) Littéralement : « à mettre son pied sur le tapis du basileus ». Voy. Rosen, *op. cit.*, note 268.

tiens, lui fit le meilleur accueil et l'entoura d'honneurs princiers. Il lui accorda l'investiture solennelle d'Alep et de son territoire, lui disant « qu'il lui en faisait don », et lui fit de nombreux présents, parmi lesquels le chroniqueur oriental note uniquement un précieux petit gobelet d'or qui semble avoir été aussi remarquable que remarqué. Basile le remit à l'émir en lui disant : « Bois dedans. »

Abou'l-Fadhaïl, le petit-fils du grand Seïf Eddaulèh, devait, on le verra, mourir un peu plus de deux ans après cette scène, dans la nuit du samedi 3 janvier 1002, tout jeune encore, empoisonné, suivant les uns, par une de ses concubines, suivant les autres, par ordre de Loulou. Celui-ci aurait fait empoisonner en même temps sa propre fille, qu'il lui avait donnée pour femme.

En quittant Chaizar, l'armée impériale, recueillant à chaque pas d'innombrables captifs, alla, dans la direction de l'ouest, prendre Hisn-Abi-Koubeiss (1) très fort château du Liban. C'est le Kala't Kebeys de Burkhardt (2). Ce fut ensuite le tour de Hisn-Massiad, au pied même de l'escarpe de la montagne des Ansariès, qui est presque à pic de ce côté. C'est cette même forteresse qui devait acquérir une si grande célébrité au temps des Croisades comme la capitale du mystérieux chef des Assassins. Ses ruines colossales sont encore debout aujourd'hui. Les impériaux, après avoir saccagé ces deux places fortes sarrasines, allèrent brûler Rafeniyah dont on emmena tous les habitants. Toujours brûlant, détruisant, capturant des prisonniers, l'armée parut enfin devant Homs, qui était Émèse.

C'était bien la vingtième fois depuis les jours du Porphyrogénète que cette cité infortunée, si malheureusement située dans cette zone intermédiaire sans cesse disputée entre les deux partis, se voyait attaquée par les soldats de Roum ou ceux de l'Islam. Les habitants, dit Yahia, se fortifièrent dans l'ancienne basilique chrétienne de Constantin transformée en mosquée. Ils s'y croyaient en sûreté tant les vastes murailles de ce noble et magnifique édifice étaient massives. Mais Basile avait remis le soin de les forcer à ses meilleurs soldats, les terribles Russes qui se

1 Kemal ed-Dyn dit « Ouadi Hairin ».
2 Weymar, 1823, note 158.

trouvaient dans son armée, certainement une portion de ce fameux corps de six mille varangiens qui servait le basileus depuis l'époque du mariage de leur grand-prince Vladimir avec la porphyrogénète Anne. Ces hommes de fer réussirent à mettre le feu à l'édifice et les malheureux Sarrasins d'Émèse durent se rendre à merci. Ce dut être une scène tragique. On emporta jusqu'au plomb et au cuivre qui avaient servi à la

MINIATURE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane, exécuté pour le basileus Basile II. — L'Ange annonçant à Zacharie la naissance du Prodrome. — (Photographie communiquée par M. G. Millet*

construction et à l'ornement de l'église. Ce simple détail montre ce qu'étaient ces expéditions de Roum en terre musulmane, de formidables razzias de pillage où on ne laissait en arrière ni un captif bon pour le travail des champs ou le service militaire, ni un enfant ou une jeune fille de bonne santé pour le recrutement du gynécée, ni une gerbe de blé, ni un tuyau de plomb, ni une tuile de bronze, ni une outre d'huile ou de vin. Après le passage d'un semblable fléau, le pays envahi demeurait vide, incapable de nourrir ses habitants. Il fallait s'en aller ou périr par la famine.

Souvenons-nous que dans certaines contrées, dans cette infortunée Haute-Syrie notamment, ces catastrophes se renouvelaient parfois tous les deux ou trois ans, parfois plus souvent encore.

De Homs l'armée poussant toujours plus au sud s'avança à travers les sables le long de l'Oronte jusqu'à Balbek qui était à cette époque une ville bédouine d'une certaine importance. Des fantassins russes de l'an mille, admirant le temple du Soleil à Balbek! Quelle étrangeté! De là, au lieu de s'en aller attaquer cette riche et populeuse Damas, qui semble avoir été presque constamment de loin comme un épouvantail pour les capitaines byzantins en expédition dans le Sud, le basileus retourna sur ses pas pour marcher à travers le Liban, suivant une coutume qui semble avoir été invariablement suivie à cette époque dans chacune de ces expéditions impériales, vers les villes de la côte phénicienne. Probablement Damas était cette fois encore trop bien gardée. Sitôt, en effet, que Basile et son armée étaient apparus en deçà des monts, le gouverneur égyptien de Syrie, en résidence dans cette ville, Djeïch Ibn Samsam, réduit apparemment à la défensive par le peu de forces dont il disposait, avait expédié message sur message au jeune Khalife au Kaire pour réclamer des secours en hommes, en armes, en argent. Il décrivait avec émotion le chiffre formidable des troupes du basileus, leurs exploits, la terreur universelle inspirée par ces terribles guerriers du Nord aux populations éperdues qui de toutes parts fuyaient devant eux. Ses plaintes éloquentes avaient été écoutées. On lui avait expédié en hâte du Kaire tout ce qu'il demandait, troupes et subsides. Des lettres officielles avaient été adressées à tous les gouverneurs égyptiens des villes de Syrie leur enjoignant de le rejoindre immédiatement avec leurs contingents. Tous avaient obéi, si bien qu'une forte armée musulmane se trouva subitement réunie à Damas « telle, dit Yahia, historien contemporain, qu'on n'en avait encore jamais vu de pareille en Syrie. »

Ce fut ce grand armement qui détourna probablement cette fois encore Basile de marcher sur Damas et de porter par la prise de cette capitale un coup décisif à la puissance des Fatimites d'Afrique en Syrie. D'ailleurs Djeïch Ibn Samsam, bien qu'à la tête de ces forces considérables, se contenta de mettre par sa présence à Damas une borne aux progrès des

Byzantins de ce côté. Il semble, en effet, n'avoir pas quitté cette ville et s'être maintenu sur la plus stricte défensive durant tout le temps que l'armée impériale séjourna en Syrie.

Nos renseignements sur ces campagnes si curieuses de Basile en plein pays de l'antiquité sont, je ne puis cesser de le répéter, infiniment rares. Ceux fournis par les Byzantins, par Zonaras en particulier (1), sont insignifiants. Jusqu'à la publication par le baron V. de Rosen des extraits du chroniqueur contemporain Yahia, on ne savait pour ainsi dire rien de ces grands événements. Cet historien nous a fourni enfin quelques indications bien précieuses, surtout quelques dates précises. Mais quel vide encore et que de lacunes à combler! Tout ce que nous savons sur la fin de cette campagne de l'an 999 tient en quelques lignes !

En atteignant la côte phénicienne, l'armée, remontant vers le nord, prit sur sa haute colline la forte place d'Arca, l'antique Césarée du Liban, patrie d'Alexandre Sévère. Cette ville fut brûlée et son château démoli. Le 6 décembre on se retrouva plus au sud devant Tripoli, cette place tant de fois attaquée par les troupes chrétiennes, qu'elles ne parvenaient jamais à prendre. Il devait en être ainsi cette fois encore. Basile s'installa pourtant comme pour un siège en règle. Il entoura son camp d'un vaste fossé et fit couper l'aqueduc qui amenait l'eau à la ville. Deux « chelandia » de sa flotte lui apportèrent des vivres et des fourrages en quantité. Le troisième jour, le 9 décembre, les Grecs tentèrent contre le château un assaut qui semble avoir complètement échoué. Entre temps, des corps détachés étaient allés ravager le territoire des villes voisines, Beyrouth et Djebaïl, jadis Béryte et Byblos, qui tenaient garnison égyptienne. Là encore on fit par surprise de très nombreux prisonniers. On en chargea les « chelandia » qui s'en allèrent débarquer ce bétail humain dans quelque marché d'esclaves de l'empire : à Smyrne, à Salonique ou à Constantinople. C'était un des plus clairs profits de ces expéditions brutales. Ces infortunés, ainsi arrachés à leur terre natale, empilés sur les galères du basileus, étaient choisis parmi les plus jeunes et les plus forts. Le jour n'était plus loin où, incorporés à leur tour dans les bataillons impé-

(1) Ed. Dindorf, p. 111.

riaux, ayant perdu jusqu'à la notion de leur patrie première, ils iraient eux aussi avec résignation, souvent avec enthousiasme, se faire tuer dans des luttes lointaines pour le plus grand bien de l'empire de Roum et du basileus aimé de Dieu.

Le mardi 13 décembre il y eut de nouveau combat entre les Grecs et les gens de Tripoli qui eurent encore une fois le dessus. « Basile, dit Yahia, eut de nombreux soldats tués ou blessés. » L'échec semble même

MINIATURE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane exécuté pour le basileus Basile II. – Rencontre de Joachim et d'Anne à la Porte Dorée. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)*

avoir été sérieux, car dès le samedi suivant, dix-septième jour de décembre, l'armée chrétienne, abandonnant une fois de plus le siège de cette imprenable petite cité, reprit par Latakieh le chemin d'Antioche emmenant des milliers de captifs et de nombreux otages.

« La durée du séjour de Basile dans les terres de l'Islam, dit Yahia, à partir de son arrivée à Djisr el-Hadîd jusqu'à sa retraite de Tripoli fut de trois mois moins un jour (1). » Les chiffres donnés par Açogh'ig sont un peu différents. « Basile, dit l'annaliste arménien, entra en Syrie le jour

1. Voy. Rosen, *op. cit.*, la note 277, par laquelle cet auteur corrige une erreur matérielle de Yahia qui avait écrit *deux* mois en place de *trois*.

MINIATURE BYZANTINE d'un des plus somptueux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Psautier ayant sans doute appartenu à la Bibliothèque des Empereurs d'Orient. — David gardant ses troupeaux.

de la fête de l'Exaltation de la Croix, le 14 septembre de l'an 998 (1). Il en sortit le jour de l'Épiphanie, sixième jour du mois de janvier de l'an 999. » D'après ce dernier calcul, la durée du séjour de Basile en pays d'Islam

1 Açogh'ig, bien que contemporain de ces événements, a fait erreur en fixant cette seconde expédition de Basile en Syrie à l'année 998. Il est préférable d'admettre la date de 999 donnée par Yahia, auteur également contemporain, qui était venu se fixer à Antioche même dès l'année 405 de l'Hégire, c'est-à-dire en 1014 ou 1015, quinze années seulement après ces événements. Açogh'ig, au contraire, a vécu fort loin de ces contrées, à l'autre extrémité de l'Asie

aurait donc été de trois mois et trois semaines. Peut-être Açogh'ig a-t-il compris dans le chiffre total la durée du séjour à Antioche.

Ce séjour à Antioche au mois de janvier de l'an 1000 fut certainement de très courte durée. Basile y nomma duc en remplacement de l'infortuné Damien Dalassénos le magistros Nicéphore Ouranos, son ancien ambassadeur à Bagdad lors de la fuite de Bardas Skléros auprès du Khalife. Celui-ci commandait à ce moment, on le sait, à Salonique d'où il dirigeait en chef la guerre de Bulgarie. C'était un des meilleurs lieutenants du basileus et nous avons rencontré son nom à plus d'une page déjà de ce règne belliqueux. Il venait de se couvrir de gloire en battant cruellement l'armée bulgare à Zitouni de Thessalie (1). Depuis, dans une seconde campagne, il avait parcouru en tous sens la terre ennemie sans rencontrer de résistance.

Ceci fait, le basileus, franchissant l'Amanus dans les premiers jours de cet étrange an 1000 qui troublait si fort à ce moment les âmes mystiques et craintives d'Occident, vint avec toute son armée prendre ses cantonnements d'hiver dans les plaines herbeuses de Cilicie, sur les riches territoires de ces villes de Massissa et de Tarsous jadis reconquises par le glorieux Nicéphore. Lui-même fixa probablement sa résidence dans la seconde de ces cités. Nous ne savons rien de ce séjour qui semble s'être prolongé plusieurs mois. Probablement Basile avait l'intention dès la belle saison de retourner en Syrie, surtout de marcher sur Damas, d'expulser définitivement de toute cette région, but de ses constants efforts, les troupes et les gouverneurs du Khalife d'Égypte. Mais d'autres préoc-

Mineure. Il devait être par conséquent beaucoup moins bien renseigné. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 277. — Açogh'ig est du reste particulièrement mal informé sur cette seconde expédition de Basile en Syrie et en Phénicie qu'il place par erreur *après* l'expédition de l'an 1000 en Ibérie alors qu'elle eut lieu immédiatement *avant*. Sur cette seconde expédition il donne ce seul renseignement intéressant que de nombreux archontes géorgiens faisaient partie de la suite impériale en Syrie. Il cite parmi eux les trois illustres frères Pakourian, Phebdatos et Phersès, tous trois patrices. En parlant de Basile, il les nomme les primats de son nouveau pays d'Ibérie. Ce n'est pas tout à fait exact puisque Basile ne recueillit que l'année suivante l'héritage du curopalate Davith. L'erreur vient de ce qu'Açogh'ig a, ainsi que je viens de le dire, interverti l'ordre des deux campagnes de Syrie et de Géorgie. Pakourian et ses frères faisaient probablement partie d'un corps auxiliaire géorgien envoyé à l'armée impériale par le vieux curopalate qui était encore en vie à ce moment. Mathieu d'Édesse qui cite ces trois frères dans les guerres contre des voisins musulmans les nomme Vatché, Déotad et Ph'ers. Skylitzès (Cédrénus, II, 447) les cite également comme ayant passé au service de Basile. Voy. p. 32.

(1) Voy. pp. 136 sqq.

cupations vinrent ici l'assaillir qui devaient le forcer à diriger ses pas ailleurs.

Davith le Grand, Tavith, suivant la prononciation d'Ibérie, grand curopalate de la cour byzantine, fils d'Adarnasé également curopalate, petit-fils du roi Sempad curopalate, arrière-petit-fils du roi Adarnasé II, roi ou prince d'Ibérie, ou plus exactement du Daik'h (1), aujourd'hui pays d'Akhaltsikhé, une des quinze provinces de la grande Arménie, aussi nommée la Haute-Géorgie, province arméno-géorgienne sur le haut cours du Tchorock, seigneur aussi du pays d'Apahounik' et de beaucoup d'autres lieux, le plus puissant des princes d'Arménie ou de Géorgie, en un mot de toute la région du Caucase à cette époque, avait péri assassiné dans sa cité de Daik'h, « le jour de la fête vivificatrice de Pâques » de l'an 1000, le 31 mars d'après l'ère arménienne (2) » « et tout le Daik'h, dit l'historien national Arisdaguès de Lasdiverd, avait été par cet événement plongé dans la désolation ».

Cette souveraineté du Daik'h était située au nord-est de la Haute ou Grande Arménie, au nord de la province d'Ararat et du district de Basian, séparée de la mer Noire par cette portion de la Colchide et de l'Ibérie qui formait le pays des Lazes et le petit royaume de Gourie ou Géorgie proprement dite. Davith le Curopolate, nous l'avons vu (3), avait jusqu'à sa mort joué un rôle prépondérant dans les affaires de l'Arménie comme de l'Ibérie (4). Il avait été l'arbitre de cette dernière contrée et en avait été toute sa vie le plus puissant dynaste. C'est grâce à son influence prépondérante que les Ibères ou Géorgiens avaient pris une part si grande aux affaires intérieures de l'empire grec dans cette fin du xe siècle, portant les armes pour ou contre les basileis.

Longtemps Davith avait hésité entre les jeunes empereurs et les prétendants leurs adversaires. Ses exploits sont demeurés célèbres dans les fastes de sa patrie. Il avait surtout joué le plus grand rôle dans les terri-

(1) Ou Taik'h ou encore Tao. Sur Davith et les événements qui suivirent sa mort, voy. *Hist. de la Géorgie*, trad. Brosset, t. I, pp. 297 sqq. et *Additions*, pp. 176 à 188.

(2) Yahia, Rosen, *op. cit.*, p. 41. — L'*Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 297, place à tort cette mort en l'an 1001.

(3) Voy. entre autres p. 31.

(4) Ou Géorgie.

bles événements du début du règne de Basile. Il semble avoir éprouvé pour Bardas Phocas dès leurs premières relations lorsque celui-ci n'était que stratigos du thème de Chaldée à la mort de son oncle Nicéphore, une prédilection marquée. Tant que Phocas avait combattu pour son basileus contre le rebelle Bardas Skléros, Davith lui avait fourni sans compter ses merveilleux soldats d'Ibérie, ces troupes fameuses qui, à cette époque lointaine, parmi les mercenaires des armées impériales, jouissaient d'une réputation au moins égale à celle des fantassins de Russie.

Puis quand Bardas Phocas à son tour s'était fait proclamer empereur contre son prince légitime, c'était grâce aux guerriers d'Ibérie qu'il avait pu mettre l'empire aux portes de l'abîme. Pour combattre ces adversaires redoutables, Basile avait dû humilier sa grandeur devant le prince des Ross Vladimir et implorer de lui à grands frais le secours de ses droujines.

De même pour contraindre les Ibériens de Davith à quitter l'armée du prétendant, il avait dû envoyer un corps expéditionnaire à Trébizonde les obligeant par cette diversion à venir défendre leurs foyers. Bien que ce corps eût été battu, la ruine et la mort de Bardas Phocas avaient entraîné la soumission de son allié Davith. Une armée envoyée par Basile n'avait pas rencontré de résistance et c'est à ce moment que le roi curopalate, nous l'avons vu, avait dû faire cession anticipée au basileus de ses États en le désignant pour son héritier universel après sa mort (1). Les historiens de sa nation désignent d'ordinaire ce prince sous le nom du grand curopalate Davith, ou encore de Davith grand-prince de Géorgie, curopalate de Daik'h, ou encore Davith le Curopalate, prince des Géorgiens ou d'Ibérie, parce que, je le répète, il était le plus puissant dynaste de cette contrée, la plupart des princes du voisinage étant devenus ses vassaux.

« Davith, disent les historiens nationaux (2), plus enclin peut-être que quiconque à faire de leurs princes un éloge aussi constant qu'excessif, fut un homme doux et pacifique entre tous les rois ses contemporains. Il fut une source de paix et de prospérité pour les diverses nations de l'Orient, particulièrement pour les Arméniens et les Géorgiens. Il éteignit de tous côtés la fureur des guerres par les victoires qu'il remporta sur les

(1) Voy. p. 31.
(2) Voy. Arisdaguès de Lasdiverd, p. 297 de l'*Hist. de Géorgie*.

peuples ses voisins dont les rois lui adressèrent spontanément leur soumission. Ce fut un prince fort, bienfaiteur du pays, libéral, ami des pauvres et vraiment pacifique, car de son temps chacun, suivant la prophétie, reposait sous sa vigne et sous son olivier. »

Ces éloges, en partie mérités, semblent toutefois fort exagérés et ce grand curopalate Davith « si doux, pacifique entre tous » semble bien avoir été un prince remarquable, mais aussi un rude batailleur. Constam-

MINIATURE BYZANTINE du fameux Psautier de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. - David combattant le lion. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

ment en lutte avec les dynastes musulmans du voisinage, entre autres avec le féroce Mamloun, amirabed ou émir des émirs, émir de l'Aderbaïdjan et le plus puissant de tous les chefs infidèles de ces régions, il leur avait fait une guerre acharnée avec ses alliés les rois d'Arménie, de Géorgie et de Kars, s'efforcant de les chasser de l'Arménie du sud, devenu pour eux un véritable épouvantail, opposant coalition contre coalition. Il faut lire dans les historiens nationaux le récit naïf et terrible de ces luttes sauvages autant que pittoresques.

Après la mort du farouche Bad, émir kurde de Khélât, de Hark', d'Apahounik' et de Népherkert en l'an 380 de l'Hégire (1), Davith s'était encore emparé en 992 de beaucoup des terres de ce puissant dynaste avec ses villes de Khélât, de Manaskerd et d'Arradjick (2). Il avait repeuplé au moyen de ses colons arméniens et géorgiens (3), la seconde de ces places fortes, dont Bad venait de relever les remparts jadis détruits par Bardas Phocas. Puis il avait fait sa paix avec le neveu et successeur de Bad, Abou Ali Al-Hoceïn Ibn Merouan, qu'Ibn el-Athîr appelle « gouverneur de l'Arménie ». De longues guerres, celle précisément avec Mamloun, qui s'était fait honteusement battre à deux reprises, s'en étaient suivies. Elles s'étaient terminées par le triomphe total du belliqueux et invincible curopalate et la ruine de l'influence musulmane en ces parages pour de longues années.

La mort même de Davith avait été violente. Arrivé à un âge très avancé, il se trouvait accablé par les infirmités lorsqu'il périt le jour de Pâques de l'an 1000 (4) empoisonné dans sa ville de Daïk'h par ses « éristavs » jaloux de sa trop grande puissance. « Un exécrable complot, raconte Mathieu d'Édesse en son mystique langage, avait été ourdi contre Davith, prince vénérable. Les grands de sa cour, devenus les émules de Caïn et des autres meurtriers, poussaient à l'accomplissement de leurs criminels desseins l'archevêque géorgien Hilarion. Cet autre bourreau de Jésus-Christ crucifia Dieu une seconde fois, car il mêla du poison au corps et au sang vivifiant de Christ et fit du principe du salut un principe de mort. Après la célébration de sa messe homicide, il mit dans la bouche du saint roi une parcelle du mystère ainsi préparé et cela en présence de Dieu, au milieu de la Grande Église, le jour du Jeudi Saint. Davith s'aperçut aussitôt du

(1) Mars 990-mars 991.

(2) Ou Argyich.

(3) Voyez Açogh'ig, liv. III, chap. XXXVIII, XL, XLI, etc. Ce Bad avait cruellement ravagé le pays de Daròn. Il s'était emparé de Mouch par la famine et y avait exercé de grands ravages. Açogh'ig dit avoir encore vu sur les murs de l'église du Sauveur dans cette dernière ville les traces du sang des prêtres que ce barbare y avait fait massacrer. Ibn el-Athîr (IX, 67), qui rapporte cette prise de Manaskerd à l'année 382 de l'Hégire (9 mars 992-25 février 993) a confondu le curopalate Davith avec le « roi des Grecs », c'est-à-dire le basileus, ce qui avait fait croire à une expédition de Basile en Arménie dès cette année 992, alors que ce prince était en ce moment en Bulgarie. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 214. Aboulfaradj ayant copié littéralement Ibn el-Athir, cette erreur a passé de là dans Lebeau, Finlay, Muralt (I, 573), etc.

(4) Le Jeudi Saint, dit Arisdaguès de Lasdiverd

crime, mais il garda un silence absolu, pardonnant à ses meurtriers; il se contenta de prendre du contre poison pour calmer les douleurs qui le dévoraient. Le scélérat Hilarion, persistant avec rage dans son projet infâme, pénétra dans la chambre de Davith durant qu'il était profondément endormi, et ayant retiré le coussin qui soutenait sa tête, il le lui plaça sur la bouche, puis se précipitant dessus avec force, il l'étouffa et le fit périr dans d'horribles souffrances (1). »

Le grand curopalate de Daïk'h ne laissait ni fils ni frère qui pût lui succéder (2). Dès longtemps il s'était probablement convaincu que seul un pouvoir fort comme l'était celui des basileis arriverait à protéger efficacement contre l'incessant effort de ses sauvages voisins musulmans, ses États si malheureusement exposés par leur situation géographique à ces constantes agressions. Aussi, conformément au traité signé par lui avec le basileus après la fin de la révolte de Bardas Skléros, le vieux prince, à son lit de mort, lui légua par testament irrévocable et irréductible toutes ses provinces, ses villes, ses forteresses, « toute sa légion noble » dit Açogh'ig, c'est-à-dire tous les seigneurs ses vassaux. En achevant ce testament, célèbre dans l'histoire de l'empire d'Orient, Davith recommandait vivement tous ses sujets aux meilleurs soins du basileus. Le roi curopalate pouvait être plein de bonne foi comme de résignation maintenant qu'il allait mourir, mais certainement lors de la cession primitive de ses États il avait eu la main forcée par le basileus vainqueur de Bardas Phocas, qui le menaçait de sa vengeance pour avoir soutenu contre lui le prétendant d'Asie. Devant la crainte d'une invasion de ses États par les troupes impériales, Davith avait dû s'exécuter en désignant Basile pour son héritier.

On se rappelle du reste qu'en 976, Davith n'avait reçu du basileus qu'à titre viager la plupart des territoires dont il faisait aujourd'hui rétrocession à l'empire. Cette cession, ou plutôt cette rétrocession n'était que

1) Ed. Dulaurier, p. 33. Voy. aussi la mention de cette mort violente dans Açogh'ig, liv. III, chap. XLIII.

2) Les historiens géorgiens ont presque complètement passé sous silence ce grand prince. La raison en est certainement que les Pagratides qui se posèrent en héritiers du roi curopalate avaient tout intérêt à supprimer de l'histoire cette dynastie qu'ils avaient supplantée. Voy. Brosset, *Hist. de la Géorgie, Additions*, p. 188.

le premier acte du long drame qui allait mettre petit à petit aux mains des basileis de Roum les territoires de la Grande Arménie tout entière.

Le patrimoine que le grand curopalate de Daïk'h léguait ainsi de plus ou moins bon gré au basileus Basile n'était pas à dédaigner (1). Outre qu'il constituait un accroissement très important de territoire, outre qu'il mettait à la disposition des armées impériales des milliers de combattants de premier ordre, il fortifiait puissamment la frontière de ce côté, car le Daïk'h et ses dépendances, contrées montagneuses entre toutes, situées au sud du Kour, constamment exposées à la guerre étrangère, s'étaient hérissés de châteaux et de villes fortifiées peuplant leurs cimes et leurs cols. Ils constituaient ainsi pour l'empire la plus précieuse des frontières armées de ce côté.

Au dire d'un historien national (2), ce patrimoine du valeureux prince ibérien qui venait se fondre ainsi dans l'immense empire de Roum comprenait principalement les territoires des villes d'Oukhthik' (3), l'Olthis des Géorgiens d'aujourd'hui, de Mamrovan ou Namrevan, de Manazkerd (4) aussi, aujourd'hui Malazkerd, dans le pachalik d'Erzeroum, une des plus anciennes villes d'Arménie, située dans le Douroupéran au district de Hark', capitale de l'Apahounik', l'ancienne seigneurie de l'émir kurde Bad, avec toutes ses dépendances, bien d'autres territoires encore.

La *Chronique* nationale d'Ibérie connue sous le nom d'*Histoire de Géorgie* (5) raconte que le grand curopalate Davith, assuré qu'il n'aurait jamais de postérité, avait jadis annoncé à ses sujets son intention d'adopter pour son successeur le prince Pakarat, fils du roi Gourguen d'Aphkhasie (6). Mais ce projet n'avait pas été suivi d'exécution pour des motifs qui nous sont demeurés inconnus, bien probablement toutefois parce que le

(1) Acogh'ig n'hésite pas à accuser Basile d'avoir été l'instigateur de la mort de Davith dans le dessein de hâter l'annexion à l'empire de ses vastes domaines.

(2) *Epitome historiarum* de Vartan de Partzerpert, éd. Alishan, Venise, 1863, p. 75.

(3) Ough'thik', Okhthis, Okhdik'.

(4) Manavazaguerd, Mandzguerd.

(5) Trad. française par Brosset, t. I, p. 292 et *Additions*, p. 16.

(6) Skylitzès, Cédrénus et Zonaras ont pris à tort ce Gourguen qu'ils nomment Georgios pour un frère du curopalate Davith. Ils ajoutent que ce Georgios dut se contenter de ses possessions de l'Ibérie proprement dite et donner son fils en otage au basileus. Cela est vrai, mais il s'agissait en réalité ici, on le voit, non d'un frère du curopalate, mais bien du roi des Aphkhases Gourguen. En tous cas on ne découvre rien de semblable dans la *Chronique* nationale dite *Histoire de Géorgie*.

basileus y avait mis opposition. En tous cas le témoignage unanime des autres historiens nationaux tels qu'Acogh'ig par exemple, autorise à croire que le curopalate avait longtemps avant sa mort révoqué cette adoption et toutes les conséquences qui en découlaient.

Ce changement de volonté, accompli librement ou non, devait plus

MINIATURE BYZANTINE du fameux Psautier de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. — Samuel oignant David. — (Photographie communiquée par M. G. Millet)

tard amener de sanglants conflits entre le basileus Basile et le prince Pagrat ou Pakarat devenu à la mort de son père roi d'Aphkhasie sous le nom de Pakarat III.

Basile, hivernant dans Tarse dans la première moitié de cet an mille, fut très rapidement informé du meurtre du vieux curopalate qui le constituait l'héritier d'une si vaste souveraineté. Abandonnant momentanément ses projets d'une troisième campagne en Syrie plus décisive que la précédente, ce prince avisé comprit la nécessité de se rendre de suite de sa personne en

Géorgie où l'appelait la foule des princes et des archontes ibériens anxieux de sa venue. Il désirait y recueillir en personne l'héritage du curopalate, établir son autorité dans ses nouvelles possessions du Daïk'h, veiller surtout à ce que cette vaste opération fût exécutée pacifiquement. Il redoutait certainement quelque intervention hostile du roi pagratide d'Arménie Kakig.

Davith avait péri dans la journée du 31 mars. Basile se mit en marche le plus promptement possible, donc probablement déjà dans le courant du mois de juin. Yahia nous dit, en effet, qu'il passa six mois en Cilicie et nous savons d'autre part qu'il était arrivé dans cette contrée vers les premiers jours de l'année [1]. Il partit à marches forcées au dire d'Açogh'ig. Certainement on l'avait prévenu qu'il rencontrerait une vive opposition. Pour cette raison, il emmenait avec lui des forces nombreuses. Parmi celles-ci figurait un gros contingent russe. « En outre, ajoute Yahia, le basileus emmenait avec lui le duc d'Antioche, Nicéphore Ouranos, et une partie des troupes de celui-ci. » L'illustre guerrier valait à lui seul une armée.

Au dire d'Açogh'ig, le basileus et ses troupes gagnèrent d'abord Malatya, l'antique Mélitène, cette forte place de guerre située à une courte distance du Haut Euphrate, qui a joué un rôle si important dans toutes les guerres d'Asie à cette époque. En l'absence de tout détail, il devient bien difficile de dire quelle route l'empereur et l'armée suivirent pour se rendre

[1] Voyez dans le livre du baron V. de Rosen sur la *Chronique* de Yahia la note 277, au sujet de l'erreur d'Arisdaguès de Lasdiverd qui, dans son *Histoire de Géorgie* (p. 297 de l'éd. E. Prudhomme) place cette expédition d'Ibérie à l'an 1001 et la mort du curopalate Davith au Jeudi Saint de cette même année. Açogh'ig, comme aussi, du reste, la *Chronique* nationale connue sous le nom d'*Histoire de Géorgie* (t. I, p. 293 de la traduction française de Brosset), donnent la date vraie de l'an 1000. M. Brosset, à la page 181 des *Additions* à cette même *Chronique*, penchait déjà pour cette opinion. Voyez la remarque qu'il fait à ce sujet. Quant à Mathieu d'Edesse, il se trompe grossièrement en plaçant ces événements à une date de près de vingt ans trop reculée, à l'an 983. Les dates fournies par Lebeau (t. XIV, p. 183, date de 991) et par Muralt (t. I, pp. 579-580, date de 1003), sont tout aussi erronées. Skylitzès, Cédrénus (t. II, 447) et Zonaras (éd. Dindorf, t. IV, p. 17), sont ici déplorablement mal informés. Ils passent simplement plusieurs années sous silence et disent seulement qu'« après être retourné de Salonique à Constantinople, Basile partit pour l'Ibérie pour recueillir l'héritage du curopalate ». Ces auteurs placent en effet bien à tort l'expédition de Syrie et de Phénicie *après* celle d'Ibérie, et disent encore que « Basile, après avoir recueilli l'héritage de Davith et conclu un arrangement avec le roi géorgien Gourguen (dont Zonaras fait à tort, je l'ai dit, un frère de Davith), partit pour la Phénicie emmenant avec lui les primats de son nouveau pays d'Ibérie dont étaient les trois illustres frères, les patrices Pakourian, Phebdatos et Phersès ». Cette version des Byzantins est forcément inexacte. Il faut de toute nécessité placer l'expédition en Syrie et en Phénicie *avant* celle en Ibérie. Les dates de Yahia sont là pour trancher la difficulté. Lui seul a définitivement donné la date vraie en fixant cette campagne d'Ibérie « à la vingt-cinquième année du règne de Basile », année qui correspond bien précisément à l'an 1000.

de Tarse dans cette ville après avoir franchi le Taurus. Probablement ils remontèrent jusqu'à Césarée et prirent en ce point la grande voie militaire qui, passant non loin de Tzamandos, puis par Arabissos, aboutissait précisément à Mélitène.

Dans cette antique forteresse impériale de la lointaine vallée du grand fleuve Euphrate, Basile se trouvait déjà en terre d'Arménie. La situation religieuse dans cette contrée était à ce moment fort troublée. Les membres du haut clergé byzantin d'Asie avaient engagé dernièrement dans ces extrêmes provinces orientales de l'empire une véritable campagne de persécution contre les prêtres arméniens coupables de vouloir demeurer fidèles à leur dogme national. Deux de ces prélats surtout, le fameux métropolitain de Sébaste dont Yahia nous a dit la mort affreuse en Bulgarie et celui de Mélitène que Mathieu d'Édesse nomme Théodore, s'étaient signalés à cette occasion, l'un par sa violence qui lui avait valu la haine mortelle des Arméniens, l'autre par les excès de son zèle pieux. Cette haine des Arméniens pour leur bourreau se reflète dans les malédictions des historiens nationaux contemporains qui considèrent la mort misérable du métropolitain de Sébaste comme un juste châtiment de ses crimes envers leur patrie.

« Basile, raconte Açogh'ig, était exaspéré contre les Arméniens à cause de la trahison de beaucoup parmi ses sujets appartenant à cette nation, qui, transportés sur son ordre dès avant l'an 988 en Thrace et en Macédoine pour contribuer à la défense de cette portion de la frontière de l'empire, s'étaient révoltés, — probablement parce que le clergé grec les persécutait violemment, — puis avaient passé en Bulgarie et y avaient fait cause commune avec les Bulgares contre lui (1). » « Le basileus, poursuit le chroniqueur, avait conçu de cette mésaventure une telle aversion contre la nation arménienne tout entière qu'il avait laissé faire le clergé grec en Asie et ne s'était point opposé à cette cruelle persécution de tout un peuple. Les métropolitains de Sébaste et de Mélitène avec tous leurs prêtres n'en avaient été que plus ardents à poursuivre de toute manière leurs ressortissants arméniens et à les représenter incessamment au

(1) Voy. pp. 75 sqq.

basileus comme déplorablement souillés de l'hérésie d'Eutychès. Le métropolitain de Sébaste surtout avait cruellement fait torturer les prêtres arméniens de sa ville épiscopale et expédié les principaux d'entre eux enchaînés à Constantinople pour y être jugés au Palais Sacré. Leur chef, Gabriel, vieillard sage et très pieux, avait expiré en prison au milieu des plus cruels supplices (1). »

Un certain nombre d'autres prêtres moins fidèles, entre autres les

VUE DE KOUTAÏS, ancienne capitale de l'Imérethie, sur la rivière Rion.

deux évêques arméniens de Sébaste et de Larisse, Séon et Joannès, sous la pression du cruel métropolitain, avaient lâchement fait défection. Se séparant de leurs compatriotes, ils avaient abjuré leurs prétendues erreurs et adhéré aux préceptes abhorrés du Concile de Chalcédoine. Interdiction avait été faite aux Arméniens de ces contrées de se réunir au son des cloches pour la prière.

1 Au dire d'Açoghïg ces événements se seraient passés dès l'an 986. Toute cette chronologie semble fort embrouillée.

MINIATURE BYZANTINE d'un Evangéliaire du XIe Siècle conservé à la Bibliothèque Vaticane. — Saint Jean l'Evangéliste ou Théologue écrivant. — Beissel, Vatic. Miniat.

Il paraît qu'il y avait eu également échange de lettres entre le métropolitain de Sébaste assisté de plusieurs de ses collègues acharnés comme lui à cette conversion forcée de ces malheureux dissidents, et le vertueux autant que courageux katholicos d'Arménie Kakig I (1). Celui-ci, « pon-

(1) Élu en 972 en remplacement de Stéphanos ou Etienne III, patriarche depuis 970. Au moment de son élection, Kakig était évêque d'Arscharounik'. Une fois nommé patriarche,

tife éminent, profondément versé dans les Saintes Écritures », avait répondu aux interminables épîtres injurieuses des prélats byzantins par diverses lettres qu'il avait rédigées avec l'aide de ses vénérables acolytes, ses « vardapètres », presque tous ascètes fameux. Açogh'ig (1) nous a conservé le texte d'une de ces missives du chef de l'Église arménienne. Celle-ci est malheureusement trop longue pour pouvoir être ici reproduite. L'argumentation en est très vigoureuse et trace un tableau fort complet de la polémique religieuse arméno-byzantine à cette époque (2).

Bien que le katholikos eût en termes élevés sommé son adversaire de Sébaste de devenir « un nouveau Théophile de Luka » et de reconnaître avec lui dans le Christ une seule nature comme une seule volonté, sa lettre si suggestive ne fut suivie d'aucune entente, d'aucune discussion vraiment utile. Même les lettres des prélats grecs devinrent si injurieuses que Kakig refusa d'y répondre davantage (3). Tel était le mépris professé par les Byzantins et les Géorgiens, leurs frères en orthodoxie, pour l'Église d'Arménie que les Musulmans eux-mêmes s'en montraient indignés (4). Au siège de Khelât par les guerriers du curopalate Davith en 992, comme les Ibériens brûlaient les églises arméniennes et le palais de l'évêque situés hors de l'enceinte de la ville, transformant ces édifices vénérables en écuries pour leurs chevaux, les Musulmans assiégés leur

il résida, à l'exemple de ses trois prédécesseurs Ananias, Vahan et Stéphanos, dans la jolie petite ville d'Arguin ou Arkina sur les bords du fleuve Akhourian aujourd'hui nommé Arpa-Tchaï. Il mourut, on va le voir, en 991 après avoir, dans le cours de son pontificat de dix-neuf ans, rétabli la paix dans l'église arménienne. « Il avait bâti à Arguin une cathédrale en pierres taillées réunies par des crampons de fer, à la coupole peinte à l'image du ciel, plus trois autres églises de la même architecture admirable. Il avait pourvu les sacristies de ces édifices de magnifiques vêtements sacerdotaux historiés de couleur pourpre, tissus d'or et d'argent, de candélabres et de vases de métal reluisant, d'évangéliaires et d'autres livres sacrés. »

(1) Liv. III, chap. XXI.

(2) Voy. Ter-Mikelian, *op. cit.*, pp. 77 sqq., où la lettre du patriarche se trouve analysée avec soin. Voy. encore Karapet Ter Mkrttschian, *Die Paulikianer im byzantin. Kaiserreiche*, etc., Leipzig, 1893, p. 95.

(3) Tchamtchian, *op. cit.*, II, 100.

(4) Il y avait toutefois des exceptions à cette règle. Précisément à propos de ces discussions entre prélats des deux nations, Mathieu d'Édesse rapporte ce qui suit : « Le patriarche Kakig ayant reçu une lettre de l'expert et savant métropolitain grec Théodore de Mélitène qui, avec son confrère de Sébaste, avait pris part à cette polémique, lui adressa une réponse basée sur des arguments solides autant qu'ingénieux qui plut à tous ceux qui la lurent. Cette épître (évidemment la même que celle citée plus haut qui dut être envoyée à tous les métropolitains grecs de la région) inspira au métropolitain Théodore une haute estime pour son auteur. Une étroite amitié se forma à cette occasion entre lui et son correspondant.

criaient du haut des murailles : « Est-ce ainsi, chrétiens, que vous traitez les saints édifices appartenant à d'autres chrétiens ? » Et les enragés soldats orthodoxes leur répondaient : « Nous ne faisons pas de différence entre une église arménienne et une de vos mosquées. »

Les haines religieuses étaient si vives entre les deux croyances et les deux nations que l'on vit, d'autre part, saint Grégoire de Narec persécuté par ses propres coreligionnaires pour avoir été soupçonné de tendre à une réconciliation avec Byzance (1). L'infâme esprit de secte a été de tous les âges. Nulle part il n'a régné en maître plus absolu que dans ces temps et en ces lieux.

Malgré tant de persécutions, les Arméniens résidant sur le territoire de l'empire grec n'en étaient pas demeurés moins fidèlement, moins obstinément attachés à leur foi. La mort affreuse en Bulgarie de leur principal bourreau, le métropolitain de Sébaste, leur était apparue comme un juste châtiment envoyé par le Ciel. En 991 ou 992, après dix-neuf ou vingt ans de pontificat, « l'ardent, sage et intrépide katholikos Kakig » étant venu à mourir avait eu pour successeur « l'admirable et humble ascète à vie incomparable » Sarkis Ier (2), supérieur de ce couvent insulaire de Sevanga si délicieusement situé sur le lac du même nom. Celui-ci avait été consacré katholikos d'Arménie, sur le désir de son disciple Kakig « le roi d'Ani », le mardi de Pâques de l'an 441 de l'ère arménienne qui correspond au 29 mars 992 de l'ère chrétienne (3).

Sarkis Ier, protégé par le roi Kakig qui dès l'enfance avait professé une admiration sans bornes pour ses vertus ascétiques, devait gouverner pendant vingt-sept années, jusqu'en 1019, l'Église d'Arménie (4). En 993, il avait transporté dans la cité royale d'Ani la résidence des katholikos. L'annaliste Stéphanos de Daròn, dit Açogh'ig, ou encore Asalnik, cet écrivain si véridique qui occupe un rang si honorable parmi ceux de sa

(1) Les Arméniens étaient si sectaires que dès l'an 965 le katholikos Vahan avait été déposé pour avoir voulu entrer en correspondance amicale avec les Chalcédoniens, c'est-à-dire avec ceux des Géorgiens qui, comme les Grecs, reconnaissaient le Concile de Chalcédoine. Voy. Açogh'ig, liv. III, chap. VIII.

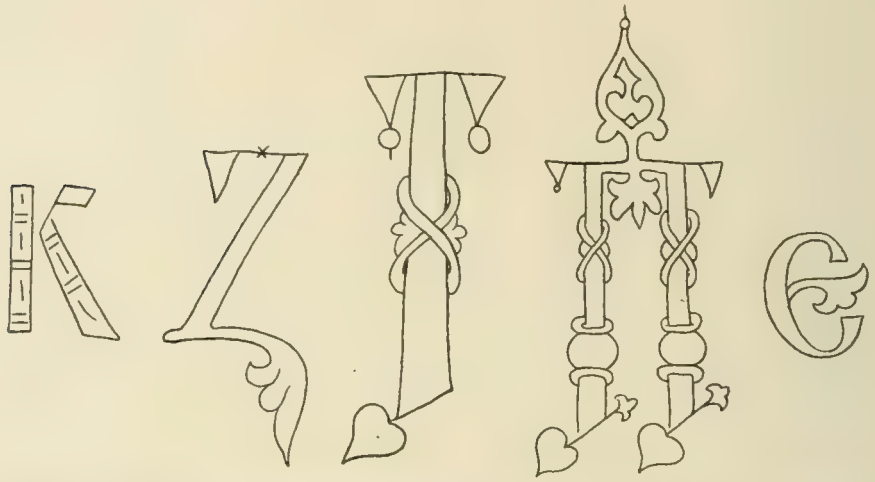
(2) Serge.

(3) Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, p. 389. Sur ce patriarche voy. Açogh'ig, liv. III, chap. XXXII.

(4) Il eut pour successeur le patriarche Pierre ou Bédros.

nation, écrivit sa première histoire d'Arménie jusqu'à l'an 1000 sur la demande expresse de ce prélat.

Quand le basileus et son armée furent arrivés en vue des remparts de Mélitène, le clergé national sortit processionnellement à la rencontre de l'auguste visiteur. Basile, désirant se concilier l'affection de ses sujets arméniens au moment où il allait tant élargir les bornes de son empire en ces régions, fit, malgré sa rudesse accoutumée, bon accueil à ces prêtres vénérables. Il leur ordonna de vaquer en paix à leurs devoirs reli-



INITIALES tirées d'un Evangéliaire manuscrit des Xe ou XIe Siècles conservé au grand couvent de la Laure au Mont Athos. — H. Brockhaus, Die Kunst in den Athos-Klostern.)

gieux et leur restitua ce droit auquel ils attachaient tant de prix, d'appeler les fidèles à la prière au bruit de la planche appelée *yamahar*, droit qui leur avait été retiré par le métropolitain Théodore. Dans toute cette région ci-devant arménienne comme dans toutes les cités de l'empire où des populations arméniennes avaient été transportées, le son des cloches demeura expressément interdit et fut remplacé pour l'appel des fidèles par ce marteau frappant sur une épaisse planche de bois d'ordinaire suspendue dans la cour même de l'église.

En quittant Mélitène, Basile et son armée, après avoir franchi l'Euphrate, pénétrèrent en quatrième Arménie. Passant non loin des sources du fleuve Tigre, ils traversèrent le vaste et populeux district de Hant-

MINIATURE BYZANTINE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xe Siècle, de la Bibliothèque Nationale, un Psautier. - Prière du prophète Isaïe. Il est placé entre la Nuit *et l'*Aurore. *La simplicité et la grandeur de cette composition rappellent tout à fait l'antique.*

zit (1), franchirent à nouveau l'Euphrate ou plutôt son bras méridional et traversèrent le district de Palahovidk' ou des plaines de Palou, l'ancienne Kitharizon, district aussi nommé Khòzan. Le jour de la fête de la Transfiguration, ils passèrent le mont Koher, c'est-à-dire cette portion de

(1) L'Anzitène de Ptolémée. Le Χαζίτ des Byzantins.

la chaîne de l'Antitaurus qui, dit Açogh'ig (1), « se trouve située entre les districts d'Haschdeank'h (2) et de Dsop'hk'h ou Sophène au sud et celui de Khordsen (3) au nord ».

De là, franchissant encore le bras septentrional de l'Euphrate, l'armée impériale, côtoyant le vaste territoire d'Arschamounik' (4), atteignit dans l'ancienne Acilisène la très antique cité d'Ériza (5), la Justinianopolis romaine au confluent de ce fleuve avec le Kail, l'ancien Lycus. C'est à Açogh'ig que nous devons ces rares, mais bien précieuses indications sur l'itinéraire suivi par l'illustre basileus Basile et ses guerriers de tant de races diverses en ces parages lointains dans le courant de l'été de l'an 1000.

A Ériza on vit arriver au camp impérial un des plus puissants dynastes musulmans de cette frontière, le sauvage émir d'Amida (6) et de Népherkert (7). Yahia le nomme « Mohammed Eddaulèh Abou Mansour Saïd Ibn Merouan, émir des Kurdes ». Il était fils d'une sœur du fameux kurde Bad et son second successeur (8). Le basileus, résolu à pratiquer sur cette mouvante frontière une politique de paix et de conciliation, semble avoir reçu à merveille cet incommode voisin qui, suivant l'expression orientale si pittoresque, « mit le pied sur son tapis », c'est-à-dire lui fit hommage et se reconnut son vassal. Il lui fit des présents magnifiques, le combla de ses bienfaits, le créa magistros et surtout le nomma duc impérial des marches de l'Orient (9), ce qui faisait de lui un des principaux officiers impériaux sur ces lointains confins du Tigre. Toute la région située à l'orient du haut cours de ce fleuve se trouvait de ce fait virtuellement annexée à l'empire. Malheureusement on ne pouvait compter sérieusement

(1) Liv. III, chap. XLV.
(2) L'Astianène de Ptolémée.
(3) Ou Chorsène. Courzan pour les Syriens.
(4) Ou Aschmounik'.
(5) Ou Érez, aujourd'hui Arzindjian ou Ézengan.
(6) Ou Diarbekir.
(7) C'est le nom arménien de la ville de Martyropolis ou Mayyafarikin. Cette géographie est fort compliquée. Chaque ville porte au moins trois ou quatre noms très différents les uns des autres.
(8) Il périt lui-même de mort violente dix ans plus tard, en l'an 402 de l'Hégire (1011 à 1012). Voy. Rosen, *op. cit.*, note 280.
(9) Yahia (Rosen, *op. cit.*, p. 42) dit quelques mots à peine de cette expédition de Basile en Arménie et en Ibérie en l'an 1000. Celle-ci est de même passée sous silence par plusieurs autres historiens orientaux.

sur la fidélité de ces dynastes asiatiques. Le plus léger motif d'intérêt ou d'ambition les transformait à nouveau en adversaires aussi fourbes qu'acharnés.

Nous ne savons, hélas, rien de plus sur cette entrevue si curieuse en cette cité perdue des monts d'Arménie entre le grand basileus de Roum et le farouche prince des Kurdes ainsi devenu magistros et duc impérial. Yahia dit seulement que Basile ordonna aux commandants des garnisons de ses provinces de quatrième Arménie et du Darôn, c'est-à-dire aux chefs des troupes frontières les plus voisines, de prêter main-forte à son nouveau vassal toutes les fois que celui-ci les appellerait à son secours, puis il autorisa l'émir à retourner dans son pays.

Jusqu'au moment de franchir le bras nord de l'Euphrate, le basileus n'était point sorti des terres mêmes de l'empire, dont la province récemment annexée du Darôn formait ici l'extrême limite orientale. En quittant Ériza l'armée se dirigea vers l'est, toujours, semble-t-il, à marches forcées. Açogh'ig et Arisdaguès de Lasdiverd disent qu'elle parut d'abord devant la forteresse de Havatchitch (1) sur la montagne de ce nom. C'était, dit M. Émin (2), une forte place du Daik'h dont nous ne pouvons aujourd'hui encore fixer l'emplacement exact. Brosset qui est du même avis (3) croit qu'elle était située dans le district d'Azort (4), un des cantons de cette province. L'itinéraire suivi par Basile à son départ de cette ville me fait plutôt croire qu'il ne faut point placer cette ville dans le Daik'h, mais bien plus au sud vers les sources de l'Araxe sur la route entre Ériza, dernier point signalé sur la route du basileus avant qu'il ne parvînt en ces parages, et la cité de Manaskerd vers laquelle il se dirigea en les quittant.

Dans cette ville d'Havatchitch, probablement quelque sombre forteresse des montagnes, le basileus trouva la plus brillante et la plus nombreuse assistance qui l'attendait (5), avant tout la foule pittoresque

1 Ou Havadjitch.

2 Arisdaguès de Lasdiverd, éd. Émin, note 1 de la page 200.

3) Voy. *Additions* à son éd. de l'*Histoire de Georgie*, note 2 de la page 186.

4 Et non d'Aghr'ôri. « Dans le canton d'Azori ou Azort » Saint Martin, *op. cit.*, II, p. 367).

5 Arisdaguès de Lasdiverd place cette entrevue du basileus avec tous ces rois et princes encore dans le district d'Egueghnats, c'est-à-dire à Ériza même ou Arzindjan.

« des princes, des dynastes, des archontes du Daik'h et de l'Ibérie (1) », tous les aznaours du défunt curopalate Davith, tous ses fameux archers si célèbres sous le nom d'archers du Daik'h, tous, accourus des plus lointains comme des plus proches districts de leur sauvage patrie « pour rendre hommage au grand basileus de Roum aimé de Dieu ». Depuis longtemps, c'était le premier empereur d'Orient qui paraissait en ces contrées perdues à la tête d'une puissante armée. Tous ces hauts barons de cette montagneuse terre d'Ibérie qui va des bords de l'Araxe impétueux aux rives marécageuses de la mer Noire et aux pentes rocheuses du Caucase, anxieux de ces grands événements, venus à la tête de leurs belliqueux escadrons, vêtus de la cotte de mailles et de l'épais justaucorps, s'étaient donné rendez-vous dans cette petite cité, anxieux de prodiguer au successeur de Constantin les marques de leur soumission et de leur respect.

Aux côtés des nobles du Daik'h assemblés pour saluer leur nouveau maître, héritier du grand curopalate, se pressaient des personnages bien autrement importants encore, tous les rois chrétiens du voisinage, tous les souverains de Géorgie et d'Arménie, petits ou grands, venus eux aussi à la rencontre de l'illustre Basile, chacun impatient de s'attirer la faveur du tout-puissant basileus, de tirer parti de sa présence si imprévue, mortellement inquiets aussi des conséquences possibles de ce grand événement pour leur indépendance si chère à leurs cœurs indomptés. Avant tout, l'empereur trouva en ce lieu le plus puissant des rois de cette région, Pakarat II, roi pagratide des Aphkhases (2) depuis 980, également roi du Karthli sous le nom de Pakarat III depuis 985 (3), avec son père le roi de Géorgie proprement dite (4), Gourguen, roi des rois, monté sur le trône en 994 comme successeur de son père Pakarat Rigouen (5). C'était

(1) Littéralement: « les soldats de la légion noble du Daik'h. »

(2) Les Abasges des Byzantins. L'Aphkhasie bordait une portion de l'extrémité orientale de la Mer Noire, au pied du versant occidental du Caucase, entre la Circassie au nord et la Mingrélie au sud.

(3) Voy. *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, t. I, note 6 de la page 292.

(4) A cette époque, dit Brosset (*Additions* à son éd. de l'*Histoire de la Géorgie*, p. 179), le royaume de Géorgie se composait uniquement de l'Aphkhasie comprenant l'Iméréthie actuelle, la Mingrélie et peut-être quelques parties de la Gourie et du Samtz'khé septentrional. Le Kaketh avait ses korévêques. Le Somkheth, c'est-à-dire le Tachir et la plaine de Géorgie, obéissait à Davith fils de Gourguen, petit-fils d'Aschod le Miséricordieux.

(5) Et non en 998 comme le dit Muralt, *op. cit.*, I, 577.

RELIQUAIRE BYZANTIN de la Vraie Croix aujourd'hui conservé à la Chapelle du Palais archiépiscopal à Cologne. — Quatre anges encensant la relique de la Vraie Croix. — Les saints Constantin et Hélène. — Le pied est d'art occidental postérieur. — Le reliquaire contient la célèbre petite Croix que j'ai fait graver à la p. 121 de mon Nicéphore Phocas *et dont je donne une reproduction meilleure à la p. 193 du présent volume.*

ce Gourguen dont les chroniqueurs byzantins ont fait à tort un frère du curopalate Davith, et dont le fils, ce Pakarat d'Aphkhasie et de Karthli précisément, avait jadis été adopté par Davith. Ces deux princes se trouvaient de ce fait dans une posture fort délicate en face du basileus qui, comme le larron de la fable, venait leur enlever le dernier espoir de recueillir ce bel héritage. Pakarat, l'ancien pupille et fils adoptif du grand curopalate, avait été vraiment depuis 980, dit la *Chronique* nationale connue sous le nom d'*Histoire de la Géorgie* (1), le maître suprême de tout le Caucase, « depuis le Djeketh jusqu'au Gourgan ».

Il le devait demeurer jusqu'à sa mort, qui ne survint qu'en 1014, après un règne de trente-quatre années. En cette même année 1000, il allait, nous le verrons, être créé roi curopalate. En 1008 seulement il devait succéder à son père Gourguen sur le trône de Géorgie (2). Il força l'Aderbaïdjan et le Chirman, peut-être bien même les souverains d'Arménie, à lui payer tribut et se fit, on le verra, craindre en toute rencontre du basileus de Roum.

A côté de ces deux puissants princes on distinguait encore parmi la foule des hauts personnages réunis en hâte à Havatchitch le roi Abas ou Apas de Khars et de Vanant, « jeune prince orné du signe de la valeur guerrière », à la tête de ses troupes vêtues de rouge, puis les deux puissants princes Ardzrounis, fils d'Abou Sahl, Sénék'hérim, roi du Vaspouraçan, cette vaste province qui depuis a toujours constitué la portion majeure du pachalik de Van, et son frère aîné Gourguen (3), tous deux ayant succédé ensemble en 990 à leur frère Aschod. Bien d'autres petits souverains encore accompagnaient ceux-ci.

Tous ces princes avec leurs suites brillantes autant qu'innombrables, tous montés sur les rapides chevaux de Géorgie, vinrent tumultueusement à la rencontre du basileus lui rendre hommage. Cette scène splendide en cet agreste décor n'a été décrite, hélas, par aucun chroniqueur.

(1) Ed. Brosset, trad. franç., I, p. 301.

(2) Dans l'église d'Ichkhan on voit encore une inscription indiquant qu' « en l'an 1006 (226 de l'ère arménienne) cet édifice vénérable fut élevé par Gourguen, roi des rois, sous le vocable de la Sainte Mère de Dieu ». Voy. Brosset, *Inscript. géorgiennes rec. par le p. N. Sargisian*, p. 19, pl. IV, n° 22.

(3) Açogh'ig, liv. III, chap. XLVI, dit que Sének'hérim accourut le premier à la rencontre du basileus et ne fut suivi que plus tard par son frère aîné Gourguen.

Nous avons seulement quelques formules banales. « Basile, dit l'un, honora de riches présents chacun de ces princes et de ces barons suivant son rang et ils en furent comblés de joie. » « Réjoui de leur arrivée, dit un autre, il les reçut royalement, leur donna des chevaux, des mulets, de riches vêtements, beaucoup d'or, et les laissa aller en paix chacun dans son pays, comblés de ses présents. »

En outre de cet accueil empressé, Basile éleva le roi des Aphkhases au rang de curopalate si prisé en ces régions. Son père Gourguen reçut seulement celui de magistros, « afin, disent les historiens nationaux, de semer la discorde entre le fils et le père, car telle était la mauvaise intention du basileus. » « Mais Gourguen, poursuivent-ils, était un homme franc et droit dont les sentiments ne furent pas ébranlés par cette machination et que rien ne put faire changer. »

Surtout Basile s'occupa de régler d'accord avec tous ces princes la question brûlante de la succession au trône de Daik'h et les difficultés provenant de l'adoption antérieure de Pakarat par le grand curopalate Davith. Il serait plus conforme à la vérité de dire simplement que les princes géorgiens plus faibles que le puissant basileus de Roum durent accepter le fait accompli. « Le roi Gourguen, racontent les Byzantins qui, je l'ai dit, ont, Zonaras surtout, le tort de prendre ce prince pour un frère du défunt curopalate, le roi Gourguen fut amené par le basileus à se contenter d'être dynaste (1) de l'Ibérie intérieure, c'est-à-dire de la Géorgie proprement dite, et à ne plus chercher à envahir les terres du Daik'h. » Un traité formel fut signé entre Basile et Gourguen qui dut laisser en otage auprès du basileus son fils, probablement le jeune roi des Aphkhases.

« On ne doit pas s'étonner, dit fort bien M. Brosset (2), que le fils ait reçu du basileus des dignités plus hautes que le père. Basile voulait éviter à tout prix que la succession du curopalate Davith ne lui fût contestée par les deux princes géorgiens. En élevant à un titre très considérable Pakarat, le plus intéressé des deux à cette affaire, puisqu'il avait été jadis adopté par le souverain de Daik'h, il s'en faisait un allié au lieu d'un

(1) « Archôn. »
(2) *Hist. de la Géorgie*, I, p. 301.

ennemi, et en semant des germes de haine entre lui et son père, il les empêchait de s'unir pour lui ravir sa nouvelle acquisition. C'était toujours la même politique byzantine cherchant à diviser pour mieux régner. »

Le basileus se montra aussi plein d'affabilité pour les deux frères, les princes Ardzrounis, souverains du Vaspouraçan. Il les combla généreusement de présents royaux, les prit sous sa protection, reçut leur hommage et expédia des lettres scellées de son sceau, chrysobulles et argyrobulles, à tous les émirs musulmans du voisinage, leur enjoignant de laisser en paix le Vaspouraçan et de n'y point toucher. « Ainsi, dit Açogh'ig, le basileus arrêta les invasions dans ce pays, diminua le poids des impôts et mit fin aux incursions organisées par les Infidèles pour piller et ramener des captifs. » Le grand royaume du Vaspouraçan, l'Aspracanie des Byzantins, antique patrimoine des fiers Ardzrounis qui prétendaient tout simplement descendre du vieux Sennachérim, le roi biblique d'Assour, s'étendait depuis les montagnes au sud du grand lac Van jusqu'au delà de l'Araxe vers les monts de Siounie. A l'ouest, il était borné par le Douroupéran, à l'orient par l'Aderbaïdjan, terre musulmane ou plus exactement persane. L'empire byzantin poussait ainsi à nouveau ses confins, du moins ceux des petits États chrétiens, ses vassaux, jusqu'au voisinage des rives de la Caspienne lointaine (1).

Une ombre toutefois marqua cette grande démonstration du loyalisme géorgien et arménien en faveur de l'illustre empereur de Roum, protecteur né de tous ces princes chrétiens de l'extrême Asie. Seul, le souverain le plus considérable de la région, suzerain plus ou moins effectif de tous ces autres dynastes, le grand roi des rois pagratide d'Arménie, Kakig, le «schahinschah armen », suivant la formule arabe, se méfiant gravement des intentions vraies du basileus, le soupçonnant de méditer l'annexion pure et simple de toutes ces contrées tant arméniennes que géorgiennes encore plus ou moins indépendantes de l'empire, s'était abstenu de venir à la rencontre de cet impérial visiteur. Sentant sa force, il était demeuré bou-

1° Des deux frères Ardzrouniens venus en l'an 1000 à Havatchitch pour complimenter Basile et lui rendre hommage. Gourguen mourut le premier dès l'an 1003. Sénék'herim, troisième et dernier fils d'Abou Sahl, demeura encore vingt ans seul roi du Vaspouraçan, c'est-à-dire jusqu'en 1023.

RELIQUAIRE BYZANTIN de la Vraie Croix, conservé aujourd'hui à la Chapelle du Palais archiépiscopal à Cologne (voy. p. 177). — XIe ou XIIe Siècle. — Face postérieure des volets. — La Vierge et sainte Anne.

deur dans sa vaste capitale monumentale d'Ani, à l'écart de cette affluence des rois, des princes et des archontes de son pays. « Il refusa, disent les historiens nationaux, d'aller trouver le basileus, ce qui déplut étrangement à celui-ci. »

Disons quelques mots de ce souverain et de ses origines. Aschod III, dit Oghormadz ou le Miséricordieux, « le père des pauvres et des indigents », roi des rois d'Arménie, le contemporain de Romain II et de Nicéphore Phocas, l'allié fidèle de Jean Tzimiscès, celui auquel le héros couronné avait écrit pour lui raconter sa campagne de Syrie une si mémorable épître que nous a conservée Mathieu d'Édesse (1), était mort pieusement en l'an 977, l'année après son impérial ami, après un règne heureux et glorieux d'un quart de siècle, laissant trois fils : Sempad, Kakig et Gourguen (2). Sempad, l'aîné, lui avait le premier succédé sous le nom de Sempad II surnommé Diézéragal, « le Dominateur » ou le « Maître du Monde », « le Conquérant » à cause de ses conquêtes. Celui-ci s'était fait couronner dans Ani dont il avait vite apprécié la forte position stratégique et qu'il avait, à l'exemple de son père mais bien plus encore, fait merveilleusement fortifier, décorer et agrandir dans un espace de huit années.

Il en avait fait sa résidence définitive. Il avait entouré sa chère capitale d'une muraille nouvelle de toute beauté construite en pierres unies par du mortier, garnie de hautes tours, beaucoup plus considérable que l'ancienne, muraille vraiment splendide dont les ruines admirables debout encore aujourd'hui frappent d'étonnement le voyageur (3). Il y avait fait élever par ses architectes, dont le principal, Terdat ou Tiridate, se signala plus tard par la restauration de Sainte-Sophie, à Constantinople (4), de nombreuses églises dont une de très grandes proportions, cathédrale splendide que sa mort prématurée ne lui laissa pas le temps d'achever, mais qui est demeurée presque intacte jusqu'à nos jours (5). Il avait été

(1) Voy. *Épopée*, I, pp. 282 sqq.
(2) Ou Giorgi, Georges.
(3) Voy. *Epopée*, I. pp. 248 à 257.
(4) Voy. p. 38.
(5) Je crois devoir reproduire ici le récit de mon excursion à ces ruines fameuses dans l'automne de 1895, récit inséré dans le numéro du *Journal des Débats* du 10 octobre de cette année.

Au retour d'une excursion à Érivan et au monastère d'Eschmiadzin d'où la vue sur

extrêmement puissant, ayant mis pour un temps fin à l'incessante anarchie guerrière qui régnait en ces contrées, et avait terminé heureusement

l'Ararat couvert de neige est si belle, j'ai tenu à rendre visite, non loin de la frontière turque de la Transcaucasie russe, aux célèbres ruines d'Ani, la vieille capitale des rois d'Arménie de la dynastie Pagratide, contemporaine des empereurs d'Orient des dixième et onzième siècles. L'entreprise, jadis difficile, parfois dangereuse, est aujourd'hui fort aisée. De Delidjan, station charmante de la route de Tiflis à Érivan par Astapha, une route de poste conduit en cinq relais, à travers une contrée d'abord délicieusement boisée, puis soudain complètement aride, jusqu'à Alexandropol, l'antique Goumri arménienne, aujourd'hui centre militaire fort important de la frontière de Transcaucasie, dans une plaine brûlée du soleil. D'Alexandropol, en quatre heures, un phaéton — c'est le nom officiel d'une victoria légère en ces contrées — attelé de quatre chevaux conduits par un cocher arménien, vous transporte à Ani. Quittant à la septième verste la route de Kars, l'étrange équipage suit une simple piste à travers champs, dépassant des villages arméniens dont la population presque sauvage, entourée d'énormes chiens, véritables animaux féroces, se livre au pittoresque labeur du dépiquage des blés. Après avoir franchi à gué divers cours d'eau, entre autres l'Arpa-Tchaï, l'antique Akhourian si souvent mentionné dans les chroniques d'Arménie, on débouche subitement en vue du plateau rocheux qui porte les ruines d'Ani. L'impression, dans ce cadre immense dominé par les cimes neigeuses de l'Ala-Goz, est très forte.

« Le fleuve Akhourian et un de ses affluents, simple torrent, coulant dans des ravins aux parois de roches à pic profondément encaissées, limitent un vaste triangle sur la surface duquel s'élevait la cité jadis florissante entre toutes celles d'Arménie, aujourd'hui déserte, ruinée, mais encore représentée par quelques-uns de ses plus beaux monuments. Le troisième côté du triangle était protégé par un superbe rempart médiéval, presque intact. Construites en appareil magnifique, bâties de cubes de pierre de deux couleurs dont les arêtes, vives comme au premier jour, se juxtaposent exactement, tours et murailles, qui ont vu les assauts de toutes les armées, de toutes les races de l'Orient, se profilant au loin dans cet absolu désert, forment une paroi géante d'une saisissante grandeur. Cela rappelle, dans un paysage autrement sévère, les murs de Rome ou ceux de Constantinople.

« Lorsque, par une porte couverte d'inscriptions lapidaires, surmontée d'un grand lion sculpté, on a pénétré dans l'enceinte, le spectacle devient plus extraordinaire encore. Sur ce plateau sauvage, parmi d'immenses amoncellements de pierres provenant des ruines des édifices plus humbles, se dressent encore çà et là plusieurs merveilleux monuments de cette cité de l'an 1000. Un certain nombre presque intacts, sous leur armure de pierre rougeâtre, semblent construits de la veille. On aperçoit, tour à tour, en des sites grandioses, dominant les abîmes du double ravin, le palais des princes pagratides, de ces rois guerriers qui surent un moment se créer une vaste monarchie entre les États du basileus de Roum et ceux du Khalife de Bagdad, puis encore leur citadelle en ruines et la cathédrale où ils se faisaient couronner avec une pompe tout orientale, diverses églises enfin, véritables joyaux d'architecture, une entre autres depuis transformée en mosquée. La cathédrale et deux églises surtout, petites comme tous les temples arméniens, sont dans un surprenant état de conservation. Pas une pierre n'a bougé du splendide appareil des parois jadis construites par l'architecte Tiridate, qui releva la coupole de Sainte-Sophie, détruite par le tremblement de terre de l'an 989. Sur les murs extérieurs figurent encore, nettes comme au premier jour, les grandes inscriptions royales dédicatoires en beaux caractères lapidaires arméniens des dixième et onzième siècles. Les portes et les fenêtres sont admirablement sculptées comme des monuments d'orfèvrerie, rappelant par la richesse de l'ornementation les plus gracieux échantillons de l'art arabe. La pierre, d'une superbe et chaude teinte rouge, prête un charme de plus à cette féerique silhouette d'une grande cité endormie depuis des siècles.

« La cathédrale, sauf la coupole qui s'est effondrée, semble prête encore à recevoir le glorieux roi Kakig, « schahinschah », c'est-à-dire roi des rois, venant en grand cortège assister vers l'an 1000, en compagnie de sa pieuse épouse, la reine Katramide, à la consécration du noble édifice par le catholikos Sarkis. Nous avons déjeuné, effarant les corneilles et les oiseaux de proie si nombreux, au pied de l'autel où furent couronnés bien des rois pagratides, euro-

plusieurs grandes guerres, ce qui lui avait valu également le titre tant prisé de « schahinschah armen », c'est-à-dire de roi des rois d'Arménie. Il s'était extraordinairement fortifié dans ses conquêtes grâce à l'extrême affaiblissement du Khalifat d'Asie. Il était mort dans l'hiver de 989 sans laisser de postérité après un règne de douze ans et sept mois, au moment

MINIATURE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane, exécuté pour le basileus Basile II. — Saint Théodore Stratilate, un des plus glorieux patrons militaires des armées byzantines. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.*

même où Basile se débattait contre la terrible insurrection de Bardas Phocas. Il a laissé dans les chroniques nationales le renom d'un glorieux

palates du saint empire de Roum (c'était leur titre officiel à Byzance), vassaux turbulents, souvent révoltés, des Nicéphore Phocas, des Jean Tzimiscès et du grand basileus Basile II, le Bulgaroctone.

« Les autres édifices ne sont pas moins curieux, le palais royal surtout, surplombant l'effrayant ravin. Quelques églises conservent encore de nombreuses fresques. Toutes sont recouvertes de sculptures merveilleuses et de grandes inscriptions historiques. Toutes, en un mot, sont encore presque dans l'état où elles se trouvaient lorsque, après des calamités effroyables, tremblements de terre, invasions répétées de cent ennemis féroces accourus de l'Orient, les malheureux habitants de la ville royale d'Arménie se furent décidés à l'aban-

MINIATURE BYZANTINE d'un des plus beaux manuscrits du XIe Siècle de la Bibliothèque Nationale, un Psautier. – Double scène du combat de David contre Goliath. David est ***soutenu par la Force. Derrière Goliath s'enfuit la Jactance. Les Israélites et les Philistins*** *ou Etrangers assistent à la lutte.*

et puissant monarque vainqueur de son oncle Mouscheg, roi de Kars, du féroce émir de Tovin et de beaucoup d'autres princes tant arabes que

donner définitivement pour un lointain et plus sûr asile. C'est un musée inappréciable, une cité médiévale conservée par enchantement, telle que n'en possède aucune autre nation.

« Partout aux environs des ruines, c'est le désert sans limites, sauf quelques habitations

chrétiens. « Sur le tard, racontent les chroniques, il s'était enorgueilli. » Acogh'ig (1) a dit ses forfaits dont un des pires fut d'épouser sa nièce contre les règlements de l'Église. Il fut enterré dans sa bien-aimée ville d'Ani. Tout le long de son règne brillant il semble avoir entretenu avec l'empire byzantin des relations pacifiques et n'avoir point eu à se plaindre du basileus Basile qui était monté sur le trône à peu près en même temps que lui. Le fils de Romain et de Théophano avait eu dans les premières années de son gouvernement trop de grandes séditions, trop de guerres redoutables sur les bras pour ne pas rechercher à tout prix de vivre en bonne harmonie avec ce puissant voisin, son presque nominal vassal.

Sempad II avait eu pour successeur son second frère Kakig Ier, celui-là même qui vient d'entrer en scène. Quant au troisième fils d'Aschod III, Gourguen, il avait à la mort de son père reçu son apanage dans la région du nord-est et avait été le premier roi de l'Albanie arménienne. Il fut le chef de la branche gorigéane de la maison royale arménienne pagratide, établie dès lors à Lorki, dans le pays de Daschir, district de la vaste et âpre province de Koukark'h, l'antique Gogarène; autrement dit ce dernier fils d'Aschod fut la souche des rois gorigéans qui, au XIe siècle, résidèrent dans cette ville de Lorki et portèrent le titre de roi des

d'un pauvre village arménien. Ce plateau inégal, mamelonné, profondément raviné, où retentit si souvent jadis le galop des cavaliers envahisseurs, cavaliers byzantins, géorgiens, arabes, persans, tartares ou mogols, est entièrement nu. Sous un soleil de feu des troupeaux errants paissent à l'entour des églises fondées par les Pagratides, remuant du pied les débris de murailles sous lesquelles dort le scorpion. Au fond du ravin l'Akhourian sauvage bondit comme aux temps des rois, roulant ses eaux grisâtres vers l'Araxe lointain, d'où, passant le long des pentes de l'Ararat, elles iront plus loin encore se jeter avec celles du Kour dans la mer Caspienne. L'horizon est borné par le majestueux Ala-Goz, un des plus beaux monts d'Arménie. La frontière turque n'est pas loin, hantée par les Kurdes pillards, que tiennent en respect les braves Cosaques du Térek et du Kouban disséminés sur ce vaste espace. Devant nous se profilent encore les monts de Kars dont le nom rappelle tant de luttes ardentes entre les soldats du tsar et ceux du sultan.

« Malheureusement, et c'est là où je voudrais en venir, le temps, ici aussi, bien que lentement, poursuit son œuvre destructrice. Les voûtes s'effondrent les premières. Les feux des pâtres effritent les bases des églises. Le palais s'émiette peu à peu dans le ravin jadis verdoyant du jardin royal. Maintenant que ce territoire est définitivement incorporé à l'empire russe, ne pourrait-on sauver, pour la plus grande joie des archéologues, cette ville mystérieuse, cette cité enchantée du Moyen âge? Parmi ce peuple arménien, si passionnément attaché à sa belle histoire nationale, ne se trouvera-t-il point quelque Mécène intelligent qui s'éprenne de la gloire d'Ani, la ville des grands rois de sa race? Quelques centaines de mille francs, un gardien convenablement rétribué, suffiraient à sauver ce joyau unique, une ville chrétienne orientale du dixième siècle, non loin des pentes du Caucase. Puisse l'immense publicité du *Journal des Débats* attirer des regards bienveillants sur ces ruines insignes. »

(1) Liv. III, chap. XXIX.

Aghovans. Ce prince venait de mourir et avait eu pour successeur son fils Davith, prince belliqueux mais malheureux dans les combats.

Kakig Ier qui, en cette époque de l'an 1000, régnait sur les Arméniens depuis plus de dix années déjà, devait en régner vingt encore jusqu'en 1020. C'était également, au dire des historiens nationaux, fort enclins, il est vrai, à abuser de la louange à l'endroit de leurs princes, un roi fort et constamment victorieux dans les combats. Ses triomphes guerriers, ses magnificences, lui valurent, de même qu'à son frère, le titre éblouissant de « schahinschah ». « Ce fut, dit Açogh'ig, un homme à l'esprit fin, en même temps profondément versé dans l'art de la guerre, libéral dans la distribution de ses faveurs (1). » « Il surpassa, dit Samuel d'Ani, tous les rois pagratides en sagesse, en générosité, en piété, en valeur militaire. » Il était, à l'égal de tous les princes de cette race, fort religieux, grand et merveilleux bâtisseur d'édifices pieux (2), grand défenseur des droits de l'Église. Il chantait régulièrement aux matines confondu avec les autres chantres.

Il dégreva ses sujets de nombreux impôts. Il aimait à s'entourer d'hommes remarquables qui illustrèrent sa cour. L'Arménie, bien que désolée par les tremblements de terre de l'an 995 (3), qui bouleversèrent surtout la quatrième Arménie sept mois durant, et jetèrent bas une multitude de châteaux, d'églises, d'édifices de toutes sortes, jouit encore sous son règne qui fut comme l'apogée de la grandeur pagratide d'une longue paix maintenue surtout par l'état d'anarchie profonde du Khalifat de Bagdad. Elle durait encore en 1004 à l'époque où écrivait Açogh'ig et se prolongea jusqu'à la mort de ce modèle des princes chrétiens orientaux. Ce règne fut également la plus brillante période de la littérature (4), de l'art et de l'architecture en Arménie. La plupart des édifices superbes d'Ani datent de cette époque. La reine de Kakig était la pieuse princesse Katramide, fille de l'ischkhan de Siounie. Ce fut elle, en réalité, qui

(1) Tchamtchian donne le même témoignage.

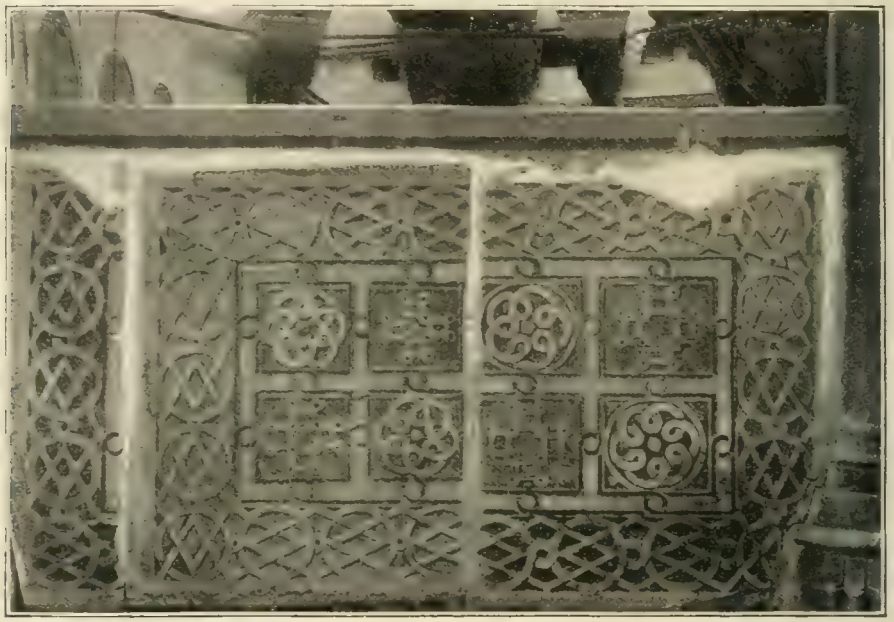
(2) Surtout il construisit une splendide église dédiée à saint Grégoire dans « la vallée des Jardins » attenant à Ani. Il avait fixé dès 992 dans cette ville la résidence des katholikos d'Arménie.

(3) Açogh'ig, liv. III, chap. XXXVI.

(4) Arisdaguès de Lasdiverd cite toute une pléiade d'écrivains, d'historiens et de savants.

acheva de construire à ses frais et d'enrichir la cathédrale d'Ani (1), commencée par Sempad II, merveille de l'architecture d'Arménie dans ce siècle, qui devait être dévastée au bout de si peu de temps et si affreusement par les envahisseurs Seldjoukides, mais dont les ruines admirables se dressent encore sur le plateau rocheux, désert et mélancolique où jadis fut la brillante et populeuse capitale des Pagratides (2).

Pour ces trois règnes d'Aschod III et de ses deux fils, période compa-



PLAQUE DE MARBRE sculptée faisant partie du pourtour de la « Fontaine sacrée » dans le couvent de la Laure, au Mont Athos, fondé par saint Athanase sous le règne de Nicéphore Phocas. — Cette plaque a fait partie de la construction primitive.

ratively très paisible pour l'Arménie, nous ne possédons, hélas, qu'un très petit nombre d'indications sur les affaires intérieures de cette contrée. L'éclat des événements retentissants qui ont illustré de tant de gloire les armes byzantines sous Romain II, sous Nicéphore Phocas, sous Jean Tzimiscès, sous Basile II, a couvert tous les autres bruits du voisinage.

(1) Comme en fait foi une magnifique inscription lapidaire encore existante sur la muraille méridionale, aujourd'hui encore aussi nette, aussi facile à déchiffrer en ses beaux caractères koutzouri que si elle avait été sculptée de la veille.

(2) Voy. dans Grene, *op. cit.*, p. 116, l'énumération des principaux édifices construits en Arménie sous ce règne.

Bien que ces événements touchassent de fort près au sort futur si déplorable de l'Arménie, ils s'accomplissaient cependant en dehors de son territoire.

Je rappelle que la dynastie pagratide était bien loin de posséder toute l'étendue du territoire de l'Arménie proprement dite ; mais elle était la plus puissante dans ce pays et avait toujours joui d'une sorte de suprématie sur tous les autres princes et dynastes qui s'en partageaient la souveraineté. Tous ces belliqueux archontes reconnaissaient la suzeraineté du glorieux roi des rois d'Arménie contre lequel ils n'hésitaient du reste pas à se révolter pour le motif le plus futile. Les morcellements incessants de la dynastie à chaque mort de roi qui voulait à tout prix apanager chacun de ses fils, morcellements dont l'héritage d'Aschod III venait encore d'augmenter le nombre, étaient une grande cause d'affaiblissement. En détruisant tout vestige d'unité, ils facilitèrent singuliè-

PLAQUE DE MARBRE sculptée du couvent de La Laure, au Mont Athos, fondé par saint Athanase sous le règne de Nicéphore Phocas. — Cette plaque a fait partie de la construction primitive.

rement plus tard la chute de la dynastie et l'incorporation de la grande Arménie à l'empire, double but que la chancellerie toujours en éveil du basileus Basile préparait lentement mais sûrement sans le perdre un instant de vue, avec la patiente ténacité de la diplomatie byzantine. Toutes les actions de Basile en Asie qui sont parvenues jusqu'à nous, toutes les mesures prises par lui dont nous aurons à parler plus loin, ne laissent aucun doute sur l'existence de ce plan et la poursuite opiniâtre qu'il en fit tout du long de son règne.

Déjà le Daròn faisait partie de son empire depuis l'an 968, dès avant son avènement au trône, et les territoires voisins du vaste lac Van avaient revu de ce fait des garnisons impériales. Maintenant et malgré l'attitude aussi frondeuse qu'impuissante du roi des rois Kakig, c'était le tour du grand pays de Daik'h, à deux pas de l'extrémité orientale de la mer Noire. Avant de mourir en l'an 1020, le roi Kakig devait être témoin d'autres coups encore plus sensibles portés par le basileus Basile à l'indépendance de sa patrie arménienne, indépendance dont la fin douloureuse approchait à grands pas.

Revenons au récit de l'expédition de Basile. A part cette fâcheuse abstention du roi des rois d'Arménie les choses s'étaient en somme assez bien passées jusqu'ici et le basileus put croire qu'il réaliserait sans l'ombre d'un souci le riche héritage du vieux curopalate. Mais tout changea soudain. « La parole de l'Écriture Sainte s'accomplira et la prophétie inspirée par l'Esprit Saint au roi David. Le matin ils pousseront de la terre, ils brilleront et fleuriront comme l'herbe, et le soir ils se faneront, se dessécheront et tomberont. » Ainsi s'écrie le chroniqueur national Arisdaguès de Lasdiverd (1) avant de poursuivre son récit que je complète par celui de son compatriote Açogh'ig (2). Le jour même où le roi de Géorgie Gourguen s'apprêtait à prendre congé du basileus pour rentrer dans ses États, laissant probablement son fils en otage, une violente échauffourée éclata au camp d'Havatchitch, pour une cause en apparence futile, parmi tous ces combattants de races hostiles entassés dans cet étroit espace. Les princes et nobles du Daik'h, tous les vassaux du curopa-

1 *Histoire d'Arménie*, éd. Prudhomme, p. 9.
2 *Op. cit.*, liv. III, chap. XLIII.

late Davith, probablement aussi les soldats géorgiens des rois de Géorgie, d'Aphkhasie et de Kars, étaient campés non loin des tentes byzantines. Un soldat russe, un des guerriers de la célèbre droujina de six mille hommes de cette nation qui, depuis qu'elle avait en 989 sauvé l'empire du mortel péril de Bardas Phocas, n'avait cessé de combattre sous les bannières impériales, se recrutant incessamment parmi les nouveaux Værings allant chercher fortune à Tsarigrad (1), et qui venait précisément de faire la campagne de Syrie où elle avait brûlé l'église de Saint-Constantin de Homs, puis de passer l'hiver à Tarse avec le basileus, un de ces soldats, dis-je, rapportait une charge de foin qu'il avait récoltée pour son cheval (2). Un soldat ibérien la lui arracha. Un second Russe accourut au secours de son frère et l'Ibérien appela à grands cris ses compatriotes qui tuèrent le premier Russe.

« Alors, dit textuellement Arisdaguès de Lasdiverd, les six mille fantassins russes armés de lances et de boucliers (ceux que le roi Basile avait demandés au roi des Russes lorsqu'il lui avait donné sa sœur en mariage et qu'ils étaient devenus chrétiens) se jetèrent sur leurs armes. Tous les princes et les vassaux du Daik'h, toute la légion noble de ce pays, allèrent vigoureusement contre eux et furent vaincus après un combat d'une terrible violence parce qu'ils se trouvèrent en moindre nombre. » Ce fut un affreux massacre. Parmi les morts de cette fatale journée les historiens géorgiens citent le grand prince des princes Patriky, général en chef des troupes du Daik'h (3), Gabriel et Joannès, tous deux fils d'Otchopentre, le fameux magistros Tchortovanel de Daik'h aussi, le protégé de saint Euthyme, le petit-fils d'Abou Gharbal, neveu de Tornig le Moine (4), dont le nom est revenu souvent déjà dans cette histoire (5), beaucoup

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 272 et Wassiliewsky, *La droujina varingo-russe à Constantinople*, pp. 125 sqq.

(2) Quelque bête de somme pour le transport des bagages, car les Russes combattaient à pied.

(3) Ou Patric (Patrice?). Le nom est défiguré dans les manuscrits. Açogh'ig le nomme *Patriarg*. M. Brosset, *Additions* à son éd. de l'*Hist. de la Géorgie*, p. 187, pense qu'il était le frère de Tchortovanel.

(4) Fils de son frère. Voy. dans Brosset, *ibid.*, la généalogie de toute cette famille de saint Euthyme.

(5) Voy. *Epopée*, I, pp. 418 sqq. Tchamtchian, *op. cit.*, II, 873, dit que ce fameux guerrier géorgien s'étant révolté fut tué dans la plaine de Bagaridj par Jean, général des troupes du basileus Basile.

d'autres encore, « car, dit le chroniqueur, la colère de Dieu pesait sur eux pour leur arrogance. » Arisdaguès dit avec une évidente exagération que trente hommes de la légion noble, c'est-à-dire toute la noblesse du pays de Daik'h, périrent en ce jour, que pas un n'échappa et que ce fut pour tous ces guerriers le châtiment de Dieu à cause du meurtre infâme qu'ils avaient commis le Jeudi Saint sur la personne de leur prince le curopalate Davith.

Il n'est pas difficile pour qui a suivi les événements de ce règne agité de s'expliquer l'inimitié qui existait entre guerriers géorgiens et russes. Si souvent dans ces dernières années si troublées, ils avaient combattu les uns contre les autres sous des bannières différentes! Une telle animosité devait amener bien facilement des rixes sanglantes pareilles à celle dont je viens de faire le récit. On a vu, dans la lutte suprême engagée en 989 contre Bardas Phocas, les troupes géorgiennes constituer le plus puissant, le plus fidèle appui de l'usurpateur, les troupes russes au contraire accourir au secours de Basile et lui procurer une éclatante victoire. Psellus dit expressément que les meilleurs soldats du prétendant furent les fantassins d'Ibérie qui le défendirent jusqu'à la fin dans la lutte suprême sous Abydos. Ces mêmes soldats ibériens avaient été déjà cruellement battus par les Russes à Chrysopolis. Depuis lors, ces derniers n'avaient pas cessé de combattre dans les armées impériales où ils avaient pris la place auparavant occupée par les Géorgiens. Ceux-ci, de leur côté, n'avaient pas perdu le souvenir des hontes militaires qui leur avaient été infligées par ces barbares du Nord. Une haine violente les animait contre les sujets de Vladimir, haine que le moindre incident transformait en voies de fait.

Le basileus Basile, reprenant sa route après ces événements déplorables, traversa d'abord le petit district très montagneux de Hark' (1), qui faisait partie de la grande province de Douroupéran, à l'est du Darôn, sur les rives du bras méridional de l'Euphrate, puis se dirigea vers le pays d'Apahounik'. C'était avec le Hark' une des dernières conquêtes du grand curopalate Davith, à la mort de Bad le Kurde. Dans le but de procéder à l'annexion régulière de cette portion très importante de l'héritage qu'il

(1) Le « Χάρκα » du Porphyrogénète.

venait recueillir, pointe avancée de l'empire vers les terres musulmanes, Basile fit d'abord séjour à Manaskerd (1). C'était une des plus vieilles cités d'Arménie, place de guerre très forte, la plus importante de la région. Son nom fameux revient à bien des pages de l'histoire byzantine. Elle s'élevait sur la rive méridionale du Mourad-Tchaï, tout à l'orient du Hark', presque sur la frontière du district voisin d'Apahounik' dont je viens de parler. C'était la Malazguerd des Turks, la Mantzikiert des Byzantins, où, plus tard, l'infortuné basileus Romain Diogène devait être si cruellement battu en 1071 par le Seldjoukide Alp-Arslan dont il devint le prisonnier. C'est aujourd'hui Malazkerd, ville encore très grande et bien fortifiée, capitale d'un sandjak dépendant d'Erzeroum.

Basile ne paraît pas avoir séjourné très longuement dans cette ville. S'avançant constamment à marches forcées, l'armée impériale, se dirigeant cette fois droit vers le Daik'h, dans la direction du nord, toujours à travers les territoires du défunt curopalate, gagna Vagharschagerd, aujourd'hui Alaschgerd, dans le Pakrévant, district de la province d'Ararat, vers les sources mêmes du grand fleuve Euphrate. On était alors déjà entré dans l'année 1001.

« Là, dit l'historien Açogh'ig, le basileus Basile et ses troupes campèrent dans la plaine aux portes de la ville, espérant encore l'arrivée si désirée du roi des rois Kakig. On était ici à

FACE postérieure d'une Croix-Reliquaire d'or byzantine du Xme Siècle ayant fait partie du Trésor de l'Église Sainte-Marie ad gradus de Cologne, aujourd'hui conservée à l'Archevêché de cette ville où elle se trouve renfermée dans le Reliquaire gravé aux pp. 177 et 181 du présent volume. J'avais donné déjà la gravure de cette croix d'après un livre de M. E. Aus'm Weerth à la p. 421 de mon Nicéphore Phocas. *La reproduction que j'en donne ici d'après une photographie, est infiniment supérieure.*

(1) Ou Mandzgerd. Autrefois Manavazagerd. La Μαντζικέρτ, Μαντζικέρτ des Byzantins; la Melazdjerd et Malazguerd des Turks.

peu de distance de sa capitale d'Ani. « Mais l'orgueilleux Pagratide, estimant cette démarche humiliante, ne vint point se présenter devant l'empereur. » Probablement d'autres sentiments encore dirigeaient le souverain arménien qui hésitait à se livrer pieds et poings liés à la douteuse bonne foi du basileus. Bref, Kakig demeura à l'écart derrière les hautes murailles de sa capitale avec ses archers et ses cavaliers vêtus d'étoffes à fleurs. Aussi la colère de Basile, habilement surexcitée par Abou Sahl, neveu du roi d'Arménie (1), qui calomniait auprès de lui la conduite de son oncle, ne connut-elle bientôt plus de bornes.

Il n'y eut toutefois pas hostilités déclarées entre les deux princes. Seulement Kakig, pour se venger de son perfide neveu, envoya son fils Joannes occuper ses provinces de Kogovith et de Tzahko-Oten ou Dzalcat (2) qui furent affreusement dévastées. Basile, de son côté, excita sous main à la rébellion Davith, neveu de Kakig, chargé de la défense des provinces septentrionales du royaume. L'imprudent lieutenant fut du reste bien vite forcé de se soumettre.

De Vagharschagerd, l'empereur, pénétrant jusqu'au cœur de ses nouveaux États, gagna Oukhtik', (3), l'Olthis d'aujourd'hui, une des dernières villes fortes d'Arménie vers le nord-ouest dans la direction de la Géorgie. Ce fut de cette résidence, semble-t-il, qu'il procéda à la prise de possession officielle de tous ces vastes territoires dont il venait d'hériter. Toutes les villes en petite quantité, toutes les forteresses par contre fort nombreuses du Daik'h, de ce pays sauvage, montagneux et boisé, coupé par d'innombrables affluents du Tchorok qui se jette dans la mer Noire, et du Kour qui se jette dans la Caspienne, tous ces nids d'aigle de cette contrée âpre et superbe qui allait porter la frontière byzantine jusqu'au pays des Lazes, furent occupées par des garnisons impériales ou des postes de trapézites. « Partout, dit Yahia, dans ces possessions nouvelles, le basileus nomma des gouverneurs, des châtelains, des magistrats grecs, des hommes à lui sur lesquels il put compter. »

Nous ne possédons aucun détail sur cette prise de possession par les

1) Il était fils de la sœur de Kakig.

2) Tchamtchian dit que le roi Kakig et le roi Gourguen d'Ibérie engagèrent Basile à céder aux Géorgiens une partie du Daik'h.

3) Onghthik', Okhthis ou Okhdik'.

Byzantins du vaste héritage du défunt curopalate. Seulement nous savons que toutes les résistances furent facilement vaincues et que le pays de Daik'h, avec toutes ses dépendances du Hark' et de l'Apahounik', avec ses forteresses inaccessibles, sa nombreuse et belliqueuse population, redevint ainsi, presque sans effusion de sang, terre impériale, un riche fleuron de plus à la couronne renaissante des basileis orientaux. C'était pour l'autocrator Basile un grand et fructueux succès ajouté à tant d'autres qui allaient le dédommager successivement de tant de cruelles épreuves des débuts du règne. Hélas ! l'empire ne devait pas demeurer longtemps en paisible possession de ces beaux domaines.

Vers les premiers jours de printemps de l'an 1001 probablement, le basileus, quittant ses nouveaux États de la montagne, après un séjour sur lequel nous ne savons rien de plus, reprit, à bien plus lentes journées, par la voie de Garin, l'ancienne Théodosiopolis, l'Erzeroum d'aujourd'hui, près des sources de l'Euphrate, par Hahtoyaritch et les thèmes d'Anatolie, la route du retour et de Constantinople. Il emmenait à sa suite de nombreux hommes nobles d'Ibérie, tous ceux des archontes du Daik'h en la fidélité desquels il ne croyait pas pouvoir se fier entièrement, se proposant de les installer en d'autres régions de son immense empire, vraisemblablement dans les nouvelles provinces récemment conquises en Bulgarie. Ce fut probablement avant de s'en retourner, durant son séjour prolongé dans les États du curopalate, que Basile procéda solennellement à la punition des meurtriers de ce prince. Mathieu d'Édesse, après avoir raconté le crime de ces hommes, dit seulement ceci : « Au bout de quelques années, Basile s'étant saisi de l'archevêque Hilarion, principal auteur du meurtre, ordonna de lui attacher une grosse pierre au cou et de le jeter dans la mer. Il fit éprouver le même sort à ceux des nobles qui avaient été les instigateurs de ce forfait. Ils périrent, chargés des malédictions qu'ils avaient si bien méritées (1). »

1) Ibn el-Athir (t. IX, p. 67) qui place ces événements à l'an 382 de l'Hégire (9 mars 992-25 fév. 993) les rapporte en ces termes : « Le roi des Grecs envahit l'Arménie ; il assiégea Khelât, Manaskerd et Ardjich et fit beaucoup de mal aux populations de ce pays. Il accorda ensuite une trêve de dix années à Abou Ali El-Ouasan, fils de Merouan, et rentra dans le pays de Roum. »

Puis Basile s'en retourna à Constantinople. « Après le départ du basileus, dit Arisdaguès de Lasdiverd, le pays demeura quatorze ans en repos. »

Une belle inscription gravée sur la muraille du couvent de Saint-Jean-Baptiste, à l'entrée de la ville de Tswimœth dans le canton de Khidis-Thaw, est presque exactement contemporaine de ces grands événements (1). Elle a été gravée précisément en l'honneur du roi Pakarat

MINIATURE BYZANTINE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane exécuté sur l'ordre du basileus Basile II. — L'Ange conduisant les Mages auprès de la Vierge.*

et de son fils l'aventureux Gourguen en l'année pascale 222, qui correspond à l'an du monde 1002. Elle est ainsi rédigée dans le pompeux langage du temps par la fondatrice même de l'église : « Au nom de Dieu, moi, la pauvre Anna, j'ai commencé de construire cette sainte église dans l'église de Saint-Jean-Baptiste pour prier (Dieu l'exalte) pour le puissant Pakarat, roi des Aphkhases et des Karthles et curopalate, et pour son fils le prince royal Gourguen, notre roi, pour la rédemption de mon âme pécheresse et en souvenir de l'âme de mes parents et de mes pères. En

(1) Elle a été publiée par M. Brosset dans son *Rapport sixième sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie exécuté en* 1847-1848, Saint-Pétersbourg, 1851.

MOSAÏQUE d'un des arcs de la coupole de l'église du monastère de Saint-Luc en Phocide construite à la fin du Xe Siècle. — Saint Théodore le Tiron, un des grands patrons militaires des armées byzantines. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

l'année pascale 222. » D'autres inscriptions gravées sur le même édifice portent encore le nom de Pakarat et de sa mère la reine Gourandoukht.

Sur cette route du retour, comme l'empereur et l'armée traversaient à nouveau la Cappadoce, les annalistes byzantins (1), plus brefs que jamais, racontent seulement que l'autocrator reçut, aux environs de la place forte de Charsianon, une hospitalité splendide dans les domaines du magistros Eustathios Maléinos (2) de la grande famille cappadocienne de ce nom, alliée à celle des Phocas, de ce même Eustathios Maléinos qui, en 987, avait prêté sa demeure aux autres chefs de l'armée réunis pour proclamer empereur Bardas Phocas. Cet opulent et fastueux archonte, depuis longtemps rentré en grâce, disent les chroniqueurs, non content d'héberger son prince, fournit abondamment de vivres toute l'armée. Aussi Basile, sous le prétexte de lui témoigner sa gratitude pour ce splendide accueil et de l'en récompenser, emmena à Constantinople ce grand propriétaire terrien. Puis il l'y maintint toute sa vie et ne lui permit jamais de retourner chez lui, le gardant comme une bête en cage, le défrayant largement de toutes ses dépenses pour le consoler de la liberté et du pays natal perdus. Précurseur de Fouquet et de tant d'autres, ce malheureux Maléinos avait excité par le spectacle de son faste et de sa grandeur provinciale, la jalousie, surtout les craintes de son souverain. Certes celui-ci était payé pour se défier de ces grands seigneurs provinciaux d'Asie, véritables potentats au petit pied, qui, si souvent, étaient tentés par le sentiment même de leur presque toute-puissance, de se poser en prétendants. Pour couper court à toute nouvelle sédition imitée de celle d'un Bardas Skléros ou d'un Bardas Phocas, Basile se décida à faire un exemple et l'infortuné Maléinos, assez riche pour nourrir toute une armée, donc trop riche, paya cher le brillant accueil qu'il avait par vanité ou loyalisme fait à son souverain. Il n'avait du reste pas seulement excité les craintes de Basile, mais aussi sa cupidité, je devrais dire son avarice, si dans cette expression il n'y avait comme une forme de blâme, alors que Basile n'était en réalité qu'économe et cela pour le plus grand bien de ses armées et de

(1) Skylitzès, Cédrénus, Zonaras.
(2) C'est-à-dire « de la ville de Malea ».

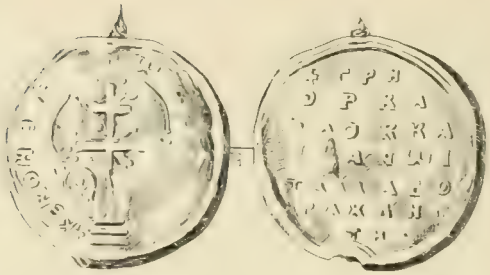
la sécurité de son empire. Mû par de tels sentiments, le basileus ne se contenta pas de retenir Maléinos dans cette demi-captivité dorée. A sa mort, il fit saisir tous ses biens au profit de la couronne. C'était déjà ce que Jean Tzimiscès s'était proposé de faire pour le parakimomène Basile dont la fortune territoriale et par conséquent la puissance provinciale l'avaient effrayé et qui, se voyant ainsi menacé, prit les devants en faisant empoisonner son souverain. Ce fut, nous le verrons, ce que fit plus tard encore le basileus Basile dans des circonstances analogues, ne tolérant jamais, dans ses voyages à travers l'empire, qu'un de ces grands seigneurs provinciaux pût devenir, grâce à ses richesses trop considérables, un danger pour l'État.

Ce fut encore à ce moment, ajoute Skylitzès, que le basileus Basile promulgua la Novelle destinée à empêcher les plus hauts fonctionnaires publics de s'enrichir outrageusement durant le temps de leur administration en acquérant avec trop de facilité des biens nationaux trop importants. Il s'agit probablement ici de la Novelle de l'an 996 (1). Skylitzès semble établir une relation entre la promulgation de cette Novelle et la disgrâce d'Eustathios Maléinos. En réalité, cette ordonnance avait été promulguée plusieurs années auparavant. Mais il y est, chose bien curieuse, précisément fait une mention très sévère de Maléinos, dans les précieuses scolies autographes dont Basile a enrichi ce document. « Romain Lécapène, dit le chroniqueur, Constantin Porphyrogénète, Nicéphore Phocas, avaient déjà interdit expressément par des lois les acquisitions immodérées de domaines provinciaux, lois fréquemment renouvelées, toujours à nouveau violées par l'insatiable soif des richesses, plus forte que toutes les législations. »

Le basileus, de retour enfin de cette pacifique campagne d'Ibérie qui, immédiatement après l'expédition également triomphante de Syrie, donnait encore à l'empire toutes ces nouvelles provinces frontières hérissées de puissantes forteresses habitées par la plus valeureuse population militaire, dut faire son entrée solennelle à Constantinople vers le premier printemps de l'an 1001, entouré d'une foule de magnats arméniens et

(1) Voy. pp. 122 sqq.

géorgiens, otages ou hôtes plus ou moins volontaires qu'il ramenait du fond de l'Asie pour les éblouir du luxe merveilleux de sa cour. Il y avait près de deux années qu'il était absent de sa capitale !



SCEAU OU BULLE DE PLOMB DU « CATÉPANO » D'ITALIE GRÉGOIRE TRACHANIOTIS APPENDU A UN DOCUMENT EN DATE DE L'AN 1000 CONSERVÉ AUX ARCHIVES DE NAPLES

COFFRET d'ivoire byzantin du Xe Siècle conservé à Xanten, dans l'ancien duché de Clèves. — Un des panneaux latéraux. (Photographie communiquée par M. E. Müntz.) — *Voy. mon* Nicéphore Phocas, *p. 175.*

CHAPITRE IV

Paix avec le Khalife d'Égypte. — Ambassade du patriarche Oreste de Jérusalem à Constantinople. Réception solennelle. — Mort du patriarche Sisinnios qui est remplacé par le moine Sergios. — Continuation de la guerre bulgare. Nouveau séjour de quatre années du basileus Basile en Bulgarie, de 1001 à 1005. Événements de guerre de ces quatre années. Conquête définitive de la basse et moyenne Macédoine. — Événements d'Italie. Rétablissement du pouvoir byzantin dans le midi de la Péninsule à la suite de la défaite d'Othon II à Stilo. Administration des « catépano ». Séditions. Agressions sarrasines. — Régence de Théophano en Allemagne. Sous son influence l'art byzantin se développe par tout l'Occident. Éducation du jeune empereur Othon III. Ambassade allemande à Constantinople pour lui trouver une femme parmi les princesses de la famille impériale. — Première expédition d'Othon III à Rome en 996. Son couronnement par le nouveau pape Grégoire V, son cousin. Il retourne en Allemagne.

PIÈCE D'OR ou dinar du Khalife d'Égypte Al-Hakem.

Ce fut dans la première moitié de cette même année 1001, au retour de cette brillante expédition, que la paix fut enfin conclue entre l'empire byzantin et le Khalife d'Égypte. Certainement ce grand événement sur lequel nous n'avons que fort peu de détails et qui mettait fin à un état de guerre presque incessant depuis l'arrivée des Fatimites en Égypte, fut une conséquence de l'heureuse campagne de notre basileus en Syrie en l'an 999. Les grands succès remportés par Basile qui durent avoir par tout l'Orient un retentissement immense, contribuèrent à décider le nouveau Khalife du Kaire, cet esprit malade si mobile, constamment agité, à proposer de lui-même au basileus ce qu'il s'était refusé à accepter lors des avances faites par celui-ci en 998. Le choix qu'Al-Hakem fit d'un des parents chrétiens de sa femme

pour être son ambassadeur à Constantinople avec pleins pouvoirs, en est la preuve certaine. Yahia, de qui nous tenons les quelques renseignements que nous possédons sur ces négociations si importantes (1), raconte, en effet, que l'ambassadeur envoyé par le Khalife au basileus pour traiter d'un armistice d'abord, de la paix ensuite, fut ce patriarche Oreste de Jérusalem dont il a été question déjà (2), qui était parent de Hakem. Ce prélat, auteur distingué de vies de saints italiens fort intéressantes (3), avait succédé dans cet illustre siège patriarcal de Jérusalem, antique siège de l'apôtre saint Jacques dont il devait être un des successeurs les plus éminents, au médecin Joseph (4). Il exerçait ces hautes fonctions peut-être bien depuis le mois de janvier 986, certainement du moins depuis l'an 996 et avait été très en faveur sous le dernier Khalife. Lui et son frère Arsène, patriarche melkite, avaient à cette époque joui de la plus grande influence au Kaire, parce qu'ils avaient pour sœur une épouse chrétienne d'Al-Azis, laquelle avait avec eux abjuré le mahométisme. Ils se trouvaient donc être les oncles maternels de la princesse Sitt el-Mulk, fille de celle-ci et du défunt Khalife, sœur aînée du présent Khalife Al-Hakem qui professait pour elle le plus grand respect (5). De là leur fortune sous ce second règne. De là l'explication de ce fait étrange d'un patriarche de Jérusalem venant en ambassade auprès du successeur de Constantin de la part d'un des Khalifes sous le règne desquels les chrétiens furent le plus cruellement et le plus constamment persécutés.

Dès les triomphes de Basile en Syrie on avait résolu au Kaire de faire la paix avec lui, mais Yahia raconte que, dans le but de sauvegarder la dignité du Khalife, le patriarche ambassadeur ne se mit en route pour accomplir sa mission que lorsque le basileus et son armée eurent derechef quitté les pays de l'Islam et furent rentrés sur le terri-

(1) Ibn el-Athir, IX, 86, connaît bien aussi ce traité, mais il en parle très brièvement et en attribue à tort l'initiative à Bargawan au lieu du Khalife Hakem.

(2) Voy. p. 112, note 2.

(3) *Vies des saints siciliens Saba, Christophore et Makarios*, publiées pour la première fois par M. Cozza Luzi.

(4) Élu patriarche en 980 ou 981 en remplacement de Christodule. Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 17 et note 111.

(5) Voy. sur cette princesse : Wüstenfeld, *op. cit.*, p. 214. Plus tard, bien qu'ayant été soupçonnée d'avoir trempé dans la mort de l'insensé Hakem, elle administra l'Égypte durant les quatre années de règne de son successeur Al-Zahir.

toire de l'empire. Avant de partir, Oreste fut reçu en audience par l'eunuque Bargawan en compagnie de celui des deux ambassadeurs du basileus qui avait été retenu au Kaire depuis 998. Celui-ci devait s'en retourner à Constantinople avec l'envoyé du Khalife. Dans cette audience il fut dit à Oreste probablement par Bargawan au nom de Hakem : « Tout ce que tu régleras à Constantinople avec le basileus sera adopté et signé par notre souverain. » Puis, le tout-puissant eunuque, véritable maître de l'Égypte, remit aux deux ambassadeurs et à leur suite de la part du Khalife des vêtements d'honneur et d'autres plus riches présents dont nous ne savons malheureusement rien.

La date de cette audience solennelle à la suite de laquelle l'ambassade égyptienne si bizarrement présidée par ce prélat chrétien se mit en route pour Constantinople, peut être fixée aux premiers mois de l'an 1000. Ceci prouverait bien que les succès de Basile en Syrie dans l'automne précédent furent la cause déterminante de cette démarche du Khalife. Nous pouvons être à ce point précis parce que nous savons que l'eunuque Bargawan, tombé en disgrâce, fut mis à mort dès le 4 avril de cet an 1000 (1) par ordre du Khalife qui lui donna pour successeur son propre secrétaire et bras droit, le chrétien Fakhd Ibn Ibrahim Al-Raïs. Donc cette audience de départ accordée par l'infortuné Bargawan à Oreste et à l'envoyé du basileus, dut avoir lieu au plus tard dans ce premier tiers de l'an 1000. Le départ de l'ambassade suivit certainement de près.

L'envoyé d'Égypte, arrivé dans la capitale du monde grec, n'y trouva point le basileus. Basile, qui avait brusquement quitté dans le courant de juin la Cilicie où il avait passé l'hiver avec son armée, était en ce moment en route pour les frontières de ses nouveaux États géorgiens. Oreste dut attendre son retour qui n'eut lieu, nous l'avons vu, qu'au commencement de l'an 1001. Ce fut seulement alors, vraisemblablement dans le cours du printemps ou au commencement de l'été, que fut enfin conclue par l'entremise du vénérable patriarche la paix si bienfaisante, si ardemment désirée, entre les deux grandes puissances orientales. Elle le fut sous la forme d'une trêve de dix années. Nous ne possédons aucune autre indi-

(1) Jeudi 25 rebia' de l'an 390 de l'Hégire.

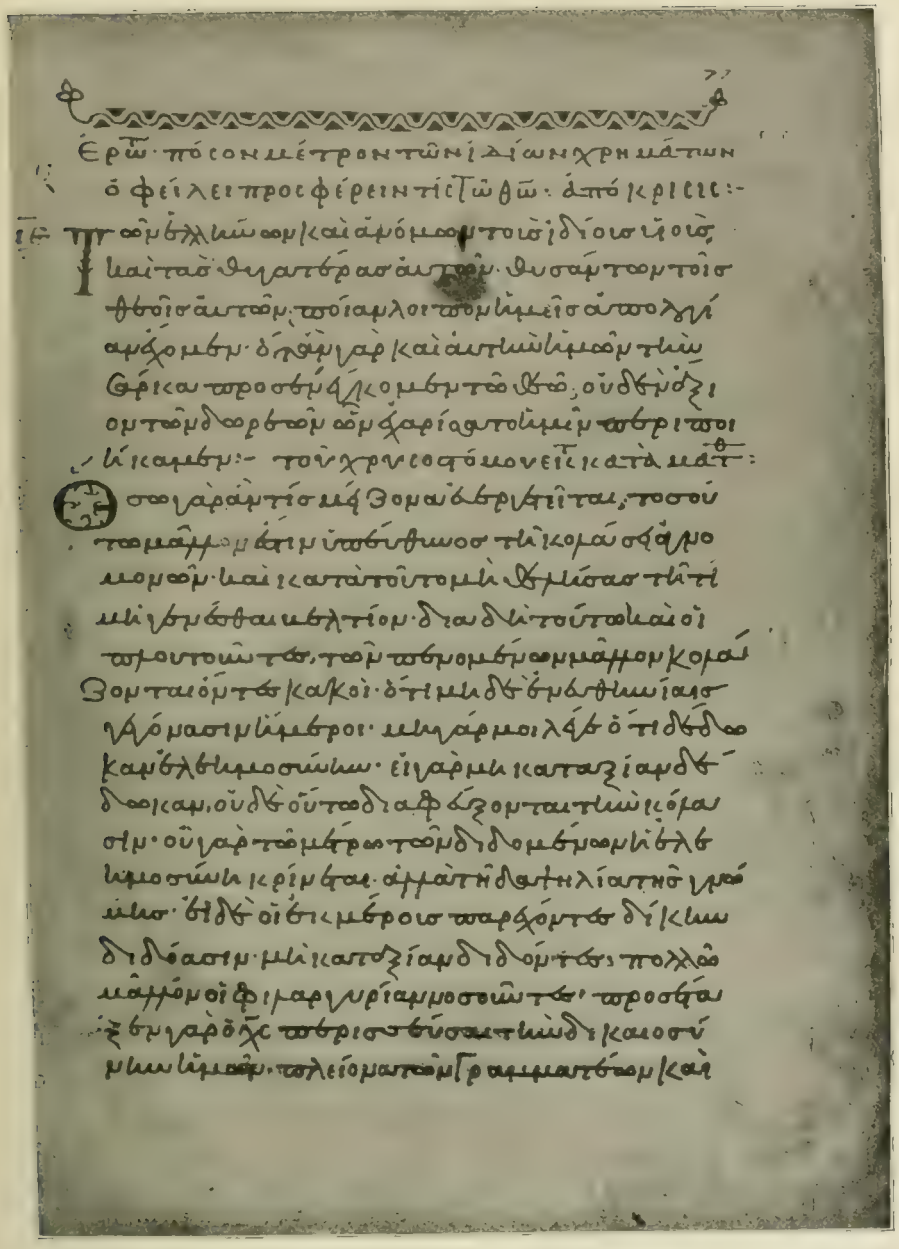
cation sur les conditions de cet arrangement capital qui inaugurait pour les deux empires dans ces immenses régions de l'Asie Mineure et de la Syrie une ère de paix succédant à tant d'années de misère profonde, de troubles atroces, de luttes sanglantes (1).

Il eût été bien intéressant d'en savoir davantage au moins sur les circonstances matérielles de cette curieuse ambassade qui faisait représenter le chef des croyants, le grand Fatimite du Kaire, par un des principaux prélats de l'Orient chrétien, par un patriarche de Jérusalem, la ville de toutes les gloires du Christianisme, la ville aussi, à cette époque surtout, de toutes les persécutions musulmanes. Cette fois encore on dut certainement procéder avant la signature de la trêve à un de ces vastes échanges de prisonniers qui rendaient en un jour la liberté à des milliers de captifs, esclaves parfois depuis des années. On échangeait groupes contre groupes en appareillant le mieux possible les divers lots.

Mosaïque du Baptistère de Saint-Marc, à Venise. — Hérodiade, diadème en tête, sous le costume d'une dame byzantine.

On donna probablement de grandes fêtes au patriarche Oreste et à sa suite. On organisa certainement en leur honneur une de ces expositions publiques d'objets rares et précieux qu'on avait coutume de faire à Constantinople lors de la réception des ambassadeurs étrangers dans le Grand Palais ou dans toute autre demeure impériale affectée à cette cérémonie. Ces objets consistaient surtout en pièces d'orfèvrerie et en riches étoffes. C'était la mode du temps, au détriment des statues, même des mosaïques qui étaient rares, surtout des peintures dont il n'est fait aucune mention à cette époque. Il y eut une exposition de ce genre lors de l'audience, accordée en 946 dans le Triclinion de la Magnaure par Constantin Porphyrogénète et son fils Romain, père de notre Basile, aux ambassadeurs sarrasins venus à Constantinople pour traiter de la paix et de l'échange des prisonniers.

(1) Voy. sur ce traité et la date de sa signature Rosen, *op. cit.*, note 282.



FEUILLET d'un manuscrit byzantin des Œuvres de saint Athanase le Sinaïte (Questions théologiques) conservé à la Bibliothèque Nationale. Ce manuscrit est daté de l'an 6509 du Monde qui correspond environ à l'an 1000 de Jésus-Christ.

Le Porphyrogénète nous a donné un compte rendu curieux de cette exposition (1). Il serait impossible, sans tomber dans des redites, de rapporter ici le détail de tout ce qui avait été offert à l'admiration du public dans ce beau palais de la Magnaure et dans les différents portiques et triclinions par où devaient passer les ambassadeurs. Je me bornerai à résumer le plus brièvement possible les détails de cette portion de l'exposition installée dans la fameuse salle du Trône plus connue sous le nom de Chrysotriclinion ou Triclinion d'or. C'était, on le sait, une vaste et superbe salle bâtie sur un plan octogone dont chacun des pans était pénétré par une arcade qui donnait naissance à une demi-coupole couronnant une pièce en hémicycle. On avait donc là huit absides rayonnant autour de la salle octogone. Les plus importantes pièces d'orfèvrerie et les plus riches vêtements impériaux avaient été placés dans le Chrysotriclinion et le lecteur aura, par la relation de cette partie de l'exposition, une idée de la prodigieuse richesse du trésor impérial.

Dans le portique de la salle on voyait les deux orgues d'or du basileus et les deux orgues d'argent des Factions du cirque. L'abside orientale, où se trouvait d'ordinaire le trône du basileus, portait suspendues à son grand arc trois magnifiques couronnes d'or émaillé soutenues par des colombes et du centre desquelles pendaient des croix : la première, en émail vert émeraude, appartenait aux Saints-Apôtres ; les deux autres, en émail bleu d'azur, étaient la propriété des églises de Sainte-Marie du Phare et de Saint-Démétrius. Ces trois belles couronnes, ainsi placées dans la plus noble partie du Chrysotriclinion, étaient des ouvrages d'orfèvrerie sortis des mains mêmes du basileus Constantin Porphyrogénète.

A chacun des grands arcs des sept autres absides étaient suspendus, attachés à des chaînes d'argent, trois de ces grands lustres auxquels on donnait le nom de « polykandila ». Ils étaient d'argent, provenant également de Sainte-Marie du Phare. Ces trois grandes couronnes, ces vingt et un lustres, décorant ainsi la circonférence de la grande salle à coupole du Chrysotriclinion, devaient produire un effet magique.

Au fond de l'abside orientale était placé le Pentapyrgion, sorte d'ar-

1. J'emprunte ces détails à l'*Histoire des Arts industriels*, de Labarthe, t. I, p. 304.

moire géante dont les portes ouvertes laissaient voir toutes les richesses qui y étaient renfermées. Dans les cases du milieu de la tour centrale et des tours de droite et de gauche, sur le devant, on avait suspendu d'excellents ouvrages en mosaïque, probablement des bijoux et des petits tableaux portatifs, tirés de l'église de Saint-Démétrius et du trésor impérial, et en haut, sur les parois, les ceintures de mariage enrichies de pierres fines et de perles appartenant au même trésor. En bas, à droite, se trouvait le trône d'Arcadius, à gauche, celui de Constantin le Grand.

Dans la partie centrale du Chrysotriclinion, on avait disposé des deux côtés, à droite et à gauche, les autres trônes impériaux et les deux lits de repos du basileus tout en or, sur lesquels il se tenait à demi couché à la manière orientale. On avait aussi mis en place les deux thyrses d'argent qui soutenaient les portières de l'abside occidentale.

Constantin fait observer que la table d'or n'avait pas été exposée ; c'était celle sans doute qui était d'ordinaire dressée dans le Chrysotriclinion lorsque le basileus recevait de grands personnages comme le patriarche le cinquième jour de la fête de Pâques. Elle n'était certainement pas toute en or, mais plutôt simplement recouverte d'une plaque d'argent doré. Nous devons ajouter pour ne rien omettre que le plus important des trônes, celui que Théophile avait fait faire et dont nous avons donné la description plus haut, ne faisait pas partie de l'exposition du Chrysotriclinion parce qu'il avait déjà été dressé dans la Magnaure où se faisait la réception proprement dite des envoyés sarrasins. L'orgue d'or de cet empereur y avait été aussi transporté.

Le pentapyrgion et les trois couronnes émaillées avec leur croix et leur colombe composaient donc l'exposition faite dans l'abside orientale. Celle des sept autres absides consistait en couronnes d'or tirées des différents oratoires ou chapelles du Palais impérial et en ouvrages d'or émaillé appartenant au trésor de l'empereur. Ces objets étaient alternativement disposés : à la suite d'une couronne venait une pièce d'orfèverie d'or émaillé, puis une couronne, puis un objet d'or émaillé et ainsi de suite.

L'abside occidentale où se trouvait l'entrée du Chrysotriclinion offrait en outre aux regards trois « missoria » d'or, vastes plats ou bassins pour les mets. On voyait encore dans une des absides un cerf d'or enrichi de

perles qui appartenait à l'oratoire de Saint-Pierre. Enfin au grand « polykandilon » suspendu au centre de la salle on avait accroché différents bijoux des impératrices appartenant au trésor.

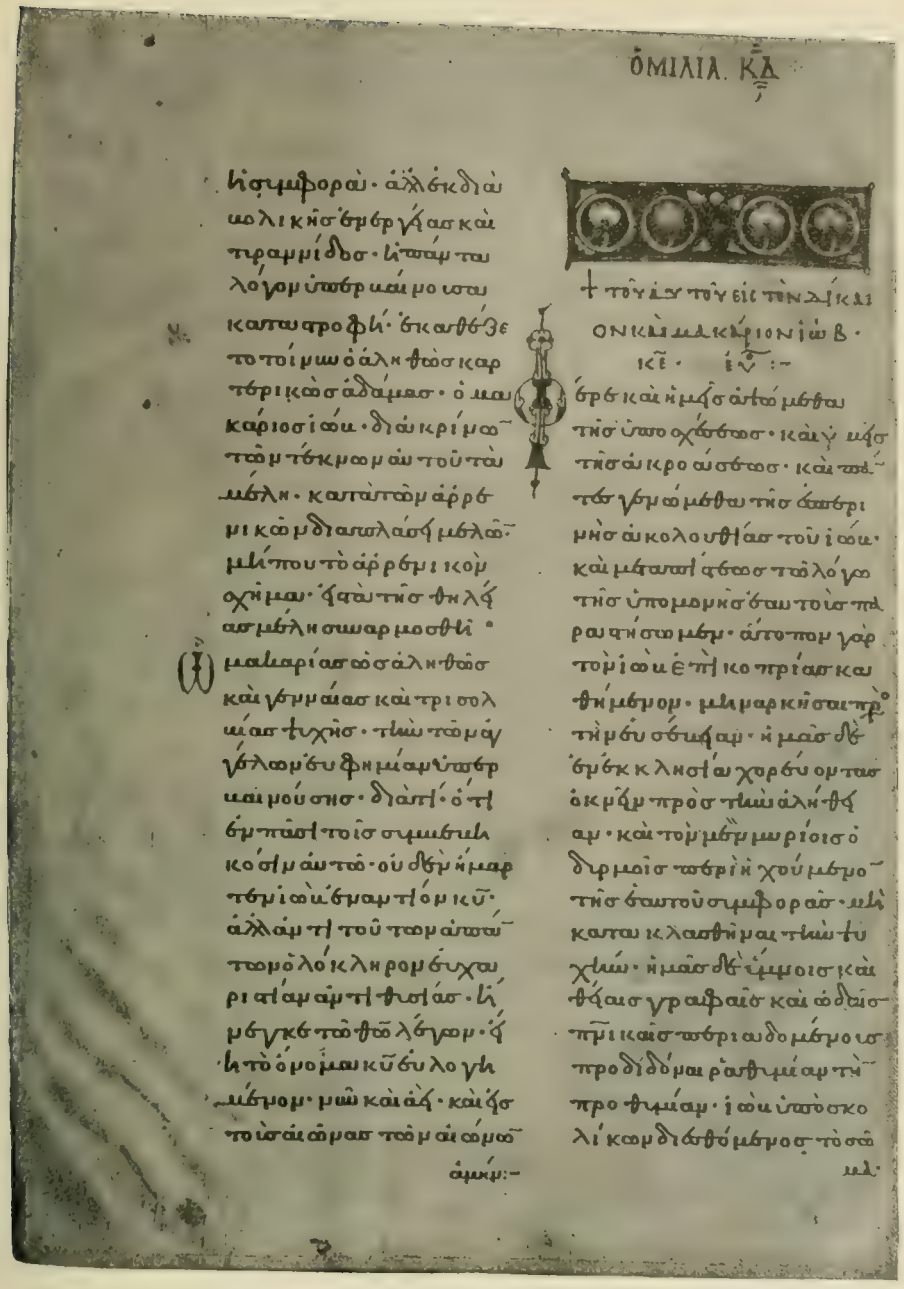
Dans la galerie supérieure qui faisait le tour de la salle, au-dessus des arcs des absides, on avait suspendu les grands « missoria » et les grands bassins de milieu de table, tous d'argent, enrichis de ciselures en relief; et au-dessus, dans les seize fenêtres de la coupole, les petits plateaux également d'argent ciselés de même; ils étaient au nombre de sept par fenêtre.

L'exposition de la salle comprenait encore de magnifiques tentures de draps d'or, divers vêtements impériaux, des étoffes de soie où on voyait des figures d'animaux.

Le cadeau que fit le basileus aux deux envoyés sarrasins après leur réception consista pour chacun d'eux en un bassin d'or enrichi de pierres précieuses et tout rempli de sous d'or.

Revenons au patriarche Oreste, artisan principal de cette trêve bénie qui remplit de joie les populations de l'empire en Asie. Yahia dit que le prélat ambassadeur demeura à Constantinople après la conclusion de sa mission et y vécut quatre ans encore, après quoi il mourut dans cette ville vers le mois de ramadhan de l'an 395 de l'Hégire, c'est-à-dire en juin ou en juillet de l'an 1005. Tel est le très bref récit de l'annaliste syrien. Les chroniqueurs occidentaux sont, par contre, pleins de légendes bizarres et sanglantes sur le compte de ce personnage. Ils rapportent entre autres qu'il fut privé de la vue et horriblement torturé par ordre du dément Khalife Hakem son neveu lors de la destruction de l'église de la Résurrection à Jérusalem en 1010, puis conduit au Kaire, enfin décapité. La gloire de ce prétendu martyre pénétra jusqu'en Occident où l'Église fête aujourd'hui encore saint Oreste en un jour de mai. Il est en tous cas curieux de constater que Yahia affirme à trois reprises que celui-ci mourut à Constantinople. Comme le dit fort bien le baron V. de Rosen, nous n'avons aucune raison de suspecter la parfaite véracité de cette assertion d'un chroniqueur contemporain si remarquablement véridique et si précis (1).

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 282, et Lequien, *Or. christ.*, III, pp. 476, 479, 480. — Le frère d'Oreste, Arsène, fut métropolitain du Vieux et du Nouveau Kaire. Il avait joui concurremment avec son frère de la bienveillance du Khalife Al-Azis. En l'an 1000 il fut, sur l'ordre



ΟΜΙΛΙΑ. ΚΔ

+ τοῦ ἁγίου τοῦ εἰς τὸν ἅγιον Νικήτα μαρτύριον ἰωβ. κε. ἐν :-

ὁρᾶν καὶ ἡμᾶς ἀπτόμεθα τῆς ὑποσχέσεως· καὶ γὰρ ἡμᾶς τῆς ἀκροάσεως· καὶ πάντα γὰρ ὁμόμεθα τῆς ἀκριβοῦς μὴ σὺν ἀκολουθίᾳ τοῦ ἰώβ· καὶ μεταστήσεως τὸ λόγος τῆς ὑπομονῆς ἐκείνου τοῖς παραινήσεσι μέν· ἀπὸ πόνων γὰρ τοῦ ἰώβ ἐπὶ κοπριᾶς καθήμενος· μακαρίσαι πρὸς τὴν ὑστέραν· ἡμᾶς δὲ ὑπὸ κλησίᾳ χορεύοντας οἰκεῖν πρὸς τὴν ἀλήθειαν· καὶ τὸν μὲν μυρίοις ὀδυρμοῖς τῆς ἑαυτοῦ συμφορᾶς· μὴ καταικλασθῆναι τῇ τύχῃ· ἡμᾶς δὲ ἐμμέλειαις καὶ θέσεσι γραφαῖς καὶ ὠδαῖς πνευματικαῖς ἐπαδομένοις προδιδόναι ῥαθυμίαν τὴν προθυμίαν· ἰώβ ὑπὸ σκολιᾶς καρδιάθεμενος τὸ σῶμα·

ἡ συμφορά· ἀλλὰ καὶ διὰ πολυκήδους γράσας καὶ τραμμίδος· ἡ πάντα λόγον ὑπερβαίνουσα καταστροφή· ὅ καθ' ὅ τε τοῖς μὲν ἀλήθεσι καρτερικῶς ἀδάμας· ὁ μὲν καρδιοῖ ἰώβ· διὰ κρίμα τῶν τόκμων αὐτοῦ τὰ μέλη· καὶ τὰ τῶν ἄρρωστα μικῶν διασαλάσῃ μέλη· μὴ ποὶ τὸ ἄρρωστα μικὸν ἀχήμαν· ἵνα τῆς θελήσασι μέλη σωαρμοσθῆ· μακαρίσασι ὡς ἀλήθεσι καὶ γνήσιας καὶ τρισυλλίας τυχῆς· τῶν τῶν ἀγγέλων ἡμῖν ὑπερβαίνει μούσης· διὰ τί· ὅτι μὲν πάσι τοῖς σωμασιν ἀκόσμων τὸ· οὐδὲν ἡμαρτήνι ἰώβ ἁμαρτία· ἀλλὰ μὴ τοῦ τῶν ἀπωτῶν ὁλόκληρον ὑχαριστίαν· ἡ μὲν γὰρ θυσίας· ἡ τὸ ὁμολογῆ κῦ ὅλον μὲν· μῶν καὶ ἀεί· καὶ ἵστοις ἀπόρασι τὸν ἀπόρων ἀμήν:-

A partir de cette date de l'an 1001 jusqu'à la fin du règne de Basile II nos renseignements deviennent s'il est possible encore plus clairsemés. On pourrait citer telle année entière pour laquelle les sources font de toutes parts presque complètement défaut. Déjà pour la période immédiatement précédente je n'ai pu raconter que quelques faits de guerre : campagne de Basile en Syrie, expédition de Basile en Géorgie. De ce qui se passait durant ce temps au Palais Sacré, dans la capitale, dans tout le reste de l'empire, nous ne savons rien absolument ! Telle est l'inexprimable pauvreté des sources pour toutes ces années voisines des débuts du XIe siècle !

Nous savons seulement que le patriarche de Constantinople, Sisinnios II, étant mort en l'année 998 ou 999 (1), après deux ans et demi de pontificat, eut pour successeur le moine Sergios, de la famille du célèbre patriarche Photios. Ce Sergios portait, je l'ai dit, le surnom de Manuélite, parce qu'il était higoumène du monastère de Manuel, aujourd'hui la mosquée Képhili (2), fondé par Photios. Bien des années auparavant, en 956 déjà, le basileus Romain Lécapène, lors de la maladie mortelle du patriarche Théophylacte, avait voulu le remplacer par ce même Sergios, mais celui-ci avait décliné cet honneur et lui-même désigné le moine eunuque Polyeucte comme bien plus digne de cette haute

d'Al-Hakem, élu patriarche melkite d'Alexandrie en remplacement du patriarche Élie, le même auquel Agapios d'Antioche avait adressé sa lettre voy. *Epopée*, I, 414 et qui était mort dans la nuit du 12 mai de cette année. Arsène fut assassiné le 4 juillet 1010 durant la grande persécution des chrétiens ordonnée par ce Khalife insensé. Rosen, *ibid.*, pp. 42 et 43 et notes 286 à 289.

(1) Cédrénus, II, 449, 2, et 475, 18. — Les dates de la mort de Sisinnios et de l'avènement de son successeur sont difficiles à établir. Voy. Rosen, *op. cit.*, notes 217, 218 et 290. Yahia place à la vingt-sixième année du règne de Basile, c'est-à-dire à l'an 1001, l'avènement de Sergios, mais cet auteur contredit ici une de ses affirmations antérieures lorsqu'il dit que Sisinnios fut élu le 12 avril 996 et mourut après deux ans et quatre mois, donc en septembre 998. D'autre part Yahia dit encore autre part que « Sergios fut patriarche durant dix-neuf années à partir de 1001 », c'est-à-dire jusqu'en 1020, ce qui concorde parfaitement avec d'autres renseignements sur la date de l'avènement de son successeur Eustathios. Il faut donc supposer ou une erreur commise par Yahia dans l'indication de la durée du patriarcat de Sisinnios ou, ce qui est plus probable, une vacance entre la mort de ce prélat et l'élection de son successeur. — Muralt, *op. cit.*, I, p. 577, place la mort de Sisinnios et l'élection de son successeur toutes deux au mois de juillet 998. Lequien, *Or. christ.*, I, 257, et Gédéon, *op. cit.*, pp. 314 et 315, la fixent à l'an 999. Le premier s'appuie sur les témoignages des Byzantins relatifs à la date de l'avènement de Sisinnios, les autres sur l'époque indiquée pour la mort de Sergios.

(2) Képhili Djami. Voy. Paspati, *Byz. Mel.*, pp. 304 à 306.

charge. Maintenant Sergios, second patriarche de ce nom, arrivait à la suprême dignité de l'église orthodoxe dans un âge déjà fort avancé. Ce que nous savons de lui est bien peu de chose. Il nous est représenté comme un prélat riche en vertus, de haute science, de modestie profonde, d'humilité parfaite, au parler plein de douceur, inébranlable dans ses principes comme dans la ligne de conduite qu'il s'était une fois tracée. Il devait occuper dix-neuf à vingt ans le trône patriarcal.

Dans un Synode réuni par lui à Constantinople il fit confirmer les dispositions prises par son prédécesseur Photios contre « les nouveautés latines » et fit rayer des saints diptyques le nom du pape de Rome Christophore (1).

Tout-puissant du côté de l'Arménie et de la Géorgie, tranquille du côté de la Syrie, en paix avec le Fatimite du Kaire, ce basileus ignorant de tout repos se retourna incontinent vers la Bulgarie. La guerre qui, vraisemblablement, n'avait jamais cessé sur cette frontière, reprit avec une fureur nouvelle comme si pas une des années de ce règne belliqueux ne devait s'écouler sans qu'on vît en ces parages le vaillant basileus combattre à la tête de ses armées les ennemis de l'empire.

Pour cette nouvelle période de cette guerre interminable, nous sommes, comme toujours, misérablement renseignés. Skylitzès, Cédrénus et Zonaras racontent bien quelques faits, mentionnent quelques combats, mais aucun lien, aucune indication chronologique ne relient ces divers récits. Nous ignorons le plus souvent s'il faut placer ces événements à telle date plutôt que dix ou vingt ans plus tard.

Seule la publication par le baron V. de Rosen d'une portion de la chronique presque contemporaine de Yahia est venue tout récemment nous fournir quelques points de repère infiniment peu nombreux mais du moins infiniment précieux.

« Après avoir signé la trêve de dix années avec le Khalife d'Égypte, dit ce chroniqueur (2), le basileus retourna en Bulgarie pour y poursuivre la guerre et y demeura de nouveau quatre années.» C'est par cet unique

1. Dimitrakopoulos, *Hist. du Schisme*, pp. 20-21.
2. Rosen, *op. cit.*, p. 42

passage que nous savons aujourd'hui que Basile fit en Bulgarie ce nouveau long séjour et cette seule indication constitue bien la preuve la plus éclatante de la gravité de cette guerre soutenue par Basile avec toutes les forces de l'empire contre l'indomptable Samuel. La paix avec le Khalife ayant été signée probablement dès le printemps de l'an 1001, dès le retour de Basile de Géorgie, le basileus dut vraisemblablement retourner aux champs de bataille de Bulgarie encore dans le courant de l'été de cette année.

Dès le milieu de l'an 1001, la guerre contre le tsar Samuel reprit certes avec plus de violence que jamais; mais à aucun moment, je le répète, cette lutte de géants n'avait cessé de demeurer pour le basileus la préoccupation capitale du règne. Ce

MAGNIFIQUE MOSAÏQUE BYZANTINE du XIe Siècle de la cathédrale de Sainte-Sophie à Kiev. — L'Annonciation. — Photographie communiquée par le baron J. de Baye.)

prince avisé comprenait clairement que jamais son vaste empire ne jouirait de quelque sécurité tant que la puissance sauvage, quasi révolutionnaire, du fils du « Comitopoule » n'aurait pas été définitivement abattue. Plus loin, quand nous parlerons des relations du Palais Sacré avec Venise, nous verrons le basileus prendre toutes les mesures nécessaires pour se concilier en la personne du doge Pierre Orseolo, sur les derrières du royaume bulgare, un allié et un défenseur de ses sujets dalmates.

Donc en l'an 1001, après la signature de la trêve de dix années avec le Khalife d'Égypte, trêve qui le délivrait momentanément de presque tout souci du côté des frontières méridionales de l'empire, probablement dans le courant de l'été, Basile reprit la

MAGNIFIQUE MOSAÏQUE BYZANTINE du XIe Siècle de la cathédrale de Sainte-Sophie à Kiev. — L'Annonciation. — Photographie communiquée par le baron J. de Baye.

route de la Bulgarie où Yahia nous dit qu'il demeura à nouveau quatre années, par conséquent jusque dans le courant de l'an 1005!

Aucun historien, aucun annaliste, je le répète, n'a raconté en détail cette période de la guerre bulgare, pas plus du reste que les autres portions de ce long drame militaire; seulement Skylitzès et, après lui, Cédrénus et Zonaras, nous fournissent sur ces événements un certain nombre de récits ou d'indications non datées dont nous pouvons rattacher quelques-unes à ces premières années du XIe siècle. Quant à Yahia, après avoir dit qu'à la suite de la signature de la trêve avec le Khalife, Basile retourna guerroyer durant quatre ans en Bulgarie, l'historien antiochitain ajoute ces mots : « Et Basile remporta sur les Bulgares une victoire complète, tuant ou réduisant en captivité une foule d'entre eux, et leur roi le « Comitopoule » prit la fuite devant lui, et il s'empara de beaucoup de leurs forteresses détruisant un grand nombre d'entre elles, conservant pour lui les autres. » Ce dernier membre de phrase, dit fort bien le baron V. de Rosen, n'est certainement qu'un cliché destiné à remplacer l'énumération desdites places fortes qui devait figurer dans la source à laquelle a puisé Yahia (1).

Skylitzès raconte en quelques mots (2) un premier fait de guerre qu'il faut très vraisemblablement rapporter à cette période de la guerre bulgare, probablement à l'année 1001 (3). « Le basileus, dit-il, partit de Philippopolis pour envahir la Bulgarie, confiant la garde de cette forte place au patrice Théodorokanos. Après avoir pris et démantelé beaucoup de châteaux aux environs de Triaditza, il s'en retourna à Mosynopolis. » Voici comment je comprends cette expédition. De Philippopolis, son point de concentration, l'armée, par la route classique des défilés de la porte Trajane, dut gagner la vaste plaine encaissée de Triaditza, la Sofia actuelle. Une fois de plus les soldats byzantins s'emparèrent de nombreux châteaux dans cette région; probablement aussi ils y firent de nom-

(1) « Remarquons encore, poursuit le baron V. de Rosen (*op. cit.*, note 283), que toute date précise fait ici défaut comme dans tous les passages où Yahia parle des affaires bulgares, à une seule exception près » (*ibid.*, p. 21).

(2) Cédrénus, II, 452. Aussi Zonaras, éd. Dindorf, IV, 148.

(3) Et non à l'année 999 comme le dit Muralt, *op. cit.*, I, p. 577. Cette nouvelle campagne, nous le savons maintenant par Yahia, ne fut inaugurée qu'après la signature de la trêve avec le Khalife au printemps de l'an 1001.

breux prisonniers. Puis, tournant à l'est la masse énorme du mont Vitosch, l'armée gagna la longue vallée du Strymon qu'elle descendit lentement pour aller de là prendre, toujours dans la direction de l'est, ses quartiers à Mosynopolis sur le bas cours du Mestos, le Kara-Sou d'aujourd'hui (1).

Immédiatement après ce récit, Skylitzès mentionne une nouvelle campagne de Bulgarie, campagne qu'il date de l'an du monde 6508, Indiction 13, ce qui correspondrait à l'an 1000. Mais, grâce à Yahia, nous savons maintenant qu'en cette année 1000, le basileus et ses troupes se trouvaient encore au fond de l'Asie. Très probablement il faut reporter cette nouvelle expédition à l'an 1002 (2). Voici le récit du chroniqueur byzantin (3) : « Basile (probablement de ses quartiers de Mosynopolis où l'armée avait dû passer l'hiver) envoya un corps de troupes considérable sous la conduite du même patrice Théodorokanos et du protospathaire Nicéphore Xiphias attaquer les châteaux bulgares au delà de l'Hæmus. Cette armée s'empara des deux Péreïaslavets (4), la Petite et la Grande (5), ainsi que de Pliskova, puis le basileus rentra chargé de trophées sur le territoire de l'empire. »

Cette nouvelle expédition en Bulgarie est facile à comprendre. Le but du basileus était cette fois de reprendre à l'ennemi la vallée du Danube, plus exactement la grande plaine de la Bulgarie danubienne proprement dite ou vieille Bulgarie située entre ce fleuve et le versant nord du grand Balkan, celle que Jean Tzimiscès avait une première fois reconquise après ses grandes victoires sur Sviatoslav. Depuis, ces riches territoires, couverts de villes fortes, de villages, de cultures, avaient vraisemblablement été repris par les soldats du « Comitopoule » lors de la grande détresse de l'empire à l'époque de la sédition de Bardas Phocas. Cette fois l'armée impériale, commandée par Théodorokanos et par Xiphias, en fit à nouveau la conquête, pas tout à fait complète cependant

(1) Voy. Paparrigopoulos, *op. cit.*, p. 228, et Kokkoni, *op. cit.*, p. 120.

(2) C'est par erreur que Lipowsky (*op. cit.*, p. 138), adoptant la version de Skylitzès et de Cédrénus, maintient encore cette date de l'an 1000.

(3) Cédrénus, II, 452. Zonaras, éd. Dindorf, t. IV, p. 118, fait à peu près le même récit.

(4) Gfrœrer, *op. cit.*, II, p. 648.

(5) Voy. *Epopée*, t. I, pp. 98 sqq.

FEUILLET de diptyque d'ivoire du Musée de Dresde. — Un des plus beaux échantillons de l'art byzantin du XIe Siècle. — Le Christ et les saintes femmes. La Résurrection. — Le second feuillet de ce diptyque est conservé à Florence. Voy. p. 217.) — Photographie communiquée par le professeur H. Graeven.

puisque la forteresse de Widdin par exemple ne fut enlevée que bien plus tard aux Bulgares (1). Le bref récit des Byzantins ne cite nominativement comme ayant été reprises par les impériaux que trois des principales places de cette région. Une d'elles, la grande Péréïaslavets, déjà si souvent citée dans cette histoire, était une des capitales du vieil empire bulgare. Il est probable que bien d'autres forteresses de la vallée du Danube tombèrent à ce moment aux mains des lieutenants de Basile. Ainsi nous verrons par Skylitzès que Dorystolon, la Silistrie de nos jours, cette forteresse fameuse des guerres de Jean Tzimiscès, se trouvait en 1016 aux mains des Grecs sans que

1. Voy. chap. VIII.

ce chroniqueur se soit donné la peine de nous dire à quelle date ils l'avaient reprise. Peut-être fut-elle reconquise en même temps que les deux Péréïaslavets et les autres places fortes de la Bulgarie danubienne dans cette expédition de l'an 1002 conduite par Théodorokanos et Xiphias, peut-être bien seulement dans une des expéditions des années suivantes.

FEUILLET de diptyque d'ivoire du Musée provincial à Hanovre. — Un des plus beaux échantillons de l'art byzantin du XIe siècle. — La Crucifixion. La Descente de Croix. — Le premier feuillet de ce diptyque est conservé à Dresde. Voy. p. 216. — Photographie communiquée par le professeur H. Graeven.

La perte définitive de cette riche province avec toutes ces places de premier rang constituait un échec très grave pour la puissance du tsar Samuel qui se trouvait ainsi rejeté tout à fait dans l'ouest de la péninsule des Balkans, enveloppé maintenant du côté de l'est comme du sud par les possessions byzantines. Bientôt même cette lutte désespérée allait se concentrer dans les monta-

gneuses régions qui formaient le centre, comme le nœud de la nouvelle monarchie bulgare à l'ouest du Balkan proprement dit et des monts Rhodope, dans la vieille province de Haute-Macédoine.

Dans ces récits malheureusement si brefs de Skylitzès et de Cédrénus sur cette troisième campagne de l'an 1001 à l'an 1005 on voit cependant se dessiner très nettement le système de temporisation adopté par ce basileus patient, opiniâtre entre tous. Basile ne tente pas l'œuvre impossible d'abattre en une fois l'infortuné souverain des Bulgares; il cherche à lui porter des coups successifs qui vont l'affaiblissant un peu davantage chaque jour. De même le bûcheron, avant de s'en prendre au tronc du chêne qu'il veut jeter à terre, commence par le dépouiller de ses branches. C'est pourquoi nous voyons Basile, uniquement absorbé par cette tâche immense, passer des années entières en Bulgarie ou sur la frontière, prenant ville après ville, forteresse après forteresse.

Nouvelle expédition dans le cours de l'année suivante 1003, nouveaux coups portés à l'édifice si péniblement élevé par Samuel, nouveaux progrès du patient basileus et de ses non moins patients bataillons. « L'année suivante, poursuit Skylitzès (1), le basileus repartit de Salonique pour marcher à nouveau contre les Bulgares. » Cette fois Basile attaquait le tsar Samuel par la frontière méridionale de son empire, comme il l'avait l'an d'auparavant atteint sur son flanc oriental.

Le principal succès des Byzantins dans cette expédition fut la reprise de la place de Berrhœa (2), la Verria d'aujourd'hui, sur la rivière Haliacmon (3), cette forteresse si importante située à l'ouest et quelque peu au sud de Salonique, qui était, on se le rappelle, tombée aux mains des Bulgares dans des circonstances si tragiques en cette douloureuse année 989, la plus douloureuse de ce long règne. On se rappelle que la conquête de cette ville par les troupes du « Comitopoule » avait été considérée comme une catastrophe nationale, et que l'historien contemporain Léon Diacre n'avait pas hésité à voir dans l'apparition de la fameuse aurore boréale du mois d'octobre de cette année l'annonce

1. Cédrénus, II, 452. C'est-à-dire en 1001 suivant cet annaliste, seulement vers l'an 1003 si l'on accepte avec moi les indications de Yahia.

2. Βέρροια.

3. Aujourd'hui la Vrystitza ou Indjé-Karasou.

de diverses calamités affreuses parmi lesquelles celle-ci était citée par lui en première ligne (1).

Berrhœa ou Béroé était d'une grande importance pour la défense de Salonique et aussi de la Thessalie. Il suffit pour s'en rendre compte de jeter les yeux sur la carte. Cette place commandait en effet les communications de cette seconde capitale de l'empire et celles de la vieille voie Égnatienne, la grande voie militaire de ces parages, avec toutes les provinces méridionales de la Thessalie et de l'Hellade. Seule la rentrée définitive des troupes impériales dans cette forteresse puissante permit à Basile d'empêcher dorénavant toute nouvelle incursion des Bulgares dans les thèmes du sud qui se trouvèrent du coup délivrés des constantes menaces de ces invasions terribles. Cette conquête nouvelle, en resserrant d'autant autour des provinces bulgares encore indépendantes le cercle de fer patiemment forgé par le basileus, vint parachever de ce côté les résultats obtenus sept ans auparavant par la grande victoire de Nicéphore Ouranos sur le Sperchios.

Le récit que nous ont laissé les Byzantins de cet événement capital est fort bref. « Le commandant bulgare de Berrhœa, Dobromir, disent seulement Skylitzès, Cédrénus et aussi Zonaras, vint à la rencontre du basileus lui faire sa soumission, et lui livrer sa ville. » En récompense le chef vaincu fut élevé à cette dignité d'anthypatos qui correspondait à celle des vieux proconsuls romains, mais qui, bien déchue de son antique splendeur, n'était plus maintenant qu'un degré de l'infinie hiérarchie palatine à Byzance (2).

La prise de Berrhœa dut causer par tout l'empire une joie extraordinaire. C'était une place très forte. Son origine remontait aux âges mythologiques. C'est maintenant une ville de vingt mille âmes située sur un plateau à l'extrémité du mont Doxa, l'ancien Bermios, couvert de forêts. Une grande partie de l'enceinte formidable élevée au XIVe siècle par le krahl de Serbie, des débris de l'enceinte byzantine plus ancienne qui vit peut-être les luttes des soldats de Samuel et de Basile II, des débris enfin des

(1) Voy. p. 44.

(2) Elmacin (*Hist. sarrac.*, p. 253) mentionne aussi expressément la prise de Berrhœa sur les Grecs et dit à tort que Basile fit détruire les fortifications de cette ville.

remparts antiques forment à cette cité déchue une ceinture aujourd'hui beaucoup trop étendue. Tout le sol est jonché de ruines.

Dans cette même campagne l'armée impériale remporta un autre succès éclatant. Comme elle était venue après la prise de Berrhœa, remontant probablement vers le sud-est la haute vallée de l'Haliacmon, mettre le siège devant une autre des plus fortes places de cette région, Servia, elle y rencontra, raconte Skylitzès, une résistance formidable de la part de la garnison bulgare et de son chef Nicolas, surnommé Nikolitzès ou « le petit Nicolas » à cause de sa taille exiguë. Cet énergique partisan, un des plus audacieux parmi les lieutenants de Samuel, était, nous l'avons vu, comme Démétrius Polémarkos, le parent par alliance (1) de Kékauménos, cet aïeul de l'auteur anonyme des *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin*, auquel le basileus Basile, dans les débuts de la guerre bulgare, avait confié le poste si important de stratigos du thème de Hellade.

Lors de la prise de Larissa de Thessalie en 986 par Samuel on se rappelle que toute la population valide de cette ville avait été transportée captive dans l'intérieur de la Bulgarie, sauf toutefois la seule famille de ce Nikolitzès qui avait conservé sa liberté tout en passant de même en Bulgarie (2). L'auteur anonyme auquel nous devons la mention de cette curieuse exception a négligé de nous en indiquer le motif. Probablement cette famille de l'aristocratie thessalienne avait témoigné dès le début de la guerre de son dévouement à la cause bulgare. Dans un autre chapitre du même récit anonyme (3) nous apprenons encore qu'un autre Nikolitzès ou Nikoulitza, le père certainement de celui dont il est ici question, avait été lui aussi duc ou stratigos impérial de Hellade et qu'il l'était encore en l'an 980. Nous avons vu qu'il avait été précisément remplacé vers cette époque par Kékauménos. Son fils, devenu, à la suite de la prise de Larissa, le partisan dévoué du tsar Samuel, avait été chargé par celui-ci de la défense de cette place de Servia si importante que les Bulgares n'avaient pas cessé d'occuper, semble-t-il, depuis le jour où ils s'en

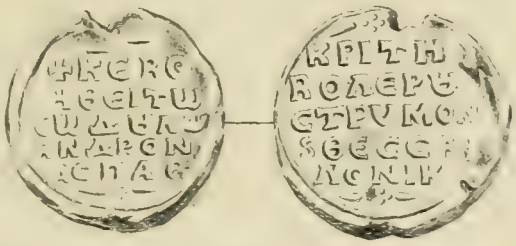
(1) « Συμπένθερος », c'est-à-dire que son fils était marié à la fille de Kekauménos ou *vice versa*. La seconde hypothèse paraît la plus probable, dit M. Wassiliewsky, *Conseils*, p. 124.

(2) *Conseils*, etc., pp. 122 sqq. L'écrivain anonyme le nomme « Nikoulitza ».

(3) Chap. CCXLIV.

étaient emparés par stratagème, probablement en même temps qu'ils avaient pris Larissa et les autres places de cette région.

Servia, aujourd'hui Selvidze, sur la frontière de la Macédoine et de la Thessalie, est bâtie à l'entrée même du fameux défilé de Portaes ou Sarandaperos « les quarante gués », qui conduit d'une de ces provinces dans l'autre. La route qui suit ce défilé traverse forcément cette ville sise dans le site le plus sauvage, flanquée de deux grandes files de hautes roches taillées en aiguilles qui semblent garder ses approches du côté de la vallée de l'Haliacmon. Ses édifices ainsi encadrés présentent le plus beau et le plus étrange spectacle. Son importance était extrême à cette époque des environs de l'an 1000 à cause de cette situation à la frontière même de la Macédoine bulgare, gardant la route qui conduisait en Thessalie et aux autres régions du thème de Hellade. Les Byzantins, depuis que la fortune semblait leur revenir, avaient le plus grand intérêt à s'emparer de cette position merveilleuse pour barrer la route à de nouvelles invasions bulgares vers ces fertiles et riches thèmes du Sud. Servia, fondée par des Serbes colonisés en ce lieu par Héraclius, était dès longtemps à cette époque une place très forte, presque inexpugnable. Après qu'elle eut été prise par les troupes de Basile, ainsi que je vais le raconter, ses murailles furent plus d'une fois encore relevées. En 1257 son kastron fut reconstruit. Plus tard les Turcs, comprenant son importance, s'y établirent en nombre. C'est aujourd'hui encore la localité la plus turque de la région, comprenant cinq cents maisons de cette nation pour quelques maisons grecques et valaques seulement. On n'y aperçoit pas de restes antiques, mais une foule de ruines de l'époque byzantine, édifices religieux ou militaires.



SCEAU ou BULLE DE PLOMB de ma Collection ayant appartenu à « Andronic protospathaire, juge des territoires du Strymon » de Voléros et du thème de Salonique. *X ou XI e Siècle.*

Les remparts d'aujourd'hui sont encore disposés de façon que la route du défilé longeant le flanc de la hauteur passe nécessairement dans

l'enceinte fortifiée. Elle en sortait jadis par une large porte dont les piliers sont encore en place. De là ce nom de défilé de Portaes.

La résistance opposée par Nikolitzès semble, au dire de Skylitzès, avoir été énergique au delà de toute expression. Enfin les Byzantins l'emportèrent. Comme toujours Basile se montra fin politique, aussi clément que le comportaient les mœurs guerrières si effroyablement dures du temps. La population bulgare de Servia fut transportée sur un autre point du territoire de l'empire. Une forte garnison byzantine fut laissée dans la forteresse reconquise. Puis le basileus reprit la route de la capitale emmenant avec lui le chef Nikolitzès. Basile était en droit de châtier cruellement ce personnage qui jadis, lors de la prise de Larissa, avait si effrontément trahi sa cause. Il préféra tenter de se l'attacher en lui accordant sa faveur et le créa patrice.

Le basileus avait compté sans l'âme indépendante du farouche et libre archonte. Skylitzès raconte que Nikolitzès, étant d'humeur infidèle, n'eut rien de plus pressé que de prendre la clé des champs. Trahissant le basileus une fois de plus, il se sauva furtivement auprès du tsar Samuel et tous deux ensemble vinrent aussitôt remettre le siège devant Servia, à peine reconquise par les Grecs. Mais Basile n'était pas moins prompt à la riposte. A marches forcées lui et l'armée impériale reparurent dans la vallée de l'Haliacmon. Les Bulgares furent forcés de lever le siège tout récemment entrepris et de s'enfuir précipitamment.

Les aventures de Nikolitzès ne devaient pas en rester là. Plus tard il eut la malechance de tomber dans une embuscade byzantine. Il fut conduit enchaîné au basileus qui l'expédia sous bonne escorte aux prisons de Constantinople. Nous retrouverons cette figure énergique à d'autres pages de cette histoire agitée (1).

De Servia, par le défilé fameux du même nom, le basileus passa en Thessalie. Il fallut procéder à la prise de possession régulière de cette fertile province, un des greniers de l'empire. Quelques places fortes, quelques châteaux étaient encore occupés par les Bulgares. Le basileus les

(1) Le fils de Nikolitzès, rentré plus tard à Larissa, joua un rôle important dans une révolte en Thessalie sous les règnes de Constantin Ducas et de Romain Diogène. Voy. *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin*, etc., chap. CLXXIII à CLXXXIII. L'auteur anonyme le désigne sous le nom du protospathaire « Nikoulitza » Delphinas de Larisse.

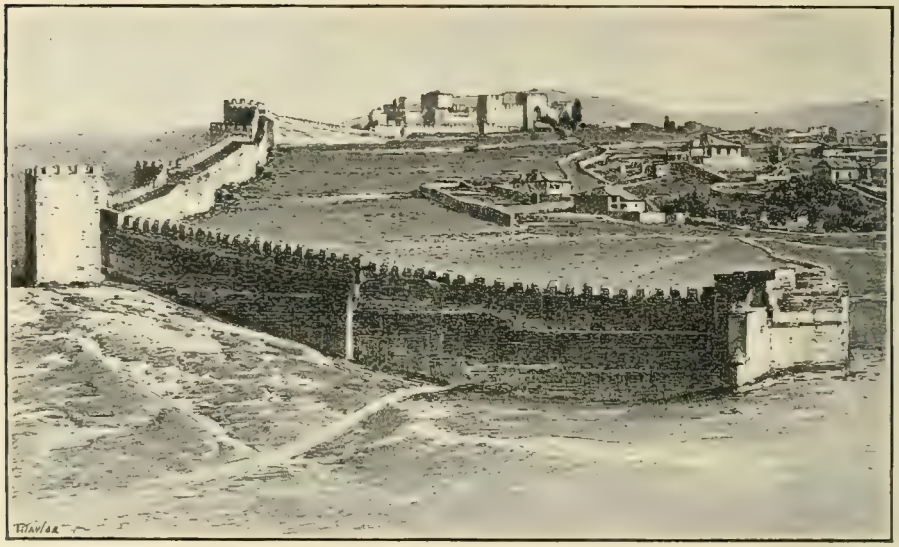
assiégea successivement et les prit. Il est probable qu'atterrées par la chute définitive de Servia et la déroute de l'armée royale, les garnisons bulgares ne firent guère de résistance et se rendirent sans conditions. Le basileus, fidèle aux coutumes traditionnelles de la politique byzantine, les envoya coloniser le riche territoire de Voléros sur les deux rives de la Maritza, l'Hèbre antique, vers l'embouchure de ce fleuve dans la mer Egée (1). Elles furent remplacées dans les forteresses thessaliennes reconquises par des troupes impériales. On releva les remparts que les Bulgares avaient détruits.

Puis le basileus, repassant en Macédoine par cette même route de Servia, franchissant l'Haliacmon, et se dirigeant vers le nord probablement par Kozam (2), la vallée de Nalkankiöj et la rive orientale du lac d'Ostrovo, s'avança par une pointe hardie jusqu'à Vodhéna (3), l'ancienne Édesse de Macédoine. Cette autre puissante forteresse, à laquelle on parvient d'Ostrovo par la fraîche et charmante vallée de la Vrystitza, s'élève sur le bord d'un haut plateau rocheux coupé à pic sur trois de ses côtés, adossé du quatrième au contrefort de deux hautes montagnes. Au pied de cet immense rocher coulent les eaux sortant du lac d'Ostrovo. La ville prend son nom de l'abondance de celles-ci (4) qui, jaillissant des deux montagnes, se précipitent à l'extrémité du plateau par cinq grandes cascades dans le ravin qui le borde. Rien n'égale le charme admirable de cette situation unique. De ce plateau la vue est splendide jusqu'à Salonique et son golfe. Édesse fut la première capitale de la Macédoine et de toute antiquité une des trois principales cités de cette contrée, probablement la même ville que l'antique Aigées qui contenait les tombeaux de ses rois. C'est là que Philippe fut assassiné par Pausanias en l'an 336 av. J.-C. Aujourd'hui Vodhéna est un chef-lieu de moudirlik qui compte environ douze mille habitants turcs et bulgares et douze cents maisons. Sa situation sur l'ancienne Via Egnatia commandant la route de Salonique a toujours été fort importante. Skylitzès dit seulement que la garnison bulgare ayant refusé de se rendre, le basileus assiégea la ville et

(1) Thomas, *Symbol. critic. geogr. byz. spect. partes duæ*, p. 52.
(2) Ou Kodjani.
(3) Ou Vodkéna ; en grec Βοδενά.
(4) « Voda » en serbe signifie eau.

la prit. Les vaincus allèrent rejoindre à Voléros les autres troupes bulgares faites prisonnières dans cette campagne. Un fort détachement grec fut laissé à Vodhéna. Puis l'empereur et l'armée, par Ienidjé Vardar ou Ianica, allèrent goûter à Salonique un repos bien acquis.

Draxan, le commandant bulgare de Vodhéna, homme de guerre consommé, obtint du basileus la permission de vivre à Salonique. Basile, toujours prompt à l'indulgence pour le courage malheureux,



SALONIQUE. — Vue de la forteresse qui couronne la ville.

le marie, raconte Skylitzès, à la fille du chef des péribataires de l'église de Saint-Démétrius, l'Athlophore, ainsi qu'on désignait d'habitude le glorieux mégalomartyr patron de cette cité (1). Cette épouse grecque donna deux enfants à Draxan. Plus tard, ressaisi, lui aussi, par cet amour sauvage de la vie libre qui semble avoir été la caractéristique de tous ces guerriers bulgares, il s'enfuit, abandonnant probablement sa nouvelle famille. Lui aussi fut repris. Il eut encore deux enfants de sa femme, puis, incorrigible, se sauva derechef dans sa chère Bulgarie.

(1) Cedrenus, II, 454. Il est difficile de dire en quoi consistait cette fonction des péribataires d'églises.

Une troisième fois on le ramena prisonnier. Cette fois le basileus exaspéré le fit empaler.

Les vastes plans de Basile s'accomplissaient lentement, péniblement, mais sûrement. Le réseau de fer dont il étreignait petit à petit le malheureux royaume bulgare se resserrait progressivement. L'an d'auparavant toute la vieille Bulgarie danubienne était retombée aux mains

VUE DE PERNIC (voy. p. 231). Au centre on aperçoit le défilé de la Stroumo, l'ancien fleuve Strymon. Le kastron de Pernic était situé sur la hauteur à droite. — (Photographie communiquée par M. Dobrowsky.)

des troupes byzantines. Cette fois non seulement la Thessalie se trouvait définitivement purgée des garnisons ennemies qui l'avaient opprimée jusqu'ici, définitivement protégée aussi contre toute incursion nouvelle, mais la Macédoine même était en partie reconquise et ses principales places fortes, Verria et Vodhéna, vaincues par l'attaque impétueuse des impériaux, avaient vu rentrer dans leurs murs des garnisons byzantines. Maintenant la puissance hier encore si vaste de Samuel le « Comitopoule », complètement refoulée vers le nord-ouest, se trouvait acculée à ces sauvages et presque inaccessibles districts de la Haute-Macédoine, dédale de hautes cimes aux forêts impénétrables, de profondes vallées, de plaines ceintes

de sommets géants qui s'étendent à l'ouest du Balkan et du Rhodope jusqu'au voisinage de l'Adriatique. Telles étaient la bravoure, l'indomptable énergie de ce peuple jeune, rude et fier, telle était la passion qu'il professait pour son indépendance, que cette dernière partie de la lutte devait durer quinze années encore avant que la nuque du dernier archonte bulgare eût ployé sous le pied pesant du basileus de Roum.

Basile II passa probablement cet hiver à Salonique. Le nouveau commandant de cette place depuis que Nicéphore Ouranos avait remplacé comme duc d'Antioche l'infortuné Damien Dalassénos tué dans la déroute d'Apamée, était le patrice David Arianitès. De même à Philippopolis le protospathaire Nicéphore Xiphias remplaçait définitivement Théodorokanos que son grand âge avait obligé à la retraite.

Le récit de Skylitzès se poursuit comme toujours plein de lacunes. Le basileus Basile et ses admirables guerriers se montraient vraiment infatigables. L'année écoulée les avait vus aux champs de Thessalie et de Macédoine, prenant forteresse après forteresse. Cette nouvelle année (1) nous les retrouvons soudain à une immense distance, tout au nord de la péninsule, à l'extrémité orientale de la Bulgarie danubienne, assiégeant Widdin sur le Danube, cité médiévale sise non loin de l'antique Bononia romaine. Skylitzès, qui, comme toujours, est ici notre guide presque unique, nomme cette place Vidyni (2). Les quelques mots que cet historien consacre à ce siège par les troupes de Basile sont l'unique preuve que nous possédions, je le crois, de l'existence à cette époque de cette forteresse dont l'histoire première est si ignorée.

Évidemment la conquête de la région danubienne n'avait pas été entièrement terminée dans la campagne de l'an 1002 et Basile avait décidé d'achever de ce côté l'investissement de la Bulgarie occidentale par une nouvelle expédition dont ce siège de Widdin paraît avoir été l'événement capital. Peut-être faut-il placer à ce même temps la prise par les Byzantins d'une autre place forte fameuse du Danube, Dorystolon ou Silistrie, illustrée trente-deux ans auparavant par le siège fameux de Jean Tzimiscès. De celle-ci nous savons seulement qu'en 1016 elle se trouvait entre leurs

(1) L'an 1002 pour Skylitzès. Plus probablement seulement en 1004.
(2) Βιδύνη. Cédr., II, 454. Zonaras, IV, 119.

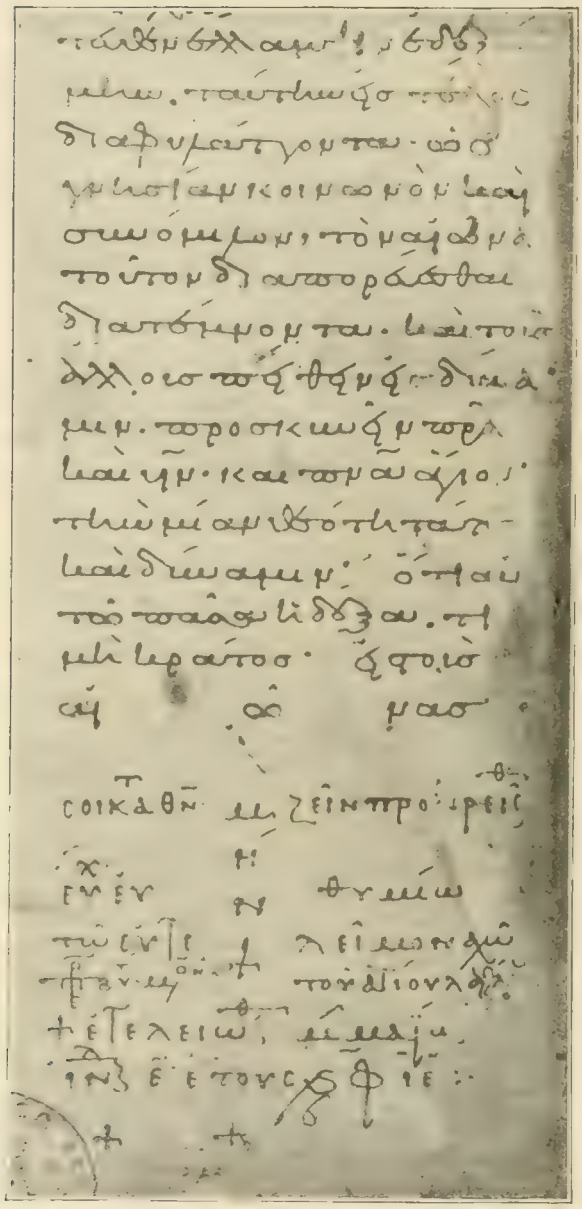
mains, sans que les chroniqueurs nous aient dit en quelle année leurs guerriers l'avaient reprise sur les Bulgares.

Widdin devait être à cette époque une forteresse bulgare beaucoup plus importante qu'on ne le supposerait de prime abord, car Skylitzès nous dit que le basileus l'assiégea huit mois durant. Probablement ce fut surtout un blocus. Probablement aussi, bien que Skylitzès n'en dise rien, la flotte impériale remontant le Danube prit part à l'investissement. Le basileus employa certainement une partie de cet arrêt forcé à réorganiser l'administration de ces provinces danubiennes reconquises. Widdin devint un évêché byzantin dépendant de la métropole de Dristra (1).

Durant que l'armée campait ainsi sur la rive du grand fleuve sous les remparts de cette forteresse si dure à prendre, un incident aussi terrible qu'imprévu faillit une fois de plus tout remettre en question. Le tsar Samuel, à la tête d'un corps rapide, se lançant d'une course éperdue à travers les monts, franchissant probablement quelque défilé secondaire, quelque sentier mal gardé des monts Rhodope plutôt qu'un défilé plus connu comme celui de la Porte de Trajan qui devait être solidement occupé par les Byzantins, apparut subitement dans la grande plaine de la Thrace dégarnie de défenseurs. Une pointe d'une hardiesse excessive, dirigée au sud de Philippopolis, le mena jusqu'à Andrinople en plein vieux territoire de l'empire. La grande cité byzantine éperdue fut surprise sans défense par cette troupe sanguinaire, la nuit même de la fête de la Dormition de la Vierge (2), en pleine Panégyrie ! C'était, paraît-il, la coutume dans cette capitale provinciale de fêter ce jour par des cérémonies religieuses nocturnes très solennelles.

Nous n'avons aucun détail sur ce drame affreux. Quelles scènes épouvantables ! Ces partisans bulgares, les plus sauvages guerriers du monde, se ruant à grands cris, l'épée haute, par les rues de la ville sur cette population en fête, surprise sans défense, fuyant affolée. Les annalistes byzantins, comptant pour peu de chose ce sang répandu de tant de victimes innocentes, disent seulement que Samuel et ses soldats se reti-

(1) Voy. Gelzer, *Byz. Zeitschr.*, II, p. 55.
(2) Ἡ κοίμησις τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου.



DERNIÈRES LIGNES d'un manuscrit byzantin de saint Grégoire de Nazianze de la Bibliothèque Nationale. — On y lit la date du mois de mai de l'an 1097 ou du monde 6515 et le nom du copiste, le moine Euthymios, du couvent de Saint-Lazare de Constantinople.

rèrent emportant un immense butin, naturellement aussi des centaines, peut-être des milliers de captifs.

Cette diversion prodigieusement hardie en plein territoire de l'empire avait certainement pour but de forcer le basileus à lever le siège de Vidyni. Malheureusement pour Samuel, il s'y était pris trop tard et la forteresse danubienne avait déjà succombé quand Basile, rappelé par ces événements lamentables, se décida au retour. Le but de l'expédition sur le Danube demeurait atteint et le hardi tsar bulgare dut évacuer en hâte Andrinople. Nous lisons dans le récit constamment si bref de Skylitzès que Basile, après avoir ordonné de réparer en hâte les murailles de Vidyni, reprit avec son armée intacte la route du sud. Mais il ne prit point le plus

court chemin à travers la Bulgarie orientale reconquise. Bien au contraire, par Nissa et la haute vallée de la Morava probablement, il s'enfonça, avec son armée, au cœur même de la Bulgarie encore indépendante, prenant cette fois à revers du côté du nord la portion demeurée intacte des États de Samuel. Sur cette campagne à travers ce pays de montagnes densément

MINIATURE d'un très beau manuscrit byzantin des Homélies de la Vierge *du XIe Siècle de la Bibliothèque Nationale. La Vierge et saint Joseph en contemplation.*

boisées, abruptes, peuplées d'adversaires intrépides, dépourvues de tous moyens de communication, sur cette expédition certainement aussi audacieuse que celles des plus audacieux capitaines célébrés par l'histoire mais qui, hélas, comme toutes celles de ce long règne, ne sortira probablement jamais de l'ombre où elle demeure enfouie, grâce à l'absence de tous documents, nous ne possédons exactement que quelques mots de Skylitzès. Ce chroniqueur nous dit uniquement que le basileus prit et démantela

toutes les forteresses bulgares qu'il trouva sur sa route, probablement celles qui peuplaient les crêtes et les défilés de la vallée de la Haute-Morava.

L'armée impériale arriva d'abord devant Skopia (1), l'Uskub d'aujourd'hui, l'antique capitale de la Dardanie. C'est aujourd'hui un chef-lieu de vilayet, une ville industrieuse et animée de près de trente mille âmes dont les deux tiers musulmans, assise sur les deux rives du haut Vardar, l'Axios d'autrefois, à l'extrémité d'une plaine marécageuse terminée au sud par un grand lac peu profond de vingt-cinq kilomètres de superficie. Au centre de la ville on aperçoit encore les ruines d'un kastron byzantin où se trouve le konak du gouverneur. Uskub a de tout temps été une position militaire importante parce qu'elle commande l'entrée d'un défilé qui, par-dessus la chaîne de l'Orbélus, conduit de la Macédoine dans ces portions de la Bulgarie occidentale qui correspondent actuellement à l'Albanie et à la Serbie. Les Byzantins, qui arrivaient par le nord, trouvèrent campée sur la rive opposée du Vardar toute l'armée bulgare avec son tsar. Samuel était accouru à la rencontre des impériaux en ce lieu propice à la défense.

Il se passa exactement alors ce qui s'était passé huit années auparavant sur la frontière méridionale de la Thessalie, sur la rive du Sperchios. Les Bulgares téméraires et incorrigibles, se gardaient fort mal. De grosses pluies avaient démesurément enflé le cours du Vardar. Le tsar « Comitopoule », se croyant garanti contre toute attaque, estimant le passage de la rivière impossible, avait laissé prendre à ses troupes une attitude de défi insolent. Un soldat grec découvrit un gué et courut l'indiquer au basileus. Il y eut probablement un passage de nuit. Les Bulgares, complètement surpris cette fois encore, furent outrageusement battus et durent prendre la fuite sans même combattre. Samuel et les siens échappèrent avec peine abandonnant aux mains des impériaux le pavillon royal et le camp bulgare tout entier.

Après une aussi totale défaite, la ville de Skopia ne pouvait tenir longtemps. Skylitzès raconte ce fait étrange que le commandant de la

(1) Skopia ou encore Skopion.

place pour Samuel était précisément Romain, le fils survivant du dernier tsar bulgare Pierre, le frère de Boris jadis assassiné par erreur par ses propres sujets. C'était en somme le roi légitime de Bulgarie. On sait qu'il se nommait aussi Syméon en souvenir de son célèbre aïeul qui avait failli prendre Constantinople aux temps glorieux de la première monarchie bulgare. Depuis qu'il avait échappé à la demi-captivité du Palais Sacré, ce malheureux prince sans couronne avait accepté ce poste humiliant de gouverneur d'une des cités de son propre royaume pour le compte de celui qui l'avait dépouillé du trône de ses pères. Il ne devait guère, semble-t-il, porter dans son cœur Samuel le « Comitopoule », ce sujet devenu son maître. Quoi qu'il en soit, il rendit incontinent à l'empereur la ville dont on lui avait confié la garde. Le basileus lui fit grand accueil, le nomma en récompense de sa trahison patrice et aussi préposite ou chambellan et l'envoya en qualité de stratigos impérial commander en son nom dans la cité asiatique d'Abydos fort importante à cause des douanes fameuses qui s'y trouvaient établies. L'histoire ne parle plus de ce pauvre roi qui mourut peut-être dans la peau d'un fonctionnaire impérial provincial après avoir été fonctionnaire dans sa propre patrie bulgare.

De Skopia, le basileus et l'armée victorieuse, se dirigeant vers le nord-est au lieu de descendre directement la vallée du Vardar, s'en vinrent à Pernic, fort kastron, dans la vallée de la Strouma, l'ancien Strymon. Cette place était commandée par un chef bulgare devenu célèbre dans ces luttes interminables, nommé Krakras. Celui-ci se défendit comme un lion. L'empereur, dit Skylitzès (1), perdit beaucoup de temps et de monde à ce siège. Reconnaissant enfin que la place était inexpugnable, que ni promesses, ni menaces n'auraient raison de son commandant, il se décida à s'en aller avec son armée à Philippopolis, d'où il regagna sa capitale. Ce retour, si l'on s'en rapporte aux dates fournies par Yahia, eut lieu tout au début de l'an 1005.

La prise de Skopia et des forteresses voisines parachevait la conquête de la basse et moyenne Macédoine. Plus que jamais la monarchie expi-

(1) Cédrénus, II, 455.

rante de Samuel se trouvait refoulée dans le massif montagneux et sauvage qui fut la Haute-Macédoine antique et qui est aujourd'hui encore une terre quasi ignorée. Plus que jamais ses fils se préparaient à lutter avec la dernière énergie dans ce réduit suprême, à sacrifier la dernière goutte de leur sang plutôt que de renoncer à leur indépendance chérie (1).

Il est temps de dire ce qui se passait dans les thèmes byzantins d'Italie durant que le basileus et ses troupes vaillantes se ruaient ainsi chaque année nouvelle à l'assaut de la monarchie du tsar Samuel. Il nous faut remonter de ce côté plus de vingt années en arrière.

La déroute de l'armée allemande à Stilo, la mort d'Othon II à la fin de l'année suivante 983, mort suivant de si près ce grand désastre au moment même où l'héroïque jeune prince s'apprêtait à en tirer une éclatante vengeance, avaient eu pour les affaires des Byzantins en Italie le plus heureux résultat. Certes, quel qu'ait pu être l'accord établi contre Othon entre l'empire d'Orient et les Sarrasins, cet accord avait cessé d'exister par le fait même de la mort de ce prince. Mais, d'une part, l'Allemagne, plongée dans les embarras d'une minorité attaquée de toutes parts, désolée par une terrible anarchie, ne pouvait plus de bien des années songer et de fait ne songea plus de longtemps à intervenir dans les affaires politiques de l'Italie du Sud; d'autre part la mort de l'héroïque émir de Sicile, Abou'l-Kassem, empêchait aussi du moins pour quelque temps les Arabes de cette île de reprendre leurs déprédations habituelles sur les rivages des thèmes d'Apulie et de Calabre. Le champ demeura donc libre aux lieutenants des basileis en Apulie et en Calabre et les Byzantins, après avoir vu, à la suite de cette terrible journée de Stilo, disparaître à la fois vainqueurs et vaincus, purent en toute tranquillité réoccuper toute la Calabre, et avec un peu plus de peine toute la

(1) Samuel n'était cependant pas encore assez écrasé en cette année 1004 pour qu'il n'osât se mesurer contre ses voisins hongrois. Ses généraux, traversant le Danube, allèrent, paraît-il, ravager les confins de la Hongrie et de sa vassale la Transylvanie. Dans cette année 1004 un de ceux-ci, Kéan ou Chéon, fut battu et tué par le roi de Hongrie Etienne Ier. Les Hongrois pillèrent le camp bulgare. Ils y firent une foule de prisonniers et y recueillirent un tel butin en or, en argent et en pierres précieuses, fruit des expéditions antérieures de ces terribles pillards, que les vases et les vêtements sacrés qui en furent fabriqués suffirent à garnir toutes les églises de Hongrie. Voy. Kokkoni, *op. cit.*, p. 118.

CHATEAU DE BARI. Tour et rempart.

Pouille. Nous demeurons sans renseignements précis, mais nous pouvons affirmer qu'immédiatement après la mort d'Othon II les troupes byzantines rentrèrent plus ou moins pacifiquement en possession de toutes les villes d'Apulie qui avaient été occupées en 982 par les Allemands et qui étaient, depuis, demeurées en leur pouvoir malgré le désastre de Stilo. Ce retour offensif des Byzantins nous est à deux reprises affirmé par cette *Chronique* du protospathaire Lupus qui est notre principale bien que très insuffisante source de connaissances pour cette époque si particulièrement obscure de l'histoire des thèmes byzantins d'Italie. « En décembre de l'an 983, dit le protospathaire en son bref langage, le patrice Kalocyr Delphinas prit Ascoli. Le 11 juin de l'année suivante, les frères Serge et Théophylacte lui livrèrent Bari. »

Kalocyr Delphinas gouvernait, nous l'avons vu (1), depuis 980 environ les thèmes italiens. Peut-être bien avait-il été dans ce poste élevé le successeur immédiat du magistros Nicéphore. Aussitôt après le désastre d'Othon II à Stilo, il s'était mis en mesure de reprendre aux Allemands les fortes places d'Apulie. Nous voyons qu'Ascoli se rendit à lui dans le mois même de la mort de l'empereur germanique. Probablement il n'y eut aucune lutte et la garnison, atterrée à l'ouïe de ce désastre, se retira purement et simplement et fut aussitôt remplacée par les Byzantins. Bari, capitale de la province, semble avoir offert plus de résistance. Si même Kalocyr Delphinas réussit à y restaurer l'autorité impériale dès le milieu de l'année suivante, c'est qu'il semble y avoir été aidé par quelque sédition populaire, quelque conspiration peut-être dirigée par ces deux frères Serge et Théophylacte, probablement les chefs du parti byzantin, qui, après avoir chassé la garnison allemande, auraient ouvert au patrice les portes de sa capitale (2).

Quoi qu'il en soit, je le répète, la défaite, puis la mort d'Othon II eurent pour résultat de remettre les Byzantins en paisible et immédiate possession de tout ce qu'ils avaient perdu depuis peu en Longobardie comme en Calabre. L'échec même de ce puissant effort du jeune empereur

(1) Voy. *Épopée*, I, p. 531.

(2) Fr. Lenormant (*Grande Grèce*, t. II, p. 411), parle de « Delfino Calochiri, marchant sur Bari en 984 à la tête des paysans armés de ses domaines »! Quelle singulière manie de travestir les faits !

germanique pour s'emparer du Midi de la Péninsule fournit au gouvernement de Basile II l'occasion de donner à sa domination en ces contrées plus de cohésion, aussi plus d'étendue, puisque celle-ci fut reportée à nouveau, d'une part, sur l'Adriatique jusqu'au cours du Tronto, de l'autre, sur la mer Tyrrhénienne jusqu'au golfe de Policastro. C'est à ce moment certainement que l'administration byzantine de ces deux thèmes s'organisa plus fortement sous l'autorité d'un chef militaire unique qui prit vers cette fin du dixième siècle le nom tout nouveau de « catépano » ou catapan et qui eut sa résidence à Bari. On a vu qu'un gouverneur du nom de Michel qui a signé un acte en 975 s'intitule déjà « catépano » dans ce document (1). Je pense que ce fut le premier qui porta ce titre. Avant lui il y avait eu Nicéphore « décoré du titre de magistros que nul n'avait porté avant lui, que nul ne porta depuis (2) ». Et avant Nicéphore il ne semble y avoir eu que des « stratigoi » commandant isolément aux deux thèmes d'Apulie ou de Longobardie et de Calabre. Basile II et le parakimomène son premier ministre tenaient essentiellement à profiter de cette heureuse circonstance de la chute de l'influence allemande dans la Péninsule pour y relever et y réorganiser l'autorité impériale. Pour ce résultat aucune mesure ne leur parut plus propice que de réunir en une seule main le pouvoir suprême sur tout ce que l'empire possédait encore de territoires dans l'Italie méridionale. Probablement chacun des deux thèmes conserva son stratigos, mais tous deux furent subordonnés au « catépano », chef suprême résidant à Bari.

« L'origine du titre bizarre donné à ce vice-roi, dit Fr. Lenormant (3), titre dont les pouvoirs offrent la plus grande analogie avec ce qu'avait été celui des exarques, demeure fort douteuse. Beaucoup de philologues voient avec Du Cange dans « catapanos » une corruption de *capitaneus*, *capetanos*. Mais les contemporains, peut-être par un calembour plutôt que par une véritable étymologie, trouvaient dans cette expression κατὰ et πᾶν et la regardaient comme impliquant la plénitude de l'autorité civile et

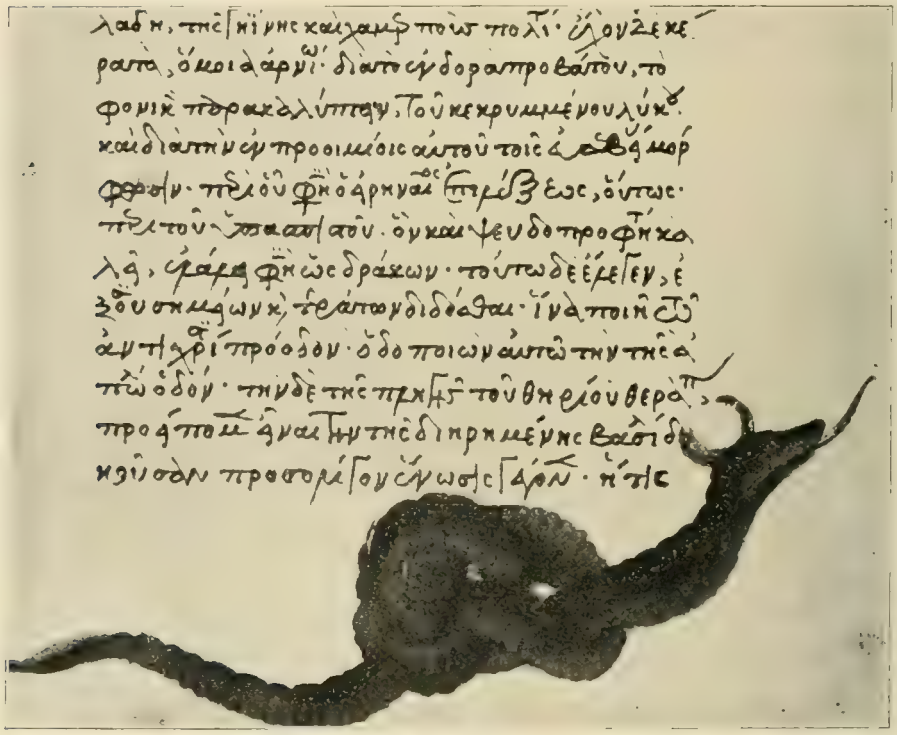
(1) Voy. *Epopée*, I, p. 214.

(2) *Ibid.*, p. 456. Bien entendu ces expressions ne s'appliquent qu'au titre de magistros appliqué au commandement suprême des thèmes d'Italie.

(3) *Grande Grèce*, t. II, p. 401.

militaire dans les mêmes mains. C'est ainsi que l'expliquait quelques années plus tard Guillaume de la Pouille :

« Quod *Catapan*, Greci, nos juxta dicimus *omne ;*
« Quisquis apud Danaos vice fungitur hujus honoris,
« Dispositor populi parat omne quod expedit illi,
« Et *juxta* quod cuique dari decet, *omne* ministrat (1). »

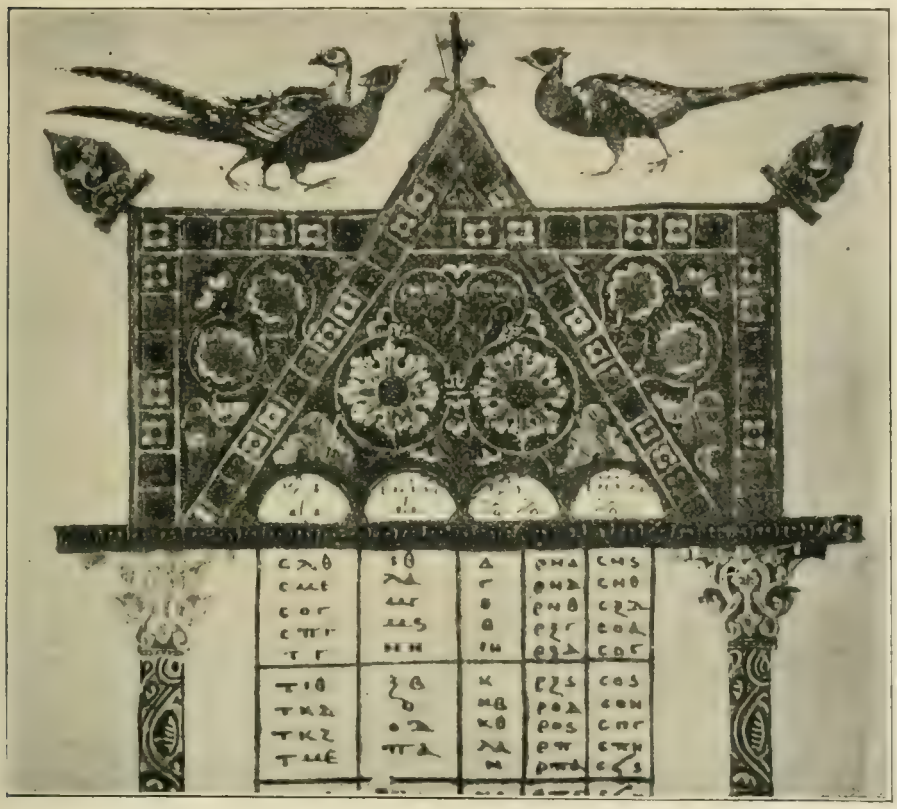


PORTION DE FEUILLET d'un manuscrit byzantin de l'Apocalypse de la Bibliothèque Nationale. Reptile monstrueux figurant la Bête de l'Apocalypse.

Ces années donc qui suivirent la chute momentanée de l'influence allemande en Italie, furent, semble-t-il, bien que nous soyons à peu près dépourvus de tout renseignement contemporain, une époque de calme relatif. Mais la rapacité, la corruption, la faiblesse innée des gouvernants impériaux n'en furent malheureusement pas modifiées pour cela. L'éloi-

1 M. Ch. Diehl *L'art. byz. dans l'It. mérid.*, p. 152 signale ce fait bien curieux qu'encore de nos jours un des fonctionnaires de la police urbaine de la ville de Matéra porte le titre de « catapan »!

gnement de la mère patrie et du gouvernement central était trop considérable. Aussi, depuis la retraite d'Othon II jusqu'à l'occupation normande définitive, ces malheureuses provinces continuèrent-elles à gémir comme auparavant sous une terrible tyrannie administrative, faisant parfois d'impuissants efforts pour s'en affranchir, allant parfois dans leur désespoir jusqu'à appeler les Musulmans de Sicile à leur secours. Et pourtant,



MINIATURE d'un manuscrit byzantin des Évangiles *du Xme Siècle, de la Bibliothèque Nationale.*

malgré tant de motifs graves de désaffection, l'hellénisation de ces provinces lointaines sous la double influence des fonctionnaires tout-puissants venus de Constantinople et du clergé orthodoxe si nombreux et si zélé, de tous ces moines basiliens surtout que nous avons vus si ardents à suivre les traces de saint Nil, le plus illustre d'entre eux, devint plus complète que jamais.

L'ennemi du Nord n'était plus à redouter pour l'heure. Même les princes longobards, terrifiés par la fin lamentable de leur protecteur Othon, ne demandaient qu'à entrer en composition. Du côté du Sud, la Sicile, affaiblie sous les obscurs successeurs du grand Abou'l-Kassem, avait presque cessé pour l'instant d'expédier chaque année sur les terres impériales ses bandes de pillards. Il y eut même avec cette ère de sécurité relative comme une nouvelle floraison intellectuelle pour ces provinces si malheureuses. Les couvents basiliens portèrent plus que jamais partout « la fleur mystique de la civilisation byzantine ».

« De l'état florissant des hautes études intellectuelles dans ces pieuses demeures des moines grecs en Italie, a fort bien dit Fr. Lenormant (1), il n'est pas besoin d'autre preuve que la belle grécité des Vies de saints qui y furent composées dans ce temps, alors que tout était si barbare dans l'Orient latin, et que la façon dont leurs auteurs se montrent nourris de l'Écriture, des Pères, et même des grands auteurs profanes. On ne faisait pas mieux à Constantinople. » Dans cette *Vie* même de saint Nil à laquelle j'ai fait déjà tant d'emprunts et qui est notre plus précieux document pour cette histoire, le biographe du saint, le bienheureux Barthélemy, vante parmi les mérites de Nil, son habileté comme copiste, le soin qu'il apportait à ce travail de la reproduction des manuscrits auquel il consacrait régulièrement trois heures par jour, et la beauté de son écriture.

« Le disciple suivait, sous ce rapport, les traditions de son maître, car la *Vie* du bienheureux Barthélemy raconte, à son tour, que celui-ci excellait dans le métier de copiste autant que dans la composition littéraire, et que nul de son temps ne savait transcrire un livre avec une correction plus parfaite. Les manuscrits grecs, exécutés en Calabre, sont, on le sait, nombreux dans les grandes bibliothèques de l'Europe, car dans les trois derniers siècles, profitant de la décadence et de l'abandon des monastères grecs de cette contrée, on suivit largement l'exemple que le cardinal Sirlet avait donné le premier, en les dépouillant de leurs trésors littéraires, dont presque rien n'est resté dans le pays. Montfaucon vante l'élégance et la correction habituelles de ces manuscrits calabrais. »

(1) *Op. cit.*, II, 336.

« Je n'ai jamais pu, continue Fr. Lenormant, lire sans émotion, un passage de la vie de saint Fantin, un des plus grands higoumènes grecs de la Calabre, dans le xe siècle, celui-là même que l'illustre Nil, résolu à embrasser la vie religieuse, était allé trouver d'abord aux couvents de Mercure (1). Éclairé comme d'une vue prophétique sur ce que devait être un jour la destinée de cette Eglise grecque de l'Italie méridionale alors si florissante et si lettrée malgré les maux sans nombre que faisaient peser sur elle les invasions des Sarrasins et les menaces des ennemis du Nord, il allait dans sa vieillesse de monastère en monastère, raconte son biographe, et partout versait d'abondantes larmes en pensant au temps où ces asiles de prière et de civilisation deviendraient des écuries d'ânes et de mulets, où toute tradition d'études serait interrompue, où les livres de leurs belles bibliothèques seraient dispersés, déchirés et jetés au feu. »

L'activité commerciale reprit certainement aussi à cette époque dans les thèmes italiens, et comme elle était presque uniquement dirigée vers Constantinople, Salonique et les ports du Péloponèse, elle ne pouvait, elle aussi, que contribuer à l'expansion de la pure influence byzantine dans les cités maritimes de la Pouille et de la Calabre. Toutefois une distinction importante est à faire ici sur laquelle Fr. Lenormant a très heureusement insisté dans ses belles études sur la Grande-Grèce. Je ne puis mieux faire que de reproduire encore ce passage de son livre. « Pendant toute la première partie du xie siècle, dit-il, en substance (et il aurait pu ajouter : durant toutes les dernières années du xe), sous l'administration des catapans, un contraste absolu s'observe, dans ce qui est de la nationalité, de la langue, des rapports avec le gouvernement impérial de Constantinople et de la façon dont il est accepté entre l'Apulie, d'une part, la Calabre et la Terre d'Otrante, de l'autre. Ces deux dernières provinces sont entièrement grecques de langue, d'esprit et de religion. Crotone, Squillace, Reggion, Rossano, Otrante, Tarente, Gallipoli sont des villes purement et entièrement grecques, situées dans un pays tout hellénique, où le grec est la seule langue que l'on parle et que l'on comprenne. Leurs évêchés, jadis latins, sont de rite grec et relèvent du patriarcat de Constantinople. Tous leurs

(1) Voy. *Epopée*, I, p. 466.

monastères si nombreux suivent la règle du grand saint oriental Basile. Tous les noms, ceux par exemple contenus dans les listes de paysans donnés comme serfs à tel seigneur ou tel établissement religieux, dans les diplômes assez nombreux parvenus jusqu'à nous des premiers princes normands du XIe siècle, tous ceux contenus dans les diplômes plus anciens d'origine purement impériale, appartiennent à la plus parfaite grécité byzantine. Nicéphore Phocas, en interdisant dans ces régions l'usage du rite latin et du pain azyme dans la célébration de la messe n'a rencontré aucune résistance à cette destruction des derniers vestiges de latinité ecclésiastique. Mais ni lui, ni ses successeurs n'ont osé étendre l'application de semblables mesures à l'Apulie, qui, toute soumise qu'elle est au basileus, est demeurée latine en religion. En dehors, du moins, des villes de la côte, où l'élément grec introduit par l'administration et le commerce est nombreux et puissant, la population de l'Apulie reste en grande majorité italo-lombarde d'origine et de langage. Aussi ne se résigne-t-elle pas aussi volontiers à l'administration des Byzantins. Les mouvements populaires que nous allons voir s'y produire à des intervalles rapprochés, les grandes rébellions de Smaragdos et de Mélès, attestent la naissance d'un sentiment national propre, qui se développe avec une énergique vitalité. Il compte de nombreux partisans jusque dans les villes maritimes où les deux éléments grec et italo-lombard se balancent également. Bari même, le siège du « catépano », passe de la soumission à la révolte, suivant que l'un des deux partis y prend le dessus.

« Ce que réclamait du reste alors le sentiment national de l'Apulie, ce n'était pas précisement la rupture de tout lien avec l'empire d'Orient. Mélès lui-même, quoique Lombard d'origine, n'y devait penser et n'alla mendier des secours en Allemagne que dans le désespoir de l'échec de sa troisième tentative. Ce que voulurent les Apuliens du XIe siècle, c'était échapper à l'autorité des gouverneurs impériaux qui ne venaient dans le pays que pour le pressurer, c'était acquérir, sous la suprématie du Palais Sacré, la liberté de leur vie nationale, s'administrer eux-mêmes, former une principauté vassale, possédant son autonomie intérieure, aux mêmes conditions, par exemple, que les principautés de Capoue et de Salerne, qui reconnaissaient la suzeraineté de Constantinople, ou que le duché de

Naples, la république d'Amalfi, bien plus attachés à l'empire et dont la fidélité même tenait au respect que les Byzantins avaient toujours eu pour leurs libertés nationales. Il eût été facile au gouvernement impérial de donner satisfaction à ces vœux de l'Apulie s'il eût été plus sage et surtout mieux informé. En agissant de la sorte, tout en maintenant le système de l'administration directe par les fonctionnaires envoyés de Constantinople dans la Calabre et la Terre d'Otrante, il est probable que la domination du

MINIATURE d'un très beau manuscrit byzantin des Homélies de la Vierge *de la Bibliothèque Nationale, du Xe Siècle. La Vierge et l'ange Gabriel.*

basileus aurait pu se prolonger très longtemps encore dans le midi de l'Italie. Car, nous le verrons, l'entreprise des Normands n'aurait pas rencontré à ses débuts les facilités et l'appui que lui offrit le mécontentement de la population de l'Apulie. Là, ils se présentèrent et furent accueillis d'abord comme des libérateurs ; dans la Calabre, au contraire, ils demeurèrent toujours des conquérants qui durent soumettre le pays péniblement et pied à pied. »

On ne saurait assez le répéter, la mauvaise administration fiscale, les

exactions abominables des « catépano » byzantins, véritables proconsuls des xe et xie siècles, uniquement attachés à s'enrichir aux dépens de leurs malheureux administrés pendant le peu de temps que durait leur mission, furent la plaie cruelle, toujours saignante, de ces provinces, même aux temps plus pacifiques qui succédèrent à la mort d'Othon II. Le gouvernement central, accablé par d'autres soucis, trop constamment occupé à dompter des révoltes terribles qui le menaçaient de mort, à se défendre à outrance sur la frontière de Bulgarie comme sur celle de Syrie, ne pouvait exercer et n'exerçait de fait sur ces chefs infidèles aucun contrôle sérieux. C'était impunément qu'ils commettaient leurs pirateries, d'où la désaffection graduelle de ces populations si naturellement loyalistes.

« Il faut le noter toutefois, dit encore Fr. Lenormant, tout en résistant encore à une hellénisation complète, l'Apulie, depuis un certain nombre d'années, commençait à entrer dans la voie de cette transformation quand vint le moment où les Normands l'arrachèrent aux Byzantins. Sa soumission aux autorités impériales devenait plus grande. Les trente dernières années de la domination byzantine s'y passèrent, depuis la révolte de Smaragdos jusqu'à celle de Mélès, sans qu'on y vît une seule insurrection. Les mœurs gréco-byzantines avaient pris chaque jour plus d'empire même sur la population italo-lombarde de cette contrée. Déjà dans le début du xie siècle nous verrons Mélès lui-même, le grand patriote apulien, l'indomptable adversaire de la population grecque, décrit par Guillaume de la Pouille comme portant, à la mode de son pays, le costume grec quand il eut sa première entrevue avec les chevaliers normands venus en pèlerinage à Monte Sant'Angelo (1). Son fils Argiro portait un nom grec, Argyros, et avait été élevé à Constantinople dans les mœurs et les lettres byzantines. »

Sur l'histoire même des thèmes italiens depuis la reprise par le gouvernement impérial des villes d'Apulie dans les derniers mois de l'an 983 et dans le courant de l'an 984 à la suite de la retraite et de la mort d'Othon II d'Allemagne, jusqu'au mois de mai 1011, lorsque éclata la

(1) « ..... *Ibi quemdam conspicientes*
More virum greco vestitum nomine Melum,
Exulis ignotam vestem, capitique ligato
Insolitos mythre mirantur adesse rotatus. »

première révolte du parti national dit lombard sous la direction de Mélès, événement qui devait si rapidement amener la conquête de l'Italie byzantine par les Normands, sur les faits innombrables d'ordre civil ou militaire survenus tout le long de cette période de près de vingt-huit années, nos renseignements sont, hélas! infiniment rares. C'est à peine si la *Chronique* du protospathaire Lupus, qui est presque notre unique document pour cette époque de l'histoire de l'Italie méridionale, et quelques autres sources latines du même genre, — car ni Byzantins ni Arabes ne nous en disent pour ainsi dire un mot, — c'est à peine, dis-je, si ces sources nous fournissent pour chaque année une ou deux indications trop souvent incorrectes ou tout à fait erronées exprimées le plus brièvement du monde.

Les événements les plus importants : agressions musulmanes ou révoltes longobardes, sont indiqués en trois paroles, souvent avec des dates fausses, des noms d'hommes ou de lieux devenus méconnaissables tant ils sont altérés, et cela sans aucune suite, « comme des cicatrices, suivant l'énergique expression d'Amari, dont on ne sait même plus l'origine première, mais qui cependant ne sont plus jamais sorties de la mémoire populaire »

Dans une semblable disette de documents, l'historien ne peut songer à restituer les annales vraies de ces régions dans cette époque lointaine, obscure entre toutes. Forcément il doit se borner à tirer le meilleur parti des si rares renseignements épars dont je viens de parler, à les reproduire le plus exactement qu'il pourra et autant que possible dans leur ordre chronologique. C'est ce que je vais tenter de faire, dans l'espoir certes bien peu fondé qu'un jour ou l'autre d'autres documents sortiront de l'obscurité qui viendront compléter nos notions si restreintes sur cette histoire si inconnue de la portion italienne de l'empire byzantin dans cette fin du xe et ces premières années du xie siècle.

Dans cette même année 984 qui avait vu le rétablissement de l'autorité impériale à Bari par le « catépano » Calocyr Delphinas (1), la *Chronique* de Lupus cite l'arrivée en Apulie, c'est-à-dire certainement dans cette même cité de Bari, du patrice Romain (2) et de son fils. Très probablement ce

(1) Voy. p. 234.

(2) C'est bien probablement de ce patrice Romain que parle la *Vie* de saint Sabas le Jeune (Cozza Luzi, *op. cit.*, pp. 37-38), rédigée vers cette époque par le patriarche Oreste de Jérusalem : « A l'époque de l'expédition franque, dit le vénérable écrivain, le patrice

devait être le nouveau « catépano » succédant à Calocyr Delphinas parvenu au terme de son commandement. Peut-être le gouvernement central avait-il été peu satisfait de l'attitude de celui-ci durant le temps de l'invasion allemande. Du reste Delphinas était demeuré au pouvoir l'espace de quatre années, ce qui était énorme pour un gouverneur de province byzantin. Nous avons retrouvé, on se le rappelle, ce personnage à une autre page de cette histoire, en l'année 989, en Asie, parmi les plus ardents partisans du prétendant Bardas Phocas dont il partagea la fin lamentable (1). De son successeur Romain, dont nous ne connaissons

MINIATURES d'un très précieux manuscrit byzantin du Xe Siècle de la Bibliothèque Nationale. Les Évangiles. *Quatre des ascendants du Christ*

Romain, chargé de gouverner l'Italie et la Calabre, perdit par son incurie une foule de forteresses longobardes qui firent défection. Les rebelles firent alors appel au roi des Francs, ce qui troubla fort le patrice. Il fit l'impossible pour empêcher la venue de ce prince et réussit à décider saint Sabas à aller à Rome pour y proposer la paix au souverain des Francs. Durant que le saint s'acquittait de cette mission, il y eut une nouvelle, terrible et sanglante invasion des Sarrasins en Calabre. Alors le roi des Francs à la tête d'une forte armée s'avança contre eux. Quant au saint, il se retira dans une grotte près d'Amalfi d'où il ne sortit qu'après la retraite des Sarrasins. » Certainement il s'agit ici de l'expédition d'Othon II terminée par le désastre de Stilo. Romain était donc à ce moment déjà en Italie! — J'ignore sur quelles données s'appuie le chanoine Minasi à la p. 215 de ses *Chiese di Calabria* pour faire de ce Romain un Argyros.

(1) Voy. *Epopée*, I, p. 735. Il fut crucifié en face de l'armée victorieuse après la défaite de Chrysopolis.

FAÇADE de la Basilique primitive de Saint-Pierre de Rome au XIe Siècle d'après un manuscrit venu de Farfa. (Roemische Quartalschr. f. christl. Alterth., 1895.

même pas le nom patronymique, nous ne savons rien d'autre. Il n'est plus question de lui dans les sources. Ralenties pour un peu de temps par la mort d'Abou'l-Kassem les expéditions de rapine des Sarrasins de Sicile avaient déjà repris (1). Dja'ber, le fils de l'héroïque émir tué à Stilo, n'avait fait que passer sur le trône de Palerme. Mauvais souverain, il avait été déposé par le nouveau Khalife d'Égypte, Al-Azis, le fils de Mouizz, qui l'avait remplacé par un autre guerrier kelbite de Sicile, Djafar Ibn Mohammed. Celui-ci, arrivé d'Égypte dans le courant de l'année 373 de l'Hégire qui va de juin 983 à juin 984, eut tôt fait de relever la fortune de l'île superbe et de rétablir sa prospérité. Mais il mourut déjà au bout de deux ans (2). Il eut pour successeur son frère Abdallah qui ne lui survécut guère et mourut au mois de décembre 989. C'est sous la courte mais également

1 Voy. sur ces expéditions et les sources qui les mentionnent la note d'Amari à la page 344 du t. II de sa *Storia dei Musulmani di Sicilia*.

2 An 375 de l'Hégire; mai 985 à mai 986.

bienfaisante administration de ce dernier émir que semblent avoir vraiment recommencé les expéditions régulières de pillage sur terre italienne.

La *Chronique* grecque du Vatican et celle de Lupus fixent toutes deux à l'année 986 la prise et le pillage par les Musulmans de Santa Ciriaka, la Gerace actuelle, sur la côte sud de Calabre. Tous les autres rivages calabrais furent en même temps ravagés. Ces deux sources ne donnent pas d'autre détail. Seulement la *Chronique* grecque dit que la place de « Boidin » ou « Bubalino » fut également prise par ces bandits. M. Cozza Luzi pense qu'il s'agit peut-être de Buffalaria. « Cette même année 986, le 15 février, dit la *Chronique* de Lupus, le protospathaire Sergios fut tué à Bari par les habitants. » Ce dut être là quelque sédition du parti longobard ou national fatigué des exactions du « catépano » et de ses lieutenants. Ce Sergios était probablement le même personnage qui, deux ans auparavant, avait, avec son frère, ouvert aux Byzantins les portes de Bari. Victorieux dans une émeute, il succombait dans une autre.

L'an d'après, nouvelles agressions des Sarrasins en Calabre. L'an d'après encore, en 988, l'émir Abdallah prend et saccage Cosenza (1). L'audace des bandes pillardes ne connaît plus de bornes. Elles ravagent cette même année tous les villages de la banlieue de Bari. La population rurale, hommes, femmes, enfants, est emmenée captive en Sicile. Les Arabes semblent avoir profité, pour tant se rapprocher de la capitale byzantine, de ce que celle-ci se trouvait momentanément aux mains de révoltés. Le 15 août 987, en effet, au dire de la *Chronique* de Lupus, Andraliskos y avait été tué par Nicolas Kritis. Encore quelque sédition du parti longobard probablement. Nicolas Kritis ou Kriti (2), chef des révoltés, avait fait périr cet Andraliskos qui devait être quelque haut fonctionnaire byzantin, peut-être le gouverneur militaire de Bari, peut-être le nouveau « catépano » succédant à Romain (3). Ce mouvement semble avoir eu une certaine gravité. En effet, il ne se termina par le châtiment des révoltés qu'au bout de plus d'une année, puisque la *Chronique* de Lupus place seu-

(1) Muralt, *op. cit.*, I, p. 749.

(2) Kritis est-il un nom patronymique ou ce mot ne désignerait-il pas plutôt la fonction de Nicolas : « kritis », juge ?

(3) Qui sait même si Romain et Andraliskos ne seraient pas un seul et unique personnage ?

lement à l'an suivant 989 le fait suivant : « Le patrice Jean Amirapoulos (probablement le nouveau « catépano » envoyé pour venger la mort d'Andraliskos) rentra dans Bari et fit exécuter Léon Kannat, Nicolas Kritis et Porphyrios. » Au chef de l'émeute cité par la *Chronique*, à l'année 987, nous voyons ici ajoutés les noms de deux autres révoltés notables. M. de Muralt (1) se demande avec raison si sous cette appellation de Léon Kannat il ne faudrait point chercher quelque chef northman, nommé, en réalité, Kanut. Jean Amirapoulos lui-même n'était-il point quelque renégat sarrasin au service de l'empire, plutôt quelque « fils d'émir » captif élevé à Byzance? Son nom semblerait l'indiquer. En tous cas, ce dut être une très violente révolte, la seconde depuis peu de temps, qui fit ainsi périr un « catépano » et priva pour près de deux années les Byzantins de leur capitale italienne. Probablement Andraliskos avait exaspéré les habitants de Bari par sa rapacité.

Cette exécution sommaire des trois chefs de la révolte ne semble pas avoir eu l'efficacité désirable, puisque, dès l'année suivante, en 990, la *Chronique* de Lupus mentionne le nouveau massacre à Bari de deux fonctionnaires impériaux, les excubiteurs Pierre et Boubali, celui-ci certainement encore un renégat sarrasin passé au service de Roum. Nous ne savons rien de plus sur ce nouveau drame populaire dont les promoteurs durent être cruellement punis, mais il nous est une preuve de plus de la triste situation qui était faite à ces infortunées populations longobardes d'Apulie. Elles supportaient en frémissant le joug si dur des « catépano ». En Calabre, par contre, les habitants, plus directement exposés aux agressions des Sarrasins, conservaient une attitude beaucoup plus loyaliste.

En décembre de cette même année 989 était mort le bon émir Abdallah de Sicile. Il eut pour successeur son jeune fils Abou'l-Fotoûh Youssof, prince libéral, de sentiments élevés, sous le règne duquel la Sicile, devenue presque indépendante du Khalife du Kaire, atteignit un degré de prospérité dont elle n'avait joui jusqu'ici sous aucun des premiers émirs kelbites qui avaient pourtant porté si haut sa gloire militaire. En même temps que la prospérité matérielle, cette île fortunée vit fleurir à cette

(1) *Op. cit.*, I, p. 572

époque les lettres et les arts. La cour de Youssof fut une des plus cultivées du monde oriental, rendez-vous des littérateurs et des poètes. Un de ces derniers, chevalier errant de la gaie science, Ibn Moueddib, fait prisonnier par les Byzantins, fut relâché après une longue captivité à la suite d'une trêve conclue entre le basileus et l'émir Youssof, nous ne savons dans quelle année, mais certainement avant 998. Un autre, Abdallah, de la tribu de Tonoûkh, fils d'un cadi africain, célébrant dans ses kasidas la gloire de l'émir, chantait les expéditions annuelles de celui-ci en terre chrétienne « alors que ses flottes, après avoir ravagé monts et plaines, laissaient comme traces de leur passage des cadavres dépouillés aux cheveux longs, à la barbe longue ». Ceci est une allusion à la coutume qu'avaient alors les dévots byzantins, par mauvaise interprétation d'un texte biblique, de ne point se faire tondre. Cette mode excitait l'hilarité des Longobards et des Francs aussi bien que des Arabes, qui tous portaient les cheveux ras et la barbe courte.

Nous ne savons que bien peu de chose de ces expéditions annuelles dirigées par Youssof en terre byzantine. En 991, nous voyons ses troupes assiéger Tarente, une des principales cités byzantines, et cette simple indication en dit long sur l'état si constamment précaire de ces malheureuses provinces. La *Chronique* de Lupus et l'Anonyme de Bari disent seulement qu'un certain comte Atto (1) accourut de Bari au secours des Tarentins à la tête de troupes nombreuses et qu'il périt dans la mêlée avec une partie des siens. Cette défaite des armes chrétiennes eut lieu le vingt-huitième jour du mois d'août. Tarente succomba-t-elle aux attaques des assiégeants ou réussit-elle à conserver sa liberté ? Nous l'ignorons (2).

Nous ignorons de même quelles furent les expéditions des deux années suivantes. Mais elles eurent lieu certainement (3). En 994, les Arabes Si-

1 Asto, Otho, Azzo.

2) Pour l'année 993, la *Chronique* de Lupus et les *Annales Barenses* notent uniquement la mort de l'archevêque Paul de Bari qui eut pour successeur un certain Chrysostome.

(3) Les *Vies* des saints siciliens Luc de Demona (Gaetani, *Vitæ sanctorum siculorum*, II, 86, et *Bollandistes*, 9 mars, t. I de mars, p. 97), et Vital de Castronovo (Gaetani, II, 96, et *Bollandistes*, 13 oct., t. VI, p. 332), morts en Calabre l'un le 13 octobre 993, l'autre probablement en 994, qui tous deux avaient pris l'habit au fameux monastère basilien de Saint-Philippe d'Argira et qui avaient été chassés de leur île par les persécutions des Sarrasins, contiennent des détails infiniment curieux sur l'existence malheureuse des chrétiens en ces parages vers la fin du xe siècle. Voy. Amari, *op. cit.*, II, pp. 403 note 1 et 406 sqq.

ciliens reparaissent en Apulie et aux environs de Tarente. Matéra, assiégée par eux durant quatre mois, finit par succomber. Ils la pillèrent et l'incen-

*MINIATURE du Frontispice du célèbre Évangéliaire de l'empereur Othon III, de Bamberg, conservé à la Bibliothèque Royale de Munich. — Othon III est représenté sur son trône entre deux personnages d'ordre ecclésiastique et deux autres d'ordre militaire. — La couverture d'ivoire de cet Évangéliaire se trouve reproduite à la p. 632 du tome I de l'*Épopée byz.

dièrent. La famine des malheureux habitants avait été telle qu'une mère mangea son enfant (1).

1. L'*Anonyme de Bari* fixe ce siège à l'an 996. Le Salernitain Romoald et les *Annales Beneventani* le placent en 995.

Nous ne savons rien encore de ce qui se passa en 995. L'année 996 vit la première expédition en Italie du jeune empereur Othon III, le fils d'Othon II, qui régnait en Allemagne depuis plus de douze années. Après la mort tragique de son père à Rome, le petit prince, alors âgé de quatre ans à peine, déjà reconnu comme le successeur de celui-ci par les grands d'Allemagne et d'Italie au champ de Mai de Vérone de l'année précédente, avait été séparé de sa mère et ramené en hâte au delà des Alpes. Dès le jour de Noël il avait été couronné à Aix-la-Chapelle.

Je n'ai pas à raconter ici les luttes que les partisans de l'impératrice mère, la grecque « Théophanou », ainsi qu'on la nommait en Occident, imbue des idées byzantines qui, en pareille occurrence, confiaient à la mère la régence durant la minorité de son fils, eurent à soutenir pour lui obtenir cette tutelle, luttes violentes contre Henri de Bavière, le plus proche parent paternel du petit empereur, appuyé sur le parti hostile au gouvernement d'une étrangère. Henri, qui s'était d'abord emparé du jeune Othon, s'était fait proclamer roi à sa place. A ces luttes furent mêlés le roi Lothaire de France, Hugues Capet aussi, l'archevêque Adalbéron de Metz, le fameux Gerbert, une foule d'autres hauts personnages. On usa contre l'auguste mère de toutes les calomnies imaginables. L'évêque Thierry de Metz, celui-là même qui avait accompagné cette princesse avec son défunt mari jusqu'à Rossano lors de la fameuse expédition si douloureusement terminée à Stilo, avait quitté à Rome la jeune impératrice plongée dans la douleur, complètement brouillé avec elle, nous ignorons à la suite de quelles circonstances. Lui aussi s'était rallié à la cause de Henri de Bavière et était devenu un de ses plus enragés partisans. Pour perdre Théophano, pour s'excuser lui-même devant l'opinion publique, il n'avait pas craint de calomnier odieusement l'illustre femme, affirmant que dans cette lamentable campagne d'Italie elle n'avait cessé d'exalter la valeur des troupes de son pays natal au détriment de celle des guerriers allemands. Il alla jusqu'à dire cette chose infâme qu'il ne se sentait tant de sévérité pour elle que parce qu'il ne pouvait oublier combien elle s'était scandaleusement réjouie de la déroute de l'armée impériale à Stilo, se moquant de son époux, lui demandant ironiquement comment lui, tant vanté pour sa

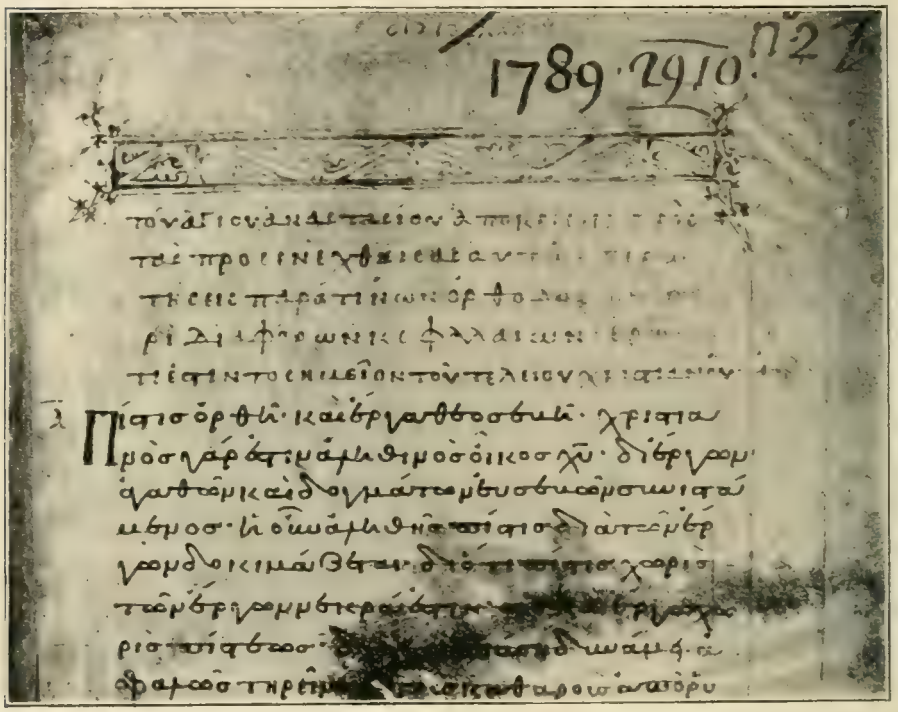
bravoure, s'était laissé battre si facilement. Calomnie (1) d'autant plus odieuse qu'Othon II en réalité avait été vaincu non par les Grecs, mais par les Sarrasins.

Toutes ces abominables accusations étaient demeurées sans résultat appréciable. Après bien des vicissitudes, le parti demeuré fidèle à la régente et au petit empereur légitime l'avait enfin emporté. Théophano, qui, à l'ouïe des entreprises de Henri de Bavière, avait quitté Rome laissant cette ville aux soins d'un pape à sa dévotion, s'était d'abord rendue à Pavie auprès de sa belle-mère, la vieille impératrice Adelhaïde, régente en Lombardie pour l'empire. Celle-ci, oublieuse d'anciens griefs, avait fait à sa bru le meilleur accueil et ne s'était plus occupée conjointement avec celle-ci que de faire restituer ses droits légitimes à leur bien-aimé petit-fils et fils. A l'appel de leurs partisans victorieux groupés autour du fameux archevêque Willigis de Mayence, âme de cette restauration, les deux princesses avaient ensuite passé les Alpes. Par le royaume de Bourgogne et la Souabe, accompagnées de l'abbesse Mathilde, tante d'Othon III, et du vieux roi Conrad, son grand-oncle, elles étaient arrivées le 29 juin 984 à Rara. Là, dans une réunion solennelle, Henri de Bavière s'était vu contraint d'abdiquer, de renoncer à ses prétentions impies, de rendre enfin l'auguste enfant à sa courageuse mère. Celle-ci, en présence de cette immense et brillante assemblée, avait été proclamée régente et tutrice unique pour son fils.

Bien que l'impératrice Théophano, propre sœur des basileis Basile et Constantin, intéresse plus directement ce récit, bien que la haute personnalité de cette illustre princesse tente ma plume, je n'ai pas la place suffisante pour raconter ici par le menu les annales de sa belle et énergique régence qui ont fait d'elle une des plus nobles figures d'impératrices allemandes. Je rappellerai seulement que cette femme éclairée gouverna virilement l'empire au nom de son fils et sut maintenir intact à celui-ci le vaste héritage paternel, surtout cette union intime de la couronne d'Italie avec l'empire germanique, gloire particulière de la maison de Saxe. Certes la politique impériale allemande s'était vue contrainte à la suite du

(1) Rapportée par Alpertus dans son livre *De episcopis Mettensibus*, *Mon. Germ.*, *SS.*, t. IV, p. 698.

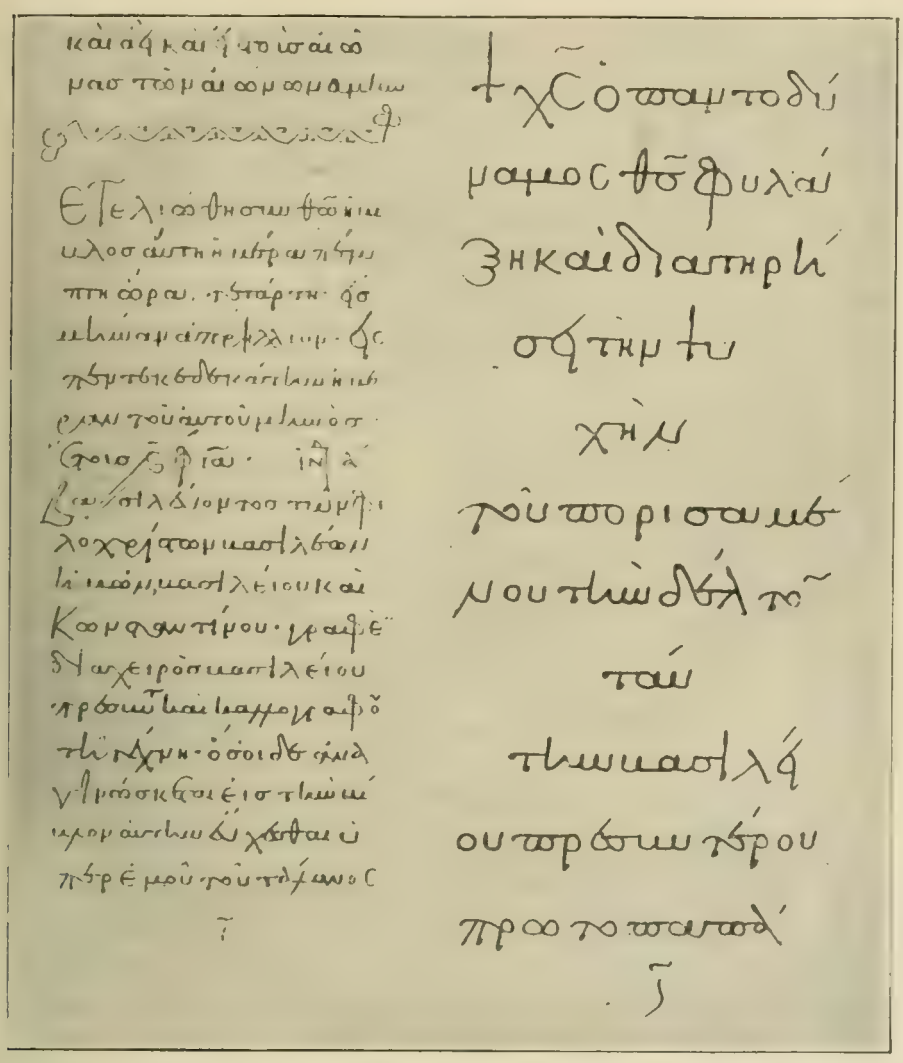
désastre de Stilo, d'abandonner les grands projets caressés par Othon II, la conquête des thèmes byzantins d'Italie comme celle de la Sicile sarrasine, conquêtes qui eussent parachevé une Italie entièrement sujette de l'empire d'Occident, mais le gouvernement de la fille de Romain II n'en fut pas moins pour cela glorieux et sage. Ce fut du reste pour le pouvoir un moment si ébranlé du jeune fils de Théophano un grand bonheur que



LIGNES INITIALES d'un manuscrit byzantin de la Bibliothèque Nationale de date de l'an 1000.

les Sarrasins de Sicile, par suite de la mort de l'émir Abou'l-Kassem et de leurs discordes intérieures, les Byzantins d'autre part, à cause de tant d'embarras en Bulgarie comme en Asie, se trouvèrent à ce moment empêchés de profiter pleinement contre les Allemands des conséquences du désastre de Stilo. Peut-être bien aussi le dur basileus Basile écouta-t-il quelque peu la voix du sang et, résolu à ne pas créer d'embarras à sa sœur au milieu de sa régence si difficile, daigna-t-il se contenter de faire réoccuper par ses troupes les villes d'Apulie si injustement saisies par le

défunt empereur, sans chercher à pousser plus loin ses conquêtes ou ses vengeances, alors que jamais, il faut le dire, les circonstances n'eussent



PORTION INFÉRIEURE d'un feuillet d'un manuscrit byzantin de saint Jean Chrysostome de la Bibliothèque Nationale daté de l'an 1003.

semblé plus favorables à l'empire d'Orient pour tenter de restaurer solidement son autorité si affaiblie dans l'Italie méridionale ? Et cependant, on l'a vu, Basile n'essaya même pas d'obliger les princes longobards à reconnaître à nouveau sa suzeraineté.

Donc, cette circonstance extraordinaire avait existé d'une toute jeune impératrice de race grecque présidant aux destinées de cet empire d'Occident, objet de la part de celui d'Orient d'une haine et d'une envie si tenaces, et y présidant avec une parfaite sagesse dans les circonstances infiniment critiques de cette longue minorité. Jamais peut-être l'heure n'avait été plus solennelle pour la monarchie germanique attaquée de tant de côtés à la fois. Théophano, cette jeune femme élevée dans le plaisir, les fêtes, le bien-être et le luxe du Palais Sacré, se montra vraiment à la hauteur des circonstances. Elle sut se concilier la bienveillance de tous, grands et petits, en Allemagne comme en Italie. Elle sut triompher des antipathies si vives que nourrissaient les esprits occidentaux si prompts aux préjugés à l'endroit des Grecs, de toutes les calomnies adroitement répandues sur la prétendue légèreté de ses mœurs, de ses coutumes, mal comprises des grossiers esprits teutons, sur la frivolité dont on l'accusait si à tort. Elle ne négligea vraiment aucun effort, aucun sacrifice pour poursuivre l'œuvre de son époux bien-aimé, pour assurer sur des bases inébranlables la couronne paternelle à son fils unique. Il fût mort à son tour qu'elle fût certainement montée sur le trône impérial à sa place pour y défendre les droits de la race à laquelle elle avait avec tant de noblesse lié son nom. Ce fut avec une vigueur toute masculine qu'elle tint glorieusement sept années durant les rênes du gouvernement, défendant ou rétablissant vaillamment les marches de l'empire sur la frontière de l'est comme sur celle du nord : « Femme, dit l'évêque chroniqueur Thietmar de Mersebourg, d'un caractère réservé, mais énergique, bien qu'elle ne fût pas supérieure aux faiblesses de son sexe. Elle était instruite, ce qui était si rare alors parmi les Grecques ses compatriotes, et veilla sur son fils et sur l'empire avec une énergie véritablement virile, abaissant les orgueilleux, élevant les humbles. » De tels témoignages, en nous montrant de quel côté est la vérité, enlèvent toute valeur aux indignes calomnies, fruits de l'envie, de la haine ou de l'ignorance, qui, alors comme plus tard encore, assaillirent cette femme d'élite. Dès son arrivée en Occident, on l'accusa d'être demeurée Grecque au fond du cœur et de n'avoir éprouvé aucune sympathie pour le peuple allemand. La vérité est que les grands devoirs qu'elle trouva dans sa nouvelle patrie lui firent presque oublier la première

et que jamais, en aucune occasion, elle ne sacrifia les intérêts de l'empire d'Occident à ceux de sa famille orientale.

Dans l'hiver de 988 à 989, Théophano s'était rendue en Italie et à Rome où elle avait séjourné longuement, désirant que le nom de l'empereur son fils n'y fût point oublié. De grands changements étaient survenus dans cette contrée depuis que la mort d'Othon II avait rendu force et espoir au parti grec, parti anti-allemand ou parti national pour parler plus correctement. A peine la jeune veuve impériale avait-elle au printemps de 984 quitté la capitale du monde chrétien pour se rendre à Pavie que l'on avait vu rentrer à Rome le fils de Ferrucius, l'ancien antipape Boniface, celui qui, chassé du trône pontifical plus de neuf années auparavant par le parti allemand, avait dû se réfugier à Constantinople. Nous ne connaissons absolument rien du long séjour que ce fameux aventurier avait fait là-bas, séjour durant lequel il n'avait pas négligé un jour de songer aux moyens de remonter sur le trône de saint Pierre, ne cessant de travailler à l'union impie des Grecs et des Sarrasins contre les Allemands, se réjouissant de la défaite de ceux-ci à Stilo. Certainement soutenu par l'influence et les subsides de la cour byzantine, il s'était hâté de revenir en Italie aussitôt après la mort prématurée d'Othon II qui avait été pour lui un événement si favorable. Heureux d'en avoir fini avec son long exil oriental, accompagné par les vœux du Palais Sacré, il avait reparu dans la Ville éternelle dès le mois d'avril aux fêtes de Pâques de l'an 984. Avec les subsides impériaux il s'était créé à nouveau un parti puissant, à l'aide duquel il avait réussi à s'emparer de la personne du pape Jean XIV. Il avait enfermé l'ancien évêque de Pavie au château Saint-Ange où le malheureux était mort de faim ou par le poison, le 20 août, après quatre mois de détention abominable, fin bien lamentable pour cet ancien chancelier de l'empire allemand devenu souverain pontife. Lui-même, après sa victoire, avait aussitôt repris le pouvoir, datant les années de son règne de l'an 974 comme s'il n'avait jamais cessé d'être pape; mais un an ne s'était pas écoulé qu'il avait péri lui aussi, très certainement de mort violente, le 20 juillet de l'année 985, après onze mois de pontificat seulement, vite abandonné par le parti national, laissant une mémoire en exécration à

tous les Romains, chargé de leurs malédictions pour son règne infâme et cruel. Il n'avait gouverné que par la terreur, faisant crever les yeux au cardinal Jean, commettant mille horreurs.

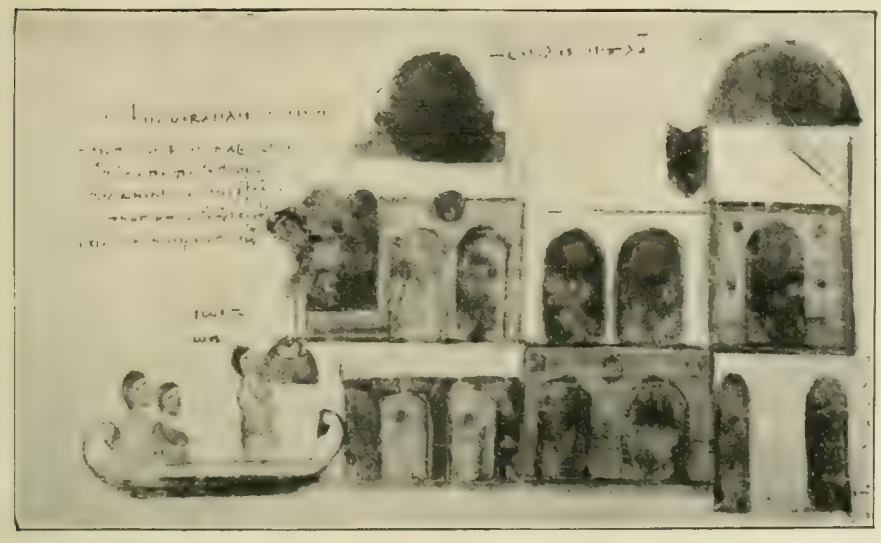
A aucun moment, l'histoire de Rome n'est plus complètement obscure, plus désespérément pauvre en documents de quelque nature que ce soit. Des Grecs avaient accompagné l'antipape dans son retour victorieux à Rome. Certainement à son départ de Constantinople une convention avait été conclue entre lui et le gouvernement des basileis, mais aucune indication certaine dans ce sens n'est parvenue jusqu'à nous. Tout a péri dans ces ténèbres universelles. Le cadavre de Boniface VII fut traîné par les rues et jeté tout pantelant aux pieds de la statue équestre de Marc-Aurèle. Au matin, des valets du Palais lui donnèrent une sépulture chrétienne. En onze années, ce grand criminel mitré avait détrôné et fait périr deux papes.

Ce n'était point le parti purement allemand qui avait aussitôt après reconquis le pouvoir, mais bien le parti dit national qui jadis, au temps d'Othon II, s'était soulevé à Rome sous le duc Crescentius et qui, certainement, avait au début favorisé le retour de Boniface. A sa tête se trouvait maintenant le propre fils de Crescentius, Jean. Décoré du titre de patrice qu'il avait pris en cette année 985, ce célèbre ambitieux gouvernait en maître la Ville éternelle. Se refusant à demeurer un simple lieutenant de l'empire germanique, il voulut, profitant de la minorité d'Othon III, s'affranchir de tout contrôle aussi bien du côté de Constantinople que de celui de l'Allemagne; il voulut, en un mot, gouverner seul et librement à Rome comme jadis l'avait fait Albéric. C'est pour cela qu'il avait détrôné et fait périr Boniface VII. Sous son influence, sans apparemment avoir consulté, au préalable, la régente Théophano, les Romains avaient, dans des circonstances que nous ignorons, élu pape, en septembre, le fils d'un prêtre nommé Léon, du quartier de Gallina Alba, qui avait pris en montant sur le trône le nom de Jean XV. Celui-ci devait gouverner obscurément l'Église dix années durant, la plupart du temps simple instrument aux mains du second Crescentius, méprisé et haï de son grossier clergé, uniquement occupé, malgré sa culture intellectuelle qui semble avoir été réelle, à s'enrichir lui et les siens (1).

1 Grégorovius dit *op. cit.*, t. III, p. 383 qu'il fut élevé au pontificat malgré Crescentius par la faction allemande.

[illegible]

Cette suite d'événements, ceux aussi qui avaient eu pour théâtre la Lombardie mais qui ne concernent en rien cette histoire, avaient donc attiré l'impératrice Théophano à Rome. Elle s'y était fait respecter de tous et n'avait rencontré aucune résistance, pas plus dans cette ville que dans le reste de l'Italie. Même pour mieux affirmer son autorité, se rappelant ses origines byzantines, songeant à Théodora comme aussi à Irène, elle avait pris personnellement le titre d'*imperator*, datant ses diplômes des années



*MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'*Histoire de Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. - Le Palais impérial à Byzance. Jean Tzimisces se faisant hisser au balcon du Palais pour rejoindre Théophano.*

de son règne à elle, gouvernant avec la plénitude de la puissance impériale aussi bien de son palais de Ravenne que de son palais de Rome. Le pape Jean XV s'était humilié devant elle et Crescentius, auquel elle avait laissé son titre de patrice, était redevenu simple lieutenant impérial. Elle avait certainement fait prêter par les Romains serment de fidélité à son fils. Elle avait tenu cour de justice à Rome puis à Ravenne. Après avoir ainsi passé toute l'année 989 en Italie, et célébré les fêtes de Noël à Rome où elle pleura et honora son époux défunt assistée par le fameux saint Adalbert, elle était retournée en Allemagne dans l'été de 990. Elle s'y était remise à lutter avec autant de courage que de succès contre tous les ennemis extérieurs de

l'empire lorsque la nouvelle très imprévue de sa mort vint bouleverser tous les esprits !

Après avoir, en compagnie de son fils fêté Pâques à Quedlinbourg, sa résidence favorite en Allemagne, dans la pompe impériale, au milieu d'une assemblée brillante qui comptait parmi ses membres Mesco de Pologne et Hugues de Tuscie, alors le plus puissant prince de l'Italie, elle venait de se diriger, toujours suivie de son fils, vers les bords du Rhin pour y surveiller de plus près la naissante royauté du duc de France Hugues Capet, lorsqu'elle expira très rapidement à Nimègue dans la fleur de son âge le 15 juin 991, loin, bien loin des rives radieuses du Bosphore et des ombrages du Palais Sacré où elle avait vu le jour. Soit que, fille de climats plus tièdes, elle n'ait pu s'habituer aux frimas de la brumeuse Allemagne, soit que les soucis du pouvoir, soucis tels qu'ils eussent écrasé l'homme le plus énergique, aient fini par triompher de cette faible femme, elle mourait jeune encore, laissant, hélas ! inachevé le grand œuvre de restauration de l'empire si profondément ébranlé par la mort également prématurée de son époux. Sa dépouille mortelle trouva un asile dans l'église du couvent de Saint-Pantaléon de Cologne. Ses os, placés dès le Moyen âge dans un petit cercueil de pierre et une caisse de bois, furent plus tard transportés du transept sud au côté droit du maître-autel. Le 23 janvier 1892, cette sépulture fut ouverte (1).

Tout homme de bonne foi, dit l'historien Giesebrecht, qui cherchera à se rendre un compte loyal des vicissitudes terribles que traversa cette femme remarquable, des difficultés inouïes à travers lesquelles elle dut conduire cet immense empire, reconnaîtra qu'elle tint haut et ferme l'honneur de la couronne à travers les circonstances les plus critiques. Certes, il ne lui fut pas donné de réussir dans toutes ses entreprises, mais,

1 *Grabfund in der St. Pantaleonskirche Koln. Volkszeitung*, n° 49, 1892. *Abendausgabe*. L'église que j'ai visitée l'an dernier s'appelle aujourd'hui « Sainte-Marie dans la *Schnurgasse* ». Le monument refait au siècle dernier est hideux, indigne d'un si grand nom. Voy. encore sur l'église Saint-Pantaléon : Lacomblet, *Niederrheinisches Urkundenbuch*, t. II, p. 23, n° 166. Fondation par l'archevêque Brunon, d'un couvent près de l'église Saint-Pantaléon le 22 mai 964. — Voy. encore Pertz, SS., t. XVII, p. 824 et Wuerdtwein, *Nova subsidia diplomatica*, t. IV, pp. 11, 14. Conrad de Briga, vingt-cinquième abbé, place le chef de saint Pantaléon dans une châsse avec une épigramme en quatre vers.

dans des conditions identiques, l'homme le plus énergique n'eût pas obtenu des résultats meilleurs.

Certes, l'influence de cette princesse grecque, propre petite-fille de Constantin Porphyrogénète, sur son peuple allemand fut grande. On l'a exagérée cependant en voulant attribuer à elle seule toutes les manifestations par lesquelles Byzance se révéla en Occident à cette époque, comme un agent civilisateur remarquable dans les diverses branches de la vie sociale allemande, dans les sciences aussi et surtout les arts de ce pays. Beaucoup de ces manifestations furent en réalité antérieures à cette grande figure, car les relations entre les deux empires d'Allemagne et d'Orient ne subirent jamais d'interruption complète. Parmi celles mêmes qui furent contemporaines de l'époque de cette princesse, beaucoup ne doivent pas lui être attribuées, car depuis son mariage, elle s'était détachée bien plus qu'on n'aurait pu s'y attendre de sa patrie d'origine. On ne saurait contester cependant qu'elle contribua grandement à faire adopter en Allemagne des coutumes et des modes orientales, à y faire mieux apprécier le courant artistique qui régnait à Byzance, çà et là même à développer quelque peu le parler de la langue grecque. Le Moyen âge doit certainement lui reconnaître une influence dans la transformation graduelle de ses coutumes. Il courut sur elle bien des légendes éminemment suggestives. Après sa mort, racontait-on, elle était apparue à une religieuse durant son sommeil, implorant son pardon, pleurant et se désolant. Comme la dormeuse s'informait de la raison de ce désespoir, l'impériale pénitente avait répondu « qu'elle avait à se reprocher d'avoir introduit en Allemagne bien d'inutiles parures féminines dont les épouses de Germanie avaient jusque-là ignoré l'emploi, qu'elle s'en était non seulement parée, mais qu'elle avait invité d'autres à s'en parer aussi, qu'elle devait maintenant subir la peine de ce crime, mais qu'elle espérait, puisqu'elle avait toujours vécu pieusement attachée à la religion catholique, que les prières des âmes dévotes réussiraient à la retirer du purgatoire ». En réalité Othon III, bien plus que sa mère, contribua à donner accès en Germanie aux influences et aux coutumes de l'empire d'Orient (1).

(1) Voyez dans Giesebrecht, *op. cit.*, note des pages 853-855, la longue série des calomnies dont fut abreuvée la mémoire de cette princesse grâce au fanatisme étroit des dévots

Ce fut aux xe et xie siècles, en effet, que l'influence byzantine s'exerça avec le plus de force dans l'Europe latine. « Non seulement la Sicile et l'Italie, mais encore l'Allemagne furent à cette époque tributaires des artistes de Constantinople (1). Les documents sur le rôle joué en Allemagne par les représentants de l'art byzantin, rôle qui s'explique si bien par les relations constantes et le conflit des intérêts des empereurs latins et grecs, sont même à ce sujet infiniment probants. Sans parler des présents somptueux que Théophano avait apportés en 972 à son impérial époux, joyaux de l'art byzantin que les chroniqueurs citent avec admiration tout en se gardant, hélas ! de les décrire (2), sans parler davantage des circonstances de ce mariage, heureux événement qui fit pénétrer en Allemagne les productions artistiques les plus précieuses de l'empire d'Orient et y attira les artistes grecs, les historiens sont unanimes à constater dans l'organisation du gouvernement impérial aussi bien que dans les mœurs de la cour germanique sous le règne d'Othon II, le mari de la Grecque, comme sous celui d'Othon III, leur fils, d'innombrables infiltrations byzantines. Othon II adopta, on le sait, le luxe et le cérémonial des basileis de Constantinople et nous verrons son exemple suivi, même fortement dépassé par son fils. Ce dernier, dans sa célèbre lettre à Gerbert, le futur pape Sylvestre, se qualifiait de Grec et se moquait de la rudesse des Saxons. »

Dans le mémoire auquel je viens de puiser, M. E. Müntz, réservant le témoignage tiré des œuvres d'art, notamment des émaux, s'est attaché à réunir les trop rares documents qui établissent qu'à cette époque, outre l'impératrice régente, un certain nombre de Grecs séjournèrent en Alle-

d'Occident. Petrus Damiani raconte qu'on alla jusqu'à lui reprocher une prétendue liaison avec le fameux Jean de Calabre. Saint Brun, dans la *Vita Adalberti*, semble bien l'appeler *pulcrum lutum*. — M. Moltmann, *op. cit.*, p. 68, a protesté contre les jugements un peu rigoureux de l'historien Giesebrecht qui, dans la note citée plus haut, se défend de toute exagération. Il consent à abandonner *pulcrum lutum*, mais prouve que Saint Brun dans la *Vita Adalberti* n'avait pas haute idée de Théophano. Le pieux écrivain dit, en effet, qu'Othon dut son désastre de Stilo à ce qu'il avait écouté les conseils de l'impératrice sa femme.

M. Stefanovic Vibvsky a écrit, il y a quelques années, dans la *Neue Presse* de Vienne, un article intitulé : *Une Byzantine sur le trône allemand*, que je n'ai pas réussi à me procurer.

1. E. Müntz, *Les Artistes byzantins dans l'Europe latine* (*Revue de l'Art chrétien*, livr. de mai 1893, p. 183). Voy. encore Ch. de Linas, *Les Expositions rétrospectives de Bruxelles, Düsseldorf, Paris, en* 1880, p. 116.

2. Voy. *Epopée*, I, p. 198.

magne. En première ligne il cite le frère même de l'impératrice « Théophanou », le prince Grégoire, « Grégorios », qui avait fondé aux portes d'Aix-la-Chapelle le couvent de Burtscheid ou Borcette (1). L'évêque Godehard de Hildesheim, mort en 1038, fit un règlement concernant les moines grecs de passage dans son diocèse et décida qu'ils ne pourraient séjourner plus de deux jours dans son « *xenodochion* ». Ce prélat avait l'horreur de ces moines errants et se moquait d'eux, les appelant « *peripateticos platonico more* ». — Vers le milieu du xe siècle, le fameux monastère de Reichenau aux rives du lac de Constance hébergeait plusieurs moines grecs (2). — Un biographe de l'évêque Meinwerk qui gouverna l'église de Paderborn de 1009 à 1036 raconte qu'une des chapelles de la cathédrale de cette ville, la chapelle Saint-Barthélemy, fut construite par des ouvriers grecs (3).

MINIATURE d'un manuscrit byzantin des Évangiles *du* Xe *Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Ciborium.*

On conserve à la Bibliothèque impériale de Vienne un psautier grec manuscrit ayant appartenu à l'église de Saint-Géréon de Cologne. Les psaumes y sont précédés et suivis de pièces qui prouvent que ce livre servait aux

(1) Il y a évidemment là une erreur. Les deux seuls frères de Théophano étaient empereurs à Constantinople.

(2) Giesebrecht, *op. cit.*, t. I, p. 324.

(3) J. Labarte, *Hist. des arts industriels*, t. I, p. 82, place la construction de cet édifice en 1008.

offices du rite grec (1). Il y avait donc en Allemagne, à cette époque, des artistes grecs, car on ne peut supposer qu'un évêque d'une petite ville en ait fait venir tout exprès d'Orient. Ces influences byzantines ne disparurent même pas avec les Othon; on en trouve des traces nombreuses jusque sous le règne de l'empereur Henri II le Saint, cousin et successeur d'Othon III, qui gouverna l'empire de l'an 1002 à l'an 1024 (2).

Théophano avait conduit personnellement avec un zèle pieux et un soin extrême, par l'intermédiaire de deux maîtres principaux, l'éducation de son fils Othon III. De bonne heure le jeune prince avait appris le latin sous la direction de l'abbé Bernward qui fut plus tard évêque d'Hildesheim, et le grec sous celle de l'archimandrite Jean de Calabre (3), appelé aussi Philagathos, on ne sait pour quelle raison (4). Cet homme d'une rare intelligence, d'une science profonde, d'une instruction infiniment supérieure à celle de son temps, aussi riche de talents que d'ambition, était grec italien de naissance, originaire de Rossano de Calabre, concitoyen de saint Nil. D'extraction très humble, arrivé fort pauvre auprès de Théophano, introduit par la faveur de cette princesse dans l'intimité et la confiance de son époux Othon II, dont il devint rapidement le confident et le conseiller, créé plus tard, en 982, par le désir de l'impératrice, abbé de Nonantola près Modène, la plus riche abbaye d'Italie à cette époque, il avait pris peu à peu sur sa souveraine une influence extrême et joui auprès d'elle d'une faveur qui ne fit que s'accroître après la mort d'Othon II en 983. Il fut alors le conseiller intime de la régente; longtemps elle n'agit que par ses avis et il contribua à envenimer les différends déjà anciens qui la séparaient de l'impératrice mère Adelhaïde. Sa fortune de bonne heure poussée si haut qu'il avait été choisi pour tenir

1 J. Durand, *Note sur une bague byzantine*. *Bulletin Monumental* de 1882, p. 10 du tirage à part.

2 Voy. encore sur toutes ces influences qui furent une des conséquences du mariage de Théophano, J. Labarte, *op. cit.*, t. I, pp. 80 à 82 et 380 sqq.

3 Voy. sur ce personnage célèbre : Minasi, *San Nilo di Calabria*, la longue et intéressante note 32, pp. 345 sqq. et aussi Muratori, *Annales Italiæ*, t. V, p. 483. Voy. aussi sur ses goûts littéraires et scientifiques : Giesebrecht, *op. cit.*, t. I, p. 858, note à la p. 670.

4 Φιλάγαθος. Il est du moins ainsi désigné par saint Barthélemy, le biographe de saint Nil, alors que toutes les autres sources le nomment « Jean » ou « Jean de Calabre ». Ce nom grec d'origine était-il un nom patronymique ou un simple surnom? Cette dernière supposition semble plus vraisemblable.

sur les fonts baptismaux à la fois Othon III et son cousin Brunon, le futur pape Grégoire V, devint plus grande encore; telle même fut la toute-puissance de son influence sur l'esprit de Théophano que la voix publique l'accusa d'avoir commis adultère avec elle, ce qui n'est qu'une infâme calomnie. En 989 enfin, durant sa régence, cette princesse l'avait nommé au siège de Plaisance, transformé en sa faveur en archevêché et séparé pour cela de sa métropole primitive de Ravenne (1). Il avait alors quitté la cour pour aller vivre dans son diocèse, tout en conservant la jouissance de sa belle abbaye de Nonantola. Dans un document de cette année 989 il s'intitule : « Seigneur Jean, archevêque de la sainte église de Plaisance et abbé du monastère de Saint-Sylvestre sis à Nonantola. »

Le second précepteur du jeune empereur, Bernward, avait été un personnage bien autrement vertueux et recommandable. Issu d'une riche et illustre famille allemande il était non seulement un amateur passionné des arts, mais encore un artiste distingué. Architecte, peintre, sculpteur, mosaïste, orfèvre, il cultivait, nous dit son biographe Tangmar, toutes les branches des arts libéraux et industriels. Il avait établi dans son palais épiscopal des ateliers où de nombreux ouvriers travaillaient les métaux pour différents usages ; il les visitait chaque jour, examinant et corrigeant l'ouvrage de chacun. Il avait en outre réuni de jeunes artistes qu'il menait avec lui à la cour ou qu'il faisait voyager pour qu'ils étudiassent ce qui se faisait de mieux dans les arts. Il fabriqua lui-même de belles pièces d'orfèvrerie auxquelles il s'efforça de donner toute l'élégance que son imagination lui permettait d'y apporter, sans négliger pour cela les intentions des autres artistes. Pour parvenir à la perfection qu'il ambitionnait, il ne manquait pas d'étudier avec soin tout ce qu'il pouvait y avoir de remarquable dans les vases envoyés en présents à l'empereur, soit de l'Orient, soit des différentes contrées de l'Europe. Tangmar, prêtre de l'église d'Hildesheim, à qui nous devons ces intéressants détails sur la vie de son évêque, mentionne quelques-unes des plus belles pièces émanées de lui. On conserve encore dans l'église d'Hildesheim et au château royal de Hanovre une crosse, un crucifix, une couverture d'évangéliaire,

1 Voy. cependant Mystakidis, *op. cit.*, note de la page 57.

une patène d'argent qu'on considère comme des ouvrages fabriqués de sa main (1).

Le choix fait par Théophano d'un tel homme pour l'éducation de son fils n'avait pas peu contribué à encourager la restauration des arts dans l'empire allemand et cette attention de saint Bernward à étudier toutes les belles productions des arts provenant soit de l'empire de Byzance, soit d'autres contrées, dut avoir une grande influence sur la création d'un art nouveau, né à ce moment et qui, en s'améliorant, constitua véritablement le bel art allemand du douzième siècle. Ce mouvement artistique fut général en Germanie à la fin du dixième et au commencement du onzième siècle. On vit alors renaître comme par enchantement en ces contrées l'art de fondre les grandes pièces de bronze, le travail au repoussé et l'émaillerie par le procédé du champlevé. Tous les arts industriels, fortement encouragés, firent des progrès rapides qui se soutinrent pendant toute la durée de ce siècle.

Toute sa vie, le jeune Othon III devait se ressentir de l'éducation si particulière qu'il avait reçue de cette mère si malheureusement, si prématurément enlevée à sa tendresse; toute sa vie il agit sous cette bienfaisante influence. Ce fut à cause d'elle que plus tard il introduisit à sa cour les coutumes de l'Orient, la hiérarchie palatine et les pompeuses cérémonies du Palais Sacré! « Les Grecs, s'écrie avec raison un écrivain de cette nation, sont justement fiers d'avoir donné au peuple allemand une princesse de vertus souveraines aussi éclatantes. Elle et cette autre exquise fleur de Byzance, la grecque Marie, cette délicieuse et tendre reine Irène, aussi belle de corps que d'âme, illuminée du doux éclat de la poésie, l'épouse de l'infortuné Philippe de Souabe, appartiennent aux plus beaux souvenirs historiques communs des peuples grec et allemand (2). »

Othon III, fils charmant de parents charmants, n'avait pas onze ans à la mort de sa mère. Sa grand'mère Adelhaïde, accourue d'Italie à la nouvelle de ce douloureux événement, avait pris en main la régence, et son gouvernement avait été rendu facile par l'énergie que Théophano avait mise à rétablir partout des principes d'ordre et de tranquillité.

(1) Pour plus de détails, voy. J. Labarte, *Les Arts industriels*, I, pp. 380 sqq.
(2) Mystakidis, *op. cit.*, p. 54.

Puis, la vieille princesse avait eu un conseiller excellent en la personne de l'archevêque Willigis de Mayence, archichancelier de l'empire. Dans ces conditions, l'impérial enfant avait pu se développer à l'aise tant physiquement qu'intellectuellement. En l'an 995, il était devenu un adolescent séduisant entre tous, vraiment savant pour l'époque par les soins de Jean le Calabrais et de l'abbé Bernward. Son esprit était brillant,

DEVANT D'AUTEL d'ivoire du XIe Siècle de la Cathédrale de Salerne. — Scènes de la Vie du Christ et de la Vierge. — Photographie communiquée par M. E. Molinier.

son âme inquiète, avide de connaissances au point qu'en ces temps d'ignorance universelle il fut considéré à l'égal d'un phénomène. Pénétré du rôle important qu'il était appelé à jouer dans le monde, il nourrissait dans son jeune et grave esprit les plus vastes, les plus grandioses projets.

L'archevêque Willigis estima que l'auguste adolescent devait à tout prix reparaître en Italie pour que l'idée impériale si longtemps voilée en ces contrées de sombres et tristes nuées pût y resplendir à nouveau dans son primitif éclat. Le pape Jean XV aussi, tenu en servitude par Crescentius, un moment même chassé de Rome par lui, appelait de tous ses vœux

l'arrivée du prince libérateur. On s'occupa de former pour Othon le cortège le plus brillant qui le conduirait au delà des monts. En même temps le chancelier impérial, préoccupé d'assurer de bonne heure à son gracieux pupille l'alliance la plus puissante, n'hésitait pas à envoyer à Constantinople au Palais Sacré auprès des basileis, propres oncles du jeune empereur d'Occident, une ambassade solennelle chargée de demander pour lui la main d'une princesse de la maison impériale, certainement celle d'une des trois Porphyrogénètes, ses cousines germaines, filles du basileus Constantin et de la basilissa Hélène : Eudoxie, Zoé et Théodora [1], et certainement une des deux dernières, puisque l'aînée, défigurée par un mal affreux, la petite vérole, s'était volontairement résignée à la vie du cloître où elle passa le reste de ses jours. Zoé et Théodora qui, toutes deux, devaient au siècle suivant monter sur le trône impérial d'Orient, étaient âgées à cette époque de quinze ou seize années environ, nées aux alentours de 980, par conséquent de même âge à peu près que leur cousin Othon. Les chefs de l'ambassade allemande avaient été habilement choisis par le chancelier Willigis. C'étaient précisément ces deux prélats fort en vue à des titres bien divers qui, tous deux, avaient été jadis les précepteurs du jeune empereur d'Occident, l'archevêque Jean Philagathos de Plaisance, ce Grec astucieux et ambitieux qui, même après la mort de sa grande amie et protectrice Théophano, avait su conserver sa haute situation à la cour du fils de celle-ci, et le saint évêque Bernward d'Hildesheim, un des restaurateurs de l'art en Allemagne, dont j'ai longuement parlé aux pages précédentes. Ces choix paraissaient excellents. Jean le Calabrais, par sa naissance, par la langue grecque qui était sa langue d'origine, par ses hautes qualités intellectuelles, devait être *persona grata* à la cour byzantine. Bernward était un des plus distingués prélats de l'Église d'Allemagne.

Hélas ! nous n'avons aucun détail sur l'historique de cette curieuse ambassade. Aucun Luitprand n'en a fait partie pour nous en rédiger le journal étrange en des pages pleines de vie. Nous savons seulement que les

[1] On se rappelle que Basile II n'avait pas de postérité et qu'il ne fut probablement même jamais marié. Il est expressément dit dans les chroniqueurs occidentaux que les ambassadeurs allemands étaient chargés de demander la main d'une princesse de la maison impériale.

illustres envoyés ne quittèrent qu'au mois de mai de l'an 996 (1) le sol italien. Ils durent arriver à Constantinople dans le courant de l'été. Le basileus Basile s'y trouvait certainement de retour depuis quelques mois seulement de sa première campagne de Syrie.

Cette première légation allemande à Byzance semble avoir reçu du gouvernement impérial le meilleur accueil. Nous allons voir, en effet, qu'elle fut presque aussitôt suivie d'une nouvelle ambassade, ce qui ne peut se comprendre que par le succès des propositions dont les deux prélats occidentaux étaient porteurs et parce qu'on désirait des deux parts mener à bien ces importantes négociations. Certes le basileus Basile devait, lui aussi, souhaiter ardemment cette union d'une princesse de son sang avec l'héritier de l'empire d'Occident qui assurerait la paix en Italie et lui permettrait de concentrer en toute sécurité ses efforts sur la Bulgarie. C'était l'époque de la plus violente lutte de l'empire contre le tsar Samuel, cet irréconciliable ennemi.

Si nous ne pouvons que soupçonner le bon accueil fait par le basileus à cette première ambassade nous sommes encore moins renseignés sur les circonstances du retour en Occident des deux envoyés germaniques. Nous savons seulement que l'archevêque de Plaisance revint seul. L'autre, l'évêque Bernward d'Hildesheim, était mort en Achaïe, autrement dit dans quelque port du Péloponèse, avec beaucoup de personnages de la suite des prélats sans qu'on puisse même affirmer que ces décès aient eu lieu à l'aller ou au retour. Jean le Calabrais ramenait avec lui à Rome où il se rendit directement des ambassadeurs des basileis chargés de mener à bien les négociations pour le mariage impérial en préparation. On verra plus loin quel fut le triste sort de ces infortunés diplomates et comment ils furent entraînés dans la catastrophe lamentable de leur compagnon, le criminel et ambitieux Philagathos.

Le jeune empereur Othon III s'était donc mis en route pour son royaume d'Italie au commencement du mois de février de l'an 996. L'archevêque Willigis, âme de cette entreprise destinée à relever à la fois le prestige de la Papauté tombée dans le plus complet mépris, après tant de papes infâmes ou

(1) Gregorovius, *op. cit.*, III, 407, dit 995

criminels, et celui de l'empire d'Occident, accompagnait son maître. Tous deux, avec une suite éblouissante, quittèrent Ratisbonne en février, au milieu des chants des psaumes, des acclamations et des actions de grâces. Une puissante armée suivait l'empereur. On portait devant lui la sainte Lance. On franchit avec peine le Brenner encore enseveli sous les neiges. A Pavie où Othon célébra les fêtes de Pâques, où tous ses grands feudataires d'Italie vinrent lui prêter serment de fidélité, le jeune empereur apprit le décès du pape Jean XV, mort en mars ou avril après une fin de règne très agitée au moment même où Othon arrivait pour le libérer du joug de Crescentius. A Ravenne, les députés de la noblesse romaine vinrent prier le maître tout-puissant de désigner lui-même le nouveau pape, tant était grande l'impression créée par sa venue en Italie. Il leur donna satisfaction immédiate en la personne d'un de ses plus proches parents, son chapelain, Brun ou Brunon (1), âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, fils de son cousin issu de germain le margrave Othon de Vérone, duc de Carinthie, petit-fils lui-même de l'empereur Othon Ier.

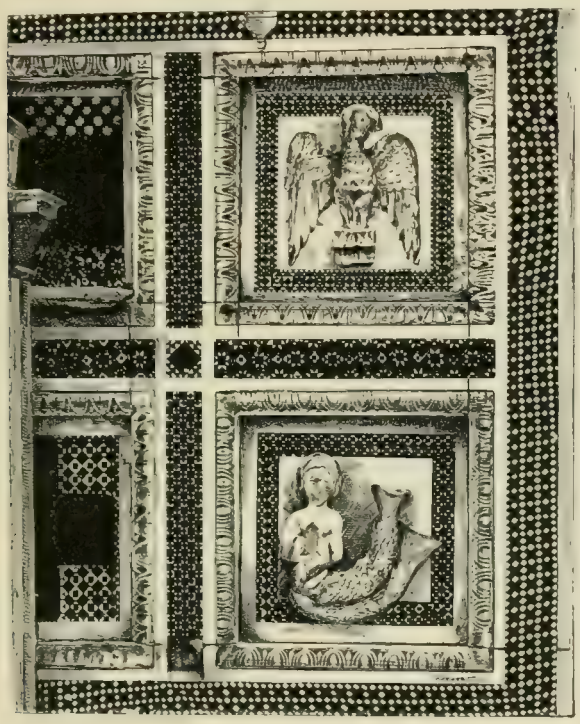
Acclamé par le clergé et le peuple romains, Brunon, qui avait précédé l'empereur à Rome, fut proclamé dès le 3 mai, sous le nom de Grégoire V. C'était le premier pape de pure origine allemande, un jeune et vaillant pontife, d'âme impétueuse et passionnée. Son élection était un grand triomphe pour la maison de Saxe. Toute la chrétienté espéra dans le nouveau pontife et l'acclama, les Romains exceptés qui se voyaient joués par les conseillers du jeune empereur et qui avaient horreur d'un pape étranger.

Othon, âgé, à ce moment, de quinze ans seulement, fit à son tour son entrée triomphale dans la Ville éternelle. Le 21 mai, jour de la fête de l'Ascension, en présence d'un peuple immense, il fut solennellement oint et couronné dans Saint-Pierre par le nouveau pape son parent, empereur, patrice et protecteur de l'Église romaine. La puissance impériale se trouvait ainsi relevée dans la Ville éternelle, après une éclipse de treize années ! Quel spectacle que celui de ces deux jeunes princes allemands tenant la toute-puissance à Rome, à la fois le sceptre de

(1) Bruno.

l'empire et celui de la papauté ! Leur rêve glorieux ne dura guère. Au bout de trois ans le jeune pape, au bout de six le jeune empereur n'étaient plus !

Crescentius, condamné au bannissement par un synode convoqué à



BALUSTRADE BYZANTINE de marbre enrichie de mosaïques de Sainte-Lucie de Gaëte. Cette magnifique balustrade date des environs de l'an 1000. — (*Frottingham*, American Journal of Archæology, 1895.)

Saint-Pierre qui s'érigea en cour de justice, fut gracié sur la demande du noble Grégoire V, mais il dut prêter serment de fidélité.

Après avoir ainsi, semblait-il, rétabli dans Rome, sur les bases les plus solides et les plus redoutables, sa puissance et celle du souverain pontife, Othon III, confiant à Grégoire V la garde de la ville, reprit dès le mois de juin la route d'Allemagne. En août il franchit le col du Septimer. Ce voyage du jeune souverain qui assit à nouveau l'autorité de la

maison de Saxe sur l'Italie centrale et septentrionale, semble n'avoir guère eu de retentissement dans le sud de la Péninsule. En tous cas il n'exerça aucune influence officielle sur la politique dans ces régions relativement lointaines.

SCEAU DE PLOMB DE MA COLLECTION AYANT APPARTENU A CONSTANTIN DIOGÈNE, ANTHYPATOS, PATRICE ET « CATÉPANO » DE SALONIQUE SOUS BASILE II (VOY. p. 379).

COFFRET BYZANTIN d'ivoire du Xe Siècle conservé à Xanten. — Un des panneaux latéraux (voy. p. 201).

CHAPITRE V

Nouveaux troubles à Rome. Crescentius chasse Grégoire V et nomme pape à sa place Jean le Calabrais, dit Philagathos, sous le nom de Jean XVI. — Retour d'Othon III à Rome en février 998. Vengeances effroyables. Supplice de Jean XVI. Intervention sublime de saint Nil. — Mort de Grégoire V en février 999. — Voyage d'Othon III dans le sud de la Péninsule. Son entrevue à Gaète avec saint Nil. — Élection du pape Sylvestre II. — Othon III au palais du Mont Aventin. — Son retour en Allemagne en janvier de l'an 1000. — Il regagne Rome en novembre de cette année. Il retrouve l'Italie méridionale en feu. — Résumé de l'histoire des thèmes byzantins d'Italie et des principautés longobardes jusqu'à cette fin de l'an 1000. — Révoltes de Smaragdos et de Théophylacte. — Le «catépano» Grégoire Trachaniotis. — L'influence byzantine redevenue triomphante après le désastre de Stilo, qu'Othon III croyait avoir définitivement terrassée dans les principautés longobardes, reprend une fois encore le dessus à la suite de l'expulsion de Capoue d'Adhemar, favori de l'empereur. — Sédition à Rome contre Othon III. — Nouvelles pérégrinations du jeune empereur et de son armée à travers l'Italie soulevée. — Il meurt à Paterno le 27 janvier 1002. — Récit de ses projets d'alliance avec une princesse byzantine. — Mort de Sylvestre II. — Suite de l'histoire des thèmes byzantins d'Italie. Bari assiégée par les Sarrasins est délivrée par la flotte de Venise, sous la conduite du doge Pierre II Orseolo. — Histoire des débuts de la grandeur de Venise sous ce doge. — Le chrysobulle de l'an 992 en faveur des Vénitiens. Brillante campagne de conquête dans l'Adriatique. — Pierre II Orseolo, sauveur de Bari en septembre 1003, envoie à Constantinople son fils qui y obtient la main de Marie Argyre. — Nouvelles de Basile II. Il rétablit l'impôt de l'*Allélenggon*.

DENIER d'argent de l'empereur Henri II frappé à Pavie.

Le monde commençait à peine à se réjouir de posséder un pape comme Grégoire V lorsque des troubles éclatèrent à nouveau dans cette malheureuse cité romaine, qui, depuis tant d'années, semblait ne plus devoir connaître un jour de repos. Crescentius, à l'aide du parti national soulevé par ses soins, réussit à reconquérir le pouvoir dans la Ville éternelle dans le courant du mois de septembre de l'an 997. Grégoire V dut s'enfuir en hâte et se réfugier à Pavie, d'où il continua à gouverner l'Église, appelant le jeune empereur à son secours. Excommunié par le Concile, proclamé à nouveau par ses partisans patrice et consul dans la Ville éternelle, l'audacieux tribun ne craignit pas de créer en place du pape allemand dont lui et les siens ne voulaient à aucun prix un antipape à sa dévotion

qui, lui aussi, avait été d'avance l'objet des foudres ecclésiastiques. Cet antipape, du reste, n'était pas le premier venu, un des hommes précisément qui avaient jusque-là tenu de plus près au jeune empereur, son ancien parrain et premier maître Jean le Calabrais, l'ancien et célèbre favori de sa mère l'impératrice Théophano, le familier aussi de son père Othon II! L'histoire de cette élévation est piquante autant qu'étrange. Précisément au moment de la nouvelle rébellion de Crescentius, Philagathos, cet homme aventureux devenu, on le sait, l'archevêque Jean de Plaisance, se trouvait à Rome de retour depuis le printemps de sa mission diplomatique matrimoniale à Constantinople (1). Il avait, suivant toute apparence, pleinement réussi dans sa mission et ramenait avec lui des ambassadeurs byzantins chargés de traiter des dernières formalités du mariage impérial, formalités qui, très probablement, comme celles des mariages précédents, se rapportaient aux circonstances politiques en Italie. Si Othon III se fût trouvé à ce moment encore à Rome, le désir ardent qu'il avait d'épouser une Porphyrogénète eût été exaucé certainement et les envoyés byzantins eussent tout conclu directement avec lui. Malheureusement pour lui et aussi pour Philagathos dont ceci devait amener indirectement la perte, le jeune empereur était reparti pour la Germanie depuis longtemps déjà. Les ambassadeurs grecs ne trouvèrent même plus le pape Grégoire, qui, lui aussi, avait, de plus ou moins bon gré, dû quitter Rome.

Ici apparaît Crescentius dans le rôle du tentateur. Jean de Plaisance, non satisfait encore de la fortune pourtant inouïe qui avait fait de lui, l'humble moine gréco-italien de jadis, le conseiller et l'ambassadeur des empereurs, nourrissait les plus folles ambitions. Il rapportait aussi beaucoup d'or de Constantinople, probablement le présent des basileis. Crescentius, « poussé par le diable » (2), décidé à se maintenir au pouvoir ou à périr, en même temps conscient de sa faiblesse, comprit de suite de quel secours pourrait être pour ses vastes projets l'appui d'un tel personnage, rompu aux grandes affaires, possédant manifestement les sympathies de ce Palais Sacré de Constantinople dont lui, Crescentius, pré-

(1) Voy. p. 267.
(2) « *Diabolica fraude deceptus* ». *Ann. Quedl.*, 977, p. 74.

férait dépendre plutôt que de subir davantage le joug saxon abhorré. Accueillant Philagathos avec une déférence calculée et des honneurs extraordinaires, le subtil Italien réussit à aveugler ce personnage pourtant si avisé, et à lui faire perdre le sens au point de l'amener à trahir tout son passé. Il le décida à lui acheter pour une grosse somme la dignité pontificale alors que le véritable pape était vivant. Le malheureux Philagathos, par cet acte odieux, bravait du même coup le puissant empereur germanique et les foudres de l'Église, oubliant qu'il se trouvait lié à Othon comme au pape Grégoire, non point seulement par l'immense gratitude de toute une vie, mais aussi par les liens alors si pieusement vénérés du parrainage. Certainement Crescentius n'eut pas de peine à convaincre l'insensé. Grisé par sa fortune, Philagathos rêvait probablement depuis longtemps de devenir pape. L'élection de Grégoire V ayant une première fois ruiné ses espérances, il avait profité de son séjour prolongé à Byzance pour intriguer auprès des basileis et se mettre d'accord avec eux.

ICONE BYZANTINE de style du Xe Siècle conservée au Monastère de Vatopedi du Mont Athos. — Saint Georges. — Encadrement d'argent doré. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

Ce fut ainsi que l'ancien précepteur d'Othon III, cet homme parti de si bas, élevé si haut, devint, sous le nom de Jean XVI, la créature du plus mortel ennemi du jeune empereur germanique et contribua par cette trahison à rendre vains tous les heureux résultats obtenus par la première descente de celui-ci en Italie. Crescentius prit pour lui le titre de consul. Il eut la toute-puissance et gouverna avec l'appui de la noblesse romaine. Sans aller aussi loin que Gfrœrer (1) qui penche pour attribuer cette étrange élection pontificale surtout aux intrigues du gouvernement du basileus Basile, nous devons reconnaître presque certainement que ce prince dut prendre une part très active à l'élévation de ce pape grec d'origine comme de sympathies. Tout naturellement la cour de Constantinople avait peu de penchant pour un pape de race purement saxonne, c'est-à-dire allemande, et l'élection de Brunon de Carinthie avait certainement fort déplu au Palais Sacré qui avait dû saisir avec empressement cette occasion offerte de le renverser. Basile aida donc vraisemblablement de tout son pouvoir son ancien sujet Philagathos à monter sur le trône pontifical. Qui sait si tout cet or que l'envoyé impérial infidèle rapportait de son ambassade à Byzance ne lui avait pas été accordé dans ce but? Hélas! nous ne savons rien de précis et ne pouvons que deviner. Que ne donnerions-nous pour surprendre une de ces conversations du grand basileus Basile avec Jean le Calabrais, le prélat ambitieux et subtil, durant le séjour de ce dernier à Constantinople! Certainement, dès son avènement, Philagathos, qui ne pouvait se maintenir sans l'appui du basileus, dut reconnaître officiellement la suprématie de l'empire de Constantinople.

Les pauvres ambassadeurs des basileis arrivés à Rome avec le coupable prélat, étaient tombés bien à l'improviste dans un véritable guêpier. Crescentius, ravi de jouer un tour de plus à Othon en retardant, sinon en empêchant son mariage, et en lui créant du même coup de graves difficultés avec le Palais Sacré, fit jeter en prison les infortunés. Ils y furent étroitement gardés (2).

Ici nous allons assister à la rentrée en scène aussi imprévue que subite du vénérable saint Nil. Nous le retrouverons, cette fois comme dans

1 *Op. cit.* t. III, ch. IV.
2 Voy. à ce sujet Mystakidis, *op. cit.*, note 2 de la page 59.

toutes les autres circonstances de sa vie agitée, passionnément dévoué à ses semblables, instrument admirable, bien que parfois impuissant, de concorde, de pardon et de paix. Après avoir passé quinze années avec sa congrégation au solitaire petit couvent de Saint-Michel du val de Lucio (1), le vieil higoumène, qui éprouvait la plus vive indignation pour la vie licencieuse et la conduite scandaleuse du nouvel abbé du Mont-Cassin, le fameux Mansone, le fastueux jeune successeur du vertueux Aligerne (2), s'était décidé, en 995, à quitter cette haute et solitaire retraite des montagnes si favorable cependant à la vie contemplative. Ce monastère de Saint-Michel n'était qu'à une faible distance de celui du Mont-Cassin, situé quelque peu plus au nord, et Nil avait vu avec douleur l'ardeur pieuse de ses chers caloyers tiédir au contact des moines du grand couvent latin, tombés à la suite de leur nouvel abbé dans toutes les mondanités du présent siècle mauvais. Aussi le vénérable ascète n'avait-il pas hésité à abandonner pour un nouvel exil cette modeste demeure si aimée où le retenaient tant de doux et pieux souvenirs lui rappelant tant d'êtres aimés qui étaient venus prier et méditer avec lui dans ce vallon sauvage et retiré.

Parmi ces souvenirs aucun n'était demeuré plus cher au cœur de Nil que celui d'une visite reçue en 989, il y avait six ans déjà. C'est à cette époque, en effet, qu'il avait vu venir à lui en ce lieu le doux saint Adalbert, le déjà célèbre évêque de Prague, mort plus tard martyr pour sa foi et qui venait, en ce temps, d'abandonner sa naissante église de Bohême, parce que, malgré tous ses efforts, il n'avait pu réussir à extirper de son troupeau ces trois péchés : la polygamie, les mariages des prêtres, la vente aux Juifs d'esclaves chrétiens. En route pour les Lieux Saints, Adalbert avait, sur son passage, rendu visite à Rome à Théophano, sa pieuse souveraine, qui, inquiète pour le salut de son époux défunt, l'empereur Othon II, avait remis au pèlerin de l'argent destiné à faire dire des prières au Saint-Sépulcre pour cette âme bien-aimée. Puis, au sortir de la Ville Sainte, après avoir encore visité le Mont-Cassin, le saint

(1) Voy. *Épopée*, I, p. 486.

(2) Il lui avait succédé en 986. Il était parent de Pandolfe Tête de fer et avait été imposé aux moines du Mont-Cassin par la veuve de ce prince, l'impérieuse Aloara, tutrice au nom de son fils le prince Landenolfe. Voy. Minasi, *S. Nilo di Calabria*, p. 335, *annot.* 29.

homme, que son biographe contemporain compare en ce moment à un nouveau Lucifer, répandant sur ses pas la lumière, s'était, lui aussi, détourné de sa route pour aller chercher force, conseils et consolations auprès du grand Nil que tous alors reconnaissaient pour le plus pieux religieux de la Péninsule, pour le plus cher fils de Dieu dans ce grand royaume. Le vieillard, constamment fidèle à ces principes de piété pratique qui lui avaient fait naguère censurer si vivement l'héroïque mais inutile départ de l'archevêque Vlattos pour la terre d'Afrique (1), s'efforça de détourner son cher visiteur de ce lointain, périlleux et inutile voyage, lui montrant bien plus près de lui de plus pressants devoirs. Plus heureux qu'il ne l'avait été avec l'infortuné Vlattos, Nil avait réussi à renvoyer à Rome le saint évêque et à le décider à s'y retirer pour un temps au grand couvent basilien de moines grecs de l'Aventin, dédié aux saints Boniface et Alexis, où il l'avait adressé à son vénérable frère l'higoumène Léon (2). L'évêque slave avait pris le froc dans ce monastère vers les fêtes de Pâques de l'an 990. Il devait y passer quelques-unes des années les plus belles de son existence si courte.

Donc Nil, dans le courant de l'an 995, pour fuir le voisinage devenu pernicieux du Mont-Cassin, ayant reçu les offres empressées de tous les princes et seigneurs des environs, jaloux de posséder un si merveilleux enfant de Dieu sur leurs territoires, laissant pour un temps encore une portion de ses moines au val de Lucio, était allé, avec les autres parmi lesquels se trouvait le fameux Stéphanos, s'installer dans la solitude encore bien autrement profonde de Serperi, sur le bord de la mer, tout proche de Gaète. Dans cette âpre retraite soigneusement choisie, où le duc et sénateur Jean III, premier magistrat de cette république, et sa femme la pieuse duchesse Émilie (3) lui avaient fait en toute humilité le plus favorable, le plus déférent accueil, il avait construit un nouveau monastère et s'était remis à y mener une vie d'abstinence et de macérations peut-être plus austère encore. C'est sur cette sorte de terrain neutre entre les grands empires d'Occident et d'Orient qu'il avait con-

1 Voy. *Épopée*, I, p. 479.
2 Voy. sur saint Adalbert, Giesebrecht, *op. cit.*, I, pp. 682 sqq.
3 Minasi, *San Nilo di Calabria*, p. 342, *annot.* 31.

tinué sa campagne de prédications et d'édification, gourmandant sans crainte les grands de ce monde. C'est là aussi qu'il avait commencé à donner à ses disciples le spectacle étrange de ses fameuses distractions mentales, durant lesquelles, ne répondant à aucune parole, à aucune interrogation, il semblait comme perdu dans d'extatiques et muettes visions entrecoupées de paroles de l'Écriture et d'exclamations pieuses. C'est là enfin, et ceci nous ramène à notre récit, qu'il devait apprendre en février 998, avec la plus vive douleur, la folle et criminelle aventure de son compatriote et ancien ami Philagathos !

PLAQUE de stéatite de ma Collection. — Saint Constantin le Grand. — Travail byzantin du XIe Siècle.

Plein d'une immense pitié pour le malheureux archevêque devenu souverain pontife dans des circonstances si criminelles, Nil lui écrivit une lettre touchante, « une de ses belles lettres, si nombreuses, dit son biographe, dont le recueil formerait un livre si précieux, d'une si rare édification ». Il suppliait l'antipape d'abandonner sa coupable entreprise, de se jeter, durant qu'il en était temps encore, au pied de la Croix pour implorer son pardon, de courir se réfugier dans quelque cloître, loin des troublantes et malsaines agitations de ce monde. Hélas! de si émouvantes prières demeurèrent bien inutiles. Le malheureux ambitieux, « oubliant que Dieu l'avait, contre toute prévision humaine,

élevé déjà si haut au faîte des honneurs et des dignités », insatiable de puissance et de renommée, sourd aux objurgations du vénérable saint, suivit aveuglément le chemin au bout duquel sa perte était marquée!

Il paraît bien que ce pontife d'aventure, ce Byzantin de Calabre assis sur le trône de saint Pierre de par la volonté d'un tribun populaire, comptait surtout sur l'appui effectif du Palais Sacré de Byzance. Malheureusement nous ne possédons aucune indication sur les négociations qui avaient eu lieu à cette occasion. Certainement le pseudo-pape et son associé Crescentius avaient dû anxieusement rechercher le secours du basileus Basile et celui-ci avait certes tout intérêt à soutenir sur le trône pontifical un de ses anciens sujets devenu, par les circonstances, le plus mortel adversaire de l'empereur allemand. Mais, hélas! nous en sommes ici, comme presque toujours, réduits aux conjectures. Nous pouvons seulement deviner qu'à Constantinople on avait été généreux de promesses en faveur du nouveau pape qui pouvait devenir un si précieux allié. Mais on semble bien en être demeuré là et puis aussi, si Crescentius et Jean XVI avaient tant d'intérêt à se concilier l'alliance de Basile, pourquoi les ambassadeurs de ce dernier furent-ils jetés en prison dès leur arrivée à Rome? Tout cela demeure bien obscur.

Quoi qu'il en soit, les événements se déroulaient avec une foudroyante rapidité et l'insensé Jean de Calabre n'allait pas tarder à subir l'effroyable châtiment de son ambition, châtiment qui plus que cette ambition même a valu à son nom sa tragique renommée. Aussitôt après son élévation, il avait été solennellement excommunié par le vrai pape réfugié en Lombardie et déposé par lui de ce siège auguste si effrontément envahi. Tous les évêques d'Italie, de France et d'Allemagne avaient foudroyé dans leurs mandements le misérable Grec. Puis Grégoire V avait supplié Othon d'accourir pour le délivrer de l'intrus et le rétablir dans cette ville de Rome où Crescentius et son protégé ne se maintenaient que par la plus affreuse terreur. Quelque temps encore, la guerre contre les Slaves retint le jeune empereur en Germanie. Enfin, laissant la régence aux mains de sa tante Mathilde, la très sage abbesse de Quedlinbourg, il reparut au delà des monts avec une puissante armée. C'était vers la fin de cette année 997. Le pape chassé, Grégoire, son très aimé cousin, le reçut aux fêtes de Noël

à Pavie. Par Crémone et Ferrare, embarqués sur le vaisseau du doge de Venise, commandé par le fils de celui-ci, filleul d'Othon, tous deux vinrent à Ravenne. Enfin, dans les derniers jours de février de l'an 998, à la tête des redoutables bandes de Germanie, ils parurent toujours ensemble devant les murs de la Ville Éternelle qui, terrifiée, vide de défenseurs, leur ouvrit incontinent ses portes.

Autant la venue du jeune souverain de Germanie dans Rome deux ans auparavant avait été pacifique et bienfaisante, autant celle-ci fut cette fois guerrière, terrible et vengeresse. Durant que Crescentius avec quelques fidèles déterminés s'enfermait dans le château Saint-Ange, l'antipape avait pris la fuite. Il se cachait dans une tour d'où il espérait fuir en territoire grec, mais un parti de cavaliers allemands l'y découvrit. Sur l'ordre de Grégoire V, à l'insu d'Othon (1), le malheureux fut aussitôt mutilé d'effroyable façon : on lui coupa les oreilles, le nez, peut-être aussi la langue et les mains ; on lui creva les yeux ; puis on le ramena tout sanglant à Rome, hideux cadavre encore vivant. On le jeta dans une cellule d'un monastère où il demeura gisant, véritable comble des misères humaines. Quel siècle de fer ! L'homme qu'on découpait ainsi en morceaux comme un animal immonde, avait été un des plus grands personnages de l'empire d'Allemagne, le précepteur de l'empereur régnant, le favori de l'impératrice mère ; il avait été archevêque, ambassadeur avant de venir indûment s'asseoir sur le trône de saint Pierre ! Et celui qui le faisait mutiler ainsi, était un pape tout jeune qui passe pour un des meilleurs parmi les souverains pontifes de cette époque brutale entre toutes.

En ces jours qui ne connaissaient pas la pitié, un homme cependant se trouva qui eut compassion de cette infortune presque surhumaine. Chacun a nommé le vieux saint Nil. A l'ouïe de cette tragédie, toujours bon, toujours dévoué, le vieux moine accourut à Rome de son solitaire ermitage de Gaète. Il était alors presque nonagénaire, de plus gravement malade. Son corps, affaibli encore davantage par les abstinences du présent carême, put à peine supporter les fatigues extraordinaires de ce long voyage fait à cheval. Aussitôt arrivé, lui qui d'ordinaire évitait

(1) Le récit contemporain de la vie de saint Nil le dit formellement. Minasi, *op. cit.*, p. 354.

avec le plus grand soin le commerce des grands de ce monde, estimant que c'était vaine gloire et seulement un dommage pour l'âme, voulut voir le pape et l'empereur. Othon et Grégoire accueillirent l'illustre vieillard avec une touchante déférence. Tous deux allèrent à sa rencontre. Tous deux, ayant baisé ses mains, le firent asseoir entre eux sur un siège plus élevé.

Quel spectacle fait pour frapper d'étonnement ! Le successeur de César et celui de saint Pierre, dans toute leur gloire, s'humiliant dans Rome même devant ce vieil ascète, vêtu de haillons ! Nil supplia humblement que l'infortuné antipape qui vivait encore malgré ses plaies atroces lui fût remis. Il disait avec ferveur : « Pardonnez au plus grand des pécheurs, à un vieillard demi-mort ; pardonnez-lui pour l'amour du Seigneur. » Il promettait de l'emmener avec lui, de l'ensevelir pour le reste de ses jours au fond d'un cloître où ils pleureraient ensemble leurs péchés.

FRAGMENT d'un coffret d'ivoire byzantin des Xe ou XIe Siècles de la Collection Palszky. — (Voy. p. 281.)

Il représentait éloquemment les égards qu'on devait au caractère sacré dont Philagathos avait été revêtu même illégitimement. Othon, plus accessible, violemment ému jusqu'aux larmes par ce dévouement sublime, accorda tout ce que demandait le vieillard, à la seule condition que Nil consentirait à quitter sa retraite de Gaète pour venir s'établir à Rome et y prendre la direction d'un monastère, « celui qu'il voudrait », tout au moins celui de Saint-Athanase, bâti aux environs de la capitale, qui, de tout temps, avait été réservé à des religieux grecs.

Nil, croyant vraiment avoir cause gagnée, croyant ainsi avoir sauvé la vie de son coupable ami, accepta malgré sa répugnance et promit de venir vivre à Rome. Puis il se retira pour prendre quelque repos. Il avait compté sans le pape. Grégoire V, d'humeur moins clémente, conservait contre Philagathos le plus cruel ressentiment. Malgré cette complète victoire, sa soif

de vengeance n'était point satisfaite. Rassemblant en hâte un concile improvisé, il eut le triste courage de faire comparaître devant lui le lamentable mutilé, monstre effroyable et sanglant tiré tout exprès de sa prison. Par une sorte de défi à saint Nil, il le fit, en présence de tous, dépouiller honteusement de ses vêtements pontificaux. « Alors que des Sarrasins mêmes eussent été attendris par le spectacle d'une telle infortune », lui-même de ses mains ne craignit pas de déchirer la robe épiscopale du moribond, puis, il le fit asseoir ainsi dévêtu à rebours sur un âne et promener par les rues, au milieu des injures et des coups affreux de cette brutale populace romaine. Les bourreaux forçaient le malheureux à tenir de ses moignons sanglants la queue de l'animal immonde et à chanter sans cesse ces paroles : « Voici le châtiment de celui qui a voulu chasser le pape romain de son siège. »

FRAGMENT d'un coffret d'ivoire byzantin des Xme ou XIme Siècles de la Collection Pulszky. — (Voy. p. 280.)

A la nouvelle de ce surcroît inouï de tortures imposé à celui qu'il avait cru sauver, Nil, accablé de douleur, conçut une telle indignation qu'il se renferma soudain dans un sombre et complet silence, s'abstenant de réclamer davantage de l'empereur la grâce du malheureux Philagathos. Othon, qui n'avait pu s'opposer à la volonté du pape, dépêcha auprès du vieillard un de ses archevêques les plus renommés pour son éloquence persuasive, chargé d'apaiser le saint homme. Mais Nil répondit

FRAGMENT d'un coffret d'ivoire byzantin des Xme ou XIme Siècles de la Collection Pulszky. — Voy. p. 280.)

à l'envoyé impérial : « Rapporte à l'empereur et au pape les paroles du vieillard moribond. Voici ce qu'il dit : « Ce n'est point par crainte de moi ni de ma puissance que vous m'aviez fait don de ce misérable aveugle, mais bien pour le seul amour de Dieu. En lui faisant de nouveau du mal, vous avez péché bien moins contre ce malheureux ou contre moi que contre Dieu même ; aussi, de même que vous n'avez pas eu miséricorde de cet homme, que Notre Père Céleste avait mis dans vos mains, de même Lui n'aura pas compassion de vos péchés. » Comme le prélat beau parleur voulait répondre et tenter d'excuser le pape et l'empereur, Nil ne proféra plus une parole, et, laissant tomber sa tête, feignit de dormir. L'autre dut s'en aller. Incontinent, le saint, montant à cheval avec ses compagnons, reprit le chemin de Gaète, voyageant de jour et de nuit, priant et invoquant Dieu. « La vengeance céleste, ajoute son biographe, ne fut point longue, suivant sa prophétie, à faire mourir le pape et l'empereur pour leur demander compte de leurs actes (1). »

(1) Dans le journal le *Sôtir* de Constantinople (t. XV, 1892, p. 217) M. A. I. Sakkeliôn a publié une bien curieuse lettre inédite en grec, extraite d'un manuscrit de sa bibliothèque, lettre adressée par un contemporain du nom de Léon à son frère au sujet du supplice de cet infortuné antipape : « Tu vas rire de ton bon rire, ô ma chère âme... Ce Philagathos qui, pour me résumer, n'avait pas son pareil, dont la bouche était pleine de malédictions, de méchancetés, de blasphèmes et de calomnies; à qui personne ne peut être comparé; que nous ne saurions rapprocher de qui que ce soit; ce pape-là, aux mains sanglantes, ce pape arrogant et hautain (ô Dieu! ô Justice! ô Soleil!) a trébuché; il est tombé! Et pourquoi ne te dirais-je pas, mon frère, quelle fut la nature de sa chute? Il fut déclaré anathème par l'Église d'Occident; ensuite on lui arracha les yeux; en troisième lieu on lui coupa le nez; quatrièmement la lèvre; cinquièmement la langue, cette langue qui avait proféré tant de paroles abominables; sixièmement il fut conduit en grande pompe, fier et grave, sur un malheureux petit âne dont il tenait la queue; il avait la tête couverte d'un vieux sac, le buste droit; septièmement il fut jugé et condamné, on lui mit les ornements ecclésiastiques à l'envers et on les lui ôta; on le traina à travers le temple, le pronaos et la cour, à la fontaine; finalement il fut jeté en prison comme en un lieu de repos. Je t'ai raconté, frère, toi qui penses comme moi, les malheurs de cet infortuné Philagathos, sans rien ajouter, sans rien retrancher; mais aussi je conseille à tous de ne pas oser ce que celui-ci osa. Car la Justice ne dort jamais. » — M. Sakkeliôn publie dans le même article plusieurs autres lettres du même personnage à divers, faisant partie de la même collection. Elles nous apprennent que leur auteur Léon avait été chargé par le basileus Basile d'une mission en France « ἐν Φραγγίᾳ » *pour un mariage*. Le voyage de l'ambassade de Rome « en France » avait duré trois mois, d'août à octobre 994 et le voyage de retour jusqu'à Rome trois autres, de novembre 994 à janvier 995. Ce fut à son second passage à Rome où il resta quatre mois, de février à mai 995, que l'ambassadeur grec assista au supplice de Philagathos. Ce personnage parle encore avec horreur et mépris de l'infortuné antipape dans deux de ses lettres. Il ne lui donne jamais que son nom byzantin. Ce Léon était certainement un des envoyés impériaux dont j'ai parlé à la page 274. Le nom de « France », pays des Francs, signifie ici la Germanie. Les ambassadeurs byzantins, si durement traités par Crescentius, avaient donc réussi à aller jusqu'au bout de leur mission et ce ne fut probablement qu'à leur retour

Le malheureux Philagathos qui, par miracle, était encore vivant, disparaît à ce moment de l'histoire. Certainement il acheva de mourir dans le cachot où on l'avait ramené après la promenade infâme dans les rues de Rome. Le sort de son complice Crescentius ne fut pas moins cruel. A l'arrivée de l'empereur, il s'était jeté dans le château Saint-Ange dont il avait, par de nouvelles défenses, considérablement augmenté la force et qui passait pour inexpugnable. Jamais, depuis l'époque des Goths, le vieux tombeau impérial transformé en forteresse n'avait été pris. Crescentius s'y défendit quelques jours avec rage, puis dut se rendre dans la journée du 29 avril au margrave Eckardt de Misnie. Othon le fit périr de la mort des traîtres. On le décapita sur la plate-forme. Son cadavre, précipité dans les fossés, fut plus tard pendu par les pieds à un gibet au sommet du Monte-Mario avec ceux de douze de ses compagnons crucifiés, capitaines des douze régions de la cité. Sa veuve obtint d'ensevelir ses restes misérables dans la petite église de Saint-Pancrace au Janicule. Baronius, au XVIe siècle, y lut encore la belle inscription funéraire en vers léonins du tribun supplicié. Longtemps les aventures de l'audacieux Italien allié de Byzance et sa fin tragique hantèrent les âmes romaines, éprises de grandeur et de liberté.

Après avoir ainsi rétabli avec la plus extrême rigueur son autorité dans la Ville Reine, l'empereur, croyant avoir à toujours dompté l'orgueil romain, gagna la Toscane où il passa une partie de l'été. De là il vint en Lombardie. Il assista à un synode à Pavie, puis retourna en novembre à Rome où vers la fin de cette même année 998 le pape tint en sa présence un concile universel. Ensuite il s'éloigna de nouveau, se dirigeant vers le Sud.

Presque aussitôt après ce nouveau départ, le pape Grégoire dont les forces s'étaient rapidement usées sous le coup de si terribles et incessantes émotions, vit inopinément se terminer sa courte existence si

d'Allemagne qu'ils furent molestés dans la Ville Éternelle. Léon parle également dans ces lettres des ambassadeurs d'Othon dont le principal était l'archevêque de Milan (voy. p. 303). D'un autre passage de ces curieuses lettres nous apprenons que les ambassadeurs byzantins se réembarquèrent à Otrante après avoir passé dans cette ville tout le mois de septembre. Plusieurs passages font allusion aux mécomptes éprouvés par les envoyés grecs dans leurs pérégrinations.

remplie. Il mourut déjà le 18 février 999, à peine âgé de trente années après un règne de douze ans et neuf mois. Tous crurent que le poison avait précipité sa fin. Ce fut une perte irréparable pour l'empereur, l'empire et la chrétienté. Il fut enterré dans l'avant-cour de Saint-Pierre, non loin de la tombe d'Othon II. Seule, l'inscription de son sarcophage est encore aujourd'hui conservée au musée mystérieux et sombre des Grottes Vaticanes (1). Il était le premier pape qui, depuis de bien longues années, en ce siècle le plus terrible de l'histoire de l'Église, avait su relever le prestige de la papauté. Par la sévérité de son attitude il avait su ramener et soumettre de nouveau à l'autorité de Rome, l'Église de France un instant schismatique.

Au moment où Grégoire V se mourait, Othon III était absent de Rome. Cette fois, ce grand et touchant mystique couronné avait entrepris vers le sud de la Péninsule un voyage de pénitence, un pieux pèlerinage à pied (2), vers ces saints lieux d'Italie que jadis avait visités le grand Adalbert, son modèle bien-aimé, celui qui avait pris sur lui la plus grande influence religieuse et dont le martyre avait violemment agité son âme inquiète. D'abord le jeune César avait vu les sublimes hauteurs du Mont-Cassin, puis, négligeant le val de Lucio où saint Nil n'était plus, il avait, en février et mars, par Capoue et Bénévent, gagné le célèbre et poétique couvent de Saint-Michel du mont Gargano dominant l'Adriatique du haut de son cap désert. Il voulait adorer le grand archange Michel, « archistratège des milices célestes » qui y avait son temple fameux (3). Il s'approcha pieds nus du saint édifice et passa plusieurs jours dans des exercices d'une prodigieuse austérité, poursuivi par le souvenir des sanglantes exécutions romaines.

Au retour, l'empereur pèlerin fit de nouveau halte à Bénévent. Dans cette antique cité qui a conservé jusqu'aujourd'hui d'une si étrange façon l'aspect sauvage des siècles écoulés et cache au milieu du plus sombre faubourg le noble et merveilleux arc de Trajan, la croyance d'alors voulait que les reliques du grand apôtre Barthélemy fussent conservées. Le dévot

(1) Voy. *Epopée*, I, p. 749.
(2) Même une source dit « à pieds nus ».
(3) Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom*, III, p. 446.

PLAQUE D'IVOIRE BYZANTINE du XIme Siècle. — Le Christ assis sur un trône. — L'encadrement par lequel cette plaque de diptyque a été transformée en une couverture d'Evangéliaire est d'époque très postérieure et de travail occidental. — Trésor de la basilique royale de Monza.

empereur aspirait passionnément à posséder ces restes précieux pour honorer extraordinairement par le don de ce trésor l'église qu'il faisait construire dans l'île Tibérine en l'honneur de son cher Adalbert. Il pria les Bénéventins de lui céder les reliques. Eux, n'osant refuser, usèrent d'un pieux stratagème et lui donnèrent en place, sans qu'il s'en doutât, les os de saint Paulin, un simple évêque de Nola.

Entre temps l'empereur s'occupait d'établir à nouveau sa situation vis-à-vis de ses grands vassaux longobards. Capoue, Bénévent, Salerne, Naples (1) lui prêtèrent serment et livrèrent des otages. De Bénévent l'auguste pèlerin arriva aux bords de la mer occidentale à Gaète. Il voulait y retrouver Nil et ses humbles frères, Nil qu'il avait si mal quitté à Rome quelques mois auparavant et dont la courageuse attitude lui avait laissé une impression profonde. Il voulait le visiter dans les misérables huttes où lui et sa congrégation vivaient dans la solitude de Serperi. Quand il eut aperçu d'un lieu élevé ces cellules éparses groupées autour du modeste oratoire, il s'écria, dit le chroniqueur : « Voici les tabernacles d'Israël dans le désert. Voici les citoyens du royaume des cieux. Ces hommes sont ici véritablement comme des voyageurs et ne veulent point avoir de demeures fixes ici-bas ; ils vivent sous des tentes comme étrangers à la terre. »

Nil, qui avait atteint aux plus extrêmes limites de l'âge, vint à la rencontre du grand empereur suivi de tous ses moines chantant et encensant l'impérial visiteur. Celui-ci accueillit le saint avec les démonstrations de la plus profonde humilité, se prosternant jusqu'à terre devant lui. Soutenant les pas chancelants du vieillard il le ramena doucement à sa demeure, pria à ses côtés à l'autel de l'oratoire et s'entretint longuement avec lui, lui exprimant son admiration profonde pour sa vie exemplaire. « Viens vivre sur les terres de mon empire, lui demandait-il avec supplications. Tes moines bien-aimés y seront plus en sûreté après ta mort que tu sais si bien être prochaine. Je comblerai des dons les plus riches, des biens les plus précieux le couvent que tu auras choisi pour t'y installer ou celui que

1 Le duc de Naples Sergios III, « éminentissime consul et duc », était mort à la fin de 998 ou au commencement de 999. On connaît un acte de son fils et successeur Jean IV, daté du 29 mars de cette dernière année. Voy. Schipa, *Il ducato di Napoli*, chap. x, ii.

tu préférerais fonder toi-même en quelque lieu de mon empire que ce soit. »

Au désespoir de ses moines moins ennemis que lui d'un siècle malin, Nil repoussa résolument ces offres tentantes. « Si mes moines, répondit-il à l'empereur ému, continuent à vivre saintement, Dieu ne les abandonnera jamais dans quelque situation que ce soit, même lorsque je ne serai plus là pour les défendre, car il ne tient aucun compte des puissants de ce monde. »

Après de longues et édifiantes conversations, l'empereur dut prendre congé du saint. Une dernière fois il lui renouvela ses offres. « Adresse-toi à moi comme à un fils, lui dit-il, demande-moi ce qu'il te plaira et je te l'accorderai. » « Je ne demande rien, répondit le vieillard, touchant de sa main la poitrine du prince, je ne désire qu'une chose, c'est que tu songes au salut de ton âme, car toi aussi, bien qu'empereur, tu mourras et tu auras à rendre compte à Dieu de toutes tes actions. » Othon fondit en larmes, prit le diadème qui ceignait sa tête et le mit dans les mains de Nil dont il reçut dévotement la bénédiction suprême (1). Puis il partit pour Rome

(1) Je dirai ici en quelques mots ce qu'il advint de saint Nil, dans les jours suprêmes de sa longue existence tout entière consacrée à Dieu. Il perdit d'abord son cher et fidèle saint Stéphanos qu'il pleura avec des paroles de regret d'une véritable éloquence, faisant l'éloge public de ce chien fidèle qu'il avait souffleté chaque jour de sa vie, de cet humble disciple si vigoureux cependant qu'il se servait de son bras pour châtier ses autres moines, voulant être enseveli auprès de lui alors qu'il l'avait censuré et rudoyé durant tant d'années. Puis, après dix ans de séjour dans la thébaïde de Serperi, probablement trop accablé par l'âge pour pouvoir continuer à vivre dans ce désert, il se transporta enfin en l'an 1004 à Rome pour s'y préparer au voyage céleste. A peine put-il durant ce trajet si pénible et si long se soutenir sur sa monture. Accompagné seulement, semble-t-il, de l'abbé Paul et du jeune Barthélemy son compatriote, saint religieux qui devait être à la fois son biographe et son second successeur à Grottaferrata, il se rendit aux environs de Tusculum, au couvent grec de Sainte-Agathe, placé sur la pente du mont, aujourd'hui disparu. Il y fut bien accueilli du seigneur de ce lieu, le sauvage comte Grégoire, père de deux papes, aïeul d'un troisième. En s'installant dans ce monastère, le vieillard auguste récita le quatorzième verset du psaume CXXXII : « Voici ma demeure au siècle des siècles, personne ne m'en fera plus partir. » Aucune prière ne put désormais le décider à quitter cette dernière retraite. Il se refusa à aller voir ses nombreux amis de Rome, même le nouveau pape Jean XVIII et son cher abbé Léon du grand couvent de l'Aventin. Il voulait mourir là. Il y mourut en effet dès cette même année 1004, le 25 septembre à la grecque, âgé de quatre-vingt-quinze années. Sa fin fut admirable, après qu'il fut demeuré deux jours entiers les yeux fermés, immobile, comme s'il était déjà trépassé, remuant seulement les lèvres en récitant des prières, faisant parfois le signe de la croix. Ses restes furent conservés dans ce beau monastère de Grottaferrata qu'il venait justement de fonder dans le voisinage de celui de Sainte-Agathe, mais dont il ne put voir l'achèvement puisqu'il mourut presque aussitôt après en avoir obtenu la concession du comte Grégoire. Ses moines fidèles en poursuivirent l'édification et l'abbé Paul y fut son premier successeur à la tête de cette communauté religieuse basi-

où il arriva dans les premiers jours de mars 999. Il trouva la Ville Éternelle tout à fait calme. Les Romains acceptèrent sans murmures de sa main le successeur de Grégoire V qu'il lui plut de leur donner.

C'était, en effet, la mort prématurée du pape plus encore que le souci de diverses affaires non terminées qui rappelait dans cette cité le jeune souverain. Par sa volonté impériale, Grégoire V eut un remplaçant admirable, le célèbre Gerbert, archevêque de Ravenne depuis 998. Cet homme extraordinaire, un des plus savants de son siècle, était alors le plus fidèle, le plus intime conseiller d'Othon III. Il avait été également autrefois son maître. Ce choix excellent plaçait sur le trône de saint Pierre le premier pape français, succédant au premier pape allemand. Gerbert, sous le nom de Sylvestre II, fut proclamé dans le courant d'avril 999. Il commença aussitôt à gouverner l'Église avec la plus extrême énergie, dans une intime union avec son cher empereur.

De plus en plus détaché du monde, de plus en plus absorbé dans des exercices d'une extraordinaire piété mystique, Othon III, le moine empereur, demeura cette fois peu de jours à Rome. Même, de ceux-ci, il en passa quinze en retraite dans une grotte auprès de l'église Saint-Clément. Il retourna ensuite une fois encore à Bénévent. Puis on le vit en pèlerinage auprès de la grotte poétique de Saint-Benoît, dans le sauvage ravin de Subiaco.

lienne fondée par lui. L'higoumène Barthélemy qui succéda à Paul fut le biographe de Nil.

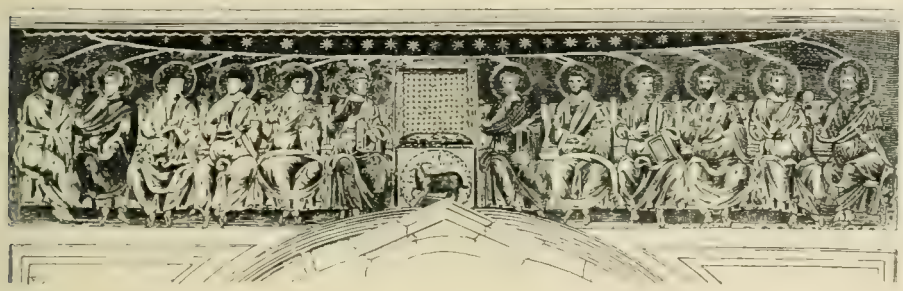
La riche bibliothèque du beau monastère de Grottaferrata si célèbre encore aujourd'hui au penchant des monts Albains, contient au moins trois manuscrits, dont un daté de l'an 965, dans lequel il est fait allusion au désastre de cette année des Byzantins devant Rametta, écrits de la propre main de ce célèbre ascète qui fut certainement une des plus grandes figures de l'Italie du xe siècle (*a*). Voyez sur ce fameux couvent grec, un des centres de la civilisation hellénique en Italie, longtemps fameux par son école d'hymnographie religieuse (*b*), transformé en abbaye en 1462, sur son histoire, sur sa bibliothèque de manuscrits grecs, les ouvrages du P. Rocchi, moine basilien, un surtout intitulé : *De cœnobio Cryptoferratensi eiusque bibliotheca et codicibus præsertim græcis commentarii*, Tusculum, 1893. La grande ombre de saint Nil éclaire toujours encore de sa mémoire vénérée le couvent où vivent en paix ses fidèles disciples. La mosaïque du porche de l'église où le Dominiquin peignit ses fresques admirables dont une représente l'entrevue du saint et d'Othon III, la mosaïque aussi figurant la Pentecôte sont contemporaines de la construction première. Saint Nil en a peut-être indiqué le dessin (*c*).

(*a*) Batiffol, *op. cit.*, p. 88.

(*b*) K. Krumbacher, *Byzantin. Litteraturgeschichte*, p. 323.

(*c*) Fr. Lenormant, *Gazette archéologique* de 1883. — Voy. la reproduction de la première de ces deux mosaïques à la page 581 du tome I de mon *Epopée byzantine* et celle de la seconde à la page 289 du présent volume.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les plans grandioses, les projets fantastiques que ce prince séduisant échafaudait en son âme inquiète et agitée. Ce fils de la Byzantine, cet empereur étrange entre tous, si attachant toutefois, se sentait plus grec qu'allemand. Sans cesse il rêvait de reconstituer en Occident, non l'empire de Charlemagne, mais le pur empire romain en l'entourant de toute la splendeur byzantine. Jusqu'à sa mort, ses dernières pensées n'eurent plus d'autre but. « Il voulait faire de Rome non la capitale de l'empire mais celle du monde, restituer à la Ville Reine tout son antique lustre du temps des Césars alors qu'elle était véritable-



MOSAÏQUE de l'arc triomphal de l'église du Monastère de Grottaferrata contemporaine de la fondation, c'est-à-dire des débuts du XIe Siècle. — La Pentecôte. Les douze apôtres assis environnent le trône de l'Agneau Pascal. — Photographie communiquée par M. E. Müntz.

ment la *domina mundi.* » Le pape Gerbert, plus amoureux peut-être encore de la grandeur romaine, l'excitait incessamment dans cette poursuite romanesque. Lors de son pèlerinage fameux au mont Gargano, Othon III avait visité Capoue, Bénévent, les villes les plus importantes de ses provinces du Sud, où il n'avait jamais auparavant mis les pieds. Sa route l'avait conduit de la sorte aux frontières mêmes de l'empire grec. Il y avait trouvé les Byzantins, avec lesquels il était présentement en paix, toujours en lutte contre l'éternel effort de l'agression sarrasine d'Afrique et de Sicile; mais, absorbé par ses hantises pieuses, il avait passé outre, n'accordant à ces événements qu'une attention distraite. Dans les principautés longobardes de grands changements aussi s'étaient accomplis sur lesquels je reviendrai plus tard. Mais Othon ne songeait plus qu'à Dieu et à son rêve impérial qui ne devait se réaliser jamais.

Dans le courant de l'été, l'empereur allemand alla encore avec son

cher pape Sylvestre au couvent de Farsa en Sabine, où il conféra longuement avec Hugues de Tuscie au sujet de ses vastes projets. A Rome, il se choisit une demeure sur le mont Aventin, aux côtés mêmes du cloître des saints Boniface et Alexis, tant aimé par lui, cette pieuse et célèbre retraite des moines grecs dans la Ville Éternelle où avait vécu son grand saint Adalbert, à laquelle il avait fait don pour devant d'autel de son manteau de couronnement brodé des figures de l'Apocalypse, orné de trois cent cinquante-cinq clochettes d'or. Cette demeure nouvelle d'Othon était à la fois une forteresse et un palais, un véritable *burg* impérial d'où il data plusieurs de ses diplômes. Là le jeune héros se plut surtout à ressusciter le cérémonial de Byzance, brillante patrie de sa mère bien-aimée. Habillé comme s'habillaient au Palais Sacré les Porphyrogénètes, mangeant à part comme eux, se faisant comme eux adorer à l'égal d'un Dieu, il prit les titres éclatants d'empereur des Romains, de consul du Sénat et du peuple de Rome. Il s'entoura de spathaires et de protospathaires. Il emprunta à Byzance les noms de tous ses officiers, de tous ses dignitaires, méprisant la grossièreté native de ses fidèles Saxons (1). Son sceau portait la représentation de Rome armée avec la légende : *Renovatio imperii romani.*

Encore vers le milieu de décembre, Othon se décida à regagner l'Allemagne. Il y rentra par Ravenne, étant déjà malade. Ses motifs principaux en repassant ainsi les monts étaient d'aller en pèlerinage au tombeau de saint Adalbert, de s'occuper de la constitution du nouvel archevêché de Pologne, de pleurer en outre la régente sa tante, la pieuse abbesse Mathilde de Quedlinbourg, morte le 7 février 999, et sa grand'mère l'impératrice Adelhaïde, ancienne régente elle aussi, morte le 17 décembre seulement.

Le jeune empereur arriva dans son empire d'au delà des monts en janvier de l'an 1000 après deux ans d'absence. Reçu en grande pompe malgré les terreurs de cette date fatidique, il alla jusqu'à Gnesen au lointain tombeau de son cher martyr. Dévotement, pieds nus, il y fit ses prières. C'était vers le milieu de mars. Dès la fin de juin, vivement sollicité par le pape qui lui adressait message sur message, il repassait les Alpes et rentrait en Italie. Tout l'été, probablement à cause de sa mau-

(1) Mystakidis, *op. cit.*, p. 71, note 1.

vaise santé, il demeura en Lombardie, à Pavie surtout. Seulement au 1er novembre de l'an 1000, il rentra dans son étrange palais de l'Aventin. Il y célébra les fêtes de Noël et y demeura jusqu'au 7 mars, voulant plus que jamais y fixer sa résidence définitive, élevant à saint Adalbert dans l'île Tibérine l'église aujourd'hui connue sous le vocable de Saint-Barthélemy.

Othon retrouvait l'Italie du Sud en feu. Il nous faut ici faire un rapide retour en arrière. De l'histoire des thèmes byzantins de la péninsule durant ces années suprêmes du xe siècle expirant, nous ne savons presque rien, sauf que les populations longobardes, bien que violemment comprimées, s'agitaient de plus en plus sous le joug de fer et les exactions accablantes des « stratigoi » byzantins. Nommés pour très peu de temps, avides de profiter de ce poste pour s'enrichir rapidement, ces fonctionnaires ne cessaient d'opprimer de plus en plus durement leurs administrés. Aussi ces malheureux Italiens du Sud en arrivaient-ils déjà parfois à conspirer et à faire cause commune avec les Sarrasins.

A l'année 997 (1) la *Chronique* du protospathaire Lupus raconte brièvement qu'un officier byzantin, qu'elle qualifie de « marquis » (2), l'excubiteur Théodoros, chef d'une section de ce corps de la garde impériale, fut massacré dans Oria où il commandait probablement la garnison, par deux frères longobards, Smaragdos et Pierre. C'étaient probablement de puissants archontes. Smaragdos, dont on se défiait, avait été exilé de Bari, sa ville natale. C'est pour cela qu'il s'était soulevé et qu'il s'était emparé de la place d'Oria avec l'aide de son frère. Nous ne savons rien des combats qu'il eut à livrer. Nous constatons seulement que l'année suivante, en 998, l'année précisément de l'entrée d'Othon III à Rome, la rébellion des deux frères n'était pas encore comprimée. Nous voyons en effet dans le courant d'octobre le rebelle Smaragdos faire alliance avec un condottière sarrasin que la *Chronique* de Lupus, à laquelle nous devons ce renseignement, appelle Busita (3), quelque caïd vraisemblablement dont le nom

(1) 996 pour Lebeau.
(2) « Marchion ».
(3) Ou « Busito ».

vrai était Abou Saïd ou quelque chose d'approchant. Smaragdos, très certainement, avait offert à cet aventurier de lui livrer Bari à l'aide des intelligences qu'il avait dans la place et ceci nous montre à quel point la domination byzantine était secrètement minée parmi toute cette population longobarde, qui allait ici jusqu'à préférer le joug d'un chef sarrasin à celui du « catépano » impérial. Cette année même, après huit années d'un règne prospère, Youssof, l'émir de Sicile, frappé d'hémiplégie, devenu incapable de gouverner, avait, du consentement d'ailleurs tout platonique du Khalife Hakem, cédé le pouvoir à son fils Djafar, décoré par ce dernier des titres de Tadj-Eddaulèh et de Seif El-Millek « Couronne du règne » et « Épée de la Foi » [1].

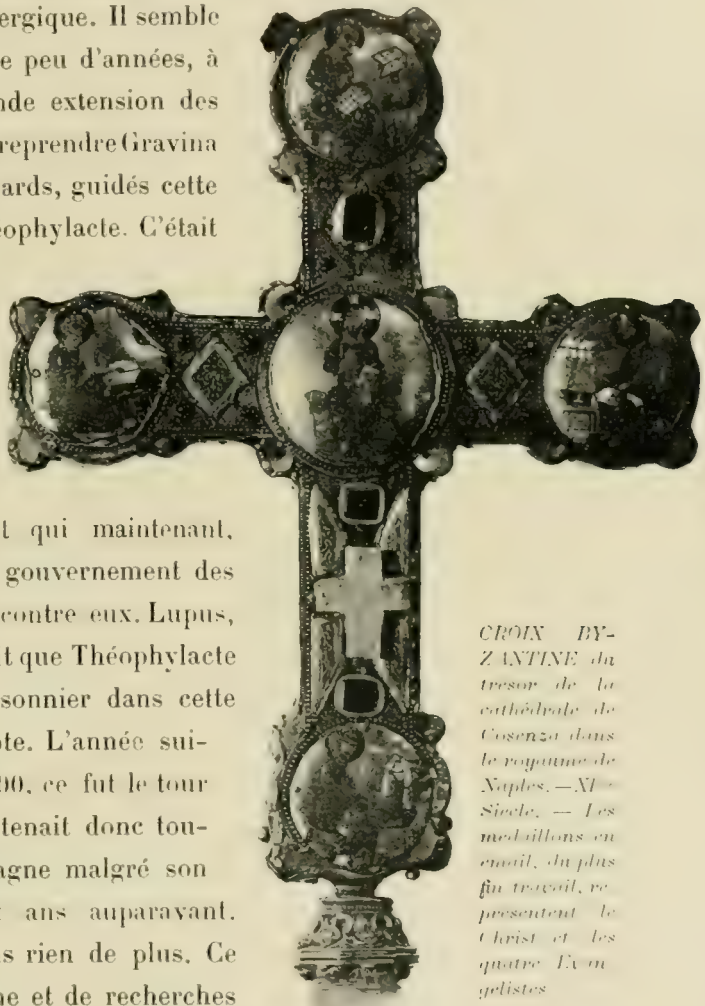
COLONNE de bronze à l'imitation de la colonne Trajane, fondue par le fameux Bernward, le précepteur d'Othon III, érigée en 1022 dans l'église Saint-Michel d'Hildesheim où elle a été tout récemment replacée.

Smaragdos, dit la *Chronique* de Lupus, arriva secrètement de nuit avec ses bandes sous les murs de Bari. Une porte lui fut ouverte par ses affidés; mais, à ce moment même, son associé sarrasin, le voyant ressortir par une autre porte, j'ignore dans quel but, probablement parce qu'il se trouvait mal secondé, redouta quelque trahison de sa part et se retira subitement avec tout son monde. Le coup était manqué.

Dès 989, neuf ans auparavant, le basileus Basile avait envoyé en Italie, en qualité de nouveau catépano, le protospathaire Grégoire Trachaniotis, de famille illustre, dont le nom patronymique à forme, il est

1 Voy. sur ce prince Amari, *op. cit.*, t. II, pp. 348 sqq. Muralt, *op. cit.*, I, p. 749, donne la date de 998 pour celle de la nomination de Djafar à l'émirat de Sicile.

vrai, quelque peu insolite, se trouve constamment estropié dans les sources d'origine occidentale. Ce personnage, débarqué probablement à la tête de forces nombreuses, paraît avoir été un soldat énergique. Il semble qu'il ait eu, au bout de peu d'années, à lutter contre une grande extension des troubles. En 999 il eut à reprendre Gravina sur les rebelles longobards, guidés cette fois par un certain Théophylacte. C'était probablement toujours le même chef populaire qui jadis avait livré à Delphinas la ville de Bari alors aux mains des Allemands [1] et qui maintenant, dégoûté du misérable gouvernement des Byzantins, se révoltait contre eux. Lupus, notre source unique, dit que Théophylacte fut assiégé et fait prisonnier dans cette ville par le Trachaniote. L'année suivante qui était l'an 1000, ce fut le tour de Smaragdos, lequel tenait donc toujours encore la campagne malgré son échec sous Bari deux ans auparavant. Hélas! nous ne savons rien de plus. Ce n'est qu'à force de peine et de recherches minutieuses qu'on parvient à rattacher les uns aux autres tous ces menus faits isolés et à leur donner une apparence de corps. En saurons-nous jamais davantage sur tous ces mouvements séditieux des populations longobardes contre le joug déjà trop pesant de Constantinople, mouvements avant-



CROIX BYZANTINE du trésor de la cathédrale de Cosenza dans le royaume de Naples. — XIe Siècle. — Les médaillons en émail, du plus fin travail, représentent le Christ et les quatre Evangélistes.

1 Voy. p. 234.

coureurs des grands bouleversements prochains, présages eux-mêmes de la conquête normande ?

Parmi les rarissimes diplômes grecs de cette époque encore existants, il en est un, précieux entre tous, un « sigillion » sur parchemin qui porte la signature du « catépano » impérial et protospathaire Grégoire Trachaniotis. Circonstance fort exceptionnelle, presque unique, ce document conservé aujourd'hui aux Archives du Mont-Cassin (1) était encore, tout récemment, muni du sceau de ce fonctionnaire (2). Ce diplôme, daté du mois de février de l'an 1000, est peu important par lui-même, destiné seulement à confirmer la donation au célèbre monastère d'un certain nombre de biens meubles et immeubles, mais, je le répète, il était, il y a peu de temps encore, orné de son sceau de plomb qui porte d'un côté la croix à double traverse, dite croix patriarcale, au pied orné de rameaux fleuris, de l'autre la légende donnant le titre de *Grégoire Trachaniotis, protospathaire impérial et « catépano » d'Italie!*

Deux autres « sigillia » sur parchemin du même « catépano », datés des mois de novembre et de décembre de l'an 999 (3), sont conservés aux mêmes Archives. Par le premier de ces documents (4), Grégoire remet au spatharocandidat Christophore, surnommé Bochomachi, et à ses fils les moines Théophile et Christophore, « en récompense de leur courageuse et patriotique attitude au service des très saints basileis dans la lutte contre les misérables Agarènes impies et pour les dédommager de tout ce qu'ils ont souffert pour la bonne cause, » la jouissance et l'administration à vie du monastère de Saint-Pierre de Tarente avec ses pêcheries et ses trois petits navires, à la charge d'en prendre soin et de l'entretenir convenablement (5). Par le second, daté du mois de décembre 999, dont les Archives du Mont-Cassin ne possèdent que la copie (6), le « catépano »,

(1) Trinchera, *op. cit.*, p. 10, n° XII.

(2) Voy. la vignette de la page 200. Le sceau, aujourd'hui détaché, est conservé aux Archives du monastère.

(3) Indiction XIII.

(4) Trinchera, *ibid.*, n° X.

(5) Grégoire qui s'intitule « protospathaire et « catépano » d'Italie » annonce en outre qu'il a écrit au basileus pour que celui-ci confirme par un chrysobulle le présent « sigillion» scellé de la bulle de plomb du « catépano ». — La bulle a disparu comme c'est presque toujours le cas.

(6) Trinchera, n° XI.

alors en séjour à Ascoli, assisté du topotérète impérial Trifilios, des turmarques Léon, fils de Romuald, et Argyros, de deux juges venus de Bari, d'un citoyen d'Ascoli et d'un autre de Venosa, attribue au monastère de Saint-Benoît du Mont-Cassin la propriété d'une maison.

Un quatrième « sigillion » du même « catépano » (1), daté de mai 999, Indiction XII, adressé à l'archevêque Chrysostome de Bari et Trani, contient de curieuses instructions délivrées par le « catépano » aux fonctionnaires grecs en faveur du clergé de ces deux villes. Le nombre des ecclésiastiques de chacune des deux cités qui sont exemptés de toutes les charges militaires est fixé à trente-six pour la cathédrale de la première de ces villes, à soixante pour celle de la seconde. Toutefois le clergé de ces deux églises sera tenu comme le reste des habitants de prendre part aux corvées pour la réparation des murailles et des forteresses. D'autres concessions d'ordre juridique sont encore faites à ce clergé (2).

A la suite de cette longue révolte avortée de Smaragdos qui dut donner bien du mal au « catépano » byzantin puisqu'elle ne persista pas moins de quatre années, il semble que les populations longobardes terrifiées par la rigueur de la répression soient demeurées plus calmes durant quelques années. Du moins il n'est fait mention à cette époque dans les chroniques d'aucun trouble nouveau. De même, il semble qu'il y ait eu également à ce moment quelque très courte trêve dans l'Italie du Sud entre Byzantins et Sarrasins, comme si le « catépano » d'un côté, de l'autre le nouvel émir de Sicile auquel le Khalife du Kaire venait encore de conférer un autre titre d'honneur, avaient voulu se préparer chacun de son côté à la lutte suprême.

Dans les principautés longobardes, par contre, il en était tout autrement. Là de grands changements s'étaient produits depuis la fameuse défaite des Allemands à Stilo qui avait si profondément bouleversé la situation politique en ces régions. On se rappelle qu'à la suite de cette

(1) Publié par Assemani. Publié à nouveau par Beltrani, *op. cit.*, pp. XXV et 11 (n° IX), et par Petroni, *Storia di Bari*, I, p. 107. Voy. encore De Blasiis, *op. cit.*, p. 37, n° 1.

(2) Voy. dans le tome I du *Codice diplomatico barese*, 1897, p. 14, un diplôme de l'an 1001 (*quadragesimo secundo anno imperii domini Basilii et domini Constantini mense magio quartadecima indictione*), conservé aux Archives de cette ville et par lequel vente est faite d'un terrain pour la somme de deux sous *constantini solirichi thoriati olotrachi* et quinze *milia-reni de follari leontati*.

catastrophe, Amalfi, Gaète, Naples aussi avaient reconnu la suzeraineté byzantine. On se rappelle encore que Landolfe IV, fils aîné du vaillant Tête de Fer mort au mois de mars 981, et qui n'avait conservé de l'héritage paternel que Capoue, Spolète et Camérino, ayant été dépouillé de Bénévent par un autre Pandolfe en automne de cette année 981, avait été tué à cette même déroute de Stilo. D'autre part enfin, toujours dans cette année 981, le second fils de Tête de Fer, Pandolfe, avait, lui aussi, été chassé de la principauté de Salerne qui lui était échue en héritage, par Manso, duc d'Amalfi, devenu ainsi duc de ces deux cités (1).

Othon II, fugitif, s'était arrêté en août de cette année 981, si triste pour les armées impériales, à Salerne d'abord, puis en septembre à Capoue. Tous ces différends entre princes longobards, avec cette grave complication de la mort du prince Landolfe, lui avaient donné fort à faire pour ramener quelque tranquillité dans ces régions si incessamment, si terriblement tourmentées. Il avait partagé en deux l'héritage de Landolfe mort sans postérité et donné Capoue en fief héréditaire au très jeune Landenulfe, déjà duc de Gaète, quatrième fils de Tête de Fer, frère par conséquent du prince tué à Stilo. Il l'avait placé sous la tutelle de sa mère, l'énergique autant qu'ambitieuse princesse Aloara, dont il a déjà été question plus haut. Quant à Spolète et à Camérino, Othon, les séparant de Capoue, les avait remises au margrave Thrasemond de Spolète. Salerne par contre était demeurée à Manso et Bénévent à Pandolfe.

Durant toute la longue minorité d'Othon III, Pandolfe avait réussi à se maintenir dans cette dernière ville, comme Landenulfe et sa mère à Capoue. A Salerne, bien au contraire, un changement complet s'était produit. Tout d'abord Manso III qui, créé dès 976 par les basileis patrice et anthypatos, avait reconnu la suzeraineté de l'empire d'Occident pour cette principauté et pour Amalfi, fut avec son fils Giovanni Ier (2) chassé de Salerne et cela pour toujours. Il y eut pour successeur un noble longobard, le comte palatin Giovanni II di Lamberto, autrement dit Jean, fils de Lambert, qui chercha à se rendre indépendant des Allemands comme des Grecs et s'associa son fils Guido. Manso, également expulsé pour quelque

1) Voy. *Epopée*, I, pp. 500 sqq.
2) Jean.

temps d'Amalfi, y rentra bientôt et s'y maintint dans une complète indépendance effective, bien que les conséquences de la défaite d'Othon II l'eussent forcé d'accepter en apparence la suzeraineté byzantine. Nous avons une preuve de ce fait par un sceau de ce prince, retrouvé par M. Salinas, le savant archéologue sicilien, sur lequel, seul dans la lignée des ducs d'Amalfi, il prend le titre de patrice (1). De même sur la porte du monas-

MINIATURE d'un manuscrit byzantin des Évangiles *du XIe Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Le Christ au jardin de Gethsémane. — Ce manuscrit a été exécuté pour un basileus.*

tère de San Lorenzo del Piano fondé par lui, il avait fait graver ces mots : *Manso dux patritiusque construxit.*

Naples aussi, même Gaète, étaient retombées à ce moment sous cette même suzeraineté, mais ce n'était également qu'une apparence. En fait, ces deux petits États demeurèrent presque indépendants et les Grecs n'avaient presque rien gagné de ce côté à la défaite d'Othon. — Bien au contraire, tous les liens qui s'étaient créés jadis dans l'Italie méridionale, entre l'empire d'Occident et les principautés et villes longobardes à l'époque

(1) Voy. la gravure de ce sceau à la page 329 du tome Ier de l'*Épopée*.

où Othon Ier avait fait alliance avec Tête de Fer, se maintinrent intégralement.

En 993, Landenulfe de Capoue avait été tué dans une insurrection, mais Hugues de Tuscie et Thrasemond, margrave de Spolète et Fermo, étaient parvenus à ramener à l'obéissance les Capouans soulevés. Ils leur avaient donné pour prince Laidulfe, encore un des fils de Tête de Fer, qui même, on ne le sut que plus tard, avait probablement participé au meurtre de son frère Landenulfe. Capoue avait été ainsi momentanément conservée à l'influence allemande. Lorsque l'empereur Othon III vint en pèlerinage au Mont Gargano, Laidulfe le reçut avec de grands honneurs, mais Othon se défiait de lui, nous ignorons pour quelle cause. Aussi à peine l'empereur avait-il quitté Capoue qu'il envoya une armée contre cette ville pour y rétablir sa pleine autorité comme dans toute la Campanie. Il y installa comme gouverneur un de ses plus fidèles favoris, son ancien compagnon d'enfance et de jeux, élevé en Allemagne, qu'il avait fait depuis peu margrave, Adhémar, fils d'un prêtre de Capoue nommé Balsam, neveu en même temps de la princesse Aloara.

Adhémar, qui devait être en Italie pour Othon III ce que Pandolfe Tête de Fer avait jadis été pour Othon le Grand, commença par rentrer en maître dans Capoue. Le perfide Laidulfe dut prêter serment à l'empereur et donner des otages. Puis Adhémar et son armée allèrent soumettre Naples, qui, elle aussi, on le sait, s'était rapprochée de Byzance, après la déroute de Stilo et avait prêté hommage au basileus. Cette république dut de même se soumettre à l'empereur d'Occident et livrer des otages. Dans une seconde campagne qui suivit la première de quelques jours seulement, parce que Othon, peu disposé à se fier à la parole des Napolitains, n'avait probablement pas voulu ratifier la convention signée avec eux, Naples fut définitivement domptée par le margrave Adhémar. Son duc, Jean IV, magistros impérial, fut conduit prisonnier à Capoue. Cette fois, Laidulfe, le prince de cette ville, avait prêté secours à Adhémar, ce qui n'empêcha pas ce dernier, probablement parce que Laidulfe continuait quand même à conspirer, de le faire prendre par trahison dans sa capitale et de l'envoyer captif avec les siens à Rome auprès de l'empereur. Le prétexte à ce traitement rigoureux était l'accusation portée contre

Laidulfe d'avoir jadis pris part au meurtre de son frère le prince Lantenulfe.

Othon dépouilla de sa seigneurie le malheureux prince et l'envoya en exil en Allemagne en compagnie de sa femme, de plusieurs parmi les principaux personnages de Capoue, du duc grec de Naples et de Lando de Gaète. Chacun de ces infortunés fut interné dans une ville différente. Même on sépara Laidulfe de sa femme. Puis l'empereur donna Capoue en seigneurie à son cher Adhémar qui se maintint dans cette ville au moins jusqu'au 15 octobre 999.

Othon III, grâce aux deux visites qu'il avait faites à Bénévent, avait réussi à maintenir jusqu'ici dans l'obéissance Pandolfe II qui jadis avait chassé de cette ville son cousin Landolfe, le souverain légitime. De même à Salerne, Guaimar IV, successeur vers le mois de septembre de l'an 999 de son père Giovanni II et de son frère Guido mort dès l'an 988, reconnut aussi l'empereur germanique. A Gaète enfin, qui avait, elle aussi, dans un temps, rejeté la suzeraineté allemande, il en fut de même. Certainement la visite faite par l'empereur à saint Nil contribua puissamment à ce résultat. Othon envoya à Gaète en qualité de légat l'évêque Notker de Liège (1).

Il semblait que la suprématie allemande eût été définitivement rétablie sur les bases les plus solides dans les principautés longobardes. Le fidèle Adhémar, de son poste de Capoue, paraissait admirablement placé pour surveiller la moindre tentative hostile. Et cependant, à peine quelques mois plus tard, alors qu'Othon III avait reparu à Rome à la Noël de l'an 1000, tout ce pays se trouvait, on l'a vu, de nouveau soulevé. Il avait suffi pour cela qu'Adhémar ne pût se maintenir à Capoue! Après avoir reçu, le 11 mars de l'an 1000, le serment des habitants, il en avait été chassé avec ses soldats allemands après quatre mois seulement de séjour par une nouvelle sédition victorieuse. Landolfe V de Sainte-Agathe, le frère de Pandolfe II de Bénévent, un rejeton de la vieille maison princière, avait été proclamé à sa place, avec le concours de ce dernier seigneur. Ainsi Capoue et Bénévent échappaient ensemble une fois de plus à la suzeraineté

1 Giesebrecht, *op. cit.*, p. 722.

d'Othon. En même temps lui échappèrent aussi Salerne, Naples [1] et Gaète. Amalfi aussi se rendit indépendante et son duc Jean Petrella arbora le titre de patrice. Même dans le domaine religieux, les choses tournèrent à l'avantage des Byzantins au détriment de la suprématie allemande. A la place de l'archevêque Alfan de Bénévent mort en 1001, ce fut un archiprêtre de race grecque du nom de Byzantios qui fut élu. On possède encore le sceau de ce personnage.

De toute cette histoire si confuse, il ressort nettement que dans toute cette région l'empire d'Occident venait de perdre presque subitement beaucoup de terrain et que par un effet de bascule inévitable l'influence byzantine avait repris d'autant. Le catépano Grégoire Trachaniotis avait eu ce bonheur et cet art de porter la puissance des basileis à un degré depuis longtemps inconnu, en apparence plus solide que jamais, dans toute l'Apulie, de lui restituer une grandeur qu'on n'avait peut-être pas vue depuis les temps de Justinien. Un document précieux signé de ce personnage, document dont j'ai parlé déjà (2), aujourd'hui conservé aux Archives du Mont-Cassin, en fait foi (3). Dans ce « sigillion » en date du 2 février de l'an 6508 de la Création qui correspond à l'an 1000 de l'Ère chrétienne, ce haut fonctionnaire s'intitule glorieusement « protospathaire impérial et « catépano » d'Italie ». Il confirme au monastère du Mont-Cassin la possession de certains biens. Sur son sceau, naguère appendu à ce document, son nom est écrit « Trachaniotis ». Les princes longobards reconnaissaient l'autorité de ce personnage. De même Naples et Amalfi. Il s'en fallait de peu que Rome et la Sicile ne se trouvassent dans le même cas. Il y avait là de quoi inquiéter fort le jeune empereur peu endurant de sa nature! En même temps de graves symptômes de désaffection pour lui et le pape Sylvestre commençaient à se faire jour dans Rome même. A peine de retour, le 4 janvier 1001, dans son palais de l'Aventin, Othon avait dû mettre le siège devant Tibur révoltée qu'on appelait déjà Tibori ou Tivori et qui se soumit vite du reste. Puis en février une violente sédition avait éclaté dans la Ville sainte qui, grossissant furieusement,

1 Le duc Jean IV, échappé aux prisons d'Allemagne et restauré dans sa souveraineté, mourut déjà vers 1003 ou 1004. Son fils Sergios IV, trente-quatrième duc, lui succéda.

2 Voy. p. 294 et la vignette de la page 200.

(3) Voy. Trinchera, *op. cit.*, n° XII.

devint rapidement presque générale. Trois jours durant, l'empereur fut assiégé par les émeutiers dans son palais de l'Aventin. Délivré, il harangua fiévreusement le peuple du haut d'une tour et punit sévèrement les coupables dont les chefs furent mis à mort avec des raffinements de cruauté inouïs.

Le 16 février 1001, se sentant devenu un objet de haine pour les Romains, tombé d'ailleurs dans une profonde mélancolie, le jeune empereur quittait presque clandestinement en compagnie du pape cette ville

MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — La flotte des guerriers russes. Les fameux monoxyles ou barques faites d'un seul tronc d'arbre.

de Rome qui lui avait été si chère et où il ne devait plus revenir. En mars nous retrouvons les deux hauts personnages habitant ensemble au fameux monastère de Classe près de Ravenne.

Le jeune empereur y porta pour un temps la robe monacale. Préoccupé de rétablir à tout prix à Rome et dans les principautés longobardes, à Capoue surtout, sa suprématie et son prestige fortement ébranlés par les derniers événements, il rassembla une grande armée composée à la fois de troupes italiennes et allemandes. En même temps, poursuivant son rêve chimérique, il recommença des négociations avec la cour de Constantinople pour son mariage avec une princesse impériale. Ce furent là les négociations si fâcheusement interrompues par la trahison de Philagathos dont il a été question plus haut. Pour ce double but guerrier et

matrimonial que le jeune empereur se proposait, Orseolo, le doge de la naissante république de Venise, pouvait lui être d'un immense secours. Il se décida à l'aller voir secrètement dans sa capitale après les fêtes de Pâques et passa auprès de lui une nuit demeurée fameuse. Rentré à Ravenne, il y demeura jusqu'à la fin du mois, occupé à réunir les troupes qui devaient le conduire par Rome dans les principautés longobardes. Puis il se mit en marche par Forlimpopoli, brûlant de se venger des Romains. Le 4 juin déjà il campait sous les murs de la Ville rebelle, près de l'antique et superbe basilique de Saint-Paul hors les Murs. Mais les portes de Rome lui demeurèrent obstinément closes. Tout juin, tout juillet se passèrent dans cette situation étrange. Les troupes allemandes ravagèrent la campagne romaine sans que l'empereur, redoutant un échec, se sentît de force à donner l'assaut. Presque tout ce temps Othon fit sa résidence à Paterno, vieille et sombre petite cité au pied du mont Soracte.

Tout à coup, modifiant brusquement ses plans, l'empereur quitte les abords de Rome, laissant les troupes assiégeantes sous le commandement du patrice Ziago et d'autres à Paterno sous celui du comte Tammo. Toujours en compagnie du pape, il marche avec le reste de ses forces sur Salerne d'abord, sur Bénévent ensuite. Il assiège cette dernière ville et la prend après avoir passé tout le mois d'août sous ses murailles (1). Déjà vers le milieu de septembre il est de retour à Ravenne. En octobre il est à Pavie, puis regagne encore une fois Ravenne, attendant d'Allemagne des renforts qui lui permettront de châtier la résistance inattendue des Romains. Le 15 décembre il marche à nouveau vers le Sud. Il assiste à Todi à un concile assemblé par le Pape et y célèbre les fêtes de Noël. Mais déjà le 23 janvier 1002, abîmé sous le poids de ses malheurs, voyant toute l'Italie soulevée contre lui, inquiet des symptômes de rébellion renaissant en Allemagne, il expire au château de Paterno, dans les bras de son cher pape Sylvestre, sans avoir pu rentrer dans Rome, victime, au dire de la légende, des enchantements de la veuve de l'infortuné Crescentius. Il n'avait pas vingt-deux ans!

(1) Voy. Mystakidis, *op. cit.*, p. 66. Cet auteur pense qu'Othon III se reconcilia à cette occasion avec Pandolfe II, et que celui-ci, en échange, se chargea de seconder auprès du Palais Sacré le désir qu'avait le jeune empereur d'épouser une princesse byzantine.

Othon III mourait sans postérité, sans alliance même, au moment précis où, suivant le trop bref récit du chroniqueur Landolfe, l'archevêque Arnolfe de Milan, envoyé par lui dans la seconde moitié de l'année précédente à Constantinople à la tête d'une nouvelle et brillante ambassade de chevaliers et de prélats pour réclamer en son nom la main de la « merveilleuse » jeune Porphyrogénète (1) jadis promise à Philagathos (2), allait voir sa demande accueillie avec pleine faveur au Palais Sacré (3). Basile, en effet, toujours fin politique malgré sa bravoure naturelle, ne demandait qu'à être pour toujours débarrassé des difficultés sans cesse renaissantes du côté de l'Italie afin d'avoir ses coudées entièrement franches du côté de la Bulgarie. Il paraîtrait même, on va le voir, que le mariage avait été formellement convenu et que seule la mort d'Othon en arrêta l'issue.

Nous ne savons, hélas! que peu de chose sur cette seconde ambassade des envoyés d'Othon III en Orient auprès des frères de sa défunte mère, et sur le chef de cette mission, l'archevêque de Milan, nouvel émule du fameux Luitprand, après trente-trois années écoulées. Les chroniqueurs latins nous racontent seulement que le prélat diplomate fut reçu avec de grands honneurs. Après avoir consacré quelques jours à se refaire des fatigues de son pénible voyage, il fit richement caparaçonner son cheval et le fit ferrer de fers d'or retenus par des clous d'argent. « Tous à Constantinople, dit l'*Historia Mediolanensis*, admirèrent la somptuosité déployée par cet ambassadeur au plus grand honneur de l'empire d'Occident, de l'empereur Othon et de tout le peuple italien. » Lors de la réception officielle au Palais Sacré, le basileus Basile le faisant asseoir à ses côtés alors que tous les dignitaires palatins et les hauts personnages ecclésiastiques demeuraient debout, s'entretint longuement avec lui par l'entremise d'un interprète.

Arnolfe, par la distinction et la grâce de son attitude, par sa piété édifiante, se fit à tel point aimer de tous, disent à l'envi les sources contemporaines, qu'il obtint sans peine tout ce qu'il demandait. Enfin, après

(1) « *Filia ultra omnes virgines splendidissima* ».
(2) Voy. p. 267.
(3) Voy. *Chronicon Novalese*, Pertz, *Mon. Germ.*, SS., *t.* VI, 15

trois mois de séjour, il quitta Constantinople, ayant pleinement réussi dans sa mission. On lui rendit les mêmes honneurs qu'à l'arrivée. En janvier 1002, il débarquait à Bari en compagnie de la princesse impériale dont le nom, hélas! ne nous a pas été conservé, rapportant les dons les plus riches et les plus rares, des monceaux d'or et de pierres précieuses. Hélas! il y trouva l'annonce imprévue, terrifiante, de la mort d'Othon. D'abord, paraît-il, il refusa d'ajouter foi à une telle calamité. Mais trois jours après

CALICE BYZANTIN en onyx avec montures en argent doré enrichie de pierreries et de perles. — X^e ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

ces affreuses nouvelles lui furent officiellement confirmées. Ce fut une scène lamentable. Au milieu des plaintes, des sanglots et des cris, l'archevêque et la jeune Porphyrogénète qui avait tant cru devenir impératrice d'Occident, se séparèrent et la pauvre fiancée en larmes reprit tristement avec son impérial cortège le chemin du Palais Sacré où l'attendaient ses frères les deux empereurs.

« Cette triste aventure nous est surtout connue, dit M. Mystakidis, par l'*Historia Mediolanensis* dont le récit constamment très coloré, parfois entièrement légendaire, contient certainement un fond de vérité. » Les *Gesta* d'Arnolfe signalent de même l'impression favorable produite sur le

basileus Basile par l'ambassadeur d'Othon et l'accord si facilement intervenu entre les deux parties pour les fiançailles de la jeune Porphyrogénète avec l'empereur de Germanie [1].

Certainement la princesse dont le brillant et charmant souverain d'Oc-

CALICE BYZANTIN en onyx avec superbe monture en argent doré et émaille (bustes de Saints ornée de pierres fines. — Xe ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

cident briguait ainsi la main était une de ses trois cousines germaines, filles du basileus Constantin. C'étaient les seules jeunes princesses de la famille

[1] On retrouve peut-être un écho de ces fiançailles impériales dans cette indication de Thietmar que « le roi des Russes Vladimir épousa une princesse du nom d'Hélène qu'il ramena de Grèce et qui avait été auparavant fiancée à l'empereur Othon III ». Thietmar a simplement confondu deux princesses byzantines qui, ni l'une ni l'autre, du reste, ne se sont appelées Hélène : Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin, née deux jours avant la mort de son père Romain II, devenue depuis l'an 989, depuis treize années déjà à l'époque de la mort d'Othon III, l'épouse du grand-prince Vladimir, et sa nièce Zoé, fille de son frère Constantin, fiancée treize ans plus tard à Othon III. Mais il n'en demeure pas moins certain que le chroniqueur germanique avait entendu parler de ces fiançailles du jeune empereur avec une Porphyrogénète.

impériale macédonienne alors vivant à Byzance. A cette époque, en l'an 1002, Zoé, la seconde par rang d'âge, devait avoir vingt-deux ans environ, puisque, lors de son mariage avec Romain Argyros en 1028, trois jours après la mort de son père, cette princesse en avait quarante-huit. De ses deux sœurs, l'une, Théodora, était plus jeune, et l'autre, Eudoxie, plus âgée. Mais cette dernière, défigurée par la petite vérole, avait embrassé la vie religieuse. Bien probablement donc il s'agit ici de Zoé puisque nous savons qu'à près de cinquante ans, lors de son mariage avec Romain Argyros cette princesse conservait encore les traces d'une beauté extraordinaire.

Bien des raisons avaient poussé le jeune empereur à chercher ainsi femme au Palais Sacré. Lui qui, plein de piété, nous dit le chroniqueur Landolfe, tenait à se marier pour ne pas perdre son âme par le désordre de sa vie, avait tout naturellement jeté les yeux sur cette union orientale qui, du même coup, aplanirait toutes les difficultés entre les deux empires pour la souveraineté sur les provinces méridionales de la péninsule italienne. Puis aussi, dans son vif désir de créer un empire romano-germain, sur le modèle exact de celui de Byzance, il voyait un avantage à contracter une union avec une princesse du sang de sa mère tant aimée. Certainement le doge Pierre Orseolo, par l'amitié qui l'unissait aux deux maisons impériales, avait dû contribuer grandement à l'heureuse issue de ces négociations rendues brusquement inutiles par la mort foudroyante du jeune empereur.

Avec le mystique et chevaleresque Othon III ravi à la fleur des ans, s'éteignit en Allemagne la descendance mâle du grand empereur Othon Ier, fondateur de la glorieuse maison de Saxe. La nouvelle de cette mort infiniment prématurée ébranla le monde et émut tous les cœurs. On devina les luttes fratricides affreuses dont elle allait devenir le signal pour l'empire d'Occident tout entier. Une poétique légende raconta aux nations naïves que le jeune César avait aimé la belle Stephania, la veuve de Crescentius, et que celle-ci, après l'avoir enchaîné par l'amour, avait vengé la mort de son époux en empoisonnant son amant.

Le corps du héros couronné fut, suivant son dernier désir, pieusement rapporté à travers l'Italie soulevée, ses braves guerriers teutons faisant à son cercueil un rempart de leurs corps, par delà les Alpes glacées jusqu'à

la ville impériale, jusqu'à Aix-la-Chapelle, en vieille terre d'Allemagne, où on l'ensevelit le jour de Pâques, le dimanche 5 avril. Sa dépouille ne dormit point comme celle de son père en cette Italie si dure, si funeste aux Othonides.

Le pape Sylvestre suivit de près dans la tombe, dès le 12 mai de l'an 1003, son empereur bien-aimé. On apercoit encore dans les souterrains augustes des « Grottes Vaticanes », asile fantastique de tant de grands souvenirs, l'inscription de son tombeau, unique débris de ce monument disparu.

Laissons l'Allemagne se débattre dans les troubles infinis de l'avènement de Henri II, troubles qui, pour un peu de temps, empêcheront le nouvel empereur d'Occident de s'occuper aussi sérieusement qu'il le voudrait des affaires de la Péninsule, et revenons à l'histoire, hélas! si obscure, presque complètement inconnue, des thèmes byzantins d'Italie à cette époque.

Il semble que la trêve entre Byzantins et Musulmans ait subsisté quelque temps encore. Peut-être même le « catépano » Grégoire Trachaniotis en profita-t-il pour inciter les Sarrasins de Sicile et d'Afrique à molester plutôt les États longobards? Le 3 août 1002, en effet, à la terreur générale, une véritable armée arabe parut devant Bénévent. Cette même nuit, elle se rua vers Capoue qui réussit à repousser cette attaque sauvage. Alors ces envahisseurs insaisissables coururent d'une traite jusqu'à Naples. Avec quel succès? dit Amari. Nous l'ignorons. Nous l'ignorerons probablement toujours. Probablement aussi ces terribles pillards durent bien vite battre en retraite, peut-être après avoir imposé à la République napolitaine quelque lourde capitation (1).

Dans l'année suivante, 1003, nous voyons les hostilités recommencer sérieusement entre Byzantins et Sarrasins. En mars, ceux-ci, débarqués sur un point du littoral du golfe de Tarente, s'en vont inutilement assiéger Montescaglioso (2). L'an d'après, en 1004, il ne s'agit déjà

(1) Nous devons la connaissance de cette incursion sarrasine à travers les principautés longobardes à la *Chronique de Sainte-Sophie de Benevent*. Romuald de Salerne place ces faits à l'année précédente 1001.

(2) *Chronique de Lupus*, 56, 44. *Chronique anonyme de Bari*. Muratt donne la date de 1002 et dit « Montecavoso » au lieu de « Montescaglioso ». Kohlschuetter, *op. cit.*, p. 52, de même.

plus de simples incursions de piraterie, mais d'un état de guerre véritable. Un fait extraordinaire a lieu qui épouvante toute l'Italie. Les Arabes, conduits par un renégat, le caïd Safi (1), général de l'indolent Djafar, poussent l'audace jusqu'à venir assiéger le « catépano » Grégoire Trachaniotis dans sa résidence de Bari! C'était la première fois depuis bien longtemps que les Sarrasins osaient s'attaquer à une cité aussi considérable, place de guerre de premier ordre (2).

Nous sommes malheureusement comme toujours à peine renseignés sur ces événements étranges que nous aimerions tant à connaître en détail. Que ne possédons-nous le journal de quelque habitant grec de Bari racontant jour après jour ses impressions d'effroi à la vue des innombrables voiles sarrasines accourant de loin sur les flots pour bloquer le port de sa ville natale, tandis que les mercenaires arméniens ou russes au service du « catépano » de Byzance montent la garde sur les hauts remparts à créneaux! Hélas! nous ne connaissons rien de pareil. Nous n'avons pour assouvir notre curiosité que quelques phrases éparses dans de brèves et arides chroniques.

CALICE BYZANTIN en sardoine, avec monture en argent doré gravée. Inscription pieuse en émail. — X^e ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

Nous savons en réalité qu'une chose, c'est que malgré la défense énergique opposée par la garnison et les habitants, Bari, assiégée par terre et par mer depuis de longues semaines, depuis les premiers jours de mai, était sur le point de succomber. La chrétienté éplorée allait assister une

1. Youssof.

2. Giesebrecht, *op. cit.*, t. II, note de la p. 624, fixe avec plus de raison, me semble-t-il, la date de ce siège de Bari par les Arabes à l'an 1002 et combat la date de 1004 donnée par Amari (*op. cit.*, II, 344 d'après le *Chronicon Venetum*).

fois de plus à cette effroyable tragédie d'une grande cité chrétienne prise d'assaut, mise à feu et à sang par les hordes infidèles, de toute une immense population riche, élégante, raffinée, transportée captive en Sicile et en Afrique, vouée au plus infâme esclavage, lorsqu'un secours quasi providentiel apparut à la dernière heure ! Un matin, les malheureux

MINIATURE BYZANTINE du fameux Psautier de la Bibliothèque Marciane du Palais Ducal à Venise exécuté pour le basileus Basile II. — Daniel défendant ses brebis contre les animaux féroces. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

citoyens de Bari virent blanchir au loin dans la direction du nord les voiles des galères de Venise qui leur apportaient la délivrance !

Pour expliquer cette intervention inattendue de la jeune République de l'Adriatique dans les affaires de l'Empire byzantin, il nous faut faire encore une fois retour en arrière et dire brièvement quelle avait été l'histoire de Venise en ces années dernières.

Pierre II Orseolo, à ce moment doge, était le fils de ce Pierre Ier Orseolo qui, après avoir été un prince excellent durant son court règne de deux années, de 976 à 978, avait abdiqué pour se réfugier dans un cloître d'Espagne. D'après une tradition qui remonte pour le moins au XVe siècle

mais qu'aucun document ancien n'est venu corroborer, ce serait ce Pierre I qui aurait commandé à Constantinople la première « pala » d'or dont nous possédons peut-être quelques vestiges dans le merveilleux monument de ce nom, une des gloires de la basilique de Saint-Marc, le plus somptueux ouvrage d'orfèvrerie qui existe (1). C'est lui également qui passe pour avoir fait venir de cette ville en 977 les architectes chargés de reconstruire cette même basilique ruinée par l'incendie de l'an précédent.

Le prédécesseur immédiat de Pierre II, Tribuno Memmo, vingt-septième doge, avait, racontent la *Chronique* de Jean Diacre et celle de Dandolo, dans la treizième année de son règne (2), en 991, année de sa chute, expédié à Constantinople auprès des basileis Basile et Constantin son fils Maurice, pour que celui-ci pût trouver à leur cour une situation digne de son rang. Nous ne savons rien de plus. Il est bien probable que Memmo envoyait son fils à Byzance parce qu'il se sentait déjà menacé par le parti qui le remplaça plus tard par Pierre II Orseolo et qu'il désirait s'appuyer, pour lui résister, sur la faction byzantine, espérant obtenir de la sorte le secours du gouvernement des basileis. Il voulait en même temps faire donner à son fils l'investiture impériale. Ses projets échouèrent. Père et fils furent déposés et enfermés dans un cloître où Memmo mourut déjà six jours après.

« C'était, dit M. Rambaud, une habitude prise chez les doges du xe siècle d'envoyer leurs fils faire un voyage à Byzance; à leur retour, enrichis des présents de l'empereur, décorés du protospathariat, ils paraissaient avoir plus de droit à succéder à leur père; ils avaient comme retrempé leur légitimité dans l'éternelle légitimité impériale. Le voyage à Byzance créait même une sorte de droit d'aînesse entre les fils d'un doge; ce n'était pas le premier né qui était le premier associé à son père, mais celui qui le premier avait vu Byzance (3). » Souvent même l'héritier

(1) Voy. dans Molmier, *Le Trésor de la basilique de Saint-Marc à Venise*, p. 65, les résultats nouveaux de l'enquête à laquelle s'est livré M. Veludo au sujet de ce monument splendide. Voyez aussi le mémoire plus ancien de Belloumo. La partie supérieure de la *Pala* a probablement été enlevée en 1204 de l'église du célèbre couvent du Pantocrator à Constantinople.

(2) La douzième plutôt, ainsi que l'a prouvé Gfrœrer, *op. cit.*, I, p. 355.

(3) Les titres de la hiérarchie byzantine que le basileus décernait en ces occasions au doge semblent avoir souvent été tenus en plus haute estime par celui-ci que son propre titre

présomptif prolongeait son séjour dans la Ville gardée de Dieu, et on conçoit combien ces circonstances étaient faites pour rendre plus étroits les liens existant entre Venise et ses impériaux suzerains.

Pierre II avait donc été élu doge à la place de Memmo, en 991, à l'âge de trente ans, alors que la République venait de traverser des années de luttes civiles abominables qui avaient subitement arrêté l'expansion de sa fortune encore fort modeste. Cet homme remarquable joignait à un sentiment patriotique profond un esprit large autant que dénué de préjugés. Son long règne, qui nous a été raconté jusqu'en 1008 par le diacre Jean dans son célèbre *Chronicon Venetum*, ce règne si favorisé par la minorité d'Othon III, autant que par les embarras de toute sorte qui accablaient le gouvernement de Basile II, fut, dès le début, consacré à un but unique, relever la naissante puissance vénitienne abattue par tant de calamités, relever l'éclat et la richesse de sa ville natale, développer surtout son commerce, source exclusive de cette richesse. Aucun doge avant lui ne contribua aussi puissamment à la grandeur de sa patrie. Son premier soin avait été précisément de renouer ces relations commerciales et de bon voisinage de la République, interrompues par les événements, aussi bien avec l'empereur d'Allemagne qu'avec le Palais Sacré de Constantinople, même avec « tous les princes musulmans sans exception ». Tous ceux-ci, dit la *Chronique*, reçurent la visite des ambassadeurs de Venise (1). Dès 988, la République avait bien déjà renouvelé avec l'empire d'Occident, c'est-à-dire avec l'impératrice Théophano, régente pour son fils Othon III, l'accord jadis conclu avec Othon II, et les Vénitiens s'étaient engagés à apporter chaque année au palais impérial un pallium ou manteau d'apparat en signe de vassalité, plus un tribut de cinquante livres d'argent. Mais du côté de Constantinople, Venise s'était vue contrainte de demeurer sur l'expectative.

Cette fois, il n'en avait point été de même. Partout, c'est-à-dire à Byzance et probablement aussi à Alep, à Damas, au Kaire, à Kairouan, à Palerme, les ambassadeurs du doge Pierre II avaient été reçus avec

de premier magistrat de la République. Bien des documents contemporains en sont une preuve dans lesquels tantôt le titre byzantin figure avant celui de doge, tantôt même figure seul. Voy. Tafel et Thomas, *op. cit.*, *passim*.

1. Il y a évidemment là quelque exagération. Voy. Heyd, *op. cit.*, I, p. 114.

bienveillance et avaient rapporté à Venise les réponses les plus satisfaisantes.

A Constantinople, ils avaient obtenu ce qu'ils demandaient de la part du doge, c'est-à-dire la réduction des droits frappés dans l'empire grec sur les navires marchands vénitiens. On conserve encore à Venise dans le *Codice diplomatico Sancti Marci Trevisaneo* une copie malheureusement très incomplète, traduite en latin affreusement barbare, du texte du chrysobulle (1) délivré à cet effet par les basileis, chrysobulle daté du mois de mars de l'an 992 (2), l'année après l'élection de Pierre II, et par lequel les empereurs Basile II et Constantin concèdent aux commerçants de Venise les plus nombreux et importants privilèges commerciaux dans leurs États.

L'insolente hauteur, la mauvaise volonté de l'administration byzantine, principalement de ses employés inférieurs, hauteur et mauvaise volonté dont les récits de l'évêque Luitprand nous fournissent la si vivante peinture (3), étaient, en effet, causes que, depuis un temps immémorial, les marchands de Venise se voyaient à tout propos contraints à payer dans les divers ports de l'empire des droits complètement en désaccord avec ceux énoncés par les plus récentes conventions, droits qu'ils devaient acquitter contre toute justice pour éviter une perte de temps précieux et une foule d'autres ennuis. Paralysés par les récentes guerres intestines si désastreuses de la République, ils avaient dû souffrir que leurs navires venant de Venise ou de tout autre port payassent avant leur arrivée à Constantinople, dès leur passage au détroit d'Abydos, les Dardanelles d'aujourd'hui, des droits souvent de quinze fois supérieurs, — le chrysobulle impérial l'avoue après enquête! — à la quotité de tout temps

1 Dandolo confirme ce succès remporté par l'ambassade envoyée par Pierre Orseolo à Byzance dès le début de son règne et insiste sur l'importance de ce chrysobulle et sur les avantages considérables accordés par tout l'empire aux négociants vénitiens à cette occasion.

2 Voy. Tafel et Thomas, *op. cit.*, dans les *Fontes rer. austr.*, *Abth. II.*, *Diplom. et Acta*, t. XII, 1re partie, Vienne, 1856; *Urk. zur. alt. Handels- und Staatsgesch. der Rep. Venedig*, pp. 36-39. Voy. aussi Zachariæ von Lingenthal *Jus gr.-rom.*, t. III, p. 304. Sur cette date de 992 qui ne se trouve pas indiquée dans le document où ne figurent que la mention du mois de mars et celle de l'Indiction et sur ce qu'elle doit être préférée à celle de 991 donnée par Tafel et Thomas et aussi par Muralt, *op. cit.*, I, p. 573, voy. Kohlschuetter, *op. cit.*, pp. 11 à 14 et p. 66. Voy. aussi *Chron. Dand.* (dans Muratori, *SS. R. It.*, XII, 233).

3 Voy. *Un empereur byzantin au Xme siècle*, pp. 649 et 654.

exigible par les traités, soit trente sous d'or et plus lorsqu'ils n'en devaient, en réalité, pas tout à fait deux. Une enquête, faite probablement à la requête de l'ambassadeur du doge Pierre II, avait démontré la réalité de ces exactions.

Pierre, en conséquence, avait, par la bouche de son envoyé, réclamé le rétablissement pur et simple des anciens droits et avait obtenu gain de cause. Par ce précieux chrysobulle délivré au nom des deux basileis, sur la prière du doge et de ses sujets, il avait été convenu que tout navire vénitien chargé de marchandises purement vénitiennes venant de Venise ou de tout autre port à destination de Constantinople payerait au péage d'Abydos un droit de deux sous d'or à la montée, de quinze au retour, soit en tout de dix-sept sous d'or. Le droit de sortie, comme l'a fort bien fait remarquer M. Heyd, pouvait sans inconvénient être ainsi plus élevé que celui d'entrée parce que les Vénitiens exportaient de l'empire grec des produits incomparablement plus fins et plus chers que ceux qu'ils y importaient.

CHAPITEAU d'une des nefs du Dôme de Torcello aux environs de Venise, construit vers l'an 1008. — (R. Cattaneo, L'Architettura in Italia, etc.)

Cet arrangement qui imposait la valeur vraie de la marchandise telle que la payaient, par exemple, les Pisans ou les Génois, était infiniment avantageux pour ce commerce d'objets de luxe tels qu'étoffes de soie, vêtements de tissus précieux, etc. Mais le nouveau doge obtint pour ses ressortissants le rétablissement d'un privilège encore bien autrement

important et qui devait assurer à ces nouveaux arrangements commerciaux durée et consistance. Il fut convenu que, pour ôter tout prétexte au rétablissement de ces surtaxes contre lesquelles les Vénitiens avaient si vivement réclamé, tous leurs marchands trafiquant dans la capitale de l'empire grec demeureraient soumis à la seule et unique juridiction d'un des plus hauts fonctionnaires impériaux du ministère des finances, le « logothète du drome » (1). Lui seul aurait, « comme c'était l'ancienne tradition », le droit de percevoir la taxe. Lui seul serait appelé à juger les marchands vénitiens suivant les vieilles coutumes, à décider de leurs différends entre eux comme avec d'autres, de procéder à la visite de leurs navires et de leurs cargaisons. Seul, et seulement pour des motifs graves, il aurait le droit de les retenir au port plus de trois jours.

Le chrysobulle faisait défense expresse à tous les employés inférieurs, « notaires, parathalassites, liméniarques, hypologues du genikon, etc., » du port de Constantinople, à tous commerciaires de la douane d'Abydos, de s'immiscer d'une manière quelconque dans la visite des bâtiments vénitiens.

On voit de quelle importance étaient pour cette nation de commerçants les concessions à eux faites par ce chrysobulle de l'an 992. Elles les mettaient dans la possibilité de livrer leurs marchandises à des prix bien inférieurs à ceux de leurs autres concurrents étrangers, les Amalfitains, par exemple, car ces privilèges obtenus par eux constituant une faveur toute spéciale, le chrysobulle en interdisait du même coup l'octroi non seulement « aux Juifs et aux Longobards » mais encore « aux Amalfitains » même « aux commerçants de Bari (2) qui étaient pourtant propres sujets de l'empire ». Le chrysobulle édictait même la peine de la confiscation pour tout navire vénitien qui transporterait des marchandises de ces provinces en les déclarant siennes. Certes les Amalfitains qui avaient été les premiers à faire le commerce d'Occident avec l'empire grec, qui avaient

(1) « *Logotheta de diorno* » pour « *de dromo* ».

(2) « *Longombardos de civitate Bari* ». C'est là une preuve du développement qu'avait pris le commerce entre Constantinople et cette ville de Bari à la population d'ailleurs fortement mélangée d'éléments grecs. Voy. Heyd, *op. cit.*, I, p. 96. Certainement les gens de Bari ne se seraient pas trouvés désignés nominativement dans ce document s'ils n'avaient pas entretenu des rapports nombreux et fréquents avec la capitale de l'empire.

été les premiers en Italie à avoir à Byzance une colonie régulièrement organisée avec place dans le port, quartier et bazar (1), jouissaient à Constantinople des privilèges les plus étendus, mais, dans ce moment, ils étaient certainement fort mal en cour au Palais Sacré parce qu'ils s'étaient vus contraints de reconnaître la suzeraineté de l'empereur Othon II en Italie et on n'y était pas fâché de les priver de ces mêmes privilèges en avantageant leurs concurrents à leur détriment.

Les Vénitiens n'obtenaient toutefois tant d'avantages qu'en consentant de leur côté à quelques concessions importantes. D'abord, autant qu'on en peut juger par la lecture difficile du texte de ce chrysobulle, ils s'engageaient à nouveau, comme dans l'accord de 971 (2), à mettre certaines bornes à leur commerce avec les Sarrasins. Ensuite, condition plus humiliante, ils devaient se tenir constamment prets à fournir leurs vaisseaux pour la défense de l'empire comme pour le transport des troupes impériales allant tenir garnison en Longobardie, c'est-à-dire dans les thèmes d'Italie. On allait voir dix ans après, précisément à ce siège de Bari que je suis en train de raconter, la première application sérieuse de cet article de la convention qui fut cette fois le salut de la capitale des Byzantins en Italie.

Le document se termine par la menace de la colère et de l'indignation impériales pour quiconque transgresserait les dispositions dudit chrysobulle scellé de la bulle d'or impériale. La bulle d'or, hélas! a disparu avec le document original.

Vers les environs de l'an 977, « durant le règne du pape Grégoire V, après que ce pontife eut été replacé sur le trône de saint Pierre par l'empereur Othon III », les *Chroniques* de Jean Diacre et de Dandolo racontent que, sur la demande expresse des basileis, le fils aîné du doge Pierre Orseolo, Jean, se rendit, comme presque tous ses prédécesseurs, à Constantinople, où il reçut un accueil des plus flatteurs. Il s'en retourna chargé d'honneurs et de magnifiques présents. Mais les relations entre Vénitiens et Byzantins devaient bientôt devenir plus cordiales et plus étroites

1 Dès avant 1068, alors que les Vénitiens n'obtinrent ces mêmes privilèges pour la première fois qu'en 1082 en même temps que la liberté commerciale la plus complète.

2 Voy. *Epopée*, I, p. 240; Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 25.

encore. On se rappelle que les cités maritimes et les îles nombreuses du rivage de l'antique Liburnie comme de la Dalmatie : Veglia, Arbe, Cherso, Lussin, Zara, Trau, Spalato, Raguse et tant d'autres constituant avec leur population de pure origine romaine le thème dit de Dalmatie, reconnaissaient encore à cette époque, du moins nominalement, l'autorité du gouvernement impérial. Séparées entièrement du reste de l'empire par l'immensité du royaume bulgare et des autres terres slaves hostiles à Byzance, situées par mer à une grande distance de Constantinople, ces belles contrées se trouvaient en outre exposées aux attaques incessantes de divers voisins immédiats, eux aussi d'origine slave, surtout de la sauvage nation croate dont la puissance s'étendait depuis Fiume jusqu'à l'embouchure de la Kerka près de Sébénico, puis encore des fameux pirates Narentans (1) et des Zachlumiens (2).

PLAQUE de marbre du Dome du Torcello près de Venise construit vers l'an 1008. — (*R. Cattaneo*, L'Architettura in Italia, etc.)

En l'année 1001 (3), la ville de Zara, siège du « catépano » impérial du thème de Dalmatie, qui, à ce moment, était un certain Majus (4), avait été surprise par une attaque des Narentans. Ces barbares avaient emmené

1 Entre les embouchures de la Kerka et de la Narenta.

2 Entre l'embouchure de la Narenta et Raguse.

3 Et non 998, ni 1000, comme le dit Heyd, *op. cit.*, p. 115. Sur la date de cette courte mais glorieuse campagne des Vénitiens, voy. Kohlschuetter, *op. cit.*, note 3 de la page 39.

(4) Farlati, *Illyricum Sacrum*, t. V, p. 41. C'est par ce document contemporain que nous connaissons le nom de ce personnage qui, dès 986, s'intitule (Lucius, *op. cit.*, II, 9, p. 81) « maire de Zara et proconsul des Dalmaties : « *prior supradictæ civitatis et proconsul Dalmatarum* ». Ramband, *op. cit.* p. 173.

en esclavage quarante des principaux habitants. Une réunion des délégués de tous les centres dalmates romains ne se sentant pas de force à châtier ces pirates, estimant qu'on n'avait guère d'espoir de recevoir un secours de Constantinople, résolut de réclamer l'appui de Venise. Malgré qu'on reconnût la suzeraineté des basileis, malgré qu'on nommât ceux-ci les premiers dans les prières et que les actes administratifs des communes dalmates portassent leurs noms en tête, on se sentait si complètement abandonné d'eux que tout naturellement on se tournait vers la jeune République qui naissait à la puissance sous le gouvernement énergique de son doge. On dépêcha une ambassade à Pierre Orseolo, lui offrant de reconnaître sa suzeraineté sur toutes les communautés romaines de Dalmatie s'il consentait à délivrer leurs habitants des incessantes attaques des maudits pirates slaves alliés du prince des Croates. Pierre, qui voulait en finir avec le honteux tribut que la République payait à celui-ci, donna à ces demandes son acceptation immédiate. En mai, le jour de l'Ascension, certainement avec l'assentiment du basileus Basile, il mit à la voile à la tête d'une flotte formidable. Accueilli en maître à Ossero, capitale des îles Cherso et Lussin, il fut reçu de même à Zara où le « proteuon » ou premier magistrat de la ville et tous les grands, les évêques et les premiers magistrats d'Arbe et de Veglia, lui prêtèrent serment avec cette seule restriction, acceptée d'un commun accord, que le nom du basileus suzerain serait encore prononcé avant le sien dans les prières publiques dans les églises.

PUITS VENITIEN des environs de l'an 1000. — R. Cattaneo, L'Architettura in Italia, etc.)

Puis ce fut le tour de Biélograd qui alors était la capitale du royaume de Croatie et qui aujourd'hui se nomme Zara Vecchia. Assiégée par le doge, cette forte cité dut se rendre et prêter serment au vainqueur. Il en fut de même de Trau. Le grand joupan de Croatie, qui d'abord avait voulu résister, dut se soumettre aussi et demander la paix. De Traü le doge et sa flotte gagnèrent Spalato blottie au pied des ruines gigantesques du palais de Dioclétien. L'archevêque prêta à Pierre serment de fidélité. Le prince des Narentans aussi obtint la paix à condition de se reconnaître vassal du doge et de renoncer à molester les marchands de Venise. La dernière cité dalmate qui se rendit fut Curzola cachée dans son île. Lagosta, une autre île, repaire principal des pirates de l'Adriatique, où tant de fois les citoyens de Venise avaient été dépouillés, « laissés tout nus sur leurs vaisseaux », fut assiégée et prise par Orseolo. Humiliée, jadis imprenable, elle dut se rendre à discrétion. Ses remparts furent rasés jusqu'aux fondements. Elle resta au milieu de l'Adriatique comme un monument de la nouvelle puissance de Venise, comme un enseignement pour la Croatie terrifiée.

A son tour l'archevêque de Raguse prêta serment de fidèle vassal. Ainsi, après avoir été reçu partout avec les croix et les bannières, le doge se fit partout jurer obéissance. L'expédition qui, très rapidement, venait de porter si haut dans toutes ces régions le nom de Venise, n'avait pas duré deux mois. Elle a eu un brillant et minutieux historien en la personne du diacre Jean, propre chapelain du doge. En ce jour l'Adriatique devint, réellement, une mer vénitienne.

Pour le moment toutes ces villes romaines de Dalmatie durent prêter serment de fidélité et payer tribut, en échange de quoi on leur assura la protection de Venise. Pour le reste on leur laissa provisoirement tous leurs anciens droits, toutes leurs institutions (1). C'était la première grande conquête des Vénitiens. C'était un lambeau de plus de l'empire de Constantin qui se détachait de la couronne de ses successeurs. Tout le temps que dura Venise, ces premières provinces acquises par sa naissante puissance portèrent le nom caractéristique d'*Acquisto vecchio*.

(1) Immédiatement après son retour à Venise, Pierre Orseolo envoya, pour le représenter, à Spalato son fils Othon, à Doubrownik son petit-fils Pierre et à Zara Maffei Giustiniani. Voy. Rački, *Borba*, etc., p. 92.

Par cette brillante campagne que la République célébra désormais chaque année dans la fête fameuse du mariage du doge avec l'Adriatique, Venise devenait d'un coup la maîtresse incontestable de cette mer. Dès lors Pierre Orseolo ajouta à son titre de duc des Vénitiens celui de « seigneur et duc des Dalmates » (1). Tout cela, du reste, se fit avec les formes nécessaires pour ménager l'incurable orgueil de la cour de Constantinople. La *Chronique* fameuse de Dandodo (2) dit expressément que remise fut faite du thème de Dalmatie aux Vénitiens par les basileis, « sur la prière qu'ils en firent et après qu'ils eurent demandé la permission d'y gouverner au nom de ceux-ci ». Basile II n'était pas fâché de se décharger sur la jeune République du fardeau de la garde de ces cités perdues à l'extrémité occidentale de son empire. Tout continuait à aller pour le mieux pourvu que la fiction de la toute-puissance impériale se maintînt sauve. Le doge de Venise, pour cette étonnante chancellerie byzantine, demeura simple administrateur du thème dalmate au nom des très puissants et pieux empereurs et reçut, à cet effet, les titres palatins de patrice et d'anthypatos (3).

Le grand doge Pierre Orseolo n'entretenait pas des relations moins actives et moins intimes avec l'empereur Othon III qu'avec les basileis de Roum. Au printemps de l'an 996, lors de sa première expédition en Italie, le jeune césar germanique avait été reçu à la descente du Brenner, à la frontière d'Italie, par les envoyés du doge qui lui avaient souhaité la bienvenue. A Vérone, nouvelle ambassade vénitienne, amenant le plus jeune fils d'Orseolo qui, en signe d'étroite alliance, reçut le sacrement de la confirmation en présence de l'empereur. Celui-ci fut son parrain en cette circonstance et lui donna son nom d'Othon en place de celui de Pierre que le jeune homme avait reçu au baptême. De même, lors de sa seconde venue dans la Péninsule, l'empereur avait descendu, au commencement de l'an 998, le cours du Pô sur le vaisseau magnifiquement orné du doge

1. Nous verrons que la République, encore sous le règne de Basile, en 1018, eut à défendre cette nouvelle conquête contre les agressions du roi de Croatie. Cet ennemi immémorial des communautés latines de Dalmatie, engagea à cette époque, avec leurs nouveaux protecteurs, une lutte tenace.

2. P. 227. Doc. XIV de Tafel et Thomas.

3. Proconsul. — Voy. sur cette conquête des rives de l'Adriatique par le doge Pierre Orseolo, un chapitre très intéressant (chap. XXXI) de l'histoire de Venise jusqu'en 1084, qui forme le tome I des *Byzantinische Geschichten* de A. Fr. Gfrœrer.

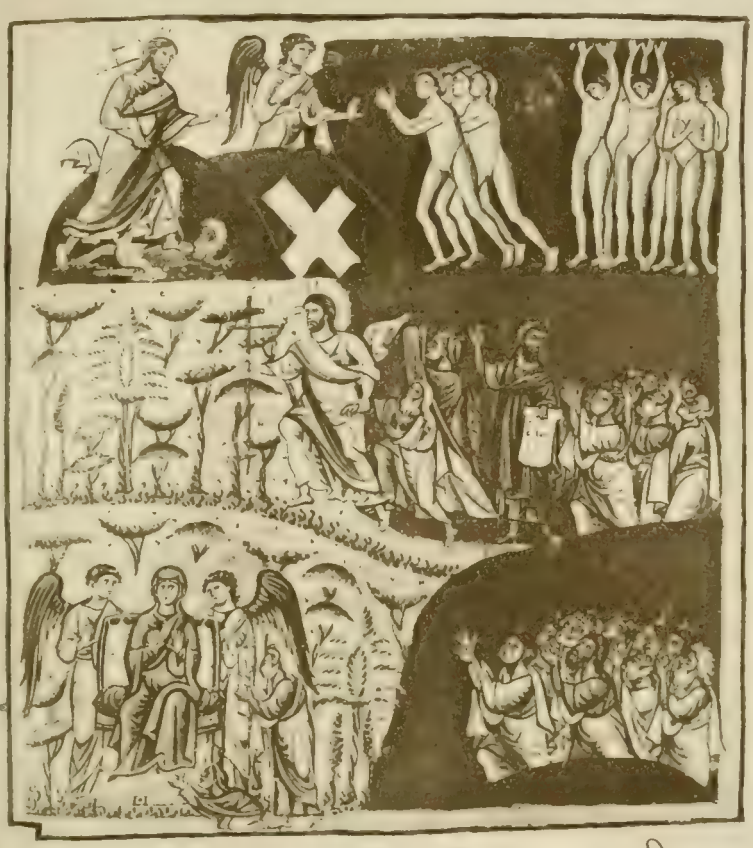
en compagnie de ce même fils de celui-ci. Lors de son troisième voyage en Italie enfin, Othon avait eu avec Orseolo en cette même année 1001, après Pâques, cette fameuse entrevue mystérieuse dans Venise, organisée par l'entremise de son ambassadeur Jean Diacre en personne. En secret, dans ces heures nocturnes célèbres, le jeune souverain avait admiré, d'une fenêtre du palais ducal reconstruit, Saint-Marc également rebâti. En secret il avait exprimé à son hôte son admiration pour la manière dont celui-ci après avoir relevé la jeune République la gouvernait à travers tant d'écueils. Jusqu'à sa mort prématurée, Othon devait demeurer l'ami et le protecteur dévoué du doge. Il avait encore, honneur suprême, tenu une des filles d'Orseolo sur les fonts baptismaux.

CALICE en calcédoine avec monture d'argent doré. — X^e ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

On en était là lorsque dans l'année 1003 (1) survint ce siège de Bari par les Sarrasins.

Venise, bien que naissant seulement à la puissance, pratiquait déjà la politique d'égoïsme dont elle devait retirer plus tard un si grand fruit. Alors déjà elle n'était prompte à se dévouer pour les autres que lorsque son intérêt se trouvait en cause, surtout lorsque la sécurité de l'Adriatique était menacée. Dès que la nouvelle de l'agression formidable des Arabes contre Bari fut parvenue aux conseils de la République, on y comprit que c'en serait fait de la puissance vénitienne en ces parages si on laissait les Musulmans s'emparer d'une des plus fortes places de guerre, d'un des

1. Kohlschmetter, *op. cit.*, p. 52, note 2, dit 1002. Les *Annales barenses* disent 1003. Amari a adopté la date de 1003, s'appuyant sur le témoignage de Jean Diacre, témoignage contre lequel s'élève Gfrörer, *op. cit.*, I, note de la page 414. Cette date est difficile à établir avec précision.



principaux ports de cette mer. Le peuple de Saint-Marc entretenait à ce moment les relations les meilleures avec l'empire d'Orient. On se rappelle que Basile avait conféré au doge le titre de patrice. On se rappelle surtout ce chrysobulle de 992 qui, en échange de grands privilèges à eux restitués, obligeait les Vénitiens à accourir à la première réquisition à la rescousse des terres byzantines d'Italie menacées par les Sarrasins. Une expédition fut incontinent décidée pour voler au secours du « catépano » assiégé dans Bari.

CALICE BYZANTIN en onyx avec monture d'argent doré, émaillé, ornée de gemmes et de perles. — X^e ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

Le doge Pierre Orseolo en prit en personne le commandement et fit voile le jour de la Saint-Laurent, en août. Le 6 septembre, probablement après avoir pris en route des renforts dans les villes dalmates, probablement aussi après avoir été retenue par des vents contraires, la flotte chrétienne arriva en vue de Bari qui tenait encore, bien qu'enserrée de toutes parts par l'ennemi musulman. La joie fut grande dans la malheureuse cité en proie à toutes les épouvantes, déjà même, paraît-il, à toutes les horreurs de la famine. En vain la cavalerie arabe se déploya sur le rivage, en vain les navires sarrasins tentèrent de s'opposer à l'effort des Vénitiens. Ils ne purent les empêcher d'entrer dans le port, de ravitailler Bari affamée qui les reçut avec

honneur et gratitude, de s'entendre surtout avec la garnison byzantine pour une action commune. Une lutte violente, terrible, éclata sur terre et sur mer. Durant que les Vénitiens attaquaient la flotte sarrasine, la couvrant de feu grégeois, Grégoire Trachaniotis opérait une sortie générale. Trois jours entiers on se battit sans arrêt à l'arme blanche tout autour de la ville sur terre comme sur mer. Les machines de guerre couvraient les combattants de javelots garnis de pièces d'artifice qui s'enflammaient en chemin. Le spectacle de ces guerriers de tant de nations chrétiennes : Vénitiens, Longobards, Grecs de pure origine, Russes, Asiatiques de toutes races, unis pour la défense commune contre les Agarènes impies, épouvanta une fois de plus ces beaux lieux destinés à être incessamment le théâtre de tant de scènes effroyables ou tragiques. Le « catépano » faillit tomber aux mains de l'ennemi dans les rangs duquel combattaient de nombreux Longobards rebelles. Enfin, dans le courant de la troisième nuit, les chrétiens l'emportèrent. Safi, voyant qu'il allait avoir le dessous, s'enfuit secrètement, profitant des ténèbres. C'était encore en septembre, le 22 probablement. Nous ne savons pas autre chose (1).

« Les bourgeois de Bari, dit Jean Diacre qui est ici notre source presque unique, tinrent alors en grand honneur et respect le nom du doge Pierre qui, poussé par la crainte de Dieu et non par aucun mobile terrestre, les avait ainsi tirés de leur détresse. » « L'honnête écrivain, dit fort bien M. Moltmann, voyait les choses d'un point de vue un peu exclusif. Les Vénitiens, outre qu'ils étaient tenus par leurs engagements avec les basileis, engagements résultant des conventions renouvelées en 992, avaient un intérêt capital, maintenant qu'ils étaient devenus les rois de l'Adriatique par la conquête de la rive orientale de celle-ci, à ne pas permettre aux Sarrasins de prendre pied sur la rive opposée. »

(1) Muralt place également à l'an 1003 cette délivrance de Bari (voy. la note de la page 320). Jean Diacre donne la date de 1004 avec tous les détails sur l'affaire. — Dans cette même année 1004, les Musulmans s'emparèrent de Caralis de Sardaigne (*Breviarium hist. pisanæ*). L'an d'après, donc en 1005 et non 1006 ; voy. Amari, *op. cit.*, II, 342, note 1, les forces chrétiennes et sarrasines opposées, en nombre moins considérable que devant Bari, engagèrent encore une bataille navale bien plus disputée. Celle-ci eut lieu le 6 du mois d'août devant Reggio. Les Pisans, désormais émules des Vénitiens, y battirent les Arabes. *Chronica varia pisana*, Muratori, t. VI, pp. 167 et 167.

Les basileis, délivrés par leur vassal de ce grand péril, comblèrent de leurs faveurs le vaillant héros. De Bari même où il avait reçu du « catépano » l'accueil d'un libérateur, Pierre avait dépêché à Constantinople des envoyés pour annoncer sa victoire au Palais Sacré (1), puis il était de suite reparti pour Venise. Les basileis, autant pour lui témoigner leur reconnaissance, que pour se ménager à l'avenir un secours aussi précieux, lui firent alors demander avec instance de leur envoyer, une fois encore, son fils Jean. On se rappelle que ce jeune prince avait déjà paru à Constantinople vers 998. Depuis peu, il était associé au pouvoir paternel. Cette fois Basile, pour s'attacher définitivement cette puissante famille des Orseolo, avait décidé de donner à Jean en mariage une jeune patricienne de sa cour, Marie, fille de Léon Argyros, un des plus hauts personnages de l'empire, magistros, puis domestique des Scholes, de l'illustre famille cappadocienne de ce nom. Marie était la sœur de ce Romain Argyros qui, plus tard, devait devenir l'époux sexagénaire de l'impératrice Zoé (2), la sœur aussi de Basile Argyros qui commanda en 1011 les forces impériales en Italie et fut plus tard envoyé en mission en Aspracanie.

Le doge ne pouvait que souscrire avec empressement à une offre aussi flatteuse. Jean Orseolo, avec son tout jeune frère Othon, le filleul de l'empereur allemand défunt, certainement accompagné aussi d'une suite brillante, se rendit par mer dans la Ville gardée de Dieu. Là, il reçut en pompe des mains des basileis sa gracieuse fiancée. Le mariage fut célébré, probablement dans Sainte-Sophie, la Grande Église, dans la plus somptueuse solennité. Les deux basileis et le patriarche placèrent de leurs mains des diadèmes d'or sur les têtes des deux jeunes gens. Une pro-

1) *Chron. venet.*, 35-40.

2) Le *Chronicon venetum* et Dandolo disent à tort que cette jeune patricienne, « fille d'Argiropoulo », était nièce de l'empereur Basile, « fille de sa sœur ». Gfrœrer pense que son frère Argyros dont nous ignorons le prénom, était le fils de ce Léon Argyros auquel Romain Lécapène avait donné en mariage une de ses filles, Agathe. Dans ce cas, Marie eût été vraiment de sang impérial, propre cousine issue de germain des basileis. Skylitzès, le seul des Byzantins avec Cédrénus (II, 452) qui parle de cette jeune femme et semble placer la date de son mariage à plusieurs années auparavant, est fort mal renseigné sur tous ces points. Il dit seulement que l'empereur donna en mariage la fille d'Argyros, sœur de Romain, à l'« archôn » de Vénétie et le créa patrice. En réalité, il s'agissait non du doge mais de son fils. Il est vrai que Jean, associé au trône par son père, pouvait passer également pour l'« archôn » de Venise.

cession, telle que Byzance seule pouvait en donner le spectacle éblouissant, les reconduisit au Palais Sacré où des fêtes brillantes célébrèrent cette union, gloire insigne de la famille des Orseolo.

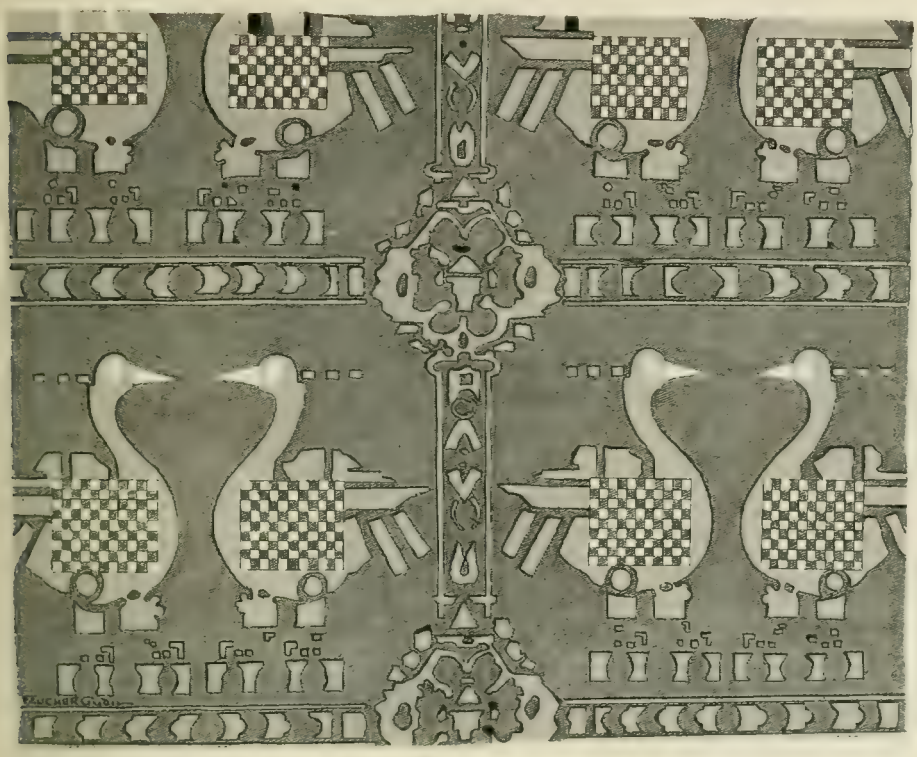
Basile qui tenait essentiellement à faire de l'héritier de Pierre un vassal et un habitué de sa cour, ne souffrit pas que le jeune couple reprît aussitôt la route de Venise. Il retint Jean Orseolo au Palais Sacré durant que lui-même allait conduire une nouvelle campagne en Bulgarie. Seulement à son retour il autorisa le nouveau patrice à rentrer enfin dans sa patrie, chargé des dons de la munificence impériale. Parmi ces présents, nul ne parut plus précieux aux dévots Vénitiens que celui des reliques de sainte Barbara, trésor d'un prix inestimable. Qui sait si parmi les admirables joyaux d'orfèvrerie byzantine qui forment aujourd'hui encore la gloire de l'incomparable trésor de Saint-Marc, il ne s'en trouve point qui aient été rapportés de Constantinople en l'an 1005, par le jeune patrice Jean Orseolo et son épouse asiatique ?

CALICE BYZANTIN en albâtre avec monture en argent doré, gemmée — X^e ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

A Venise, d'autres fêtes, « telles que jamais la Ville n'en avait encore vues de pareilles », accueillirent le couple princier. Bientôt la jeune dogaresse donna à son époux un fils qu'on nomma Basile en l'honneur du grand basileus régnant. Hélas ! tout ce bonheur fut de courte durée. Dans le courant de l'année 1096, surtout en 1007, une peste effroyable, probablement apportée d'Afrique, décima l'Italie comme l'Allemagne. Parmi ses infinies victimes, Venise en compta de nombreuses, deux surtout, la

pauvre princesse Marie [1] et son époux Jean Orseolo, morts à seize jours de distance.

Ils furent amèrement pleurés de tous. Othon Orseolo, âgé de quatorze ans, succéda à son frère Jean en qualité de co-régent aux côtés de son père. Pierre, bien probablement terrassé par la mort de ce fils tant aimé,



ETOFFE BYZANTINE du Trésor d'Aix-la-Chapelle ayant servi à envelopper des reliques. — X^e ou XIe Siècle. — Cahier et Martin, Mélanges d'archéologie.)

mourut lui-même peu après, en 1009. Il n'avait que quarante-huit ans. Le grand fondateur de la gloire de Venise fut enterré dans la pittoresque

1 Du Cange et beaucoup d'autres auteurs ont à tort confondu cette Maria Argyropoulo avec une autre princesse vénitienne du même nom, épouse du doge Domenico Selvo (1071-1084), soixante années plus tard. Voy. Moltmann, *op. cit.*, note 4 de la page 57.

Voyez dans Gfrœrer, *op. cit.*, I, 321, les récits de Pierre Damiani sur les goûts raffinés de la jeune princesse byzantine qui tant scandalisa, par son élégance, les rudes Vénitiens. Elle refusait de se laver dans de l'eau ordinaire, prenant des bains de rosée. Au lieu de manger ses aliments avec ses mains, comme le commun des mortels, elle se les faisait découper en petits morceaux par ses eunuques, puis les portait à sa bouche au moyen d'une fourchette d'or à deux dents. Ses appartements fleuraient les plus exquis parfums.

église de San-Zaccaria. Le temps ne nous a conservé aucun débris de cette sépulture illustre [1].

[1] Voici un passage de Zampélios dans ses Ἰταλοελληνικά, pp. 226 sqq. qui résume très nettement les aspirations byzantines à l'endroit de l'Italie :

« Basile Ier n'appartenait pas à cette catégorie de monarques qui s'imaginent que leurs conquêtes sont éternelles. Voyant les Italiens exulter de joie du départ des Allemands, après la déroute de Stilo, et du même coup, le parti hellène relever la tête, il reprit pour son compte la grande idée qui avait troublé le sommeil du premier des empereurs isauriens et aussi celui de Nicéphore Phocas, l'idée de réunir l'empire d'Orient et celui d'Occident. Et pour affermir sa domination il entreprit d'implanter en Italie, aussi profondément que possible, les racines de l'hellénisme.

« Si aucun document ne confirme en termes exprès que tel fut le plan de Basile, la preuve du moins en est dans les faits :

« D'abord, les Grecs s'emparent à nouveau de toutes les places d'Apulie et de Calabre, dès le lendemain de la défaite des impériaux.

« C'est un fait encore que les princes longobards, qui auparavant avaient combattu les Grecs, se virent obligés de reconnaître une fois de plus l'hégémonie de Basile et de l'adorer comme leur maître suprême.

« Autres témoignages historiques : les mesures très sévères édictées pour étouffer toute velléité d'opposition et pour réprimer tout élément hétérogène ;

« La création de la charge de « δούξ Ἀπουλίας καὶ κατεπάνω Ἰταλίας » ;

« L'organisation de tribunaux politiques et militaires ;

« La concentration des forces navales ;

« L'ouverture d'arsenaux et de chantiers ;

« La consolidation de l'Église d'Orient ;

« Finalement, les passions politiques pour ou contre la domination byzantine se réveillent et, jusqu'à l'arrivée des Normands, livrent l'Apulie aux luttes intestines et à la discorde. Ceci prouve l'existence d'un esprit national poursuivant l'affranchissement de la Péninsule, mais aussi la ferme intention de la cour de Byzance de fortifier par tous les moyens, licites ou illicites, sa domination sur la fraction insoumise de ses sujets italiens.

« Après la mort d'Othon, il se forma à Rome un parti ayant pour but de secouer le joug odieux des Allemands; naturellement ce parti se tourna vers l'empire byzantin dont il espérait aide et protection. Boniface VII, chassé de Rome par Othon un mois après son élection (974), s'était réfugié à Constantinople auprès de Jean Tzimiscès. Il avait offert à Basile et à Constantin la couronne impériale d'Occident à condition d'être réintégré sur la chaire de saint Pierre. Rappelé par Crescentius et élevé de nouveau au pontificat, il ne cessa de combattre la domination allemande et d'influencer ses amis en faveur des Byzantins.

« D'ailleurs comment pourrait-on expliquer autrement l'introduction de la langue grecque dans les contrats et devant les tribunaux? On trouve, pour cette époque, de nombreux documents italiens rédigés en langue grecque; le fait est significatif.

« Les historiens modernes n'ont pas suffisamment tenu compte de l'ambition des Byzantins d'unir l'empire de Charlemagne à celui de Constantin.

« Lorsque Philagathos eut été chassé du trône archiépiscopal de Plaisance, il s'enfuit à Constantinople où on lui fit le meilleur accueil. Il y resta plusieurs années. Cependant tous les ennemis des Allemands, tous les anciens partisans des Grecs, tous les amis de Crescentius, tous ceux enfin qui désiraient la liberté du Saint-Siège, éprouvaient le besoin d'avoir à leur tête un prélat vertueux et courageux; — ils portèrent leurs regards sur Philagathos. Mais le temps manqua au nouveau pape, Jean XVII, pour mettre à exécution le plan conçu entre lui et l'empereur Basile. Othon III accourut en Italie. Crescentius et les siens se réfugièrent dans le château Saint-Ange ; Othon les y assiégea, fit tuer Crescentius et infligea à Philagathos un cruel supplice. Basile fut vivement ému par cette nouvelle; toute la Grèce prit le deuil.

« Mais la persévérance de la cour de Byzance ne fut pas ébranlée par cette catastrophe. Les plus sérieux d'entre les politiques avaient comme un pressentiment que le jour où les Grecs perdraient l'Italie, ils cesseraient d'appartenir à la famille européenne pour devenir uniquement une puissance asiatique.

De l'administration intérieure de Basile II, durant toute cette longue période, nous ne savons, hélas! presque rien. Il nous est demeuré cependant quelques-unes de ses Novelles. Presque toutes sont dictées par le noble désir de préserver les sujets pauvres de l'empire contre les empiètements de la grande propriété, puis encore par la nécessité d'assurer la rentrée plus régulière et plus complète des impôts pour satisfaire aux dépenses énormes de la guerre de Bulgarie. Parmi ces Novelles du grand empereur, il n'en est point de plus importante que celle par laquelle, fidèle aux conseils quelque peu cyniques qu'il avait jadis reçus du vieux Bardas Skléros moribond (1), il rétablit l'impôt si impopulaire de l'*Allèlengyon*, autrement dit « de garantie mutuelle » (2).

Nicéphore Ier Logothète, le successeur d'Irène aux premières années du IXe siècle, basileus cupide et de mauvais renom, qui avait accablé ses peuples d'impôts effroyables, avait le premier imaginé cette taxe qui devint aussitôt une des plus odieuses et une des plus vexatoires de l'empire. Elle avait pris son nom de sa destination même (3). « Par cette disposition fiscale nouvelle, dit Skylitzès, Nicéphore ordonnait d'abord que tous ceux qui ne pourraient payer l'impôt de capitation, deviendraient soldats, puis encore que chacun de ces soldats forcés aurait pour répondants ses voisins imposables « les puissants » (4), lesquels seraient tenus non seulement de fournir à chacun desdits sujets pauvres de l'empire les armes nécessaires pour leur service militaire, plus pour chacun une prime personnelle de dix-huit sous d'or, mais encore de se substituer à eux pour le payement en leur lieu et place et en leur nom de tous les impôts accoutumés qu'eux ne pourraient solder. » En un mot, dans chaque district, les citoyens les plus riches devenaient les répondants forcés pour les plus pauvres qui se trouvaient dans l'impossibilité de payer leurs taxes!

On conçoit quelle exaspération universelle devait produire un impôt aussi injuste, à quelles iniquités son application devait conduire. Ils étaient en nombre immense, ces pauvres qui se trouvaient hors d'état de

(1) Voy. p. 21.

(2) Mortreuil, *op. cit.*, II, p. 359, n° V.

(3) Ἀλλέγγυον, composé des deux mots ἀλλήλων, ἐγγύης, *garantie mutuelle*, « impôt de la caution réciproque ».

(4) Δυνατοί, *potentes*.

payer la taxe de capitation. Aussi l'*Allelengyon* pesait-il terriblement sur les riches. Par la lecture des chroniqueurs contemporains on voit que cette mesure fiscale vraiment odieuse souleva un mécontentement tel que les successeurs de Nicéphore Logothète estimèrent bon de l'abolir. Mais Basile, forcé de trouver à tout prix de l'argent et des hommes pour cette formidable lutte bulgare qui coûtait chaque année des monceaux d'or et des flots de sang, se trouva dans la nécessité de le rétablir et de porter ainsi à la grande propriété le coup le plus redoutable. L'impôt ainsi remis en vigueur souleva aussitôt comme jadis d'unanimes protestations.

Laissons parler Skylitzès et Zonaras (1) : En l'an 1002, disent-ils, dans la quinzième Indiction, le basileus Basile fit promulguer une loi ordonnant que les riches seraient tenus de payer les taxes dues par les pauvres entièrement dépourvus de ressources. Cette taxe, aux termes de laquelle l'impôt que les pauvres ne pourraient payer devait être acquitté par les riches, portait le nom d'*Allèlengyon*. Elle suscita aussitôt de nombreuses plaintes. Le patriarche Sergios lui-même, — qui avait, on le sait, succédé à Sisinnios en 998 ou 999 (2), — appuyé par une foule de grands dignitaires ecclésiastiques et de non moins nombreux membres des ordres religieux, fit les plus grands efforts auprès du basileus pour qu'il retirât cette loi aussi inique que malencontreuse, mais le souverain que ses récents succès et l'influence des ans rendaient chaque jour plus autoritaire, plus préoccupé de se faire craindre qu'aimer, plus décidé à n'en faire jamais qu'à sa tête, ne tint aucun compte de ces vives réclamations de tant de graves et hauts personnages. Il passa outre, maintenant la loi nouvelle.

Celle-ci, terriblement vexatoire, dont le texte précis ne nous a malheureusement pas été conservé, devait fatalement autant que rapidement amener ces deux résultats : la ruine des riches et une animosité extrême

(1) Cedrenus II, 456, 3. Zonaras, *ed. Dindorf*, IV, p. 119.

(2) Probablement seulement en 1001. En effet Yahia Rosen, *op. cit.*, p. 13 donne cette date (vingt-sixième année du règne de Basile) pour celle de l'avènement de ce patriarche et ajoute qu'il régna dix-neuf ans, ce qui concorderait fort bien avec la date de l'avènement de son successeur en l'an 410 de l'Hégire (9 mai 1019-26 avril 1020). Mais ce même chroniqueur dit ailleurs que Sisinnios fut nommé le 12 avril 996 et demeura patriarche deux ans et quatre mois, c'est-à-dire jusqu'en septembre 998 ! Il faut donc admettre ou bien une erreur dans l'indication de la durée du règne de Sisinnios, ou, ce qui paraît plus probable, l'existence d'une vacance à partir de la mort de ce prélat jusqu'en l'an 1001.

entre ceux-ci et la classe des pauvres. D'autre part, il faut bien le dire, le basileus, non seulement se procurait ainsi des ressources en argent et en hommes suffisantes pour l'accomplissement de ses grands desseins, mais il s'assurait encore, au détriment d'un certain nombre de grands propriétaires, d'une popularité extraordinaire auprès de la foule immense des pauvres et des meurt-de-faim qui jusque-là lui avaient été plutôt très hostiles

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du Monastère de Saint-Luc en Phocide. — Saint martyr. — XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

à cause de l'implacable dureté de son administration et des impôts insupportables nécessités par un état de guerre incessant. Il est vrai qu'il s'attirait du même coup la haine des puissants, mais celle-là, il pouvait mieux l'endurer. Sa politique était bien simple : aussitôt que ceux-ci feraient mine de se refuser à payer l'*Allèlengyon*, lui n'aurait qu'à lever le doigt pour soulever contre eux les masses innombrables des classes pauvres qui avaient tout avantage au maintien de cette législation draconienne. Basile, du reste, ne faisait que suivre en cela la tradition déjà ancienne de la maison de Macédoine qui, depuis tantôt trois générations, s'appli-

quait à poursuivre cette sourde lutte contre les grands propriétaires terriens, s'efforcant d'enrayer ainsi cette mainmise par quelques-uns sur toutes les meilleures terres de l'empire. De nombreux indices font foi de cette politique des basileis au xe siècle (1). Il suffira de rappeler les Novelles si curieuses dans leur précision même des prédécesseurs de notre Basile, surtout celles de Constantin Porphyrogénète et de Romain Lécapène, par lesquelles ces basileis s'efforçaient de combattre les empiétements de tout genre de la grande féodalité terrienne, tant propriétaires laïques qu'ecclésiastiques ou communautés religieuses (2), de mettre des entraves sérieuses à l'existence comme à l'extension des *latifundia*, à cet incessant accroissement de biens de ces grands propriétaires dans l'empire, par l'achat fait par eux des biens des pauvres, de s'opposer ainsi à la ruine des petits, de rendre même inaliénables les biens des militaires, véritables fiefs de l'Orient, fiefs de cavaliers sur la frontière d'Asie, fiefs de marins sur le littoral.

Il suffira de rappeler aussi la fameuse colère de Jean Tzimiscès à la vue des trop grands biens du parakimomène Basile, bien d'autres faits encore datant du règne même de Basile II, avant tout la si importante Novelle de l'année 996 (3), les mesures rigoureuses prises en 1001, juste avant le rétablissement de l'impôt de l'*Allêlengyon*, contre Eustathios Maléinos à cause de ses trop considérables richesses (4), la fuite si fréquente de nombreux hauts personnages provinciaux chez les Bulgares (5), etc.

Donc, Basile, en promulguant cette loi de l'*Allêlengyon* si injuste, étayée sur des mobiles si bas, n'accomplissait pas un acte aussi impolitique qu'on pourrait le supposer de prime abord, puisque les riches se trouvaient tenus en bride dans leurs velléités de résistance par la crainte d'un soulèvement populaire, soulèvement que le basileus pouvait d'un signe déchaîner sur eux. Ainsi tenus en respect, il ne leur restait d'autre alternative que de payer, en faisant bonne mine à mauvais jeu. Du même

(1) Voyez sur cette question si intéressante le 1er chapitre du tome III des *Byzantinische Geschichten* de Gfrœrer.

(2) Sauf dans certaines conditions minutieusement spécifiées.

(3) Voy. p. 122.

(4) Voy. p. 198.

(5) Voy. pp. 148 et 222.

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du Monastère de Saint-Luc en Phocide, XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

coup. Basile voyait ses armées se recruter, ses coffres se remplir, sa popularité regagner quelque prestige parmi les masses.

Plus tard, l'*Allèlengyon* fut de nouveau aboli. Skylitzès (1) dit qu'il le fut par Romain Argyros. Yahia dit qu'il le fut déjà par Constantin lorsque ce prince demeura seul basileus (2) après la mort de son frère. Skylitzès dit que Constantin en avait eu seulement l'intention.

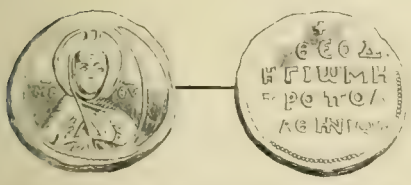
(1) Cédrénus, II, 386.
(2) Rosen, *op. cit.*, p. 70 et note 143.

SCEAU DE PLOMB DE SURGE SPATHAROCANDIDAT IMPÉRIAL ET COMMERCIAIRE DE LA VILLE DE CHERSON EN CRIMÉE AU XIe SIÈCLE. — MA COLLECTION.

*MINIATURE d'un très précieux manuscrit byzantin de l'*Histoire de Skylitzès *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Les Byzantins poursuivant les Russes.*

CHAPITRE VI

Continuation de la grande guerre bulgare à partir de l'an 1000. — Disette presque absolue de renseignements. — Incidents divers. — Grande défaite de l'armée royale bulgare au défilé de Cimbalongou le 29 juillet 1014. — Supplice affreux des prisonniers bulgares. — Mort de Samuel le 24 octobre de cette même année. Cette mort sonne le glas de la nation bulgare dont la résistance commence à mollir. — Gabriel Romain, fils de Samuel, lui succède le 15 septembre 1015. — Défaite d'un corps bulgare envoyé contre Salonique sous le commandement de Nestoritzès. — Prise par les Byzantins de Matzoukion. — Désastre du corps de Théophylacte Botaniates aux environs de Stroumnitza. — Prise de Melnic. — Arrière-campagne de Basile II dans les deux derniers mois de l'an 1014. Prise de Bitolia, de Prilapon, de Stypion. — Campagne de l'an 1015. Prise de Vodhéna. — Campagne de l'an 1016. Conquête du pays de Moglena. Prise d'Enotta. — Assassinat de Gabriel Romain par Jean Vladistlav, fils d'Aaron, qui est proclamé à sa place. — Feinte soumission de Jean. — Marche victorieuse de l'armée byzantine à travers la Pelagonie. — Prise d'Achrida, la capitale bulgare. — Siège de Dyrrachion par Jean Vladistlav. — Défaite d'un corps grec sous Gonitziates et Oreste. — Prise de Stroumnitza et des forteresses du territoire de Triaditza. — Siège infructueux de Pernic. — Expédition byzantine en Khazarie en l'an 1016. — La paix avec la Russie se maintient depuis l'époque lointaine du mariage de Vladimir. Règne de Vladimir. Sa mort en 1015. Son fils Sviatopolk lui succède, mais il est bientôt chassé du trône par Iaroslav, autre fils de Vladimir, qui règne à partir de l'an 1016.



SCEAU DE PLOMB de Théodégios métropolitain d'Athènes, contemporain de Basile II. Voy. p. 407.

La période qui suivit le second séjour en Bulgarie du basileus Basile dans le cours des quatre années 1001, 1002, 1003 et 1004, est la plus obscure peut-être de tout le règne. Nous ne savons presque rien des événements qui se passèrent alors dans l'empire, rien surtout des événements de la guerre de Bulgarie sauf que celle-ci continua sans trêve ni repos, la résistance acharnée des Bulgares et de leur tsar n'ayant d'égale que l'opiniâtreté du basileus à

achever de les dompter. Skylitzès, Cédrénus après lui [1], disent uniquement ceci qui ne nous renseigne que bien vaguement : « Le basileus ne manqua pas chaque année de pénétrer au cœur de la Bulgarie [2] et de faire le vide devant lui dans chacune de ces expéditions, dépeuplant et dévastant. Samuel, qui commençait à sentir sa force brisée, ne se trouvant plus en état de lui faire une guerre ouverte, se voyant sans cesse vaincu par lui, ayant perdu son énergie d'antan, s'efforça d'empêcher le retour périodique de ces expéditions si terribles pour son peuple, en fermant par des retranchements, des fossés et des barricades, les défilés principaux qui donnaient accès de la Macédoine dans son pays. » Ceci veut dire simplement que Samuel, ne pouvant plus lutter en rase campagne contre les Grecs, réduit à la stricte défensive, dut se borner à leur faire une guerre de partisans, à leur tendre des embuscades, à gêner de toutes manières leurs mouvements.

C'étaient bien déjà les symptômes précurseurs de la fin devenue prochaine de ce long drame. Ce n'étaient plus maintenant les défilés menant de Thrace et de Macédoine en Bulgarie à travers le Balkan et le Rhodope qu'il s'agissait pour Samuel de défendre à outrance. Ceux-là se trouvaient depuis longtemps avec leurs forteresses et leurs « clisures » aux mains des Byzantins. Il s'agissait aujourd'hui de ceux qui conduisaient de la vieille Bulgarie et aussi de la Basse-Macédoine, dans la nouvelle Bulgarie, c'est-à-dire dans la Haute-Macédoine et aussi dans l'Épire à travers les énormes massifs montagneux de cette région sauvage, inconnue, retirée, inaccessible entre toutes. C'était dans ces contrées hérissées d'obstacles naturels qui correspondaient aux antiques territoires de la Pélagonie, de la Pæonie, de la Dardanie, de l'Orestide, aussi de l'Épire et de l'Illyrie, que s'était réfugiée l'âme de cette résistance indomptable du patriotisme bulgare, résistance qui durait depuis tant d'années déjà, incarnée dans le cœur invincible de son énergique souverain.

Je suis parvenu à glaner encore çà et là quelques rares et bien brèves indications sur cette troisième série de combats qui eut la conquête de

1. II, p. [illegible], [illegible].

2. C'est-à-dire dans les régions d'Achrida, de Prespa, de Moglena, dans toutes ces terres montagneuses de la Haute-Macédoine.

ces défilés pour objectif. Ainsi, s'il en faut croire Mathieu d'Édesse, Basile qui était rentré à Constantinople en l'an 1005 ou 1006 après son long séjour de quatre années en pays bulgare (1), serait retourné dès le printemps suivant en ce pays. « En l'année arménienne 455, dit cet auteur — année qui correspond aux années 1006 et 1007 de notre ère — Basile rassembla de nouveau une armée, marcha contre les Bulgares et séjourna longtemps dans leur pays, occupé à y faire une guerre terrible (2) .»

Dans la *Vie* de saint Nikon *Métanoite* dont j'ai parlé déjà (3), il est également fait allusion à une victoire remportée par le basileus Basile en l'an 1009 sur les Bulgares. L'empereur aurait porté un coup fatal à la puissance de Samuel en le mettant en déroute près de Creta (4). M. Lipowski a proposé de voir dans ce nom de localité certainement défiguré, le nom latin de la ville de Kratovo, dans la haute vallée encore si mal connue qui est aujourd'hui celle de la Toplitza (5).

A partir de cette date de l'an 1009 jusqu'à l'an 1014, on ne trouve plus mention nulle part d'un seul fait précis concernant la guerre de Bulgarie. On voit à quel point la disette de documents est complète, absolue, désespérante pour l'historien. Pour toute cette longue période de près de dix années force nous est, force nous sera peut-être toujours de nous contenter de la phrase de Skylitzès, d'un sens si général, que j'ai citée au commencement de ce chapitre.

Poursuivant leur récit, l'historien byzantin et son spoliateur Cédrénus (6), immédiatement après cette phrase, comme s'ils voulaient donner une illustration de ce nouveau système de guerre inauguré par le fils du « Comitopoule », racontent ce qui suit : « Le roi Samuel, voyant que

(1) Séjour dont la durée nous est connue par la seule *Chronique* de Yahia. Voy. p. 211.

(2) *Op.cit.*, liv. I, chap. XXXIII. Il faut croire que cette guerre fut véritablement très sérieuse, car, un peu plus loin, au chapitre suivant, Mathieu ajoute que « Basile, après avoir achevé la conquête de la Bulgarie, devenu maître de tout ce pays, s'en retourna à Constantinople dans la joie du triomphe. »

(3) Voyez *Épopée byzantine*, t. I, pp. 619 et 647.

(4) Voyez cet épisode dans la *Vie* du saint, publiée dans Martène et Durand, *Amplissima Collectio*, t. VI, pp. 868-869.

(5) Boué, *Rec. d'itinér. dans la Turquie d'Europe*, p. 78.— La *Vie* de saint Nikon *Metanoite* place encore à cette même année 1009 l'aventure malheureuse de Jean Malakinos qu'elle raconte brièvement. Skylitzès place cet incident avant les événements de l'an 1000. J'ai dit plus haut, p. 148, pourquoi ce dernier chroniqueur semble ici avoir raison.

(6) II, 457, 15.

Basile II avait coutume de pénétrer régulièrement dans ce qui lui restait de territoire par le défilé de Cimbalongou (1) et Kleidion (2) dans la vallée du Strymon, résolut de fermer au basileus ce passage difficile. » Un peu plus loin, nous verrons que Samuel, après avoir forcé ce passage, se trouva dans la Zagorie, non pas certes le canton actuel de Zagorie en Épire, mais la Zagorie du Rhodope où s'élève la ville de Melnic dans la haute vallée du Strymon. Ce terrible défilé de Cimbalongou n'était donc pas autre chose, semble-t-il, que celui qui conduit actuellement de Sérès dans cette haute vallée du Strymon, aujourd'hui le Kara-Sou, et de là à Melnic (3) et qui porte le nom actuel de passe de Demir Hisar, d'après la petite ville de ce nom située non loin de son débouché méridional.

ÉTOFFE BYZANTINE du Trésor d'Aix-la-Chapelle ayant servi à envelopper des reliques. — X^e ou XIe Siècle. Cahier et Martin. Mélanges d'Archéologie.

Basile donc, continuent les deux annalistes byzantins, ferma ce passage par des ouvrages très considérables (des fortifications de bois sûrement) dans lesquels il installa des troupes fort nombreuses. Lorsque

(1) Κιμβαλόγγος, Kimbalung, Cimpu-lung, « Longchamp ». « Ce nom romain, dit M. A. D. Xénopol (*Rev. hist.* 1891, p. 279, *l'Empire valacho-bulgare*), est une preuve que dans cette époque les Romains habitaient ces contrées.

(2) Κλείδιον.

(3) Voy. Boué, *op. cit.*, I, p. 219.

Basile, dans le courant de l'an 1014, — nous ignorons à quel jour précis, — se fut présenté cette nouvelle fois (venant évidemment de Sérès) et qu'il se fut engagé dans cet étroit défilé presque entièrement occupé sur une très longue étendue par le lit du Strymon, il y rencontra la plus acharnée résistance, la possession de ce point étant pour les Bulgares de la plus haute importance. En effet, ce passage était pour un adversaire

MAGNIFIQUE ETOFFE d'origine arabe des Xe ou XIe Siècles ayant appartenu à Mgr d'Hericourt, évêque d'Autun. — Cahier et Martin. Mélanges d'Archéologie.

venant, comme cette fois, du Sud, la clé de tout le vaste bassin qui s'étend à l'Est vers Melnic et à l'Ouest vers Pétrovitch, dans la vallée de la Stroumnitza.

Du haut des retranchements énormes, des palissades qui barraient le défilé, les Bulgares couvrirent les Impériaux de projectiles de tout genre. L'armée se trouva arrêtée dans sa marche. Tous les efforts se brisèrent contre cette défense opiniâtre. Déjà le basileus songeait à la retraite lorsqu'un de ses lieutenants, Nicéphore Xiphias, stratigos du thème de Macédoine (1), vint s'offrir à lui pour chercher à tourner les positions formi-

(1) « Du thème de Philippes », suivant l'expression même de Skylitzes et de Cédrenus.

dables de l'ennemi. Tandis que le basileus, à la tête du gros de ses forces, exécutait une nouvelle attaque plus violente contre les fameux retranchements, et concentrait sur lui toute l'attention des Bulgares, Xiphias, avec de nombreux fantassins d'élite, tournait par les sentiers de la forêt la haute cime du Balathistès ou Biélasitzi (1) sise au sud-ouest de Kleidion. C'est là certainement la Soultanitza-Planina actuelle, portion de la Beles Planina de la carte de l'état-major autrichien (2). Ayant achevé son mouvement sans encombre, l'entreprenant stratigos fondit d'en haut à l'improviste sur les derrières de l'ennemi.

Les Bulgares, épouvantés par cette brusque attaque, s'enfuirent en désordre, abandonnant le retranchement si péniblement construit, conservé au prix de tant de sang. Les troupes de Basile eurent tôt fait de détruire toutes ces fortifications qui ne se trouvaient plus défendues et se jetèrent sur les pas des fuyards. On fit des malheureux Bulgares débandés un affreux massacre. On en prit une foule. Samuel lui-même allait tomber aux mains des Grecs lorsque son fils, par sa résistance héroïque, le sauva. Le jeune héros réussit à remettre son père en selle et tous deux, certainement par la vallée de la Stroumnitza, galopèrent jusqu'au kastron de Prilapon, aujourd'hui Prilipo (3), dans la vallée de la haute Tcherna (4), l'antique Érigon, un des affluents occidentaux du Vardar. Ce château, dont les ruines, débris très curieux de l'architecture médiévale, se voient encore à quelque distance de la ville actuelle qu'il dominait, passait pour la plus puissante forteresse du tsar Samuel. Le souverain fugitif et son fils y trouvèrent un sûr asile (5).

La grande victoire du défilé de Cimbalongou (6) eut lieu le 29 juillet de l'année 1014 (7). Basile victorieux, poursuivent les chroniques byzantines, précipita sa marche en avant, faisant dévaster par ses troupes toute

(1) Βαλαθίστης.

(2) Je trouve à côté du col le village de Biélavoda.

(3) Prilapon, Prilep, Perlépé, Prilopi, Pirlip, à vingt heures de cheval d'Uskub. C'est aujourd'hui une ville murée de huit à dix mille âmes, une des plus commerçantes de l'eBulgarie méridionale.

(4) Actuellement Kara-Sou.

(5) Michel Attaliates, à la suite de la phrase que je cite à la page 342, racontant la défaite des Bulgares, dit que « Samuel s'enfuit plein de terreur, jusque dans l'île marécageuse de Presna où il mourut! »

(6) Gregovorius, *op. cit.*, I, p. 161, la désigne sous le nom de victoire de la Neumitza.

(7) 29e jour de juillet de la douzième Indiction.

la contrée environnante, s'emparant, ainsi que nous allons le voir, de nombreuses places et châteaux. Cependant, il ne se trouva pas en force pour aller attaquer son ennemi vaincu jusque dans cette formidable forteresse de Prilapon. Il l'atteignit d'une manière bien autrement cruelle. Avant de poursuivre la campagne pour recueillir le fruit de sa victoire, il se résolut à frapper un coup terrible pour épouvanter ces adversaires opiniâtres et précipiter d'autant la fin de la résistance. A la prise des défilés de Cimbalongou plus de quinze mille combattants bulgares étaient tombés vivants aux mains de ses soldats. Les chroniqueurs byzantins affirment qu'il fit crever les yeux à tous ces captifs et les renvoya ainsi mutilés à leurs compatriotes pour servir d'exemple. Par un raffinement inouï, pour chaque centaine d'aveugles, on laissa un borgne chargé de la conduite de ses infortunés compagnons. Puis le basileus expédia au tsar Samuel cette effroyable théorie. Combien de ces misérables victimes succombèrent en chemin? Combien arrivèrent à Prilapon? Nul chroniqueur ne s'est occupé de nous le dire. Seulement Skylitzès et Cédrénus racontent que Samuel, déjà gravement malade, vaincu physiquement par le désastre de sa patrie, ne put supporter la vue d'une de ces colonnes de malheureux gémissant et chancelant à chaque pas. Cette trop cruelle émotion amena une attaque d'apoplexie, rupture du cœur ou de quelque vaisseau. Le tsar infortuné tomba à terre, inanimé, mourant. Une médication énergique le rappela à la vie pour quelques instants. Il demanda à boire de l'eau glacée et aussitôt retomba en une syncope d'où il ne sortit plus. Il expira deux jours après (1). C'étaient bien vraiment la douleur des maux de la patrie, l'horreur de la vue de ses sujets mutilés, aux orbites sanglants, qui avaient eu raison de cet homme de fer, la plus noble personnification de la lutte pour l'indépendance nationale qu'aient vue ces sombres jours du xe siècle. Sa mort, qui eut lieu le 24 octobre de cette année 1014 (2), marqua l'heure de l'agonie de son peuple.

Nous avons peine à nous imaginer d'aussi horribles circonstances, cette épouvantable scène de torture aux milliers de martyrs, ces pauvres soldats

(1) Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, p. 40, le confond, je l'ai dit, avec Alousianos.

(2) Le 15 septembre pour Lipowsky, *op. cit.*, p. 75, et pour le baron V. de Rosen, *op. cit.*, note 358.

bulgares arrivant liés par milliers pour subir ce supplice infâme, cette tempête de hurlements de douleur, puis ces files pleurantes d'aveugles sanglants, se donnant la main, chancelant et butant à chaque pas, puis cette entrevue dernière du roi moribond avec ces malheureux, sa mort tragique à la vue de tous ces effroyables mutilés qu'il avait connus quelques jours avant combattant pleins de vaillance, aujourd'hui, misérables infirmes, condamnés à couler des jours affreux. Le fait cependant paraît certain, attesté par la plupart des chroniqueurs. Le fameux manuscrit

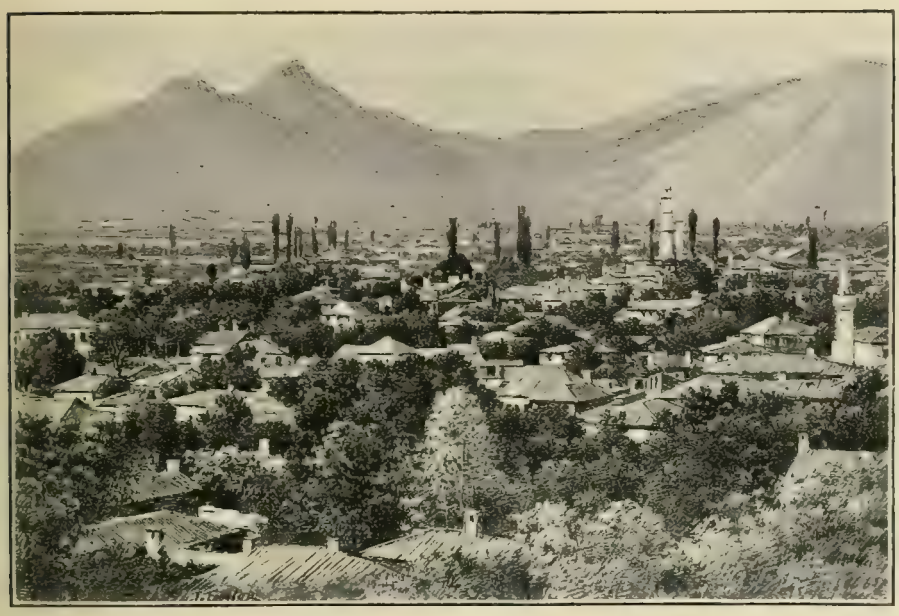
Vue de la ville de Bitolia, aujourd'hui Monastir. (*Gopcevic*, Makedonien und Alt-Serbien.)

slavon de la Bibliothèque Vaticane, qui est une traduction de la *Chronique* de Manassès, parmi ses curieuses miniatures exécutées au XIVe siècle, en contient une représentant avec une grande naïveté cette scène du pauvre tsar Samuel expirant de douleur à la vue de ses sujets aveuglés (1).

Tout au plus pourrait-il y avoir quelque exagération dans les chiffres donnés par les Byzantins. Et cependant un autre témoignage presque contemporain, fort important, que je vais citer, donne pour cette journée le même nombre de prisonniers bulgares à un millier près. Ce serait une grave erreur de supposer que Basile se soit laissé entraîner à un tel acte par pure cruauté ou lâche désir de vengeance. Certes, cette mutilation en masse avait des raisons d'être d'ordre essentiellement politique et, en somme, elle était bien dans les mœurs effroyablement dures de l'époque.

(1) J'ai fait reproduire cette miniature à la page 741 de mon *Nicéphore Phocas*.

Il s'agissait pour le basileus de frapper un coup décisif pour en finir avec cette guerre interminable qui depuis tantôt trente années usait les forces vives de l'empire. Il s'agissait de détruire à tout jamais tous ces espoirs patriotiques, toutes ces résistances sans cesse renaissantes, en envoyant dans chaque village perdu au fond des forêts bulgares, dans chaque chau-



Vue de la ville de Prilopon ou Prilep. — *Gopcevic*, Makedonien und Alt-Serbien.

mière de Bulgarie, un de ces lamentables aveugles, témoin vivant de la puissance irrésistible de l'inexorable basileus des Grecs. Le supplice de la perte de la vue, infligé à Byzance à une foule de catégories de criminels d'État, était alors d'un emploi infiniment fréquent, tout à fait dans l'esprit du temps, considéré comme beaucoup moins dur que la peine capitale.

En fait la mesure horrible ordonnée par le basileus Basile, eut exactement le résultat désiré. Non seulement, en précipitant la mort de Samuel, elle priva la Bulgarie de son plus valeureux champion, de son bras droit, mais, à partir de cette exécution, la résistance mollit brusquement. De ce jour, on put commencer à compter les derniers jours du peuple bulgare indépendant.

De cette déroute des défilés de Macédoine au mois de juillet de l'an 1014 qui sonna le glas de la puissance du tsar Samuel, aussi de l'épouvantable exécution en masse qui en fut la suite, deux témoignages précieux nous sont encore demeurés, l'un dans la *Chronique* de Michel Attaliates (1), le second dans ce manuscrit précieux dont j'ai parlé à plusieurs reprises qui, récemment retrouvé dans la Bibliothèque du Saint-Synode de Moscou, a été publié par M. Wassiliewsky sous le titre : *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin du* XI*e siècle* (2).

Michel Attaliates, historien de la fin du XIe siècle, faisant l'éloge du basileus Nicéphore Botaniates son contemporain, parle à un moment du grand-père de ce prince, nommé comme lui Nicéphore. Après avoir raconté que ce fut un grand capitaine, un des meilleurs lieutenants de Basile II dans la guerre de Bulgarie, ce que ne nous avait révélé aucune autre source, il nous dit comment ce personnage se couvrit de gloire précisément dans cette journée du défilé de Cimbalongou en 1014 et comment il perdit peu après la vie. Voici ce très curieux passage qui vient confirmer très exactement les récits de Skylitzès et de Cédrénus (3).

« Basile le Porphyrogénète, s'étant vu contraint de combattre pendant quarante ans les Bulgares, fut astreint de ce fait à des guerres innombrables et à des fatigues inouïes, pendant la durée desquelles il eut en la personne de Nicéphore Botaniates, aïeul de l'empereur dont je rédige aujourd'hui l'éloge, un auxiliaire aussi unique que fidèle et dévoué, qui fut en même temps son conseiller et son meilleur lieutenant, son aide de camp et son bras droit. Vers la fin de cette guerre interminable, comme le peuple bulgare était déjà à peu près entièrement vaincu, ce magnifique guerrier mourut au champ d'honneur, de la mort la plus belle, que tout soldat pourrait envier. Car, après avoir mis en fuite les Bulgares en les poursuivant dans le défilé de Kleidion (4), il ne cessa de les combattre et de les pourfendre de sa main jusqu'à ce qu'il eût reçu lui-même un coup mortel. Quant au chef bulgare Samuel, dans sa terreur, il s'enfuit jusque dans l'île marécageuse de Presna où il mourut. La masse des Bul-

1 Publiée pour la première fois en 1853 par M. Brunet de Presle.
2 Voy. surtout *Epopée*, t. I, pp. 620 sqq.
3) Michel Attaliates, éd. Bonn, p. 229.
4 Voy. p. 336.

gares fit sa soumission au basileus. Ainsi cette nation fut réduite en esclavage par l'ingéniosité, la grandeur d'âme, le courage d'un seul homme. »

Certainement il est bien question dans ce passage de la grande bataille du 29 juillet 1014 et le fait que, sans la publication de la *Chronique* de Michel Attaliates, nous ignorerions encore aujourd'hui que ce Nicéphore Botaniates fût, après le basileus Basile, le capitaine byzantin le plus important de toute cette dernière partie de la grande guerre bulgare, est une preuve éclatante de la désolante disette de renseignements dans laquelle nous nous trouvons et nous demeurerons probablement toujours pour toute cette longue période de ce règne, comme pour bien d'autres aussi.

La seconde allusion à la bataille du mont Bielasitzi et au drame du mois de juillet 1014 est celle-ci : L'auteur anonyme des *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin du* XI*e siècle*, en son chapitre quarante-neuvième sur la tactique de guerre intitulé : *De l'ennemi qui n'est pas en force*, s'exprime en ces termes : « Envoie des émissaires avec un chef capable et quand ils seront arrivés qu'ils fassent du feu si c'est de nuit, de la fumée seulement si c'est dans le jour. Alors l'ennemi sera saisi d'épouvante et tu lui tomberas dessus. Ce fut par de tels procédés que jadis le basileus Basile Porphyrogénète vainquit les soldats bulgares de ce parfait guerrier, de ce chef expérimenté qui avait nom le roi Samuel dans les retranchements de la Zagorie (1) et qu'il fit prisonniers quatorze mille d'entre eux (2). »

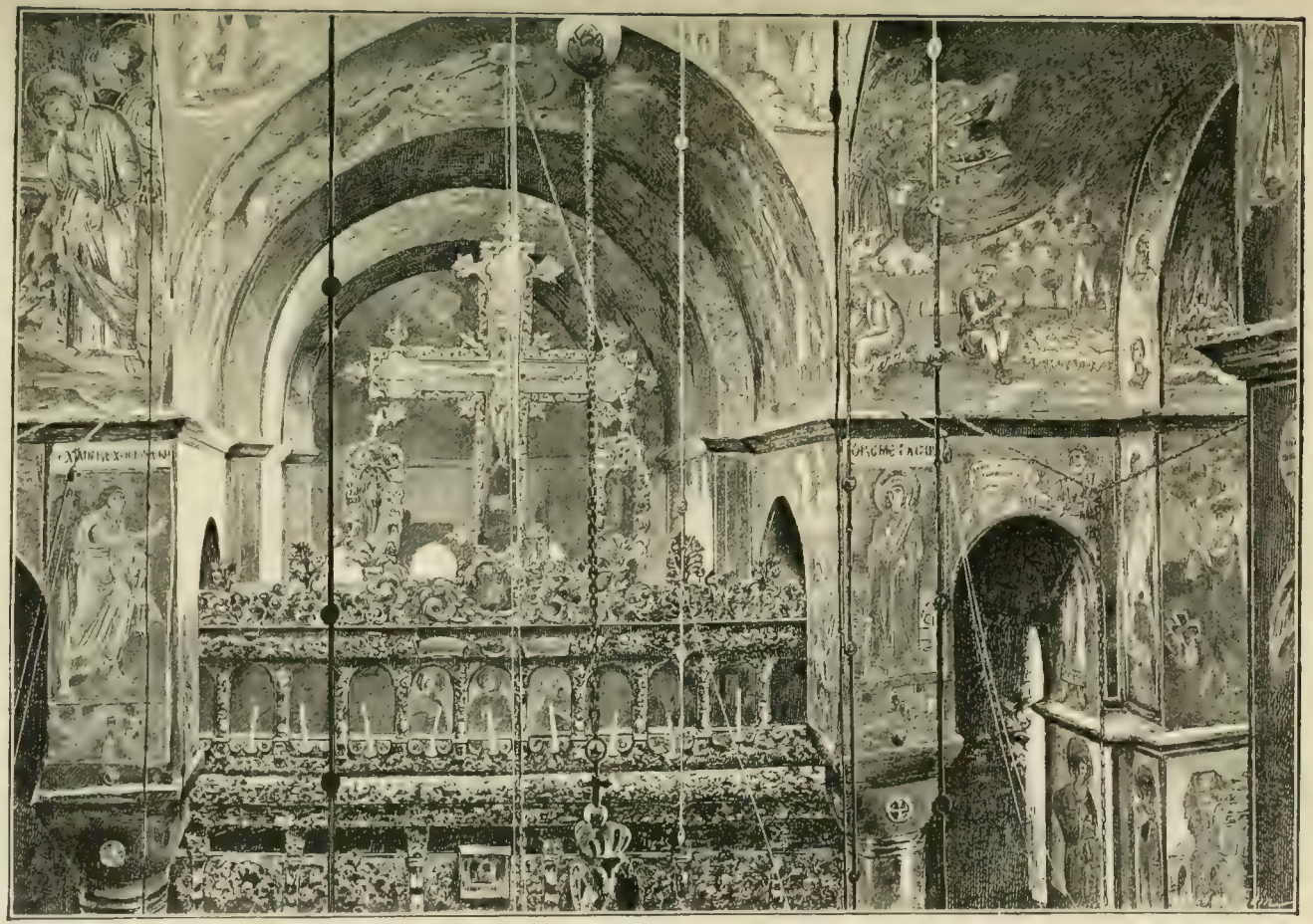
La mort du grand tsar Samuel marqua vraiment la fin de l'indépendance bulgare si admirablement personnifiée en lui. Avec ce héros si hardi, si infatigable, périt l'espoir de sa race, et le pied brutal et lourd du basileus tout-puissant s'appesantit, dès lors, plus cruellement chaque jour sur la patrie mutilée, privée des talents et de l'ardeur invincible de son plus courageux fils. « Après la mort du tsar Samuel, dit, dans ses souvenirs,

1) La Zagorie est le district de la ville de Melnic (voy. Cédrénus, t. II, p. 460), situé exactement entre cette place forte et celle de Stroumnitza, entre les fleuves Strymon et Stroumnitza. Voy. Wassiliewsky, *Conseils*, etc., p. 256. Voy. aussi Tafel : *Symbol. critic. geogr. byzant. spectant.*, pars. I, pp. 44 sqq.

2) Une des pièces de vers de Jean Géomètre, intitulée Εἰς τοὺς Βουλγάρους, contient des allusions à cette grave défaite. Voy. Cramer, *op. cit.*, p. 296; Migne, *op. cit.*, col. 919.

l'auteur anonyme du manuscrit que je viens de citer, tous les autres Bulgares durent se rendre au basileus et furent réduits en esclavage, grâce à l'astuce, au courage, à l'énergie d'un homme, le grand Basile Porphyrogénète. » Certes il y eut encore des années de résistance et de luttes partielles opiniâtres, des combats héroïques, des dévouements sublimes, mais la grande guerre était finie ; l'œuvre de soumission et d'asservissement était véritablement commencée. La Bulgarie indépendante, totalement épuisée d'hommes et de ressources, mena durant quatre années encore, après la mort de son héros, une existence qui ne fut plus qu'une lente agonie. Tout espoir de salut avait vraiment disparu. Nous n'avons pour nous en convaincre qu'à nous en rapporter aux trop rares allusions éparses dans les sources contemporaines. Le parti national, décimé par quarante années de guerre incessante, par les sanglantes exécutions des dernières campagnes, luttait encore avec une énergie admirable, contre le terrible basileus de Roum, mais il était devenu trop peu nombreux. L'immense majorité de la nation, lasse de ces interminables horreurs dans lesquelles il semblait qu'on eût toujours vécu, épuisée, effroyablement ruinée, portant dans chaque chaumière un deuil cruel, aspirait de plus en plus à la paix à tout prix, à la paix par l'union avec Byzance. Ce fut sous ces influences que les premières propositions sérieuses de soumission furent, ainsi que nous le verrons, présentées en l'an 1017 au vainqueur.

Après un interrègne de quelques mois, période pour nous entièrement obscure, le fils de Samuel, Gabriel Romain, dit encore Radomir, fils qu'il avait eu d'une femme probablement d'origine grecque, capturée au sac de Larissa de Thessalie en 986, fut proclamé à sa place le 15 septembre de l'an 1015. Ce jeune prince, au témoignage de Skylitzès comme de Glycas, semble avoir été de complexion encore plus extraordinairement vigoureuse que son père, mais il lui était fort inférieur moralement, surtout intellectuellement. Nous ne savons absolument rien de plus sur la personnalité de ce pauvre souverain dont le règne aussi court qu'agité se passa tout entier dans les camps et les embuscades. Les sources byzantines disent seulement que moins d'un an après son avènement, par conséquent dès le milieu de l'an 1016, alors que Gabriel Romain avait déjà fait faire des offres de soumission au basileus Basile, il fut assassiné dans une



CHŒUR de l'Église du Monastère de Vatopédi du Mont-Athos. — L'Annonciation. — Mosaïque du XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

chassé par son cousin germain, Jean Vladistlav, fils d'Aaron le « Comitopoule » que lui-même avait sauvé de la mort peu auparavant. Probablement le meurtrier fut, dans ce cas, l'instrument de la vengeance du parti national qui n'avait point encore totalement abdiqué et qui voulait punir le nouveau souverain d'avoir osé songer à traiter avec les Byzantins exécrés.

Revenons à Basile et à son armée vainqueurs au défilé de Cimbalongou. Avant d'entreprendre la campagne de cette année qui venait d'aboutir à ce grand et décisif succès, le basileus avait envoyé à Salonique en qualité de stratigos, pour y remplacer David Arianites, Théophylacte Botaniates, lequel me paraît bien devoir être le même personnage que le Nicéphore Botaniates, aïeul du futur basileus de ce nom dont Michel Attaliates nous a fait le magnifique éloge que je viens de reproduire, parlant de lui comme du meilleur lieutenant de Basile dans cette terrible guerre. Ce capitaine, qui n'est mentionné par les autres Byzantins que dans cette seule campagne de l'an 1014, avait, avec l'assistance de son fils Michel, complètement battu un corps bulgare très nombreux que Samuel, probablement pour faire diversion et tenter d'entraver la marche en avant de Basile, avait envoyé contre cette seconde cité de l'empire sous le commandement de David Nestoritzès, un de ses principaux boliades. Très probablement le corps expéditionnaire bulgare avait suivi la vallée du Vardar. Nous ne savons pas autre chose sur cet épisode qui dut avoir son importance, sinon que Nestoritzès se vit contraint de prendre la fuite abandonnant beaucoup de prisonniers, tout son convoi, et que le stratigos de Salonique victorieux fut assez heureux pour rejoindre avec ses contingents le basileus alors que celui-ci se trouvait arrêté devant les fameux retranchements du défilé de Kleidion. C'est ce qui permit à ce capitaine de prendre à la grande bataille du 29 juillet la part si décisive que nous raconte Michel Attaliates (1).

Le basileus donc, après avoir franchi victorieusement, grâce à l'initiative hardie de ce chef, cet obstacle en apparence insurmontable, avait

1 Le Nicéphore Xiphias du récit de Skylitzès et Cédrénus ne serait-il pas aussi le même personnage que le Nicéphore ou Théophylacte Botaniates de Michel Attaliates ? Cela semble improbable, car nous voyons Xiphias reparaître au siège de Mogléna (voy. p. 355).

aussitôt repris sa marche dévastatrice. Quittant Melnic, remontant entre de hautes chaînes de montagnes, la vallée de la Stroumnitza, l'armée impériale, par Petric, parut devant la ville forte également nommée Stroumnitza, l'Oustroumdcha des Turks d'aujourd'hui. C'était à cette époque une place de guerre très importante. On en aperçoit encore aujourd'hui les antiques murailles ruinées avec les débris de son kastron (1). Un autre kastron tout proche, celui de Matzoukion (2), tomba d'abord aux mains des Byzantins. Il en eût été certainement de même de la place de Stroumnitza, mais à ce moment le basileus éprouva un grave échec. Satisfait probablement de son grand triomphe, il voulait aussitôt cette ville prise ramener par la vallée du Vardar à Salonique son armée pour qu'elle y prît du repos. Pour passer de la vallée de la Stroumnitza dans celle-ci, les impériaux devaient franchir la chaîne qui porte aujourd'hui le nom de monts de Blagousa. Les Bulgares avaient coupé par des palissades improvisées tous les sentiers de ces régions perdues, infiniment sauvages. Le basileus, pour éclairer cette marche prodigieusement difficile, détacha en avant-garde Théophylacte Botaniates et quelques troupes d'élite, avec ordre de franchir ces monts qui dominaient Stroumnitza et de rouvrir la route vers Salonique en brûlant les retranchements et les palissades bulgares.

Le Botaniates partit aussitôt pour accomplir sa mission. Les Bulgares qui gardaient le pays le laissèrent s'enfoncer dans la montagne sans lui opposer de résistance. Tout le long de la route il rétablit la voie en incendiant les abatis d'arbres, mais, quand, sa mission terminée, il voulut retourner auprès du basileus, il tomba dans une embuscade établie dans un long couloir de la montagne. Quand il se fut engagé dans ce défilé avec tout son monde, de toutes les hauteurs voisines les Bulgares l'assaillirent brusquement à coups de flèches et de quartiers de rocs. Les soldats byzantins, pressés confusément, gênés extraordinairement par l'étroitesse de la passe, ne pouvaient se défendre. Le Botaniates (3) et la plus grande partie des siens périrent sans même avoir pu vendre chèrement leur vie.

(1) Boué, *op. cit.*, I, 213.

(2) Cédrénus, II, 459.

(3) Ce récit semblerait une nouvelle preuve que le *Nicéphore Botaniates* de Michel Attaliates et le *Théophylacte Botaniates* de Skylitzes ne sont qu'un seul et même personnage.

Le basileus éprouva, dit Skylitzès, de ce revers de son lieutenant une peine très vive. Il renonça définitivement à s'enfoncer plus loin pour cette fois en terre ennemie. Rebroussant chemin avec son armée, il rentra dans le pays de Zagorie où il alla mettre le siège devant cette place forte de Melnic qu'il avait laissée de côté sur sa droite lors de sa rapide marche en avant le long de la vallée de la Stroumnitza après sa grande victoire du 29 juillet. Après l'échec de son lieutenant, il estimait sans doute dangereux de laisser sur ses derrières une aussi forte position aux mains de l'ennemi.

Cette place de Melnic, qui semble avoir été la localité principale de ce sauvage canton de Zagorie, forteresse perdue au milieu des monts, sur les pentes du Rhodope, sur le flanc oriental de la vallée du Strymon, était, disent les sources byzantines, d'une force extraordinaire, admirablement disposée pour la défense sur un roc isolé, fort élevé, complètement environnée d'immenses précipices et de profonds ravins. Les combattants bulgares de toutes les régions avoisinantes s'y étaient réfugiés, s'y croyant à l'abri des impériaux. C'est aujourd'hui le bourg obscur de Melniki (1) qu'on aperçoit de loin sur la droite en remontant la vallée du Strymon, près du confluent de la Vrystitza qui s'écoule vers le sud-ouest au pied de l'Alabouroun, avec un autre torrent.

Les Bulgares de Melnic se croyaient invincibles. Basile, préférant négocier, leur envoya, dit Skylitzès, l'eunuque Sergios, un de ses plus familiers cubiculaires, personnage énergique, d'une éloquence entraînante. A force de discours, celui-ci leur persuada de se rendre au basileus, ce qui était bien certainement la seule chose raisonnable. Ils remirent leurs armes et ouvrirent les portes de leur château des montagnes. Le basileus fut plein de clémence envers eux. Laissant une forte garnison dans Melnic, il rentra à Mosynopolis.

Cette ville de Mosynopolis, si fréquemment mentionnée par les Byzantins, citée pour la première fois à cette occasion par Skylitzès et Cédrénus, très souvent aussi citée par les chroniqueurs latins de la quatrième Croisade qui la nomment Messinoples, n'est pas encore très exactement iden-

(1) Ou Menlic

tifiée. Située, au dire de Villehardouin, sur les pentes du Rhodope, sur la rive d'un fleuve et sur la route d'Andrinople à Salonique, entre Sérès et Kypsela, l'Ipsala actuelle, elle est bien probablement la même ville que l'ancienne Maximianopolis sur le grand lac salé Bistonis, aujourd'hui le

MINIATURE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque vaticane exécuté pour Basile II. — Un des sept Conciles Œcuméniques. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)*

Bouron-Gol [1]. Précisément entre la localité actuelle de Gumourdjina et ce lac situé au nord du golfe de Lagos on aperçoit près d'un petit cours d'eau, le Karadja-Sou, quelques ruines informes connues encore sous le nom de Messin Kalé.

Ce fut durant qu'il séjournait en cette ville, alors place de guerre fort importante, centre de ravitaillement et cantonnement d'hiver pour les troupes impériales [2], que le basileus Basile apprit la mort tragique de son adversaire acharné le tsar Samuel. Aucune nouvelle ne pouvait lui être plus agréable. C'était l'âme même de cette terrible lutte bulgare qui

1. C'était déjà l'opinion de Du Cange.

2. Il s'y était rendu vraisemblablement par Sérès, Kavala et Jenidsche, par la route qui suit le rivage le long des dernières pentes du Rhodope.

venait de disparaître en la personne de son chef héroïque! Basile, non moins opiniâtre, non moins énergique que son ennemi abattu, put dès lors entrevoir comme en un rêve heureux la fin imminente de cette guerre interminable.

Résolu à frapper un coup après l'autre, à profiter du trouble affreux où ce qui restait de Bulgares indépendants se trouvait jeté par le grand désastre de Biélasitzi, par la mutilation de ces milliers de leurs compatriotes et la mort de leur souverain, Basile, ce basileus vraiment infatigable, quittant Mosynopolis dès qu'il eut ouï cette grave nouvelle, en toute hâte par la route du rivage amena son armée à Salonique. Sans perdre une heure, il en repartit presque aussitôt entraînant son armée à de nouveaux combats. Cette fois, nous disent les chroniqueurs byzantins, il se dirigea vers la Pélagonie. C'est le nom antique de cette portion de la Haute-Macédoine où s'élevaient alors dans leur vaste plaine les villes de Bitolia, la Pélagonia des anciens, la Monastir turque d'aujourd'hui (1), et de Prilapon. C'est dans cette dernière place, on l'a vu, que s'étaient réfugiés le tsar Samuel et son fils après la catastrophe du défilé de Cimbalongou. C'est probablement là aussi que Samuel avait expiré. On se trouvait ici dans le cœur de la Bulgarie indépendante, dans ces contrées reculées où aucune armée byzantine n'avait encore paru sous ce règne. Le basileus, ardent à terminer la lutte, allait y pénétrer enfin pour venir à bout des dernières résistances.

Malheureusement, comme c'est toujours le cas pour ces luttes orientales des environs de l'an 1000, nous n'avons aucun renseignement sur cette campagne capitale de l'arrière-automne de l'an 1014. Si! nous possédons exactement six lignes de Skylitzès (2)! mais nous ne savons même pas quelle route l'empereur et l'armée prirent en quittant Salonique. Ils suivirent probablement la même que celle qu'ils devaient prendre au retour, c'est-à-dire l'antique Voie Égnatienne par Vodhéna, Ostrovo et son lac, d'où ils durent déboucher dans les vastes, fertiles et déjà populeuses campagnes de Bitolia, plaine magnifique de quinze lieues de longueur sur trois de largeur.

(1) Bitolia est le nom bulgare.
(2) Cédrenus, II, 460-461.

Donc Skylitzès ne nous dit que ceci : « Basile ne commit aucun pillage en Pélagonie, sauf qu'il incendia l'aoul royal à Bitolia [1]. » Cette grande ville bulgare était située à deux kilomètres environ des ruines de l'antique Héraclée de Lyncestide, sur la limite même de la plaine qui porte son nom, dans une vaste cavité dont le pourtour est formé par des montagnes verdoyantes dominées par les cimes neigeuses de la Son Gora. C'est aujourd'hui encore une cité pittoresque et sauvage, peuplée de plus de quarante mille habitants. Presque inaccessible jusqu'ici à cause du caractère fanatique de sa population, elle a vu il y a trois ans la locomotive pénétrer dans ses vieilles murailles. Bien que déjà fort importante, elle ne put, probablement à cause de sa situation en plaine, opposer de résistance aux bataillons byzantins. « De Bitolia, poursuit Skylitzès, le basileus envoya des troupes s'emparer aussi des places de Prilapon et de Stypion. »

Prilapon, la Prilep ou Perlépé actuelle, située tout au nord de la plaine de Monastir, à huit heures de marche de cette dernière ville, est aujourd'hui encore une des plus commerçantes cités de la Bulgarie méridionale, elle aussi disposée au fond d'un vaste bassin de montagnes, environnée de prairies et de beaux pâturages qui nourrissent les meilleurs bœufs de Macédoine.

Le château du héros serbe légendaire Marko Kralievitch qui a remplacé la vieille forteresse byzantine, domine encore la ville à quelque distance vers le nord. Les défenseurs de Prilapon, découragés par tant de désastres, n'opposèrent probablement, eux aussi, aucune résistance sérieuse. Il dut en être de même de Stypion située bien plus au nord, au delà de la vallée du Vardar, sur un des affluents de ce fleuve appelé aujourd'hui la Bregalnitza, à une certaine distance au-dessous de Keupruli ou Velesc. Stypion est actuellement Istib ou Stiplje, ville industrielle considérable, construite en amphithéâtre circulaire dans une vaste cuve environnée de montagnes. Les ruines de son kastron médiéval couronnent une butte située au nord-ouest. Certainement avec ces deux places fortes toutes les autres localités de la Pélagonie et de la haute

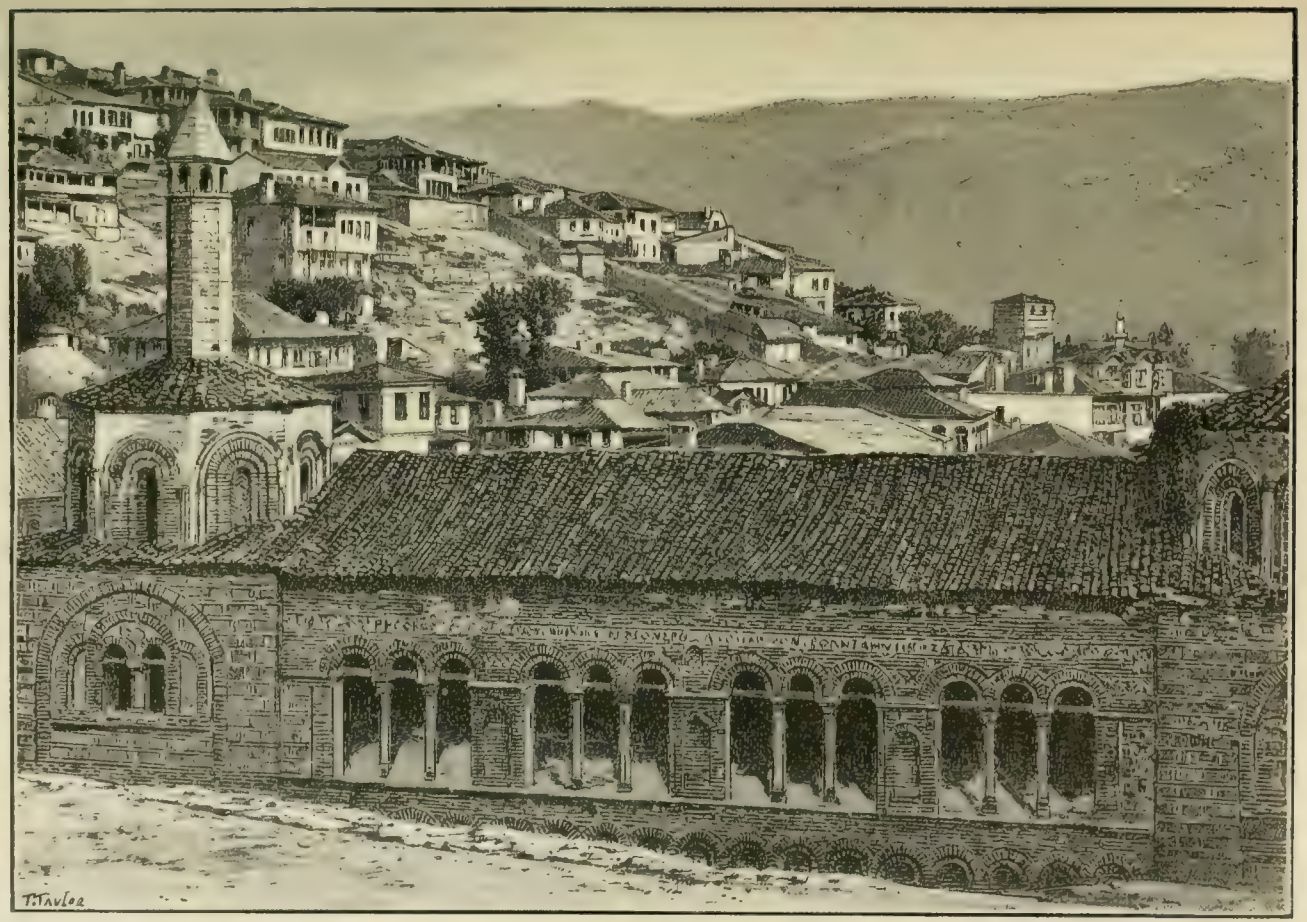
1. Skylitzès nomme cette ville Boutelion.

vallée du Vardar qui appartenaient encore aux Bulgares se rendirent sans coup férir aux Byzantins.

Le territoire demeuré libre aux mains des derniers défenseurs de cette nationalité expirante se rétrécissait chaque jour. Basile, laissant des garnisons dans les villes reconquises, reprit la route de ses cantonnements. Skylitzès dit seulement que dans ce retour l'armée dut franchir la Tcherna sur des radeaux et des outres gonflées et que de là par Vodhéna elle revint à Salonique où le basileus fit son entrée le 9 janvier de l'an 1015. Cette brillante campagne, la seconde menée depuis un an dans ces régions montagneuses, dures entre toutes, par ce basileus indomptable déjà presque septuagénaire, n'avait pas duré deux mois. La Tcherna est ce grand affluent du Vardar qui, descendu des monts situés à l'occident de la haute plaine pélagonienne, coule d'abord au sud-est à travers ces riches étendues, puis, par une courbe brusque, s'en va, à travers le pays boisé et montueux de Murihovo, se jeter dans le Vardar à quelque distance au-dessous de Keupruli. Le lieu où l'armée franchit ainsi ce fleuve avec grand péril doit être recherché dans la plaine de Pélagonie à moitié chemin entre Prilep et Bitolia. Probablement de fortes pluies avaient rendu les gués inaccessibles.

Il semblait que cette lutte de géants fût tout près d'être terminée. L'indépendance bulgare ne se maintenait plus intacte, semble-t-il, que dans les hautes terres sauvages et retirées de la région des grands lacs de Castoria, de Prespa et d'Achrida. Mais autant l'attaque était vive, soutenue, impitoyable, autant la résistance se maintenait acharnée, désespérée, sans cesse renaissante au milieu de ces contrées à peine soumises par quelque rapide passage des armées impériales, où cent foyers mal éteints rallumaient à toute heure l'incendie. On en eut une preuve tragique dès le printemps de cette nouvelle année 1015.

Dès les premiers beaux jours, Basile, qui avait très certainement passé le reste de l'hiver à Salonique, dut en hâte faire reprendre les armes à ses troupes. Il s'agissait de reconquérir la forte place de Vodhéna, l'ancienne Édesse des rois de Macédoine, enlevée par les Grecs, on se le rappelle, en l'année 1003 et qui venait de leur échapper à nouveau. Sa nombreuse population, raconte Skylitzès, s'était soulevée contre le gou-



CATHEDRALE D'OCHRIDA DE MACEDOINE. (*Gopcevic*, Makedonien und Alt-Serbien.)

vernement impérial, probablement après avoir massacré, pour le moins chassé la garnison byzantine, certainement en suite de quelque trahison.

Le chroniqueur, comme toujours, ne donne aucun détail. Il dit seulement que Basile attaqua la ville rebelle avec la dernière violence et que ses défenseurs furent bientôt contraints de se rendre à merci. Pour éviter le retour de pareils incidents, qui retardaient d'autant la pacification générale, les habitants de la malheureuse cité furent en bloc déportés dans ce canton maritime de Voléros sur le bas Strymon qui avait donné asile déjà à tant de populations vaincues depuis le commencement de cette terrible guerre. Puis, pour empêcher à l'avenir de nouvelles incursions bulgares en ces parages, le basileus fit construire, pour la défense de la sombre et étroite passe au sortir de laquelle Vodhéna est bâtie, deux forts kastra. Il donna à l'un construit en plein défilé le nom caractéristique de Kardia, à l'autre celui de Saint-Élie, probablement à cause de quelque chapelle ou monastère du voisinage, bâti en l'honneur de ce grand saint de l'Ancien Testament si vénéré des Byzantins. Puis Basile regagna une fois de plus son quartier général de Salonique.

Durant qu'il séjournait en cette glorieuse cité, dans l'hiver de l'an 1016, son antagoniste le nouveau souverain bulgare, le fils du tsar Samuel, Gabriel Romain, lui envoya un de ses fidèles : Romée (1), surnommé « Chirotmète » (2), parce qu'il était manchot, avec des lettres par lesquelles il lui faisait sa soumission, lui promettant obéissance et fidélité. Mais le prudent basileus se défia, dit Skylitzès, de la forme insolite de cette communication. Croyant à quelque ruse destinée à gagner du temps, il estima qu'au lieu de recevoir le roi des Bulgares à composition, le moment était, au contraire, venu de porter à cette cause perdue des coups de plus en plus impitoyables et incessants.

Dans le sauvage pays de Moglènes, quelque peu au nord-est de Vodhéna, dans la haute vallée de Moglénitiko, l'un des principaux affluents de la Vrystitza, il existait encore, paraît-il, un foyer de résistance très important : « Ce pays de Moglènes, dit M. Delacoulonche, le premier et longtemps le seul explorateur européen qui ait pénétré si loin, est l'antique

1) Ῥωμέος.
2) Littéralement : « à la main coupée ».

Almopie, bassin de montagnes isolé, entouré de toutes parts de hauts sommets. Elle est aujourd'hui encore habitée par une population fanatique, composée de Bulgares et de Valaques apostasiés qui, malgré leur titre officiel de musulmans, ont conservé leur existence propre et leur langue. On y rencontre des ruines byzantines importantes, une, entre autres, nommée Palæo Kastro, sur l'emplacement probable de l'ancienne Europos, devenue dans l'ère chrétienne l'Almopia d'Hiéroclès, plus tard encore la Mogléna des historiens byzantins. » Cette population belliqueuse de montagnards bulgares turbulents et insoumis constituait certainement un danger permanent pour la garnison et la population nouvelle de Vodhéna reconquise, un foyer incessant d'excitations pour cette région à peine pacifiée à tant de frais. Basile, dès le premier printemps de l'an 1016, dédaigneux des avances perfides de Gabriel Romain, expédia dans cette région un corps de troupes sous le commandement du patrice Nicéphore Xiphias et de Constantin Diogène. Ce dernier personnage, chef habile, qui devait jouer un rôle si important dans ces dernières luttes de la pacification bulgare, avait succédé à l'infortuné Botaniates dans la charge de stratigos du thème de Salonique. Il se trouve cité ici pour la première fois par les auteurs. Xiphias et Diogène, après avoir mis toute cette montagneuse contrée des Moglènes à feu et à sang, concentrèrent leurs efforts sur la capitale du pays, cette antique cité de Mogléna dont M. Delacoulonche croit avoir retrouvé la trace dans cette ruine de Palæo Kastro, entre les villages de Voltidjta et de Slatena, à quelques minutes du confluent du Tcherna-Réka et de la Bélitsa, deux des principaux torrents de la vallée. On y contemple encore les restes d'un kastron à triples murailles, avec tours rondes et tours carrées. Ce fut cette forteresse certainement que les deux généraux vinrent assiéger (1). Bientôt on vit arriver le basileus en personne qui prit aussitôt le commandement. La résistance de ce sauvage repaire des montagnes était plus opiniâtre probablement qu'on ne l'avait supposé d'abord au quartier impérial.

Le basileus, pour hâter l'issue, fit détourner le cours des eaux qui formaient au rempart une ceinture protectrice. Puis la muraille fut minée dans ses fondations; après quoi, suivant le procédé classique de l'époque,

(1) Lebeau, *op. cit.*, t. XIV, p. 207, confond Mogléna avec Vodhéna qu'il nomme de son nom antique d'Édesse.

que j'ai maintes fois décrit dans le volume consacré au règne de Nicéphore Phocas, les artificiers byzantins, à l'aide d'amas de matières combustibles, mirent le feu aux étais de bois placés pour soutenir le pan de mur dont la base avait été ainsi fouillée. Le rempart s'écroula formant une brèche béante.

La courageuse garnison, se voyant perdue, renonça à prolonger la lutte. Les montagnards bulgares vinrent en suppliants demander au basileus la vie sauve et rendirent leur ville. La résistance du haut pays de Mogléna était terminée. Entre autres captifs de marque, les Byzantins s'emparèrent ici de Domitien Kaukanos, un des plus puissants archontes de la région, conseiller intime du tsar Gabriel, et d'Ilitzès, l'archôn même ou prince du pays de Moglènes, avec beaucoup d'autres hauts hommes de la contrée. On fit prisonniers de très nombreux combattants.

Fidèle à sa pratique constante, Basile, pour rendre impossible tout soulèvement nouveau, fit transporter toute la population valide de Moglènes en état de porter les armes, en Asie, à l'autre extrémité de l'empire « sur la frontière de Perse », dans ses nouvelles possessions de l'Aspracanie, le Vaspouraçan d'aujourd'hui. Quelle exode affreuse pour ces libres enfants des monts du Rhodope si tendrement attachés à leurs vallées natales ! Le restant misérable de ces infortunés fut, sur l'ordre du basileus impitoyable, dépouillé de tout. Le kastron de Moglènes fut incendié. Il n'en demeura que les ruines informes actuelles. Les troupes impériales s'emparèrent encore d'un autre kastron voisin, que Skylitzès désigne sous le nom d'Enotia. M. Delacoulonche en a retrouvé l'emplacement dans celui du village actuel de Notia, à l'angle nord-est de la vallée. Certainement, ici comme partout, Basile remplaça la population déportée par de nouveaux colons venus d'Asie, arméniens ou géorgiens probablement. Ces immenses chassés-croisés de peuples couvraient incessamment les routes impériales de longues théories d'infortunés voyageurs. Ils expliquent en partie l'infini mélange des races en Orient (1).

(1) Sur ces immenses transplantations des populations bulgares, voy. aussi Kokkoni, *op. cit.*, p. 123. Voy. encore le témoignage d'Ibn el-Athir, dans Rosen, *op. cit.*, note 158. L'historien arabe dit que Basile remplaçait au fur et à mesure les Bulgares par des Grecs.

« Cinq jours après, dit Skylitzès, — probablement cinq jours après la chute de la forteresse de Mogléna, — on vit reparaître au camp impérial Romée à la main coupée, l'ancien messager du tsar Gabriel Romain, dit Radomir. Ce personnage mystérieux amenait avec lui des envoyés de Jean Vladistlav, le fils d'Aaron, un des quatre « Comitopoules » (1), par conséquent le propre neveu de Samuel. Ces ambassadeurs apportaient au

VUE DE LA VILLE D'OCHRIDA sur le lac du même nom. — *Gopcevic*, Makedonien und Alt-Serbien

basileus des lettres par lesquelles Jean lui mandait qu'il venait d'assassiner de sa main dans la ville de Petric (2), dans le val de la Stroumnitza, son cousin Gabriel Romain, avec la reine, sa femme, et qu'il se trouvait à cette heure l'unique maître et souverain de ce qui restait de la Bulgarie indépendante. »

Nous n'avons aucun détail sur les circonstances de ce crime. Il semble,

(1) Voy. p. 346.

(2) Que Cédrénus appelle Pétriscon: ἐν τῷ Πετρισκῷ. Yahia et Elmaçin font allusion à ces événements. Seulement le premier auteur confond Jean Vladistlav avec son père Aaron. Il place le meurtre de Gabriel Romain en l'année 407 de l'Hégire (10 juin 1016-29 mai 1017) et se trompe en disant que ce prince avait été « l'esclave », c'est-à-dire un des lieutenants de Samuel, alors qu'en réalité il était son fils et son successeur. — Rosen, *op. cit.*, p. 58 et note 358.

d'après ce que Skylitzès dit de la durée du règne de Jean Vladistlav [1], qu'il dut être commis au plus tôt dans le courant de l'été de cette année 1016, date qui correspond bien avec cette campagne de l'armée impériale dans le pays de Moglènes.

Le meurtrier, par la bouche de ce Romée « à la main coupée », qui paraît avoir abandonné avec la plus parfaite désinvolture le service de la victime pour celui de l'assassin, offrait, lui aussi, au basileus sa soumission sans conditions. A travers les phrases brèves du chroniqueur racontant ces tentatives successives des chefs bulgares au fur et à mesure de leur avènement pour obtenir la paix et fléchir le tout-puissant basileus de Roum, on devine l'agonie sans cesse croissante de la résistance. Gabriel Romain avait échoué auprès de l'empereur qui avait répondu à ses offres de soumission par la conquête et le sac du val de la Mogléna. Une poignée de mécontents s'était débarrassée par un crime de ce prince gênant et malencontreux et l'avait remplacé par son cousin et son meurtrier, qui, lui aussi maintenant, implorait la paix et se proclamait l'esclave du basileus. Les propositions de celui-ci devaient avoir plus de succès que celles de son prédécesseur.

« Le basileus, dit Skylitzès, ayant pris connaissance des lettres de Jean Vladistlav, lui envoya sous pli bullé d'or, preuve qu'il le traitait encore en souverain indépendant, les conditions qu'il exigeait de lui pour le recevoir à merci. Celles-ci furent acceptées aussitôt et au bout de bien peu de jours on vit l'ambassadeur manchot reparaître une fois de plus au camp impérial. Cette fois il était porteur d'une lettre de soumission pleine et entière signée de la main du nouveau tsar et de celles des principaux archontes et boliades bulgares survivants. Tous se reconnaissaient suivant la formule byzantine « les esclaves et les sujets du basileus », ses hommes liges suivant la formule occidentale. Skylitzès cite un des premiers parmi les hauts hommes de Bulgarie, un certain Kaukanos, frère de ce Domitien Kaukanos fait prisonnier au siège de Mogléna, comme ayant passé ouvertement à cette occasion au service du basileus. Basile paya cette défection éclatante de l'accueil le plus flatteur. »

1. Voy. p. 382, note 2.

Il semblait une fois encore que c'en fût bien fini de cette résistance désespérée. Mais, à l'exemple de son prédécesseur, Jean Vladistlav semble n'avoir agi de la sorte que pour mieux tromper le basileus, surtout pour gagner du temps. Malgré des engagements si solennels, le basileus fut secrètement informé que son adversaire n'avait pas été de bonne foi dans sa soumission et qu'il tramait à nouveau les pires entreprises.

La réponse de Basile à l'attitude déloyale du roi bulgare ne se fit pas attendre. Prompt comme l'éclair, bien qu'il eût pris déjà avec l'armée la route du retour, le basileus fit volte-face. Par une marche rapide, il se porta d'abord de Vodhéna sur Ostrovo, suivant la route charmante de la fraîche et verdoyante vallée de la Vrystitza. Une fois de plus, tout le territoire de cette cité essentiellement bulgare, les rives de son lac, furent impitoyablement saccagés par les légionnaires byzantins. Il en fut de même, au dire de Skylitzès, « du territoire de Soskos et de tout le plat pays de Pélagonie ». Je ne suis pas parvenu à identifier cette localité de Soskos. Ce devait être quelque kastron aux environs de la bourgade actuelle de Florina, au delà d'Ostrovo, sur la route de Monastir. La Pélagonie était, on s'en souvient, la grande et fertile plaine environnant cette dernière cité, la Bitolia bulgare. Le basileus, résolu à brusquer les choses, ordonna cette fois encore les mesures les plus cruelles. Tous les combattants bulgares qui tombèrent aux mains des Impériaux eurent les yeux crevés. C'était vraiment une lutte infernale. Puis, l'armée remontant le val du Dragor ou Tcherna (1), franchissant ensuite, au col actuel de Derbend, la crête qui sépare les eaux de cette rivière de celles du bassin de Prespa (2), descendit dans ce haut pays. De là, longeant l'extrémité septentrionale du lac du même nom, passant un nouveau col qui leur offrit soudain sur le grand lac d'Ochrida une vue enchanteresse, les troupes orthodoxes parurent enfin sur les rives retirées de cette petite mer intérieure, étonnées elles-mêmes d'aborder enfin ces régions mystérieuses, centre si longtemps inviolé de la monarchie de Samuel.

A l'extrémité méridionale de ce lac fameux, le plus grand de la péninsule des Balkans, s'élevait la capitale principale du défunt tsar, la royale

1) Voy. p. 352.
2) Ou Presna.

cité d'Achrida (1), que jamais encore les troupes du basileus Basile n'avaient contemplée. Partout à la ronde, aux yeux surpris des légionnaires de Roum, se profilaient les pentes élevées couvertes de bois de chênes sous lesquels disparaissaient les villages bulgares. Au centre de cette ceinture de montagnes étincelaient les eaux bleues merveilleusement limpides du lac dont les rives comptent plus de cent kilomètres de tour. Le Drin noir en sort qui va se jeter près d'Alessio dans l'Adriatique, confondant aujourd'hui une partie de ses eaux avec celles de la Boyana.

Sous les pieds des rudes soldats de Basile, arrêtés au sommet des monts, se dressaient tout au nord du lac les maisons du village qui est devenu l'Ochrida bulgare et turque actuelle, cité toute moderne qu'il ne faut pas confondre avec l'Achrida médiévale. Au loin, sur la rive sud du lac, étincelaient au soleil, parmi les noyers superbes, les toits du grand monastère de Saint-Naum fondé, dit-on, par Justinien, auprès de l'emplacement de l'antique Lychnidos. C'est, aujourd'hui encore, un des plus riches monastères de la Roumélie. Sur le site même de Lychnidos, s'élevait, à l'époque dont j'écris l'histoire, la capitale bulgare, l'Achrida byzantine, devenue l'Achrida royale de Samuel et de ses infortunés successeurs. Il n'en subsiste aujourd'hui que quelques ruines sur une colline, débris d'enceinte antique et débris d'églises, seuls restes de ces deux cités successives (2). A partir du moment où les Bulgares eurent pénétré en Macédoine et en Albanie, Achrida, dont le nom était d'origine récente, avait servi de résidence à plusieurs de leurs rois, Bogoris ou Boris vers la fin du IXe siècle puis le grand Syméon, son neveu. Enfin, à l'époque où nous sommes, Samuel le « Comitopoule », après avoir durant quelques années transporté de ville en ville sa cour errante, l'avait définitivement et officiellement fixée en ce lieu, voulant avoir sa capitale dans cette région la plus retirée de ses sauvages États, retraite inaccessible qu'il croyait pour toujours à l'abri des attaques des Grecs. Il y avait de même transféré le siège du patriarcat bulgare. Ces circonstances, mal expliquées jusqu'à ce jour, ont été cause d'une erreur qui longtemps a jeté une grande confusion dans les

(1) Ce nom dérive du mot slavon : *ahar*, « cour », la résidence royale bulgare.

(2) On ne saurait dire à quelle époque la cité perdit son nom antique pour celui d'Achrida, dénomination byzantine signifiant : hauteur, éminence, parfaitement caractéristique de la position de Lychnidos.

historiens et qui identifiait Ochrida ou Ochri, ville moderne située au nord du lac, avec Achrida bâtie non loin de ses rives à six heures de là vers le sud, à deux kilomètres environ de Saint-Naum [1].

A Achrida s'élevait le palais principal, l'aoul royal de la dynastie des Schischmanides. C'était là qu'était conservé le trésor de la couronne. En

VILLAGE DE BOYANA, au pied du mont Vitoch, non loin de Sofia (voy. p. 364). Le bastion bulgare puis byzantin dont on apercevait encore les assises était situé sur le rocher qui figure au premier plan, un peu à droite. — Photogr. communiquée par M. Dobrowsky.

un mot, c'était là la cité royale de la nouvelle Bulgarie comme Durazzo en était le port de guerre sur l'Adriatique. Samuel avait choisi ces deux villes avec habileté, surtout Achrida. Celle-ci, en effet, tout en tenant sa sécurité de sa situation si retirée sur la rive de ce lac des montagnes, se trouvait placée sur cette fameuse *Via Egnatia*, la grande voie romaine antique, toujours encore en usage à cette époque, qui conduisait de Salonique à Durazzo, en franchissant la chaîne centrale, et établissait ainsi une com-

1. La position ainsi fixée concorde pour les distances avec le tracé de la *Via Egnatia* qui passait à Lychnidos.

munication facile entre les deux sections orientale et occidentale de la portion européenne de l'empire byzantin, c'est-à-dire entre l'Adriatique d'une part, Salonique et la mer de l'Archipel de l'autre jusqu'à Constantinople. Pour la possession de cette voie unique, d'une importance capitale, ces deux illustres adversaires Basile et Samuel avaient lutté durant des années déjà avec la plus opiniâtre énergie. Pour la conquérir, des milliers et des milliers de leurs soldats avaient versé leur sang. La plupart des grands combats dont je viens de faire le récit, soit que l'initiative en vînt d'Achrida ou au contraire de Salonique, ont eu pour théâtre cette voie ou ses environs immédiats, à gauche ou à droite.

Jusqu'à ce jour, aucun légionnaire de Basile n'avait pu contempler du haut des monts la capitale bulgare reposant aux bords charmants de son lac délicieux. Quelle dut être l'angoisse des habitants longtemps si confiants dans leur sécurité séculaire lorsqu'ils virent descendre des monts les files pesantes des hoplites du grand empereur de Roum! Nous n'avons aucun détail sur ce que fut la résistance. « Basile, dit Skylitzès, s'empara de la capitale bulgare. Il y mit tout en bon ordre et se disposa à marcher aussitôt de là sur Dyrrachion qu'il craignait de reperdre et qui réclamait sa présence immédiate. »

Le chroniqueur byzantin, d'ordinaire si concis, entre, à propos de cette dernière cité, dans quelques détails. Samuel, raconte-t-il en substance, avait confié à son propre gendre Vladimir, mari de sa fille Kosara, le gouvernement de la Trymalie et des autres districts serbes, c'est-à-dire slaves, avoisinant cette enclave de Dyrrachion si récemment reconquise par les Byzantins grâce à la trahison de son autre gendre, l'Arménien Aschod (1). Tant que ce seigneur, ami de la justice et de la paix, avait vécu, la tranquillité avait régné dans ces régions. Jamais Vladimir n'avait cherché à inquiéter la garnison byzantine et la population de Durazzo avait continué à jouir du plus profond repos. Mais les choses avaient changé dans ces régions aussitôt après le meurtre de Gabriel Romain. Jean Vladistlav, non content de ce premier crime, avait, à force de parjures, par l'intermédiaire du métropolite David de Bulgarie en personne, réussi à

1. Voy. p. 155.

attirer Vladimir dans une entrevue. Il s'était emparé de lui par trahison et l'avait fait périr. Il semble que l'infortuné gendre de Samuel ait été tué de la propre main de cet homme féroce.

Cette mort était devenue pour toute la région avoisinant Dyrrachion le signal d'une immense anarchie, de troubles violents. L'usurpateur bulgare n'avait cessé de diriger les plus vives attaques contre la puissante place forte byzantine. Acharné à la prise de cette ville dont la possession lui importait tant pour la sécurité de ses derrières, tantôt il la faisait assaillir par ses généraux, tantôt il l'assaillait en personne. Zonaras (1) dit qu'il la serrait de fort près au moment même où le basileus entrait dans Achrida. Aussi ce dernier, pour voler au secours de sa forteresse, se disposa-t-il aussitôt à franchir en hâte l'espace qui séparait les deux villes, et qui est aujourd'hui la province d'Albanie. Mais à cet instant même un incident fâcheux vint très subitement traverser ses projets. Au moment de la marche sur Achrida, Basile avait laissé en arrière un corps nombreux sous le commandement du stratigos Georges Gonitziatès et du protospathaire Oreste, personnage que Skylitzès désigne sous le nom du « captif » (2), certainement parce que c'était quelque prisonnier de guerre passé au service de l'empire. Ces deux chefs avaient ordre du basileus de faire des incursions dans la plaine de Pélagonie, ce qui, bien probablement, signifie qu'ils devaient parcourir le territoire de cette province en tous sens pour en achever la pacification, surtout pour détruire définitivement tous ces foyers de révolte si constamment prêts à renaître de leurs cendres. Un fort détachement de guerriers bulgares sous le commandement d'un des principaux boliades, Ibatzès, d'origine illustre, d'une rare valeur, réussit à attirer ce corps dans une embuscade où il périt massacré tout entier.

A cette nouvelle, le basileus, désolé, abandonnant pour le moment Dyrrachion à son sort, ne songeant qu'à sa vengeance, rebroussa chemin sur l'heure. Laissant certainement une forte garnison dans Achrida avec un corps d'occupation pour assurer sa récente conquête, il franchit à nouveau la chaîne qui le séparait de la plaine de Pélagonie et se jeta à la poursuite d'Ibatzès et de ses bandes fuyant devant lui.

(1) Éd. Dindorf, t. IV, p. 123.
(2) Ὁ αἰχμάλωτος.

Skylitzès ne nous dit même pas si Basile réussit à atteindre le boliade et à le châtier. Le bref chroniqueur termine le récit de cette expédition pour cette année 1016 par ces seuls mots : « L'armée impériale et son chef regagnèrent Salonique et de là leurs cantonnements habituels de Mosynopolis. » Seulement, un corps détaché sous le commandement du patrice David Arianites fut envoyé par l'empereur contre la ville forte de Stroumnitza (1) située au sud-est de Skopia, à l'entrée de la vallée du fleuve du même nom qui sort de là pour se jeter dans le Strymon. On se rappelle que les troupes impériales avaient subi un échec devant cette localité en 1014. Nicéphore Grégoras (2) dit qu'elle était située sur un rocher fort élevé. David Arianites, par une marche rapide, parut d'abord devant le château de Thermitza dont il s'empara. On ne nous dit pas si Stroumnitza succomba également, mais c'est chose probable. En même temps, Basile envoyait un autre corps sous le commandement de Xiphias jusque sur le territoire de Triaditza, la Sofia d'aujourd'hui, pour y prendre quelques villes et châteaux de cette plaine où les Bulgares tenaient encore. L'attaque de Xiphias fut si subite que pas une de ces forteresses ne résista. Toutes se rendirent. Skylitzès ne cite nominativement que celle de Boiæ (3), la Boyana bulgare au pied du mont Vitoch où récemment ont été découvertes des inscriptions en caractères glagolithiques (4).

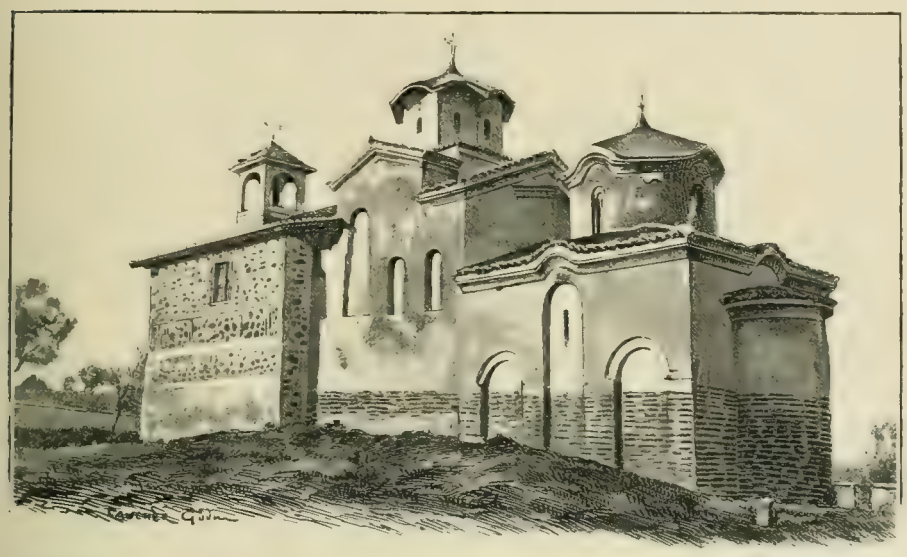
Les premiers résultats obtenus en cette année 1016 étaient véritablement décisifs. La nouvelle Bulgarie avait été traversée, parcourue de part en part par les armées impériales depuis les approches de l'Adriatique jusqu'à la plaine lointaine de Triaditza. Presque toutes ses dernières forteresses étaient aux mains des impériaux. Sa mystérieuse capitale elle-même, auprès de son lac perdu, était tombée en leur pouvoir. Son souverain actuel n'était plus qu'un usurpateur souillé de sang, errant de lieu en lieu avec quelques poignées de fidèles. Tout n'était pas encore fini cependant et l'opiniâtre basileus allait avoir à compter deux années encore avec la résistance de cette race indomptable.

Pour la fin de cet an 1016, les chroniqueurs, Skylitzès en tête, signalent

1 Στρουμπίτζη, Stroumbitza, Stroumpitza, Stroummitza.
2 T. I, 379.
3 Τὸ ἔρυμα ὁ Βοιὼν καλεῖται.
4 Wassiliewsky, *Conseils et récits*, pp. 282-283.—Voy. les vignettes des pages 361 et 365.

encore une expédition. Le basileus qui, de Mosynopolis, était déjà revenu à Constantinople, repartit une fois de plus pour cette région de Triaditza qui semble avoir été un des derniers centres principaux de résistance. Il voulait y assiéger la place de Pernikon qui seule en cette région, semble-t-il, était demeurée aux mains des Bulgares après l'expédition victorieuse de Xiphias de l'an précédent.

Pernikon, la Pernic d'aujourd'hui, est située dans la haute vallée d'une



ÉGLISE BYZANTINE DE BOYANA, au pied du Mont Vitoch, non loin de Sofia (voy. p. 364). — La restauration de ce monument date de l'an 1259. La partie antérieure avec le clocher est de construction récente. — (Photographie communiquée par M. Dobrowsky.)

des deux branches du Strymon, sur sa rive droite, presque à l'origine de ce cours d'eau, au sud-ouest de Sofia ou Triaditza, sur la route de cette ville à Radomir. Déjà douze ans auparavant Basile l'avait, on se le rappelle (1), assiégée sans succès. Cette fois encore la garnison, composée probablement de tout ce qui dans ce pays se refusait obstinément à accepter le dur joug byzantin et préférait périr, fit une résistance désespérée. Le siège très meurtrier, qui coûta la vie à beaucoup de soldats byzantins, durait depuis quatre-vingt-huit jours lorsque Basile, estimant que ce kastron perdu ne valait pas un sang si précieux, prit le parti de se retirer. Il

(1) Voy. p. 231.

regagna, dit Skylitzès, les quartiers de Mosynopolis où ses troupes prirent un repos mérité. Nous ne savons pas un mot de plus sur cette opération infructueuse qui dura trois mois, pas plus que sur les autres faits militaires de cette saison. Que de lacunes qui ne seront jamais comblées! Il est bien probable toutefois que le basileus remporta des succès importants et que l'œuvre de pacification fit de nouveaux progrès. Hélas! nous ne pouvons que faire des suppositions (1).

Il nous faut interrompre un moment le récit de la guerre bulgare pour parler, à propos de cette même année 1016, d'une autre lointaine expédition militaire dans une région toute différente, expédition bien intéressante sur laquelle nous ne possédons, hélas, que quelques lignes de Skylitzès reproduites par Cédrénus (2). « Le basileus, disent en substance ces chroniqueurs, de retour dans sa capitale au mois de janvier de l'an du monde 6524, qui est l'année 1016 après Jésus-Christ, expédia une flotte en Khazarie, sous la conduite de Bardas Ducas, surnommé Mongos, fils du duc Andronic Lydos, l'ancien partisan de Bardas Skléros, mort durant la sédition de celui-ci (3). Mongos, aidé par Sphengos, le Svenki des chroniques russes, frère (4) du grand-prince Vladimir, soumit toute cette contrée à la puissance impériale. L'archôn du pays, Georges Tzoulos, avait été fait prisonnier dès la première rencontre. » Nous ne savons rien de

(1) L'auteur anonyme des *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin*, dans son chapitre LXXXI intitulé *Histoire d'une autre forteresse*, fait allusion au siège par le basileus Basile d'une place forte du nom de « Morie », entre Philippopolis et Stredetz, nom slave de Triaditza ou Sofia. Ce nom de « Morie » n'est inconnu. Pas plus que M. Wassiliewsky, je ne suis parvenu à l'identifier. Voici le texte de l'auteur anonyme : « Étant parti pour une de ses expéditions, Basile, arrivé devant la forteresse de Morie, disposa ses machines, battit longuement les murailles, puis, pour mieux attaquer, fit construire un château de bois. Mais les assiégés détruisirent cet engin grâce à un stratagème qui mérite d'être sauvé de l'oubli. Ils décidèrent par de riches cadeaux plusieurs jeunes hommes à se glisser secrètement dans l'appareil par les interstices des poutres extérieures, emportant avec eux des torches, du goudron, des matières inflammables et de quoi faire du feu. Ces hardis compagnons, après avoir allumé l'incendie à l'intérieur du château de bois, réussirent à s'éloigner. Extérieurement, on ne se doutait de rien, aucune flamme ne paraissant. Toute la nuit le feu brûla au centre du vaste échafaudage, dévorant peu à peu la charpente. Au matin les flammes apparurent, mais le château était détruit. L'empereur, fort chagrin, dut se retirer, et les habitants de cette cité conservèrent leur indépendance. » De quelle cité et de l'expédition de quelle année s'agit-il ? Achrida avait aussi nom Morra, mais Achrida n'a jamais été située entre Philippopolis et Sofia. Voy. Wassiliewsky, *op. cit.*, p. 51.

(2) II, 464.

(3) Voy. l'*Empire byzantine*, I, p. 37 (où par écrit à tort *Adrana* pour *Andrana*).

(4) Une variante de Cédrénus dit « beau-fils ».

plus, rien sur les causes de l'expédition, rien sur le lieu du débarquement et l'historique des opérations, rien sur les suites de cette annexion. Cependant comme l'empire des Khazars, qui allait encore à cette époque des rives de la Caspienne à celles de la mer d'Azov et de la mer Noire, comprenait aussi une notable portion de la Crimée, il semble vraisemblable que quelque agression de cette nation en ces parages ait nécessité l'envoi de cette force navale. Il est probable encore que ce Georges Tzoulos au nom barbare grécisé était simplement un archôn ou chef local, peut-être l'archôn des territoires khazares en Crimée, mais non point certainement le grand Khagan, chef de la nation khazare. Le fait que le commandement de l'expédition fut confié à un des plus dévoués partisans de Bardas Skléros, qui, avec son père, son frère et tous les siens, avait jadis suivi la fortune du fameux prétendant, prouve une fois de plus combien Basile, oublieux du passé, s'entendait habilement à utiliser tous les zèles, tous les dévouements, fût-ce ceux de la dernière heure.

« Les Khazars sur le Don, dit M. Rambaud dans son admirable étude sur l'Empire grec au xe siècle, étaient en ce temps, avec les Petchenègues sur le Dniéper, la principale et plus puissante nation des rivages de la mer Noire, sur laquelle les Byzantins avaient des notions fort précises. Ils étaient les seuls pour lesquels la chancellerie impériale eût des formules honorifiques. Un Khagan les gouvernait, dont l'autorité était sans bornes. Il disait à un de ses sujets : « Va, et tue-toi. » Et il était obéi sur l'heure.

« Certes la puissance des Khazars avait décliné depuis le VIIe siècle, même au xe elle demeurait encore incontestée entre le Don et la Caspienne qui s'appelait la mer des Khazars. La Chersonèse, autrement dit la Crimée, était presque entièrement en leur puissance. Le Khagan avait un préfet à Bosporos et en eut quelquefois un à Cherson. Dans la lettre du Khagan Joseph au rabbin espagnol Hasdaï en 948, le prince khazare prétend recevoir les tributs de neuf nations habitant les bords du Volga, de quinze nations voisines du Caucase, de treize autres riveraines de la mer Noire. Les Khazars étaient du reste, en somme, peu dangereux pour l'empire grec. Par terre, il leur était impossible d'envahir son territoire, resserrés qu'ils étaient entre les peuplades caucasiennes à l'est et les Petchenègues à l'ouest. Il ne paraît pas qu'ils aient possédé une marine sérieuse. Ils n'étaient donc

à redouter que pour les possessions byzantines de la Crimée, et il paraît qu'il ont toujours désiré mettre la main sur Cherson. C'est pour conjurer ce danger que nous voyons Constantin Porphyrogénète dans ses instructions célèbres enseigner à son fils quel parti on pouvait tirer des peuples voisins, des Ouzes, des Alains, des Bulgares noirs. Mais il ne recommande point l'emploi des Petchenègues. Le moyen serait trop violent !

« Les Khazars étaient infiniment plus civilisés naturellement et intellectuellement que les Petchenègues. Ils avaient abandonné la vie errante et le système de guerre tumultuaire des peuples barbares. Le Khagan avait une armée permanente et soldée de douze mille hommes. Avec la civilisation byzantine, ils avaient pris quelques-uns de ses défauts : cette armée se composait d'étrangers mercenaires. Ces anciens dominateurs de l'Orient semblaient avoir renoncé à se défendre eux-mêmes ; ils payaient des émigrés arabes, des Russes, des Slaves païens pour se battre à leur place.

« Les Khazars possédaient des villes. Même ils en bâtissaient. Sur le Don, en 833, le protospathaire Pétronas, envoyé par le basileus Théophile, avait bâti, à la prière du Khagan, pour arrêter les incursions petchenègues, la forteresse de Sarkel, la Maison blanche, comme l'appelle Constantin VII. A l'embouchure du Volga, Itil paraît avoir été la résidence politique du Khagan. C'était, au dire d'Ibn-Fozlan, une grande ville où des bains, des marchés, des synagogues, trente mosquées musulmanes, le palais de briques du Khagan s'élevaient au milieu de misérables cabanes de feutre ou d'argile. Itil était le grand entrepôt commercial du Palus Méotide et de la mer Caspienne. Sur les ruines de Phanagoria, l'antique et florissante colonie hellénique, les Khazars avaient bâti Taman ou Tamatarkha ; Bosporos était un autre legs de la civilisation grecque. Le Khagan Joseph, dans sa fameuse lettre au rabbin Hasdaï, parle de trois résidences royales.

« Les Khazars, grâce à leurs rapports avec les Khalifes de Bagdad et les basileis byzantins, grâce à l'influence de la Bible, de l'Évangile, du Koran, étaient devenus une nation presque civilisée. On sait que, par une exception unique, la majorité du peuple, la famille régnante, l'élite de la nation professait la religion judaïque. Une grande tolérance existait entre les diverses communions.

« Depuis le mariage de Constantin Copronyme avec la fille du Khagan qui devint impératrice sous le nom d'Irène et apporta à Byzance les modes khazares, le vêtement khazar, entre autres le fameux tzitzakion, une paix de plus de trois siècles, presque une alliance sans refroidissement aucun, avait continué entre les deux nations et toujours dans l'armée

MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit d'Oppien du Xe ou XIe Siècle conservé à la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise. — Combat naval. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

byzantine, il y avait eu régulièrement un corps auxiliaire de troupes khazares.

« C'était pour la première fois depuis tant de temps en cette année 1016 que l'empire se trouvait en guerre avec ses fidèles alliés, et, chose étrange, il avait précisément pour auxiliaires contre eux ses vieux ennemis les Russes. Très probablement, dans cette lutte sur laquelle nous ne savons que si peu de chose et qui semble avoir marqué le début définitif du déclin rapide de la monarchie khazare, ce n'est point celle-ci qui eut les premiers torts. »

Dans le si bref récit que nous donnent de ces faits les chroniqueurs byzantins, il y a encore un enseignement à glaner. Ce détail si curieux du secours apporté à l'expédition byzantine par le propre frère du grand-prince Vladimir, secours sur lequel se taisent du reste les sources russes, est, en effet, une preuve de plus que l'alliance russo-byzantine s'était maintenue intacte depuis le mariage déjà lointain de la Porphyrogénète Anne avec le glorieux chef de la nation varègue. Sur toute cette période de près

de trente années, qui va de l'an 988 lorsque le secours des six mille guerriers envoyés par Vladimir sauva l'empire aux abois de l'étreinte du prétendant Bardas Phocas, jusqu'à cette présente année 1016, la *Chronique* dite *de Nestor*, source presque unique de nos connaissances sur l'histoire des Russes à cette époque, se tait à peu près complètement sur les relations entre Russes et Byzantins. Nous ne sommes certains que d'une chose, c'est qu'une paix de soixante années entre l'empire de Roum et la Russie suivit l'union politique d'Anne et de Vladimir. « A la faveur de ce long armistice, la Russie, pénétrée par l'influence et la civilisation byzantines, devient comme une colonie et une succursale de l'empire grec. Désormais les fantassins russes, nous l'avons vu, vont former un élément nécessaire des armées byzantines, et, de l'Euphrate au Vulturne, combattront et mourront sous les enseignes impériales. A leur tour, les basileis, se familiarisant avec les mœurs du Nord, voudront attacher à leur personne, à l'imitation du Hird ou cour militaire des princes russes, une garde nouvelle exclusivement composée de Scandinaves, et qui, fidèle et sans pitié, étrangère aux passions de la foule byzantine, sera toujours prête à frapper de sa hache la victime désignée par un signe du maître, la fameuse garde Væring enfin dont Anne Comnène a célébré l'héroïsme, et qui, du xe au xiie siècle, se recruta uniquement parmi les soldats de fortune de Russie et des pays scandinaves. »

Vladimir avait donc continué, à partir de cette fameuse année 989 qui vit sa conversion et celle de sa nation, de régner sur ses peuples et de vivre dans la religion chrétienne. « Il avait, raconte la *Chronique*, conçu le projet de bâtir à Kiev, sa sainte capitale, une église de pierre à la très sainte Vierge; il envoya en conséquence chercher des architectes en Grèce et se mit à la bâtir. Quand l'église fut achevée, il l'orna de tableaux, en confia le soin au prêtre Anastase (1) de Cherson et désigna des prêtres de cette ville pour y célébrer les offices. Il lui fit don en outre de tout ce qu'il avait recueilli à la prise de Cherson, des images, des vases d'église, des croix, surtout des reliques. » Ceci se passait, suivant la *Chronique*, dans les années 989 à 992.

(1) Des variantes le nomment Joachim. Voy. Muralt, *op. cit.*, t. I, p. 572.

Ce court mais très précieux récit montre combien étaient devenues étroites les relations établies entre Byzance et la monarchie russe convertie au christianisme. C'est de Byzance encore que partit en 991 (1) le premier métropolitain élu de Kiev. Ce fut le patriarche Eustathios qui le désigna. Il avait nom Léon ou Léonce (2).

« Vladimir, dit M. Rambaud, s'occupa avec ardeur d'orner d'églises sa capitale veuve d'idoles. Outre celle consacrée à la Vierge, il bâtit, nous l'avons vu, sur le lieu où s'élevait Péroun, l'église de Saint-Basile, nom grec qu'il avait pris à son baptême. Sur celui où les deux martyrs varègues avaient été égorgés par ses ordres, il construisit celle de la Déciatine ou de la Dîme, embellie et ornée d'inscriptions grecques par les artistes venus du Sud. Il fonda des écoles où les jeunes garçons vinrent étudier les livres saints traduits en slavon; mais il fut obligé d'y traîner les enfants dont les parents, convaincus que l'écriture était une dangereuse espèce de sorcellerie, versaient des larmes de désespoir. Nestor ne peut assez vanter l'amélioration qui s'opère dans Vladimir après son baptême. Il est fidèle à la femme grecque; il n'aime plus la guerre; il distribue son revenu aux églises, aux pauvres, et, bien que les criminels se multiplient, il hésite à leur appliquer la peine capitale. « Je crains le péché, » répond-il à ses conseillers. Ce sont les évêques qui sont obligés de lui rappeler « qu'il faut châtier le criminel, quoique avec discernement », et qu'il ne faut point laisser le pays en proie aux Petchenègues. Vladimir, qui rappelait d'abord assez bien le type northman de Robert le Diable, se trouve être devenu tout d'un coup le bon roi Robert! »

La *Chronique* raconte ensuite beaucoup de faits qui n'intéressent pas directement l'histoire byzantine : la fondation par Vladimir de la ville de Bielgorod, les guerres de ce prince contre les Croates, surtout contre les Petchenègues. Lorsque l'église principale qu'il faisait bâtir à Kiev avec une somptuosité barbare fut achevée, « il alla y prier Dieu et donna à cette église de la Sainte Mère de Dieu la dîme de ses biens et de ses villes. Puis il écrivit une malédiction et la déposa dans l'église disant :

(1) Muralt, *op. cit.*, I, 572. Nestor L. et G. : 6499 — L. Novg. 2 b : 6497 et 3 : 6496 désignent Photius comme le patriarche qui envoya Joachim de Cherson.

(2) Voy. p. 11.

« Si quelqu'un viole ce serment, qu'il soit maudit. » Et il donna cette dîme à Anastase de Cherson et il offrit ce jour-là une grande fête à ses boïars et aux anciens de la ville et fit beaucoup d'aumônes aux pauvres. » — A la suite d'un vœu, il bâtit aussi à Vassilief une église de la Transfiguration du Seigneur. — En l'an 1008, on apporta, évidemment de Constantinople, des reliques pour l'église de la Sainte Mère de Dieu à Kiev. — En 1009, Brunon, premier martyr de l'Église russe, que d'autres sources appellent Boniface, fut décapité avec dix-huit compagnons sur la frontière de Russie en Lithuanie.

La *Chronique*, ayant ainsi pieusement raconté le règne réparateur et relativement paisible de Vladimir, premier souverain chrétien des Russes, fixe la mort de ce prince au 15 juillet de l'an 1015, dans un âge très avancé. Il était tombé malade à Bérestovo ou Bérestov au moment où il se préparait à faire la guerre à un de ses fils, Iaroslav, révolté contre lui (1). Ce fut là qu'il mourut. Sa femme, la Porphyrogénète Anne, la sœur des basileis de Constantinople, l'avait précédé dans la tombe, quatre années auparavant, en l'an 1011 (2).

On cacha quelque temps la mort du héros. On fit, la nuit, un trou au milieu du plancher, entre deux chambres, sa demeure étant probablement construite sur pilotis; on enveloppa le corps dans une couverture; on le descendit à terre avec des cordes; on le mit sur un traîneau, puis on alla l'ensevelir dans cette somptueuse église de la Mère de Dieu qui était son œuvre et que tant il chérissait (3). « Quand le peuple eut appris tout cela, dit la *Chronique*, une foule innombrable se répandit par la ville et pleura Vladimir : les boïars comme le défenseur du pays, les malheureux comme leur défenseur et leur bienfaiteur; puis ils le mirent dans un cercueil de marbre et enterrèrent avec de grands gémissements le corps du prince. »

(1) A ce même moment, son neuvième fils, Boris, se battait contre les Petchenègues. Un autre, Sviatopolk, était en prison à Kiev.

(2) Skylitzès, au contraire (voy. Cedrenus, II, 478.20), fait survivre cette princesse à son époux. Même il semble dire qu'elle ne mourut qu'après la fin de la grande guerre de Bulgarie, même après l'expédition de Basile au pays des Abasges et la révolte de Xiphias, c'est-à-dire après l'an 1021. Du moins il ne raconte la mort d'Anne qu'immédiatement après ces grands événements.

(3) Muralt, *op. cit.*, I, 587, dit que Vladimir fut enterré à l'église Saint-Clément, au milieu de son église, vingt-huit ans après son baptême, auprès de son épouse « Hélène » !

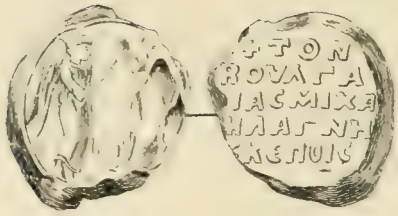
Vladimir laissait de ses nombreuses femmes une foule d'héritiers. Son fils aîné, Sviatopolk, fut son successeur et s'établit à Kiev. Ce prince eut un début de règne fort agité. Il fit traîtreusement assassiner à coups de lance son frère Boris, fils de son père et d'une Bulgare, durant que le malheureux jeune prince chantait des psaumes. Avec celui-ci, Sviatopolk

VUE DE SKOPLJE ou SKOPLI. Pont sur le Vardar. — Gopcevic, Maked. u. Alt-Serbien.

fit encore tuer un jeune Hongrois du nom de Georges que Boris aimait, auquel il avait fait don d'un grand collier d'or. Puis ce fut le tour de Gleb, un autre des fils de Vladimir. Les noms des deux jeunes princes martyrs devinrent parmi les plus populaires de l'histoire russe. Ils furent dès lors les saints nationaux par excellence. Quatre-vingts ans à peine après leur mort, leur fête était déjà la fête de la terre russe.

Sviatopolk tua encore son frère Sviatoslav, prince des Drevlianes, fils de Vladimir et d'une Tchèque. Il voulait tuer tous ses frères. Toujours dans cette année 1015, première de son règne, il partit en guerre contre son frère Iaroslav de Novgorod, le fils de Rogniéda. Après trois mois d'attente, la bataille s'engagea sur les rives glacées du Dniéper. Sviatopolk battu dut s'enfuir. Iaroslav, vainqueur, alors âgé de vingt-huit ans, s'installa dans Kiev, sur le trône de ses pères. Il devait être un des plus

grands princes de la Russie et régner près de quarante années. Ce fut en 1016 qu'il vainquit son frère, l'impie tyran Sviatopolk. C'est dans cette même année que les Byzantins firent cette expédition de Khazarie à propos de laquelle je viens de passer en revue les événements écoulés en Russie depuis 989, qui présentent quelque intérêt pour l'histoire du règne de Basile II.

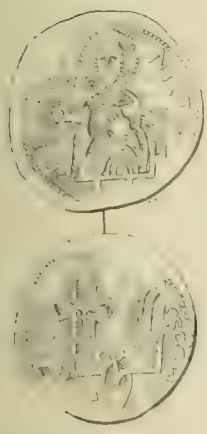


SCEAU OU BULLE DE PLOMB DE MA COLLECTION D'UN PATRIARCHE BULGARE DU NOM DE MICHEL APRÈS LA CONQUÊTE DE LA BULGARIE PAR BASILE II. — XIme SIÈCLE.

MINIATURE d'un manuscrit byzantin des Évangiles *du XIe Siècle, à la Bibliothèque Nationale.*

CHAPITRE VII

Campagne de Bulgarie de l'an 1017. Nouvelles prises de villes et de châteaux. Nouvelles razzias. Prise de Longos. Echec devant Castoria. Tentative avortée de Jean Vladistlav et de Krakras alliés aux Petchenegues. Prise de Bosograd, d'Ostrovo, de Molyskos, de Setena. — Jean Vladistlav, après avoir attiré Constantin Diogène dans une embuscade, est complètement battu par Basile II accouru au secours de son lieutenant. — Jean Vladistlav périt au siège de Dyrrachion. — Dernière campagne bulgare inaugurée en mars 1018. De toutes parts affluent les soumissions des derniers chefs bulgares indépendants : Krakras, son frère et son fils, Dragomouzos, Bogdan, etc. — Marche triomphale du basileus à travers la Bulgarie terrassée. Arrivée à Achrida. Réception par le basileus de la tsarine Marie.— Séjour à Prespa, à Deabolis où on amène à l'empereur les fils de Jean Vladistlav et le fameux partisan Ibatzès fait prisonnier par Eustathios Daphnomelès dans des circonstances dramatiques. Soumission de Nikolitzès. — Séjour à Castoria. — Marche du basileus et de l'armée vers le Sud. Arrêt à Stagous. Soumission d'Élémagos, archôn de Belograd. — Champ de bataille de Zitonion. — Séjour fameux à Athènes. Athènes et la Grèce sous Basile II. — Rentrée triomphale à Constantinople. Toute puissance de Basile II. Dernières résistances. Résistance et mort de Sermon, châtelain de Sirmium. Réorganisation administrative et religieuse de la Bulgarie reconquise. Chrysobulles de Basile à cet effet.



MONNAIE D'ARGENT du grand-prince de Russie Sviatopolk, contemporain de Basile II.

Dès le printemps prochain, poursuit Skylitzès en son bref récit d'une si désespérante monotonie, c'est-à-dire dès les premiers beaux jours de l'an 1017, le basileus et ses fidèles soldats, quittant une fois encore les cantonnements de Mosynopolis, rentrèrent en campagne. C'était véritablement merveille de voir ce rude souverain, ce parfait homme de guerre, âgé déjà de plus de soixante ans, insensible aux douceurs du repos, reprendre chaque année le harnais de combat comme aux beaux jours de sa vaillante jeunesse et parcourir à la tête de ses vieux légionnaires ces contrées âpres et inhospitalières entre toutes, contrées tantôt brûlantes, tantôt glacées, toujours fourmillant d'adversaires acharnés.

Le premier objectif des impériaux était, cette fois, le kastron de Longos dont la garnison, elle aussi, refusait de faire sa soumission. Je ne suis pas parvenu à identifier cette localité. En même temps, un corps détaché sous le commandement de David Arianites et de Constantin Diogène, dont le nom paraît ici pour la seconde fois, avait mission de razzier une fois encore cette malheureuse plaine de Pélagonie déjà si souvent dévastée par les Byzantins, surtout d'y étouffer les derniers germes de résistance en achevant de détruire quelques groupes d'entêtés partisans qui tenaient encore la campagne. Les deux chefs revinrent de leur expédition avec de très nombreux prisonniers et un grand butin, d'immenses troupeaux surtout, ressource suprême des malheureux paysans bulgares.

Sur ces entrefaites, l'énigmatique kastron de Longos s'était rendu à Basile. Skylitzès, qui ne donne aucun détail sur ce siège, raconte seulement que le basileus ordonna de détruire cette forteresse par le feu, et qu'il fit trois parts des prisonniers. C'était probablement sa coutume de procéder ainsi après chacune de ces prises si fréquentes de villes et de châteaux bulgares. Une part, dit le chroniqueur, fut réservée au basileus, une autre aux troupes impériales byzantines proprement dites, « aux Romains », suivant l'expression de Skylitzès, une troisième enfin aux auxiliaires russes. Ce dernier détail fort intéressant nous est une preuve que la fameuse troupe de six mille guerriers envoyée pour la première fois en l'an 988 par Vladimir au secours de ses beaux-frères les basileis, troupe qui se maintenait à ce chiffre en se recrutant incessamment, continuait à rendre à l'empire grec les plus signalés services. Non seulement les guerriers du grand-duc de Kiev devenus les fidèles mercenaires du basileus faisaient campagne au fond de l'Asie à côté des légionnaires purement byzantins, mais ils combattaient encore à leurs côtés dans ces sauvages vallées perdues de la Bulgarie et de la Haute-Macédoine.

Poursuivant sa marche en avant, continue le chroniqueur, — expression qui, par parenthèse, indique bien que cette forteresse de Longos devait se trouver quelque part sur la route entre la frontière et la ville que je vais nommer, — le basileus arriva ensuite devant Castoria. Les soldats de Basile n'avaient jamais encore paru dans cette région méri-

dionale de la Haute-Macédoine où s'était maintenu jusqu'ici un dernier foyer de résistance qui paraît avoir été des plus sérieux. Castoria, l'antique Célétron, si exactement décrite par Anne Comnène, s'élevait alors comme aujourd'hui au milieu de belles cultures, à l'entrée d'une presqu'île qui s'avance dans le pittoresque lac du même nom, sur sa rive orientale. Elle en occupe toute la longueur sur une étendue de plus d'un kilomètre et

VUE DE LA VILLE DE SERES de Macédoine. — *Gopcevic*, Maked. u. Alt-Serbien.

demi. Le lac est à près de dix-neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On reconnaît encore actuellement les restes de l'enceinte byzantine qui coupait en travers l'isthme de la péninsule. Son entrée centrale était fortifiée par une tour carrée. Une seconde enceinte parallèle, flanquée de tours rondes, sépare toujours le quartier grec du quartier turc. On circule encore pour entrer dans Castoria sur la très ancienne chaussée établie au pied des hauteurs rocheuses qui, en ce point, dominent le lac. Toute la presqu'île était entourée d'une enceinte continue.

Castoria, une des principales cités bulgares, se trouvait à l'entrecroisement de quatre routes fort importantes, celle de Larissa à Bérat, Dyr-

rachion et Scutari, celle de Larissa à Achrida, Pritzrend, Uskub et Pristin, celle de Salonique à l'Adriatique par Vodhéna qui était la fameuse *Via Egnatia*, celle de Monastir enfin et de la plaine de Pélagonie au littoral de l'Épire. C'était une position très forte, si forte même que cette fois encore le glorieux Basile et ses troupes aguerries éprouvèrent un sérieux échec. Castoria offrit une résistance désespérée aux plus acharnées attaques des impériaux et finalement demeura inexpugnable. Il fallut s'en retourner d'autant plus rapidement que l'empereur apprit à ce moment même les plus graves nouvelles qui nécessitaient son départ immédiat.

Skylitzès raconte que Basile avait reçu des lettres de son lieutenant le gouverneur de Dorystolon sur le Danube, Tzitzikios, fils du patrice Theudatès l'Ibère, c'est-à-dire le Géorgien, quelque officier de cette nation passé à son service, lui mandant une tentative suprême de la part des Bulgares agonisants. Un chef nommé Krakras, sur lequel les chroniqueurs byzantins ne donnent aucun autre détail, à la tête de bandes très nombreuses, avait réussi à faire sa jonction avec d'autres forces encore réunies sous le commandement de l'usurpateur Jean Vladistlav. Les deux chefs avaient fait alliance avec les Petchenègues et tous ensemble se préparaient à attaquer Tzitzikios. Il est difficile de dire, en l'absence absolue de renseignements, dans quelle région précisément s'était assemblée cette dernière armée bulgare alliée aux éternels ennemis de Byzance, les Petchenègues; quelque part dans le Nord, certainement, pas très loin du Danube, puisque ces barbares en étaient tout proches.

Quoi qu'il en soit, Basile estima que cet effort suprême nécessitait son intervention immédiate. « Fort troublé par ces nouvelles, dit Skylitzès, le basileus, abandonnant le siège de l'invincible Castoria, reprit brusquement le chemin du retour pour courir à la rencontre de ces nouveaux agresseurs. » Sur la route il prit et brûla la forteresse de Bosograd (1), que M. de Muralt place aux sources mêmes de l'Indjè-Karasou ou Vrystitza (2), par conséquent tout auprès de Castoria. Descendant probablement le val de cette rivière, le basileus parut ensuite

1 Τὰ Βοσόγραδα; Cédrenus, II, 465.
2 L'antique fleuve Haliacmon.

devant Verria dont il ordonna de relever immédiatement les murailles en ruines, puis dans les régions voisines d'Ostrovo et de Molyskos où il prit et démantela tous les châteaux bulgares qui tenaient encore. Ostrovo est sise sur la rive nord du lac du même nom. Molyskos, ville rarement mentionnée par les Byzantins, devait se trouver tout auprès (1). Là, une bonne nouvelle parvint au basileus. Tzitzikios lui mandait que Krakras et Jean Vladistlav avaient dû renoncer à leur attaque projetée parce que les Petchenègues, peu soucieux probablement d'attirer sur eux les foudres du tout-puissant basileus, avaient définitivement refusé de s'associer à leur entreprise désespérée.

Rebroussant chemin aussitôt, l'infatigable basileus alla mettre le siège devant une ville que Skylitzès appelle Setæna (2), dans laquelle se trouvaient, au dire de ce chroniqueur, outre un palais ou aoul du tsar Samuel, d'immenses approvisionnements de blé. Je n'ai pu identifier cette ville royale bulgare. M. de Muralt pense que c'était peut-être Zeitoun sur la frontière de Thessalie et de Grèce, mais c'est beaucoup trop loin vers le sud. Il y avait beau temps que toute cette région méridionale de la Thessalie avait cessé d'appartenir aux Bulgares. Setæna devait se trouver bien plus au nord, quelque part entre Ostrovo et Vodhéna. Elle ne semble pas avoir fait grande résistance. Basile fit incendier le palais ainsi que tous les autres édifices probablement en bois qui la composaient. Les approvisionnements de blé des infortunés Bulgares furent distribués aux troupes.

Cependant l'usurpateur Jean Vladistlav, après l'échec de son alliance avec les Petchenègues, n'avait point perdu courage. Il accourait à marches forcées avec toutes les bandes éparses qu'il avait pu rassembler. Basile détacha à sa rencontre le corps de la garde dit des Scholes d'Occident et celui des contingents du thème de Salonique sous le commandement du stratigos de ce thème, Constantin Diogène. Tel est le titre que donne Skylitzès à ce haut fonctionnaire. Mais sur un précieux sceau de plomb de lui que j'ai acquis à Constantinople et qui appartient certainement à cette époque de sa vie, Diogène figure avec celui, non de stratigos, mais

(1) Tafel, *Symbolarum criticarum geogr. byzant. spect.*, *Pars* I, p. 41.
(2) Ἡ Σέταινα.

bien de « catépano » de cette grande cité, preuve qu'en ces temps troublés le commandement de la place de Salonique si voisine du théâtre des opérations, avait été provisoirement transformé en un catépanat, sorte de capitainerie générale (1).

Jean Vladistlav, averti de l'approche de ce corps ennemi, fidèle à la tactique nationale, réussit à attirer Diogène dans une embuscade où ce capitaine aurait certainement succombé avec tous les siens, si les espions impériaux n'avaient eu le temps d'aviser le basileus. Vivement inquiet sur le sort de son lieutenant, Basile, montant précipitamment à cheval, en vue de tout le camp assemblé, ne prit que le temps de crier derrière lui : « Que tous ceux qui veulent se battre me suivent » et partit au galop à la rescousse de ses soldats, suivi de tous les hommes de bonne volonté. Songez que ce parfait guerrier avait alors plus de soixante années !

ICONE BYZANTINE de bronze représentant la Crucifixion, trouvée au village de Kovanlyk, dep. de Haskovo, avec la Croix de la p. 381 et une monnaie de bronze du basileus Jean Tzimisces. — (Photographie communiquée par M. Dobrowsky.)

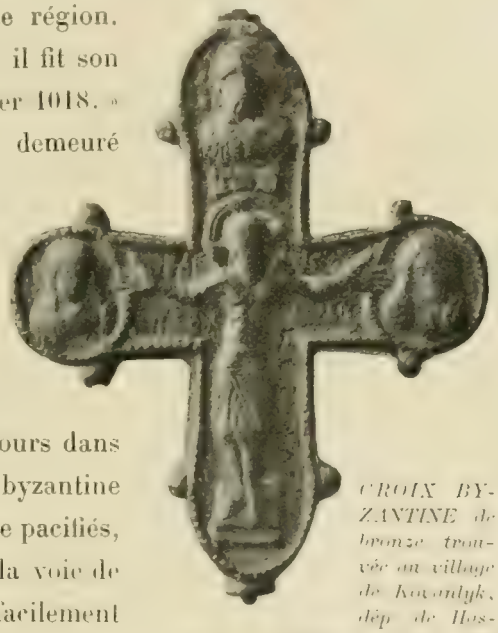
Les éclaireurs du Bulgare n'eurent pas plutôt aperçu cette troupe de cavaliers bondissant à une allure désordonnée que, pris de terreur, ils revinrent en hâte auprès des leurs où ils eurent tôt fait de semer la panique. « Affolés, dit Skylitzès, hors d'haleine, ils ne pouvaient crier que ces mots : « Fuyez, fuyez, voici l'empereur ! (2). » Les Bulgares épouvantés, abandonnant la proie qu'ils croyaient tenir, s'enfuient dans un immense désordre. Les soldats de Constantin Diogène, un instant accablés, ranimés soudain par ce secours miraculeux, se jettent sur leurs pas l'épée haute. Ils en massacrent une foule, en prennent quelques-uns, parmi lesquels « deux cents cavaliers tout cuirassés avec

(1) Voy. p. 270.

(2) L'expression employée par Skylitzès est fort curieuse : « Les éclaireurs bulgares dit-il, criaient : Βεζειτε, ὁ Τζαισαρ. — *Vzitzi*, dit M. A. D. Xénopol (*L'Empire Valacho-Bulgare*, *Rev. hist.*, 1891, p. 279), mot rendu en grec par Βεζειτε qui n'a dans cette langue aucune signification, appartient au macédo-roumain et veut dire : *fuyez*. *Fugitzi* (vous fuyez, *fugite*) devient *vzitzi*, la langue macédo-roumaine élidant souvent l'*u* entre deux consonnes. « Ce fait, poursuit M. Xénopol, est une preuve de plus que les armées bulgares de Samuel et de ses successeurs contenaient de nombreux combattants roumains. »

leurs chevaux ». « Tous les bagages de Jean et de son cousin germain, dit Skylitzès, — il s'agit peut-être bien là de Krakas, — tombèrent aux mains des impériaux. »

« A la suite de cette grande et fructueuse victoire, Basile, poursuit Skylitzès, concentra ses troupes pendant quelque temps à Vodhéna, d'où il procéda à l'organisation des territoires nouvellement pacifiés dans cette région. Il regagna ensuite sa capitale où il fit son entrée dans la journée du 9 janvier 1018. »



CROIX BYZANTINE de bronze trouvée au village de Kovanlyk, dép. de Hoskovo, avec l'icone de la p. 380 et une monnaie de bronze du basileus Jean Tzimiscès. — Photographie communiquée par M. Dobrowsky.

Cependant Jean Vladistlav, demeuré plein d'énergie, malgré ce cruel désastre, infatigable à l'égal de Basile, s'était hâté de profiter de ce répit pour porter la guerre sur un autre point de cet immense territoire. Dyrrachion demeurait toujours dans une position difficile, enclave byzantine entourée de territoires non encore pacifiés, trop éloignée de la capitale par la voie de la mer pour qu'elle pût être facilement ravitaillée de ce côté. L'usurpateur bulgare que tant d'échecs n'avaient pas découragé, alla attaquer cette forteresse avec toutes les forces qui lui restaient. Mais le sort l'abandonnait décidément. Le siège venait à peine de commencer lorsque lui, qui avait assassiné son souverain, subit enfin la peine du talion qu'il avait méritée. Lui qui avait égorgé son roi mourut également par l'épée. « Il périt, dit Skylitzès, dans un combat sous les murs de la forteresse byzantine, sans qu'on pût découvrir quel était celui qui lui avait porté le coup mortel. » Cette phrase ambiguë semble indiquer qu'on soupçonna quelque Bulgare d'avoir profité du désordre du combat pour supprimer l'usurpateur, vengeant ainsi la mort du fils du grand Samuel. Du reste, Yahia qui fait allusion à cet événe-

ment (1), mais qui confond Jean Vladistlav avec son père Aaron, dit que ce prince fut tué après un an de règne (2) par un de ses subordonnés (3). Bien que souillé du meurtre que l'on sait, Jean Vladistlav, si prématurément disparu, avait su se montrer, durant son court règne de moins de deux ans et demi, le digne successeur du grand tsar Samuel dans la lutte désespérée soutenue par les derniers Bulgares indépendants contre leur vainqueur.

Cette mort, qui dut survenir dans les derniers jours de l'an 1017 ou les premiers de l'an 1018, était une vraie bonne fortune pour le basileus. Le patrice Nicétas Pégonite, stratigos impérial à Dyrrachion, lui avait mandé incontinent cette grave nouvelle. Quittant de suite la capitale, ardent à profiter de la panique qu'un tel événement allait répandre dans toutes les régions éparses de la Bulgarie où la résistance se maintenait encore, Basile se jeta sur la route du nord. C'était, au dire de Yahia, dans le courant du mois de mars 1018. Les soumissions dernières allaient commencer. Déjà à Andrinople, le vieux guerrier vit arriver à sa demeure le frère et le fils du fameux Krakras, le plus illustre des chefs bulgares qui tenaient encore la campagne. Ils venaient lui apporter au nom de ce héros national la soumission de trente-six kastra bulgares, parmi lesquels cette imprenable forteresse de Pernic qui avait jusque-là résisté à tous les efforts des Grecs. Fidèle à sa tactique de modération, résolu à hâter par tous les moyens cette pacification si lente à venir, Basile fit aux deux boliades porteurs de cette heureuse nouvelle l'accueil le plus empressé et le plus flatteur. Krakras, le partisan bulgare, fut créé patrice du Palais Sacré en récompense de sa soumission. Il est probable que ces trente et quelques forteresses représentaient l'ensemble des résistances dernières dans ces régions de la Bulgarie septentrionale. Le basileus, en effet, estima inutile de poursuivre sa route vers Philippopolis et le Balkan. Rebroussant chemin après cette courte pointe vers le nord, il ramena l'armée vers ses cantonnements de Mosynopolis.

1 Rosen, *op. cit.*, p. 58.

2 Ici Yahia fait erreur. Nous savons par Skylitzès que Jean Vladistlav a régné deux ans et cinq mois.

3 Elmacin qui a tant copié Yahia s'exprime en termes identiques.

La mort de l'intrépide Jean Vladistlav (1) avait découragé les derniers espoirs. Les soumissions affluaient de toutes parts. A peine installé à Mosynopolis, Basile vit arriver de nouveaux messagers bulgares. Ceux-ci accouraient de la Pélagonie, de Morovisdos (2), ville située sur le fleuve du même nom, la Moravitza actuelle, affluent de la Morava, quelque peu au sud de Vranja, puis aussi de Lipémos, localité que je ne suis pas parvenu à identifier, tous empressés à porter au nouveau maître de la Bulgarie les clés des derniers châteaux qui tenaient encore. Enfin le vieux basileus Basile et ses infatigables soldats triomphaient entièrement en cette année 1018, après quarante-deux ans d'efforts ! Les ultimes résistances s'éteignaient. De Mosynopolis l'empereur et son armée partirent pour prendre possession de tant de conquêtes nouvelles. Un premier arrêt se fit à Sérès. L'importance de cette place était extrême. Elle commandait toute la vallée du grand fleuve Strymon. Là, les Byzantins ravis virent arriver Krakras en personne, dernier véritable chef de la résistance depuis la mort de Jean Vladistlav. L'audacieux partisan venait faire sa soumission officielle à Basile, entouré des châtelains des trente-cinq châteaux dont il lui avait envoyé les clés par l'entremise de son frère et de son fils. Le basileus fit le meilleur accueil au nouveau patrice. Après celui-là on vit arriver encore Dragomouzos, chef de cet imprenable territoire de Stroumnitza qui, par deux fois, avait tenu en échec les armées impériales. Il accourait, lui aussi, demander sa grâce reconnaissant que toute prolongation de résistance serait folie. Il fut de même créé patrice.

1 La mort de Jean Vladistlav, dernier souverain de Bulgarie, détermina immédiatement un vaste mouvement de soumission parmi la grande majorité des chefs bulgares, tandis que les derniers débris fort peu nombreux du parti purement national continuaient à lutter contre Basile avec l'acharnement du désespoir. L'écho lointain de ce grand découragement nous est parvenu dans une phrase de cet historien syrien si excellent qui a nom Yahia. « En 1018, dit-il, la majorité des Bulgares tendait à faire sa paix avec Byzance et offrit au basileus sa soumission. Et les chefs bulgares écrivirent à Basile s'humiliant, lui demandant d'accepter toutes leurs forteresses et leurs provinces, implorant la permission de venir à lui et de lui obéir. Basile se rendit en Bulgarie dans le mois de *chewal* de l'an 804 (fin de février et commencement de mars de l'an 1018), et tous les chefs sortirent à sa rencontre. On lui amena aussi la femme et les enfants d'Aaron (Yahia a confondu ici Jean Vladistlav avec son père Aaron) roi des Bulgares, et il accepta leurs forteresses et leur distribua faveurs et dignités à chacun suivant les services qu'il avait rendus. Il conserva les plus importantes parmi ces forteresses et y installa des gouverneurs grecs. Il démantela les autres. » — Elmacin raconte ces faits en termes à peu près identiques. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 135.

2 Ou Moravisdo.

Il ramenait avec lui un patrice byzantin nommé Jean, l'ancien stratigos du thème asiatique de Chaldée qui, fait prisonnier par Samuel dans les dernières années du siècle précédent, était demeuré vingt-deux ans captif chez les Bulgares!

De cette forte position de Sérès, certainement par la vallée du Karasou, le défilé de Biélasitzi et la vallée de la Stroumnitza, le basileus, reprenant le vieux chemin des victoires de jadis, s'avança jusqu'à la ville du même nom, la Stroumnitza actuelle, dont il voulait prendre possession en personne. Comme, à la tête des troupes, il approchait de cette place, il vit s'avancer vers lui un cortège suppliant. C'était le vénérable métropolitain de Bulgarie, l'archevêque David, suivi de son clergé. Le pieux prélat apportait au vainqueur des lettres de la tsarine Marie, la veuve infortunée de Jean Vladistlav, par lesquelles cette princesse offrait de renoncer à tous ses droits sur la Bulgarie et de faire cession de son royaume au basileus, pourvu que celui-ci lui accordât les sauvegardes qu'elle estimerait nécessaires. Ce fut encore devant ces mêmes portes de Stroumnitza qu'on vit arriver Bogdan que Skylitzès qualifie de « châtelain des forteresses de l'intérieur », probablement ces forts châteaux de Prespa et de Castoria placés au cœur de la monarchie bulgare. Celui-là avait depuis quelque temps déjà fait montre des dispositions les plus amicales envers le basileus. Même il avait fait périr son propre beau-frère qui probablement contrecarrait ses projets de trahison. Basile fit à cette nouvelle et si importante recrue un accueil tout particulièrement gracieux. Bogdan fut nommé patrice.

De Stroumnitza, le basileus, franchissant la Velitza Planina, remontant par Keupruli la longue vallée du Vardar, s'avança jusqu'à Skopia. La prise de possession des derniers lambeaux de la Bulgarie indépendante était chose accomplie. Confiant la garde de cette place au patrice David Arianites, le vieil empereur, rebroussant chemin, reprit par la voie des forteresses de Stypion, la Stipljè d'aujourd'hui, et de Prosakon, que je n'ai pu identifier, cette sorte de marche triomphale destinée à frapper l'imagination des vaincus. Partout sur sa route, les populations, lasses à l'excès de cette lutte affreuse de plus d'un quart de siècle, accouraient entonnant des chants d'allégresse. On le recevait aux sons des hymnes pieux, des prières répétées à haute voix par les cortèges de prêtres, aux sons des actions de

MOSAIC BYZANTINE [illegible]

grâce, des euphémies, des invocations à sa pitié proférées par tout un peuple.

Tournant brusquement à droite dans la direction du sud-ouest, l'empereur, de Prosakon, se dirigea enfin sur Achrida, la ville royale bulgare. C'était certes la station la plus importante de cette vaste promenade militaire. Basile dut se rendre dans cette auguste cité par Keupruli, Prilep,

DEMIR-KAPOU (Porte de Fer). — Confluent du Vardar et de la Bosna. — (*Gopeva*, Maked. u. Alt-Serbien.)

Bitolia, la plaine de Pélagonie et le col qui sépare celle-ci du lac d'Ochrida. Il tardait à l'autocrator de mettre enfin le pied dans cette lointaine capitale de son mortel ennemi, cette métropole politique et religieuse de la Nouvelle Bulgarie occidentale, de pénétrer en vainqueur dans cet aoul mystérieux et rustique où si longtemps l'audacieux aventurier Samuel devenu roi avait entassé les trésors sans nombre arrachés aux cités grecques conquises. Ce dut être une scène mémorable, épique et majestueuse, que cette entrée impériale en cette cité aux pentes rocheuses, sise sur les bords

élevés de ce lac ravissant d'où le Drin noir va par une courbe immense se jeter dans l'Adriatique lointaine.

Le basileus, ici comme toujours, établit son camp aux portes de la ville et y fit installer un immense pavillon d'or et de soie. Ici aussi, toute la population, clergé en tête, était sortie à sa rencontre, poussant des acclamations, entonnant en chœur les cantiques de circonstance. Hélas ! nous n'avons aucun autre détail. C'est en vain que nous cherchons à nous représenter ce que devaient être à cette époque cette ville étrange, ce palais au luxe demi-barbare. Skylitzès dit, et nous n'avons pas de peine à le croire, que Basile trouva dans cette vaste demeure royale, dans le trésor de la monarchie bulgare qu'il se fit ouvrir, « des richesses immenses, diadèmes entièrement cousus de perles et de gemmes, vêtements d'apparat tout brodés d'or, bien d'autres joyaux encore, plus de cent « kentinaria » d'or monnayé, somme énorme qui fut, par l'ordre du basileus, distribuée tout entière en guise de congiaire aux troupes qui le suivaient. » C'est un deuil véritable pour l'historien de ne pouvoir dire rien de plus sur ce séjour si dramatique du grand empereur dans la capitale de son sauvage adversaire. Le patrice Eustathios Daphnomélès, à la tête d'une forte garnison, fut préposé à la garde de la ville d'Achrida. Basile distribuait à ses meilleurs lieutenants les principaux gouvernements des vastes territoires qui venaient après un temps si long de rentrer en son pouvoir.

Ce fut aux portes d'Achrida que se passa une des scènes les plus émouvantes de cette prise de possession triomphale. Le basileus reçut là dans son camp la tsarine Marie de Bulgarie, la veuve de Jean Vladistlav, qu'on lui présenta pompeusement avec tout un cortège de petits princes et de princesses attachés aux pans de la robe de cette mère tragique. Outre trois fils et six filles à elle, outre un fils naturel de Samuel nommé Trajanos, on distinguait parmi ces jeunes suppliants deux filles de Gabriel Romain ou Radomir, ce fils et successeur de Samuel jadis assassiné par Jean Vladistlav, plus cinq fils du même dont l'un avait eu les yeux crevés par Jean lorsqu'il avait massacré leur père et leur mère, en tout, dix-sept petits infortunés. Il existait bien encore trois autres fils de Jean Vladistlav et de Marie, certainement plus âgés, dont l'un, l'aîné très probablement,

avait nom Prusianos. Mais ceux-ci n'avaient point voulu suivre leur mère dans sa soumission au basileus. On les disait réfugiés avec quelques partisans déterminés sur le sombre Tmoros ou Tmor, au dire de Skylitzès, le sommet le plus élevé, le plus inaccessible de la chaîne des monts Céraunniens, cime énorme qui se dressait au sud-est de Bérat, montagne aux flancs âpres semblant d'une hauteur prodigieuse, aux escarpements sauvages.

Le basileus, disent à l'envi les chroniqueurs byzantins, fit le plus doux accueil à la triste veuve de son adversaire, à cette dernière reine de la seconde monarchie bulgare. Il l'autorisa à demeurer auprès de lui sous sa sauvegarde avec son rustique troupeau de petits princes et de petites princesses.

Une foule d'autres hauts hommes de Bulgarie, boliades, chefs et châtelains de villes et de forteresses, accoururent encore en ce lieu, ardents à faire leur soumission à l'invincible empereur qui les reçut avec sa bienveillance accoutumée. Parmi eux, Skylitzès énumère Nestoritzès, Zaritzès et Dobromir le Jeune, chacun à la tête de ses contingents. Bientôt une autre bonne nouvelle parvint au camp d'Achrida. Prusianos et ses deux frères, ces fils de Jean Vladistlav qui n'avaient pas voulu suivre leur mère en suppliants au pavillon du basileus et qui avaient préféré continuer cette guerre de partisans sans espoir en se jetant dans les solitudes du mont Tmoros, traqués et cernés de toutes parts par les troupes envoyées à leur poursuite, brisés par les angoisses et les fatigues inexprimables de ce long blocus de toutes les issues de leurs montagnes, avaient fait, eux aussi, porter leur soumission à Basile, ne demandant que la vie sauve. L'autocrator, dit Skylitzès, leur fit la réponse la plus humaine. Maintenant que la fortune lui souriait si complètement, il estimait de bonne politique d'en finir au plus vite avec ces dernières convulsions de la résistance.

Poursuivant ce lent voyage triomphal à travers cette Haute-Macédoine qui avait si longtemps, si obstinément résisté à ses armes, Basile, franchissant la région élevée qui sépare les deux lacs, avait, sur ces entrefaites, transporté son camp sur les rives du lac de Prespa. Celui-ci, qui s'appelle encore aujourd'hui lac de Presna, est situé à l'orient de celui

d'Ochrida, dans une vaste concavité d'environ dix lieues de longueur sur deux à trois de largeur, dirigée du nord-ouest au sud-est entre la chaîne qui borne la plaine de Monastir ou de Pélagonie et celle qui longe la côte orientale de la plaine de Pojani et du lac d'Ochrida. Dans la ville même de Prespa, cité aujourd'hui disparue, sise très probablement dans une île du lac, Samuel avait jadis fait construire une demeure royale dans laquelle il avait résidé vers 995, avant d'aller définitivement fixer à

MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIe Siècle de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Les Pétchenègues.

Achrida sa cour errante. Le lac de Prespa, sans écoulement apparent [1], les pâturages, les cultures environnantes et les grandes montagnes boisées enserrant ce haut bassin, formaient alors comme aujourd'hui le plus pittoresque tableau.

Basile fit ici, dit Skylitzès, élever deux kastra. Le premier commanda le col qui sépare les deux lacs et l'empereur lui donna le nom de « Basilida », « la forteresse impériale ». Le second s'éleva au milieu même du lac, bien probablement dans la petite île qui porte encore aujourd'hui le nom de « Grad » c'est-à-dire de « Ville ». On y aperçoit quelques ruines d'une forteresse qui est peut-être bien celle élevée jadis par Basile, celles

[1] Il décharge ses eaux par des canaux souterrains dans celui d'Ochrida.

aussi d'une grande église et de trois plus petites, de nombreux autres édifices, d'un couvent enfin dans la région méridionale. Tous ces débris attestent que Prespa, cette capitale de Samuel dont le souvenir même s'est évanoui parmi les populations actuelles des bords du lac, s'élevait, non

MINIATURES d'un manuscrit byzantin du XIe Siècle de l'Histoire de Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Miracle accompli avec l'Evangile devant un archonte russe. Les deux miniatures placées sur le même feuillet indiquent deux moments différents du même épisode.

comme on l'a dit souvent, sur la rive de cette vaste nappe d'eau, mais bien dans cette position si sûre, sur cette île peu éloignée du rivage (1). Aujourd'hui, une cinquantaine de paysans serbes habitent ces ruines. Une autre île plus petite située plus au sud porte le nom de Mali-Grad, la « Petite Ville ».

De Prespa, Basile, marchant dans la direction du sud, fit arrêt à

1 Gfroerer, *op. cit.*, p. 122.

Deabolis (1), vers les sources de la rivière de ce nom, aujourd'hui le Dévol, qui vient grossir un émissaire du lac Ventrok et va se jeter dans le petit lac de Svirina. La ville bulgare, fréquemment mentionnée par les chroniqueurs, s'élevait probablement au défilé de la rivière entre le Souho Gora et le mont Morova.

Le camp impérial à Deabolis fut le théâtre de nouvelles scènes dramatiques. On y amena à l'autocrator les fils de Jean Vladistlav, Prusianos et ses deux frères, descendus en suppliants de leur haute retraite du Tmoros. Assis sur une estrade élevée, un « tribunal » dressé en face du camp, environné de toute l'armée, l'auguste vieillard couronné fit à l'infortuné héritier de cette monarchie brisée un accueil plein d'humanité, s'efforçant de le consoler lui et ses frères par des paroles de sympathie. Il nomma Prusianos magistros, les deux autres patrices. Plus tard nous verrons que Prusianos fut créé stratigos du grand thème des Buccellariens. Tous ces glorieux vaincus s'honoraient de recevoir ces vains titres, tant était encore immense à cette époque le prestige de l'Empire gardé de Dieu.

On amena en ce lieu à l'empereur un autre grand chef de l'Albanie bulgare. C'était le fameux Ibatzès, qui jadis avait détruit un corps byzantin dans la plaine de Bitolia. Le malheureux avait les yeux crevés. Skylitzès qui, dans son inégal récit de la guerre bulgare, néglige de nous dire tant de choses importantes, a raconté fort en détail la curieuse histoire de la capture par les impériaux de ce boliade, capture émouvante qui paraît avoir intéressé au plus haut point les esprits à Byzance.

« Après la mort de Jean Vladistlav, — dit ce chroniqueur, — après la soumission de sa veuve Marie avec ses enfants et tous les autres princes bulgares de toute la Bulgarie, Ibatzès, refusant de se soumettre, n'eut d'autre ressource que de prendre la fuite et de se cacher. Dans sa course errante à travers les monts de la Haute-Macédoine, il atteignit la cime presque de toutes parts inaccessible du mont Brochotos (2). Sur les pentes de cette montagne, s'élevait à cette époque la belle villa de Pronista (3),

(1) Ou Diabolis. — Voy. Tafel, *Symbol. crit.*, etc., p. 37.

(2) Le Vrochot actuel.

(3) Villa probablement royale. Je ne suis naturellement pas parvenu à identifier cette localité qui devait certainement, nous l'allons voir, se trouver quelque part aux environs de Deabolis et de la vallée du Dévol.

quelque grande ferme assurément, entourée d'un parc et de beaux jardins (1). Retiré dans ce lieu tant écarté, Ibatzès, rebelle aux volontés de Dieu, ne rêvant que révolte et résistance, ardemment désireux de se faire proclamer souverain par les Bulgares, s'efforça de rassembler autour de lui quelques partisans. Basile en fut tôt informé. Cet orage grossissant sans bruit n'était point pour plaire à ce prudent autocrator qui ne voulait rien abandonner au hasard. Les agissements du partisan bulgare finirent par l'inquiéter très fort. Ce fut même pour se rapprocher de l'incorrigible rebelle qu'il se détourna ainsi de son chemin pour venir jusqu'à Deabolis. Décidé à écraser dans l'œuf ce nouveau roi bulgare en préparation, il fit séjour dans cette localité d'où son premier soin fut d'envoyer au chef rebelle des lettres pressantes. Il lui représentait la folie de ses projets alors qu'en dehors de lui et des faibles bandes qui le suivaient toute résistance était maintenant éteinte en Bulgarie. Il le conjurait d'abandonner ce rêve fou de la restauration de la monarchie de Samuel.

« Le rusé Bulgare, cherchant à gagner du temps, fit aux lettres impériales une réponse si évasive que le basileus, espérant toujours avoir gain de cause sans en arriver à une nouvelle effusion de sang, se laissa entraîner fort contre son gré à demeurer près de deux mois, cinquante-cinq jours exactement, dans cette lointaine et misérable localité de Deabolis.

« C'est alors qu'Eustathios Daphnomélès, celui-là même que le basileus venait de créer gouverneur d'Achrida, voyant combien ce retard exaspérait Basile et combien l'autocrator avait à cœur avant de s'en aller de s'emparer de la personne de ce dernier agitateur, résolut d'accomplir de son chef cette mission difficile. Après s'être concerté secrètement avec deux de ses familiers, il procéda de la manière que voici :

« Ibatzès, fort dévot, surtout très pieux adorateur de la Panagia, avait coutume de fêter chaque année la fête solennelle de l'Assomption du 15 août. Dans cette malheureuse année 1018 il voulut, malgré la dureté des temps, suivant sa tradition invariable, inviter à cette occasion, outre ses proches voisins, toute sa parenté plus éloignée. Profitant de cette circonstance, aussi de l'espèce de trêve qui avait succédé à la cessation des

1. Que le chroniqueur appelle des « paradis ».

dernières résistances, le gouverneur byzantin d'Achrida résolut de s'inviter audacieusement à cette fête. Arrivé au pied du Brochotos il rencontra les soldats qu'Ibatzès avait placés à la garde du défilé. Se nommant hardiment à eux, il leur commanda d'aller prévenir leur maître : « Dites-lui « que je viens pour me réjouir avec lui. »

« Ibatzès, à l'ouïe de ce message, n'en put croire ses oreilles, stupéfait de voir que l'infortuné venait ainsi de gaieté de cœur se jeter en sa main. Toutefois, lui ayant fait répondre de venir au plus vite, il lui fit grand accueil, lui donnant l'accolade. Aussitôt que le service religieux de la matinée eut pris fin, tous les invités s'étant retirés dans leurs logis improvisés, le rusé byzantin demanda une entrevue secrète à Ibatzès, sous prétexte de confidences graves. Le Bulgare, sans défiance, persuadé qu'Eustathios, traître au basileus, accourait s'associer à ses projets, ordonna à ses gardes de s'écarter. Conduisant son hôte par la main, il l'emmena dans un bosquet si touffu qu'on ne pouvait ni les voir, ni les entendre. Ils n'étaient pas plus tôt seuls qu'avec une folle audace, Eustathios Daphnomélès, cet homme d'une vigueur, d'une promptitude de décision inouïes, se ruant d'un bond furieux sur Ibatzès, le terrassa. Le tenant contre terre, de son genou écrasant sa poitrine, il étouffa ses cris, de ses deux mains couvrant sa bouche. En même temps, par un signal convenu d'avance, il hélait ses deux affidés dissimulés tout auprès qui accoururent aussitôt. En un clin d'œil le vêtement du malheureux Ibatzès est ramené sur son visage. Il ne peut proférer un son. Les misérables lui crèvent les yeux, le lient et l'emportent en courant jusque dans les bâtiments de la villa. Ils escaladent en hâte l'étage supérieur avec leur proie et, l'épée au poing, attendent les assaillants.

« En un clin d'œil l'horrible nouvelle s'est répandue parmi la foule des invités bulgares. Une multitude furieuse accourt armée d'épées, de lances, d'arcs, de bâtons, de pierres, de torches enflammées. D'autres apportent du bois, de la paille, tous criant, vociférant : « Tuez-les, brûlez-les, coupez « en morceaux ces misérables. Lapidez-les. Pas de quartier pour eux, pas de « pardon ! »

« Eustathios Daphnomélès, en face de cette foule hurlante qu'il ne pensait pas voir accourir si vite, bien que désespérant du salut, demeure im-

L'ENCEINTE BYZANTINE de Constantinople. La Tour de Marbre à l'angle de la Grande Muraille, sur la mer de Marmara. — Photographie communiquée par M. Van Berchem.

passible. Il encourage ses deux compagnons à ne point demander grâce, ce qui serait la mort certaine, mais bien à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. D'une fenêtre, dédaigneux des projectiles dont on l'accable, il fait signe qu'il veut parler. « Je ne nourris, dit-il, aucune animosité per-« sonnelle contre votre maître. Vous le savez tous. Vous savez qu'il est « Bulgare et que moi je suis sujet de l'Empire romain, non point un « Romain de Thrace ou de Macédoine, mais bien de la lointaine Anatolie. « Tous ceux parmi vous qui sont dans leur bon sens estimeront que je « n'ai agi comme je l'ai fait que contraint et forcé. Autrement pourquoi « me serais-je jeté volontairement comme un insensé dans un tel péril ? « Sachez que j'ai agi sur l'ordre exprès du basileus et pour son service. « Si vous voulez me tuer cela ne vous sera point difficile. Je suis certes « en votre pouvoir. Mais vous ne nous aurez pas facilement ni sans sang « versé. N'espérez point que nous nous rendions à merci. Nous vous ferons « payer cher jusqu'au dernier souffle de notre vie. Si nous succombons, « ce qui paraît certain, nous mourrons contents du devoir accompli, « assurés d'être effroyablement vengés. » Tel est le discours étrange autant qu'audacieux que Skylitzès met dans la bouche de son héros.

Cette harangue intrépide en un tel moment eut un effet foudroyant, frappant de stupeur ces auditeurs furieux. Comme par enchantement, pris de terreur à l'ouïe des vengeances qu'exercerait le basileus si redouté, pour punir le meurtre de ses serviteurs, tous s'éclipsèrent subitement. Les plus vieux, les plus raisonnables même, désertant sans pudeur la cause de leur chef infortuné, jurèrent obéissance au basileus. Chose qui eût semblé follement impossible quelques instants auparavant, l'audacieux officier byzantin put emmener son prisonnier sans que personne se souciât de l'arrêter. Bientôt il parut avec son misérable mutilé devant Basile, qui, plein de gratitude pour un tel dévouement, le nomma sur-le-champ stratigos du thème de Dyrrachion et lui attribua tous les biens confisqués d'Ibatzès. Quant au malheureux aveugle, il paya de la prison son obstination à ne pas se soumettre. L'histoire ne nous dit pas ce que fut la fin de sa lamentable vie.

Il me faut parler encore ici d'un autre personnage qui lui aussi avait joué un rôle considérable dans cette interminable guerre, je veux parler

de ce Nikolitzès, traître à son basileus, si souvent pris, si souvent évadé (1). Depuis la fin de la résistance, il errait lui aussi caché dans les montagnes les plus inaccessibles de la Haute-Macédoine. Des troupes nombreuses furent envoyées à sa poursuite. Peu à peu ses derniers partisans tombèrent aux mains des impériaux ou bien l'abandonnèrent pour faire leur soumission. Alors, désespéré, pris d'une immense lassitude, il se décida, lui aussi, à venir se rendre au basileus. Une nuit il parut tout seul aux portes du camp impérial et, se nommant aux gardes, dit qu'il venait se livrer à l'empereur. Mais ses incessantes trahisons avaient trop violemment irrité Basile. Le jugeant indigne de clémence, il refusa de le voir et l'expédia enchaîné dans les cachots de Salonique. Les sources ne parlent plus guère de lui dans la suite. Nous ignorons même quelle fut la fin de ce hardi partisan sans scrupule.

Le glorieux autocrator, poursuit Skylitzès, ayant réglé définitivement le nouvel état de choses dans toutes ces régions pacifiées et reconquises, en particulier dans les gouvernements de Dyrrachion, de Drynopolis (2) et de Kolonia (3), c'est-à-dire dans toute l'ancienne province d'Épire, plaça à la tête du gouvernement de ces divers territoires des « stratigoi » avec de fortes garnisons. Il autorisa ceux de ses soldats, jadis faits prisonniers par les Bulgares, et internés dans ces régions lointaines, qui avaient recouvré leur liberté à la cessation des hostilités, à continuer à résider dans ces contrées qu'ils habitaient par force depuis si longtemps, ou à rentrer à sa suite dans leurs anciens foyers.

Quittant Deabolis, le basileus, poussant toujours plus vers le sud, atteignit ensuite Castoria, mollement assise sur le bord de son lac. Ce devait être dans l'automne de l'an 1018. Dans cette ville on amena encore au basileus deux filles du roi Samuel. Lorsque ces femmes eurent aperçu aux côtés de Basile la tsarine Marie, la veuve du meurtrier de leur frère, en vraies princesses barbares, elles se jetèrent sur elle comme des fauves pour la déchirer. On eut grand'peine à l'arracher vivante de leurs

1. Voy. pp. 220 sqq.
2. La Janina du Moyen âge.
3. District du mont Grammos, à l'occident de Castoria, sur la frontière de la Haute-Macédoine et de l'Albanie, qui porte aujourd'hui encore ce même nom de Kolonée. Tafel, *Symbol. critic.*, etc., p. 38.

mains. Il fallut que le basileus les calmât à force de bonnes paroles. Il leur promit à sa cour des titres et des honneurs avec une pension convenable. Pour éviter le retour de ces incidents, il envoya au-devant de lui la tsarine Marie l'attendre à Constantinople avec sa nombreuse famille. Marie fut nommée dame du palais, plus exactement patricienne à ceinture (1). Celle qui avait régné aux côtés de son époux sur toute la Bulgarie, se vit réduite à baiser humblement les mains, les genoux et

FRAGMENT DE MOSAÏQUE de l'Église du Monastère de Daphni, près d'Athènes. — Commencement du XIe Siècle. — Résurrection de Lazare. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.)

les pieds de ses nouveaux maîtres et se trouva heureuse de faire dans les grands jours partie du cortège de l'impératrice Hélène, la femme du second empereur Constantin. Puisque ce dernier nom se trouve ici prononcé, disons de suite que ce prince n'est pas une seule fois mentionné dans tous ces récits de la lutte finale contre les Bulgares. Il était probablement demeuré tout ce temps à Constantinople, chargé nominalement de la direction des affaires, surtout occupé à des fonctions de représenta-

(1) Patricienne « Zosta », Ζωστή. Voy. au *Livre des Cérémonies* de l'empereur Constantin Porphyrogénète, au chap. 1, le long et compliqué cérémonial à observer pour la promotion d'une « Zósta » : ὅσα δεῖ παραφυλάττειν ἐπὶ προαγωγῇ ζωστῆς πατρικίας.

tion, car, en fait, le seul Basile continuait à gouverner l'empire du fond de son pavillon du camp impérial.

De Castoria, poursuit encore Skylitzès, Basile détacha un corps de troupes sous le commandement de Xiphias avec mission de raser tous les kastra et autres lieux fortifiés aux alentours des villes de Servia, aujourd'hui Selvidze, dans la vallée de l'Indjè-Karasou (1), et de Soskos laquelle devait se trouver quelque part dans cette même région, mais que je n'ai pas réussi à identifier. Servia était une place de guerre fort importante à l'entrée du fameux défilé de Portæs (2).

ÉGLISE DE LA PETITE MÉTROPOLE, ancienne Cathédrale d'Athènes dite Panagia Gorgopiko. — *Charmant petit édifice du XI Siècle. Photographie communiquée par M. G. Millet*

Puis Basile, s'enfonçant toujours plus avant vers le sud, décidé à aller avec son armée jusqu'au fond de la Péninsule visiter ces vieilles provinces de l'empire auxquelles l'issue heureuse de cette guerre interminable venait enfin de restituer la paix et la tranquillité, franchit la frontière de Thessalie.

Le premier arrêt important en cette contrée fut à Stagous ou Staghi, la Kalabaka des Turcs, aujourd'hui simple village dans la haute vallée de la Selimvria, le Pénée antique, auprès des rochers célèbres qui portent accrochés à leurs sommets en pointe les fameux couvents des Météores. En ce lieu Basile reçut la soumission d'un chef parmi les plus considé-

(1) Jadis appelé Vrystitza ou encore Haliacmon.
(2) Voy. p. 221.

rables : Elemagos, archôn ou premier magistrat de la lointaine cité de Belegrad ou Bérat, encore aujourd'hui une des capitales de l'Albanie. Lui aussi accourait sur les pas de l'autocrator pour lui rendre hommage et implorer son pardon. Lui et ses compagnons parurent devant leur vainqueur, dit Skylitzès, dans de sordides vêtements d'esclaves, ce qui signifie qu'ils étaient pour la circonstance rasés, la tête nue et souillée de poussière, les pieds nus, la corde au col, en chemise.

La Thessalie fut triomphalement traversée probablement au milieu d'un immense et joyeux concours de populations rurales venant acclamer cet émule du Christ, cet Isapostole triomphant, ce pieux basileus aimé de Dieu, ce libérateur envoyé par le Pantocrator et la Panagia Toute Sainte pour les débarrasser à jamais des odieuses terreurs de l'incessante invasion bulgare. Avant de regagner Constantinople après cette absence si prolongée, le vieux basileus avait décidé de pousser jusqu'à Athènes, cette cité fameuse, brillante relique de l'antique histoire des Grecs, où il n'avait jamais été, où aucun basileus n'avait paru depuis l'empereur Constans, plus de trois siècles et demi auparavant (1). Basile voulait y remercier pour ses éclatantes victoires la Très Sainte et Très Vénérée Panagia du Parthénon.

Comme l'armée arrivait à Zitonion (2), l'antique Lamia dans la Phthiotide thessalienne où jadis, en l'an 323 avant Jésus-Christ, les Athéniens avaient battu le Macédonien Antipater, il se passa un incident émouvant. Lorsque les troupes traversèrent le champ de bataille où, en l'année 995, vingt-trois ans auparavant, le magistros Nicéphore Ouranos avait si cruellement battu l'armée du tsar Samuel, les ossements blanchis des Bulgares tombés en foule en ce lieu couvraient, paraît-il, encore au loin les campagnes du fleuve Sperchios. Le basileus, contemplant ces amas funèbres, frappé de surprise à la vue d'un tel désastre, célébra la bravoure des soldats de Roum. « Mais, poursuit le chroniqueur, ce qui excita encore bien davantage son admiration, ce fut le spectacle de l'énorme muraille fortifiée que l'Arménien Roupène, un de ses lieutenants certainement, avait fait élever à travers le défilé fameux des Thermopyles

1. Hiver de 662 à 663.
2. Zeitoun, Zitouni.

pour barrer la route aux Bulgares et les empêcher de renouveler à tout instant leurs incursions dévastatrices dans les thèmes de la Grèce propre. » Ce Roupène, probablement de la même famille que son illustre homonyme, le fondateur du royaume de Petite-Arménie au XIe siècle, était vraisemblablement stratigos du thème de Hellade, lorsqu'il mena à bonne fin cette œuvre colossale, dont nous n'avons pas d'autre mention dans les sources byzantines et qui tant excita l'admiration du vaillant empereur (1). La configuration de ces lieux célèbres s'est fort modifiée grâce à l'exhaussement du sol par le dépôt des eaux minérales, grâce aussi au recul à plusieurs kilomètres en arrière des eaux du golfe Maliaque par suite de la masse des terrains d'alluvion charriés par le Sperchios et les rivières du Callidrome. Il n'est donc pas bien étonnant qu'on n'aperçoive plus trace de ce grand mur médiéval, construction gigantesque de ce brillant officier arménien. Ce rempart portait, paraît-il, le nom de « Skélos », « le Long Mur ». Ce devait être quelque haute muraille crénelée, garnie de fortes tours, barrant de part en part le défilé si étroit placé entre les montagnes et la mer, défilé qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui constituait dans l'antiquité comme encore à cette époque du Moyen âge, l'unique passage, de très facile défense, par lequel une armée pût pénétrer de Thessalie dans la Grèce propre.

Poursuivant sa route à travers ces contrées fameuses, contrées classiques de la Phocide, de la Locride, de la Béotie, faisant halte probablement à Livadie, puis à Thèbes, résidence du stratigos du thème de Hellade, cité industrielle alors florissante, siège de nombreuses filatures de soie et d'autres tissus, l'invincible autocrator, franchissant le défilé d'Eleuthères, apparut enfin avec son armée aux portes de la cité de Minerve. Il voulait fêter son triomphe sur la vieille Acropole, accomplir ce pieux pèlerinage au foyer de l'Hellénisme antique, avant de rentrer à Byzance, capitale de l'Hellénisme moderne.

Ce long voyage à travers la Macédoine et la Thessalie avec tant d'arrêts dans tant de cités que j'ai énumérées, avait pris un temps assez

(1) C'est à M. Wassiliewsky (*Conseils et Récits*, etc., p. 116), que nous devons cette correction importante. Jusqu'ici on avait pris ces mots de Skylitzès et de Cédrénus (II, 47) παρὰ τοῦ Ῥουπίνη, pour une expression géographique.

considérable. On était tout à la fin de l'an 1018. « La visite du héros impérial, dit Gregorovius (1), était un grand honneur pour Athènes alors presque totalement plongée dans l'oubli. Cette cité fameuse, bien déchue de son brillant passé, tombée au rang de ville provinciale, n'était même plus la résidence du stratigos du thème de Hellade qui avait sa demeure à Thèbes. Certes ce n'était point une curiosité d'ordre archéologique qui avait conduit jusqu'au pied de cette colline illustre entre toutes le terrible Bulgaroctone. Ce rude homme de guerre qui ne haïssait rien tant que l'érudition et la science, n'en avait pas moins nettement conscience que par l'anéantissement de la monarchie bulgare il avait décidé de la victoire du monde grec, de la *grécité*, sur le monde slave. Aussi le souvenir de l'antique gloire immortelle de la cité de Pallas devait mettre au cœur de ce prince belliqueux une vénération immense pour cette glorieuse patrie des combattants de Marathon et des vainqueurs de Salamine. Et puis Athènes, malgré sa déchéance, était toujours encore une des plus notables cités de la Vieille Grèce (2).

« A partir des jours déjà si lointains du VIIIe siècle et du commencement du IXe, alors que deux vierges grandies en ces lieux, Irène et Théophano, étaient venues successivement s'asseoir sur le trône des basileis, c'est à peine si nous connaissons quelques-uns des événements qui, durant tant d'années, depuis cette époque jusqu'aux jours dont j'écris l'histoire, s'étaient passés dans la cité de Minerve. En 915, nous savons qu'une révolte avait coûté la vie à un haut fonctionnaire du nom de Chasé, fils de Juba, protospathaire, sarrasin renégat. Réfugié dans le temple du Parthénon, il y avait été lapidé par le peuple. Pour tout le dixième et tout le onzième siècle nous n'avons que les récits de quelques voyageurs occidentaux venus à Athènes en pèlerinage, récits témoignant par ce fait même de l'antique lustre qui, jusqu'en ces temps d'obscurité profonde, mettait encore une auréole au front de cette cité découronnée. Le Bourguignon Gui (3) célèbre dans Athènes l'antique mère de toute philosophie et de toute éloquence et admire le feu divin qui brûle sans cesse dans le temple

(1) *Gesch. der Stadt Athen im Mittelalter*, I, 162.

(2) Voy. dans Paparrigopoulos, *op. cit.*, IV, p. 247, l'exposé des raisons qui durent décider le rude basileus à cette lointaine visite en cette cité déchue.

(3) Hopf, *op. cit.*, p. 139.

de la Vierge Marie, Mère de Dieu, « temple jadis nommé les Propylées et « bâti par le roi Jason». Le pèlerin islandais Sæwulf (1) en 1102 fait un récit non moins intéressant. Mais dès 1018 le voyage même de Basile prouve combien Athènes vivait encore dans la mémoire des hommes. Les rares

ÉGLISE de Saint-Théodore à Athènes. Charmant petit édifice du XIe Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

chroniqueurs qui ont daigné noter cette page si intéressante de l'histoire d'Athènes au Moyen âge, racontent simplement, en quelques mots, hélas! que le basileus victorieux célébra des actions de grâces à la divine Théotokos pour son complet triomphe sur les Bulgares et dédia dans le temple de celle-ci érigé sur le Parthénon des dons nombreux et splendides. « Puis, « disent-ils, le basileus s'en retourna à Constantinople (2). » Ils n'ajoutent pas un mot, pas plus sur la durée de ce séjour que sur les circonstances qui l'accompagnèrent. Ils ne parlent pas davantage ni des affaires qui

(1) *Ibid.* Voy. le curieux voyage de ce personnage à Patras, en Eubée, à Thèbes, à Athènes. Il ne parle que des souvenirs chrétiens. Toute réminiscence de l'antiquité sublime semble disparue pour lui.

2 Cedrénus, II, 475. Glycas, IV, 578. Zonaras, liv. XVII, chap. IX

occupèrent les journées du vieil empereur durant cette visite aux extrémités des plus vieilles provinces de son immense empire, ni des dispositions qu'il y prit, des règlements qu'il y édicta vraisemblablement pour le plus grand bien de ses sujets de l'Attique et aussi du Péloponèse où il ne semble pas qu'il ait pénétré.

« Une dernière fois donc avant les jours agités de l'occupation latine, puis ceux plus sombres encore de l'occupation turque, l'antique Acropole, cette colline la plus illustre du monde, fut illuminée des splendeurs de la cour impériale. Une dernière fois autour du basileus d'Orient, couronné des lauriers de la victoire, escorté des vétérans poudreux de la guerre bulgare, on vit s'assembler aux sons des euphémies et des chants des prêtres, les « stratigoi », les prélats vénérables, évêques et higoumènes provinciaux, les juges et les notaires des thèmes, les archontes urbains, les chefs des milices des thèmes, les envoyés des cités hellènes et des tribus du Péloponèse et de la Grèce propre, tous ceux enfin du sacré catalogue de la hiérarchie impériale. Hélas ! nous ignorons jusqu'aux noms de ces innombrables personnages, sauf par hasard celui de l'archevêque même d'Athènes. Certainement à son arrivée au temple de la Vierge, le vieux basileus fut accueilli par les harangues les plus raffinées, conçues amoureusement dans l'esprit du temps, par les panégyriques les plus ampoulés, rédigés en un style aussi lourd qu'étrange, mais nous ignorons par qui tous ces discours furent prononcés. Si quelque heureux hasard venait à nous livrer les manuscrits où furent consignées ces productions littéraires d'il y a tantôt neuf siècles, nous y lirions certainement des allusions en style pédantesque à l'histoire devenue légendaire de la cité de Thémistocle prononcées sur un ton précieux par quelque docteur athénien, moine demi-savant, demi-barbare, frotté de philosophie antique autant que de sorcellerie médiévale. Certainement à cette époque d'immense ignorance, toute curiosité admiratrice des Byzantins, même des purs Hellènes, pour les monuments sublimes encore debout en grand nombre dans leur cité, avait dû totalement disparaître. Ainsi que les Romains dégénérés du même temps, ils ne jugeaient plus de la splendeur de leur patrie que par le nombre et la beauté de leurs temples chrétiens.

« De tous ces monuments antiques qui eussent pu attirer l'attention du

rude Bulgaroctone à son arrivée dans la ville de Pallas, le seul Parthénon a mérité l'honneur d'une mention de la part des chroniqueurs byzantins contemporains et cela uniquement parce que le merveilleux édifice, alors encore à peine mutilé, se trouvait depuis le Ve siècle transformé en une église très vénérée, consacrée d'abord à la Souveraine Panagia, plus tard à la Vierge, patronne auguste de la cité (1). Cette nouvelle affectation de l'édifice célèbre était à cette époque chose faite dès longtemps. La vieille *Cella* mystérieuse de la divine Parthénos, l'église qui plus tard sous les ducs de la famille des Acciaiuoli s'appelait encore Santa Maria di Atene, se trouvait dès maintenant disposée en trois nefs supportées de chaque côté par dix colonnes renforcées par des piliers. Deux autres colonnes soutenaient l'entrée qui avait été percée dans le mur antique. Ainsi vingt-deux colonnes en tout supportaient la toiture. Une galerie supérieure de vingt-trois colonnes constituait l'espace réservé aux dévotes Athéniennes de qualité. La couverture plate du temple, couverture à caissons peints, ainsi que le toit, avaient été détruite et remplacée par une voûte.

« Les colonnades extérieures semblent avoir été reliées entre elles par un mur bas. On y avait établi des chapelles latérales. Certes, tout ce pauvre appareil moderne défigurait étrangement le monument aux lignes divines, mais il était alors encore presque complet, et durant que l'auguste vainqueur des Bulgares, prosterné devant l'autel tout éclatant des mille feux de l'Iconostase, invoquait la Très Sainte Panagia Athéniotissa « patronne éponyme de la ville » et la remerciait de lui avoir donné le triomphe sur ses ennemis, les Dieux et les héros de Phidias, en leur procession sublime, contemplaient le vieil autocrator du haut des frises augustes. Les Turcs, les Vénitiens, les Anglais surtout, détrousseurs de merveilles, n'avaient point encore passé sur la colline sainte.

« Il semble bien que le basileus dévot et reconnaissant ait donné ordre de repeindre à fresque les parois de l'étrange et splendide église. Il est peu vraisemblable cependant qu'il ait fait figurer dans ces compositions la représentation de ses pittoresques victoires sur les soldats du tsar Samuel. Les restes infimes des belles peintures de cette époque qu'on aperçoit

(1) Ἀπόβοιν παστάδες ἱεροῦ Θεοτόκου τῆς παρθένου Θεοτόκου Ἀθηνᾶς. Voy. Strzygowsky, *Die Akropolis in altbyzantinischer Zeit*, Athènes, 1889.

encore sur les murailles de l'Opisthodome représentent tous des sujets religieux. A l'abside du temple, on admirait dans ce même temps une mosaïque alors célèbre représentant la Panagia Athéniotissa, « Miséricordieuse et qui sauve (1) ». Cette Vierge, qui jouissait alors d'une popularité immense, figure sur les rares sceaux d'archevêques et de fonctionnaires athéniens de cette époque parvenus jusqu'à nous. »

Je possède quelques-uns de ces précieux petits monuments dans mes collections. La Vierge du Parthénon s'y trouve représentée sous le type antique de la Panagia Blachernitissa, c'est-à-dire en buste, de face, tantôt avec les mains jointes devant sa poitrine, dans l'attitude de l'oraison, tantôt avec le médaillon de son divin Fils suspendu sur sa poitrine entre les sigles accoutumés disant son nom classique de la Mère de Dieu. Plus tard seulement, bien après la visite du Bulgaroctone, cette Vierge figura sur ces mêmes sceaux archiépiscopaux avec son épithète spéciale d'Athéniotissa dans une attitude toute différente : avec l'Enfant-Dieu sur le bras gauche, la main droite placée sur la poitrine. A cette époque, la peinture grecque, pas plus, du reste, que les autres arts, ne fleurissait plus ni à Athènes ni à Corinthe. Elle était réfugiée avec eux à Constantinople, puis encore dans l'école célèbre d'un couvent de Salonique qui produisit l'illustre maître Manuel Panselinos et décora de ses belles productions les murailles des monastères et des églises de la Sainte Montagne de l'Athos.

Ces variantes de l'effigie de la Panagia sur les sceaux sont, du reste, sans importance. « La Panagia d'Athènes, dit fort bien M. G. Millet, n'était pas figurée par un type consacré; son image a varié suivant le goût du temps. On ne croyait pas que la Mère de Dieu tînt à être représentée dans telle ou telle attitude, mais bien qu'elle avait certains sanctuaires préférés dont elle prenait volontiers le nom. Celui d'Athènes était, après celui des Blachernes, un des plus chers à son cœur. »

Ce n'étaient pas seulement les Athéniens qui honoraient leur Patronne d'une piété ardente nouvelle. De toutes parts, à l'époque dont j'écris l'histoire, même de l'Occident latin, même de la lointaine Thulé, de pieux

1. Δέσποινα Παρθένος καὶ Μήτηρ Θεοῦ, πολιοῦχος καὶ σώτειρα Ἀθηνῶν, ou encore Μήτηρ Θεοῦ ἡ Ἀθηνᾶ Γεωγεπτάκους, ou encore simplement Παναγία ἡ Ἀθηνιώτισσα.

pèlerins accouraient en foule chaque année au sanctuaire de la Panagia d'Athènes. C'était un pèlerinage très saint, opérant de grands miracles. Saint Nikon *Metanoite*, l'apôtre de Crète reconquise par Nicéphore Phocas, quittant l'île qu'il avait à nouveau convertie au christianisme,

LE MONASTÈRE DE SAINT-LUC-EN-PHOCIDE, bâti vers le commencement du XIe Siècle (voy. p. 206). — Photographie communiquée par M. G. Millet

avant d'aller évangéliser les Slaves encore idolâtres de la Morée, avait pieusement passé, en 980, à Athènes. Lui aussi avait gravi la sainte montagne du Parthénon, prêché la parole de Dieu dans le temple de Minerve, enthousiasmé par ses enseignements enflammés les fils lointains du vieux Cécrops (1).

Le grand empereur Basile enrichit donc le trésor de la métropole

(1) Voy. sur ce grand saint mon *Epopée byzantine*, I, pp. 619, 620. Sa *Vie*, écrite en 1142 par un abbé du célèbre couvent fondé à Sparte en son nom, abonde en détails précieux sur la vie provinciale dans le Péloponèse à l'époque du basileus Basile, sur les exactions des fonctionnaires impériaux, les troubles causés par la présence des tribus slaves des Melingi établies en ces parages et auxquelles le basileus impose un duc; sur le commerce actif de Sparte avec l'Italie, sur la population nombreuse, relativement cultivée et raffinée de cette cité encore importante à cette époque. Voy. Hopf, *op. cit.*, pp. 136-139.

athénienne de nombreux joyaux de l'orfèvrerie et de l'art byzantins, produits de l'inestimable butin recueilli dans le trésor royal bulgare d'Achrida. Bien probablement ce fut là l'origine vraie des merveilles qu'on admira plus tard dans ce temple. Les chroniqueurs citent parmi celles-ci une colombe d'or qui se balançait sur l'autel, symbole du Saint-Esprit, une lampe d'or dont le feu ne s'éteignait jamais et qu'on considérait par toute la Grèce comme un chef-d'œuvre admirable. Athènes, à cette époque, n'était point, comme on serait peut-être tenté de le croire, un amas de décombres antiques. Elle comptait de nombreuses habitations, tout un peuple surtout d'églises et de chapelles dont plusieurs tombaient déjà en ruines. Basile certainement donna ordre de les réparer. Le passage triomphal du basileus semble avoir été le signal dans toute cette contrée d'une ère relativement brillante de restauration et de construction. Dans un livre qui va paraître sur l'église et le couvent de la Théotokos de Daphni, ce monastère si poétiquement situé sur la Voie Sacrée d'Athènes à Éleusis, M. G. Millet prouve que la construction de ce beau temple avait dû suivre de très près le voyage fameux du Bulgaroctone (1). On vient d'y retrouver sous le badigeon de belles mosaïques de cette époque (2). De même l'église ruinée de Saint-Nicodème, à Athènes, date à peu près de ce temps (3). De même, dans sa belle étude sur l'église et les mosaïques du couvent de Saint-Luc de l'Hélicon en Phocide, M. Ch. Diehl a démontré que cet édifice superbe encore debout aujourd'hui, élevé en l'honneur de ce grand saint du xe siècle, d'une si exquise douceur et d'une si pure austérité, mort un peu avant 950, dans une haute vallée fraîche et charmante de la région la plus retirée de la Phocide, datait non du milieu du xe siècle ainsi que beaucoup l'avaient pensé jusqu'ici, mais bien de cette époque de relèvement et de restauration qui suivit la grande tournée provinciale du basileus Basile dans les années 1018 et 1019. Parmi les belles figures de

1. C'est aussi l'opinion de M. Néroutsos. M. D. Gr. Kampouroglous, dans son article de l'Ἐστία du 31 janvier 1893, sur l'origine du nom de Daphni, croit la fondation du monastère plus ancienne.

2. Voy. entre autres pp. 396 et 409.

3. M. Strzygowsky, dans son article du *Deltion de la Soc. hist. et. ethnol. de Grèce* de 1890, consacré au monastère τοῦ Νίκωνος τῶν μετανοούντων, a démontré que ce couvent bâti au flanc de l'Hymète, presque entièrement modernisé aujourd'hui, du moins comme aspect extérieur, avait été construit vers le milieu du xe siècle, à la même époque à peu près que celui de saint Nikon de Sparte.

saints représentées en mosaïques à fonds d'or presque toutes d'une conservation à peu près parfaite, sur les murailles de la grande église, on admire celle du fameux thaumaturge saint Nikon *Metanoite*, l'apôtre des Crétois et des Slaves du Péloponèse, le contemporain de notre Basile, mort en 998. Ainsi cette décoration en mosaïques ne saurait être antérieure au XIe siècle et M. Diehl a prouvé qu'elle s'accordait parfaitement avec les autres monuments de la première moitié de ce siècle.

« La Grèce, dit cet érudit, si durement éprouvée pendant le cours du Xe siècle par les invasions bulgares, reprenait haleine dans le premier quart du XIe siècle. L'administration impériale s'occupait avec sollicitude de ces provinces longtemps négligées : par ordre de l'empereur, les fortifications qui couvraient au nord la péninsule, étaient réparées et complétées et en 1018, à la fin de la longue guerre bulgare, Basile II lui-même venait jusqu'à Athènes célébrer par des fêtes solennelles et de pieuses fondations le triomphe de ses armes. Moins de vingt ans après, la prospérité des thèmes de Hellade et du Péloponèse était si grande qu'ils devenaient en une année de famine le grenier de Byzance (1). Vers la même époque, des édifices religieux assez nombreux s'élevaient en Grèce : en 1027, à Mistra ou Sparte, une église du Sauveur; à Athènes, celles de Saint-Nicodème élevée en 1045 et de Saint-Théodore en 1049 ; c'est à cette même époque, c'est-à-dire à la première moitié du XIe siècle, qu'il faut attribuer, semble-t-il, l'achèvement de l'église de Saint-Luc en Phocide. »

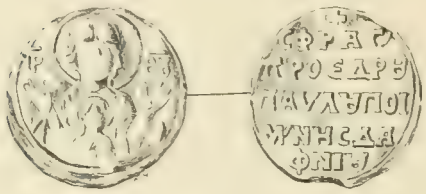
J'ai dit que nous ignorions les noms du stratigos du thème de Hellade et de l'archôn ou premier magistrat municipal qui reçurent Basile II lors de son entrée solennelle. Nous possédons quelques sceaux de fonctionnaires athéniens de cette époque, mais ils ne portent pas de dates. On n'y lit que des légendes monotones où le titulaire, après avoir énuméré ses noms et fonctions, supplie la Vierge glorieuse de le couvrir de sa sainte protection. On sait par contre qu'on a retrouvé gravée à la pointe dans les cannelures des colonnes du Parthénon la liste des archevêques athéniens de ces temps (2). Théodégios, archevêque depuis peu, était mort en l'an

(1) Muralt, *op. cit.*, I, 615.

(2) Le premier archevêque cité est de la seconde moitié du IXe siècle. Voy. Nérontsos, *op. cit.*, p. 49

1006. Nous possédons encore un exemplaire de son sceau. Au moment de la venue du Bulgaroctone, l'Église d'Athènes était gouvernée depuis l'an 1016 par l'archevêque Michel dont nous ne savons malheureusement rien d'autre (1). Ce fut certainement à ce prélat que revint l'honneur de recevoir en pompe le basileus aimé de Dieu aux portes de l'ancienne demeure de Minerve. Tous ces prélats athéniens du xe siècle et du xie commençant comptèrent parmi les plus instruits et les plus considérés du clergé byzantin de cette époque.

Ceux qui ont visité Venise connaissent tous le beau lion colossal de marbre dressé devant la porte de l'Arsenal, qui fut rapporté du Pirée par François Morosini en l'an 1688. Sur la poitrine et le flanc du monstre antique on déchiffre, chose étrange, gravées à la pointe, des inscriptions en langue runique, inscriptions sur les origines desquelles on a beaucoup disserté. Gregorovius pense que ce sont d'antiques graffites, œuvre naïve de quelque soldat russe des hétairies, de quelque varangien de l'armée impériale de Basile II lors de la visite de cet empereur à Athènes en 1018 (2). Rien ne s'oppose à la vérité de cette curieuse autant qu'ingénieuse hypothèse qui fait figurer si poétiquement les signatures des héros des sagas norraines sur le marbre superbe jadis érigé aux rives du golfe de Salamine, maintenant captif aux bords de la Lagune lointaine. Le penseur voit en rêve ces rudes Varangiens, ces blonds enfants du Nord, brunis sous le harnais de guerre byzantin, sous les feux du soleil de Bulgarie, tuant l'ennui des longues heures passées aux rivages athéniens en inscrivant leurs noms aux syllabes gutturales et sonores sur les flancs du lion antique.



SCEAU DE PLOMB de ma Collection ayant appartenu à un higoumène nommé Paul du Monastère de Daphni près d'Athènes. — XIe Siècle. — Voy. les vignettes des pp. 396 et 409.

Sa visite terminée à cette illustre cité, capitale historique de la race grecque, le vieux basileus, après tant d'années passées presque constam-

(1) Il mourut en 1030. Il a signé divers actes synodaux sous le patriarcat d'Eustathios.

(2) Voy. un article de M. D. Xeroutsos dans l'Ἑστία, 1890, nos 5-14. Je n'ai pu consulter ce travail.

ÉGLISE DU MONASTÈRE DE DAPHNI, sur la route d'Athènes à Eleusis, construit vers le premier quart du XIe Siècle (voy. p. 406). — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

ment dans les camps, après cette dernière lente tournée triomphale qui avait duré plusieurs mois, après avoir assuré le gouvernement des provinces bulgares reconquises ou pacifiées, reprit enfin le chemin de Constantinople. Certainement, le voyage du retour dont nous ne savons rien, dut pour l'armée se faire par la route accoutumée de la Thessalie, de Salonique et de Mosynopolis. Basile, lui, probablement, s'embarqua au Pirée (1) sur le dromon impérial, du moins sur quelque chélandion de la flotte de la mer Égée.

Comme il n'était que juste après cet écrasement définitif de la Bulgarie, Basile II, autocrator glorieux et invincible, rentra en pompe solennelle dans la cité reine. Jamais triomphe n'avait été plus mérité. Cette fameuse monarchie bulgare qui avait un moment poussé ses frontières jusqu'aux portes de Salonique et de Constantinople, qui, si longtemps, avait possédé plus des deux tiers des provinces de la péninsule des Balkans, n'existait plus. Ce péril, immense, incessant, semblait avoir pour toujours disparu, n'étant déjà plus qu'un souvenir. Comme toujours les chroniqueurs n'ont presque rien dit de ce triomphe. Ce dut être un des plus beaux dont le cortège eût jamais parcouru l'antique voie principale de la Ville gardée de Dieu, la Mesa constantinopolitaine. Je ne referai point une fois de plus la description de cette pompe. A la différence près de la nationalité des captifs et des origines du butin conquis, toutes ces entrées splendides se ressemblaient fort.

Basile, dit seulement Skylitzès, fit son entrée dans la cité de la Vierge par les grandes portes médianes de la Porte Dorée, qu'on n'ouvrait que dans les occasions les plus solennelles. Le vieil empereur, toujours droit et imposant comme aux plus beaux jours de sa verte jeunesse, portait la « toufa », diadème d'or fort élevé surmonté d'une immense aigrette ornée de brillants et de pierres précieuses. C'était la couronne dite « tropaiouchia » parce qu'elle ornait le front des basileis triomphants. Devant l'autocrator, s'avançaient à pied, probablement chargées de chaînes, la tsarine veuve Marie de Bulgarie et les filles du tsar Samuel avec tous les petits princes et princesses et l'immense cortège

(1) Paparrigopoulos, *op. cit.*, t. IV, p. 248.

des prisonniers bulgares de marque. Tous les trésors trouvés à Achrida devaient suivre aussi. C'était en 1019, certainement dans les premières semaines de l'année. Ainsi escorté des trophées de ses victoires, environné des flots de ce peuple immense, le glorieux empereur alors âgé de soixante-quatre années, fit son entrée dans la Grande Église parmi les chants et les acclamations. Il vint devant l'autel offrir dévotement au Dieu des combats ses prières d'actions de grâces pour ces victoires qui mettaient fin à une guerre de plus de trente années. Puis il rentra dans son Palais pour se reposer de tant de rudes campagnes. Ce fut à cette occasion, nous le verrons, que le patriarche Sergios, allant processionnellement à la rencontre du monarque, tenta vainement de profiter de cette fête auguste pour obtenir de Basile le retrait de l'impôt si impopulaire de l'*Allêlengyon*. Ce fut à cette occasion également que, dans les euphémies de circonstance chantées par les chantres des Factions, Basile reçut certainement pour la première fois ce surnom à la fois pittoresque et terrible de Bulgaroctone ou « Tueur de Bulgares » dont l'histoire s'est constamment servie depuis pour le distinguer de son non moins illustre homonyme, le fondateur de la gloire de sa race, Basile Ier le Macédonien (1) La populace de Constantinople le salua probablement alors déjà de ce nom sanglant, mais les écrivains contemporains n'en font pas encore mention.

Une des filles de l'infortuné tsar Samuel, Catherine, qui avait suivi esclave et prisonnière le triomphe du maître, fut mariée à cet Isaac Comnène qui, plus tard, devait devenir empereur. Par un de ces dramatiques retours de fortune si fréquents dans l'histoire de Byzance, la pauvre captive du triomphe de l'an 1019 devait moins de quarante années plus tard s'asseoir aux côtés de son époux sur le trône des basileis successeurs de Constantin (2). Au moment de l'avènement d'Isaac, Catherine se trouvait au kastron de Pimolissa d'où le nouvel empereur la fit venir à Constantinople.

(1) Basile II est parfois aussi désigné sous le nom de Νέος, « le Jeune », pour le distinguer de Basile l'Ancien, ὁ Πάλαιος, puis encore sous celui de « Porphyrogénète » comme étant né d'un père sur le trône, ce qui n'avait point été le cas pour Basile Ier. Voy. Zonaras, éd. Dindorf, t. VII, p. 170.

(2) Bryenne, chap. Ier, § 2. Skylitzes, *op. cit.*, p. 807. Du Cange, *Fam. Byz.*, t. VIII.

L'empire de Samuel le « Comitopoule » avait été détruit par la puissante main du Bulgaroctone. La guerre de Bulgarie était terminée après avoir fait périr des milliers et des milliers d'hommes. Des rivages de l'Adriatique, des vertes campagnes de Croatie aux pentes arides ou ombreuses du Rhodope et du Balkan, des monts de Thessalie aux rives du Danube les bannières impériales flottaient maintenant victorieuses sur toutes ces fameuses forteresses bulgares dont la prise avait coûté la vie à tant de légionnaires byzantins, à tant de mercenaires barbares. La Bulgarie allait rentrer tout entière pour cent soixante-sept années, presque deux siècles, sous le joug byzantin, jusqu'en l'an 1185, lorsque devait sonner à nouveau pour ce peuple intrépide, amoureux à l'excès de son indépendance, l'heure de la délivrance.

Le vieux basileus aurait pu prendre le repos définitif qu'il avait si

INSCRIPTION du Couvent des Philosophes, près d'Athènes, fondé vers le milieu du XIe siècle (voy. pp. 406 et 413). — Strzygowsky, Ἡ μονὴ τοῦ κυνηγοῦ τῶν φιλοσοφῶν.)

bien gagné. Sa joie devait être profonde, en présence de cette grande œuvre si patiemment, si résolument accomplie, si heureusement terminée. L'empire revenait aux jours les plus glorieux de la dynastie. Les victoires de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès étaient encore dépassées. Une chronique contemporaine dit que Basile, au cours de cette guerre terrible, avait fait vœu, au cas où elle se terminerait heureusement, d'embrasser l'état monastique et qu'en conséquence, à partir de l'an 1018 jusqu'à sa mort, il porta le froc sous les vêtements impériaux, garda la continence à l'exemple de Nicéphore Phocas, et s'abstint de vin et de viande selon la coutume des moines byzantins. Il est difficile de dire quelle confiance on peut accorder à ce récit. En tous cas la Bulgarie, entièrement domptée, disparaissait pour un long temps du rang des nations. Fidèle à la martiale marche en avant inaugurée par ses prédécesseurs les deux glorieux héros militaires de la fin du xe siècle, l'empereur Basile, en achevant après ceux-ci de tirer l'État byzantin d'une longue léthargie d'impuissance, venait par

cette annexion gigantesque de la Bulgarie occidentale de mettre le couronnement à cette brillante campagne de restauration, conduite incessamment de victoire en victoire, depuis la conquête de Crète sous Romain II, inaugurée cependant dès le règne de Basile Ier, fondateur de cette illustre dynastie macédonienne, et qui avait eu pour but opiniâtre de redonner à l'empire son ancienne puissance, de restituer ses anciennes limites, de replacer sous le sceptre des fils de Constantin les anciennes provinces slavisées des Balkans comme les plaines de Syrie et de Mésopotamie devenues musulmanes. Jamais depuis des siècles, depuis la grande époque de Justi-

FRAGMENT DE SCULPTURE du Couvent des Philosophes, fondé près d'Athènes vers le milieu du XIe Siècle (voy. pp. 406 et 412). — Strzygowsky. Ἡ μονὴ τοῦ κοινοβίου τῶν φιλοσόφων.)

nien, depuis les temps glorieux d'Héraclius, l'empire d'Orient ne s'était trouvé aussi puissant, aussi complètement vainqueur que dans ces premiers jours de l'an 1019, qui virent à Constantinople le triomphe éclatant du vieux Bulgaroctone (1). Jamais sa situation dans le monde n'avait paru plus belle. Pour la première fois, depuis l'auguste époux de Théodora, le basileus régnait puissant et incontesté du Danube jusqu'aux extrémités du Péloponèse. En Asie, sa position était également excellente.

(1) Voy. dans Rambaud, *op. cit.*, p. 323, les considérations sur les causes qui amenèrent la chute finale de la Bulgarie. « Quand l'empereur byzantin pouvait disposer de toutes ses forces contre la Bulgarie, il était bien difficile que le tsar, avec des troupes féodalement organisées, pût lutter contre les armées permanentes et les troupes régulières de l'empire. C'est cette infériorité qui deux fois amena le renversement de la monarchie bulgare : à la mort de Pierre, par Tzimiscès, puis à la mort de Jean Vladistlav, par Basile II. — Puis les Bulgares ne possédaient pas de marine de guerre. » *Ibid.*, p. 346. — Voy. dans Arisdaguès de Lasdiverd (éd. E. Prudhomme, pp. 11 et 12), la version de ce chroniqueur arménien contemporain sur la guerre bulgare. Voy. p. 40, ce qu'il dit des tremblements de terre.

De la Colchide lointaine, des bornes de l'Arménie jusqu'à celles de la Haute-Syrie, toutes les populations de ces régions obéissaient docilement à ses lieutenants. En Italie même, les choses, en apparence du moins, allaient encore au mieux, grâce à l'énergie des « catépano » de là-bas. La flotte impériale était la première du monde à cette époque, la mieux commandée, la plus habilement dirigée et équipée. L'armée était admirable et avait montré durant ce long règne ce qu'un chef énergique pouvait exiger d'elle, comment il pouvait à son gré la jeter tour à tour sur les rives du Danube, dans les monts d'Albanie, dans les vallées du Caucase, sur les sables brûlants de Mésopotamie ou sur la rive éclatante de Phénicie. Hâtons-nous d'ajouter en guise de correctif à ce tableau brillant que si la Bulgarie se trouvait à nouveau réunie de fait à l'empire, l'antique animosité qui, à la suite de tant de luttes et d'atrocités réciproques, régnait entre les deux nations, ne s'éteignit jamais tout à fait. Certes, elle parut anéantie durant presque deux siècles, mais ce ne fut jamais qu'une apparence, et ce fut bien là le côté réellement tragique du différend gréco-bulgare sans cesse renaissant (1). Déjà vingt ans plus tard, sous le règne de Michel le Paphlagonien, nous verrons cette lutte acharnée, en apparence éteinte, se réveiller par places.

A la suite de la chute définitive de la monarchie de Samuel le « Comitopoule », diverses nations limitrophes de la péninsule des Balkans qui, grâce à cette lutte interminable, avaient réussi à conserver jusqu'ici, à recouvrer même leur indépendance, se virent forcées de faire aussi leur soumission au basileus qui demeurait seul tout-puissant en face d'elles. Skylitzès raconte qu'il en fut ainsi des Chorbates ou Croates. Ces Slaves, établis sur la Save et entre ce fleuve et l'Adriatique, jusqu'au pays des Narentans, jouaient à cette époque un rôle prépondérant en ces régions d'Illyrie (2). Ils avaient eu pour chef de 970 à 1001,

1. Lapowsky, *op. cit.*, p. 151.

2. Hilferding, *op. cit.*, 1re partie, pp. 149 sqq. Malgré toutes mes recherches, il m'a été jusqu'ici impossible de me procurer un travail public à Cazan en 1880 par le professeur J. N. Smirnoff sous ce titre : *Aperçu de l'hist. du royaume croate avant sa soumission à la couronne de Hongrie* en russe.

Drzislav qui avait fait reconnaître son titre par le basileus et avait été assujetti pour unique marque de ce protectorat impérial à la présence d'un protospathaire en résidence à Zara (1). Maintenant ils étaient gouvernés par deux frères que Skylitzès désigne sous le titre d'archontes, dont l'un au moins devait être en réalité le « grand joupan », sorte de roi ou chef suprême de la nation. Celui-ci s'appelait Crésimir, le troisième du nom. En 1018, nous savons seulement qu'il avait vainement tenté de reconquérir sur Venise les villes dalmates. Encore cette information serait-elle fort sujette à caution s'il faut en croire M. Wassiliewsky qui estime que vers cette année la prépondérance en Dalmatie avait passé à nouveau des Vénitiens aux Croates (2). Basile fit l'accueil le meilleur à ces ouvertures pacifiques de ces princes demi-barbares dont la cour, soit qu'elle se tînt dans la villa royale de Byaci, soit qu'elle se transportât dans leur palais de Nona, ne manquait pas d'un certain éclat. Leur soumission assurait de ce côté la tranquillité de la frontière septentrionale de l'empire. « Le basileus, dit le chroniqueur, combla d'honneurs, de richesses et de dignités les deux frères, et leurs peuples de bienfaits. » Probablement il accorda à ces princes les titres modestes de patrices ou de protospathaires qui comblaient de joie leur naïf orgueil. Le roi Crésimir régna dès lors en qualité de vassal du basileus. Les actes de son royaume s'inscrivirent au nom de celui-ci.

Nous savons encore qu'une division de l'armée impériale alla opérer vers les rivages de l'Adriatique pour achever la soumission des montagneuses et sauvages régions du thème de Dyrrachion jusqu'aux frontières de la Dalmatie et de la Serbie. Une flotte impériale alla par l'Adriatique prêter main-forte à ce corps détaché. Les archontes des Serbes reconnurent la suprématie du basileus (3).

Seul, dans toute la péninsule balkanique, poursuit Skylitzès, Sermon,

1. C'est ce prince auquel le doge Pierre Orseolo II avait enlevé les villes du littoral de Dalmatie en 998.

(2. Voy. dans Wassiliewsky, *Conseils*, etc., pp. 162 sqq. les très intéressantes hypothèses de l'auteur sur la situation des cités dalmates à la fin du règne de Basile II.

3. Lucius, *De regno Dalmatiæ*, p. 297. — Vers ce même temps, le roi saint Etienne accomplissait en Hongrie la grande œuvre civilisatrice qui a assuré à son nom une gloire immortelle. Ce souverain fit bâtir à Constantinople une église splendide pour la colonie hongroise qui s'y trouvait (voy. Heyd, *op. cit.*, II, 83), église qui n'était que le complément pratique des fondations analogues déjà faites par lui à Rome et à Jérusalem.

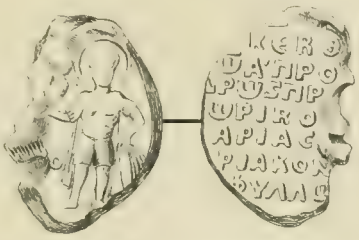
chef ou châtelain de la célèbre forteresse de Sirmium (1), frère de Nestong, refusa de se soumettre, alors que tous les autres boliades bulgares et slaves s'étaient ralliés au puissant empereur (2). En face de cette résistance isolée, véritable acte de folie, le Bulgaroctone envoya contre ce dernier champion de cette nationalité expirante le nouveau commandant en chef des forces impériales sur le Danube et la Save, Constantin Diogène, l'ancien stratigos du thème de Salonique. Ce chef s'était distingué, nous l'avons vu, dans les derniers événements de la guerre bulgare. Depuis longtemps il était rompu à toutes les difficultés de ces luttes spéciales. Estimant qu'il aurait grand'peine à réduire cet adversaire obstiné il eut recours à une de ces ruses si fréquentes dans les annales des guerres de cette époque. Il fit par un envoyé proposer une entrevue à Sermon, lui jurant que tout se passerait loyalement, offrant de venir à sa rencontre dans une île de la Save avec trois de ses officiers seulement. Le chef bulgare se rendit sans défiance au lieu désigné. L'entretien était à peine commencé que Diogène, saisissant une épée cachée sous ses vêtements, se rua sur Sermon, et, lui enfonçant son arme dans le côté, le tua du coup. Les compagnons du malheureux s'enfuirent épouvantés. Aussitôt le général meurtrier, profitant de la panique répandue parmi les assiégés, parut avec tout son monde sous les murs de la ville. Moitié par menaces, moitié par promesses, il arracha à la veuve terrifiée du chef assassiné la reddition de cette place, une des plus fortes du bassin du Bas-Danube, dernier foyer de résistance dans l'ensemble de la péninsule balkanique. Sirmium devint une forteresse byzantine. La veuve de Sermon, envoyée à Constantinople, recueillie par l'empereur, fut mariée à un haut personnage de la capitale. Diogène, nous le verrons, reçut en récompense le commandement suprême de la nouvelle Bulgarie reconquise avec le titre de duc. Ces événements des premiers mois de cette année 1019 sont racontés par Skylitzès immédiatement après l'entrée triomphale du Bulgaroctone à Constantinople. Le chroniqueur ne donne pas d'autres détails sur ce hardi capitaine dont la fin fut si tragique.

(1) Antique capitale de la Pannonie seconde, sur la rive gauche de la Save, patrie des empereurs Probus et Gallien, où moururent les empereurs Marc Aurèle et Claude. Les ruines importantes de cette vieille cité se voient encore aujourd'hui près de Mitrovitz en Esclavonie.

(2) « Μόνος δὲ ὁ τοῦ Σιρμίου κρατὼν ἀδελφὸς τοῦ Νεστόγγου Σέρμων πιθήσαι οὐκ ἤθελε. »

Zonaras raconte les mêmes faits sans ajouter aucun renseignement nouveau.

Si les chroniqueurs sont demeurés fort avares de détails sur cet audacieux Sermon, un précieux souvenir tangible nous en est par miracle demeuré qui vient grandir encore pour nous son nom à peine mentionné par l'histoire. J'ai publié, il y a bien des années déjà dans une *Revue* spéciale (1), deux exemplaires d'une monnaie inédite fort intéressante conservés dans la section des pièces d'or byzantines incertaines du Cabinet des Médailles de France. Ces monnaies sont si minces que les empreintes de leurs deux faces se confondent quelque peu. Sur la face principale est gravé le monogramme cruciforme traditionnel qui se traduit par ces mots : « Mère de Dieu, prête secours. » Au droit on lit distinctement en grands caractères disposés sur trois lignes les nom et titre du personnage qui appelle ainsi sur lui la protection céleste : *Sermon stratilatis.*



FRAGMENT DE SCEAU DE PLOMB de ma Collection de « Jean Triakontaphylle proèdre et « pronoïtis » de la Bulgarie » reconquise par Basile II. — XIe Siècle.

Le seul renseignement certain que nous possédions sur ces étranges monnaies dont un troisième exemplaire figure, je crois, au British Museum à Londres, est qu'elles ont été retrouvées sur la rive du Danube en compagnie d'autres pièces d'or. Leur physionomie très particulière se rapproche cependant du monnayage byzantin par le monogramme du droit, et de certaines pièces des Slaves méridionaux par la disposition de la légende du revers. Le récit de Skylitzès, malgré sa brièveté, permet d'affirmer qu'elles ont été frappées par ce Sermon, chef ou prince indépendant à Sirmium, qui tomba sous les coups de Constantin Diogène. Le lieu de la découverte sur les rives du Danube, le style de ces pièces, ce titre même de « stratilatis », tout concorde à prouver que le Sermon du chroniqueur byzantin et celui des monnaies du Cabinet de France sont un seul et même personnage. Sermon, un moment souverain indépen-

(1) Sous ce titre : *Monnaies d'or d'un chef bulgare du XIe siècle, Sermon gouverneur de Sirmium.* (*Revue archéologique* de 1877.) — Voy. une de ces monnaies gravée sur la page 420.

dant de la place de guerre de Sirmium, a certainement fait frapper ces monnaies à son nom durant sa tentative suprême de résistance, peut-être durant le siège même de Sirmium qui précéda de quelques jours le meurtre commis par Constantin Diogène.

La présence de légendes en langue grecque sur la monnaie d'un Slave ennemi acharné de Byzance peut paraître étrange. Rappelons qu'il n'existait pas à cette époque sur les rives du Danube ou dans la péninsule balkanique de monnayage bulgare ou slave d'aucune sorte. L'unique monnaie d'or courante dans ces régions était le sou d'or des basileis byzantins. C'était elle seule qu'on devait imiter, et si l'on admet, chose très naturelle, que ce furent des ouvriers d'origine byzantine qui gravèrent les coins du gouverneur de Sirmium, on ne s'étonnera point qu'ils aient tout simplement copié les monogrammes et les légendes de leur monnayage national, alors que deux siècles plus tard les souverains de la troisième monarchie bulgare n'ont fait qu'imiter plus ou moins servilement ce même monnayage byzantin en substituant toutefois sur leurs espèces, à de rares exceptions près, l'alphabet slave à l'alphabet grec.

Nous ne possédons, hélas ! presque aucun renseignement sur la réorganisation par le gouvernement du Bulgaroctone des provinces de la Bulgarie reconquise. Les chroniqueurs grecs n'en parlent qu'en quelques phrases insignifiantes. Un chrysobulle du basileus Michel Paléologue retrouvé récemment, dont je parlerai plus bas, nous fait, il est vrai, connaître, en s'y référant, quelques-unes des ordonnances rédigées par Basile II pour l'administration de ces territoires nouveaux, mais on verra que ces pièces uniquement consacrées aux questions d'ordre ecclésiastique n'avaient d'autre but que d'assurer les droits politiques et fonciers de l'Église bulgare, et qu'elles ne s'occupent en rien de l'organisation civile du pays. De cette organisation civile de cette moitié de la péninsule balkanique rentrée au commencement du XIe siècle dans le giron de l'empire, nous ne saurions donc rien si, par un hasard heureux, nous n'étions à même de puiser quelques informations précieuses dans une source assez inattendue, source d'ordre tout différent que les chroniques byzantines, mais en tout cas incomparablement supérieure. On sait que l'écri-

vain syrien contemporain Yahia dont un érudit russe, M. le baron V. de Rosen, vient de nous faire connaître de si précieux fragments, fait d'assez fréquentes allusions à la grande guerre bulgare, allusions d'ailleurs souvent entachées d'erreur, empreintes surtout d'une confusion qu'explique suffisamment la grande distance où se trouvait l'auteur du théâtre de la lutte. Parmi ces allusions il s'en trouve une très importante, qui semble plus exacte, et qui concerne précisément l'organisation civile imposée à la Bulgarie par le basileus Basile après son triomphe définitif en 1018 (1). La source contemporaine très vivante à laquelle Yahia a dû certainement puiser pour ce récit des événements qui marquèrent la chute de la monarchie de Samuel, ne se manifeste nulle part plus clairement que dans ce passage où l'écrivain syrien énumère les mesures prises par Basile pour assurer l'administration de sa nouvelle conquête. Ces renseignements que nous fournit l'honnête chroniqueur oriental ont même une certaine fraîcheur d'inédit qui est la preuve manifeste de l'excellence de leur origine. Ni Skylitzès ni Cédrénus n'ont connu cette source, eux qui ne disent rien que d'insignifiant sur ces questions.

Voici ce passage de Yahia : « Basile, dit-il en substance, après le meurtre de Jean Vladistlav (2), s'étant rendu en Bulgarie à l'appel des chefs des Bulgares au mois de chewal de l'an 408 (3), tous ces chefs sortirent à sa rencontre. Et il accepta d'eux les clefs de leurs forteresses et leur prodigua ses faveurs et distribua à chacun d'eux des dignités proportionnellement aux services rendus. Et il conserva pour lui les forteresses les plus importantes et y nomma des gouverneurs grecs. Il démantela les autres. Et il organisa l'administration de la Bulgarie et y nomma des « basilikoi » c'est-à-dire des administrateurs chargés de l'expédition de toutes les affaires et de l'exploitation de toutes les sortes de revenus. Et l'État bulgare devint une simple annexe de l'État grec sous la forme d'un catépanat. C'était en la quarante-quatrième année du règne du basileus.

(1) Rosen, *op. cit.*, p. 90. — M. le professeur Ouspensky d'Odessa, dans un article consacré à la publication du baron V. de Rosen, a été le premier à signaler l'importance de ces renseignements de Yahia sur la nouvelle administration byzantine en Bulgarie.

(2) Que Yahia appelle par erreur Aaron, le confondant avec son père.

(3) Date qui correspond à la fin du mois de février et au commencement du mois de mars de l'an 1018.

Puis Basile retourna à Constantinople. Et les filles des Bulgares épousèrent les fils des Grecs et réciproquement, et Basile les mélangea les uns aux autres et anéantit de cette manière la vieille haine qui les séparait (1). »

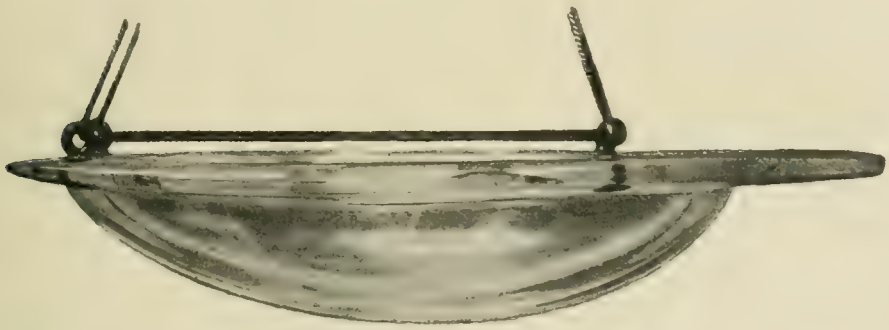
Ce fragment est tout ce que nous savons de l'organisation byzantine dans la Bulgarie reconquise, mais, confronté avec le chrysobulle de Michel Paléologue dont je vais parler, il comble un vide. Les deux documents réunis, en nous dévoilant le lien existant entre les privilèges qui furent à ce moment accordés à l'Église bulgare et les droits politiques conférés par Basile aux classes civiles, arrivent tant bien que mal à nous fournir quelques notions plus précises qui semblent bien conformes à la vérité.

MONNAIE D'OR frappée dans Sirmium assiégée par le partisan bulgare Sermon assassiné par Constantin Diogène en 1019. — Cabinet de France. Voy. p. 416.

Basile n'avait pu triompher de la Bulgarie par la seule force des armes. Il avait dû procéder au moins autant par l'intrigue et les libéralités de toute sorte. Dans la famille même du « Comitopoule », des défections s'étaient produites. Tout au début de la guerre le frère de Samuel Aaron avait payé de sa vie la trahison qui avait fait de lui l'allié des Grecs. De même le fils de cet Aaron, Jean Vladistlav n'avait pas hésité à assassiner son cousin Gabriel Romain pour tenter de se concilier le puissant basileus. Il avait ainsi porté sciemment le coup de grâce au parti national dans sa patrie. La trahison à la cause nationale décomposait ainsi successivement les couches supérieures de la noblesse et du clergé, et le renforcement graduel du parti grécophile en Bulgarie fournissait petit à petit au basileus des points d'appui pour obtenir de nouveaux succès militaires sur ceux des Bulgares qui s'opiniâtraient dans une résistance désespérée. La mention que nous verrons être faite dans les Novelles de Basile relatives à la reconstitution de l'Église bulgare, des mérites particuliers de l'évêque bulgare de Widdin, mérites tels qu'ils sont estimés par le basileus dignes de récompenses extraordinaires, se trouve complétée par le témoignage si formel de Yahia nous disant que les chefs bulgares, après la mort de Jean

1. Le Lauteur syrien fait erreur. La haine violente entre les deux races survécut à la conquête. Voy. p. 414.

Vladistlav au siège de Dyrrachion, vinrent supplier l'empereur des Grecs d'accepter la remise des forteresses et des provinces qui étaient encore en leurs mains. On pourrait appuyer ces observations sur bien d'autres preuves encore tirées par exemple du manuscrit si curieux récemment publié par M. Wassiliewsky sous le titre de *Conseils et Récits d'un grand seigneur byzantin* (1). « La pacification de la Bulgarie, dit ce profond érudit dans sa préface à cet ouvrage, consista précisément en ce fait capital que Basile II s'efforça d'attirer à lui l'aristocratie bulgare en lui distribuant généreusement rangs, titres et dignités du Palais Sacré. » En groupant



LAMPE BYZANTINE d'église en cristal de roche, en forme de poisson. — XIe Siècle. Trésor de Saint-Marc, à Venise.

toutes ces indications éparses il devient possible de se faire une idée quelque peu précise de la forme que revêtit l'organisation de la Bulgarie reconquise et cette notion plus exacte, on peut l'affirmer, nous est surtout fournie avec quelque clarté par Yahia. Dans les débuts, il ne parut pas possible d'introduire en Bulgarie l'ordre byzantin de gouvernement dans son intégrité, avec sa juridiction compliquée, son système d'impôts, etc. Le gouvernement impérial tenta vainement cette expérience dans la suite. Pour le moment, le basileus se borna à faire occuper les forteresses principales et démolir les autres qui auraient pu servir de point d'appui à de nouvelles tentatives d'insurrection, à nommer des administrateurs supérieurs qui prirent le nom de « pronoitai » ou « provéditeurs » (2), à placer

(1) Voy. p. ex. *op. cit.*, p. 45. Ainsi Démétrius Polémarkos, grand-père maternel de l'auteur des *Conseils et Récits*, que Basile avait fait patrice et mystikos, puis Nicolitzès, bien d'autres encore qu'il combla de ses faveurs.

(2) Προνοητής, « celui qui veille, qui pourvoit à quelque chose ».

enfin sur un même pied Grecs et Bulgares pour ce qui était de leurs droits politiques; ce qui donna aux premiers le droit de colonisation en Bulgarie. Il est plus que probable que ces conditions de la pacification définitive furent spécifiées à l'époque dans quelque convention conclue entre le basileus et les chefs bulgares repentants, document que Yahia aura pu encore consulter, mais qui depuis aura été perdu et par conséquent ignoré des historiens grecs plus récents. Ce sont ces circonstances qui donnent une si grande importance à chaque expression de ce passage du chroniqueur syrien.

La Bulgarie reconquise ne fut point transformée en un thème proprement dit; elle n'en devint même jamais un dans la suite, mais demeura un territoire de conquête militairement organisé avec le moins de changements possibles dans l'ancien ordre de choses qui existait lors de son indépendance. Basile II, prince sage et prudent, soumit cette vaste étendue de territoires situés entre le Danube, le Balkan et les monts de la Haute-Macédoine, redevenus terre byzantine, à un régime particulier, quelque chose d'analogue à ce qui a eu lieu de nos jours pour l'Alsace transformée par l'Allemagne victorieuse en « pays d'empire », « *Reichsland* ». Yahia se sert de l'expression de « catépanat » pour désigner ce commandement tout guerrier, mais l'étude attentive des seuls documents contemporains certains parvenus jusqu'à nous, qui sont précisément quelques sceaux de plomb de ces premiers fonctionnaires de la Bulgarie byzantine reconquise, en nous montrant que jamais ce titre ne figure dans leurs légendes, nous apprend que ces gouverneurs de cette Bulgarie impériale, fonctionnaires exclusivement militaires, furent non point de véritables « catépano » comme le dit par erreur l'écrivain syrien et comme c'était le cas dans les thèmes byzantins d'Italie, non point non plus de simples « stratigoi » comme dans toutes les autres provinces de la monarchie, mais bien des « ducs » et des « pronoitai » (1) ou provéditeurs, en langage officiel « προνοηταὶ πάσης Βουλγαρίας », « provéditeurs de toute la Bulgarie », fonc-

1 Du Cange traduit προνοηταί comme son synonyme προβοδοί, par ces mots: «*provisores, qui Venetis hodie provedori* »; il cite une Novelle de Jean Comnène, dans laquelle les προνοηταί sont associés aux *ducs*, aux *stratigoi*, etc. C'était vraisemblablement un office qui correspondait à une période d'administration militaire lors de la réorganisation et de l'occupation définitive de territoires reconquis.

tionnaires d'ordre spécial, assez analogues, il me semble, à nos « commissaires extraordinaires ». Nous avons vu que ce titre si particulier se trouve mentionné dans une source précisément à propos de la Bulgarie. De même, sauf de très rares exceptions, je ne l'ai jamais retrouvé sur d'autres sceaux que sur ceux des fonctionnaires de cette province reconquise.

Ces sceaux de plomb ayant servi à sceller la correspondance officielle de fonctionnaires de la Bulgarie qui nous sont restés de cette époque si mal connue de l'histoire de cette contrée sous la domination byzantine, entre la chute de la monarchie du « Comitopoule » et la création du nouveau royaume bulgare vers la fin du XIIe siècle, sont d'une rareté extrême. Circonstance singulière, j'en possède précisément trois, différents les uns des autres, qui ont appartenu au premier gouverneur byzantin de la Bulgarie reconquise, à ce Constantin Diogène dont il a été question à deux reprises déjà dans l'histoire de cette guerre terrible et qui avait assassiné de sa main le boliade Sermon de Sirmium. Sur ces trois précieux petits monuments qui nous représentent comme le *cursus honorum* de ce haut capitaine byzantin, figure au droit le buste armé de toutes pièces de saint Démétrius, le glorieux mégalomartyr patron de Salonique, auquel vraisemblablement Constantin Diogène avait voué un culte particulier et qu'il avait choisi pour protecteur depuis qu'il avait été stratigos et « catépano » de ce thème. Au revers on lit les titres décernés à Constantin aux divers degrés de sa carrière administrative en Bulgarie : « *Seigneur, prête secours à Constantin, ton serviteur, vestarque, anthypatos, anagraphe, patrice et duc,* ou encore *provéditeur de toute la Bulgarie.* » Sur d'autres de ces monuments si modestes d'apparence mais qui font si étrangement revivre pour nous les mâles figures de tous ces rudes fonctionnaires byzantins dont ils scellèrent les laconiques dépêches, se lisent les noms et titres d'autres préteurs, « pronoitai », juges ou anagraphes de Bulgarie (1).

Parlons maintenant du précieux document que j'ai signalé plus haut et qui concerne exclusivement l'organisation ecclésiastique de la Bulgarie

(1) Voy. ma *Sigillographie byzantine*, pp. 240 et 652. Voy. les vignettes des pages 417, 432, 433, etc., du présent volume.

redevenue byzantine. On a retrouvé récemment (1) un chrysobulle du basileus Michel Paléologue daté de l'an 1272, adressé à l'archevêque régnant de Bulgarie, dans lequel, circonstance pour nous fort heureuse, se trouvent citées trois Novelles jadis adressées à l'archevêque Jean d'Achrida par notre grand Bulgaroctone en vue de réorganiser l'Église bulgare et d'établir définitivement les droits politiques et fonciers de celle-ci après la conquête du pays par les Grecs (2). Par ces ordonnances dans lesquelles Basile déclare tout d'abord qu'il vient de réunir à nouveau la monarchie bulgare à l'État romain (3), nous apprenons que le vieux basileus, fort habilement et contrairement aux dispositions prises par son prédécesseur Jean Tzimiscès lors de l'annexion à l'empire de la Bulgarie danubienne, avait décidé de laisser à cette Église demeurée depuis tant d'années autocéphale, c'est-à-dire pleinement indépendante (4), usant de la liturgie slave de Méthode en place de la liturgie grecque, sa forme nationale, toute son ancienne autonomie, exactement sur le pied d'autrefois. L'indépendance vis-à-vis du Siège suprême de Constantinople se trouvait par ces dispositions intelligentes maintenue de la manière la plus large et la plus complète. Même Basile ne craignait pas de placer à la tête du clergé bulgare un fils de cette race. En effet la première de ses ordonnances rappelée par Michel Paléologue nous apprend que le premier archevêque de Bulgarie installé à Achrida par le basileus, après la conquête finale de 1018, archevêque succédant à ce patriarche autocéphale, fut un moine, enfant du

(1) D'abord en partie dans un précieux manuscrit, propriété d'un ancien archevêque grec d'Argos, nommé Gérasime, puis en entier dans un manuscrit sinaïtique retrouvé par le savant évêque russe Porphyrios Ouspensky.

(2) Voy. Zachariæ de Lingenthal *Jus graeco-romanum*, III, p. 319, où cette Novelle de Michel Paléologue, alors retrouvée seulement en partie, est encore attribuée à tort à Basile II. Elle se trouve maintenant publiée au complet dans l'*Histoire des Eglises serbe, bulgare et roumaine* d'E. Goloubinsky, Moscou, 1871, pp. 259, 263. Elle avait été publiée pour la première fois dans Rhallis et Potlis, Σύνταγμα τῶν κανόνων, t. V, pp. 266 sqq., d'après la version incomplète du manuscrit de l'archevêque Gérasime d'Argos. Voy. encore l'étude de ce précieux document à l'état complet, suivie de notes précieuses sur les évêchés bulgares, leurs circonscriptions, leurs sièges suffragants et leurs dépendances, dans H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bisthumerverzeichnisse d. orient. Kirche Byzant. Zeitschrift*, tomes I et II et l'article de Zacharias de Lingenthal paru dans le tome VIII (1864) des *Mém. de l'Acad. imp. des Sciences de Saint-Pétersbourg*, sous le titre : *Beitrage zur Gesch. der bulgar. Kirche.*

(3) Ῥωμαϊκὴ ἀρχή.

(4) L'autocéphalie de l'Église bulgare avait déjà été reconnue par Romain Lécapène (Zach. de Lingenthal, *op. cit.*, p. 14) et après la perte de la Bulgarie danubienne, le patriarcat autocéphale de Dorystolon avait été remplacé par celui de Prespa, puis d'Achrida (*Ibid.*, pp. 10 et 14.)

pays, nommé Jean, celui-là même qui avait été le dernier patriarche autocéphale régnant. En d'autres termes ce Jean fut simplement « confirmé », la Novelle se sert de cette expression même (1), dans son siège. De patriarche bulgare indépendant, il devint le premier archevêque de la

PLAQUES DE MARBRE du Monastère de Vatopédi au Mont-Athos, datant de la fondation de cet édifice au XIe Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

Bulgarie à nouveau grécifiée (2). Seulement, après la mort de Basile survenue peu après, cet esprit de large tolérance jusqu'alors inconnu à Byzance, se modifia déjà très complètement, et le successeur de Jean fut un certain Léon de nationalité non plus bulgare mais grecque (3), ancien

(1) « Ἐκυρώσαμεν ».

(2) Avant lui, les derniers patriarches bulgares autocéphales avaient été Germain, Gabriel à Vodhéna et Prespa, puis Philippe à Achrida. Jean avait été d'abord higoumène du monastère de la Mère de Dieu de Dèvre.

(3) Dans le catalogue des archevêques bulgares publié par Du Cange, Léon est désigné par cette expression: πρώτος ἐκ Ῥωμαίων. Ceci signifie bien nettement qu'à ce moment l'esprit entre Byzance et la Bulgarie s'était complètement transformé et qu'une ère nouvelle avait commencé pour les archevêques de Bulgarie. Léon fut, paraît-il, un prélat d'une rigoureuse orthodoxie grecque. Il ne dut tolérer qu'à grand'peine les vestiges nombreux subsistant dans son diocèse de la liturgie slave. D'accord avec le patriarche Michel Cérulaire, en 1054, il excommunia l'Église de Rome. En souvenir de sa chère Sainte-Sophie de Constantinople, il bâtit un temple du même nom dans sa métropole d'Achrida.

chartophylax du clergé de la Grande Église, prêtre passionnément orthodoxe (1).

Ces Novelles de Basile ainsi heureusement retrouvées dans le corps d'un document beaucoup plus récent présentent donc pour nous le plus vif intérêt. Pratiquement elles ont surtout pour but d'assurer par privilège impérial à l'archevêque Jean et à ses seize suffragants un nombre donné de « clerici » et de « paroikoi » ou serfs d'église. Les « clerici » attachés à un évêché sont déclarés exempts de l'impôt d'État « ainsi que c'était l'usage sous le règne de Samuel ».

Il ressort de tout ceci très clairement que, par cette première de ses ordonnances citée dans la Novelle de son successeur du XIIIe siècle, Basile II, dans son esprit de politique si résolument conciliante, avait assuré à l'archidiocèse d'Achrida qui succédait au patriarcat indépendant de Bulgarie les mêmes limites que celui-ci avait possédées vers la fin du règne du tsar Samuel. Mais il paraît que l'archevêque Jean ne crut pas devoir se contenter même d'une mesure aussi large. Il réclama pour son archidiocèse les anciennes limites bien autrement considérables du patriarcat bulgare telles qu'elles avaient existé sous le règne du tsar Pierre, de 927 à 968, date de la mort de ce prince, alors que la Bulgarie s'étendait jusqu'à la mer Noire d'une part, jusqu'à la Thessalie de l'autre, et le basileus vainqueur, dans son désir extrême de conciliation, n'hésita pas à lui accorder ces demandes si exagérées (2). C'est là l'objet de la seconde ordonnance de Basile rappelée dans la Novelle de Michel Paléologue. Dans ce second document daté du mois de mars 1020, le basileus Basile déclare formellement que le « très saint archevêché de Bulgarie » sera constitué dorénavant non point comme sous le tsar Samuel mais bien comme aux temps du tsar Pierre avec tous les évêchés suffragants qu'il comptait à cette époque. En conséquence, Basile annexe aux sièges

(1) Un témoignage postérieur et par lui-même suspect, dit M. Wassiliewsky, *Fragm. russo-byz.*, p. 82, témoignage provenant d'un autre roi bulgare, Jean Asan (Lettres de ce prince, l'une de 1202, l'autre de 1204, dans Theiner, *Vetera monumenta Slavorum merid.*, I, 16, 28), lequel, à la suite de la restauration du royaume national bulgare, s'adressa au pape pour en obtenir la couronne royale, affirme que Samuel, lui aussi, deux siècles auparavant, « avait reçu la couronne et la bénédiction du Saint-Siège romain ».

(2) Gelzer, *op. cit.*, *Byz. Zeitschr.*, II, p. 65.

d'Achrida, de Dristra, de Widdin(1), de Rhasos, etc., toute une série de sièges suffragants des métropoles de Salonique, de Naupacte, de Dyrrachion (lesquelles se trouvent ainsi dépouillées au bénéfice de l'archevêché de la nation vaincue), cités de Macédoine et d'Épire, plus deux de Thessalie (2).

La troisième ordonnance de Basile rappelée dans le document du XIIIe siècle, ordonne encore des disjonctions analogues d'évêchés en faveur du siège d'Achrida mais cette fois au préjudice des diocèses de Serbie, de Stagoï et de Berrhœa (3).

« Il semble toutefois, dit Zacharias de Lingenthal (4), que la suprématie ecclésiastique complète n'ait pas été concédée à ce moment à l'archevêque sur l'ensemble des diocèses de la monarchie bulgare reconquise, mais que certains parmi ceux-ci soient demeurés indépendants de son autorité, placés directement sous celle du patriarche de Constantinople. Il en fut certainement ainsi, par exemple, des métropoles de Larisse et de Dyrrachion dont une portion avait fait partie du patriarcat bulgare sous les rois Samuel et Pierre. »

Cette organisation ecclésiastique de la Bulgarie qui suivit immédiatement la conquête, organisation si favorable à la conservation de l'autonomie de cette nation, et qui témoignait d'une si étonnante indépendance d'esprit de la part de ce basileus du début du XIe siècle et de ses conseillers, cette organisation, dis-je, nous est un sûr garant de plus que des circonstances identiques durent exister pour la constitution civile de ce pays, comme nous pourrions l'affirmer déjà d'autre part grâce aux renseignements sommaires que nous fournit Yahia. Basile dut certainement laisser une très grande indépendance, une presque complète autonomie aux boliades bulgares maintenus sous la main de fer gantée de velours de ses

(1) Ou « Bdyn ».

(2) Voy. dans Kokkom, *op. cit.*, la note 2 de la page 123.

(3) Voy. dans les savants articles de Zacharias de Lingenthal (*op. cit.*, pp. 18 sqq.) et de H. Gelzer cités dans la note 2 de la page 424, l'énumération des sièges de cet archevêché autocéphale de Bulgarie réorganisé, tels qu'ils sont indiqués dans les précieuses ordonnances du basileus Basile II que je viens d'étudier. Les sièges primitifs suffragants de l'archevêque de Bulgarie ou d'Achrida étaient à ce moment : Castoria, Glabinitza, Moglèna, Bitolia, Strouma, Morobisdos, Belebousdion, Triaditza, aujourd'hui Sofia, puis Nisos, Branitza, Belograda, Thramos, Skopia, Prizdriana, Lipainion ou Lipljan. Ceux qui lui furent attribués par les deux dernières ordonnances de Basile, en suite des réclamations de l'archevêque Jean ne figurent pas dans cette énumération.

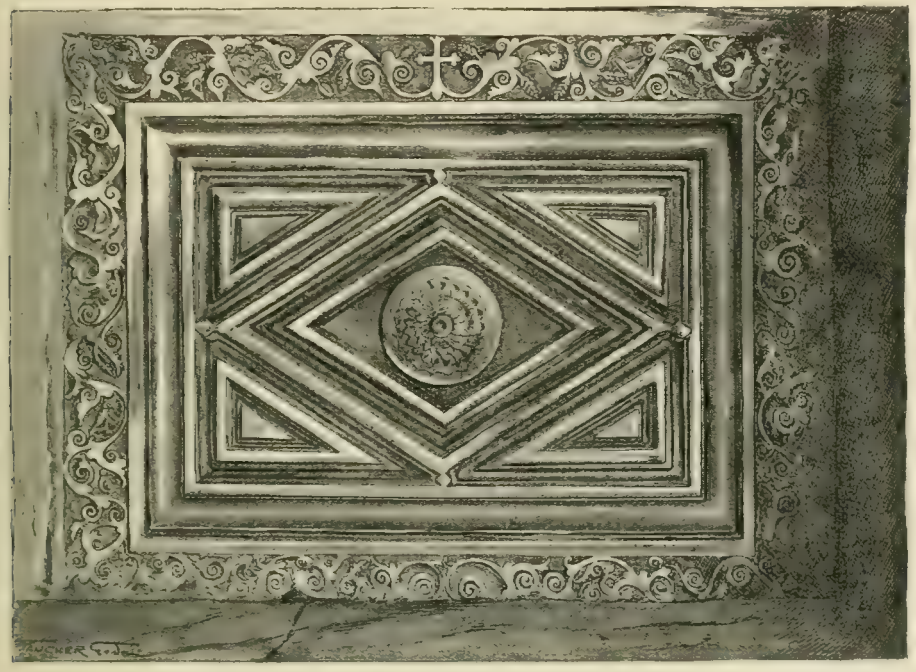
(4) *Op. cit.*, p. 17.

« pronoitai ». En tout il dut s'efforcer de modifier le moins possible l'état de choses anciennement établi, se bornant à maintenir sévèrement parmi les vaincus un ordre parfait, une soumission absolue. Une phrase encore de Cédrénus vient apporter ici le plus précieux témoignage à cette manière de voir (1). Racontant les origines des premiers mouvements insurrectionnels qui, quinze ans après la mort du Bulgaroctone, vinrent pour la première fois depuis la pacification de l'an 1018 troubler la Bulgarie accablée sous le joug intolérable de Jean l'Orphanotrophe, l'odieux ministre de son frère le basileus Michel IV, le chroniqueur s'exprime en ces termes: « Car le basileus Basile, lorsqu'il soumit les Bulgares, n'avait rien voulu changer au gouvernement du pays, mais, au contraire, *avait ordonné que l'ancien ordre de choses serait partout maintenu* et que l'impôt continuerait à être perçu comme il l'était sous le gouvernement du tsar Samuel : c'est-à-dire que tout Bulgare propriétaire d'un joug de bœufs serait tenu de payer au trésor une mesure, un « modius » de blé, une mesure de millet, une cruche (2) de vin. » C'était l'impôt foncier perçu en nature dans toute sa simplicité antique. Cette coutume était tellement enracinée dans les mœurs que le Bulgaroctone lui-même crut ne pouvoir rien y changer. La transformation par ordre de l'Orphanotrophe, et pour des raisons fiscales qui nous échappent, de cette légère prestation en nature en une prestation en argent monnayé parut aux Bulgares une mesure si tyrannique et provoqua un tel mécontentement qu'elle fut cause du premier soulèvement contre le gouvernement impérial depuis la conquête et que des insurrections éclatèrent aussitôt. Quelle preuve plus grande de l'indépendance que leur avait laissée leur vainqueur ! A partir de ce moment du reste, la Bulgarie perdit de plus en plus son autonomie locale, ses privilèges et ses exemptions pour devenir une simple province byzantine gouvernée d'après les mêmes principes que le reste de l'empire. Aussi la haine des vaincus pour leurs oppresseurs redevint-elle bientôt aussi ardente qu'elle l'avait été avant les victoires définitives du Bulgaroctone.

(1) Cédr., II, 530, 9. Skylitzès s'exprime de même, bien que plus brièvement.

(2) « *Stammos* » « Σίτου μόδιον ἕνα καὶ κέγχρου τοσοῦτον καὶ οἴνου στάμνον ἕνα ». Voy. Neumann, *op. cit.*, p. 68.

Quelle était donc la forme vraie de cette dépendance de la Bulgarie à l'empire ? Qui recevait cet impôt en nature payé par chaque paysan bulgare ? Comment était-il réglé ? A quelles dépenses était-il affecté par l'administration impériale ? En général quelles furent les limites de la



PLAQUE DE MARBRE BYZANTINE du Monastère de Vatopeli au Mont-Athos, datant de la fondation de cet édifice au IXe Siècle. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.

région dans laquelle cette large autonomie locale fut maintenue par la volonté intelligente du vainqueur ? Toutes ces questions demeurent bien obscures encore. Un des plus érudits byzantinistes russes, le professeur Th. Ouspensky d'Odessa, aujourd'hui directeur de la Mission archéologique de son pays tout récemment établie à Constantinople, a cherché à y répondre dans l'ouvrage plein de science qu'il a consacré à la formation du second royaume bulgare au douzième siècle (1). Ce savant estime, ainsi que je l'ai dit, que la constitution primitive accordée à la Bulgarie par Basile II, constitution dont nous avons malheureusement perdu

(1) Th. Ouspensky. *La formation du second royaume bulgare.*

presque toute trace, devait se rapprocher beaucoup de celle accordée par le même prince à l'Église bulgare que nous connaissons un peu mieux grâce à la Novelle retrouvée de Michel Paléologue. En un mot, M. Ouspensky croit que, par ces ordonnances promulguées à cette époque en faveur de l'Église, on peut se faire une idée de ce que furent pour l'administration civile du royaume reconquis ces lois décrétées par le vainqueur, dont tout vestige a disparu. « En étudiant à ce point de vue, dit-il (1), les trois chrysobulles du Bulgaroctone, nous y relevons un certain nombre de faits significatifs. Et d'abord ces documents constituent en quelque sorte un titre de donation qui confirme et consacre l'indivisibilité de l'État ecclésiastique bulgare et l'inviolabilité de ses droits après le passage de la Bulgarie sous la domination byzantine. Ici le basileus donne simplement force de loi et sanction juridique aux anciennes ordonnances des tsars bulgares et le législateur byzantin se base sur ces documents pour déterminer les frontières ecclésiastiques d'abord, puis les frontières politiques de la Bulgarie reconquise. Toutefois il est facile de démêler dans ces textes impériaux quelque chose de plus qu'une simple confirmation des antiques droits de l'archevêque et des évêques nationaux. Certes le basileus a cédé quelques droits particuliers du pouvoir souverain sur le pays conquis; même il a conféré quelques nouveaux privilèges. Mais l'élément de la volonté personnelle du prince, qui se révèle, tantôt par quelque restriction apportée au nombre des serfs ecclésiastiques (2), ou des « clerici », tantôt au contraire par leur augmentation, accordée en récompense de quelque mérite extraordinaire ou de la fidélité à la cause byzantine, cet élément, dis-je, vient parfois donner à ces précieux documents une signification plus grande. C'est ainsi que nous voyons l'évêque de Widdin recevoir une récompense extraordinaire supérieure à celle conférée à l'archevêque, « et cela », est-il dit textuellement, « à cause des services qui furent rendus par ce prélat lors de la soumission de la Bulgarie ». En somme le basileus Basile avait augmenté les droits du clergé bulgare et non point seulement confirmé ceux dont il jouissait sous ses rois nationaux. Le nouveau gouvernement se hâtait de s'appuyer sur l'Église pour

(1) *Op. cit.*, p. 114.
(2) « Paroikoi ».

y trouver un soutien dans son administration du pays conquis. Il est très probable que, dans ce même but, des privilèges spéciaux avaient été également conférés à d'autres castes de particuliers non ecclésiastiques.

Ces chrysobulles si heureusement retrouvés nous fournissent encore les renseignements les plus précieux sur la nature même de ces privilèges accordés à ce moment par Basile à l'Église bulgare. Il s'agit surtout du nombre de serfs ou paysans et de « clerici » que chaque évêque est en droit de posséder. En un mot, il s'agit là du droit le plus grand dont un évêque puisse être investi, véritable droit souverain, celui de posséder des lieux habités. Dans ces Novelles, l'administration impériale byzantine se borne à édicter quelques mesures limitant le nombre des gens ecclésiastiques sur lesquels peut s'étendre la juridiction épiscopale et disant *où* doit commencer le droit du fisc et *où* celui de la propriété particulière. En étudiant la suite de cette histoire de l'administration de la Bulgarie par l'État byzantin, on voit, d'une part, que la préoccupation constante du pouvoir séculier, sans aller jusqu'à violer ces privilèges accordés par les chrysobulles impériaux, fut de découvrir sur les terres de l'Église le plus grand nombre possible de paysans dépassant les chiffres prescrits par les chartes de donation afin de pouvoir de la sorte mieux s'immiscer dans le gouvernement des évêques, d'autre part que le haut clergé considéra constamment cette recherche comme la violation de ses anciens droits et s'ingénia par tous les moyens à rendre impossible ce recensement de ses serfs par les employés de l'État.

A ce droit de posséder des lieux habités se trouvent attachées dans ces chrysobulles certaines prérogatives et certaines exclusions. Si, par exemple, les droits de l'évêque sur des gens d'Église n'y sont pas indiqués parce qu'ils se réglaient probablement sur des usages très anciens, on y trouve déterminées avec beaucoup de précision les limites du domaine non assujetti au pouvoir civil. Ainsi les « clerici » et les paysans ecclésiastiques ne payaient pas l'impôt en nature exigible de chaque autre Bulgare au profit de l'État. De même encore les lieux habités appartenant aux églises demeuraient soustraits à l'ingérence de tous les fonctionnaires militaires ou civils, tels que « stratigoi, collecteurs d'impôts, juges, etc. ». Enfin un impôt spécial, dit « canonique », était perçu au profit du clergé tant sur

ces paysans appartenant aux églises que sur les Valaques habitant la Bulgarie (1) et les Turcs dits Vardariotes, établis dès longtemps en colonies militaires sur le Vardar. Certes ces données fournies par ces précieux chrysobulles sont encore bien peu de chose. Il n'en est pas moins fort intéressant de voir comment M. Ouspensky, en s'aidant de la volumineuse autant que précieuse correspondance que nous possédons de l'archevêque Théophylacte, chef de l'Église bulgare sous l'autorité byzantine dans les premières années du XIIe siècle, a réussi à démontrer de quelle manière cette législation si intéressante fut appliquée et mise en pratique par les vainqueurs dans les pays conquis. Je renvoie pour plus de détails à la lecture de ce savant mémoire écrit en langue russe.

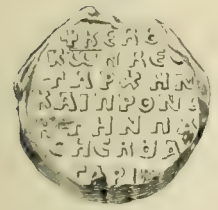
(1) La Novelle dit expressément que « les Valaques de toute la Bulgarie seront soumis à l'autorité de l'archevêque. » On a voulu inférer de cette expression vague de « Valaques de toute la Bulgarie » que ce peuple habitait également la Bulgarie transbalkanique, l'ancienne Mœsie jusqu'au Danube, mais le diplôme a fort bien pu vouloir désigner seulement par ces mots les Valaques occupant la région montagneuse de la Nouvelle Bulgarie ou Bulgarie Occidentale.

SCEAU DE PLOMB DE MA COLLECTION D'UN GOUVERNEUR OU « PRONOITIS » DE LA BULGARIE RECONQUISE PAR BASILE II. — LA LÉGENDE SIGNIFIE : MÈRE DE DIEU, PROTÉGE TON SERVITEUR JEAN, PROÈDRE, JUGE DU VELON ET « PRONOITIS » DE BULGARIE. — XIe SIÈCLE.

MINIATURE d'un manuscrit byzantin des Évangiles, du XIe Siècle, de la Bibliothèque Nationale. Le Christ guérissant les malades.

CHAPITRE VIII

Affaires de Syrie. — La trêve conclue en 1001 avec le Khalife Hakem se maintient. — Mort de l'émir Abou'l-Fadhail d'Alep en janvier 1002. Ses fils lui succèdent sous la régence de Loulou qui ensuite les exile. — Révolte du « Mahdi » Al Asfar en 1005. Il est soutenu par les Arabes Numérites, etc. Il est interné par Loulou dans la citadelle d'Alep. — Mort de Loulou en septembre 1008. Troubles à Alep pour sa succession que se disputent son fils Mansour et le Hamdanide Abou'l-Heïdja. Mansour demeure vainqueur. — Destructions et persécutions terribles ordonnées à Jérusalem et ailleurs par Hakem en 1009 et 1010. — Tragique aventure des fils du défunt vizir Al-Hosein. — Insurrection victorieuse et souveraineté éphémère du chef bédouin Al-Mouffaridj qui fait reconstruire le Saint-Sépulcre. — Guerre entre l'émir Mansour soutenu par Basile et le chef bédouin Salih Ibn Mirdâs. Mansour est chassé d'Alep par une sédition en janvier 1016 et se réfugie à Antioche. — Ordonnance du basileus supprimant le commerce avec les sujets du Khalife en Syrie et en Égypte. — Nouvelle sédition à Alep en 1017. Triomphe de la faction égyptienne. Installation d'Azis Eddaulèh Fatik en qualité de gouverneur pour le Khalife. Basile lui accorde le droit exclusif de trafic avec ses sujets. Il se proclame seigneur indépendant d'Alep. — Hakem de plus en plus atteint de folie persécute tous ses sujets. Salomon, higoumène de la Sainte-Montagne de l'Athos, vient au Kaire. Autres faits d'ordre secondaire. — Basile refuse au patriarche Sergios d'abolir la taxe odieuse de l'*Allélengyon*. — Patriarcat de Sergios. Relations avec Rome. Mort de Sergios en juillet 1019. Il est remplacé l'an d'après par Eustathios.



SCEAU de Constantin Diogène « vestarque et « pronoitis » de toute la Bulgarie » sous Basile II (cog. p. 423).

Il est grandement temps de parler des événements survenus à l'autre extrémité de l'empire sur la frontière sarrasine durant ces premières années du XIe siècle presque entièrement consacrées par le basileus Basile à l'achèvement de sa lutte gigantesque contre la Bulgarie. A partir de l'an 1000, on ne saurait assez le répéter, nous entrons pour l'histoire du règne de notre autocrator, comme pour l'histoire du monde à cette époque, dans une période d'obscurité et d'indigence sans bornes. Les rares sources originales : chroniques ou documents contemporains, ne fournissent plus que des renseignements infiniment clairsemés ou même font presque complètement défaut pour des séries d'années. Pour la lutte

séculaire sur la frontière de l'empire en Syrie et en Mésopotamie durant ces dix-neuf premières années du XIe siècle, pour les faits du moins intéressant l'histoire générale de l'empire, nos renseignements sont, s'il est possible, encore plus réduits par ce fait que dans le cours de l'an 1001 le basileus et le Khalife Hakem avaient, on se le rappelle, signé par l'entremise du patriarche Oreste une trêve de dix années. Ce fut pour ces contrées infortunées de la Haute-Syrie, champ de bataille habituel des troupes byzantines et égyptiennes, une période de paix relative, d'autant moins fertile en événements, que toute l'attention du basileus, libre de ce côté, s'était portée sur la Bulgarie où la guerre était plus vive que jamais et où, suivant le témoignage de Yahia, Basile passa presque en entier les années 1002, 1003, 1004 et 1005. Sans la chronique de cet auteur qui à peu près seule nous fournit quelques indications précises, nous ne saurions rien absolument sur les événements de ces premières années du XIe siècle intéressant l'empire byzantin dans ces contrées de Syrie qui furent alors quelque peu paisibles après tant de misères.

Dans la nuit du samedi 1er au dimanche 2 janvier 1002 (1), le jeune émir d'Alep Abou'l-Fadhaïl Saïd Eddaulèh mourut empoisonné. Le poison, suivant les uns, lui avait été apporté par une de ses femmes. Suivant d'autres, il lui avait été administré sur l'ordre de son beau-père Loulou. La fille de celui-ci, première femme de l'émir, périt de la même mort que son époux. L'ancien affranchi de Saïd, devenu le véritable maître de la principauté d'Alep, fit proclamer émirs en place de leur père les deux fils d'Abou'l-Fadhaïl, Abou'l-Hassan Ali et Abou'l-Maali Sarif. Ces deux enfants ne furent souverains que de nom. En réalité ce fut Loulou qui exerça le pouvoir. Dès l'année 394 de l'Hégire (2), il se lassa même de ce partage pourtant si peu gênant et se débarrassa des deux fils de son ancien maître en les envoyant avec toutes les femmes et le harem de celui-ci en Égypte auprès du Khalife. Demeuré ainsi seul seigneur d'Alep et de son territoire, il s'associa son fils Mortadha Eddaulèh Abou Nasr Mansour, reconnaissant pour la forme la suzeraineté du Khalife Hakem. Celui-ci

(1) Vers le milieu du mois de safar de l'an 392 de l'Hégire.
(2) 30 octobre 1003-17 octobre 1004.

lui décerna le titre d'honneur de Mortadha Eddaulèh, qui signifie : « ami de l'empire ».

Nous ne savons rien de plus. Il est probable que le tribut qui consacrait la suzeraineté de l'empire byzantin continua dans ces années de paix relative à être régulièrement payé. Loulou cependant, qui semble avoir vécu dans les meilleurs termes avec les Égyptiens, devait voir d'un mauvais œil les Grecs, d'autant plus que ceux-ci, ainsi que nous allons le voir, donnaient asile à ses adversaires.

En l'an 395 de l'Hégire (1), raconte Yahia, arriva de Mésopotamie en Syrie un « lutteur pour la Foi », un « mahdi » nommé Ahmed Ibn Al-Hoceïn Asfar Taghleb, surnommé Al-Asfar, de la grande tribu de Taghleb. Il prêchait la guerre sainte contre les chrétiens et portait le costume des derviches ou fakirs. Une foule de Bédouins et de paysans des villages musulmans, fanatisés par ses prédications, le suivait. Tantôt il avait jusqu'à trente mille personnes derrière lui, tantôt seulement dix mille. Il s'était associé un autre Arabe de famille noble, connu sous le nom d'Al-Hamali. Les deux acolytes, suivis d'une forte bande de Bédouins et d'autres fidèles, osèrent menacer la place forte de Chaizar qui appartenait au basileus depuis la dernière campagne. Un détachement de troupes impériales envoyé contre ces bandes fut battu (2). De nombreux soldats byzantins furent faits prisonniers. En suite d'une plainte officielle adressée au Khalife par le gouvernement impérial, le gouverneur égyptien de Damas partit avec des forces considérables et força le « mahdi » à abandonner les abords de Chaizar.

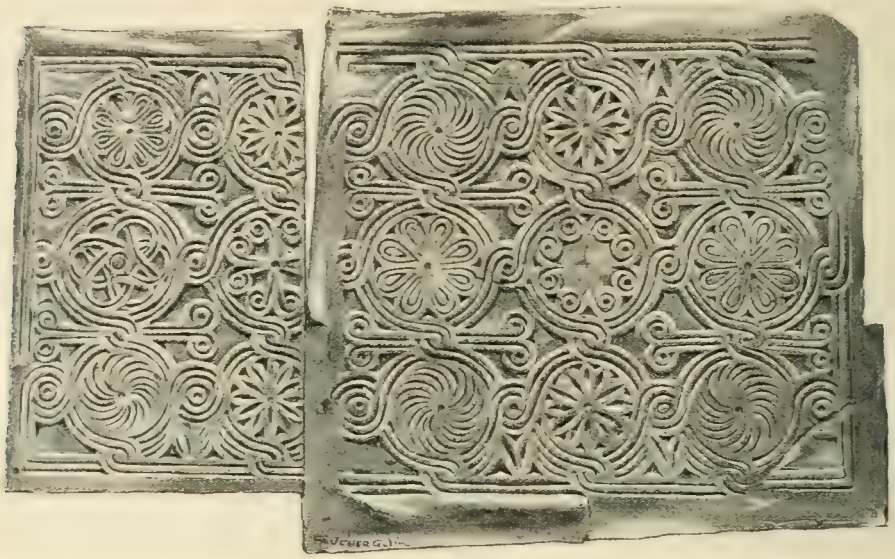
Al-Asfar et ses bandes se ruèrent ensuite très à l'improviste sur le territoire de la ville d'Artah et de là, par une marche précipitée, s'avancèrent vers Antioche, par le chemin du pont de Djisr al-Hadid. Dans une petite localité appelée Mahroun (3), à une faible distance d'Antioche, ils se heurtèrent aux premières troupes impériales parties en hâte de cette ville

(1) 18 octobre 1004 - 7 octobre 1005. « En cette année 1005, dit Bar Hebræus, une étoile c'est-à-dire une comète apparut durant trois mois dans le signe du Bélier, aussi belle, aussi éclatante que Vénus. » Mai 1006 pour le *Chron. Ven.* et les *Annales* de Saint-Gall. Voy. Muralt, *op. cit.*, I, 581.

(2) Rosen, *op. cit.*, note 294.

(3) Voy. sur cette localité non identifiée la note 295 du livre du baron V. de Rosen.

à leur rencontre. Celles-ci se trouvaient sous le commandement d'un patrice, ancien lieutenant de Bardas Skléros, que Yahia désigne sous le nom de Bigâs. C'est certainement là un nom grec altéré par le chroniqueur syrien. Je n'ai pu l'identifier avec celui d'aucun chef byzantin connu de cette époque. Bigâs bouscula et battit sans peine ces hordes fanatiques indisciplinées. Al-Hamali fut tué. Al-Asfar se sauva avec les débris de ses bandes au delà de l'Euphrate dans l'Al-Djezirah qui est la Mésopotamie



PLAQUES DE MARBRE BYZANTINES du Monastère de Vatopédi au Mont-Athos, datant de la fondation de cet édifice au XIe Siècle. — Photogr. communiquée par M. G. Millet.)

d'aujourd'hui, dans une localité nommée Cafer Azoun, au sud-ouest d'Édesse. Le magistros, dit Yahia, — c'est par ce seul titre que l'écrivain syrien désigne Nicéphore Ouranos, lequel était, on le sait, à ce moment duc impérial à Antioche, — instruit de la présence du prophète dans cette ville murée fort populeuse, prit en personne le commandement des troupes grecques pour aller l'y attaquer. Probablement on avait de bonnes raisons à Antioche pour redouter quelque retour offensif de ce sectaire opiniâtre. Très certainement il avait pris rapidement comme tous ses congénères de tous les siècles une influence très grande sur les âmes simples de la foule musulmane des villes comme des campagnes, et le gouvernement impérial, trop heureux de goûter enfin quelque paix sur

la frontière de Syrie, avait un intérêt capital à étouffer au plus tôt ce mouvement religieux qui, d'un moment à l'autre, dans ces contrées habitées par tant de musulmans fanatiques, pouvait devenir dangereux. Heureusement pour les Byzantins, grâce aux circonstances politiques du moment, les dynastes musulmans de la région étaient sinon absolument hostiles à ces agitations, du moins totalement indifférents. Le nouvel émir d'Alep, Loulou, ne demandait qu'à vivre en paix avec Basile. Quant aux gouverneurs du Khalife d'Égypte à Damas et dans toutes les autres villes de Syrie, ils avaient ordre de faire respecter scrupuleusement la trêve signée en 1001 entre les deux empires.

PALLIUM LEONINUM, Etoffe Byzantine sur laquelle figurent des lions affrontés (voy. chap. dernier). X^e ou XIe Siècle. — Bock, Gesch. d. liturg. Gewänder.

Al-Asfar se trouva donc seul avec ses fidèles en présence du duc d'Antioche. Il fallait qu'il commandât à des contingents bien importants pour qu'un si haut chef se dérangeât pour aller le chercher aussi loin. Le magistros, franchissant l'Euphrate, marcha droit sur Cafer Azoun devenu ainsi le centre et le foyer de l'insurrection mahdiste. Les habitants des campagnes, épouvantés par

l'approche des impériaux, s'étaient réfugiés en masse dans cette ville qui était très forte. Le siège, sur lequel nous n'avons aucun détail, se prolongea vingt-huit jours, puis les Grecs prirent la ville où ils firent douze mille prisonniers. Les femmes du « mahdi », un immense butin tombèrent aux mains du vainqueur. Lui-même malheureusement avait réussi à se sauver durant la dernière nuit du siège. Tout était donc à recommencer !

A la voix du fugitif, les puissantes tribus des Arabes Numérites et des Beni Kilab sous la conduite d'un chef de la première de ces tribus, Ouassil Ibn Djafar, seigneur de ce district de Saroudj, le chef bédouin le plus puissant de l'Al-Djezirah, s'assemblèrent au nombre de six mille cavaliers pour attaquer le magistros. C'était un effort redoutable, mais ces sauvages et brillants escadrons, trop indisciplinés, ne purent tenir contre les bataillons réguliers de l'armée d'Antioche. Nous n'avons aucun détail sur ces luttes lointaines que Yahia est presque seul à nous signaler. Seul, en effet, cet auteur raconte avec quelque détail tous ces épisodes du soulèvement de ce « mahdi » (1). Il dit simplement ici que le magistros battit Ouassil Ibn Djafar et ses contingents et retourna vainqueur à Antioche avec un riche butin. Nicéphore Ouranos attachait naturellement la plus grande importance à s'emparer de la personne même du « mahdi ». Il voulut obliger Ouassil Ibn Djafar, en discutant des conditions de la paix, à expulser celui-ci de son territoire, surtout à le lui livrer. Mais le chef Numérite, persuadé que cette mesure amènerait un nouveau soulèvement des populations musulmanes de la région demeurées de cœur obstinément fidèles à leur prophète bien-aimé, refusa net. Les choses allaient derechef se gâter, lorsque Loulou, le nouveau seigneur d'Alep, s'offrit comme intermédiaire entre les deux partis. Il proposait de recevoir Al-Asfar et de l'interner pour le reste de ses jours dans le château d'Alep. Ainsi se trouveraient sauve-

1 Certainement Skylitzès et Cedrenus (éd. Bonn, t. II, p. 454) font allusion à cet épisode sanglant lorsqu'ils racontent à cette date environ la victoire du duc d'Antioche, Nicéphore Ouranos, sur « Kistrinites » (ou « Kitrinitès »), chef des Arabes Numérites et Ataiphites », bien qu'il soit impossible de retrouver dans ce nom totalement défiguré celui de Ouassil Ibn Djafar (voy. Rosen, *op. cit.* note 302). C'est là l'unique allusion à cet épisode faite par les Byzantins. Parmi les Orientaux, Kémal ed-Dyn est à côté de Yahia le seul à connaître les exploits d'Al-Asfar, et Bar Hebræus, *op. cit.*, t. II, p. 392, rapporte seulement que les chrétiens de Bagdad furent persécutés; une église fut incendiée. Voy. encore *ibid.*, pp. 219 et 221, ces mêmes persécutions recommençant en l'an 401 de l'Hégire.

gardées les légitimes susceptibilités des Musulmans fanatiques. Le « mahdi », devenu pour les divers souverains de cette province un si dangereux élément de désordre, se trouverait empêché d'agir, mais il demeurerait du moins enfermé en terre musulmane et ses coreligionnaires ne souffriraient point de cette honte et de cette douleur de le voir livré aux chrétiens exécrés. Le duc d'Antioche, comme aussi, semble-t-il, le chef bédouin, acceptèrent le moyen terme proposé par le rusé seigneur d'Alep. Loulou, sous prétexte de venir en aide au « mahdi » qu'il haïssait en secret et dont il trouvait le zèle furieux singulièrement intempestif, l'attira donc traîtreusement dans sa capitale (1). C'était dans le mois de cha'bân de l'an 397 de l'Hégire qui correspond aux derniers jours d'avril et aux vingt premiers jours du mois de mai de l'an 1007 (2). On voit que les troubles suscités par cet incommode prophète duraient depuis près de deux années déjà. Al-Asfar, accouru sans défiance, fut aussitôt saisi, chargé de chaînes et enfermé dans le château. Il y demeura captif, dit Yahia, plus de neuf années, jusqu'à la prise d'Alep par les troupes du Khalife d'Égypte, le 21 juin 1016. Durant tout ce temps, Loulou le tint strictement emprisonné. Cependant il le traita constamment avec égard pour ne point exciter le fanatisme de ses partisans demeurés très nombreux, usant de lui comme d'un épouvantail dans ses relations avec les Grecs, menaçant de le relâcher dès que ceux-ci se montraient moins accommodants. Ce simple détail nous montre combien ce soulèvement provoqué par cet « homme de Dieu » avait excité les plus vives appréhensions des autorités byzantines sur la frontière.

Dans les derniers mois de l'année suivante 1008, à la suite de

(1) C'est Kémal ed-Dyn qui nous donne ce détail.

(2) Dans le courant de cette année 1007, il y eut à Bagdad de fortes chutes de neige ainsi qu'un tremblement de terre. Il s'ensuivit, dit Bar Hebræus, qui nous fournit ce détail, une grande et universelle abondance. Glycas (p. 577), Skylitzès, Cedrénus enfin (II, p. 456), mentionnent aussi ce terrible hiver, durant lequel la glace recouvrit tous les fleuves, les lacs, même la mer, et ces tremblements de terre qui durèrent sans intervalle depuis le commencement de janvier jusqu'au neuvième jour de mars, bouleversant Constantinople et sa banlieue. Ce jour-là, à la dixième heure, une dernière et effroyable secousse jeta bas les coupoles des églises des Quarante-Martyrs et de Tous-les-Saints, que le basileus fit aussitôt reconstruire. Mais les écrivains byzantins placent ces phénomènes à une époque plus tardive que l'écrivain arabe. Glycas semble les mettre après la fin de la guerre bulgare. Skylitzès dit formellement que ce fut en l'an du monde 6519, par conséquent dans l'hiver de l'an 1010 à 1011. Le protospathaire Lupus donne la date de 1009. *C'est là marque [illegible] qui se trouvent [illegible] arbres [illegible] et poissons et volatiles morts sont.*

la mort de l'émir Loulou survenue en septembre (1), de nouveaux troubles dont nous devons toujours la connaissance à Yahia (2), agitèrent la principauté d'Alep. Lorsque ce seigneur et son fils avaient expulsé de leur capitale les deux émirs légitimes, fils d'Aboul-Fadhaïl, avec tous les leurs, un oncle des jeunes princes, Abou'l-Heïdja, autre fils du second émir hamdanide Saâd, avait réussi à s'échapper d'Alep déguisé en femme, et s'était, paraît-il, réfugié auprès de l'empereur Basile. Constamment à cette époque, l'empire byzantin devenait l'asile de tous les mécontents musulmans, de tous les prétendants évincés, de tous les princes dépossédés, exactement comme les Khalifes et les autres moindres dynastes de l'Islam donnaient à l'envi l'hospitalité aux Bardas Skléros et à tous les autres personnages de tous rangs révoltés contre le basileus.

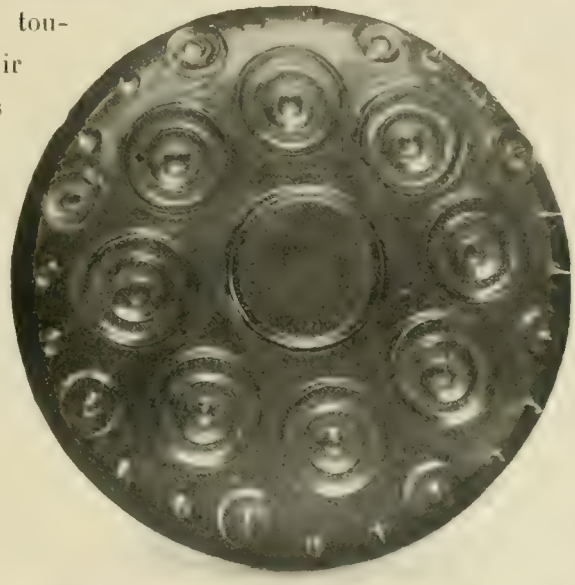
Loulou fut enterré dans la mosquée située entre Bab el-Yehoud et Bab Al-Djinân, la Porte des Juifs et celle des Jardins. Le pouvoir à Alep demeura aux mains de son fils Mansour (3), qui fit peser un joug très dur sur la principauté. Aussi un parti fort nombreux ne tarda-t-il pas à se former dans le but de restaurer la dynastie hamdanide légitime en la personne du fugitif Abou'l-Heïdja. Toute l'importante tribu des Beni Kilab, son propre gendre aussi Abou Mansour Ahmed Ibn Merouan, surnommé Moweïyed Eddaulèh (4), le tout-puissant émir d'Amida (5), neveu du fameux Bad le Kurde, fils de sa propre sœur, et son second successeur, poussèrent vivement le prince dépossédé à tenter la conquête d'Alep, priant le basileus de l'autoriser à quitter sa terre dans cette intention, se faisant fort de le restaurer dans le pouvoir de ses pères sans qu'il en coûtât au basileus ni un homme ni un sou d'or. Basile, fort désireux d'avoir à Alep un vassal à sa dévotion plutôt qu'un émir comme Mansour, inféodé de cœur à la politique égyptienne, accorda la permission demandée, laissant Abou'l-Heïdja libre d'agir au mieux de ses intérêts. Le prince hamdanide partit aussitôt pour Mayyafarikîn où son gendre l'émir d'Amida lui envoya un de ses officiers avec près de deux cents

1. Au mois de moharrem de l'an 399 (5 septembre - 4 octobre 1008).
2. Rosen, *op. cit.*, p. 27, n° XI.
3. Abou Nasr Mansour Ibn Loulou.
4. Gr. magistros par Basile. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 280.
5. Ou de Diarbekir.

cavaliers. A la tête de ce faible détachement il gagna l'Al-Djezirah où les chefs des Béni Kilab lui promirent leur appui.

L'émir Mansour, fort troublé par ces nouvelles, se sentant en grand péril, s'efforça de ramener à sa cause cette puissante tribu en même temps qu'il envoyait des messages au Khalife le suppliant de lui prêter incontinent main-forte contre un aussi redoutable adversaire. Il promettait en échange de lui livrer Alep et son territoire.

Naturellement le Khalife, toujours enchanté d'intervenir en Syrie, ne se fit pas prier. Il expédia à Mansour une forte armée sous les ordres d'Ali Ibn Abd Alwahid Ibn Haïdarah, ce cadi de Tripoli que nous avons vu musulman si fanatique lors de la première expédition de Basile en Syrie en 995 et du siège malheureux de cette ville par les Byzantins (1). Celui-ci s'empressa d'accourir à Alep avec ses troupes au moment même où le prétendant hamdanide en approchait de son côté à la tête de ses contingents.



LAMPE D'ÉGLISE BYZANTINE en verre. — Xe ou XIe Siècle. — (Trésor de Saint-Marc à Venise.)

Mansour et le cadi de Tripoli expédièrent du haut des tours du château d'Alep un pigeon voyageur au Khalife au Kaire, puis ils donnèrent la bataille. Leurs forces combinées attaquèrent les troupes d'Abou'l-Heïdja au moment où celles-ci allaient prendre leur repas. Les Béni Kilab, secrètement achetés, lâchèrent pied presque aussitôt et se débandèrent. Cette défection entraîna la fuite de l'armée du Hamdanide. Son camp

1 Voy. p. 96.

demeura aux mains des vainqueurs. Lui-même, cependant, réussit à s'échapper. Il gagna Mélitène en terre chrétienne d'où il fit supplier le basileus de lui donner asile à nouveau. Basile, furieux de cet insuccès, mécontent de s'être ainsi découvert pour un aussi piteux résultat, voulait expulser le malheureux prétendant, mais l'émir Mansour le fit instamment prier de l'interner quelque part dans l'empire pour l'empêcher d'agiter davantage la Syrie. Basile, pour calmer les susceptibilités du seigneur d'Alep trop enclin à se rapprocher de l'Égypte, consentit à cette demande. Abou'l-Heïdja fut donc emmené à Constantinople. Il y demeura jusqu'à sa mort, dont nous ignorons la date, comblé d'honneurs et des bienfaits du basileus. Les Byzantins ne disent pas un mot de ces événements qui agitèrent si profondément la Syrie et la frontière méridionale de l'empire à cette époque.

L'année 1009 (1) fut, on le sait, pour les chrétiens d'Orient, pour ceux de Syrie en particulier, une année terrible. Le fameux Khalife Hakem, le Néron de l'Égypte, ce fou cruel et halluciné, non content de tourmenter ses sujets musulmans et de préparer ses fameux édits contre toute espèce de luxe et de plaisirs (2), se livra aux pires cruautés contre les malheureux disciples du Christ qui vivaient sous son sceptre. Il les avait déjà molestés à plusieurs reprises, mais jamais comme cette fois. Yahia nous raconte en grand détail cette persécution effroyable. Skylitzès y fait aussi allusion, accusant Hakem d'avoir ainsi rompu les trêves pour les motifs les plus futiles. Un des plus déplorables actes ordonnés par ce fou furieux dans un de ses accès de fanatisme fut la destruction de l'église de la Résurrection ou du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Il fit écrire à Yarouk, son lieutenant à Ramlèh de Syrie, de démolir tout ce qu'il serait possible de ce temple réédifié jadis par le patriarche Modeste, d'en faire surtout disparaître tous les emblèmes chrétiens, de détruire minutieusement toutes les reliques de son merveilleux trésor. Le fils de Yarouk, Youssof, partit aussitôt pour Jérusalem en compagnie d'Abou'l-Fewaris

(1) Fin de l'année 400 et commencement de l'année 401 de l'Hégire. Voy. un écho de ces terribles événements dans la *Vie* de saint Lazare de Galesion, mort en 1054. *Byz. Zeitschr.*, VII, 478.

(2) Ces édits abominables furent promulgués dans les mois de moharrem et de ramadhan de l'an 401 de l'Hégire, août 1010 et avril 1011.

Al-Daïf. Après avoir fait main basse sur tous les innombrables objets précieux que contenait ce temple illustre, objets en nombre infini qui lui avaient été légués par tant de milliers de bienfaiteurs depuis tant de siècles, les deux sinistres acolytes renversèrent le noble édifice jusqu'aux fondements sans arriver toutefois à en faire disparaître les énormes substructions. De même les misérables détruisirent le lieu saint du Golgotha, le « Cranion », avec la basilique de Constantin (1) et tous les autres bâtiments qui s'y trouvaient groupés. De même encore, ils procédèrent à l'anéantissement de tant d'autres reliques inestimables que contenait la Ville Sainte et démolirent un monastère de religieuses voisin du Saint-Sépulcre, que Yahia désigne sous le nom de monastère d'Al-Sari (2), ainsi que l'église de Sainte-Marie-Latine, jadis fondée par Charlemagne (3).

La ruine de l'église de la Résurrection fut consommée le 28 septembre. Tous les ustensiles de métal précieux, tout le mobilier du culte furent confisqués. Les moines furent chassés. Tous les bâtiments conventuels furent jetés à terre. Le pillage par la populace de toutes les richesses, immeubles et autres objets qu'il contenait, fut autorisé (4).

(1) Cet édifice et aussi l'église de la Résurrection avaient déjà beaucoup souffert en 966, lors des troubles suscités dans la Ville Sainte à la nouvelle des campagnes victorieuses de Nicéphore Phocas en Syrie. Des portions importantes de ces temples vénérés avaient alors déjà été entièrement détruites. Le patriarche de Jérusalem aussi, Jean, avait été massacré. Quelques-uns, dit le baron V. de Rosen, rapportent cette première destruction à l'an 969 seulement. Voy. p. ex. le *Guide Baedeker* par M. Socin, p. 172. Elle est cependant racontée avec beaucoup de détails par Yahia qui fixe avec précision la date du meurtre du patriarche Jean au 29 mai 966. Celui-ci eut pour successeurs d'abord Habib de Césarée, qui prit le nom de Christodule et mourut en janvier 969, puis Thomas, mort le 5 octobre 978, puis, après un interrègne, Joseph, puis Oreste, lequel fut élu en janvier ou février 986 et régna vingt ans. C'est celui-là qui, en 1001, fut l'ambassadeur envoyé par le Khalife, dont il était l'oncle maternel, pour signer la paix avec Basile II (voy. pp. 202 sqq.). Depuis cette date, Oreste continua de résider à Constantinople où il mourut en l'an 395 de l'Hégire (18 octobre 1004-7 octobre 1005). Après lui, ce fut son frère Arsène qui géra les affaires du patriarcat. Voy. ces détails dans Yahia (Rosen, *op. cit.*, note 323). Les lieutenants du Khalife s'efforcèrent surtout d'anéantir le Saint-Sépulcre et d'en faire disparaître la dernière trace. Ils firent presque entièrement démolir cet édifice.

(2) Ce nom, dit le baron V. de Rosen, *op. cit.*, note 321, demeure inexpliqué.

(3) Voy. W. Heyd, *op. cit.*, I, p. 105.

(4) Pour les autres sources racontant ces destructions odieuses qui eurent en Occident un retentissement immense, voy. Rosen, *op. cit.*, note 323. Ibn el-Athir en parle très sommairement à l'an 1007. C'est tout à fait à tort que beaucoup d'auteurs occidentaux placent à cette date le prétendu assassinat, ou pour le moins l'aveuglement du patriarche Oreste. Il y a peut-être là une confusion avec le patriarche Jean massacré en 966. Les Byzantins et les Orientaux, même chrétiens, se taisent absolument sur ce point. Oreste n'a certainement pas péri de la sorte ni à cette date, puisque nous savons par la chronique de Yahia qu'il était mort quatre ou cinq ans auparavant dans la ville de Constantinople où il s'était fixé après son ambassade de l'an 1001. En 1009, le patriarcat de Jérusalem se trouvait administré par

En même temps, le terrible insensé persécutait cruellement les chrétiens dans le Kaire même. Il faisait abattre toutes leurs églises, leur offrant le choix ou de se convertir à l'Islam ou de quitter immédiatement le pays ou encore de porter en évidence sur leurs vêtements noirs une croix lourde de huit à dix livres. Pour les Juifs, la croix était remplacée par un billot de bois de poids égal, en forme de la tête d'un veau,

CHATEAU DE SMIYOUN en Phénicie. — Vue prise du sommet du château et regardant vers l'est, c'est-à-dire vers les montagnes des Ansaries. — (Cliché communiqué par M. M. Van Berchem.

en souvenir du veau d'or. Les uns comme les autres étaient encore tenus de porter un turban de couleur noire, de ne monter que des ânes ou des mules, de ne faire usage que de selles en bois. Beaucoup, par peur, abjurèrent. Telle fut la presse dans les bureaux où la foule de ces infortunés courait s'inscrire à cet effet, que plusieurs périrent étouffés dans des bousculades affreuses (1).

son frère Arsène, patriarche d'Alexandrie. C'est peut-être bien plutôt avec ce dernier qu'il y a eu confusion, car celui-là aussi périt assassiné un peu plus tard à Alexandrie le 4 juillet de l'an 1010.

1. Hakem, du reste, ne cessa de persécuter chrétiens et juifs jusqu'à la fin de son règne.

En l'année 1011, la Syrie, où régnait toujours, malgré ces actes criminels du Khalife, la trêve bienfaisante inaugurée dix ans auparavant, vit arriver en fugitifs deux malheureuses victimes de ces incessantes révolutions de palais au Kaire, sous le règne de ce prince toujours plus frénétique. C'étaient En Dja'far et Abou Dja'far, les deux fils d'Al-Hoceïn

VILLAGE et FORTERESSE LATINE D'EL-MARKAB, le Margat du Moyen âge. — Vue générale prise du nord, depuis le chemin montant de Banias, la Valenie ou Balanée du Moyen âge. — (Cliché communiqué par M. M. Van Berchem.)

Ibn Djauher, fils lui-même du fameux Djauher, l'ami du Khalife Mouizz, le véritable conquérant de l'Égypte pour les Fatimites. Placé à la tête du gouvernement de ce pays en qualité de vizir dans les premiers mois de l'an 1000 (1), après le meurtre de Bargawan, Al-Hoceïn avait été traîtreusement saisi et exécuté au palais du Kaire le 21 janvier de cette présente année 1011 (2), par ordre du terrible insensé son maître. Ses

(1) Rebia' second de l'an 390 de l'Hégire.
(2) 12 djoumada second de l'an 401.

deux fils, avec un troisième frère encore mineur, Djauher se réfugièrent en Syrie, cherchant à gagner les États du basileus. Ils écrivirent à cet effet au duc d'Antioche, lui demandant l'autorisation d'aller le trouver. Ce haut fonctionnaire était alors, au dire de Yahia, un certain patrice Michel, surnommé le Kitonite d'une de ses dignités auliques. Il avait probablement succédé dans ce grand commandement à Nicéphore Ouranos, lors du départ de celui-ci pour la guerre de Bulgarie (1). Il fit répondre aux fugitifs qu'il allait en référer au basileus, mais eux, serrés de près par les gens lancés à leur poursuite, ne pouvant attendre la réponse impériale, coururent plus loin, jusqu'à la ville d'Irak, auprès de Hassan, le fils d'Al-Mouffaridj Ibn Al-Djerrah, ce chef de Bédouins qui venait de se tailler une souveraineté dans une partie de la Syrie méridionale. C'était là le Pinzarach des Byzantins, qui devait encore faire parler de lui sous le basileus Romain Argyre (2). Hassan, alléché par l'énorme somme de deux cent mille dinars que Hakem faisait promettre à qui lui livrerait les fils de son ancien vizir, leur dit seulement qu'il ne pouvait rien pour eux et qu'il eussent à aller plus loin. Puis il les expédia à une journée de marche au delà, à Al-Soweïdyah (3), dans les montagnes du Hauran, les recommandant aux soins de Moukhtâr Eddaulèh Abou Abdallah Ibn Nazzâl, lequel devait être en ce moment gouverneur à Damas. C'était probablement le même personnage que l'Al-Mouzahkar ou Mozaffer Ibn Nazzâl, gouverneur de Tripoli pour le Khalife d'Égypte que nous avons déjà rencontré à diverses pages de ce récit (4). Celui-ci fit saisir et expédier les fugitifs à Damas, où ils furent mis à mort. Leurs têtes furent envoyées au Khalife au Kaire. Ceci se passait dans le mois de rebia' second de l'an 403 de l'Hégire, qui correspond aux derniers jours du mois d'octobre et aux dix-sept premiers jours du mois de novembre de l'an du Christ 1012.

C'est le cas de parler ici de ce grand chef de Bédouins Hassan-Al-

1. Les Byzantins ne nomment point ce duc d'Antioche. Yahia l'appelle « Michel Al-Kitanious », bien certainement pour « Michel le Kitonite ».

2. Skylitzès, Cedrenus, II, 495, 496, 502. Voy. aussi Rosen, *op. cit.*, notes 272 et 323. C'est encore l'Anonyme des *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin*. Voy. Wassilewsky et Jernstedt, *Cecaumeni Strategicon*, St-Pétersbourg, 1896, p. 78.

3. Aujourd'hui Soueïda.

4. Voy. entre autres p. 96. Voy. aussi Rosen, *op. cit.*, p. 20, notes 107 et 212.

Mouffaridj Ibn Daghfal Ibn Al-Djerrah qui venait de se proclamer indépendant dans le sud de la Syrie. Son histoire, il est vrai, n'intéresse que très relativement celle des Byzantins dans ces régions. Le dément Khalife Hakem avait nommé gouverneur de Syrie le Turc Yarouk, surnommé Alam Eddaulèh, son ancien lieutenant à Ramlèh et son exécuteur des hautes œuvres lors de la destruction de l'église de la Résurrection à Jérusalem. Il avait confié à ce personnage le haut commandement de toutes les troupes de cette province avec le titre d'Émir Al-Oméra et lui avait enjoint de gagner aussitôt son poste. Yarouk était parti avec sa femme, ses biens, ses trésors. Une caravane de très riches marchands venant commercer en Syrie l'accompagnait. Sur la route, vers Gazza, le chef bédouin Al-Mouffaridj et ses fils attaquèrent le cortège du nouveau gouverneur. Les Égyptiens, cruellement battus, se dispersèrent. Toutes les richesses de Yarouk, toutes les marchandises de la caravane furent pillées. Lui-même demeura parmi les morts. Le chef vainqueur, secrètement excité par le vizir fugitif Abou'l-Kassem Ibn Al-Mahgrebi, courut aussitôt à Ramlèh, qu'il prit et pilla. Il imposa à ses habitants une lourde contribution de guerre, puis il y proclama comme anti-khalife l'émir actuel de la Mecque, Abou'l-Fotouh Al-Hassan Ibn Dja'far, lui conférant le titre de « Maître des Vrais Croyants » et faisant battre monnaie à son nom. Hakem fut par ces audacieux rebelles solennellement déposé.

Le succès de cette étrange insurrection bédouine fut très rapide. « Les Arabes révoltés, dit Yahia, conquirent la Syrie depuis Al-Farama, qui est l'antique Péluse, à la frontière du désert d'Égypte, jusqu'à Tabarie qui est Tibériade », par conséquent toute la Syrie méridionale. Longuement ils assiégèrent sans succès les forteresses du littoral que leurs garnisons égyptiennes défendirent sans trop de peine contre ces cavaliers du désert inhabiles à enlever d'assaut des remparts. Comme les malheureux fils du vizir Hocein étaient arrivés en Syrie à la fin de janvier de l'an 1011, alors qu'Al-Mouffaridj était déjà le maître de cette contrée, la nomination de Yarouk et la désastreuse affaire dans laquelle celui-ci périt, sont nécessairement antérieures à cette date (1).

(1) Yahia n'a pas suivi l'ordre chronologique dans le récit de ces faits. Il en résulte une

Al-Mouffaridj semble avoir gouverné avec quelque habileté son éphémère souveraineté. Le plus curieux est qu'il prit l'initiative de la reconstruction de l'église de la Résurrection à Jérusalem, celle même qui venait d'être détruite par ordre de Hakem. Il obligea les chrétiens de cette ville à la relever. Cette restauration si étrange de la part d'un chef musulman avait très probablement pour but de s'attirer la bienveillance du basileus Basile en vue des luttes futures avec le Khalife Hakem ardent à venger la défaite et le meurtre de son lieutenant. Yahia dit que le chef bédouin aida à cette restauration de toutes ses forces et qu'il n'épargna aucune peine dans ce but. Toujours dans le même ordre d'idées, Al-Mouffaridj nomma au siège vacant du patriarcat de Jérusalem un prélat syrien du nom de Théophile, évêque de la petite ville, plutôt du village de Khibal ou Ouadi Moussa, au delà de la mer Morte, près de la fameuse forteresse de Karak de Moab. Cette nomination doit dater du mois de ramadhan de l'an 402 de l'Hégire, c'est-à-dire du mois d'avril 1012, car Yahia dit que Théophile mourut en ramadhan de l'an 410, c'est-à-dire dans le courant de janvier de l'an du Christ 1020, après avoir occupé huit ans le trône de Jérusalem.

Yahia dit encore que le Khalife Hakem, probablement absorbé par d'autres soins, se vit contraint de laisser Mouffaridj en tranquille possession de ses conquêtes jusqu'au mois de moharrem de l'an 404 de l'Hégire, mois dont le début correspond au 13 juillet 1013. Alors seulement il put expédier contre le rebelle une forte armée suffisante. Mais à ce moment même le chef bédouin mourut [1]. Ses fils, à la nouvelle de l'arrivée des troupes égyptiennes, abandonnant en hâte Ramlèh et toutes les conquêtes paternelles, se réfugièrent chez les Bédouins du désert. Leur créature, le patriarche Théophile, prit d'abord également la fuite; puis, se ravisant, il retourna à Jérusalem où il fut bien accueilli par le nouveau gouverneur de Syrie nommé par le Khalife. L'éphémère puissance du chef arabe s'était évanouie en quelques instants sans coup férir. Je n'ai parlé de ces événements obscurs que pour noter ces circonstances bizarres, inconnues jusqu'ici, de la reconstruction de la grande église

certaine confusion que le baron V. de Rosen s'est heureusement attaché à faire disparaître. Voy. *op. cit.*, note 328.

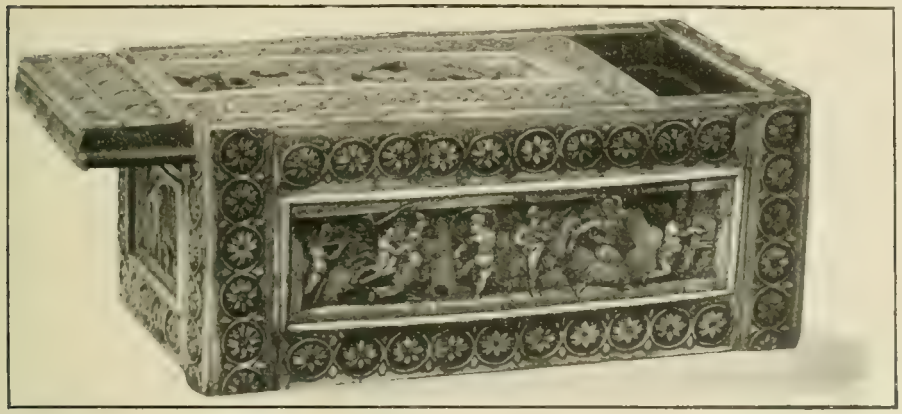
1. Le récit de Yahia ne concorde pas entièrement avec celui des autres sources. Voy. Wustenfeld, *op. cit.*, pp. 193-194.

FORTIER-MAROTTE, SC.

MINIATURE [illegible]

chrétienne de Jérusalem par ordre d'un prince bédouin et de la proclamation d'un patriarche de la cité sainte par un chef de cavaliers du désert.

Le perfide émir Mansour régnait toujours sur la principauté d'Alep. L'armée d'Égypte, accourue à son secours sous le commandement du cadi de Tripoli, s'en était retournée à Damas. Comme il avait fait de très grandes promesses à la puissante tribu des Beni Kilab pour la détacher d'Abou'l-Heïdja, il ne trouva d'autre moyen de s'acquitter envers elle



COFFRET BYZANTIN de bois recouvert de plaques d'ivoire sculpté. — Scènes imitées de l'antique. — Xe siècle. Musée impérial à Vienne. — *H. Graeven*, Ein Reliquienkaestchen aus Pirano.

qu'en faisant massacrer ses principaux chefs dans un festin qu'il leur donna le 21 juin 1012. Les survivants furent jetés dans les fers. L'un de ceux-ci, Saleh Ibn Mirdâs, guerrier d'une héroïque bravoure, qui avait voué pour cette perfidie une haine mortelle à l'émir assassin, réussit presque miraculeusement à s'évader de sa prison. Il souleva sa tribu contre le traître, le vainquit dans une grande bataille, le 13 août 1014, et le fit prisonnier. Lui se racheta pour la somme considérable de cinquante mille dinars, plus divers objets en nature d'une valeur de cent vingt « rittls » alépitains d'argent, plus encore cinq cents pièces de vêtements de divers tissus, et d'autres objets encore. Mis en liberté, il rentrait dès le 22 août dans Alep; mais, traître une fois de plus, il refusa d'exécuter la convention à laquelle il devait la vie. Saleh Ibn Mirdâs vint aussitôt

l'attaquer dans sa capitale avec ses guerriers. Bientôt Alep bloquée par ces terribles Bédouins souffrit de la faim et Mansour, à bout de forces, probablement abandonné par le Khalife à cause de sa constante mauvaise foi, se retourna, lui aussi, vers le basileus Basile dont tant de vaincus déjà avaient imploré le secours en Syrie. Le grand empereur dit Yahia, daigna lui accorder un secours de mille soldats arméniens. A la tête de ce petit corps de soldats réguliers excellents, le seigneur d'Alep n'eut pas de peine à battre les sauvages bandes de cavaliers de Saleh. Mais celui-ci, ne se tenant point pour vaincu, exposa humblement par lettre au basileus l'abominable duplicité dont à un si court intervalle Mansour avait à deux reprises fait preuve à l'égard de sa tribu. « Un aussi grand souverain que l'était Basile, concluait le Bédouin dans sa requête, ne pouvait accorder son appui à un aussi indigne criminel. » Le ton de cette lettre était sincère. Basile, convaincu qu'il avait fait fausse route, renonçant à soutenir Mansour, l'engagea à remplir ses engagements envers Saleh et rappela ses soldats arméniens. La situation de l'émir, constamment serré de près par les hordes des cavaliers du désert, devint pire, quand on sut que le basileus l'abandonnait ainsi à son sort. Celle de Saleh, par contre, s'en améliora d'autant. Même il envoya son fils à Constantinople pour témoigner plus hautement au basileus de ses sentiments de gratitude et de soumission.

Cette situation se prolongeait et toute l'année 1015 s'était écoulée sans que Basile d'une part, le Khalife de l'autre, parussent disposés à intervenir plus efficacement entre les deux belligérants en faveur de cette malheureuse cité tant disputée, lorsqu'une grave révolte éclata dans le château d'Alep. Le chef de cette sédition était le commandant de la forteresse pour Mansour, un guerrier renommé du nom d'Al-Fadhl. Aux sons des trompettes et des tambours, dans les dernières heures de la nuit du samedi 7 janvier 1016, la garnison se souleva aux cris de : « Hakem est victorieux, Saleh est victorieux. » Cette sédition militaire, au caractère si nettement égyptien, fut la plus forte. Mansour, avec son frère, ses enfants et ses fidèles, n'eurent que le temps de sortir de la ville pour se réfugier sur territoire byzantin, tandis que les révoltés saccageaient et pillaient leurs demeures.

Fadhl se trouvait ainsi devenu en quelques heures le maître d'Alep. Ne se sentant pas assez fort pour se maintenir dans cette grande cité, il appela à son aide le gouverneur égyptien d'Apamée, Ali Ibn Ahmed Al-Daïf, très probablement le même personnage que cet Abou'l-Fewaris Al-Daïf qui avait été l'instrument des vengeances du Khalife Hakem lors de la destruction du temple de Jérusalem. Celui-ci s'empressa d'accourir pour soutenir de toutes ses forces le chef des révoltés alépitains. On envoya à Saleh pour qu'il les expédiât à Mansour tout le harem de celui-ci avec les femmes de ses fidèles réfugiés à sa suite sur territoire byzantin. Toutefois Saleh n'hésita pas à retenir la fille même de l'émir qui lui avait jadis été promise en mariage par ce dernier lors du traité si audacieusement violé par lui. Il l'épousa sur-le-champ. Dans l'arrangement qui suivit entre Fadhl, les Égyptiens et Saleh, ce dernier reçut tous les territoires et villages auxquels il avait droit de par cette même convention. Al-Fadhl, de son côté, honoré par le Khalife du titre de Moubarek Eddaulèh, fut officiellement investi par lui, outre la principauté d'Alep, de tous les revenus des villes de Sidon, de Beyrouth et de Tyr. Son administration fut, paraît-il, douce et clémente.

Basile, averti de l'arrivée sur territoire grec de l'émir fugitif, ordonna de lui faire grand accueil, suivant cette politique traditionnelle immuablement suivie par le Palais Sacré à l'égard de tous ces dynastes syriens à la fortune si mouvante. Le duc d'Antioche, qui était probablement toujours Michel le Kitonite, reçut l'exilé avec les mêmes honneurs que s'il avait été encore prince d'Alep. Des pensions considérables furent allouées à lui et aux siens et sur le crédit ouvert pour cet entretien, on inscrivit d'office jusqu'à sept cents hommes de sa suite, tant cavaliers que fantassins, qui furent tous nourris aux frais du basileus. Leur solde même leur fut réglée par des mensualités du trésor impérial.

On voit comme le basileus s'attachait constamment à ménager ces souverains éphémères qu'un souffle renversait, qu'un souffle aussi pouvait rétablir. Ce fut dans Antioche même que Mansour fut autorisé à jouir de ces extraordinaires munificences impériales. Même dans ce triste exil, elles lui assuraient une existence quasi princière. Basile lui fit en outre don dans cette ville d'une vaste propriété avec ses revenus,

plus un village des environs, du nom de Cheikh Leïloun, probablement dans les monts de ce nom, entre le grand couvent de Saint-Syméon et Alep. Enfin le basileus fit encore appeler la famille dispersée de l'émir, ses frères, fils comme lui de Loulou, Abou'l-Djeïch et Abou Salem, ses fils aussi, Abou'l-Hossâm et Abou'l-Berecât, et les lui envoya après leur avoir distribué force titres et dignités palatines.

Mansour s'installa solidement dans le kastron attenant au village de

ÉTOFFE ORIENTALE du XIe Siècle servant de doublure au manteau de couronnement des rois de Hongrie. (Chasuble de la reine Gisèle donnée par celle-ci en 1031 à l'église de Sainte-Marie de Stuhlweissenburg). — Trésor du château royal à Ofen. — Bock, Mitth. d. KK. Central-Kommis., 1859.

Cheikh Leïloun. Dans cette résidence de la banlieue d'Antioche, d'où il pouvait se maintenir constamment au courant de ce qui se passait dans son ancienne seigneurie, l'émir avec sa famille demeurait dans la main du basileus comme une menace incessamment suspendue sur la tête des nouveaux gouvernants d'Alep. Ce fut à ce moment, semble-t-il d'après le récit de Yahia, que Basile porta un coup sensible à la prospérité de la Syrie musulmane en interdisant par une ordonnance dont le texte ne nous est malheureusement pas parvenu, toutes relations commer-

ciales entre ses États et ceux de ses vassaux d'une part, ceux du Khalife Fatimite d'autre part tant en Syrie qu'en Égypte. Nous ignorons les raisons qui portèrent le basileus à prendre des mesures aussi graves à l'endroit des sujets d'un souverain avec lequel il était officiellement en paix depuis tant d'années. Il semble cependant très probable que ce fut comme représailles des mesures si cruellement vexatoires prises contre ses sujets chrétiens par le Khalife Hakem vers les années 404 et 405 de l'Hégire qui correspondent à nos années 1013, 1014 et 1015 (1). Ces infortunés furent à tel point tourmentés qu'ils quittèrent en foule l'Égypte et les autres terres du Khalife vers cette année 1015. Hakem les autorisa à se retirer sur les terres de l'empire, ce qu'ils firent pour la plupart, allant se fixer surtout aux environs d'Antioche et de Latakieh (2). Parmi ceux qui dirigèrent vers la première de ces villes leur lamentable exode, se trouvait précisément ce fameux Yahia, cet écrivain contemporain si précis, si exactement informé, dont la *Chronique* à peine encore étudiée m'a fourni, grâce aux travaux du baron V. de Rosen, tant d'informations précieuses sur cette partie de l'histoire du règne du Bulgaroctone.

FLACON-RELIQUAIRE BYZANTIN en verre orné, contenant du sang miraculeux de Notre Seigneur. — X^e ou XIe Siècle. — La monture est d'époque beaucoup plus moderne. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

Cette ordonnance du basileus supprimant toute espèce de trafic avec

(1) Exactement du mois de juillet 1013 au mois de juin 1015.
(2) Cette ville tenait aussi à cette époque garnison du basileus.

les sujets du Khalife dut porter le trouble le plus grand dans tout l'empire, mais surtout parmi ces populations des provinces frontières de la Haute-Syrie où le commerce entre chrétiens et musulmans était extrêmement actif. Toutefois, sur la prière de Saleh qui paraît avoir été aussi fin politique qu'il était guerrier intrépide, le basileus fit une importante exception en faveur des sujets de celui-ci qui eurent permission de continuer à trafiquer comme par le passé avec les populations chrétiennes.

L'accueil si gracieux fait par ordre du basileus à l'émir fugitif d'Alep, d'autre part les avantages commerciaux si considérables accordés à ce moment par ce même prince à son mortel ennemi Saleh, semblent se contredire. L'un et l'autre fait s'expliquent cependant par le désir du basileus de se conserver de chaudes amitiés dans chacun des divers partis alépitains pour se trouver à même, quand il le jugerait à propos, de stimuler à son gré la discorde parmi eux, de se garantir en un mot, en les jetant les uns sur les autres, des attaques toujours possibles de ces incommodes voisins, demi-vassaux, demi-adversaires, aussi remuants qu'importuns. Toute la politique de l'empire sur la frontière syrienne ne fut pas autre chose tant que la Grande Antioche demeura aux mains des basileis (1).

Cependant la coalition qui avait réussi à chasser Mansour d'Alep, s'était vite disloquée. Le gouverneur d'Apamée pour le Khalife, à la tête de ses troupes d'Égypte, ne voulait pas céder le pouvoir dans la principauté aux Bédouins de Saleh qui, de son côté, avait fait alliance étroite avec Fadhl, le chef de la garnison révoltée du château. Un nouveau mouvement éclata dans la ville. Les partisans alépitains du Khalife du Kaire se soulevèrent aux cris de : « Nous voulons être gouvernés par les Mahgrébiens et non par les Bédouins. » Je passe rapidement sur ces événements confus qui intéressent peu l'histoire du basileus Basile. Ils se terminèrent par le départ de Fadhl et le triomphe passager des Égyptiens. Le 1er février 1017 Azis Eddaulèh Fatik, gouverneur pour le Khalife Hakem, fit son entrée dans l'ancienne capitale des Hamdanides devenue pour la première fois simple cité des États du Khalife du Kaire. Le nouveau

1 Yahia ajoute ce renseignement, qu'en raison de toutes ces agitations, le basileus donna à ce moment l'ordre de renforcer considérablement les défenses d'Antioche.

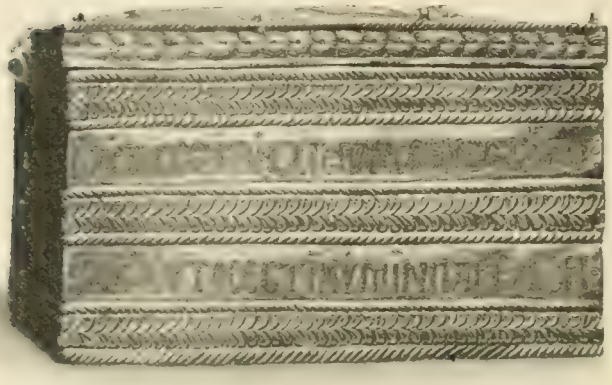
gouverneur était d'origine arménienne, ancien mamelouk de Bangoutekin. Le Khalife, à cette occasion, le décora du titre d'Émir Al-Oméra. Tel est le récit de Yahia (1).

Bien que Yahia signale à cette date, probablement par confusion avec des événements antérieurs identiques, deux agressions successives des troupes égyptiennes contre le fameux couvent de Saint-Syméon, agressions suivies du massacre ou de la captivité de toute la population qui s'y trouvait agglomérée, higoumènes, moines et simples paysans chrétiens réfugiés, il semble certain qu'Azis Eddaulèh aussitôt installé s'efforça d'entretenir avec tous les voisins de la nouvelle province égyptienne confiée à ses soins les relations les plus amicales. Ainsi Yahia nous dit qu'il se maintint dans les meilleurs termes avec Saleh, et qu'en même temps, sitôt après son entrée dans Alep, il se hâta d'envoyer une ambassade solennelle au basileus avec des lettres offrant à Basile amitié respectueuse et même soumission.

Par un excès de courtoisie, dans cette lettre comme dans celle qu'il expédiait aux gouverneurs impériaux des places voisines, le duc d'Antioche et ses lieutenants, pour les aviser de sa nomination, Al-Azis omettait, paraît-il, intentionnellement de faire figurer le haut titre honorifique qu'il devait à la faveur du Khalife. C'était un raffinement délicat de l'étiquette arabe pour paraître se ranger plus bas que le basileus et ses lieutenants. Ces formes flatteuses et les avances plus positives d'Azis eurent le résultat désiré. Basile, en retour de ces procédés honnêtes, acceptant provisoirement, comme c'était si souvent le cas en ces temps et en ces lieux, le fait accompli, lui accorda sur sa prière, réformant en ceci sa récente ordonnance commerciale, le droit exclusif et infiniment rémunérateur de tout le trafic du monde musulman avec les provinces méridionales de l'empire en Asie. L'habile homme n'eut pas plus tôt obtenu cette concession que, certainement d'accord en secret avec Basile, il jeta le masque, se révolta contre le Khalife dont le pouvoir en ces régions éloignées n'était décidément pas encore assez fort pour se faire longuement respecter, et se proclama seigneur d'Alep et de son territoire sous la suzeraineté du basileus.

(1) Les autres historiens orientaux désignent sous un nom différent le nouveau gouverneur d'Alep.

De partout il chassa les lieutenants de Hakem et les remplaça par les siens. Le récit de Yahia pour ces événements s'arrête malheureusement ici, mais nous savons par Kémal ed-Dyn qu'Azis Eddaulèh, faisant acte de souveraineté jusqu'au bout, battit monnaie d'or et d'argent à son nom. Conservant de même les relations les meilleures avec ce Saleh qui devait plus tard devenir lui-même le fondateur de la dynastie des Mirdâsides, princes d'Alep, jusqu'en l'an 472 de l'Hégire (1), il se maintint, semble-t-il, en tranquille possession d'Alep jusqu'en 1020, sous la suzeraineté du basileus. A cette époque, nous verrons que le Khalife le fit attaquer par ses armées.



COFFRET-RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent doré contenant, ainsi que nous l'apprend l'inscription niellée, gravée sur ses parois, des reliques des quatre saints Eugène, Valérien, Canidius ou Candidus, et Aquilo. — Un des petits côtés. — XIe Siècle. — Trésor de Saint Marc à Venise. — Le couvercle de ce coffret avec les effigies du Christ et de ces quatre martyrs est gravé à la p. 669 du tome I de l'Épopée Byzantine.

La raison de ce malheureux Khalife Hakem s'en allait, sombrant de plus en plus. L'arrivée de Mohammed Ibn Ismael Al-Darazi en Syrie en l'an 408 de l'Hégire et la propagande ouvertement prêchée par lui en Syrie de la doctrine des Druses avaient amené des troubles qui coïncidèrent avec une amélioration de la situation des chrétiens en Égypte. L'apparition de Khamza avait donné ensuite un nouvel essor à cette propagande. Au Kaire, la population, de plus en plus exaspérée par cet affreux gouvernement d'un insensé, exprimait sa colère par des railleries mordantes et des satires dans lesquelles le Khalife dément jouait le personnage principal. Hakem, irrité par ces piqûres d'épingles, avait fait

(1) 1069-70 de notre ère.

mettre à sac la ville par sa garde noire dans les derniers jours de l'an 410 de l'Hégire (1), et les excès de cette soldatesque avaient amené dans les rues de la capitale de sanglants conflits joints à toutes les horreurs de l'incendie et du pillage. En même temps, Damas s'était révoltée à nouveau contre l'autorité du Khalife.

A cette date, Yahia note encore quelques faits intéressant l'histoire de l'empire grec en Syrie. Ainsi nous apprenons par lui que beaucoup de

*MINIATURE d'un manuscrit byzantin inédit du XIe Siècle de l'*Histoire de Jean Skylitzès, *de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Le Château-Palais du Bonculéon à Constantinople, où Nicéphore Phocas périt assassiné.*

musulmans persistaient à dénoncer au Khalife les menées secrètes des chrétiens qui se réunissaient dans leurs maisons pour y prier. Plusieurs de ceux qui avaient nouvellement embrassé le christianisme fréquentaient, paraît-il, ces assemblées illicites, prenant part à la communion. Le Khalife qui, dans sa conduite envers les chrétiens, allait sans cesse de la persécution la plus terrible à un traitement plus doux et sur l'esprit duquel certains personnages professant la religion du Christ avaient constamment conservé quelque influence, ne dit rien cette fois, se refusant à donner suite à ces dénonciations. Certainement ce brusque retour, en tant qu'il ne dépendait pas des phases de sa maladie cérébrale, avait quelque rap-

1. Avril 1020.

port avec les progrès de la propagande druse et l'influence malheureusement encore si mal connue prise par celle-ci sur son esprit.

Vers ce même temps, raconte encore Yahia, on avait vu arriver au Kaire l'higoumène en chef des moines de l'Athos, Salomon, venant exposer au Khalife la situation lamentable de ses religieux, leur extrême misère, et le supplier de leur restituer leurs biens d'Égypte qu'il avait confisqués. En revanche, eux prieraient pour le Khalife jusqu'à leur mort. Dans sa disposition d'esprit actuelle, Hakem accueillit favorablement la requête du saint homme et lui fit restituer tous ces biens. Dans une seconde audience du mois d'août de l'an 1020, il lui octroya encore la permission de reconstruire le célèbre monastère dit Al-Koseïr, plus exactement de Saint-Jean Al-Koseïr, c'est-à-dire « le Petit » (1). Même Salomon reçut à cet effet de Hakem d'importants subsides avec une charte officielle datée du mois de rebîa' II de l'an 411 de l'Hégire (2). Ce document extraordinaire ne se trouve mentionné que dans la seule *Chronique* de Yahia.

Celui-ci est seul à nous raconter aussi ce petit fait sans grande importance que dans le mois de chewal de cette même année 411 (3), Mohammed Ibn Houleid Al-Bakrami rendit au basileus la forteresse d'Al-Hawabi située dans cette portion du Liban connue sous le nom de monts Barah qui va du nord de Homs jusqu'à Laodicée (4). Ce devait être plus tard un des principaux châteaux de la secte des Assassins. Le même personnage remit encore à Basile la petite cité maritime de Maraclée qui, après tant de guerres, se trouvait en ruines. En récompense, le basileus accorda au chef musulman diverses grâces et faveurs.

Au mois de janvier de l'an 1020 (5), mourut le patriarche Théophile de Jérusalem (6). Un certain Nicéphore, prêtre chrétien qui, chose étrange, était en même temps charpentier du palais du Khalife au Kaire, se fit nommer à sa place par Hakem et partit avec sa femme et sa fille

(1) Voy. sur ce couvent : Quatremère, *Mém. géogr. et hist. sur l'Egypte*, II, 500.
(2) Juillet-août 1020.
(3) Janvier-février 1021.
(4) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 361.
(5) Toujours encore d'après Yahia.
(6) Rosen, *op. cit.*, notes 328 et 366.

pour prendre possession de son siège! Il fut solennellement intronisé à Jérusalem le lundi (1) 11 juillet de l'an 411.

Chose inouïe, nous ne savons rien absolument de la vie intérieure de l'empire byzantin, même de celle de sa capitale, durant ces vingt premières années du XIe siècle qui virent l'agonie de la monarchie du tsar Samuel. De l'administration de cet immense empire durant près d'un quart de siècle, des hommes qui assistèrent le basileus dans cette œuvre colossale de chaque jour, il nous est à peu près impossible de dire un seul mot, tant les sources nous font entièrement défaut. Tout au plus possédons-nous deux ou trois lignes des chroniqueurs grecs (2) sur un incident fort curieux qui fut la conséquence d'un impôt impopulaire. Comme le basileus faisait son entrée triomphale dans la capitale, dit Skylitzès, au retour de son fameux voyage jusqu'à Athènes à travers les provinces bulgares reconquises, le patriarche Sergios, venu à sa rencontre en procession solennelle, dérogeant certainement à toute étiquette, le supplia publiquement de supprimer cette odieuse taxe de l'*Allêlengyon* rétablie par lui en l'an 1002 (3) qui pesait si lourdement sur les populations de l'empire. Cet impôt souverainement exécré ne faisait qu'appauvrir les riches propriétaires tout en poussant les pauvres cultivateurs à la paresse et en empêchant les capitaux de servir à la culture des terres. Zonaras, racontant le même incident, s'exprime en termes moins précis : « Le patriarche, raconte-t-il seulement, demanda à plusieurs reprises avec insistance au basileus d'abolir cet impôt de l'*Allêlengyon*, ce que Basile avait, paraît-il, solennellement promis de faire au cas où il triompherait définitivement des Bulgares. » Skylitzès et Cédrénus, comme du reste aussi Zonaras, ajoutent que Basile refusa obstinément d'accéder aux prières du prélat (4). Cette résolution du basileus dut causer une vive émotion par tout l'empire. Pour cette longue période de près de vingt années, c'est, en dehors des faits de guerre, l'unique circonstance mentionnée par tous ces chroniqueurs dans le

(1) Et non le dimanche, *Ibid.*, note 367.
(2) Skylitzès; Cedrenus, II, 456 et 475, Zonaras, éd. Dindorf, IV, 124.
(3) « Dans la troisième année du pontifical de Sergios. »
(4) Voy. encore Glycas, pp. 576, 577, 579. Voy. aussi Neumann, *op. cit.*, pp. 60 sqq.

IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin. — Le Rédempteur. — XIe Siècle.

bref récit qu'ils nous font du règne du basileus Basile. Certainement dans cette circonstance, Sergios, comme jadis Polyeucte, agissait en qualité de représentant naturel de la nation en face du prince.

« De toutes les Novelles des princes macédoniens, dit M. Rambaud (1), celle qui pouvait porter à la grande propriété le coup le plus terrible, c'est celle de Basile II, l'*Allélengyon*, aux termes de laquelle l'impôt que les pauvres ne pourraient payer devait être acquitté par les riches. On comprend que le patriarche, les évêques et les moines aient supplié l'empereur de retirer cette loi. C'était, sous un autre nom, la restauration du funeste système de la solidarité des curiales. Forcément, au xe et au xie siècle, les mêmes effets qu'avait vus le vi^e siècle, devaient se produire. La grande propriété, en progrès depuis l'abolition des curiales (2), aurait recommencé à se désagréger et à se morceler. Cette Novelle marque le dernier effort pour la réforme sociale

1. *Op. cit.*, p. 286.
2. Par les Novelles 46 et 47 de Léon VI. — Voy. Zachariæ v. Lingenthal *op. cit.*, III, 139

dans la maison macédonienne. Le tableau de l'empire au moment de l'invasion franque nous montre l'insuccès de ses tentatives. »

Le patriarche Sergios mourut au mois de juillet de l'an 1019 (1), après un pontificat de plus de vingt années. Durant ce long espace, la dynastie des Othonides de Saxe s'était éteinte en plein naufrage politique de l'empire allemand, naufrage dont le glorieux empereur Henri II ne parvint à triompher qu'après des efforts inouïs. Ardouin s'était fait proclamer roi en Lombardie. Les Crescentius, redevenus les maîtres du siège de saint Pierre, avaient rompu ouvertement avec la cour impériale d'Occident.

IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin. — Feuillet de diptyque. — La Croix entre les sigles accoutumés signifiant : Jésus-Christ vainqueur. — *X^e ou XIe Siècle.*

1. Cédrénus, II, 475.

On retrouve à cette occasion, dit Gfrœrer (1), les traces très positives des tentatives faites par les papes qui régnèrent à Rome entre les années 1003 et 1012, bien plus encore par leur commun tuteur Jean Crescentius, pour chercher un appui auprès du basileus Basile II dans leur lutte contre l'empire germanique. On en vint même à une alliance formelle entre Rome et Constantinople du moins sur le papier, et il serait facile de prouver qu'en l'an de grâce 1009 l'union des deux Églises d'Occident et d'Orient, depuis si longtemps rompue, fut rétablie de fait. A Constantinople, les prières de la messe furent dites au nom du pape régnant Jean XVIII! Nous sommes informés de ce fait par certains documents qui nous sont parvenus sur le nouveau schisme amené en 1054 sous le pontificat de Léon IX par le patriarche de Constantinople, Michel Cérulaire. En réponse à une lettre de ce dernier lui reprochant, très injustement d'ailleurs, de laisser figurer sur les diptyques de son église le nom du pape Jean, le patriarche Pierre d'Antioche s'exprime en ces termes curieux (2) : « J'ai moi-même, il y a quarante-cinq ans, me trouvant à Constantinople au temps du patriarche Sergios, de mes oreilles, entendu le nom du pape d'alors appelé Jean nommé dans la prière de la Sainte Messe. Mais j'ignore absolument pourquoi cet usage fut aboli dans la suite.»

La lettre du patriarche d'Antioche est de l'an 1054. Si on retranche quarante-cinq années de cette date, on a l'an 1009. C'est bien exactement le moment où régnaient à Rome le pape Jean XVIII, élu le jour de Noël de l'an 1003, mort précisément dans l'été de cette même année, et à Constantinople le patriarche Sergios ! Puisque donc cet usage de nommer le pape de Rome dans les prières publiques, usage qui indiquait certes bien le rétablissement de l'union entre les deux Églises, fut interrompu à nouveau au dire formel du patriarche Pierre, il faut en conclure que peu après cet an 1009, en tout cas encore du temps du patriarche Sergios, il dut éclater à Constantinople quelque schisme nouveau. De même il est tout aussi certain qu'avant le pape Jean XVIII, c'est-à-dire avant

1 *Op. cit.*, III, pp. 104, 105. Voy. du même auteur, *Gregor VII.* t. V., pp. 344-346 et t. VI, p. 71.

2 Cotelerius, *Monum. Eccles. gr.*, II, pp. 145 sqq.

l'an 1004, il n'existait plus la moindre trace d'union ecclésiastique entre les sièges de Rome et de Constantinople. On connaît en effet une épitaphe latine contemporaine de ce pape (1), où se lisent ces mots : *Hic (Joannes) Grajos superans, Eois partibus unam, Schismata pellendo, reddidit ecclesiam*, ce qui signifie bien, semble-t-il, que ce pontife méritait des éloges pour avoir mis glorieusement fin à un schisme lamentable et ramené la paix entre les Églises orientale et occidentale. Donc, immédiatement avant l'élection de Jean XVIII, il y avait eu hostilité entre Rome et Constantinople ! Or, d'autre part, nous avons vu que Polyeucte et ses successeurs immédiats, l'ascète Antoine et Nicolas Chrysobergios, recherchèrent au contraire l'alliance avec le siège de saint Pierre. Donc le schisme si heureusement terminé par l'action commune du pape Jean XVIII et du patriarche Sergios, n'a pu éclater que sous le pontificat de Sisinnios, le prédécesseur immédiat de ce dernier. L'accusation portée par l'érudit Léo Allatius contre ce prélat d'avoir marché sur les traces de Photius et renouvelé la lutte ecclésiastique avec Rome se trouve donc parfaitement justifiée malgré les affirmations contraires (2).

On s'explique de même facilement comment le schisme entre les deux Eglises éclata de nouveau bientôt après l'an 1009. Jean Crescentius mourut vers le milieu de l'été de l'an 1012. Aussitôt le parti dit de Tusculum, parti de l'influence germanique à Rome, si longtemps tenu à l'écart, redevint tout-puissant dans les États de l'Église et en expulsa les Crescentius. Dès le 20 avril, le chef de la maison de Tusculum remplaçait sur le trône pontifical, sous le nom de Benoît VIII, Serge IV qui venait également de mourir (3). Le nouveau pape ne tarda pas à s'unir étroitement avec Henri II d'Allemagne. Au mois de février de l'an 1013, il le couronnait empereur de ses mains, circonstance qui amena immédiatement une nouvelle rupture entre Rome et Constantinople.

Nous verrons plus loin que pour se garantir contre la vengeance du basileus, le pape Benoît VIII appela à son secours en Italie les Normands

(1) Voy. Baronius, éd. de Lucques, XVI, p. 461.

(2) Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, t. III, pp. 103 et 108. Les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* repoussent sur ce point l'opinion d'Allatius.

(3) Avant le 20 avril 1012. Voy. L. M. Hartmann, *Zur Chronologie der Päpste* dans les *Mittheil. des Instituts für oesterreichische Geschichtsforschungen*, vol. XV, livr. 3, p. 482.

fixés aux bouches de la Seine, préparant ainsi de loin la chute de la puissance byzantine dans l'Italie méridionale, qui eut lieu déjà dans le courant de ce siècle. Jamais les Grecs, le basileus comme ses sujets, ne pardonnèrent au pape de Tusculum cette offense. Nous verrons plus loin comment Basile lui fit sentir son courroux les armes à la main (1). Une

MINIATURE BYZANTINE du fameux Menologion *de la Bibliothèque Vaticane, exécuté sur l'ordre de Basile II.— Présentation de la Vierge au Temple.*

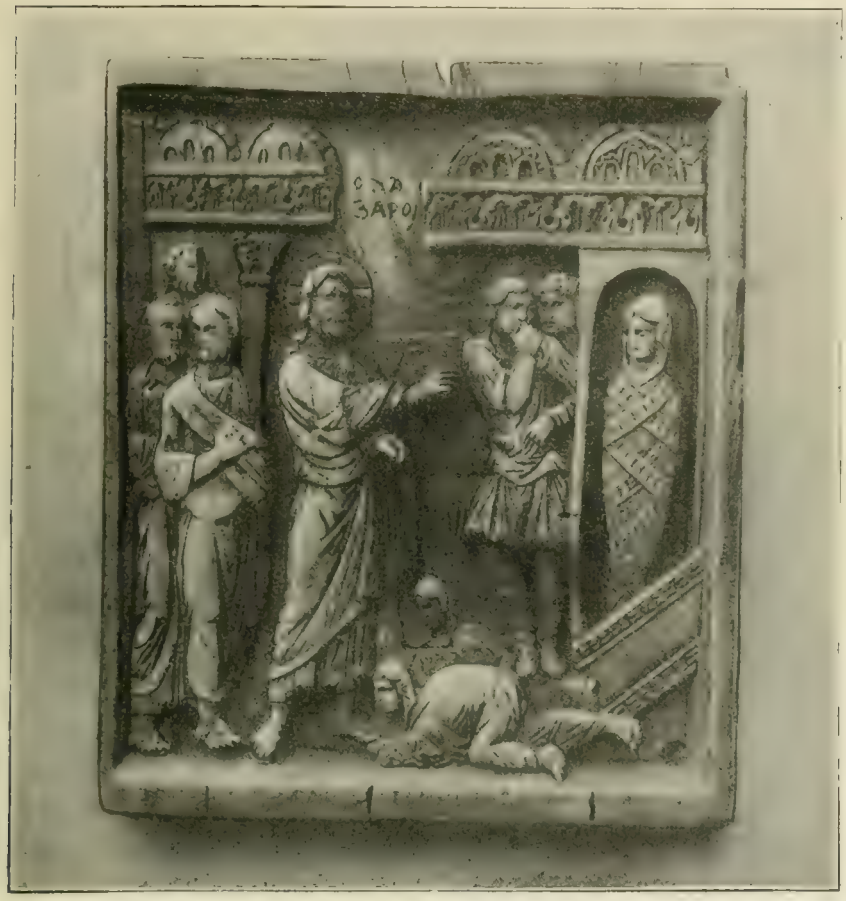
autre conséquence de cette soif de vengeance du vieux basileus fut la rupture nouvelle entre les deux sièges de Rome et de Constantinople. Ce fut durant ce nouveau schisme que le patriarche Sergios mourut, dans le courant de l'été de l'an 1019 (2). Il eut pour successeur l'eunuque Eusta-

(1) Voy. Gfrœrer, *Gregor VII*, t. VI, pp. 124 sqq. et 215.

(2) Une décision synodale de lui, concernant les couvents aux mains des laïcs et abolissant une décision antérieure de son prédécesseur Sisinnios figure dans le Σύνταγμα τῶν κανόνων, t. II, p. 614.

thios (1), protopapas de la chapelle impériale du Grand Palais, quelque chose comme un grand aumônier palatin, lequel fut élu seulement le 12 avril de l'année suivante 1020 (2).

« Ce fut indubitablement là, dit Gfrœrer, un choix tout personnel du



IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin.— La Résurrection de Lazare.— XIe Siècle.

basileus Basile II et si l'impérial vieillard n'alla point jusqu'à nommer chef de l'Église un laïc comme cela avait été le cas en 996, le candidat de son choix se trouvait du moins être un prêtre familier de sa cour. Cette

(1) Cédrénus, II, 476.
(2) Sur cette date voy. Rosen, *op. cit.*, notes 217, 290 et surtout 365.

rupture nouvelle entre Rome et Constantinople devait se prolonger jusqu'à la fin du règne du pape Benoît (1). »

Nous ne connaissons rien ou presque de l'activité épiscopale du patriarche Sergios durant son long règne. Comme conséquence du schisme dont je viens de parler, nous savons seulement que dans un synode réuni à Constantinople en l'an 1009, il fit confirmer les ordonnances du patriarche Photius contre les nouveautés latines et rayer des saints diptyques le nom du pape de Rome, Serge IV (2). Sous son administration également furent pour la première fois traduits en russe les saints canons de l'Église pour l'instruction des évêques et des prêtres de cette nation qui avaient succédé à ceux envoyés de Byzance lors de la conversion en masse du peuple des Ross. De même, ce fut sous son règne que le nouveau grand-prince de Kiev, Iaroslav, confirma l'ordonnance promulguée par son père, l'isapostole Vladimir, qui accordait aux évêques russes le droit de juger des questions de mariages, de successions, de sacrilèges, de discipline ecclésiastique intérieure et extérieure (3).

Dans la huitième année du patriarcat de Sergios, donc en l'année 1007, fut fondée sur la sainte montagne de l'Athos la skyte de Sainte-Anne. Dans le courant du mois de mai de l'an 1016, Sergios promulgua un mandement contresigné par le basileus autorisant les personnes laïques à faire des dons aux maisons pieuses, monastères ou autres, pour leur entretien ou leur agrandissement. Ce mandement interprétant simplement les dispositions du canon 90 du cinquième Concile, abrogeait en même temps une ordonnance antérieure promulguée probablement par le prédécesseur de Sergios, Sisinnios II.

On trouve dans l'*Histoire des patriarches de Jérusalem* (4) la mention suivante : « Le grand logothète Épiphane raconte que le patriarche Sergios aurait interdit dans certaine circonstance l'entrée de l'église au basileus Basile et que celui-ci l'aurait souffleté à cette occasion. Sergios

1. Voy. dans Gfrœrer, *Gregor VII*, t. V, pp. 215 sqq., le récit des négociations entre Rome et le pape Jean XIX, d'une part, le patriarche, de l'autre, en vue de l'union tant désirée des deux Églises.

(2) Dimitrakopoulos, Ἱστορία τοῦ σχίσματος, pp. 20-21.

(3) Ballian, Ἱστορία Ῥωσσικῆς Ἐκκλησίας, p. 19.

(4) Dosthéos, *Les Patriarches de Jérusalem* (en grec), p. 746. Voy. aussi : Βαλσαμῶνος Ἑρμηνεία εἰς τοὺς Μεθ' κανόνας τοῦ Πηδάλιου.

aurait alors violemment insulté l'empereur, allant jusqu'à lui mettre la main sur la bouche pour l'empêcher de parler. Le patriarche Théophile d'Alexandrie qui était à ce moment l'hôte de l'empereur au Grand

MINIATURE BYZANTINE d'un Evangéliaire du XIe Siècle conservé au Couvent d'Iviron au Mont-Athos. — La Transfiguration. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

Palais aurait été choisi comme arbitre entre les deux hauts personnages. Ayant fait fabriquer deux statues de cire, il les aurait fait placer l'une en face de l'autre, puis, sans proférer une parole, il aurait coupé la langue de l'une et la main droite de l'autre. Il aurait conservé de cette aventure

le surnom de « juge universel » ou « œcuménique » (1) pour avoir eu à juger d'un différend survenu entre deux personnages également universels ou œcuméniques, le patriarche et le basileus. J'ignore ce qu'il peut y avoir de vrai dans cet étrange récit (2). »

1 Κριτὴς τῆς Οἰκουμένης.

2 A mesure que nous avançons dans ce règne, les documents contemporains concernant l'histoire religieuse de Byzance parvenus jusqu'à nous deviennent plus nombreux. Les archives des couvents de Lavra, d'Iviron, et de Saint-Paul de l'Athos contiennent entre autres pièces contemporaines de Basile :

1° Un chrysobulle signé du seul basileus Constantin, de l'an 990, confirmant les possessions du monastère d'Iviron en Macédoine et en Thessalie (Neroutsos, *op. cit.*, p. 57; Zachariæ v. Lingenthal *Prolegom.*, XIX) ;

2° Un *Hypomnima* de l'an 995 (6504 du Monde), de Nicolas, protospathaire, juge (du thème) de Thessalonique, concernant une propriété du monastère de Saint-Jean Colobos, (Langlois, *le Mont Athos*, p. 37 ; Hopf., *op. cit.*, p. 133; Zachar., *Proleg.*, XVIII; Neroutsos, *op. cit.*, p. 57) ;

3° Deux ἀφιερωτικὰ πρακτικά, de l'an 997 (6505 du monde), en vertu desquels les monastères de Moroxilita et de Plati sont donnés au monastère de Lavra, du vivant encore de saint Athanase (Langlois, *Ibid.*, p. 32);

4° Une *Hyposimeiôsis* de la même année (du même juge que pour le n° 2), relative à une terre du monastère d'Iviron, près de Poligyron, sur la route conduisant au mont Athos. Cet acte fait connaître comment on procédait alors aux enquêtes générales (Langlois, *Ibid.*, p. 37; Hopf, *op. cit.*, p. 133; Zachar., *Prolegom.*, XX);

5° Un *Pittakion* de la même année, du basileus Basile, délivré au même juge Nicolas, par suite d'une plainte portée par Jean l'Ibérien, fondateur du monastère d'Iviron, touchant la propriété foncière du monastère de Poligyron (Langlois, *Ibid.*, p. 37; Hopf, *op. cit.*, p. 133; Zachar., *Prolegom.*, XXI; Néroutsos, *op. cit.*, p. 57);

6° Un *Témoignage* en date du 22 mai 1002 (6510), rendu par quelques personnes sous la foi du serment, au sujet d'un champ de l'archidiacre Constantin Vsegeljev. Acte préparé par des Slaves, Paul Poplavitsès et le papas Jean Sphesditzès (Langlois, *Ibid.*, p. 37; Hopf, *op. cit.*, p. 133; Zachar., *Prolegom.*, XXIV; Neroutsos, *op. cit.*, p. 57);

7° Une Ἁπλῆ δωρεά en date de l'an 1011 (6519) d'Eustratios, higoumène de Lavra. Il donne au monastère Vumvtir au mont Athos un « monydron » ou petit monastère-ermitage dans l'île de Skyros (Langlois, *Ibid.*, p. 32; Hopf, *op. cit.*, p. 133 ; Zachar., *Proleg.*, XXV);

8° Les pièces du procès entre Paul le Xéropotamite et Athanase Boumetèros, en date de l'an 1016 (6524).

En l'an 1007, le troisième higoumène de Lavra, Eustathios, éleva un monastère nouveau sous l'invocation de la Vierge. Cet ermitage devint, pour un temps, un monastère indépendant et Athanase, neveu d'Eustathios, en fut l'higoumène.

SCEAU OU BULLE DE PLOMB DE MA COLLECTION AYANT APPARTENU A CONSTANTIN DIOGÈNE « VESTARQUE ET « PRONOITIS (PROVÉDITEUR) DE TOUTE LA BULGARIE » SOUS BASILE II. AU DROIT, L'EFFIGIE DE SAINT DÉMÉTRIUS.

COFFRET-RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent doré du Trésor de Saint-Marc à Venise. — Un des longs côtés. — Voy. La vignette de la p. 456.

CHAPITRE IX

Expédition du basileus Basile en Arménie et en Géorgie dans les années 1020 à 1022 pour châtier le roi Keorki d'Aphkhasie qui détenait injustement une portion des territoires faisant partie de l'héritage du grand curopalate Daïth. — Marches. Combats. Dévastations. — Hivernage à Trébizonde. Traité fameux avec le « roi des rois » Jean Sempad d'Arménie. Annexion du Vaspouracan en 1022. Négociations avec Keorki. Sa duplicité. — Soulèvement des deux Nicéphore sur les derrières de l'armée. Nicéphore Phocas se fait proclamer empereur. Prompt châtiment des deux coupables. Révolte et supplice du géorgien Pherz. — Nouvelles duplicités puis soumission finale du roi Keorki. — Marche pénible de l'armée impériale au cœur de l'hiver. — Le vieux basileus, après avoir reculé jusqu'au Caucase les limites de l'empire, rentre triomphant dans sa capitale vers le commencement de l'an 1023.

PYXIS BYZANTINE d'or du Trésor de la Cathédrale d'Hildesheim. — Effigie sur émail de saint Démétrius. — Œuvre exquise du XIe Siècle.

Cependant de graves événements s'étaient durant ce temps passés sur l'extrême frontière orientale de l'empire en Asie Mineure. Profitant des embarras causés au basileus par l'interminable guerre bulgare, au moment même où celui-ci accomplissait l'effort suprême qui allait lui donner enfin la victoire définitive, son vassal, le roi curopalate de Géorgie, Georges ou Kéôrki Ier, souverain pagratide des Aphkhases et des Karthles (1), se révolta contre son autorité. C'était le fils du roi Pakarat ou Bagrat, lui-même fils adoptif du fameux curopalate de Daïk'h, Davith le Grand, monté sur le trône en 980 et élevé en l'an 1000 à cette dignité palatine par le basileus Basile lors de la

(1) Aussi désigné sous les titres d'« archôn d'Abasgie » (Cédrénus, II, p. 477), de « roi de l'Ibérie septentrionale », etc., etc.

cession *post mortem* faite par lui de sa souveraineté à l'empire (1). Pakarat, roi des Aphkhases et du Karthli ou de Géorgie, était mort en 1014, le vendredi 7 mai (2), après ce long règne de trente-quatre années dans sa citadelle de Phanascert, « la tête parée d'une belle chevelure blanche » (3). Son fils et successeur Kéôrki « également orné de toutes les vertus », au dire des chroniqueurs nationaux, était âgé d'environ vingt-quatre ans lorsque, dans le courant de l'an 1018, il se révolta contre le basileus son suzerain, entraînant probablement dans sa rébellion, la chose du moins semble presque certaine, le roi des rois d'Arménie ou d'Ani, Jean Sempad, lequel ne devait, du reste, jouer dans ces événements qu'un rôle tout à fait secondaire.

Les motifs de la révolte du roi Kéôrki sont mal connus. Les sources contemporaines ne nous fournissent à ce sujet que des indications aussi vagues que discordantes. A partir des événements de l'an 1001 et de l'annexion à l'empire de l'héritage du grand curopalate Davith, les relations n'avaient cependant pas été mauvaises entre l'empire grec et les divers souverains de Géorgie ses vassaux. Même les Géorgiens s'étaient accoutumés à considérer comme un père secourable le glorieux basileus, suzerain légitime de leurs rois. Nous en avons la preuve dans un curieux récit de l'*Histoire de la Géorgie* (4). Cette précieuse *Chronique*

1. Voy. pp. 31 sqq et 159 sqq.

2. En 1015 seulement 464 de l'ère arménienne suivant Arisdagnès de Lasdiverd.

3) Dans les ruines encore debout de la fameuse cathédrale de Koutais ou Kouthatis, capitale de l'Iméréthie, l'ancienne Ibérie, édifice le plus beau sinon le plus ancien de la Géorgie (voy. *Épopée*, I, p. 752), fondé par ce prince pour le salut de sa mère, la reine Gourandoukht, en l'an 1003, et détruit par les Turcs en 1690, on aperçoit encore, et j'ai pu retrouver moi-même, lors de ma visite à cette ville en 1895, sur le côté d'une des grandes fenêtres du chœur et sur une de celles de la façade, des inscriptions en l'honneur de ce prince, inscriptions en beaux caractères géorgiens qui le désignent sous ces titres de « puissant Bagrat curopalate, roi des Aphkhases et des Karthles » ou encore « roi des Aphkhases et des Géorgiens ». Voy. Brosset, *Expl. de div. inscrip. géorg., armén. et gr.*, pp. 343 sqq.

4. Éd. Brosset, t. I, pp. 301-302. Voy. encore Brosset, *Quatrième rapport sur un voyage archéologique dans la Géorgie et l'Arménie, etc.*, 1848-49, p. 5.

C'est ici le cas de citer encore un autre curieux récit de Mathieu d'Édesse, contenu au chapitre XXXIII de sa *Chronique*. Dans l'impossibilité où je me trouve de donner de ce passage une explication tout à fait satisfaisante, je préfère en donner ici un simple résumé : A cette époque, raconte l'évêque d'Édesse, c'est-à-dire en l'an 455 de l'ère arménienne (20 mars 1006-19 mars 1007), de grands troubles s'élevèrent à Constantinople et dans tout l'empire, par suite de l'erreur dans laquelle les Grecs tombèrent à Pâques, au sujet de la célébration du saint jour de la Résurrection. Tous leurs docteurs se trompèrent sur cette question (voy. Dulaurier, *Recherches sur la Chronologie arménienne*, I, 1re p., pp. 86 et 90 à 92.). Suivant le calendrier des Grecs, la Pâque pouvait être célébrée canoniquement le 6 avril, tandis

contemporaine raconte que sous le règne de Pakarat, père de Kéôrki, le patriarche géorgien Melkisédec, un fils de « didéboul », c'est-à-dire de noble, successeur de Suimon et grand favori du prince, s'en était allé à Constantinople auprès de l'empereur Basile pour implorer son secours : « car la grande église apostolique de Swéti-Tzkhowéli, bâtie par le grand roi Wakhtang-Gourgasal, dans la ville de Mtzkhétha, menaçait ruine, et, par l'influence délétère du temps, les portiques qui l'entouraient s'étaient écroulés. Comme personne ne s'offrait pour la réparer et que personne n'était en état de le faire, Melkisédec alla représenter au basileus toute l'impuissance des Géorgiens et lui exposer sa demande. Basile lui ayant fait don du monastère de Kestoria, — nom qui paraît bien être le même que celui de la Castoria de Macédoine conquise par le basileus sur les Bulgares, — monastère riche de cent cinq villages, et lui ayant fait remettre en outre de l'argent, des ornements d'église, des images, des croix, tout ce qui sert à l'habillement des prêtres de tout rang, il repartit pour la Géorgie, sa patrie, et rentra dans la ville royale de Mtzkhétha, dont il se mit à réparer l'église; il en refit le parvis extérieur et les portiques environnants, le couvrit par en haut et l'acheva entièrement.

que le comput arménien reculait cette fête jusqu'au 13. La confusion et la tristesse furent extrêmes dans tout l'empire, à Jérusalem aussi, où, à la Pâque de cette année, le feu sacré n'alluma pas les lampes au Saint-Sépulcre. Le jour où les Grecs célébrèrent cette fête dans cette ville en violation de la loi, les Infidèles les massacrèrent au nombre de dix mille environ dans l'église de la Résurrection. Les ossements de ces malheureux, ajoutent les chroniqueurs, sont demeurés jusqu'à présent entassés dans une caverne à l'occident de Jérusalem et on les désigne aujourd'hui sous le nom de *Reliques des jeunes gens*.

Basile, à l'avis de ces massacres, assembla ses docteurs, s'enquit de la cause de ces événements, et mécontent des réponses qu'on lui fit, connaissant la science divine des docteurs arméniens, désira les consulter. Il écrivit à Jean Sempad, roi d'Arménie, le priant de lui envoyer deux d'entre eux qu'il connaissait de nom : Joseph ('Ovseph'), l'éminent abbé du monastère de Hentzoutz dans le district de Garin, et Jean, surnommé « Gozer'n » du district de Daròn, l'un des savants arméniens les plus distingués de cette époque. Sur le refus de ces deux personnages qui consentirent seulement à envoyer au basileus leur opinion par écrit, Basile expédia un nouveau message au roi Jean et au catholikos Sarkis, pour qu'ils lui envoyassent Samuel, docteur très savant et très profond. Celui-ci discuta avec les docteurs grecs en séance publique en présence du basileus qui, charmé par les arguments de Joseph, fit venir sur la demande des Grecs, un des plus grands savants de l'époque, un israélite chypriote du nom de Moyse Mouçi'. Cet homme, éloquent et savant, debout dans l'assemblée, donna raison au docteur arménien contre les Grecs et détermina avec certitude, d'après Samuel, le point fixe au milieu de la divergence des calendriers. Alors, Basile, irrité contre les savants de sa nation, destitua un grand nombre d'entre eux de leurs fonctions ecclésiastiques et les dépouilla de leurs honneurs, puis il renvoya Samuel, comblé de présents, en Arménie.

Voy. sur la situation de l'Église arménienne vers cette année 1020, A. Ter Mikelian, *op. cit.*, pp. 80-81.

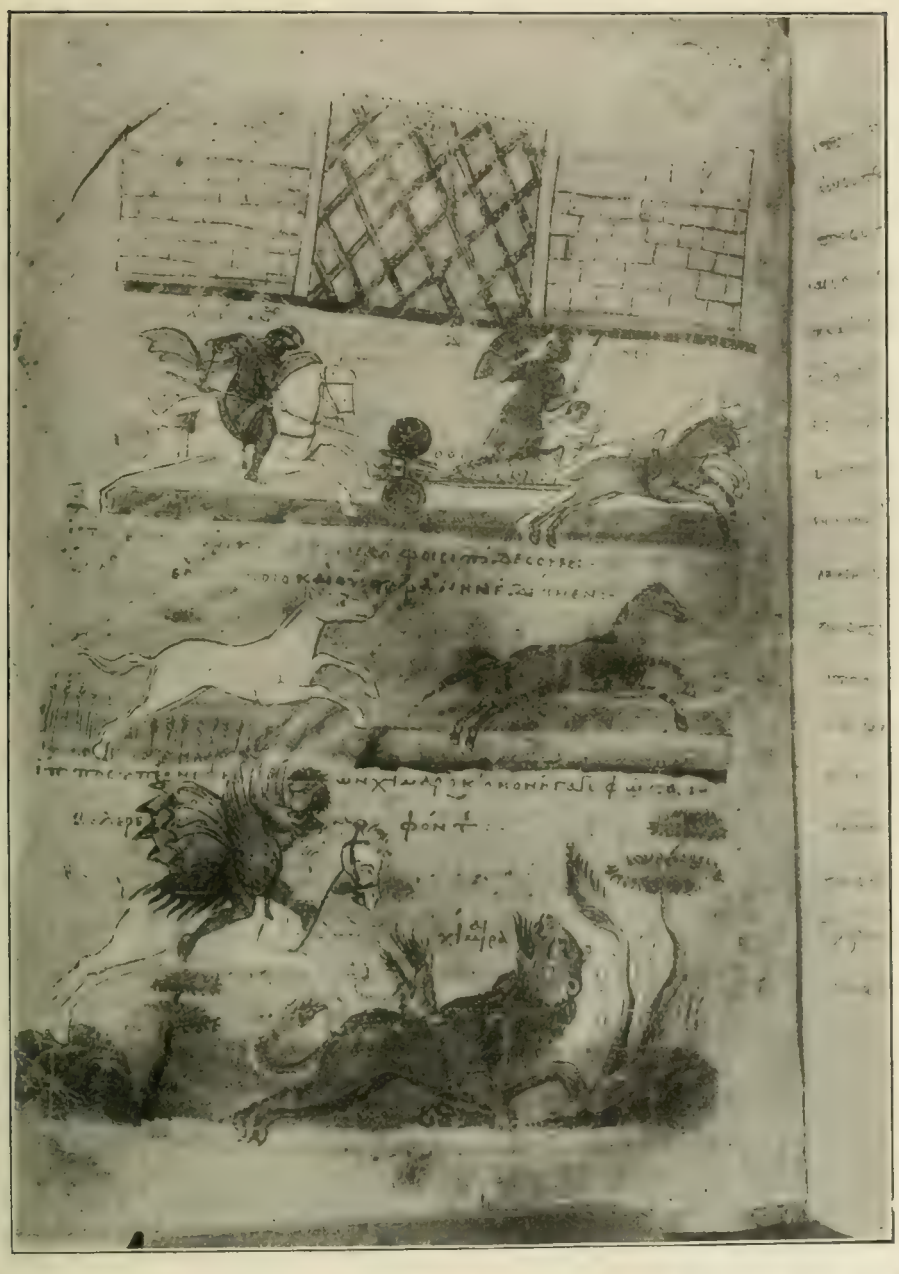
Dieu lui fit la grâce de restaurer la ville de Mtzkhétha et d'orner la grande église apostolique de Swéti-Tzkhowéli de toutes sortes de parements en or, en argent, en perles et pierres précieuses ; d'enrichir Swéti-Tzkhowéli d'ustensiles d'or et d'argent travaillé, de garnir l'autel de lames des mêmes métaux, ainsi que l'iconostase et les portes du sanctuaire, d'y placer un reliquaire enrichi d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses, d'y faire déposer deux croix garnies de pierreries et de perles ainsi qu'un nombre infini de reliques de tous les saints, plus cinquante-cinq icones, garnies de pierreries et de perles, plus des livres avec ou sans couvertures de métal, transcrits par ses soins, au nombre total de vingt-cinq (1). » — De même nous lisons dans l'*Histoire de Siounie* (2) que Ter Hovhannès ou Ter Jean, évêque de Siounie, lors de sa consécration à Ani par le catholicos Sarkis, reçut du roi d'Arménie Kakig et de la femme de celui-ci, la reine Katramide, une « parcelle de la Vraie Croix dans un reliquaire d'or, parcelle jadis donnée par le basileus Basile, marquée du sang du Christ, et opérant avec une incroyable puissance d'étonnants miracles ».

L'indication la plus importante sur les origines de la brouille survenue entre le basileus et son vassal Kéôrki nous est encore fournie par cette précieuse *Chronique* géorgienne dont nous devons la traduction à M. Brosset (3). Celle-ci affirme que le grand roi curopalate de Daïk'h Davith, se trouvant sans postérité, avait jadis, certainement avant d'avoir pris des engagements tout contraires avec le basileus Basile, adopté sur la prière de ses nobles en qualité de fils et de successeur désigné, son neveu, fils de son cousin germain Gourguen, le roi Pakarat d'Aphkhasie, père du roi Kéôrki. Cette adoption, si elle avait eu vraiment lieu, ce qui paraît probable, s'était trouvée annulée par le fait des arrangements nouveaux

(1) On conserve de ce patriarche Melkisedec au *Comptoir* du Synode géorgien de Tiflis une copie du plus ancien document daté de cette collection, copie exécutée en même temps que celle de tous les autres documents de Mtzkhétha au nom du catholicos Antoine IV, à la fin du siècle dernier. Ce document que j'ai vu à mon passage à Tiflis en 1895 est une charte de l'an 1020 (n° 378 de l'*Inventaire* de Mtzkhétha, année géorgienne 240) énumérant ces croix, icones et autres objets précieux, aussi les villages et autres propriétés acquises ou données à l'église patriarcale de Mtzkhétha, tous les précieux cadeaux, enfin, faits par le basileus Basile II à cet édifice. C'est l'unique pièce remontant au XIe siècle, sur deux mille que contient cette collection.

(2) Chap. LVI.

(3) *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, trad. fr., t. I, p. 292.



MINIATURE d'un manuscrit byzantin des œuvres d'Oppien du Xe ou XIe Siècle, conservé à la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise. — Alexandre poursuivant Darius. — Chevaux en liberté. — Bellérophon monté sur Pégase poursuivant la Chimère. — Photographie communiquée par M. G. Millet.)

conclus postérieurement entre Davith et Basile. En l'an 1000, à la mort du vieux curopalate, lorsque ses États étaient passés aux mains du basileus, le roi Pakarat ne semble pas avoir protesté sérieusement contre cette cession qui le dépouillait de l'héritage de son père d'adoption (1), mais il n'en fut pas de même de son fils, moins pacifique que lui. Ce sont ces circonstances qui durent, à l'époque où nous sommes arrivés, pousser ce dernier, prince jeune et belliqueux, à tenter de s'emparer par la force de ce qui avait jadis été promis à son père.

Yahia, qui est une source d'informations précieuses pour tous ces événements si mal connus, dit, de son côté, que Kéôrki profita des embarras causés à Basile II par les affaires de la Bulgarie et du long séjour forcé que fit le basileus dans cette contrée pour s'emparer par la violence des places fortes du pays de Daïk'h jadis cédées par son grand-oncle le curopalate Davith à l'empereur (2). Ce renseignement de l'historien syrien contemporain est très précieux parce qu'il confirme ceux d'origine géorgienne. Yahia ajoute que lorsque le basileus fut rentré dans sa capitale après avoir achevé par la conquête définitive de la Bul-

(1) De l'occupation byzantine du pays de Daïk'h, aussitôt après la mort du curopalate Davith, un curieux témoignage nous est demeuré. C'est une inscription commémorative, encore admirablement conservée, dans une église de Notre-Dame, sise au village d'Egrek ou Agrak, aux environs de la ville de Thorthom, au nord-est d'Erzeroum. Celle-ci nous apprend que l'église ou du moins une de ses chapelles fut construite en l'an du monde 6515 (qui correspond à l'an du Christ 1007), « sous les grands basileis et autocrators Basile et Constantin Porphyrogenètes par le patrice Grégoire, stratigos de Larissa (*a*), fils du patrice Sympatios (*b*) Kikhatzi (*c*) ». Encore un exemple de l'active participation des hauts personnages d'origine géorgienne ou arménienne dans l'administration de l'empire byzantin à cette époque. Voici un archonte du pays de Daïk'h, un noble géorgien qui, après avoir rempli, en Macédoine et en Thessalie, les importantes fonctions de stratigos, de retour peut-être dans sa châtellenie natale, y fait élever une église dont il date la construction du règne des bienheureux basileis ses suzerains. L'inscription si précieuse d'Egrek a été publiée par M. Brosset dans les *Mém. de l'Acad. imp. de Saint-Pétersbourg*, dans un mémoire intitulé : *Inscriptions géorgiennes et autres, recueillies par le P. Nersès Sargisian*, etc., p. 13 du tirage à part.

A la page 19 du même mémoire, M. Brosset a publié une autre inscription géorgienne fort intéressante (n° 22), encore existante avec beaucoup d'autres sur les parois de l'église de la petite localité d'Ichkhan, non loin d'Olti, l'Ouktick' des auteurs arméniens. Cette inscription dit qu'une des chapelles de cette église fut bâtie en l'an 1006 par le roi des rois Gourgen. C'est là le roi Gourgen, père de Pakarat III, qui mourut en 1008, deux ans après l'érection de cette chapelle.

(*a*) C'est-à-dire de Thessalie et du thème de Macédoine.

(*b*) Ou Sempad.

(*c*) Suit un autre nom illisible.

(2) En réalité, Davith était l'oncle à la mode de Bretagne du roi Pakarat, cousin germain de son père. Il était donc bien le grand-oncle du jeune roi Kéôrki.

garie le but qu'il s'était proposé, ce qui nous reporte à l'an 1019 environ, le roi Kéôrki, bien que se sentant maintenant plus directement menacé, jugea inutile de se repentir et de faire sa soumission comme l'avaient fait dans leur temps son oncle Davith et son père Pakarat, mais qu'au contraire il s'enorgueillit dans son attitude hostile, allant jusqu'à négocier avec le Khalife Hakem pour préparer une action commune contre le basileus. Il dut y avoir de nombreux actes d'hostilité commis à ce moment par les troupes du jeune et imprudent roi des Aphkhases. Non seulement celles-ci s'étaient emparées par la violence sur les garnisons byzantines des places fortes du Daïk'h, mais Skylitzès dit expressément que Kéôrki, secondé par le roi des rois d'Arménie, Jean Sempad, fit des incursions dévastatrices au delà de la frontière sur le territoire de l'empire.

Un autre annaliste arménien dont l'importance est également grande pour l'histoire de ces temps obscurs, Arisdaguès de Lasdiverd, raconte les choses un peu différemment. D'après lui, ce serait le basileus qui, de sa propre volonté, aurait fait cession, évidemment à titre viager, des districts provenant de la succession du grand curopalate Davith, au roi Pakarat, le père de Kéôrki. Ç'aurait été meme là le prétexte invoqué par ce dernier pour s'emparer plus tard de ces territoires et les détenir injustement, refusant de les restituer au basileus. « A la mort de Pakarat, dit Arisdaguès, le basileus Basile s'empressa d'écrire au roi Kéôrki : « Abandonne l'héritage du curopalate Davith, dont j'ai fait présent à ton père et contente-toi de ton patrimoine. » Et Kéôrki, fier de sa jeunesse, refusa, disant : « De tout ce que mon père a possédé en souveraineté je ne donnerai pas même une maison à personne. » Il y eut successivement deux ambassades impériales dont l'insuccès fut également complet (1).

Telles sont nos seules indications sur les origines de ce grave conflit entre le jeune roi d'Aphkhasie et le basileus, et sur les motifs qui avaient poussé Kéôrki, probablement aussitôt après la mort de son père, à envahir les anciens domaines du grand curopalate de Daïk'h devenus, depuis l'an 1001, terres byzantines et simplement, semble-t-il, cédés à titre viager par l'empereur à son père. Cette injuste agression devait fatalement amener

(1) Agogh'ig, historien arménien contemporain, ne fait aucune allusion à ces faits

aussitôt que les affaires bulgares le lui permettraient une intervention armée du basileus peu accoutumé à supporter de pareils affronts de la part d'un roitelet présomptueux.

« Kéôrki était léger, dit Açogh'ig, et d'intelligence bornée. » On alla jusqu'à le surnommer « l'Imbécile » (1). Nous ne possédons, du reste, aucune indication sur les conditions dans lesquelles s'était faite cette invasion du pays de Daïk'h par le roi des Aphkhases, ni sur l'époque précise de cette agression (2). Nous savons seulement que ce fut une prise de possession violente et que Kéôrki fit occuper par ses troupes tous les lieux fortifiés situés sur ce vaste territoire. Très probablement Kéôrki dut mettre ainsi la main sur le pays de Daïk'h aussitôt après la mort de son père, c'est-à-dire vers l'an 1014 ou l'an 1015. Si Basile ne vint le châtier que plus tard, c'est qu'il lui fallut d'abord terminer la guerre bulgare. Seulement après les victoires définitives de l'an 1018, le vieil empereur put songer à s'en aller au delà de l'Arménie, jusqu'au pied du Caucase, mettre à la raison ce vassal insolent.

CALICE BYZANTIN en albâtre oriental avec monture d'argent doré et émaillée. — XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

1 *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, t. I, p. 294.

2 Açogh'ig, liv. III, chap. LXIV, confondant du reste cette seconde expédition du basileus en Arménie avec celle de l'an 1000, dit que Kéôrki rompit avec Basile parce qu'il considérait comme un affront de n'avoir reçu de lui que le titre de magistros.

« Basile, poursuit Yahia, averti dès longtemps de ce qu'avait fait le roi Kéôrki, fut violemment courroucé et résolut de se venger. Dès que cela lui fut possible, il se mit en campagne avec une forte armée. » C'était dans le courant de l'an 1020, certainement vers la fin de l'année comme nous l'allons voir. Sans révéler à personne le but vrai de son expédition, le basileus gagna d'abord avec ses troupes la ville de Philomélion dans le thème des Anatoliques, non loin d'Antioche de Pisidie, aujourd'hui Ak-Chéïr, faisant proclamer partout qu'il allait faire porter une fois de plus la guerre en Syrie. Pour mieux endormir la vigilance du roi d'Aphkhasie, il aurait même, d'après l'historien syrien, expédié directement vers Antioche des renforts de troupes considérables, avec des convois de vivres, de fourrages, d'armes et de provisions de toutes sortes. Bref, personne ne douta que le basileus ne se rendît une fois de plus avec toutes ses forces au delà du Taurus, vers Alep ou Damas.

CALICE BYZANTIN en onyx. — Pied d'argent doré avec inscription gravée reproduisant la formule consacrée. — XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

Dans cette cité de Philomélion, sur la grande route militaire impériale d'Anatolie, Basile reçut une grave nouvelle. C'était celle de la fameuse disparition du Khalife insensé Hakem, événement qui eut lieu, on le sait, après un accès plus violent de cette cruelle maladie mentale

dont souffrait depuis si longtemps l'infortuné Fatimite. Depuis on n'entendit plus jamais parler de ce prince étrange. Cette disparition, suivant Yahia, eut lieu le 13 février 1021, indication fort importante, puisqu'elle vient confirmer de la manière la plus heureuse cette même date de l'an 1021, donnée par Arisdaguès pour l'expédition du basileus Basile en Aphkhasie. L'accident survenu au Khalife privait le roi Kéôrki de tout espoir de compter sur l'appui de ce puissant allié et sur une diversion de sa part du côté de la Syrie. Tout souriait à l'heureux Basile (1).

De Philomélion donc, centre militaire important des guerres byzantines du Moyen âge, dans cette plaine phrygienne peuplée de rossignols qui passent pour avoir donné à cette ville son nom charmant, vers la fin de février, semble-t-il, ou dans le commencement de mars de l'an 1021, le basileus, démasquant brusquement ses projets véritables, partit à marches forcées pour faire la guerre au prince des Aphkhases. Son armée semble avoir été très considérable. « Il s'avançait, nous dit l'*Histoire de la Géorgie*, à la tête de toutes les troupes de la Grèce et d'une foule de soldats étrangers. »

Le roi aphkhase était brave au moins autant qu'obstiné. L'énorme disproportion des forces ne semble pas l'avoir effrayé outre mesure. Au lieu de s'effarer à ces graves nouvelles et d'adresser en hâte sa soumission

(1) Kemal ed-Din (voy. Rosen, *op. cit.*, notes 356 et 372) dit que Basile, au moment où il apprit la nouvelle de la disparition du Khalife, se trouvait à Merdj-Al-Dibâdja, en route pour marcher au secours de l'émir d'Alep, Azis Eddaulèh, menacé par une expédition égyptienne envoyée contre lui (en l'an 1020) par le Khalife contre lequel il s'était révolté. Azis Eddaulèh offrait au basileus de lui céder sa principauté en échange de son aide. Merdj-Al-Dibâdja, au dire de Yakout, est une vallée charmante à dix lieues de Massissa de Cilicie. Il n'y a aucune raison pour douter du témoignage plus vraisemblable de Yahia et il demeure peu probable que Basile se soit avancé de sa personne aussi loin vers le sud que le prétend Kémal ed-Dîn. » A Merdj-Al-Dibâdja, poursuit ce dernier, Basile aurait reçu d'Azis, qui avait été entre temps informé de la mort du Khalife, un message rétractant sa parole et menaçant le basileus, au cas où il s'avancerait plus loin vers le sud, de l'attaquer avec ses troupes unies aux contingents des Bédouins Béni-Kilab de Saleh le Mirdâside. Alors seulement le basileus se serait détourné dans la direction de Manaskerd d'Arménie, et aurait fait route pour l'Aphkhasie. Ce ne fut, en tout cas, point par peur de l'émir d'Alep et de ses alliés, nous le savons par le récit plus vraisemblable de Yahia, que Basile prit finalement cette direction de l'est. Certainement Kémal ed-Dîn a pris pour le gros de l'armée impériale, quelque détachement expédié jusqu'en Cilicie par le basileus pour mieux masquer le but vrai de son expédition, et c'est vraiment bien à propos, comme le fait remarquer le baron V. de Rosen (*a*), que cette demande de secours avait été adressée par l'émir d'Alep à son impérial suzerain. Le récit de Kémal ed-Dîn me semble une explication habile inventée de toutes pièces par Azis Eddaulèh.

(*a*) *Op. cit.*, note 372.

à l'empereur, confiant dans les innombrables obstacles naturels de ces terres montagneuses entre toutes, il s'apprêta à une résistance désespérée. Réunissant en hâte tous ses libres contingents, tous ses guerriers valides, appelant sous ses drapeaux tous les mercenaires étrangers qu'il put réunir, il s'avança hardiment à la rencontre de son puissant adversaire.

Nous ne possédons aucun détail sur la longue marche du basileus et de son armée à travers les thèmes d'Asie. Les forces impériales durent suivre la grande route militaire par Césarée, Mélitène et la vallée de l'Euphrate occidental. « Le basileus, disent les chroniqueurs, voulait avant tout châtier le roi Kéôrki pour son injuste et audacieuse agression. » Il est probable qu'il voulait châtier aussi le roi Jean Sempad d'Arménie qui, bien que les sources ne mentionnent aucun fait de guerre de sa part, soutenait plus ou moins ouvertement la révolte du roi des Aphkhases (1). L'armée byzantine, remontant vraisemblablement la haute vallée de l'Euphrate, vint d'abord camper dans l'immense et froide plaine de Garîn, dans cette région très élevée qui de tout temps a porté le nom de Haute-Arménie (2). L'antique cité de Garîn, dans le district du même nom (3), située au pied des montagnes, non loin de l'emplacement de l'ancienne Théodosiopolis, plus tard ville célèbre dans tout l'Orient sous les noms d'Arze ou Arzen, et ensuite d'Arzroum ou Ardzen-Roum, n'est autre que l'Erzeroum d'aujourd'hui, tout près des sources de l'Euphrate occidental (4). C'était à cette époque une des plus importantes forteresses d'Arménie, grand entrepôt des marchandises de la Perse, de l'Inde et de toute l'Asie allant à Trébizonde et dans le reste de l'empire grec. C'est aujourd'hui encore la plus notable ville de cette vaste région. Elle était alors aux mains des Grecs qui en avaient fait un de leurs boulevards principaux, cité frontière la plus considérable sur les

1 On sait que Jean Sempad venait de succéder à son père, le roi Kakig, mort en l'an 1002. « Le basileus, dit Tchamtchian, *op. cit.*, II, 900-907, lui avait expédié ses titres d'investiture par l'entremise de Kyriakos, directeur général de l'hospice du patriarcat dans la capitale. »

2 D'après divers chroniqueurs orientaux, le basileus semble s'être fait précéder dans cette ville en l'an 407 de l'Hégire (juin 1016-mai 1017) par une avant-garde sous les ordres d'un certain « prince de Nicomédie », probablement stratigos du thème de l'Opsikion. Aussitôt arrivé, celui-ci aurait décrété une levée en masse et, après avoir réuni un nombre considérable de soldats, aurait commencé à faire reconstruire Garin.

3 L'ancienne Caranitis de Pline.

4 Voy. sur tous ces noms si divers d'une même cité, Heyd, *op. cit.*, pp. 44-45.

limites des terres du roi des rois d'Arménie. De ce camp placé presque aux limites des territoires contestés, le basileus expédia des « basilikoi » au roi aphkhase qui, parti du fond de la Géorgie, s'avançait à sa rencontre avec ses contingents. « Il s'était, dit Yahia, porté jusqu'aux frontières de ses États de ce côté », c'est-à-dire jusqu'aux frontières de ce pays de Daïk'h qu'il détenait déloyalement. Une dernière fois Basile l'engageait à réfléchir avant de se lancer dans une si folle entreprise, l'invitant à venir lui faire en personne sa soumission immédiate avec la remise des territoires en litige. Cette sommation suprême demeura sans résultat. L'évêque Zaccarie de Vagharschargnerd (1), Géorgien de naissance, était bien venu trouver le basileus de la part du jeune imprudent avec les plus solennelles assurances : « Sitôt, lui avait-il dit, que tu auras pénétré sur les territoires d'Egué-Gh'iats (2) ou de Garîn, c'est-à-dire dans la haute vallée de l'Euphrate, le roi Kéôrki viendra à ta rencontre. » Confiant dans cette parole, Basile avait attendu d'étape en étape l'arrivée du prince. Mais Kéôrki n'était point arrivé et il devenait chaque jour plus évident que le vassal révolté se refusait à aller trouver son suzerain. L'entourage de Kéôrki l'effrayait par de fâcheux pronostics. « Sitôt que le basileus t'aura vu, lui disaient à l'envi ses conseillers, il te fera périr ou te retiendra prisonnier et tu perdras ta couronne. »

Le basileus donc, après cet arrêt inutile à Garîn, se remit en marche. Franchissant la chaîne frontière qui séparait le thème byzantin de Chaldée, des pays de Basian et de Daïk'h, celle même qui forme la ligne de faîte entre les eaux de l'Euphrate et celles de l'Araxe, l'armée byzantine apparut dans les vastes plaines de la première de ces deux contrées d'Arménie, le Basian ou Pasen, riche district de la grande province d'Ararad, à l'orient de celle de Garîn, aux sources mêmes et sur les deux rives du Haut-Araxe. C'était la Pharsiane des anciens. De là le basileus expédia encore successivement trois « basilikoi » au roi d'Aphkhasie, « car, dit Arisdaguès de Lasdiverd, il désirait extrêmement terminer pacifiquement cette affaire de manière à ce que ce pays ne cessât pas d'être prospère. » Tout fut inutile. L'armée d'Aphkhasie, grossie de tous les aventuriers, de tous les

(1) Ville du district de Pakrevant, dans la province d'Ararad.
(2) Ecighik, l'ancienne Acilisène.

mercenaires étrangers que Kéôrki avait pu appeler à son aide, s'était rapprochée au point de prendre presque contact avec les impériaux mais l'on ne vit point le souverain rebelle accourir au camp byzantin pour faire sa soumission. Longtemps les deux armées demeurèrent en présence dans ce beau pays aux sources mêmes du fleuve Araxe (1),

MINIATURE d'un Evangéliaire arménien conservé à Eschmiadzin, daté de l'an 989. — (*Strzygowsky*, Byzantin. Denkmaler.)

sans en venir aux mains. Enfin, le basileus, ne recevant aucune réponse, dans sa légitime colère se décida à faire un exemple. Sur son ordre, l'armée se jeta sur la grande et pour lors très populeuse localité d'Ogomi (2), une des plus riches du pays de Basian, au pied de la montagne de Dzeranis, et la détruisit par le fer et le feu après l'avoir mise à sac avec tous les villages et hameaux environnants. Cette terrible exécution fut aussi complète que subite. En même temps toute l'infortunée population de la région dévastée fut transportée en bloc de l'autre côté

(1) Certainement le Basian devait aussi faire partie de cet héritage du grand europalate Davith, objet du litige.

(2) Ou Okom. C'est aujourd'hui une bourgade habitée exclusivement par des Arméniens, à une heure de distance environ du couvent de Hassan-Kaleh, dans la montagne de ce nom. Hassan-Kaleh (ou Kalaah) était autrefois une forteresse importante.

des monts dans le thème byzantin frontière de Chaldée, qu'Arisdaguès nomme le district de Kohgh'dik', une des quatre provinces de la Colchide entre Trébizonde et le district de Garìn, la Chaldée Pontique. Telle était l'affreuse loi de cette époque brutale. Ces transplantations forcées de tout un peuple dans les thèmes à population clairsemée ou bien dépeuplés par la guerre, étaient un grand bien pour l'empire, mais ce bien était acquis au prix de combien de douleurs, de quelles horribles souffrances, de combien de larmes, de vies perdues sur ces grandes routes impériales où se pressaient confusément les lamentables théories de ces pèlerins involontaires !

Lorsque cette sauvage destruction de tout un district prospère fut ainsi terminée, l'empereur et l'armée reprirent leur marche en avant tandis que les forces géorgiennes se retiraient au-devant d'eux. Traversant dans toute sa largeur le pays de Basian, qui constitue la vaste vallée de l'Araxe, franchissant par des chemins affreux une nouvelle chaîne de montagnes, les soldats de Roum pénétrèrent alors dans le Vanant, immense et montagneux territoire tout au nord de la province d'Ararad et du Basian, à l'ouest du pays de Shirâg. C'est aujourd'hui l'aride et triste province de Kars, si célèbre dans les luttes turco-russes, arrosée par un affluent de l'Araxe. L'armée installa son camp en une localité : plaine ou vallée, désignée par Arisdaguès de Lasdiverd sous le nom de Ph'orag (1).

A ce moment précis on apprit que le jeune roi des Aphkhases, saisissant à son tour l'instant favorable, avait fondu avec ses meilleurs guerriers sur la petite place forte d'Oucktick'. C'est l'Olti d'aujourd'hui, qui, certainement, elle aussi, faisait partie des territoires contestés. Sur l'ordre de Kéôrki, les bandes aphkhases avaient livré aux flammes tous les beaux édifices religieux de cette cité, « dévasté ses jardins délicieux, pillé les richesses de ses habitants dont elles avaient toutefois respecté la vie ». Puis le roi Kéôrki s'était retiré aussi promptement qu'il était apparu (2). C'en était trop et cet insolent défi eut le don d'exaspérer violemment le basileus. A la tête de toutes ses forces, ému d'une de ces colères qui le rendaient si redoutable, Basile se jeta définitivement à la

1. Ou « Carmir Phorac ». Voy. *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, *Additions*, p. 212, note 1.
2. Açogh'ig, liv. III, chap. XLIV, dit que Keôrki dut se retirer sans avoir pu forcer la cita-

poursuite du roi d'Aphkhasie, s'attachant obstinément à le rejoindre. Sur les pas des Géorgiens fuyant devant eux, les impériaux passant de la haute vallée de l'Olti dans celle de l'Akhourian descendirent celle-ci jusqu'au delà de la ville de Kars, puis remontèrent le cours du Rhah qui sort du lac Balagatsis.

Près de Khola, aux sources du grand fleuve Kour, le Cyrus des Anciens, dans un pays infiniment dur, les éclaireurs du basileus prirent enfin contact avec l'arrière-garde géorgienne. Un combat acharné s'engagea sur l'heure, au village de Chirimin ou Chirimk, autrement dit le village des Tombeaux, sur la rive même du lac Balagatsis (1). Cette nappe d'eau assez considérable, aujourd'hui Tschaldyr Göl, dans la plaine au nord-est de Kars, se trouvait sur les limites des provinces d'Ararad et de Daïk'h. On était là dans l'extrême nord des terres d'Arménie, presque au pied des grands monts, dans une contrée sauvage entre toutes. Ce fut avec une véritable fureur que les combattants des deux nations se ruèrent les uns sur les autres. Nous n'avons aucune indication sur l'importance relative des deux armées. « L'éclat resplendissant des glaives, dit l'écrivain arménien Arisdaguès de Lasdiverd, la lumière flamboyante des casques enveloppaient la montagne d'éclairs ; le choc des armes faisait tomber à terre des éclairs enflammés. » Basile, contemplant cette scène épique, ne pouvait se lasser d'admirer la bravoure des combattants. Le vieil empereur finit par prendre lui-même part à la lutte. Quant au roi Kéôrki, il ne fut, paraît-il, que tardivement informé de l'attaque de son arrière-garde par les Byzantins. Entendant dans le lointain le tumulte de la bataille, désespéré de s'être laissé surprendre, il avait fait rebrousser chemin à son armée, volant au combat. « Car, dit l'auteur anonyme de l'*Histoire de la Géorgie*, il était énergique, complètement inaccessible à la crainte comme s'il eût été incorporel. » La mêlée dura longtemps furieuse, opiniâtre. Probablement l'avant-garde de Basile, en tout cas une faible portion de son armée, fut seule engagée. Car dans cette première affaire ce furent finalement les Byzantins qui eurent le dessous. On vit

delle d'Ouckticк'. — Arisdaguès dit la même chose. Même il ajoute qu'il y eut collision entre les troupes ennemies et que l'avant-garde impériale fut défaite. « Ce fut là, dit-il, le commencement de la ruine de la province de Daïk'h. »

(1) Ou Bagh'agatsi.

les vieilles troupes impériales fuir devant les guerriers de Géorgie. Une foule de soldats grecs périrent et leurs dépouilles demeurèrent aux mains de l'ennemi. L'affaire avait été chaude cependant, car les Géorgiens éprouvèrent aussi des pertes douloureuses. Leurs historiens nationaux avouent que le roi Kéôrki vit périr en ce jour de nombreux archontes, « éristhaws » et « didébouls ». La plus illustre de ces victimes fut le grand prince R'ad, le fils de Liparit Ier, généralissime de l'armée aphkhase, de l'illustre et alors très puissante famille ibérienne des Orpélians (1). Ce chef était en si grande réputation dans son pays que, comme il avait été fait une fois prisonnier dans un combat, le roi Kéôrki avait donné son fils en otage (2) pour le racheter. Son cheval s'étant embourbé dans un marais (3), raconte Arisdaguès de Lasdiverd, des soldats grecs le tuèrent à coups d'épée. « La mort de cet homme si digne de louanges fut un deuil immense pour tout le pays de Daïk'h », s'écrie le chroniqueur national. Le frère de R'ad, Zovat (4), fut fait prisonnier. L'« éristhaw » Khoursi (5) demeura parmi les morts.

COFFRET-RELIQUAIRE d'argent doré d'origine byzantine ayant contenu, ainsi que nous l'apprend l'inscription, des reliques de quatre saints de Trebizonde : les saints Eugène, Valérien, Canidius ou Candidus, et Aquila. Voy. le couvercle de ce coffret à la p. 669 du tome Ier de mon Épopée. — *Voy. encore pp. 456 et 469 du présent volume. — XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.*

L'affaire du lac Balagatsis avait été si disputée que, malgré le succès relatif des Géorgiens, la situation demeura indécise (6). En réalité il n'y eut

(1) Voy. de curieux détails sur ce personnage et cette famille dans l'*Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, *Additions*, pp. 213 à 215. Skylitzès transforme le nom de R'ad en celui d'*Horatios* !

(2) Samuel d'Ani dit que ce fut pour racheter Zovat que le roi Kéôrki livra ainsi son fils.

(3) Yahia dit qu'il se trouva acculé à une rivière infranchissable.

(4) Ou « Zwiad ».

(5) Ou « Kours ».

(6) Tchamtchian même semble dire que Basile fut de suite vainqueur.

dans cette première affaire ni vainqueurs ni vaincus véritables (1). Alors, en effet, que Basile, dont certainement l'avant-garde seule avait été

RELIQUAIRE BYZANTIN en argent, en forme d'Église, servant de réceptacle au flacon reliquaire figuré sur la p. 453, ayant contenu le sang miraculeux de Notre Seigneur. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

engagée, songeait presque à la retraite, il apprit que les guerriers d'Ibérie, épuisés par ce combat sanglant, se retiraient de leur côté. Prompt à

(1) Ce récit d'Arisdaguès concorde parfaitement avec celui des Byzantins qui disent que dans une première rencontre entre les Géorgiens et les impériaux, la victoire demeura indécise. Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, p. 36) fait de cette bataille un récit emprunt

l'action, le vieux basileus, modifiant aussitôt ses plans, se jeta une fois de plus sur les pas de ses adversaires. Eux cherchaient à repasser les pentes formidables de l'Anti-Caucase par ces routes terribles de la montagne pour gagner les nombreux châteaux de leur pays de Géorgie où ils trouveraient un refuge sûr contre cet adversaire trop puissant.

La poursuite recommença âpre et sans merci. Sur la route les impériaux massacrèrent une foule de soldats ibériens débandés. Partout les envahisseurs commettaient d'affreux excès. La frontière de Géorgie fut tôt franchie. Descendant la haute vallée du Kour qui est la Gagarène de Géorgie, les Grecs atteignirent d'abord Arten, ou Artahan, première cité géorgienne importante. Celle-ci fut saccagée et brûlée.

Kéôrki, abandonnant au fur et à mesure ses villes à la fureur du vainqueur, par Nigal, se réfugia dans le Sam-Tsikhé (1). C'est la Meskie géorgienne, province la plus voisine du Khartli proprement dit ou pays de Tiflis. La ville principale en était alors déjà Akhal-Tsikhé, sur la grande route de Gori à Tiflis. Mais Basile, comme un loup attaché à sa proie, suivait pas à pas le roi fugitif. Il le poussa devant lui dans le Djawak d'abord, autre province géorgienne située un peu plus au sud-ouest qui fut aussi complètement saccagée, puis jusque dans le Thrialeth (2). Là, Kéôrki reçut de nombreux renforts, des contingents cakhéthiens, héréthiens et autres, c'est-à-dire de toutes les peuplades établies au delà du

d'exagération et de haine violente contre les Grecs bourreaux de son pays. Il présente leur défaite comme complète, ce qui est tout à fait faux. Tout aussi faussement il place ces faits ainsi que la cession du Vaspouraçan, aux environs de l'an 1000.

1) Ou Samtzkhé.

2) Açogh'ig (liv. III, chap. XLIV) dit que le roi Kéôrki, après son échec final à l'attaque d'Oucktick', se retira avec son armée dans la vallée de Mamrovan où Basile le fit poursuivre par un corps de troupes sous le commandement d'un chef dont il n'indique pas le nom, mais seulement le titre. Il le désigne, en effet, sous le nom du « magistros du Kaniklion », autrement dit: « préposé à l'Encrier impérial ». Ce corps détaché suivit la même route que le basileus avait prise en l'an 1000, vingt ans auparavant, pour envahir le Basian. Pendant ce temps, Basile, toujours au dire d'Açogh'ig, était demeuré avec le reste de ses forces campé dans cette province. Il est probable que le « magistros du Kaniklion » fut laissé en arrière pour achever la pacification du pays quand le basileus fut allé prendre ses quartiers d'hiver à Trébizonde (et non dans le Basian, comme le dit à tort Açogh'ig). Car Arisdaguès dit qu'après la fin de la mauvaise saison, ce fut encore ce même personnage qui fut chargé par le basileus de traiter de la paix avec Kéôrki. — Tchamtchian, même M. Brosset, ont pris à tort ce nom du « Kaniklion » pour un nom d'homme et appellent le lieutenant de Basile « le magistros Kaniklé » !

Yahia dit que Basile poursuivit l'armée géorgienne jusqu'à une rivière que ses soldats ne purent franchir, et qui fut le salut des fuyards. Cette rivière est certainement le Kour.

Kour sur les pentes méridionales du Caucase, contingents tsanars aussi et tchakiens, ceux-ci établis entre ce fleuve et le bas Araxe. Le roi des Aphkhases avait convoqué de toutes parts ses derniers alliés, vassaux ou sujets, tous les peuples chrétiens du Caucase pour une résistance suprême. Avec leur aide, il comptait livrer une seconde bataille au basileus qui le serrait de si près, mais ses conseillers habituels, moins bouillants, l'en empêchèrent.

Basile de son côté ne semble plus s'être trouvé assez en forces pour poursuivre l'offensive à travers de si lointaines contrées, à une telle distance de sa base d'opérations, contre cet adversaire qui venait d'être si puissamment renforcé. La mauvaise saison était aussi presque arrivée. En tous cas, nous voyons à ce moment l'empereur s'arrêter brusquement dans sa poursuite de la petite armée ibérienne, évacuer le Thrialeth et rebrousser chemin par la même route de Djawak à Arten. Il atteignit cette localité dans les premiers jours de l'hiver commençant. C'est aujourd'hui la petite localité d'Artanoudj non loin du fleuve Tchorock. C'était alors une place forte et commerciale très importante. A cette époque du xe siècle, il y venait des marchands d'Arménie et de Syrie d'une part, de Géorgie et de Trébizonde de l'autre. Il s'y faisait un trafic des plus considérables (1).

Durant qu'une portion de l'armée impériale était ainsi engagée dans cette poursuite sans résultat, le reste des soldats byzantins avaient, sur l'ordre de l'empereur qui espérait ainsi venir à bout de son opiniâtre adversaire, procédé à la destruction systématique de tous les territoires du roi d'Aphkhasie occupés par eux. Divisés en détachements, ils parcoururent en tous sens ces contrées infortunées, avec ordre rigoureux de tout massacrer, « sans épargner ni un vieillard, ni un adolescent, ni un enfant, ni un jeune homme formé, ni un homme, ni une femme, ni absolument aucun être humain de quelque âge qu'il fût ». Tout ce qui échapperait par hasard à la mort devait être du moins emmené en captivité. Toute la campagne devait être ravagée, incendiée. Telle était l'effroyable coutume de ces guerres orientales. L'armée byzantine détruisit ainsi entièrement

1 Voy. Heyd, *op. cit.*, I, 4[illegible]

douze districts au dire d'Arisdaguès, vingt-quatre au dire de Samuel d'Ani, en un mot toute la portion du royaume d'Aphkhasie sise au sud du Kour, c'est-à-dire toute la Géorgie « sauf la portion située au delà de la rivière infranchissable », c'est-à-dire le Kour. Cette destruction sans pitié répandit la terreur parmi ces populations rurales qui depuis plusieurs années jouissaient d'une paix relativement profonde. Arisdaguès nous a laissé de ces excès d'une soldatesque brutale ce portrait saisissant malgré ses évidentes exagérations. « Les Byzantins, s'écrie-t-il, crevèrent les yeux à un nombre infini de personnes (1). Les dames nobles, traînées sur les places publiques, la tête dépouillée de leur voile, furent exposées dans une honteuse nudité à la face du soleil. Celles qui auparavant pouvaient à peine trouver assez de forces pour visiter à pied les malades ou les lieux saints de pèlerinage, aujourd'hui tête et pieds nus, marchaient devant leurs vainqueurs insolents, privées de leurs parures, déshonorées, livrées à mille sortes d'outrages. Les petits enfants étaient partout massacrés. Chaque jour ce terrible empereur levait encore la main pour ajouter de nouveaux maux à ceux qui accablaient ces populations infortunées. Ces contrées, autrefois prospères, ainsi dépeuplées, demeurèrent ruinées et désertes! » Le chroniqueur ajoute ce détail peu fait pour nous étonner que les soldats russes de l'armée impériale, toujours la fameuse droujina de six mille guerriers instituée par les traités de l'an 988, se montrèrent dans cette exécution d'une férocité extraordinaire. Il en fut de même de tous les autres mer-

CALICE BYZANTIN de verre avec monture d'argent doré. — XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

(1) « Deux cent mille », ne craint pas de dire Yahia d'ordinaire si peu enclin à l'exagération.

cenaires étrangers. Sempad le Connétable dit que cette dévastation méthodique de la malheureuse Géorgie dura trois mois entiers!

L'hiver de 1021 à 1022 était venu, l'hiver si rude en ces hautes et froides contrées. L'empereur qui ne voulait pas s'en retourner sans avoir dompté son insaisissable adversaire mais qui ne pouvait songer à passer la mauvaise saison si affreusement rigoureuse dans ces régions montagneuses si cruellement saccagées, prit le parti de rentrer sur le territoire de l'empire et d'aller prendre ses cantonnements tout près de la frontière, dans le thème de Chaldée, dans les campagnes de Trébizonde qui en était la capitale, dans ces riches et fertiles prairies du Pont qui bordent la mer Noire.

CALICE BYZANTIN de basalte vert à monture d'argent doré. XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

L'armée donc quitta son campement d'Arten « après y avoir, dit le chroniqueur, exercé des ravages plus odieux encore que la première fois ». Cette marche jusqu'à Trébizonde dut être infiniment pénible, car elle se fit en plein hiver. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte. On verra par quelles contrées tourmentées, par quelles chaînes interminables de monts abrupts séparés par de profondes vallées durent passer les admirables légionnaires du vieil empereur. Il fallut franchir entre autres le fleuve Tchorock (1), l'ancien Akanipsis au cours torrentueux dont le bassin formait la plus grande partie de la province même de Daïk'h.

Basile semble avoir passé l'hiver tout entier dans cette vieille cité de

(1) Ou Dschorokh.

Trébizonde où quelque palais au luxe provincial dut être aménagé en hâte pour le recevoir. Nous ignorons s'il alla durant ce séjour prolongé faire une visite de quelques semaines à Constantinople, ce qui n'était pas d'une navigation bien lointaine. Nous ne savons pas davantage comment le vieux basileus passa son temps dans l'antique capitale des rois du Pont. Les chroniqueurs notent uniquement qu'il y eut entre lui et le roi d'Aphkhasie un échange nombreux d'ambassades portant des propositions de paix. Ce prince si actif ne pouvait laisser s'écouler tant de jours sans chercher par des négociations suivies à dénouer pacifiquement ces graves difficultés. Les chroniqueurs ajoutent que les soldats byzantins vendirent à vil prix sur le marché de Trébizonde leurs prisonniers géorgiens à des nations lointaines, probablement à des marchands russes ou khazars.

Les chroniqueurs arméniens racontent aussi longuement un événement miraculeux qui a trait à ce séjour du grand Basile dans la lointaine Trébizonde et qui, malgré son caractère légendaire, vient éclairer d'un jour curieux l'histoire si mal connue des relations entre le gouvernement du basileus orthodoxe et le clergé arménien vassal et des haines si vivaces entre les différentes communautés chrétiennes d'Orient, haines qui, à travers tant de siècles, se sont perpétuées immuables jusqu'à nos jours.

Le catholicos d'Arménie, Pierre ou Bédros Ier (1), racontent les sources arméniennes, avait quitté Ani pour rendre visite au basileus et lui remettre des lettres du roi Jean Sempad. Le pieux prélat désirait aussi s'entretenir avec Basile de la situation créée au point de vue religieux à ses compatriotes devenus depuis peu sujets de l'empire. Il rejoignit l'empereur à Trébizonde dans les premiers jours de l'an 1022, lors de la fête de l'Épiphanie du 6 janvier qui est pour les Arméniens le commencement de l'année ecclésiastique. Basile reçut le prélat avec les plus grands honneurs.

« Il est d'usage, ce grand jour de l'Épiphanie, continue le chroniqueur, que les princes chrétiens qui professent des sentiments de piété, se mêlant aux chefs de l'Église, descendent avec eux à pied dans l'eau

(1) Bédros était le frère de Kakig Ier, patriarche de 972 à 992. Il venait, à ce moment, de succéder (en 1019) sur le trône patriarcal d'Arménie à ce Sarkis ou Serge, successeur de son frère, lequel avait régné vingt-sept années et transféré en 993 la résidence patriarcale dans la ville royale d'Ani.

pour y célébrer le mystère du baptême du Seigneur. Le jour de la fête étant donc arrivé, l'empereur invita le catholicos Bédros et les évêques romains (1) présents en cet endroit à bénir l'eau, chacun suivant leur coutume. Tous les chrétiens se trouvaient réunis avec une foule immense d'autre peuple, à Trébizonde, selon la coutume, pour assister à la Bénédiction de l'eau. Par suite de la jalousie dont les Grecs sont animés contre les Arméniens, ils avaient assigné à Bédros et à la multitude qui l'accompagnait le haut de la rivière, se réservant pour eux-mêmes le bas. Considérant leur bénédiction comme défectueuse, ils s'étaient placés au-dessous avec la pensée de consacrer de nouveau les eaux bénites par eux auparavant. Ils avaient l'habitude d'apporter avec eux une colombe blanche qui, après avoir effleuré la surface de l'eau, prenait son essor. De cette manière, ils faisaient croire à ceux qui n'avaient pas assisté à la cérémonie que le Saint-Esprit était descendu sous la forme de cet oiseau. Lorsque le patriarche, après s'être mis en prière, versa l'huile consacrée dans les ondes, des faisceaux de lumière jaillirent tout à coup de leur surface, et la rivière remonta vers sa source (2) (d'où le surnom de « Kédatartz », « celui qui fait remonter le courant du fleuve », qui fut dès lors donné au catholicos), et il en jaillit une vive lumière qui obscurcissait les rayons du soleil. Puis, quand la colombe allait selon l'usage plonger dans l'eau, tout à coup un aigle s'abattant dessus, la saisit et s'envola. A cette vue, tous les assistants rendirent gloire à Dieu ! »

« Le catholicos, poursuit le chroniqueur, comblé de plus d'honneurs encore par l'empereur et ses officiers, s'en retourna chez lui. »

Un auteur anonyme contemporain ajoute à ce récit ces autres détails : « Quand le fleuve eut repris sa course, le basileus et toute son armée tombèrent aux pieds du bienheureux et saint catholicos, baisant avec de bruyantes effusions le signe sacré et jetant de l'eau consacrée sur leur tête. Basile déposa même sa couronne dans le fleuve et pria le seigneur Bédros de lui verser avec la main de l'eau sur la tête puis, saisissant dans ses bras la croix sainte qui avait fait rebrousser le fleuve,

(1) C'est-à-dire « orthodoxes ».
(2) Je combine ici les deux récits d'Arisdaguès de Lasdiverd et de Guiragos.

il la couvrait de baisers insatiables et en signait tous ses sens. A son exemple, le métropolite et le peuple entier pressèrent dans de chaleureux embrassements le signe victorieux et la main du catholicos... Lorsque la nuit vint, les fidèles n'avaient pas encore achevé de baiser la croix (1). »

CALICE BYZANTIN de « diaspro » vert tacheté de jaune avec monture d'argent doré ornée de perles et de gemmes. — XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

La croix par la vertu de laquelle le patriarche Bédros arrêta ainsi miraculeusement le cours de l'impétueux Tchorock n'était autre, d'après une tradition arménienne (2), qu'un fragment du bois de la Vraie Croix apporté de Rome par saint Grégoire l'Illuminateur, lequel l'avait reçu en présent du pape Sylvestre.

Le catholicos Bédros Ier n'était pas venu auprès du basileus dans une intention uniquement pieuse. Il lui portait encore des lettres du roi des rois d'Arménie, Jean Sempad, « lettres qui, s'écrie l'historien national Arisdaguès de Lasdiverd, furent la cause vraie de la ruine prochaine et totale de cette malheureuse contrée ». Jean Sempad, en effet, abandonné par son allié Kéôrki qui, après l'avoir entraîné dans cette terrible aventure, essayait de s'en tirer en faisant avec le basileus sa paix particulière, se voyait de son côté forcé d'implorer la clémence

(1) Voy. dans le *Bazmaveb*, n° de janvier 1862, l'article du R. P. Léon Alishan, qui est une sorte de journal d'histoire arménienne. Voy. aussi : Sempad le Connétable, *op. cit.*, p. 47, où les mêmes faits sont racontés en abrégé.

(2) Tradition consignée dans la *Vie des Saints* de ce pays sous la date du 2 mars.

du vainqueur. Il le fit de manière à engager définitivement l'héritage de ses pères.

Rappelons brièvement quel était ce prince. Kakig Ier, roi des rois pagratide d'Arménie, était mort tout récemment en l'année 1020 en paix

PLAQUETTE DE BRONZE BYZANTINE du Musée de Berlin. — Trois saints guerriers. — XIme Siècle.

avec l'empire, dans une extrême vieillesse, après un règne long, très glorieux, relativement pacifique de près de trente années (1). Il avait eu pour successeur son fils aîné, ce Johannès ou Jean Sempad, prince sans énergie, même de médiocre intelligence, mais sage, instruit, doué de qualités qui étaient plutôt celles d'un particulier que d'un roi. Une corpulence extraordinaire, surtout pour sa petite stature, corpulence qui l'empêcha toujours de faire la guerre, augmentait encore son indolence naturelle. Il ne se souciait point du métier des armes, alors si prisé parmi

1 Lui et la reine Katramide sa vertueuse épouse, Sarkis étant catholicos d'Arménie, avaient achevé, vers l'an 1010 ou 1012, la superbe cathédrale d'Ani aujourd'hui encore existante, commencée par le roi Sempad, ainsi qu'en témoigne une belle inscription parfaitement conservée jusqu'à nos jours. Voy. Brosset, *Les Ruines d'Ani*, p. 23.

les princes de sa race. Son règne venait de débuter d'une manière fort agitée. Kéôrki de Géorgie avait, il est vrai, d'abord pris parti pour lui et lui avait envoyé une couronne pour reconnaître sa suzeraineté. Mais Jean Sempad n'en avait pas moins failli être détrôné par son propre frère, Aschod IV, lequel le tenait en médiocre estime, étant de dispositions absolument opposées aux siennes.

Ce prince, de belle prestance, passionné pour tous les exercices virils, d'un courage éclatant, aspirait ouvertement à la couronne. Il avait attaqué son frère avec une armée de vingt mille cavaliers et de quarante mille fantassins. Jean Sempad, battu, s'était sauvé auprès du roi Senékhérim du Vaspouraçan, qui lui avait fourni les moyens de combattre à nouveau l'usurpateur jusque dans sa capitale d'Ani. Dans l'année 1021, cependant, au moment et probablement à cause de l'approche de l'empereur, une réconciliation avait eu lieu entre les deux frères par la médiation du roi d'Aphkhasie. Jean Sempad avait dû accepter de partager le pouvoir avec Aschod. Il avait gardé pour lui Ani et tout le pays de Schirâg, tandis qu'Aschod, sous le nom d'Aschod III, surnommé K'hadeh, « le Vaillant », recevait pour sa part les districts orientaux et septentrionaux du royaume, voisins de la Perse et de la Géorgie. En outre Aschod demeurait le successeur désigné de son frère qui n'avait pas de postérité. Malheureusement, les luttes sanglantes n'en avaient pas moins persisté entre les deux frères ainsi qu'avec leurs voisins. Même Kéôrki de Géorgie s'était à son tour, lui aussi, brouillé avec Jean Sempad. Il s'était jeté à l'improviste sur Ani qu'il avait pillée horriblement et avait forcé le malheureux souverain, son prisonnier, à lui livrer ses trois meilleures forteresses. Ainsi l'Arménie tout entière s'était trouvée dans ces années 1020 et 1021 plongée dans la plus lamentable confusion. Profitant des rivalités des deux frères et des agressions de Kéôrki, tous les princes vassaux, presque sans exception, s'étaient déclarés indépendants. Tous se faisaient entre eux la plus cruelle guerre. Bientôt même, Aschod, incapable de résister aux attaques de ses vassaux qui, campés tout à l'entour de sa part du royaume, lui avaient pris de force de nombreux châteaux, se trouva dans la position la plus critique. Après avoir vainement cherché à faire assassiner son frère, il avait dû, devant la réprobation universelle,

s'enfuir auprès du basileus, qui pour lors était en marche contre le roi des Aphkhases, et implorer son puissant secours (1). Fort heureusement pour lui, il avait réussi à gagner les faveurs de Basile qui, en ce moment en voulait fort à son frère, le roi légitime, réconcilié avec Kéôrki de Géorgie. Même l'empereur lui prêta à cette occasion quelques troupes à l'aide desquelles, dans le courant de cette année, il put rentrer dans ses États, en chasser les rebelles, leur reprendre ses villes et ses châteaux, en un mot, rétablir sa souveraineté. Il fut le seul des princes de cette région auxquels la guerre avec l'empire et l'invasion byzantine procurèrent quelque avantage. Rétabli définitivement après son triomphe sur ses vassaux révoltés dans les fonctions de « roi des rois d'Arménie » retirées à son frère, il congédia les auxiliaires impériaux qui lui avaient été si utiles et ne songea plus qu'à vivre pour son plaisir (2).

Il me faut mentionner ici, bien que ce fait intéresse très indirectement l'histoire du basileus Basile, que ce fut vers cette même année 1021 (3) qu'eut lieu la première invasion sérieuse des sauvages Turks

(1) Les historiens nationaux disent qu'il alla trouver le basileus alors que celui-ci était encore à Constantinople même, mais les dates s'y opposent. En réalité, il dut rejoindre Basile au camp impérial quelque part au cours de l'expédition dont je fais le récit. Tous ces princes et dynastes arméniens ou géorgiens avaient coutume de se réfugier auprès du basileus dès que leur situation vis-à-vis de leur suzerain, le roi des rois, devenait critique pour un motif quelconque. Ainsi nous voyons que les deux princes pagratides Dimitri et Pakarat, fils des rois pagratides Gourgen et Sempad, père et fils, détenus par le roi de Géorgie Pakarat dans une prison où ils moururent, s'étaient à un moment réfugiés auprès du basileus Basile II à Constantinople. Voyez *Hist. de la Géorgie*, éd. Brosset, t. I, p. 302. De même le féroce émir Abel Hadj de Delmanstan (pays des Deilémites, portion montagneuse du Hilan, sur la rive sud-ouest de la mer Caspienne) avec lequel, au dire d'Açogh'ig (éd. Emin, p. 132), le roi Mousch de Kars avait contracté une alliance impie contre son cousin le roi d'Arménie Sempad le Conquérant (987 à 989), fut forcé lui aussi de recourir à ce moyen de salut. Ce terrible bourreau de ses peuples avait commis d'innombrables crimes, brûlé des monastères, fait arracher à l'aide de cordes en 982 la croix de la coupole de l'église de Shah-Ukot. Aussi la colère de Dieu l'avait atteint. Un démon impie était entré en lui. Puis il avait été vaincu et pris par l'émir de Gorghitène, Abou Taghleb, auquel il avait dû céder Tovin, récemment conquise par lui ainsi que toutes ses autres villes. Il avait alors mené une vie errante et fugitive avec tous les siens et ses serviteurs à travers l'Arménie et l'Ibérie, racontant à tout venant que Dieu lui avait ôté sa patrie parce qu'il était devenu l'ennemi de la Croix du Christ. Enfin il s'était rendu lui aussi à la cour du basileus Basile, mais il n'y avait trouvé aucun secours. A son retour en Arménie il fut étouffé par ses propres serviteurs dans la ville géorgienne d'Oucktick'. Malheureusement Açogh'ig ne nous dit pas combien de temps l'ancien émir de Tovin demeura à Constantinople et ce qu'il y fit. Lui ou un de ses compagnons fut peut-être le fameux Kékauménos, stratigos de Hellade, grand-père du rédacteur anonyme des *Conseils et Récits d'un grand seigneur byzantin*.

(2) Mathieu d'Édesse, chose curieuse, ne souffle mot de toutes ces guerres entre Pagratides.

(3) Mathieu d'Édesse donne pour date de cette première incursion des Turks le commen-

Seldjoukides de l'Asie centrale, « Turks des rives des fleuves Sihoun et Djihoun », dans ces malheureuses contrées d'Arménie qu'ils devaient dans la suite accabler si souvent de leurs effroyables dévastations jusqu'à ce qu'ils en fussent devenus les maîtres. Jamais, jusqu'à cette époque, on n'avait vu dans ces régions ces cavaliers diaboliques que les historiens nationaux désignaient alors encore sous l'appellation antique d'Élyméens. Cette première fois, sous la conduite de Thogroul Beg, ils infestèrent surtout les campagnes du Vaspouraçan, principalement celles du district des Rechtouniens où ils commirent les plus horribles excès malgré la résistance héroïque du prince héréditaire Davith, fils du roi Senékhérim, du généralissime aspracanien Schapour (1) et du généralissime géorgien Liparit, coalisés en face du péril commun. Davith, malgré ses victoires sur ces odieux envahisseurs, faillit périr et ne dut la vie qu'au courage de Schapour. Chargés d'un immense butin, les bandits innombrables

CALICE BYZANTIN à six pans en cristal de roche, à monture d'argent doré incrustée d'émaux. — Magnifique œuvre du Xe ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

cement de l'année d'Arménie 467 (mars 1018-mars 1019) mais, au paragraphe suivant, il place à cette même année la mort du basileus Basile qui ne mourut qu'en 1025. On voit combien il est difficile de se fier aux indications chronologiques de cet historien. Saint-Martin, *op. cit.*, I, p. 368, l'a suivi néanmoins et indique aussi l'année 1018 comme la date de la première invasion seldjoukide. Voyez encore Muralt, *op. cit.*, I, pp. 588, note 5, et 595, note 4.

(1) Ou « Sapor ».

de la steppe disparurent ainsi qu'ils étaient venus. Franchissant l'Araxe, ils allèrent encore piller les campagnes de Tovin où ils furent finalement mis en déroute dans le pays de Nik par le sbarabied arménien Vasag, de l'antique race royale des Arsacides (1). Ces redoutables cavaliers, que les chroniqueurs arméniens comparent « à des serpents ailés, à des dragons au souffle mortel, accourus pour vomir des flammes sur les fidèles du Christ, à des bêtes féroces altérées de sang, à des chiens enragés, scélérats et immondes fils de Cham », sont décrits par eux comme des guerriers à l'aspect étrange, aux cheveux longs et flottants comme ceux des femmes, armés d'arcs d'une longueur démesurée.

VASE BYZANTIN de verre à monture d'argent doré. XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

Ce furent pour toutes ces régions de l'Arrière-Anatolie, de l'Arménie et de la Géorgie, des jours vraiment affreux. D'une part, les légionnaires de l'impitoyable basileus, en guerre avec le roi des Aphkhases, dévastaient les campagnes de Géorgie. De l'autre, les Turks féroces accablaient de leurs ravages le Vaspouraçan. Les princes d'Arménie, cruellement divisés entre eux, se livraient durant ce temps à des luttes fratricides. Les imaginations populaires étaient frappées de terreur. « A cette époque, dit une Chronique, un fou errant sans cesse hurla partout, criant avec désespoir : « Malheur à moi, malheur à moi », prédisant le désastre du royaume d'Arménie (2). »

(1) Vasag fut tué. D'après Grene, *op. cit.*, p. 120, il aurait au contraire été complètement défait par les Turks.

(2) Ce triste événement avait été de même annoncé quelques années auparavant par le moine lettré Jean Cazern, astronome et chronologiste.

Revenons à Jean Sempad, légitime roi des rois d'Arménie (1). Nous ne savons pas au juste comment ce prince avait attiré sur lui la colère du basileus, mais il paraît certain, nous l'avons vu, qu'il avait subi l'influence du roi des Aphkhases et pris une attitude hostile aux Byzantins. Abandonné ensuite par ce même Kéôrki, foudroyé sous l'imminence du péril, car Basile lui avait certainement fait savoir qu'il irait le châtier dès la fin des mauvais jours et ne lui laisserait Ani et le reste du royaume qu'à titre viager en qualité de vassal, le malheureux souverain avait été d'emblée jusqu'à la dernière limite des concessions. Il avait fait rédiger par le catholicos Bédros des lettres de soumission qu'il avait chargé le saint prélat de porter à Trébizonde au basileus avec les clefs d'Ani et un acte formel de donation par lequel il léguait à Basile pour en jouir lui et ses successeurs à perpétuité, après sa mort, son royaume tout entier avec sa belle capitale et toutes ses villes. C'était évidemment, je le répète, la condition draconienne qu'avait mise Basile aux premières ouvertures de paix envoyées par le roi d'Arménie (2). Jean Sempad, qui était sans postérité puisque son fils unique avait péri prématurément (3), se trouvait vis-à-vis du puissant basileus de Roum dans la situation d'un oiseau dans le filet du chasseur. Menacé d'être attaqué par lui dès le printemps, redoutant d'être assailli à son tour par les Turks Seldjoukides, il dut accepter de suite ces conditions si dures. S'il se voyait forcé de céder ses États après sa mort, au moins il demeurerait roi sa vie durant. Le faible souverain scellait ainsi la perte de l'indépendance de son royaume et c'est avec raison qu'Arisdaguès de Lasdiverd, l'historien national, parlant des lettres royales apportées au basileus à Trébizonde par le catholicos d'Arménie, s'écrie avec douleur que celles-ci allaient devenir la cause de la ruine prochaine et totale de sa patrie!

(1) Skylitzès et Cedrénus le nomment Ἰωϐανεσίκης. C'est la forme arménienne du nom de « petit Jean » « Ovhannécig » diminutif d'Ovhannès, grécisée.

(2) Tchamtchian dit expressément que Basile n'accorda la paix à Jean Sempad qu'à cette condition qu'il tiendrait à l'avenir l'Arménie en fief de l'empire sa vie durant, puis la lui léguerait en toute propriété après sa mort. Suivant Vartan (*Hist. univ.*, p. 126), le roi d'Arménie ne se serait décidé à signer cette donation *post mortem* si cruelle pour son amour-propre, qu'afin de se soustraire par l'appui de Basile aux incessantes agressions du roi Kéôrki.

(3) Arisdaguès de Lasdiverd est le seul historien qui parle de ce fils de Jean Sempad, issu d'un premier mariage dont on ne trouve aucune autre mention dans l'histoire. Jean Sempad épousa, à la fin de 1028 au plus tôt, en secondes noces, une nièce du basileus Romain III Argyre.

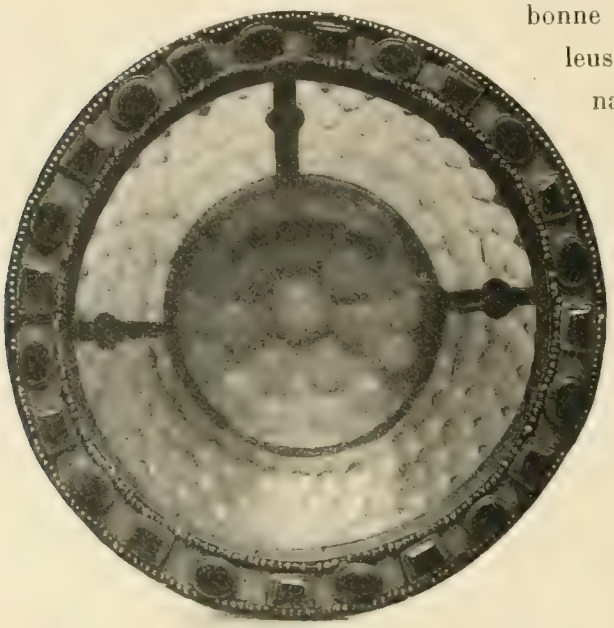
Voici en quels termes l'auteur anonyme de l'*Histoire de la Géorgie* raconte à son tour l'ambassade du patriarche Bédros chargé de remettre au basileus cet acte de renonciation néfaste qui devait jouer un rôle si capital dans l'histoire de la fin du royaume d'Arménie :

« Le catholicos, dit-il, partit pour aller trouver le basileus à Trébizonde, accompagné de douze évêques, de soixante-dix moines, des deux savants « vartabeds », le très érudit Joseph de Hèndzouts et le vigoureux et invincible Gozèr'n Jean, plus trois cents hommes choisis dans l'armée et la noblesse; il emportait en outre des sommes d'or et d'argent provenant du trésor royal, des chevaux et des mulets. Basile, en le voyant, éprouva une grande joie, car la renommée de sa vertu et de sa sainteté l'avait précédé depuis longtemps. C'était, en effet, un homme admirable, rempli de toutes sortes de bonnes qualités, possédant le don divin de guérir les malades et de chasser les démons. C'est pourquoi l'empereur l'honora plus que tous les patriarches grecs. Il reçut avec une satisfaction marquée les présents qu'il lui apportait et accorda de brillantes distinctions honorifiques aux évêques et aux nobles qui l'accompagnaient. »

Les auteurs arméniens affirment pieusement que ce fut grâce au miracle opéré par lui le jour de l'Épiphanie que le vénérable Bédros réussit dans sa mission. Les conventions imposées au roi des rois d'Arménie par l'empereur victorieux furent définitivement ratifiées au palais impérial de Trébizonde. Elles valaient à l'empire la certitude prochaine d'un nouveau et superbe fleuron ajouté à tant d'autres. En récompense, Jean Sempad, reçu dans la paix de l'empereur, fut créé magistros. Il conservait pour sa vie durant le titre d'archôn d'Ani et de la Grande Arménie. Il ne devait mourir que près de vingt ans après, en 1040, un an après son frère Aschod. Le successeur de ce dernier, Kakig II, encore en bas âge, fut le dernier des Pagratides. Ce fut lui qui fit abandon définitif à l'empire du royaume de ses pères. Malgré la cession *post mortem* consentie par le malheureux Jean Sempad, ce ne fut, en effet, que bien des années plus tard, sous le règne de ce Kakig, son fils, après une vive résistance des Arméniens, après une guerre longue et acharnée dans laquelle le basileus Constantin Monomaque n'eut pas honte de s'allier aux Musulmans, après de nombreux échecs des Grecs, qu'Ani, par

trahison, tomba dans leurs mains. Cette conquête fut, du reste, bien éphémère et les Turks Seldjoukides succédèrent presque aussitôt aux Byzantins dans la possession de ces contrées infortunées.

L'annexion à bref délai des domaines de la maison royale pagratide d'Arménie ne fut pas la seule bonne fortune échue au basileus durant ce long hivernage à Trébizonde. Précisément à ce moment, un autre puissant dynaste arménien, Jean Sénékhérim ou Sennachérib, de la célèbre dynastie des Ardzrouni (1) Porte-Aigle (2), depuis l'an 1003 seul roi ou souverain de toute l'Aspracanie (3), le Vaspouraçan actuel, fatigué des luttes intestines qui désolaient incessamment les principautés arméniennes, impuissant à les comprimer dans ses États, redoutant l'hostilité constante de ses trop puissants voisins les divers dynastes arabes



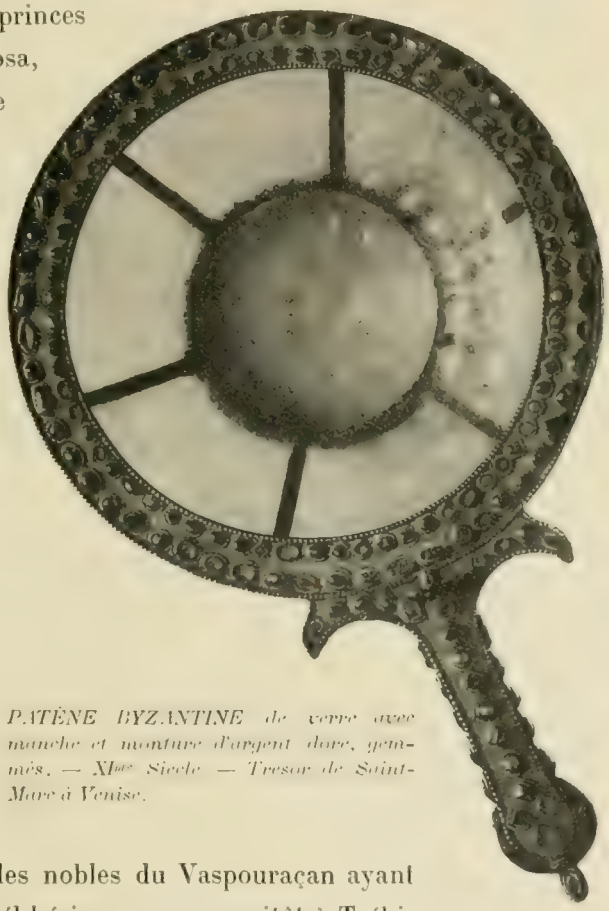
PATÈNE BYZANTINE en cristal de roche avec monture d'argent doré gemmée. — XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise.

(1) Ou Ardzrouniens.

(2) Voy. sur ces Ardzrouniens du Vaspouraçan qui faisaient remonter leur origine aux deux fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, réfugiés en Arménie : Saint-Martin, *op. cit.*, II, p. 424. Cette cession du Vaspouraçan à l'empire est placée à tort par Skylitzès aux années 1015 et 1016 Cédrénus, II, 464) Yahia, Rosen, *op. cit.*, p. 62, dit expressément qu'elle eut lieu durant le séjour du basileus Basile à Trébizonde. Les historiens arméniens confirment cette opinion. Tchamtchian donne la date de 1021 qui est à bien peu de chose près exacte. Arisdaguès de Lasdiverd est d'un avis identique, car il indique l'an 470 de l'ère arménienne (16 mars 1021-15 mars 1022).

(3) Skylitzès le nomme encore « l'archôn de la Haute-Médie ». Il avait en 1003 dépossédé de leur héritage ses trois neveux, fils mineurs du dernier roi Gourguen-Kakig (983-1002).

de cette région, épouvanté surtout par l'apparition des Turks Seldjoukides qui avaient pour la première fois parcouru ces contrées, désespérant d'arriver à repousser avec ses seules forces un de leurs retours offensifs et se rappelant une prophétie de saint Nersès dont il croyait ainsi voir l'accomplissement, réunit les principaux chefs de ses États et les princes de sa famille et leur proposa, certainement après s'être mis d'accord avec le basileus, de céder son royaume à celui-ci qui saurait plus efficacement le protéger contre tant de dangers. Basile lui offrait en échange de cette souveraineté le district plus paisible de Sébaste ou Siwas, bien moins exposé par sa situation à tant d'attaques du dehors, comme aussi à tant d'intrigues intérieures. Le consentement des princes et des nobles du Vaspouraçan ayant été unanime, le roi Sénékhérim envoya aussitôt à Trébizonde (1) son fils, le prince héréditaire Davith pour terminer les négociations. Le jeune prince accompagné de l'évêque des Rechtouniens, le vénérable Elisée, emportait avec lui les plus riches présents chargés sur trois cents mulets.



PATÈNE BYZANTINE de verre avec manche et monture d'argent doré, gemmés. — XIème Siècle — Trésor de Saint-Marc à Venise.

Aucune proposition ne pouvait être à cette heure plus agréable au

(1) Et non à Constantinople, comme Lebeau le dit par erreur (t. XIV, p. 211).

basileus, uniquement préoccupé d'assurer puissamment les frontières de l'empire dans cette région orientale. Cette annexion pacifique du Vaspouracan était un grand pas de plus dans l'œuvre du démembrement de l'Arménie et de son incorporation progressive à l'empire, commencée vingt ans auparavant par la cession de l'héritage du grand curopalate Davith. Basile fit donc le meilleur accueil au prince royal d'Aspracanie. Très rapidement, semble-t-il, la convention fut conclue par laquelle, en échange de leurs États héréditaires avec toutes leurs forteresses et leurs châteaux, nids d'aigles des montagnes natales, le roi Sénékhérim et ses fils entraient en possession, sous la suzeraineté impériale, du territoire de la ville de Sébaste jusqu'au fleuve Euphrate avec ceux des villes de Larissa, d'Abara et un grand nombre d'autres localités (1). Sénékhérim obtenait en plus les titres de patrice et de duc de Mésopotamie, auxquels Skylitzès ajoute, probablement à tort, celui de stratigos du thème de Cappadoce. Pour mieux assurer son nouveau lieutenant de son impériale bienveillance, Basile procéda, avec le cérémonial accoutumé, à l'adoption du prince Davith avant de le renvoyer à son père porteur de l'heureuse nouvelle du succès des négociations (2).

Aussitôt après le retour de son fils, Sénékhérim, lequel n'avait certainement consenti qu'avec douleur à cette cession qui faisait de lui, souverain jusqu'ici presque indépendant, un simple gouverneur de thème byzantin, procéda, d'accord avec les commissaires impériaux, à la livraison régulière de l'Aspracanie à l'empire. Ceux-ci prirent officiellement possession, au nom du basileus, de cette belle province qui allait du rivage oriental du lac Van et des montagnes qui s'élèvent au sud de cette grande nappe d'eau jusqu'au delà du cours de l'Araxe vers les monts de Siou-

1 Larissa, dit M. Ramsay, *op. cit.*, p. 274, se trouve souvent mentionnée comme *turma* dans les chroniqueurs byzantins. Tout ce qu'on sait de précis sur cette cité est qu'elle était située sur la route de Mélitène, pas très loin à l'est d'Arasaxa, probablement près d'Erpa sur la rivière Karmalas. « Quant à Abara, m'écrit M. Ramsay, tout ce que j'en puis dire c'est que cette place commandait un des défilés allant en Laviniane qui est l'antique Sargarausene : « *that it commands one of the passes in Laviniane or Sargarausene being* κλεισοῦρα. *Const.* III, 228. *There is not a pass of any military importance on the road Tzamandos-Sebasteia ; and it is therefore more probable that Abara was on the road Sebasteia-Gauraina, which must have been a road of some importance. But this is a mere probability, unless some march can be found which passes by Abara.* »

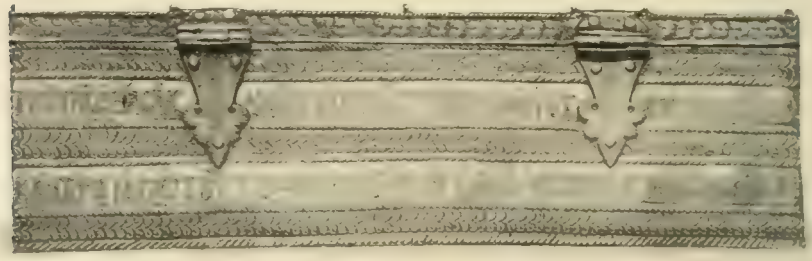
2 Lebeau dit à tort que cette adoption eut lieu à Sainte-Sophie.

nik'. Les limites de l'empire vers l'ouest se trouvaient ainsi reportées jusqu'aux montagnes de l'Aderbaïdjan, l'Atropatène des anciens. Le Vaspouraçan était une des quinze provinces primitives de la Grande Arménie, la plus vaste de toutes. On l'appelait encore Terre des Ardzrouni, du nom de la puissante race royale qui la possédait de toute antiquité et dont Sénékhérim devait être le dernier représentant. Elle était bornée au nord par les provinces d'Ararad et de Siounik', à l'est par celle de Persarménie, au sud par celle de Gordj'ôk', à l'ouest par le Douroupéran. De nos jours elle constitue la majeure portion du pachalik turc de Van; le reste fait partie de l'Arménie persane. Ses districts principaux étaient alors ceux de Nakhdjewan et de Koghthen au nord de l'Araxe, d'Ardaz ou Artaz, d'Aghpag, d'Andsakhadsor, de Thorhnevan, de Djovasch, de Marant, à l'extrême frontière orientale, de Markasdan, pays de plaines entre les grands lacs de Van et d'Ourmiah, de Khadchperounik', aujourd'hui Ardjischogovid, d'Ahrperani, de Dosb dont la capitale était Van, de Rheschdounik' (1), enfin tout au sud celui d'Andsevatsik'. Du côté de l'Aderbaïdjan, les limites du Vaspouraçan ont de tout temps beaucoup varié. Les principales villes du royaume étaient (2) Makhdjavan, une des plus anciennes cités d'Arménie, Dchougha, aujourd'hui Djoulfah, Asdabad, toutes deux au nord du fleuve Araxe, Akoulis, Ortouvar, Mararat ou Merend, ville fort ancienne, Khoï ou Khouvagy, Khram, également fort ancienne, Magou ou Makougeh, Ardjisch sur le lac Van, ville très ancienne, Pergri, ville ancienne à petite distance au nord-est du lac, Amig, Amoug ou Amk'har sur sa rive orientale, aujourd'hui Hamoug, Van ou Vanagard, très antique et célèbre cité sur sa rive sud-est, citadelle imprenable, Aghthamar, forteresse très ancienne dans une île du lac, Osdan ou Wasthan, toujours sur la rive sud, une des dernières résidences des rois Ardzrouni, Khoschap, enfin tout au sud Dcheghamath ou Dchoulamerg, une des villes du pays d'Andsevatsik'.

Le Vaspouraçan, dans ce premier quart du XIe siècle, était encore fort peuplé. « L'acte de donation tel que nous le lisons dans la *Vie des Saints*, dit Arisdaguès de Lasdiverd, et dans les rôles ou registres qui

(1) Ces quatre derniers districts étaient tous situés sur les rives du premier de ces lacs.
(2) Voy. Saint-Martin, *op. cit.*

furent remis au moment de la cession aux commissaires impériaux, comprenait l'énumération de plusieurs milliers de localités, petites villes, villages considérables et productifs, ou simples hameaux, plus soixante-douze châteaux et dix grandes villes ayant rang de cité (1). » Par un article spécial du traité, Sénékhérim se réservait tous les monastères de son ancienne souveraineté au nombre de soixante-quinze (2) avec leurs



COFFRET-RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent doré du Trésor de Saint-Marc de Venise. — Un des longs côtés. — Voy. les vignettes des pp. 456, 469 et 484.

terres, villages et hameaux. Toutes les forteresses aspracaniennes reçurent gouverneurs impériaux et garnisons byzantines.

Cette annexion pacifique d'un vaste royaume était pour l'empire un magnifique accroissement de puissance dans l'Est. C'était la frontière orientale bien mieux protégée contre la constante agression musulmane. C'était aussi une turbulente dynastie jusqu'ici à peine vassale de nom passant à l'état de simple famille de la noblesse féodale de l'empire, pépinière de fonctionnaires provinciaux et de dignitaires palatins.

Lorsque toutes les formalités de la cession eurent été réglées suivant les usages méticuleux et infiniment compliqués de la bureaucratie byzantine, le souverain dépossédé du Vaspouraçan, quittant son antique

(1) Arisdaguès dit « quatre mille quatre cents localités ». Un autre dit « quatre mille ». Ailleurs il n'est question que de quatre cents localités, ce qui semble plus vraisemblable. Yahia parle de quarante forteresses et châteaux, mais il ne mentionne certainement que les places de première importance. Samuel d'Ani ne parle que de huit villes de marque livrées aux Byzantins. Ailleurs il dit dix, y compris Van, la capitale, avec soixante-douze châteaux et mille bourgs.

(2) Ailleurs il est dit « dix-neuf cents ».

résidence royale de Van (1), assembla ses fils : Davith, Adam, Abou Sahl et Constantin, sa famille, ses grands, les princes de son peuple et ses guerriers. A la tête d'un tiers environ de ses sujets qui avaient consenti à le suivre, « se rappelant cette parole divine : « Si l'on « vous chasse d'une ville, « fuyez dans une autre, » il alla par cette immense exode de quarante mille êtres humains (2), emportant avec eux tout ce qu'ils pouvaient de leurs biens, prendre possession de sa nouvelle seigneurie. Nous ne savons rien de cette odyssée de tout un peuple « tout ce qui restait de la nation de Thorgom ». Tchamtchian (3) dit seulement que les émigrés du Vaspouraçan bâtirent ou plutôt rebâtirent dans leur nouvelle patrie du thème de Sébaste les villes d'Akn sur l'Euphrate et d'Arabkir. Akn ou Agn,

COUVERCLE d'un Coffret-Reliquaire byzantin en argent doré en forme du Tombeau de saint Démétrius. — Effigie de saint Démétrius. — Ce reliquaire contenait de la terre imbibée du sang du Saint. — Trésor de la Cathédrale de Hildesheim. — Voy. la vignette de la p. 525.

(1) Suivant d'autres cette résidence aurait été « Osdan, capitale du district de Rheschdounik' ». — Osdan signifie « cité libre d'impôts », la résidence privilégiée d'un souverain ou d'un prince, sa capitale, et ce nom peut être pris dans ce sens général. Voy. Mathieu d'Édesse, *op. cit.*, éd. Dulaurier, note 37 de la p. 392.

(2) D'autres sources donnent le chiffre fabuleux de quatre cent mille âmes. Tchamtchian dit seulement quarante mille. Thomas Ardzrounien (Brosset, *op. cit.*, pp. 246-249) dit à peu près de même : quatorze mille hommes sans compter les femmes et les enfants. Voy. *Conseils et Récits d'un grand seigneur byzantin*, pp. 326 sqq.

(3) *Hist. d'Arménie*, t. II, p. 903.

en turc Akin, était située dans une vallée pierreuse à une faible distance à l'ouest du fleuve. Plus au sud, se trouvait Arabkir, l'Aralracès des Byzantins, l'Arapger actuelle (1), chef-lieu de sandjak dépendant de Siwas.

Ce n'était pas, on le sait, un événement rare à cette époque qu'une de ces transplantations en masse. Certainement, bien que les chroniqueurs n'en disent rien, le gouvernement du basileus combla de son côté par des colonies militaires amenées peut-être de Syrie, plus probablement de Bulgarie, les vides laissés dans le Vaspouraçan par le départ de ces quarante mille émigrés. « Basile, dit Skylitzès, constitua en catépanat cette province nouvelle, » c'est-à-dire qu'il en fit un commandement militaire frontière. Il en donna la garde au patrice Basile Argyros; mais ce fonctionnaire, ayant complètement échoué dans sa mission, fut presque aussitôt remplacé par le protospathaire Nicéphore Comnène. Celui-ci, disent les chroniqueurs byzantins, à peine arrivé dans le pays, usant de persuasion plus que de violence, eut tôt fait d'amener la pacification de toute la contrée. Naturellement cette prise de possession ne s'était pas faite sans quelques résistances partielles.

Nicéphore Comnène, probablement un frère de Manuel Comnène Éroticos (2), le glorieux défenseur de Nicée en 978 (3), fut un brillant et parfait administrateur. Il était encore « catépano » d'Aspracanie sous le règne de Constantin VIII et avait à cette époque largement reculé les limites de la province confiée à ses soins par des conquêtes heureuses sur les dynastes sarrasins du voisinage. Il avait fait prêter à tous ses soldats le serment de vaincre toujours, sinon de périr à ses côtés. Le basileus Constantin, jaloux de ce modèle des lieutenants, le rappela plus tard à Constantinople sous une infâme accusation de haute trahison et lui fit crever les yeux.

L'exode du roi ardzrounien du Vaspouraçan, de sa famille et de ses sujets, se fit en 1021 d'après Tchamtchian, en réalité seulement dans

1 L'Arauraka, l'Aralraka ou Saralraka de Constantin Porphyrogénète. Voy. Saint-Martin, *op. cit.*, I, 189, et Ramsay, *op. cit.*, pp. 275 et 286. Saralraka était une station à cinquante milles à l'ouest de Satala sur la route de Nicopolis.

2 Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, III, p. 120 et Ducange, *Famil. byzant.*, p. 170.

3 Voy. *Epopée*, I, p. 390.

l'année 1022 (1). Sénékhérim emportait avec lui les plus précieuses reliques de son royaume, surtout la sainte Croix du monastère de Varak ou Varag près de Van, résidence de l'archevêque de ce lieu sur une montagne à six milles dans l'est. Cette croix très fameuse par toute l'Arménie avait été plantée jadis en ce lieu au sommet d'un rocher par « un tendre agneau », la sainte vierge Hrhip'hsime, martyrisée sous le règne de Tiridate, sainte très vénérée des Arméniens. La croix, longtemps oubliée, s'était révélée, éclatante de lumière, en l'an 653 ou 654. Sénékhérim, qui avait construit en l'honneur de cet inestimable joyau le couvent de Varak, lui éleva de même un monastère de la Très Sainte Croix dans sa seigneurie nouvelle. De nombreux prêtres et religieux d'Aspracanie suivirent l'exode de leur souverain, entre autres plusieurs frères du couvent de Narek, emportant avec eux à Sébaste le corps de leur glorieux patron saint Grégoire de cette ville. Eux aussi élevèrent dans leur patrie nouvelle un couvent en l'honneur de cette chère dépouille et lui donnèrent le nom de Narek.

Les parents de Sénékhérim, tous les princes du Vaspouraçan, comblés par Basile de biens, de titres et de dignités, accompagnèrent donc leur roi. Le patriarche thaumaturge Bédros vint aussi habiter près de lui à Sébaste. Mais dès 1028, il retournait à Ani. En 1048 il alla à Constantinople. Il termina bien plus tard, seulement vers 1053 ou 1054, son existence agitée, dans un monastère près de Sébaste.

Le grand seigneur byzantin dont M. Wassiliewsky a retrouvé à Moscou le manuscrit si curieux (2), dans un chapitre de ses *Conseils et Récits* (3), dans lequel il est parlé de l'importance du rang des « Romains » et recommandé aussi de ne pas trop élever en dignité les étrangers parce que, du même coup, on abaisse ces mêmes « Romains », fait une allusion intéressante à cette cession du Vaspouraçan par le roi Sénékhérim. « Sénékhérim, ainsi que tu le sais bien, dit-il en s'adressant au basileus Michel VII, voulut donner son pays à Basile le Porphyrogé-

(1) Exactement dans le cours de l'année 470 de l'ère arménienne (16 mars 1021 au 15 mars 1022). C'est par erreur que Skylitzès indique l'année du monde 6524 (1015-1016 de l'ère chrétienne).

(2) Voy. entre autres, *Epopée*, I, pp. 620 sqq.

(3) Chap. CCXLV.

nète pour devenir son serviteur. Le basileus Basile, ayant daigné accepter avec bienveillance cette marque de l'amour que lui portait le roi du Vaspouraçan, lui conféra la dignité de magistros, rien de plus, bien qu'il fût le descendant d'une longue lignée derois et roi lui-même. »

Voici enfin le récit que l'historien national de la famille des Ardzrouni,

VUE PANORAMIQUE.

à laquelle appartenait le dernier roi du Vaspouraçan, fait de la cession de sa patrie au basileus (1) : « En ce temps-là, il y eut un homme, descendant du roi Sénékhérim le Grand dont parle le prophète Isaïe, portant le même nom que son aïeul. L'autorité impériale à Constantinople était aux mains d'un homme pieux nommé Basile, basileus des Grecs... Les débris encore subsistants de la maison de Thorgom eurent recours à lui qui, par un sentiment de céleste charité, s'apitoya sur le sort de leurs enfants. Il les appela chez lui du fond de leurs États, les admit à la cour impériale, et, en échange de leurs villes, leur octroya de grandes cités,

1. *Collection d'Hist. arm.*, I, éd. Brosset, pp. 246-249.

remplaça leurs places fortes par d'imprenables citadelles, des provinces, des villages, des champs et de saints monastères. Cet échange du patrimoine de la maison Ardzrouni fut exécuté en l'an 478 de l'ère d'Arménie, c'est-à-dire dans l'an du Christ 1021, par Sénékhérim qui passa sur le territoire de l'empire grec avec quatorze mille hommes sans

DE TRÉBIZONDE.

compter les femmes et les enfants. Tous devinrent sujets de l'empire ».

Le nouveau domaine confié à Sénékhérim par Basile devint une seigneurie héréditaire, à la mort de l'ex-roi survenue en 1027 (1), six ans après son exode. Son fils Davith, prince énergique et glorieux, lui succéda et après celui-ci ses frères plus jeunes. Leur famille se répandit par la suite par toute la Cappadoce et jusqu'en Cilicie.

Sénékhérim, en mourant, avait ordonné à ses fils, lorsqu'ils iraient l'ensevelir aux tombeaux des rois ses pères dans le saint couvent de la Sainte Croix de Varak, d'y rapporter avec son corps la Croix sainte qu'il

1. 475 de l'ère arménienne (mars 1026 à mars 1027).

avait enlevée de ce monastère lors de leur commune émigration à Sébaste (1). « La réunion du Vaspouraçan à l'empire grec, dit Tchamtchian, inspira de plus en plus aux empereurs le dessein de joindre toute l'Arménie à leurs États. Ils attaquèrent successivement les villes de Pergri, de Manaskerd, de Khelâth, d'Ardjisch et toutes les contrées situées sur les rives du lac Van, contrées possédées par des dynastes musulmans qui devinrent leurs vassaux, et, de cette façon, ils environnèrent de tous les côtés les possessions des rois pagratides et des princes qui leur étaient soumis. Basile II fut le premier qui conçut ce projet ; et, pour le mettre à exécution, il s'attacha plusieurs petits chefs arméniens qui lui fournirent beaucoup de troupes et le servirent utilement dans ses guerres orientales. » Cette phrase un peu vague de l'historien national résume toutefois fort bien cette marche envahissante de la politique byzantine à l'endroit de l'Arménie. Yahia (2) cite encore comme ayant fait en même temps que Sénékhérim cession de sa seigneurie à Basile « Ibn Al-Daïrâni, voisin du roi d'Aspracanie, qui remit également à l'empereur toutes ses forteresses et toutes ses terres ». Celles-ci furent englobées dans le nouveau gouvernement du Vaspouraçan et Ibn Al-Daïrâni accompagna Sénékhérim dans son exode. Le baron V. de Rosen (3) a très heureusement démontré que ce personnage si brièvement mentionné par l'écrivain syrien et qu'un autre historien arabe, Ibn Haukal (4), appelle le roi du Zawazân ou Zarevant (5), de Van et de Vastân, précisément trois des districts du Vaspouraçan (6), n'était autre que le frère même de Sénékhérim, Derenik (7), cité par les sources comme ayant exercé le pouvoir à ses côtés (8).

Maintenant que le Daïk'h et le Vaspouraçan allaient définitivement passer au rang de simples provinces impériales, il ne restait plus, pour que toute la vieille terre d'Arménie appartînt à l'empire jusqu'au pied des

(1) Sur les futures destinées de cette Croix célèbre, voy. Dulaurier : *Recherches sur la Chronologie arménienne*, note de la p. 370.

(2) Rosen, *op. cit.*, pp. 62-63.

(3) *Ibid.*, note 376.

(4) Éd. de Gœje, p. 250.

(5) District situé au nord du lac d'Ourmiah.

(6) Voy. Mokaddasi, *op. cit.*, p. 376, 13 et 377, 15, et aussi Ibn el-Athir, VIII, pp. 173 et 377.

(7) Daïrâni ou Dirâni est la transcription arabe pour Derenik.

(8) *Continuation de l'histoire de Thomas Ardzrouni*. Voy. Brosset, *Collection d'Hist. arm.*, I, 246-248.

monts qui limitent au midi la vallée du Kour, qu'à lui annexer aussi les domaines de la maison royale pagratide. Et précisément la possession future de ces territoires à la mort du roi régnant venait de lui être assurée par un traité formel !

Cependant, à Trébizonde, à travers tous ces incidents, les négociations se continuaient actives entre le basileus et le roi de Géorgie. Comme celui-ci ne se pressait toujours pas d'accepter les conditions que lui offrait l'empereur, Basile, constamment en défiance des intentions vraies de ces souverains orientaux dont la fourberie était une des armes principales, n'en poursuivait pas moins fiévreusement ses préparatifs pour reprendre la campagne dès les premiers beaux jours. On verra que bien lui en prit. Sans doute des renforts nombreux durent lui arriver de Constantinople par la voie de la mer. Nous n'avons pas d'autre indication que celle-ci : Yahia dit que « Basile réunit une flotte dans le port de Trébizonde pour porter la guerre au pays de Géorgie par mer. » Certainement cette voie était bien préférable à celle de terre dans ces contrées dépourvues de routes. Tout ceci finit cependant par impressionner quelque peu cet orgueilleux petit souverain de Géorgie qui avait tant de peine à s'humilier devant son suzerain. C'est encore Yahia qui nous apprend qu'un ambassadeur arriva enfin de sa part chargé d'implorer officiellement sa grâce auprès du basileus. Kéôrki présentait à l'autocrator ses humbles excuses ; il promettait de lui restituer tous les territoires ayant appartenu à son oncle, le grand curopalate, territoires qu'il détenait injustement contre la foi des traités; il offrait de jurer fidélité immuable à l'empire et promettait de livrer en otage son fils le prince héréditaire Bagrat.

Basile, persuadé cette fois de la bonne foi du roi des Aphkhases, heureux d'en finir avec cette guerre lointaine, accepta ces propositions. Un « basilikos » impérial, escorté de nombreux dignitaires et de légistes chargés de rédiger le traité définitif de vassalité, partit, probablement par la voie de mer, pour recueillir avec le serment de fidélité de Kéôrki, ceux du catholicos de Géorgie et des dignitaires ecclésiastiques et civils de la principauté. Tous jurèrent entre les mains de l'envoyé byzantin sur les saintes reliques, avec des serments extraor-

dinaires, de remplir fidèlement les conditions du contrat conclu avec le basileus.

Quand ces formalités eurent été remplies, quand toutes les garanties préalables eurent été soigneusement établies, Basile en personne, à la tête de son armée, partit à son tour de Trébizonde pour aller prendre livraison officielle des forteresses et territoires restitués par l'Aphkhase, ainsi que de la personne du fils du roi. On était au premier printemps de l'an 1022.

Ce séjour prolongé du basileus à Trébizonde, reine des villes de la mer Noire, dut certainement profiter grandement à ce port alors déjà un des plus importants entrepôts du Levant. Nous savons par le fameux chroniqueur arabe du xe siècle, Maçoudi, qu'il se tenait chaque année dans cette antique cité adossée à des montagnes richement boisées, plusieurs foires fréquentées par les Circassiens, par tous les peuples de l'Arménie et du Caucase et aussi par une grande quantité de marchands musulmans, byzantins, arméniens et autres. « Les Russes, les Perses, les Syriens, les Ibères ou Géorgiens y affluaient », dit-il. Un autre géographe arabe, Isstakhri, écrivait de son côté : « Trébizonde est la ville frontière des Grecs; nos marchands y vont tous : toutes les étoffes de fabrication grecque, tous les brocarts qui sont importés sur le territoire musulman passent par Trébizonde. » Ces marchands musulmans venant de la vallée du Tigre, de la Perse ou de la Boukharie, suivaient, pour se rendre à Trébizonde, la route par Garîn ou Arze, l'Erzeroum de nos jours. L'importance commerciale de cette place jusqu'à aujourd'hui tient à ce qu'elle a toujours été un des principaux centres échelonnés sur la grande route menant de l'intérieur de l'Asie à Trébizonde. La prospérité de l'antique Arze n'a jamais eu d'autre cause. Une autre route commerciale très ancienne conduisait de Trébizonde au Phase, au Caucase, aux vallées du Kour et de l'Araxe. Une troisième, par le Taurus, allait à la Méditerranée ; une quatrième allait en Syrie par le Haut Euphrate.

Dans tout l'Orient on célébrait l'activité, la prudence des habitants de Trébizonde, la beauté de leur type. Ils avaient fait de leur cité une des premières de l'Anatolie. Leurs tissus charmants et multicolores, tissus de

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du monastère de Daphni, près d'Athènes. — *La présentation de la Vierge au Temple.* XIe siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

lin, de laine, de soie surtout; leurs vins, leur poisson salé étaient partout recherchés. Mais Trébizonde vivait bien moins de son industrie que de son immense négoce qui amenait dans son port les marchandises d'Occident et d'Orient, les produits de la Péninsule des Balkans comme ceux de Constantinople, les pelleteries des contrées du Nord

LAMPE d'église en verre conservée au Trésor de Saint-Marc à Venise. — X^e ou XIe Siècle. — L'inscription byzantine est une invocation à saint Panteléimôn, au nom du donateur Zacchariàs, archevêque d'Ibérie ou Géorgie

arrivant par Cherson, les épices, les parfums, l'ambre des Indes d'où venaient aussi les fines étoffes de coton, les tapis fameux, les perles et les pierreries de Ceylan et de Golconde, les soieries de Chine, le miel de Mingrélie, les brocarts d'or du Kaire et de Bagdad ! — C'était vraiment une sorte de cité internationale bâtie dans un site ravissant, dans la plus fertile contrée riche en moissons dorées, adossée à des monts étagés en gradins sur lesquels croissaient à l'envi tous les arbres fruitiers qui ont rendu cette contrée à jamais célèbre, des vignes aussi aux grappes phénoménales. D'admirables jardins arrosés par mille ruisseaux d'une eau cristalline, sous ce ciel merveilleusement pur, faisaient à la grande ville une ceinture d'émeraude. Au moment où Basile passa l'hiver en ces beaux lieux, Jean Xiphilin, qui y était

né (1) vers 1010 ou 1013 et qui devait devenir un des plus célèbres parmi les patriarches de Constantinople, était encore un enfant. Souvent il dut voir passer le cortège du vieil empereur dans les rues encombrées de sa riante cité natale.

Comme le basileus venait d'envahir à nouveau la terre de Daïk'h et s'avançait à marches forcées dans la direction du Basian, un des territoires qui avaient été la cause du conflit avec le roi Kéôrki, il reçut la plus fâcheuse nouvelle et la plus inattendue, semble-t-il. Alors que l'ère des grandes séditions militaires semblait à jamais close, depuis les désastres des Bardas Phocas et des Bardas Skléros près de trente-six années auparavant, deux capitaines byzantins, parmi les plus considérables, le patrice Nicéphore Xiphias (2), stratigos du vaste thème des Anatoliques, la grande province centrale de l'Asie Mineure, le même qui, dans la guerre bulgare, s'était tant distingué comme stratigos en Macédoine, et Nicéphore Phocas, propre fils du fameux prétendant Bardas, celui-là même qu'on désignait sous le nom de Nicéphore « au col tors » et que les historiens arméniens nomment, je ne sais pourquoi, Dzer'avis (3), demeuré constamment en disgrâce depuis la mort tragique de son père, et sa propre défaite en Asie en 988, s'étaient soulevés contre le basileus sur les derrières de l'armée impériale ! Faute de documents, nous sommes, hélas ! très mal fixés sur les origines vraies de cette sédition qui vint si inopinément et si profondément troubler les plans de l'empereur. Nous demeurons toutefois assurés que ce durent être toujours encore les mêmes motifs qu'aux temps des Bardas Phocas et des Skléros : avant tout, le mécontentement persistant des hauts chefs militaires qui ne se trouvaient jamais assez payés de leurs services et qui supportaient impatiemment le joug du moins souple des maîtres. « Cependant, dit Mathieu d'Édesse en son langage imagé, beaucoup de hauts personnages, que pour des causes différentes Basile avait dépouillés de leurs dignités, rugissaient comme des lions enfermés dans une cage. Ils conspirèrent et décidèrent de le détrôner. Leurs chefs étaient les deux Nicéphore. » Ceux-ci, mé-

(1) W. Fischer, *Studien zur byzant. Gesch. des elften Jahrhunderts*, p. 4.

(2) Appelé « Xiphen » par les Arméniens. Peut-être était-il le fils du « catépano » du même nom mort à Bari en 1007. Voy. p. 341.

(3) « Tzarwig » ou « Dzrhaviz ».

contents peut-être, c'est du moins la version de Skylitzès (1), de n'avoir pas été choisis par le basileus pour commander l'expédition contre les Aphkhases et d'avoir été laissés en arrière, profitèrent de l'absence du maître et de cette guerre pénible qu'il avait sur les bras pour tenter contre lui ce dangereux soulèvement.

Yahia raconte de son côté que le stratigos des Anatoliques, personnage ambitieux qui ne rêvait à rien moins qu'à se faire proclamer basileus, avait décidé de s'aboucher dans ce but avec l'autre Nicéphore, le fils du grand Bardas Phocas, à cause des sympathies si nombreuses que ce personnage et son clan familial si puissant groupaient encore autour d'eux parmi les populations de l'Asie Mineure centrale, dans cette Cappadoce surtout, pépinière de combattants intrépides, demeurée tout entière si obstinément attachée au culte de la grandeur passée de cette maison. C'étaient tous les vieux et glorieux souvenirs des Nicéphore, des Léon, des Bardas Phocas que l'ambitieux Xiphias rêvait de réveiller dans les thèmes d'Asie par son association avec Nicéphore « au col tors ». Yahia ajoute que les deux chefs s'entendirent à merveille pour profiter de l'absence de l'empereur en vue de leur commune entreprise. Chacun d'eux cachait avec soin au plus profond de son âme son intention bien arrêtée, dès qu'on en aurait fini avec le basileus, de se débarrasser de son complice pour recueillir à lui seul les fruits de cette sédition.

Les conjurés avaient bien choisi leur moment pour mettre leur plan à exécution. C'était celui où Basile, quittant Trébizonde avec son armée, s'enfoncerait à nouveau dans la direction de l'Orient à travers les lointaines et âpres campagnes du pays de Daïk'h. Naturellement ils avaient cherché des alliés parmi ces princes arméniens et géorgiens que le vieil empereur était précisément occupé à mettre à la raison ou à dépouiller de leurs souverainetés héréditaires. Mathieu d'Édesse va jusqu'à dire que les rebelles avaient réussi à attirer dans leur complot le roi Jean Sempad, son frère Aschod III, et Davith, le fils de l'ex-roi d'Aspracanie Sénékhérim, retiré dans son thème de Chaldée. De même par Skylitzès nous savons que dans l'entourage de l'empereur on fut de suite persuadé que les

(1) Cédrénus, II, 477. Rosen, *op. cit.*, notes 141 note 6 de la p. 174 et 378.

conspirateurs s'étaient mis secrètement d'accord pour une action commune avec le roi des Aphkhases constamment traître à nouveau.

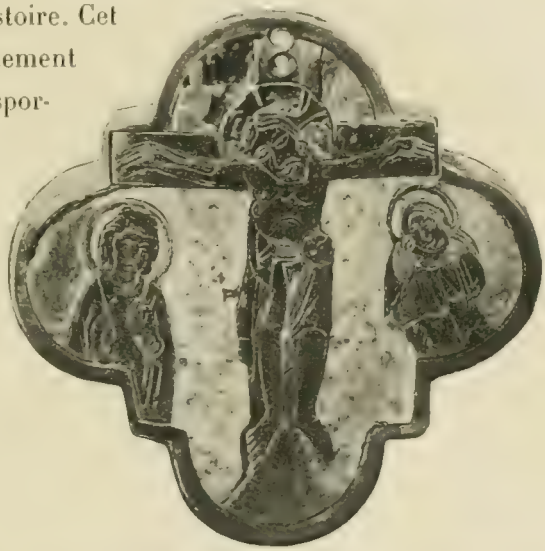
Ces nouvelles étaient fort graves. De tous les points de l'Asie Mineure, de tous les thèmes d'Anatolie, des adhésions de hauts personnages mécontents, appartenant aux partis vaincus, affluaient en foule aux deux chefs conjurés. Une véritable armée se constituait rapidement autour d'eux en Cappadoce (1). Levant les derniers voiles, révélant leurs desseins au grand jour, les deux chefs installèrent leur camp dans une vaste plaine, peut-être bien celle de Césarée, où ils furent encore rejoints par de nombreux partisans. D'abord chacun des deux feignit de renvoyer à l'autre les honneurs impériaux. Enfin, les principaux conjurés s'étant mis d'accord, le sceptre fut définitivement offert à Nicéphore Phocas, qui, à cause de son nom glorieux et des souvenirs encore si récents de sa race, offrait plus de garanties de succès que Xiphias, infiniment moins connu. Le fils de Bardas qui hésitait à s'engager à ce point commença par refuser formellement, mais il avait affaire à des gens décidés. Après de longues résistances, il dut consentir à se laisser proclamer. C'était le second Phocas qui briguait le sceptre depuis la mort du glorieux basileus Nicéphore. Nous ne savons absolument rien sur le lieu et les circonstances du couronnement de ce nouveau prétendant.

PETIT RELIQUAIRE Ladula *byzantin en argent doré. — Dans l'intérieur une effigie de Saint. — X^e-XIe Siècle. — Trésor de la Cathédrale de Halberstadt.*

L'anxiété de Basile fut grande à ces terribles nouvelles. Le vieux basileus se trouvait jeté aux extrémités de l'empire, en plein pays hostile, au milieu de ces populations guerrières mal soumises, placé entre deux

1 Skylitzès désigne tout particulièrement cette province et le district voisin de Podandos ou Rhodandos au pied des monts de Cilicie comme ayant fourni à ce moment le plus de contingents rebelles.

périls : devant lui, le roi des Aphkhases, qui pouvait d'un moment à l'autre reprendre les armes, tenté par cette diversion inattendue; sur ses derrières, la grande sédition militaire dont je viens de parler. Avec sa lucidité accoutumée, il comprit aussitôt la nécessité d'une action très prompte confiée à un chef énergique. Son choix tomba sur le protospathaire et drongaire Théophylacte Dalassénos, le fils de ce Damien Dalassénos que nous avons vu duc d'Antioche à une autre page de cette histoire. Cet homme audacieux et froidement résolu, eut mission de se transporter sur-le-champ, en grand secret, dans le thème des Anatoliques dont le basileus l'avait nommé stratigos en place du rebelle Xiphias. Aussitôt arrivé, il devait, après s'être rendu compte de l'étendue de la révolte, des forces comme des ressources dont elle disposait, s'efforcer d'attirer au plus vite les deux chefs dans quelque habile souricière. Basile donna à son lieutenant pleins pouvoirs pour les moyens à employer et tout l'argent pour lever les troupes nécessaires. Le secret fut parfaitement gardé. Seuls Théophylacte Dalassénos et le basileus, qui tenait à ne pas inquiéter son monde, se trouvaient au courant.



BAISER DE PAIX d'origine byzantine de marbre rouge. — Scène de la Crucifixion en émail bleu. — Au revers le buste du Christ entre les emblèmes des quatre Evangélistes. — Trésor de la Cathédrale de Halberstadt.

Ne voulant pas s'engager plus avant en pays ennemi, tant qu'il aurait derrière lui ce grand péril, Basile résolut d'interrompre son expédition et d'aller, avec ses troupes, attendre les événements dans la place de Mazdat (1). C'était, paraît-il, une forteresse très puissante. Nous en

(1) Ou Maztad.

ignorons le site précis. M. Brosset la place, probablement avec raison, dans le pays de Basian (1). « Le basileus prit ses cantonnements, dit l'historien géorgien, suivant une ancienne coutume des empereurs grecs en pareille occurrence. »

Aussitôt arrivé dans le thème des Anatoliques, Théophylacte Dalassénos, dit Yahia (2), n'eut pas de peine à se convaincre de la gravité du péril. Les deux chefs rebelles étaient rapidement parvenus à grouper autour d'eux un nombre très considérable de partisans, autant de la noblesse provinciale que du menu peuple. Ce n'était pas tout. Malgré toutes les précautions prises pour garder le secret de ces événements, la nouvelle en avait été vite connue un peu partout, jusque dans l'armée impériale et beaucoup parmi les soldats du basileus fatigués par cette longue campagne, surtout parmi ceux originaires des thèmes où la rébellion était le plus acclamée, perdant tout sentiment du devoir, entièrement dévoyés, commençaient à déserter en masse pour courir défendre leurs foyers et leurs familles, craignant la vengeance des rebelles.

Heureusement pour l'empire que cette audacieuse entreprise, sur laquelle nous sommes malheureusement si peu renseignés, et qui semble avoir été, dès le début, très mal dirigée, ne tarda pas à devenir désastreuse pour ceux qui l'avaient si follement inaugurée. Et d'abord, circonstance qui devait très vite amener une première catastrophe, toutes les sympathies de cette foule de rebelles surexcités allaient au seul Nicéphore Phocas. Tous ces révoltés d'Asie ne voulaient connaître pour chef que le fils de Bardas Phocas, le petit-neveu du glorieux basileus Nicéphore. De Nicéphore Xiphias, personne ne se souciait. Celui-ci, dit Yahia, en conçut une violente jalousie contre son trop heureux complice et résolut de s'en défaire. Il n'eut, pour cela, qu'à le convier à une entrevue à laquelle le malheureux, sans défiance, accourut sans escorte, monté sur sa mule. Comme, après s'être entretenus de leurs communes affaires, lui et Xiphias se séparaient pour retourner chacun chez lui, un des serviteurs du traître, sur un signe de lui, d'un coup de bâton, abattit Nicéphore

(1) Un district du Douroupéran s'appelait Martaghi. Saint-Martin, *op. cit.*, II, 363.
(2) Nous n'avons aucun renseignement sur les localités où le chef byzantin séjourna.

Phocas de sa monture. Aussitôt on lui trancha la tête (1). C'était le jour de la grande fête de l'Assomption, le 15 août de l'an 1022. Nous ignorons jusqu'à la localité qui fut le théâtre de ce drame. Telle est, sur ce meurtre, la version des Byzantins comme celle de Yahia et aussi de l'*Histoire de la Géorgie*. Il y a bien quelques nuances dans les détails. Skylitzès raconte seulement que le basileus ayant adressé des lettres aux deux chefs rebelles à l'insu l'un de l'autre, Nicéphore Phocas montra la sienne à Xiphias, qui nia avoir rien reçu puis convia son complice à cette entrevue où il le fit assassiner.

Pour d'autres enfin, pour Mathieu d'Édesse en particulier, le meurtrier de Nicéphore Phocas « au col tors » aurait été, non point Xiphias, mais le prince Davith, le fils aîné de l'ex-roi Sénékhérim d'Aspracanie. Mis par les deux chefs rebelles dans la confidence de leurs projets, probablement mécontent de sa position infime dans ce petit thème de Sébaste, où lui et son père n'étaient plus que les humbles lieutenants du basileus, le jeune imprudent avait ouvertement fait cause commune avec eux. Bientôt cependant, devant la mauvaise tournure qu'avaient prise presque aussitôt les affaires des conspirateurs, il était revenu à la raison. « Semblable à quelqu'un qui se réveille d'un profond sommeil, ou à l'homme fort qui secoue son ivresse », ne voyant pas d'autre moyen de sortir de la fausse situation où il s'était placé, il aurait conçu le premier l'idée d'attirer Nicéphore Phocas dans ce piège, et, sur l'ordre du basileus, avec lequel il s'était secrètement entendu, l'aurait fait massacrer par ses gens au moment où ils se séparaient après une violente altercation dans laquelle le malheureux l'avait conjuré de lui demeurer fidèle. Un autre historien arménien, Sempad le Connétable, va jusqu'à dire que le basileus Basile paya royalement ce service du prince Davith en lui confiant le gouvernement des importants territoires de Césarée, de Tzamandos et de Khodovanik' (2). Aussitôt que la nouvelle du meurtre eut été connue, ce

(1) A partir de ce meurtre, la brillante race des Phocas disparait presque de l'histoire. Il y aura bien encore un Bardas Phocas, petit-fils du prétendant, auquel Constantin VIII fera crever les yeux, mais après celui-là je n'en connais plus d'autre. Le basileus Nicéphore Botaniates, cependant, monté sur le trône en 1078, se réclamait de cette illustre origine.

(2) C'est-à-dire les thèmes de Cappadoce, de Tzamandos et un troisième commandement dont je ne suis pas parvenu à identifier le nom de Khodovanik'. — Arisdaguès de Lasdiverd et d'autres chroniqueurs de sa race disent que le meurtrier fut Senekhérim, irrité des maux

fut parmi les partisans de la victime une fuite générale. « Tous ceux qui n'en tenaient que pour lui, dit Yahia, se dispersèrent jusqu'au dernier, courant chacun chez soi. » De toute cette vaste conspiration, il ne demeura rien.

La tête du rebelle fut sur-le-champ expédiée au basileus. Suivant la version de cet assassinat admise par chaque chroniqueur, les uns disent qu'elle lui fut envoyée par le prince Davith d'Aspracanie, les autres, par Sénékhérim en personne, les autres enfin, et c'est l'opinion de Yahia, par Xiphias qui, désespéré par l'abandon soudain des partisans du mort, prit peur lui aussi et, tout en prenant la fuite, expédia au basileus la tête de sa victime avec un message suppliant. Il affirmait à Basile qu'à l'ouïe de la révolte du fils de Bardas Phocas il n'avait feint de faire cause commune avec lui que pour arriver plus sûrement à le faire périr.

Revenons à l'autocrator et à son armée perdus en ces régions lointaines. Le perfide roi des Aphkhases pleinement d'accord avec les rebelles du thème des Anatoliques, avait simplement attiré le basileus dans un guet-apens ! Il n'avait pas plus tôt appris la révolte et la proclamation de Nicéphore Phocas qu'il avait dénoncé insolemment le traité à peine signé par lui et déclaré à nouveau la guerre au basileus. Tout était, en apparence, à recommencer! Basile, conservant son sang-froid, toujours prudent malgré l'envie qu'il put avoir de châtier de suite ce fourbe roitelet, préféra attendre l'issue des événements dans ses cantonnements de Mazdat où il se sentait inexpugnable contre les attaques de son trop faible adversaire.

Bientôt arrivèrent l'heureuse nouvelle du meurtre de Nicéphore Phocas et de la totale dispersion de ses partisans. « Basile, dit un chroniqueur, ordonna d'exposer la tête de l'usurpateur en haut d'une perche, à la vue du camp, parce que dans son armée se trouvaient en grand nombre des soldats qui, à la vérité, le suivaient des pieds, mais qui, de parole et d'esprit, étaient unis à Dzer'avis. Il agit ainsi dans sa profonde

causés par cette guerre inutile qu'il avait d'abord soutenue. Ces historiens ont probablement confondu le père avec le fils. Ou bien, ce qui est en somme le plus probable, le fils aura agi à l'instigation du père.

sagesse afin que ce spectacle éloignât de ses troupes les pensées vaines et replaçât dans leurs cœurs l'obéissance à l'empereur. » Puis le hideux trophée fut expédié au roi des Aphkhases pour épouvanter l'imprudent et lui démontrer l'étendue de ses illusions. Ainsi se termina piteusement la prise d'armes des deux Nicéphore.

Disons de suite ce qu'il advint du second d'entre eux, Nicéphore

PLAQUE DE MARBRE du Monastère de la Lavra au mont Athos ayant fait partie de la construction primitive vers la fin du Xe Siècle. — Photogr. communiquée par M. G. Millet.

Xiphias, et combien cher il paya sa trahison. Ici encore les versions diffèrent quelque peu, mais seulement dans les détails. Yahia raconte simplement que Théophylacte Dalassénos, à la tête des troupes qu'il avait levées avec l'argent du basileus, rejoignit dans sa fuite le chef rebelle et le fit prisonnier. L'*Histoire de la Géorgie* dit que ce furent ceux des partisans de Nicéphore Phocas qui occupaient encore la citadelle des Dalassiens qui, pour venger la mort de leur chef, se chargèrent de ce soin. Il y a là une confusion évidente. L'*Histoire de la Géorgie* a pris les soldats de Dalassénos pour des défenseurs d'un kastron de ce nom. Les Byzantins

font le même récit. Seulement, selon eux, Théophylacte Dalassénos aurait expédié son prisonnier, non au basileus en campagne, mais directement à Constantinople, à Jean le protonotaire qui, probablement, gouvernait en l'absence de l'empereur.

Quoi qu'il en soit, Xiphias fut conduit, enchaîné, devant le basileus. Celui-ci (1), tenant compte des services jadis rendus par l'infortuné alors qu'il combattait à ses côtés dans la guerre de Bulgarie, « aussi parce que, sous l'action de la bile noire, le malheureux était sujet à des crises de mélancolie (2) », lui fit grâce de la vie. Il le condamna à l'exil dans la petite île d'Antigoni, la plus éloignée du groupe des Iles des Princes (3), ce rocher perdu de la mer de Marmara où tant d'autres déportés de haut rang avaient déjà cruellement expié leurs crimes. Les Byzantins disent que Xiphias fut tondu de force, c'est-à-dire fait moine et enfermé dans le monastère construit sur cet aride îlot. Ses biens furent confisqués. L'histoire ne parle plus de lui dans la suite.

Si Basile témoigna de quelque indulgence pour son ancien compagnon d'armes, il ne se vengea que plus terriblement sur les autres rebelles. Beaucoup des partisans de Xiphias, considérés comme plus coupables que lui, furent décapités ou privés de la vue. L'*Histoire de la Géorgie* (4) cite parmi ceux-ci un haut personnage du pays de Daïk'h, Phériz, Ph'erz ou Pherz, peut-être bien le fils (5) de ce Djodjic (6) dont le nom est revenu à plusieurs reprises dans le cours de ce récit et qui était en l'année 1016 préfet impérial à Dorystolon sur le Danube. L'*Histoire de la Géorgie*, cette *Chronique* nationale du pays d'Ibérie, fait de ce Pherz un martyr de la cause de la patrie. Sa femme, sœur du pieux moine Basile, emmenée à Constantinople, demeura douze ans captive

(1) Yahia est seul à nous donner ces détails.

(2) Cela signifie évidemment que les facultés de Nicéphore Xiphias étaient quelque peu atteintes et qu'on ne le jugeait pas entièrement responsable de ses actes.

(3) Yahia dit seulement que Xiphias fut exilé « en province ». D'après le récit du chroniqueur syrien il semble bien que Basile n'ait statué sur le sort de son lieutenant rebelle qu'après son retour à Constantinople. En ce point il existe malheureusement une lacune dans le texte que nous possédons de la *Chronique* de Yahia. Non seulement la fin des renseignements sur Xiphias manque, mais aussi le commencement du récit des affaires de Syrie à cette époque.

(4) Éd. Brosset, t. I, p. 307.

(5) C'est du moins l'opinion de M. Brosset.

(6) Ou Dchodschig.

dans cette ville avant de revoir sa terre natale. Ce Pherz avait du reste bien mérité son sort. Au dire de Skylitzès, qui le nomme Pharsos, il aurait été le premier de tous à adhérer à la rébellion des deux Nicéphore et aurait tué de sa main quatre « curateurs » des archontes du voisinage qui refusaient de se déclarer pour eux. Il aurait également tranché de sa main la tête d'un chambellan eunuque du basileus. Je pense que ces « curateurs d'archontes » étaient des régisseurs de biens des grandes familles nobles du thème de Cappadoce. « Basile, dit encore l'*Histoire de la Géorgie*, expédia de ses cantonnements du Basian pour prendre ce rebelle un détachement de cavaliers païens. » — probablement des mercenaires sarrasins. — Il paraît, du reste, que ce mystérieux personnage, dont la révolte persista quelque temps après celle de Nicéphore Phocas, devait être fort important, car le basileus ne voulut pas marcher contre le roi de Géorgie avant d'en avoir fini avec lui. Traversant toute la vaste plaine du Basian, il alla seulement camper aux limites de cette province dans la localité de Salk'ora (1) où il fit creuser un fossé profond autour de son camp pour se mieux retrancher. Il demeura en cet endroit un mois et plus.

Les soldats envoyés à la recherche de Pherz ayant réussi à se saisir de lui ainsi que d'Andronic, son gendre et son complice, les menèrent à la forteresse de Khogh'do'-Ar'idj (2), sur les confins du district de Garìn (3). Parvenus au village qui fait face à ce château, ils mirent pied à terre, et, conduisant leurs prisonniers au pied de ces hautes murailles, ils leur tranchèrent la tête, conformément aux ordres qu'ils avaient reçus de l'empereur. « Pherz et Andronic, poursuit l'*Histoire de la Géorgie*, en se révoltant contre le basileus, avaient conclu avec le roi Kéôrki (4) un traité par lequel ils s'engageaient à lui remettre, pour sa part de victoire, tout le territoire qui s'étendait jusqu'à ce point de la frontière du Basian et qui avait fait jadis partie du domaine du grand curopalate Davith, non point à titre de patrimoine héréditaire, mais bien de don gracieux que ce dernier avait reçu de Basile, en récompense de sa fidélité et parce qu'il

(1) Ou Salakora.
(2) Ou Kheghtoiarhidj.
(3) Erzeroum.
(4) Que ce récit nomme simplement « l'Aphkhase ».

avait promis de lui léguer sa souveraineté à sa mort. Les deux rebelles, sans s'inquiéter de ces conventions, distribuaient libéralement des terres qui ne leur appartenaient pas. Ce fut pour ce motif que Basile leur fit trancher la tête. Il choisit ce lieu pour leur supplice parce qu'ils avaient promis à l'Aphkhase de lui céder tout le territoire de Géorgie jusqu'à cette limite. »

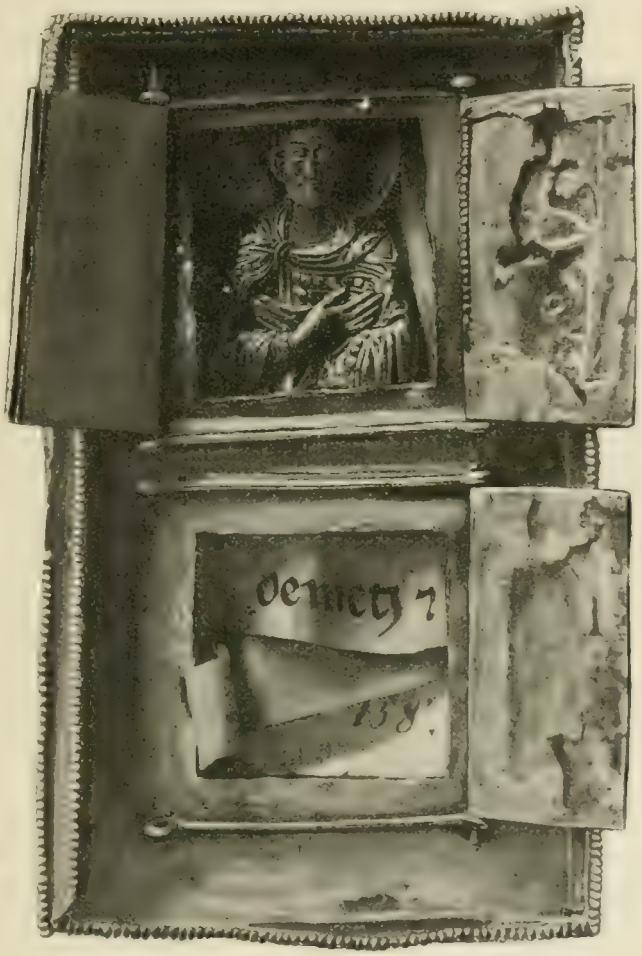
PLAQUE de sceptre d'ivoire byzantin du XIe siècle environ, conservée au Trésor du monastère de Vatopédi au mont Athos. — Scènes de la vie de la Vierge et du Christ. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

Les autres complices de Nicéphore Xiphias qui furent exécutés ou mutilés étaient des sujets grecs. Tous ceux qui ne subirent point le supplice furent jetés en prison. Leurs biens furent confisqués. Un cubiculaire impérial, convaincu d'avoir tenté d'empoisonner le basileus à l'instigation du traître, fut jeté en pâture aux lions des jardins impériaux à Constantinople.

Le docteur A. Mordtmann de Constantinople, possesseur d'une magnifique collection de sceaux byzantins, a publié celui d'un Théophylacte Dalassénos qui pourrait bien être le même personnage que le drongaire de ce nom envoyé par Basile dans le thème des Anatoliques pour réprimer la révolte des deux Nicéphore. Sur ce précieux petit monument, Théophylacte porte bien encore comme dans le récit des Byzantins le titre de protospathaire, mais celui de drongaire est remplacé par celui de stratigos. C'est donc là le sceau de Théophylacte alors

qu'ayant commencé la pacification du pays il avait déjà succédé à Nicéphore Xiphias en qualité de stratigos du grand thème des Anatoliques (1).

Grâce à son admirable vigilance, à sa prudence constante, le basileus Basile avait évité de tomber dans le guet-apens que lui avait tendu le roi de Géorgie. Par les récits des auteurs, de Yahia surtout, quelque brefs et déplorablement incomplets qu'ils soient, on peut facilement se rendre compte à quel point la situation avait été un moment périlleuse, presque tragique, pour l'armée impériale et son chef, combien aussi le roi Keôrki avait cru tenir en sa main le basileus pris entre son armée et celle des rebelles d'Anatolie, ses complices secrets. Cette trahison de l'Aphkhase, son entente avec les rebelles, peuvent être considérées comme des faits absolument certains. Du reste, Skylitzès lui-même en affirme nettement la réalité. Toutes les ambassades envoyées par Keôrki à Trébizonde, toutes les



INTERIEUR DU RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent doré en forme du Tombeau de saint Demetrius du Trésor de la Cathédrale de Halberstadt. Le couvercle de ce petit monument est figuré sur la p. 508. — Buste de saint Demetrius en argent repoussé.

(1) J'ai vainement prié le Dr A. Mordtmann de vouloir bien m'envoyer un calque de ce sceau précieux dont je désirais reproduire l'image dans ce livre.

propositions de soumission, tous les saints serments prêtés sur les reliques vénérées n'avaient été que pour mieux endormir la vigilance de Basile, pour donner à la révolte du thème des Anatoliques le temps d'éclater durant que l'armée impériale hivernait dans la capitale du Pont. Yahia dit formellement la même chose. Il ajoute ce détail que l'âme de ces machinations, pour entraîner le basileus au fond de l'Aphkhasie avec cette formidable rébellion sur ses derrières, avait été le premier ministre même du roi Kéôrki, personnage qu'il appelle « vizir » en son langage oriental et qu'il nomme d'un nom étrange, difficile à retrouver sous la forme arabe dont le chroniqueur syrien l'a affublé (1).

La sagacité du vieux basileus vite revenu à sa prudence habituelle après ce premier mouvement de confiance qui l'avait entraîné jusque dans le Basian, la valeur de ses troupes qu'il avait eu, dit Yahia, la précaution de choisir parmi les meilleures et parmi lesquelles figurait certainement le contingent russe, le sauvèrent de ce grand péril aux extrémités de son empire où il se trouvait comme perdu. Quant à l'Aphkhase, qui croyait bien cette fois tenir le basileus et son armée en sa main, sa désillusion fut aussi complète que terrible.

Avant de tirer une vengeance éclatante de ce perfide adversaire, le basileus avait voulu tenter une dernière fois de la conciliation. Encore de son camp de Salk'ora il fit sommer à nouveau Kéôrki de lui restituer la totalité des places fortes et des territoires de l'héritage du curopalate qu'il détenait injustement (2). A ce prix il consentait encore à lui promettre le pardon. Les messagers qu'il lui expédia étaient porteurs d'une lettre rédigée en termes conciliants : « Abandonne, lui disait-il, tous ces territoires qui ne font en rien partie de ton patrimoine, demeure paisiblement dans ta terre et ne songe point à t'opposer à ma marche vers la Perse. » Comme Kéôrki persistait à refuser toute concession, s'obstinant dans son attitude orgueilleuse, il lui dépêcha encore ce même

(1) R-ki-d-s. — C'est bien probablement, dit le baron V. de Rosen, le même personnage que le Liparit de Skylitzès et de Cédrénus.

(2) Arisdaguès de Lasdiverd dit « trois forteresses ». Il s'agit certainement ici des trois places les plus importantes jadis cédées par le grand curopalate à Basile et retenues contre toute justice par le roi Kéôrki.

évêque Zaccarie de Vagh'arschargnerd dont il a été question plus haut (1). Cette fois les choses marchèrent mieux, en apparence du moins, et le saint prélat réussit, semblait-il, à persuader Kéôrki. Le jeune roi écrivit à l'empereur pour lui annoncer qu'il consentait à sa demande. L'évêque ambassadeur s'en revint plein de joie avec la lettre royale, mais au bout d'un jour de marche à peine, continue Arisdaguès de Lasdiverd auquel j'emprunte ces détails, il fut rejoint subitement à la halte par des coureurs réclamant la lettre que l'Aphkhase insensé se repentait déjà d'avoir écrite. Il dut la leur remettre, puis s'en alla rejoindre l'empereur auquel il raconta son aventure. Comme Basile s'informait auprès de lui de l'état de l'armée de Kéôrki et de ses préparatifs pour la lutte, il lui fit cette réponse courageuse : « Le roi d'Aphkhasie possède des troupes nombreuses comme pas un autre souverain, des soldats robustes, valeureux et prêts à se battre. » A ces mots, l'empereur, ému de colère, cria au pauvre prélat : « Tu viens de la part des rebelles pour m'intimider. » Il commanda alors qu'on l'expédiât à Constantinople, lui criant en guise d'adieu : « Va donc te reposer là-bas jusqu'à ce que j'aie été mis en fuite par tes amis et forcé d'aller te rejoindre. » En même temps il donnait l'ordre secret à ceux qui devaient le conduire de lui couper la langue. Le pauvre mutilé ne revit jamais sa cité épiscopale. Jusqu'à sa mort il demeura en exil.

Le basileus était véritablement exaspéré. Quittant enfin son campement de Salk'ora, il s'avança avec son armée jusqu'à la localité de Schègh'ph'â (2). A cette nouvelle, dit Arisdaguès de Lasdiverd, l'Aphkhase, sans laisser à Basile le temps de faire dresser son camp et de s'y retrancher, imagina encore un stratagème. Il envoya en députation au basileus un autre de ses principaux évêques, et suivit de près celui-ci à la tête de toutes ses troupes. Il comptait ainsi surprendre les Grecs et jeter à l'improviste l'épouvante parmi eux.

« Les cavaliers géorgiens, dit le chroniqueur national, partirent au galop de leurs chevaux, marchant en désordre à la file, chacun devançant

(1) Voy. p. 480.

(2) Ou Ahghpha. — Non loin d'Erzeroum, dit je ne sais pourquoi M. Wassiliewsky. Voy. *La Droujina varingo-russe*, etc., p. 135.

son compagnon, non pas à la manière de soldats qui vont au combat, mais bien à la maraude, comme jadis, au temps de Joram, les Moabites se jetèrent sur les enfants d'Israël et furent impitoyablement massacrés par l'épée. Le sort de ces insensés fut affreux. Accourus témérairement sur leurs chevaux, le poids de leur armure de fer, la vitesse et la longueur de la course ayant épuisé leurs forces, ils tombèrent au milieu des Romains, tout frais en ce moment, qui en exterminèrent un nombre incalculable. Les autres coururent se renfermer avec le roi dans leurs forteresses, poursuivis par les Grecs qui les massacrèrent jusqu'au coucher du soleil. L'empereur ordonna de réunir dans le même lieu les têtes des ennemis morts et de distribuer un tahégan (1) par tête à chacun des soldats qui en apporterait. Ceux-ci, fouillant de tous côtés, apportèrent les têtes devant l'empereur et les amassèrent en piles, puis, par son ordre, ils en élevèrent des monceaux de distance en distance le long de la route, pour frapper d'étonnement et d'épouvante ceux qui les verraient. »

Suivant un autre récit (2), les choses se seraient passées un peu différemment. A la nouvelle de la marche en avant du basileus, l'Aphkhase aurait dépêché, non plus un de ses évêques, mais un de ses « éristhaws » nommé Zwiad, à la tête d'un corps considérable, le chargeant d'occuper quelque temps le basileus, tout en négociant la paix. « Zwiad donc s'installa de ce côté-ci du Basian, c'est-à-dire dans la portion orientale de cette contrée, comme pour y hiverner, car la saison était déjà avancée. Quant au roi, il le suivit avec une armée non moins nombreuse, et Zwiad s'avança avec la sienne. Son plan était tel : « Si l'empereur veut la paix, qu'elle se fasse ; s'il veut combattre, faisons nos préparatifs en conséquence. » Mais ceux qui ne voulaient pas d'accommodement disposaient tout pour la guerre, et ces « aznaours », doublement perfides, ne permettaient pas au roi de faire la paix, car ils n'en voulaient pas. Ils marchèrent contre Basile rangé en bataille et conseillèrent au roi de s'en rapporter aux armes, l'animant contre l'empereur qui les attendait leur supposant des intentions pacifiques.

(1) Pièce de monnaie arménienne.
(2) *Histoire de la Géorgie*, éd. Brosset, p. 308.

« Cependant les gens de Kéôrki ayant entamé le combat et mis en fuite une portion de l'armée grecque, l'empereur fait attacher à la pointe d'une pertuisane la lettre que lui avait écrite le roi Kéôrki au sujet des conditions de paix, la fait élever en haut, et la présentant à Dieu dit : « Vois, « Seigneur, la lettre de ces gens et ce qu'ils font à cette heure. » Puis,

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Eglise du Couvent de Saint-Luc en Phocide. — Le Christ Pantocrator. — XIme Siècle. — (Photogr. communiquée par G. Millet.)

entrant en fureur, il fit apporter le bois de la Croix vivifiante enveloppé dans un sachet de fine étoffe et le jeta à terre en disant : « Si tu me « livres aux mains de mes ennemis, je ne t'adorerai plus et ne te rendrai « plus jamais mes hommages. » Une longue mêlée s'ensuivit. Les Géorgiens, engagés les premiers, furent mis en fuite presque immédiatement. Les bataillons russes de l'empereur ayant chargé, les exterminèrent presque tous. Ni le roi, ni le gros de son armée n'étaient encore arrivés. Ceux-là périrent encore en ce jour qui s'étaient opposés à la conclusion de la paix. Beaucoup fuirent, un grand nombre furent tués, d'autres faits prisonniers. Les Grecs firent un immense butin et s'emparèrent de tout le trésor royal

de Géorgie, du camp, des approvisionnements, des bagages, des chevaux de selle et de somme, de tous les troupeaux qui suivaient l'armée. Le désastre des Géorgiens fut complet. »

Cette grande bataille qui mettait fin à la guerre d'Aphkhasie eut lieu le 11 septembre de l'an 1022 (1). Le généralissime géorgien Liparit, fils de Rhat, qui avait été l'âme de cette résistance déloyale, demeura parmi les morts avec la fleur de la noblesse géorgienne (2). Son oncle l'«éristhaw» Zwiad, frère de son père, fut fait prisonnier et ce fut même pour le racheter que Kéôrki consentit ensuite à donner son fils en otage. Il y a probablement pour ce dernier personnage confusion avec la précédente bataille du lac Balagatsis.

C'en était fait de la résistance. Kéôrki s'enfuit de toute la vitesse de son cheval « vers les monts intérieurs d'Ibérie », serré de près par les troupes du basileus qui le poursuivaient. Réduit au désespoir, il envoya humblement supplier Basile de le laisser s'en aller en paix. Touché de compassion, le basileus lui écrivit ces belles paroles : « Ne pense pas que parce que je t'ai vaincu j'exige aujourd'hui de toi plus qu'auparavant ; rends-moi les terres que le curopalate m'a données en héritage et livre-moi ton fils en otage; alors il y aura paix entre toi et moi. » Kéôrki enfin dompté consentit à tout. Les pourparlers pour la paix durèrent peu tant le basileus se montra accommodant. « Il redoutait en effet beaucoup, dit l'*Histoire de la Géorgie*, quelque nouvelle insurrection dans ses États (3). »

Par la convention qui fut conclue entre les deux princes, Kéôrki abandonnait la totalité des forteresses et territoires ayant fait partie de

(1) C'est Skylitzès (voy. Cédrénus, II, 478), qui donne cette date du 11 septembre, mais on se rappelle qu'il est pour ce chroniqueur question de l'an 1015-1016.

(2) Cédrénus, II, 478. *Histoire de la Géorgie*, t. I, note 3 de la page 309. Yahia dit qu'il s'enfuit avec le roi Kéôrki. Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 65.

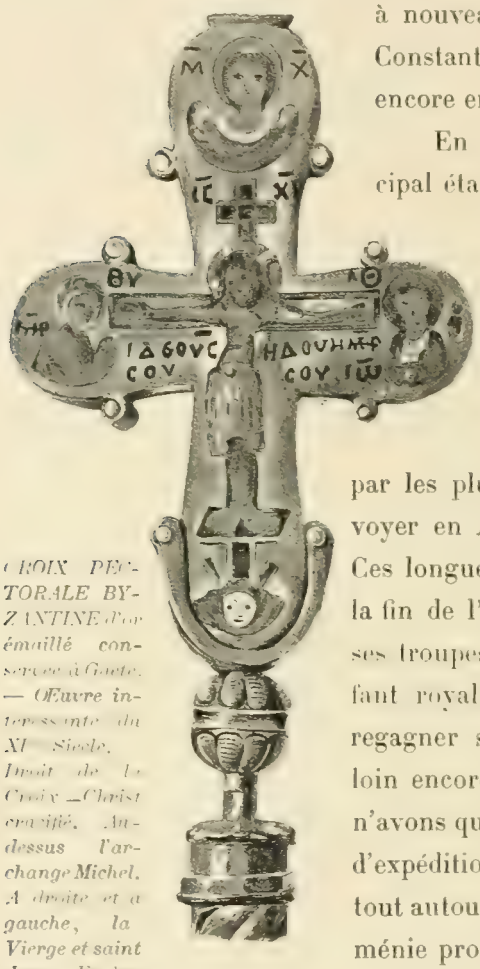
(3) Açogh'ig, liv. III, chap. XLIV, raconte ces événements à sa manière. Suivant lui, l'empereur ayant passé l'hiver dans le Basian, et Kéôrki dans la vallée de Mamrovan, ce fut encore le préfet du Kaniklion que Basile chargea à la fin de la mauvaise saison de la reprise des opérations. « Alors le magistros du Kaniklion ayant parlé de paix avec Kéôrki et lui ayant dit que le basileus ferait tout ce qu'il demanderait, Kéôrki et le magistros (et non le basileus ainsi que le dit M. Brosset par erreur) allèrent l'un au-devant de l'autre sur la montagne boisée de Medzob (Metzobatz, Metzabatz, Metzbatz (voy. Açogh'ig, éd. Émin, p. 202, note 4), au village de Sourb Astovadzadzin (ou Astouat-Zatzine, c'est-à-dire la *Sainte-Vierge*, ainsi nommé d'une église de ce nom). Là ils se rencontrèrent, traitèrent de la paix et partirent chacun chez lui. » Dans ce récit de la conclusion de la paix, il n'est pas fait mention du basileus.

l'héritage du grand curopalate Davith, « tant dans le Daïk'h que dans le Basian, à Artahan et à Khote, tant dans le Diawaketsche que dans le Kawketh ». Ses « aznaours » avaient déjà livré tous ces points aux troupes byzantines. Cédant à toutes les volontés du basileus, il en abandonna encore d'autres au nombre de quatorze, paraît-il. « Toutefois, dit le chroniqueur, le basileus laissa à titre gracieux à l'infortuné souverain quelques églises, villages et hameaux dans ces lointaines contrées de la Géorgie qui faisaient après tant d'années retour définitif à l'empire. »

Il est bien difficile, à travers les indications des chroniqueurs si vagues et si confuses, de se faire une idée quelque peu précise de l'étendue des territoires restitués à l'empire par ce traité avec le roi vaincu d'Aphkhasie. La principale difficulté vient de ce qu'aucune source ne nous a jamais dit exactement de quelles villes et de quels territoires se composait cette portion du patrimoine du grand curopalate qui avait été indûment retenue par le roi Kéôrki. Constamment les auteurs se sont contentés des indications les plus vagues, les plus incomplètes. De même nous ne savons pas exactement quelles portions de sa souveraineté particulière Kéôrki se vit contraint de céder au basileus. Toujours est-il que les frontières byzantines furent reportées jusqu'à la vallée du Kour, peut-être jusqu'au delà de Tiflis. A supposer même que la grande vallée du Caucase ne fît pas intégralement partie de l'empire, elle appartenait à un prince désormais retenu par les liens de la plus étroite vassalité. Dans ces hautes régions de l'extrême orient de la monarchie, véritable dédale de monts et de vallées, les terres du basileus qui venait encore de s'annexer le Vaspouraçan environnaient maintenant de toutes parts le patrimoine particulier de la maison royale Pagratide. Pour que celui-ci vînt à retomber, lui aussi, sous le sceptre des basileis, il ne s'en fallait plus maintenant que de la fin d'un règne.

« L'empereur, poursuit Arisdaguès de Lasdiverd, établit dans les districts que lui avait cédés l'Aphkhase des commandants qui en firent le recensement et les partagèrent maison par maison, village par village, champ par champ, exactement sur l'ancien pied, comme par le passé. » Les kastra de la frontière du Daïk'h comme ceux du Vaspouraçan furent mis en état de défense contre toute attaque nouvelle des Turks Seldjou-

kides. Les machines de guerre construites par ordre de l'empereur pour la protection de ces places étaient d'une force et d'une solidité telles que lorsque ces terribles cavaliers envahirent à nouveau ces contrées sous le règne de Constantin Monomaque, ils les trouvèrent encore en place, en état de servir.



CROIX PECTORALE BYZANTINE d'or émaillé conservée à Gaëte. — Œuvre intéressante du XIe Siècle. Droit de la Croix — Christ crucifié. Au-dessus l'archange Michel. A droite et à gauche, la Vierge et saint Jean. En bas le crâne d'Adam sous le Golgotha. — Le pied de la Croix est de travail italien très postérieur.

En recevant les otages dont le principal était le fils même du roi Kéôrki, le petit prince Pakarat, alors âgé de trois ans, le futur Pakarat IV, celui-là même que les Byzantins nomment Pankratios et qui fut à cette occasion créé magistros, Basile s'engagea par les plus solennels serments à les renvoyer en Aphkhasie au bout de trois ans. Ces longues négociations avaient pris toute la fin de l'année. Le glorieux basileus, avec ses troupes fidèles, emmenant avec lui l'enfant royal (1), au lieu de pouvoir de suite regagner sa capitale, dut s'enfoncer plus loin encore dans la direction de l'est. Nous n'avons que bien peu de détails sur cette fin d'expédition. Décrivant un immense circuit tout autour des frontières du royaume d'Arménie proprement dit, le vieil empereur vint camper avec sa cavalerie dans les vastes plaines de Her sur la rive nord-ouest du grand lac d'Ourmiah, sur la limite extrême des terres chrétiennes en ces parages. Toute hypothèse sur la route parcourue par l'armée byzantine depuis le pays de Basian jusqu'ici serait vaine. Nous ne possédons pas la moindre

1 Le jeune prince fut loyalement renvoyé dans son pays après les trois ans écoulés (Yahia parle de deux années seulement). Son père, l'inquiet et remuant Kéôrki, vécut long-

indication. Nous savons seulement que l'empereur campa aux portes d'une ville dont Arisdaguès de Lasdiverd ne nous a pas dit le nom, sur la rive du lac d'Ourmiah, au nord de la ville d'Ourmi, ville faisant partie de ce qu'alors encore on appelait la Persarménie. Il y avait certainement là quelque résistance locale importante à vaincre, celle de quelque dynaste sarrasin, plus probablement turk. Le chroniqueur s'exprime en ces termes : « Là Basile prescrivit à ses soldats d'abattre les arbres qui entouraient la ville, mais le gouverneur, c'est-à-dire l'émir de Her, le pria d'accepter un tribut et sa soumission. »

CROIX PECTORALE BYZANTINE d'or émaillé conservée à Gaëte. — Œuvre intéressante du XIe Siècle. — Revers de la Croix. — La Vierge entre les effigies des saints Jean-Baptiste, Théodore, Georges et Demetrius. — Légende au nom du donateur Basile. — Le pied de la Croix est de travail italien très postérieur.

Pendant que le basileus et ses troupes fidèles parcouraient ces contrées si lointaines et que, par tout le pays, les Perses, c'est-à-dire les Sarrasins, consternés et tremblants, s'enfuyaient devant lui, « tout à coup, poursuit le chroniqueur, le ciel se voila de nuages épais et des torrents d'eau fondirent sur les campagnes. Sous l'influence d'un vent du Nord perçant, des ouragans du Nord couvrirent la terre de glace. On était au cœur de l'hiver de l'an 1022. La neige ne cessait de tomber. Bientôt les chevaux, les mulets, paralysés par le froid, furent dans l'impossibilité de marcher. Par cette température si basse, les pieds, les mains des fantassins gelaient, les extrémités se détachaient. Les cordes des tentes et les piquets,

temps encore. Dans l'église ruinée de Khoni, près de Kouthais, on lit encore un fragment d'inscription qui parle d'une image de saint Georges fabriquée aux frais des « aznaours » khartles,

fixés à terre par la violence de la gelée, demeuraient rigides. Ces froids excessifs accablèrent les impériaux non pas seulement sur le sommet des montagnes, mais bien dans les plaines les plus basses et les lieux les plus chauds, en face de leurs ennemis ; « juste châtiment de leur cruauté à l'endroit des chrétiens, » s'écrie le chroniqueur national. Dans ces circonstances, ceux qui, plus vigoureux, avaient résisté au fléau, montèrent à cheval, et fuyant devant le froid comme devant les ennemis, insoucieux de leurs biens, passèrent avec l'empereur sur le territoire des Ardzrouni, c'est-à-dire dans le Vaspouraçan tout voisin. Les habitants de Her, apprenant cette retraite, s'élançant à l'improviste hors de leurs murs, se précipitèrent ivres de joie sur les traces des Grecs et leur enlevèrent un butin considérable en chevaux, mulets, tentes et autres objets d'équipement que ceux-ci ne purent défendre, tant ils étaient incommodés par le froid. Ainsi outragé par les pillards, l'empereur comprit clairement que le Seigneur avait livré les Géorgiens en ses mains, selon qu'il est écrit au livre des Rois que « ce n'est point par sa propre force que le vainqueur remporte la victoire, c'est le Seigneur qui ôte à l'ennemi sa force. » L'empereur étant donc parti avec le reste de son armée, arriva après de nombreuses haltes dans Constantinople, sa capitale. Au bout de trois ans il renvoya, comblé de présents, le fils de l'Aphkhase : « Seule la mort de Basile, s'écrie l'historien Tchamtchian, survenue moins de trois années après cette expédition, permit à l'Arménie de respirer quelque peu sans rien appréhender de la part des Byzantins. »

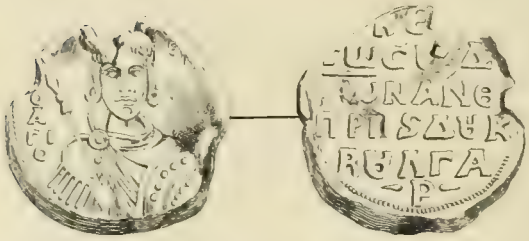
En dehors de ces incidents racontés par un seul chroniqueur, et qui nous montrent l'armée impériale en retraite se défendant mal au milieu des neiges contre les agressions de ces peuplades farouches et pillardes, nous ne savons rien absolument sur les circonstances qui accompagnèrent le retour du basileus victorieux et de ses troupes, depuis les plateaux lointains du Vaspouraçan jusqu'à Constantinople, dans les premiers mois de l'an 1023 (1).

c'est-à-dire des nobles géorgiens, « pour prier pour le roi invincible Kéôrki, pour ses fils et pour la rémission de ses péchés ». Voy. Brosset, *Rapports sur un voyage archéol. dans la Géorgie*, etc., *Septième Rapport*, p. 7.

1 En l'an 414 de l'Hégire, dit Yahia (26 mars 1023-15 mars 1024).

REMPART BYZANTIN DE CONSTANTINOPLE. — Grande muraille. — Vue de la Porte de Selymbria reconstruite par les basileis Basile II et Constantin. — (Photographie communiquée par M. A. Sortin Dorigny.) — L'inscription placée vers le sommet de la première tour à la gauche du spectateur est reproduite en fac-simile à la page 603. Voy. à la page 593 une autre vue de cette même Porte.

Ce dut être encore là un beau triomphe pour le vieil autocrator, le dernier de sa longue et belliqueuse carrière. Constantinople, maintenant réhabituée à toutes les joies des grands succès militaires, vit serpenter une fois encore à travers ses rues parées de verdure la prodigieuse et lente théorie des dépouilles opimes. Les princes et les hauts personnages des rives de la Mer Noire, comme de celles du grand lac Van, de la vallée du Kour comme de celle de l'Euphrate, tous ces otages, tous ces captifs faisaient cortège au vieillard couronné !



SCEAU OU BULLE DE PLOMB DE CONSTANTIN DIOGÈNE « ANTHYPATHOS (PROCONSUL), PATRICE ET DUC DE BULGARIE » SOUS BASILE II. — (MA COLLECTION.)

GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE. — A la droite du spectateur, la Tour de Marbre (voy. page 393). A sa gauche la Tour de Basile et Constantin, ainsi nommée parce qu'elle porte une inscription indiquant qu'elle a été reconstruite par ces deux basileis. Voy. plus loin le fac-similé de cette précieuse inscription. — Photogr. communiquée par M. A. Sorlin-Dorigny.

CHAPITRE X

Henri II de Bavière, successeur d'Othon III sur le trône impérial d'Occident, vient en Italie en 1004. — Les papes Jean XVII, Jean XVIII, Serge IV et Benoit VIII. — Jean Crescentius. — Seconde descente de Henri II en Italie dans l'hiver de 1013 à 1014. — Événements divers dans les thèmes byzantins d'Italie. — Révolte de Méles et Datto, les patriotes longobards. D'abord vainqueur, Méles, battu en 1010, se réfugie à Capoue. — Benoit VIII appelle les Normands à son secours. Premières relations des Normands avec l'Italie méridionale. Premiers pèlerinages. Rencontre des pèlerins normands avec Méles fugitif. Les quarante chevaliers normands à Salerne. Ils battent les Sarrasins. Les Normands passent en nombre les Alpes et de Rome envahissent les thèmes byzantins sous la conduite de Méles au printemps de l'an 1017. — Leurs premiers succès contre des « catepano » incapables. Le nouveau « catepano » Bojoannes les met en déroute à Cannes en octobre 1018. Méles, forcé de se réfugier en Allemagne, meurt à Bamberg le 23 avril 1020. — Bojoannes restaure l'autorité des basileis en Italie. Il bâtit Troie, et en confie la défense à des Normands. Il s'empare de Datto et le fait mettre à mort. — L'empereur d'Allemagne redescend pour la troisième fois en Italie. Au commencement de l'an 1022 il envahit les thèmes byzantins après avoir divisé son armée en trois corps. — Succès de ses lieutenants sur les princes longobards. Lui va attaquer Troie. Siège fameux de cette ville. Résultat indécis. Henri, chassé par la chaleur et les maladies, repasse les monts. Sa mort en 1024, suit de peu celle du pape Benoit. Restauration de l'influence byzantine sous l'énergique gouvernement de Bojoannes. — Basile II meurt dans les derniers jours de l'an 1025 au moment où il se dispose à passer en Italie pour attaquer les Arabes de Sicile à la tête de toutes ses forces.

DENIER D'ARGENT d'Othon III frappé à Pavie.

Henri de Bavière, qui avait succédé sous le nom de Henri II à Othon III sur le trône impérial d'Occident, avait eu des débuts de règne fort troublés. La mort du jeune héros couronné, en délivrant l'Italie de sa redoutable présence, cette Italie où il ne laissait pas d'héritier de ses prétentions, avait fait revivre avec plus d'intensité dans cette contrée tous les espoirs d'indépendance si longtemps comprimés. Dès les premiers mois de l'an 1002, le 15 février, Ardouin, le puissant

margrave d'Ivrée, s'était fait proclamer roi d'Italie à Pavie, après avoir soulevé toute la Lombardie. En 1003, il avait battu une armée impériale envoyée contre lui. A Rome, les Romains avaient proclamé patrice le fils de la victime d'Othon III, du fameux Crescentius, Jean Crescentius qui devait se maintenir dix ans maître absolu dans la Ville éternelle. De même, au delà des monts, le nouvel empereur avait perdu la Bohême. Puis était venu le soulèvement du margrave Henri et de ses partisans. Ce ne fut qu'après avoir triomphé de tous ses adversaires intérieurs que l'empereur Henri put songer à descendre pour la première fois en Italie afin de châtier Ardouin. En avril 1004, il franchit enfin le Brenner. Vainqueur de son adversaire, il se fit couronner roi d'Italie à Pavie, le 14 mai. Cette même nuit, à la suite d'une furieuse sédition populaire, l'armée teutonne mettait le feu à la vieille ville longobarde. Cette sauvage exécution terrifia l'Italie du Nord qui se soumit. Après avoir, dans les derniers jours du mois, assisté à un Reichstag solennel à Pontelongo, près de Pavie, Henri rentrait en Allemagne dans le courant de juin, annonçant son prochain retour au delà des monts. Il n'avait, cette fois, pas même poussé jusqu'à Rome, où dès le 12 mai de l'an précédent le vieux pape Sylvestre II avait expiré, peut-être de mort violente, presque abandonné dans le Latran désert (1). Le Romain Siccon avait été élu pape à la place du grand vieillard sous le nom de Jean XVII, le 13 juin, après trente-trois jours d'interrègne. Celui-ci n'avait régné que sept mois. Dès le 7 décembre il était mort. Il avait été remplacé le jour de Noël par Jean XVIII, également romain, également le parent ou pour le moins la créature du patrice Jean Crescentius qui les avait tous deux nommés. C'est sous ce pape Jean XVIII que Henri d'Allemagne était venu pour la première fois en Italie et qu'avait eu lieu, nous l'avons vu, une sorte de réconciliation entre les Églises de Rome et de Constantinople (2). Il régna cinq ans et demi et eut pour successeur, en juin de l'an 1009, un évêque d'Albano qui prit le nom de Serge IV. Celui-ci mourut avant le 20 avril 1012.

A Serge IV succéda par la violence, au milieu des plus sanglantes émeutes, un laïc, Théophylacte, fils de Grégoire de Tusculum, sous le

(1) Après quatre ans et quelques semaines de pontificat.
(2) Voy. p. 462.

nom de Benoît VIII. Tous ces papes, depuis la mort de Sylvestre II, jusques et y compris Serge IV, n'avaient régné que par le bon plaisir et sous la brutale tutelle du patrice Jean Crescentius, osant à peine jeter un coup d'œil suppliant du côté de l'Allemagne dont leur rude tuteur n'avait jamais cessé de reconnaître, du moins en apparence, la suzeraineté. Cependant, à partir de la mort de Jean XVIII, le parti allemand, qui avait à sa tête le sauvage comte de Tusculum, avait recommencé à regagner graduellement du terrain. Il arriva enfin de nouveau à la puissance par l'élection de Benoît VIII, dont l'avènement coïncida avec la mort de Crescentius.

Henri II d'Allemagne n'était point de l'humeur des Othon. Il ne se trouvait point chez lui en Italie. Malgré la volonté qu'il en avait exprimée, il ne put retourner dans cette contrée que neuf ans après son premier séjour, en l'an 1013. Il voulait se faire couronner empereur à Rome et ramener l'ordre et la paix dans cette malheureuse cité si violemment troublée. Jean Crescentius était donc mort au printemps de l'an 1012, peu avant le pape Serge, et, avec lui, avait succombé la fortune de sa maison qui dut dès lors céder le pas à celle des comtes de Tusculum, chefs de la faction contraire. La papauté fut ainsi délivrée d'un joug terrible et la descente de l'empereur d'Allemagne en Italie s'en trouva étrangement facilitée.

Au commencement de l'hiver, l'armée impériale passa les monts. Elle fêta Noël à Pavie au milieu d'un concours immense de princes séculiers et ecclésiastiques. L'inquiet Ardouin dut se contenter définitivement du margraviat d'Ivrée. A Ravenne, l'empereur rencontra le pape du parti tusculan Benoît VIII et présida à ses côtés, dans le courant de janvier, à un concile solennel. Puis, toujours précédé par le pape, le césar germanique marcha sur Rome à la tête de ses belles bandes cuirassées de mailles. Il y reçut un accueil enthousiaste. Toute la population, sortie à sa rencontre, entonnait sur son passage des hymnes de louange suivant le mode antique. Le 14 février il fut couronné dans Saint-Pierre avec la reine Cunégonde. Sévèrement il rétablit l'ordre dans Rome. Puis, rappelé vers le Nord par d'autres soins, il dut repartir en hâte. A Pâques, déjà, il se trouvait à Pavie. En juin, il avait repassé les Alpes. Benoît VIII, auquel sa venue avait rendu la force et le moyen de régner, gouverna

dans Rome avec courage et énergie. En 1016, ce pontife intrépide conduisit en personne une flotte contre les Sarrasins (1).

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du Monastère de Saint-Luc en Phocide. — Saint Mathieu. — XIe Siècle. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.

Dans les possessions byzantines d'Italie, nous n'avons que bien peu d'événements à signaler pour ces premières années du XIe siècle, depuis la délivrance de Bari par la flotte de Venise jusqu'à la révolte de Mélès qui devait amener les guerriers normands des rivages de France jusque dans le sud de la Péninsule. C'est à peine si nous possédons sur cette période cinq ou six lignes des chroniques italiennes. En 1002, nous disent-elles, les Sarrasins avaient pris et saccagé Caralis, qui est Cagliari de Sardaigne. En 1005, le 6 août, ils furent battus devant Reggio (2) par la flotte de Pise qu'ils avaient pillée l'an d'auparavant (3). En 1006, un tremblement de terre ébranla le monastère du Mont-Cassin. Cette même année, en juillet, un nouveau « catépano » byzantin aborda à Bari ; c'était Alexis Xiphias, de la même famille que le rebelle du thème des Anatoliques de 1021. Les chroniques italiennes l'appellent « Xiphea »

(1) Gregovorius, *op. cit.*, t. IV, p. 25.

(2) A Reggio nous trouvons un Nicolas archevêque vers ces premières années du XIe siècle, auteur d'une compilation en forme de commentaire des Épîtres de saint Paul. Voyez Batiffol, *op. cit.*, p. XII.

(3) Amari, *op. cit.*, II, p. 352. Heyd, *op. cit.*, I, p. 121.

ou « Siphea ». Ce haut fonctionnaire remplaçait probablement Grégoire Trachaniotis, qui était encore « catépano », nous l'avons vu, en 1004. Le passage de Xiphias au pouvoir fut court (1). Il mourut dès l'année suivante et fut remplacé par le patrice Jean Courcouas, stratigos du thème de Samos. Celui-ci arriva à Bari seulement en l'an 1008 (2). Au mois d'août de l'année suivante, les troubles suscités par le patriote lombard Mélès ayant probablement déjà commencé, un certain caïd, Sat ou Sato, probablement de son vrai nom Saïd, profitant de cet état de choses pour violer les trêves conclues avec les Grecs (3), s'empara une fois de plus de Cosenza, la plus forte et sûre place de toute la Calabre (4). Très probablement ce chef avait fait alliance avec les insurgés longobards dont je vais parler tout à l'heure. En 1010, de terribles secousses de tremblements de terre eurent lieu durant plusieurs mois, dont une, le 9 mars, à la dixième heure de la nuit, fit crouler les coupoles des églises des Quarante-Martyrs et de Tous-les-Saints à Constantinople. Ce même hiver, de 1009 à 1010, des froids

VOLUTE DE CROSSE recouverte d'or filigrané, envoyée d'Italie en l'an 999, suivant la tradition, par l'Empereur Othon III d'Allemagne à sa sœur l'abbesse Adelhaide I de Quedlinbourg. — Trésor de l'Abbaye de Quedlinbourg. (J. J. Marquet de Vasselot, Gaz. des B.-A., 1898.)

(1) Voy. dans Del Giudice, *Cod. dipl. del regno di Carlo I et II d'Angio*, I, app. I, n° 5, p. XIII, dans un diplôme de l'an 1195 délivré par un comte du Mont Saint-Michel-de-l'Archange, la mention d'un document ou *sigillion* de ce Xiphias en qualité de « catépano » d'Italie, document en date du mois de mars 1007.

(2) Voy. dans Del Giudice, *ibid.*, un *sigillion* de lui du mois de juillet de cette année, *sigillion* mentionné dans le même document de l'an 1195. Il y prend les titres d'anthypatos, de patrice et de « catépano » d'Italie.

(3) C'est du moins l'expression employée par le protospathaire Lupus qui semble indiquer que quelque contrat en forme avait été signé peu auparavant entre Grecs et Sarrasins.

(4) Cédrénus, II, 456. Glycas, 577.

terribles, à Constantinople comme en Italie, détruisirent tous les oliviers, firent périr en foule les oiseaux et les poissons. Il y eut de formidables chutes de neige (1). Ces phénomènes effrayants furent considérés plus tard comme les présages célestes de la grande révolte des thèmes longobards. Cette même année 1010 encore, probablement vers le milieu de l'hiver, en janvier ou février, le « catépano » Jean Courcouas mourut.

L'heure des grands événements avait sonné. Les populations longobardes des thèmes byzantins firent un violent et soudain effort pour secouer le joug abhorré des Grecs (2). Depuis longtemps le feu couvait sous la cendre. Enfin il allait éclater formidablement. En 1009 déjà (3), au mois de mai, un des principaux citoyens de Bari, un magnat de vieille et noble race longobarde (4), un patriote à l'âme haute et vaillante, Mélès, Mel ou Melo, que les pèlerins normands devaient plus tard rencontrer au mont Gargano, résolut, de concert avec son beau-frère Datto ou Dattus, de reconquérir l'indépendance de sa patrie toujours plus cruellement exploitée sous le joug devenu intolérable des rapaces gouvernants byzantins et des mercenaires à leur solde, mercenaires russes, danois et « gualandes », suivant l'expression de Léon d'Ostie (5). La révolte éclata le neuvième jour du mois. Le chef rebelle pénétra de force dans Bari et réussit même à s'y maintenir quelque temps. Une grande bataille fut livrée aux environs, à Bitetto (6). Malgré le témoignage des Byzantins (7) qui confessent que les leurs furent battus, massacrés en foule, que l'on ne fit guère de prisonniers et qu'une partie seulement des vaincus dut leur salut à une fuite précipitée, il ne semble pas que la fortune se soit en cette journée montrée entièrement favorable au chef du parti longobard

1 *Lupus protospatha*, ad. an. 1009. Voy. Delarc, *op. cit.*, note 3 de la page 48.

2 Voy. dans Heinemann, *op. cit.*, à la fin du chapitre I, un intéressant tableau de l'état politique et social de l'Italie méridionale au moment de la révolte de Mélès et de l'arrivée des Normands.

3 Lebeau, t. XIV, pp. 200 et 201 : Muratt, I, 582 ; aussi Gregorovius, *Gesch. der St. Rom*, etc., t. IV, p. 26, disent 1010. Voy. sur cette date la note 3 de la page 48 de l'ouvrage de l'abbé Delarc. Cet auteur semble pencher pour la date de 1010, bien qu'il donne dans un texte celle de mai 1011. J'adopte de préférence l'opinion de Heinemann, *op. cit.*, p. 30, qui donne la date de 1010.

4 *Hic Apulie primus erat.* — Δυνάστης τις τῶν ἐπιφανῶν τῆς Βάρεως, Cédrénus, II, 457.

5 Voy. Wassilewsky, *La Dromjina varingo-russe*, etc., 1er art., pp. 128 sqq.

6 Ou Bitecto

7 Cédrénus, II, 457. 6. Glycas, 577, 15.

national, car, au dire de la *Chronique nationale*, connue sous le nom d'*Annales de Bari*, beaucoup d'habitants de cette ville demeurèrent aussi sur le champ du combat. Il semble, d'après le même témoignage, que les Sarrasins aient fait à cette époque cause commune avec les révoltés longobards. Outre la prise de Cosenza par le caïd Saïd, cette *Chronique de Bari*, qui est, malgré sa brièveté, une de nos sources principales pour la connaissance de l'histoire de l'Italie méridionale à cette époque, dit, en effet, qu'un certain Ismaël, certainement le même personnage que Melo, combattit cette année 1011 de concert avec les Sarrasins, à Montepeloso, que dans cet engagement un certain Passianos, un chef byzantin certainement, fut tué et qu'Ismaël s'empara du château de Bari (1). Dans ce texte si altéré, Amari estime qu'il faut lire les deux fois Melo en place d'Ismaël (2). Je crois plutôt avec l'abbé Delarc (3) qu'il faut lire la première fois Melo, la seconde fois Ismaël, et voir dans ces deux Ismaël deux personnages au lieu d'un : le chef lombard Melo et un chef sarrasin du nom d'Ismaël. Sous ces renseignements si confus se dissimulent donc très vraisemblablement les traces d'une alliance entre les rebelles longobards et divers chefs sarrasins qui firent cause commune avec eux aux environs de Bari, les uns se battant devant cette ville, les autres luttant à Montepeloso comme à Trani. « Que les émirs Kelbites de Sicile, poursuit Amari, aient porté secours de tout leur pouvoir à ces premiers mouvements séditieux contre les Byzantins en Pouille, on ne saurait le mettre en doute. Rien vraiment n'était plus naturel. »

Le basileus Basile, plus que jamais retenu dans la péninsule des Balkans par le souci de la guerre bulgare, envoya à Bari, à la place du défunt « catépano » Jean Courcouas, à la tête d'une forte armée, pour tenter encore d'éteindre dans l'œuf cette rébellion naissante, le protospathaire Basile Argyros, dit le Mésardonitès (4), stratigos du thème de Samos. L'Arménien

(1) Cette même année, un autre chef arabe dont le nom se cache sous la transcription latine défigurée de Stilictus, incendiait la ville de Trani et faisait périr ses habitants dans les flammes. *Chronique de Lupus*, ad an. 1010.

(2) C'est, dit Amari, l'opinion de De Meo, *Annali di Napoli*, t. VII, pp. 12 et 13, an 1010. « Ce serait là, poursuit l'illustre historien, le nom vénérable et illustre du citoyen de Bari qui, révolté comme un peu auparavant Smaragdos contre la tyrannie byzantine, devait amener en Italie les épées normandes. »

(3) *Op. cit.*, note 3 de la page 48.

(4) Cédrénus, II, 457, l'appelle seulement Basile Argyros. Les documents lui donnent cons-

Léon Tornikios dit, à cause de sa courte stature, Kontoléon, stratigos du thème de Céphallonie, accompagnait le nouveau « catépano » en qualité de second. Les deux chefs byzantins débarquèrent en Italie au mois de mars 1010 (1). Grâce probablement à la diversion causée par les nouvelles incursions des Sarrasins qui s'étaient, on l'a vu, avancés jusqu'à Montepeloso, Mélès, malgré les pertes éprouvées par les siens à Bitetto, avait réussi à se maintenir. Un moment même une très grande partie du territoire byzantin paraît avoir été aux mains des révoltés. Ascoli et Trani, deux villes importantes, se déclarèrent ouvertement pour eux (2).

Mais les patriotes longobards avaient cette fois affaire à un « catépano » énergique. Le 11 avril, Basile Argyros mettait le siège devant Bari qu'occupait encore Mélès et bloquait cette ville sur tout son pourtour. Après deux mois de lutte ardente le courage des défenseurs mollit. Ils se montrèrent disposés à implorer la grâce du basileus et à la payer de la vie de leur chef. Ainsi entouré de traîtres qui ne songeaient qu'à le livrer, l'intrépide partisan dut fuir. Il sortit secrètement de la ville avec son beau-frère Datto, son plus fidèle ami, et courut d'abord à Ascoli. Mal à l'abri des entreprises des Grecs, il chercha vainement à y réorganiser la défense. Au bout de peu de jours il dut fuir plus loin, à Bénévent d'abord, dont le prince, vainement sollicité par lui, refusa de prendre les armes, puis à Salerne, où il implora tout aussi inutilement le secours de Guaimar IV qui, dans cette même année 1011 ou 1012, en octobre, reçut dans sa ville le « catépano » Basile, à Capoue enfin où les deux partisans s'arrêtèrent auprès du prince Pandolfe II (3). Celui-ci, bien qu'il ne se montrât pas davantage disposé à dégaîner en leur faveur (4), leur accorda toutefois asile et protection contre la vengeance des Grecs. Personne ne prêtait l'oreille aux

tamment ce surnom de Mésardonitès. Les *Annales Barcenses* l'appellent par corruption « Sardon ». D'autres fois, toujours par confusion, il est appelé le « Macédonien », « Marcedonico », « Mascedoniti ». Le véritable nom devait être Basile Argyros, dit le Mésardonite: Nous avons vu qu'un autre Basile Argyros fut, en 1022, le premier gouverneur impérial de l'Aspracanie cédée par son roi à l'empire, mais qu'il ne réussit pas dans ce commandement. (Voy. p. 506.)

(1) Les archives de l'Université de la ville d'Oria possèdent un document original de ce « catépano » daté de cette même année 1011, délivré par lui à l'archevêque Jean d'Oria et Brindisi. Basile Mésardonitès s'y intitule « catépano » et protospathaire impérial. — Aar, *op. cit.*, pp. 134 et 311.

(2) Heinemann, *op. cit.*, note 2 de la page 30.

(3) Voy. Schipa, *op. cit.*, chap. X, III.

(4) Leo Cass., II, c. 37.

supplications des deux patriotes, personne n'osait les soutenir contre le puissant empereur d'Orient parmi ces princes qui les avaient secrètement appuyés tant qu'on avait pu croire qu'ils seraient vainqueurs.

Le « catépano » Basile entra dans Bari aussitôt après l'évasion de Mélès, en juin 1011, après soixante et un jours de lutte. Il y rétablit immédiatement le siège du gouvernement impérial (1). Maralda, sœur de Pandolfe de Bénévent, épouse de Mélès, et son fils Argyros, celui-là même qui devait reprendre beaucoup plus tard, avec un bien autre succès, l'œuvre paternelle, livrés par les lâches compagnons du fugitif, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Le « catépano » les envoya captifs à la cour de Constantinople. Tant de coups douloureux, ce complet désastre apparent, rendirent l'indomptable Longobard plus implacable encore dans ses projets de vengeance et de revanche. De 1011 à 1017, on le voit cherchant partout des alliés, nullement découragé par ces premiers insuccès. On le voit enfin reprendre la lutte. Il ne semble

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du Monastère de Saint Luc en Phocide. Saint Demetrius. XIe Siècle. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.

(1) Sur cette première révolte de Mélès contre les dominateurs grecs, voy. *Annales Barenses* dans Pertz, *Mon. Germ.*, t. V, p. 53 et Leo de Marsi, *Chronicon Mon. Cas.*, *ibid.*, t. VII, p. 652. — Voy. les objections de Wilmann à propos des dates de 1011 et 1013 proposées pour cette première campagne de Mélès *Guill. Apul. gesta Rob. Wiscardi*, *ibid.*, t. IX, pp. 239-298). Cette date est exactement indiquée dans Skylitzès Cedrenus, II, 436 :

cependant pas qu'il ait réussi à gagner à sa cause l'empereur Henri lors du séjour que celui-ci avait fait à Rome en 1014 (1).

Enfin le pape Benoît VIII, ce pontife à l'âme résolue, prêtre guerrier autant qu'administrateur énergique, prêta une oreille attentive aux lamentations de l'intrépide patriote et résolut de le seconder ouvertement de tout son pouvoir dans sa lutte ardente contre les Grecs. Non seulement Datto, qui avait d'abord cherché asile auprès de l'abbé Atenulfe du Mont-Cassin, reçut l'hospitalité dans une forte tour mise à sa disposition par le pape, tour bâtie jadis sur le Garigliano pour repousser les agressions sarrasines, et qui pouvait être une base d'opérations excellente pour quelque nouvelle levée d'armes longobarde, mais encore Benoît VIII s'apprêtait à procurer à Mélès l'appui tout-puissant d'un peuple guerrier, dont on commençait à peine à prononcer le nom en Italie et qui allait rapidement y prendre une situation prépondérante. C'est au Mont Gargano que le courageux patriote allait gagner l'aide infiniment précieuse de ces auxiliaires inattendus.

Il est temps de parler enfin de ces Normands, de ces guerriers fameux qui vont tout à coup jouer le premier rôle dans l'Italie méridionale.

« Deux curieuses légendes que je vais raconter, dit l'abbé Delarc (2), projettent une vive lumière sur les origines des émigrations des Normands français en Italie : Au nord de la terre de Bari, la côte orientale de l'Italie, ordinairement unie et dominant à peine de quelques mètres le niveau de la mer, se relève brusquement et forme le massif du Mont Gargano qui s'avance assez profondément dans l'Adriatique. Dans les premières années du VIe siècle, les vallées et les collines de ce massif nourrissaient les nombreux troupeaux d'un homme riche que la légende appelle aussi Garganus.

« Un jour le taureau d'un de ces troupeaux ayant disparu, les bergers et leur maître se mirent à sa recherche et le trouvèrent au sommet de la montagne, accroupi devant une caverne. On essaya de le ramener,

après l'hiver très rigoureux de 1009 », mais le chroniqueur byzantin confond dans son récit cette première levée de bouchers avec la seconde à laquelle les Normands prirent part.

1. En août 1014 Cassano fut incendié. En février 1015 on vit une comète à Bari : *Chron. Lup.*, Muratt, *op. cit.*, I, pp. 585 et 586.

2. *Op. cit.*, p. 20.

mais inutilement. Alors Garganus, furieux de cette résistance, prit un javelot et le lança contre le taureau ; le trait partit et, quoique sa pointe fût acérée, au lieu de frapper l'animal, revint frapper celui qui l'avait lancé.

« Ce prodige confondit les assistants qui allèrent consulter leur pasteur, Laurent, évêque de Siponto, pour savoir ce qu'il signifiait. L'évêque prescrivit un jeûne de trois jours, et, la pénitence terminée, eut une vision. L'archange saint Michel lui apparut, lui dit qu'il était l'auteur du prodige et qu'il voulait que la caverne devant laquelle le taureau était accroupi lui fût consacrée. Évêques et fidèles se conformèrent aux ordres de l'archange, et, peu après, une basilique dédiée à saint Michel s'éleva à l'endroit indiqué. Elle ne tarda pas à être visitée par de nombreux pèlerins qui, ayant eu connaissance du miracle, accoururent de toutes parts pour invoquer saint Michel dans son nouveau sanctuaire.

« Depuis cette époque, à travers tout le Moyen âge jusqu'à nos jours, d'innombrables foules, venues de tous les pays de la chrétienté, ont gravi les pentes du Gargano et sont allées s'agenouiller devant l'autel de l'archange.

« Jadis, le pèlerin venu à Rome prier sur le tombeau des apôtres, n'oubliait jamais de traverser les vallées des Apennins pour implorer l'archange dans son sanctuaire (1).

« Au commencement du VIIIe siècle, deux cents ans environ après l'apparition de saint Michel sur le Mont Gargano, vivait à Avranches, sur les confins de la Bretagne et de la Neustrie, un évêque nommé Aubert. Cet évêque connaissait le sanctuaire du Mont Gargano, soit qu'il y fût allé en personne ou simplement qu'il en eût entendu raconter les merveilles.

« Une nuit, l'archange saint Michel apparut à Aubert pendant qu'il dormait et lui prescrivit de bâtir un sanctuaire qui lui fût dédié et où il recevrait des honneurs analogues à ceux qu'on lui rendait au Mont Gargano. L'archange ajouta que cette église devait être construite sur une

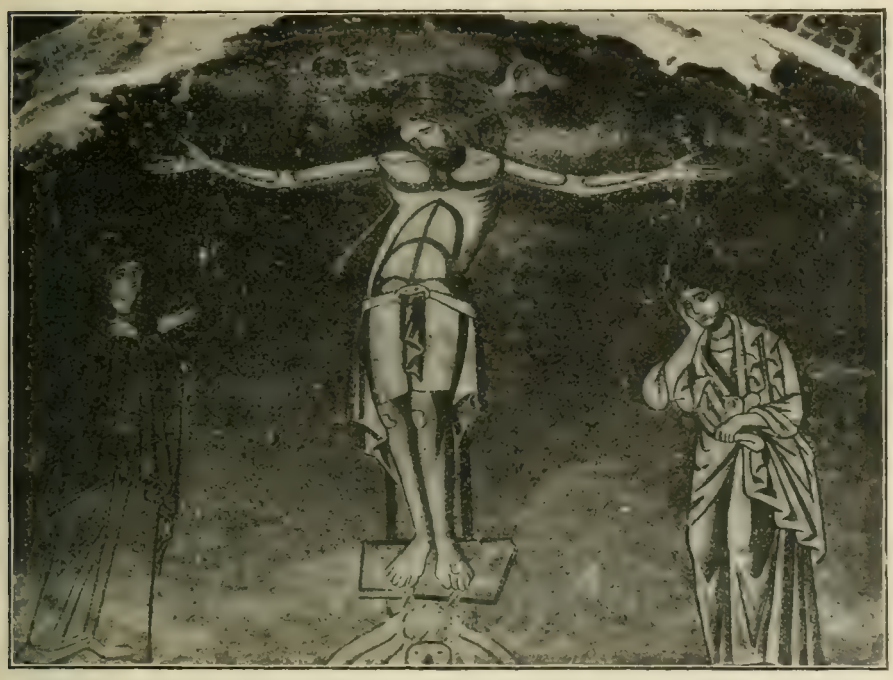
1. Gregorovius a écrit un chapitre charmant sur ce sanctuaire de l'archange Michel du Mont Gargano dans le tome V de ses *Wanderjahre in Italien*. Voy. encore le chapitre si vivant sur le Mont Sant'Angelo dans Fr. Lenormant, *A travers l'Apulie et la Lucanie*, t. I.

magnifique élévation rocheuse qui se dressait au bord de la mer, à peu de distance d'Avranches. Actuellement, la marée montante entoure deux fois par jour de ses flots ce Mont Tombe, ainsi nommé parce qu'il ressemble à un gigantesque tumulus élevé à la mémoire de quelques héros des temps antiques. Plus difficile à convaincre que l'évêque de Siponto, l'évêque

MOSAÏQUE BYZANTINE du narthex de l'Eglise du Monastère de Saint-Luc en Phocide. La Résurrection. — XIe Siècle. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.

d'Avranches n'obéit pas à la première injonction de saint Michel. Aussi une seconde et une troisième fois l'archange lui renouvela ses ordres, et, pour venir en aide à sa foi, lui prouva d'une manière sensible qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. A cette même époque, un malfaiteur, voulant s'approprier le taureau de l'un des troupeaux qui paissaient sur le Mont Tombe, l'amena clandestinement et l'attacha dans une caverne au sommet du mont; il espérait le garder et le nourrir pendant quelque temps dans cette caverne, et, lorsqu'on ne le chercherait plus, l'en faire sortir pour le conduire au loin.

« Saint Michel instruisit Aubert de ce qui se passait et lui dit de faire élever la future église au-dessus de la caverne où se trouverait le taureau. L'évêque se rendit avec les fidèles à l'endroit indiqué, y découvrit en effet l'animal, et alors, ne doutant plus, commença les préparatifs pour bâtir le sanctuaire. Il voulut que le nouveau temple eût les dimensions et la forme



MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Eglise du Monastère de Saint-Luc en Phocide. — La Crucifixion. — XIme Siècle. — Photogr. communiquée par M. G. Millet.

de celui du Mont Gargano et ne contînt également que cent personnes.

« En même temps, Aubert envoya en Italie quelques clercs demander aux prêtres qui desservaient l'église du Mont Gargano une portion du manteau rouge laissé par saint Michel lors de son apparition et un fragment de la table de marbre au-dessus de laquelle il avait daigné se montrer à l'évêque de Siponto. Les clercs réussirent dans leur mission, et lorsque, après une absence d'un an, ils regagnèrent le Mont Tombe, avec ces reliques, leur retour, signalé par plusieurs miracles, fut une marche triomphale. Le sanctuaire construit par les soins d'Aubert ne tarda pas à

avoir dans les Gaules l'importance que celui du Mont Gargano avait en Italie ; le Mont Tombe changea de nom pour devenir le Mont Saint-Michel, et les rois comme les sujets, les riches comme les pauvres, les clercs comme les simples fidèles, s'y rendirent tour à tour pour implorer l'assistance de l'Archange et vénérer les reliques apportées du Mont Gargano. »

« Telles sont les deux légendes ; la seconde s'inspire visiblement de la première, et l'une et l'autre, comme l'ont remarqué les Bollandistes, ne peuvent, sur bien des points, résister aux attaques de la critique, mais elles n'en établissent pas moins d'une façon certaine qu'au VIIIe siècle, malgré un éloignement d'environ quatre cents lieues, il a existé de curieux rapports entre le pays que nous appelons maintenant la Basse Normandie et le rivage oriental de l'Italie du Sud.

« Au IXe et au Xe siècle, les relations entre le Mont Saint-Michel et le Mont Gargano ne furent pas interrompues ; les courageux pèlerins — et ils étaient encore assez nombreux — qui, malgré les malheurs des temps et le peu de sûreté des routes, visitaient les lieux les plus vénérés de l'Orient et de l'Occident, comprenaient presque toujours dans leur itinéraire d'Italie et des Gaules Rome et le Mont Gargano, Saint-Martin de Tours et le Mont Saint-Michel, et ils allaient de l'un à l'autre de ces sanctuaires, apportant des nouvelles des pays lointains, parfois même des correspondances.

« Pendant longtemps, les nouvelles ainsi transmises d'un sanctuaire à l'autre durent être tristes et peu rassurantes, car les deux promontoires illustrés par la dévotion envers saint Michel subirent de rudes épreuves. En Italie, sans parler des guerres entre les Longobards, les Grecs et les populations indigènes qui se disputaient le Sud de la Péninsule, les Sarrasins, maîtres de la Sicile depuis tant d'années, ne discontinuaient pas leurs terribles ravages sur les côtes de la Péninsule. En Neustrie, les farouches Normands inspiraient partout la terreur.

« Le Mont Saint-Michel recouvra bien avant le Mont Gargano des jours calmes et prospères. Rollon, reconnu duc de Normandie par Charles le Simple, passa le reste de sa vie à organiser son duché. Devenus chrétiens, les terribles Normands se civilisèrent et furent bientôt complètement métamorphosés.

« Toutefois cette transformation ne fit pas disparaître certains côtés du caractère normand qui persistèrent durant tout le Moyen âge, surtout une humeur batailleuse très prononcée, presque toujours accompagnée d'une magnifique bravoure, aussi le goût des longs voyages et des périlleuses aventures. Sous l'influence du christianisme, ce dernier goût se traduisit souvent par d'interminables pèlerinages aux sanctuaires les plus vénérés de l'Orient et de l'Occident; mais c'étaient la plupart du temps de singuliers pèlerins que ces Normands; leur robe de pénitence recouvrait une cotte de mailles et à côté de leurs bâtons ils avaient une bonne et lourde épée dont ils se servaient à l'occasion.

« Dès leur première initiation au christianisme, les Normands eurent une dévotion particulière à saint Michel. Dans leur imagination, l'Archange à l'épée flamboyante remplaçait les divinités guerrières du Nord, auxquelles ils avaient dit adieu lorsqu'ils avaient été régénérés dans l'eau du baptême. Aussi, à peine maîtres de la Normandie, firent-ils, comme nous l'avons dit, de riches donations au sanctuaire du Mont Saint-Michel, et l'histoire de ce sanctuaire leur apprit l'existence de celui du Mont Gargano que certainement quelques-uns d'entre eux durent visiter dans leurs courses aventureuses en Italie et en Orient.

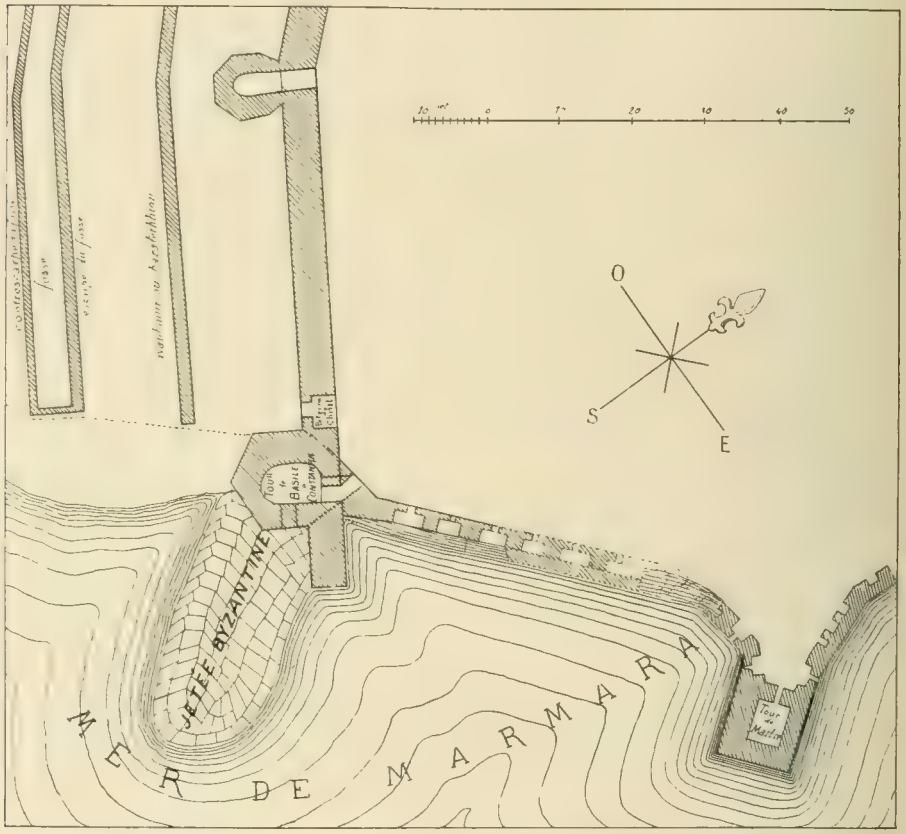
« Un poète du XIe siècle, Guillaume de Pouille, nous a conservé le souvenir de l'un de ces pèlerinages des Normands au Mont Gargano, et ce souvenir est d'autant plus précieux à recueillir que ces pèlerins, on va le voir, furent la première avant-garde des expéditions des Normands en Italie. Voici la traduction des vers latins de Guillaume de Pouille ; c'est le début même de son poème sur les exploits de Robert de Guiscard (1) :

« Les poètes de l'antiquité ont chanté les hauts faits des capitaines de leur temps ; j'entreprends à mon tour, moi, poète moderne, de célébrer les actions de ceux qui ont illustré mon époque. Mon but est de raconter comment les Normands sont venus en Italie, comment ils s'y fixèrent et sous la conduite de quels chefs ils ont triomphé du Latium.

« Lorsque le Souverain Seigneur, qui préside à la succession des

(1) *Guillermi Apuliensis gesta Roberti Wiscardi*, éd. Rog. Wilmann, dans Pertz, *Mon. Germ. SS.*, t. IX, 239-298.

empires comme à la succession des temps, eut décidé que les Grecs, depuis longtemps maîtres de la Pouille, en seraient expulsés, les cavaliers normands, d'une férocité légendaire, entrèrent en Italie ; ils vainquirent les Grecs et restèrent ensuite maîtres du Latium. »



REMPART BYZANTIN de Constantinople. — Grande Muraille. — Plan de la Tour de Marbre (voy. p. 393) et de la Tour de Basile et Constantin (voy. p. 537). — Je dois ce précieux plan inédit à l'obligeance de M. A. Sorlin-Dorigny, de Constantinople.

Nous touchons au moment décisif; voici la suite de ce curieux récit :

« Quelques-uns de ces Normands ayant gravi les cimes du Mont Gargano pour accomplir un vœu qu'ils avaient fait, ô archange saint Michel ! rencontrèrent un homme nommé Mélès, revêtu du costume grec. Ce costume qu'ils ne connaissaient pas, surtout le turban, attira leur

attention et ils demandèrent à Mélès qui il était. Il leur répondit qu'il était Longobard et citoyen libre de la ville de Bari mais que la cruauté des Grecs l'avait obligé à s'exiler de sa patrie. Comme les Gaulois s'apitoyaient sur son sort : « Oh! ajouta-t-il, comme il me serait facile de rentrer dans « mon pays, si quelques-uns de vos compatriotes voulaient nous prêter « leur concours. » Et il leur assurait que les Grecs prendraient rapidement la fuite en face de pareils hommes. Les Normands s'empressèrent

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Eglise du Couvent de Saint-Luc en Phocide. — Saint Luc « le Gourmikiote ». — XIe Siècle. — Photogr. communiquée par M. G. Millet.

de répondre à Mélès que, dès qu'il leur serait possible de revenir, ils accéderaient à sa demande et, rentrés dans leur patrie, ils exhortèrent en effet leurs proches à se rendre avec eux en Italie. Ils leur vantaient la fertilité de la Pouille, le peu de bravoure de ceux qui l'occupaient ; ils leur enseignaient le chemin qui y conduit et leur promettaient qu'ils y trouveraient un chef prudent avec lequel il serait facile d'avoir raison des Grecs. »

« Il est fâcheux, dit ici M. l'abbé Delarc, que Guillaume de Pouille n'ait pas donné des détails plus circonstanciés sur ces pèlerins au Mont Gargano ; s'il l'avait fait, au lieu d'émettre une conjecture, peut-être pourrions-nous affirmer que ces pèlerins n'étaient autres que les quarante Normands qui, à la même époque, revenant d'un pèlerinage à Jérusalem,

passèrent par Salerne et contribuèrent puissamment à délivrer cette ville assiégée par les Sarrasins. Cet exploit a été raconté par un bénédictin du Mont-Cassin, le moine Aimé, auteur d'une histoire latine des Normands d'Italie, malheureusement perdue, mais dont il reste une vieille traduction française faite au XIIIe siècle. Le récit d'Aimé, reproduit en français, est ainsi conçu (1) :

« Avant l'an 1000 de l'Incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ dans le sein de la Vierge Marie (2), apparurent dans le monde quarante vaillants pèlerins : ils venaient du Saint Sépulcre de Jérusalem adorer Jésus-Christ et arrivèrent à Salerne au moment où cette ville, assiégée vigoureusement par les Sarrasins, était sur le point de se rendre.

« Avant cette époque, Salerne était tributaire des Sarrasins, et lorsqu'elle retardait le payement du tribut annuel, les Sarrasins arrivaient aussitôt avec une nombreuse flotte, prélevaient des impôts, tuaient des

(1) « Il n'existe, disait M. l'abbé Delarc, de cette traduction française du travail d'Aimé qu'un seul manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, à Paris, sous le nº 7.135 du Catalogue des manuscrits rédigé en 1729. Cette traduction, déjà fort défectueuse par elle-même, a été publiée avec peu de sens critique par Champollion-Figeac sous ce titre : *L'Ystoire de li Normant*, par Aimé, moine du Mont-Cassin, Paris, Renouard, 1835, in-8. » — Depuis, l'abbé Delarc a publié une nouvelle édition de ce précieux chroniqueur.

(2) « En plaçant ainsi, dit encore l'abbé Delarc, avant cette date de *l'an 1000* ce siège de Salerne par les Sarrasins, Aimé, comme cela lui arrive trop souvent, a certainement commis une erreur de chronologie. Pour les dernières années du Xe siècle et les premières années du XIe siècle, les chroniqueurs italiens ne mentionnent qu'un seul siège de Salerne par les Sarrasins, et le protospathaire Lupus lui assigne la date de 1016. Sans parler de la juste autorité dont jouit Lupus au point de vue de la chronologie, cette date de 1016 paraît d'autant plus exacte que, d'après le récit d'Aimé lui-même, les exploits des Normands au siège de Salerne furent le prélude de la première émigration des Normands en Italie et de la campagne que firent aussitôt après leur arrivée ces émigrés comme alliés de Mélès contre les Grecs. Or, nous verrons que, d'après les meilleures sources, cette campagne débuta en 1017. »

L'abbé Delarc examine aussi à la suite de quelle erreur Leo de Marsi, dans le *Chronicon Monast. Cassinensis*, et l'*Anonymus Cassinensis*, dans un des deux manuscrits subsistants de cette Chronique, placent aussi en l'an 1000 ce siège de Salerne et la délivrance de cette ville par les Normands. Dans la longue note 3 de la page 48 de son *Histoire*, aussi dans la note 1 de la page 20 de son édition de *l'Ystoire de li Normant*, le même auteur a encore exposé les raisons qui ne lui permettent pas de partager l'opinion de M. Wilmann avançant à tort de 1017 à 1010 ou 1011 la date de la première expédition contre les Grecs des Normands guidés par Mélès. M. Wilmann a développé cette théorie dans un article des *Arch. der Gesellsch. f. alt. deut. Gesch.*, Hannover, 1851, pp. 87-121, intitulé : *Ueber die Quellen der Gesta Roberti Wiscardi des Guillermus Apuliensis*. Je dois ajouter toutefois que M. Schipa, dans son *Histoire de la Principauté de Salerne* publiée tout récemment dans *l'Archivio stor. delle prov. napolit.*, place encore vers les derniers mois de l'an 1001 cette délivrance de Salerne par les pèlerins normands. Voy. les premières lignes du chapitre IX et la note 1 dans lesquelles M. Schipa expose les raisons qui l'ont porté à maintenir cette date.

habitants et dévastaient le pays. Ayant appris cela, les pèlerins de Normandie furent irrités de tant d'injustice de la part des Sarrasins et de ce que des chrétiens étaient leurs tributaires; aussi allèrent-ils trouver le sérénissime prince Guaimar (1) qui gouvernait Salerne avec un grand esprit de justice et lui demandèrent des armes et des chevaux pour combattre les Sarrasins. Ils lui dirent qu'ils n'agissaient pas ainsi pour avoir une récompense, mais parce qu'ils ne pouvaient supporter la superbe des Sarrasins. Quand ils eurent obtenu ce qu'ils demandaient, ils assaillirent les Sarrasins, en tuèrent un grand nombre, et les autres prirent la fuite vers la mer ou dans la campagne, si bien que les Normands restèrent vainqueurs et que les Salernitains furent délivrés de la servitude des païens.

« Le prince et tout le peuple de Salerne remercièrent grandement les quarante pèlerins normands dont la bravoure venait de remporter une si brillante victoire; ils leur offrirent des présents et leur en promirent de plus riches s'ils consentaient à rester dans le pays pour défendre les chrétiens. Mais les Normands, n'ayant agi que pour l'amour de Dieu, ne voulaient rien accepter, et s'excusèrent de ne pouvoir se fixer à Salerne. Alors les Salernitains remirent des messages aux Normands victorieux; ils leur donnèrent des citrons, des amandes, des noix confites, des manteaux impériaux de soie, des instruments de fer incrustés d'or, afin d'inviter leurs compatriotes à s'établir dans un pays qui produisait le lait et le miel et toutes ces belles choses. Revenus en Normandie, les pèlerins vainqueurs rendirent en effet le témoignage qu'ils avaient promis de rendre; ils invitèrent tous les seigneurs normands à venir en Italie et quelques-uns prirent la résolution et eurent le courage d'y aller à cause des richesses qui s'y trouvaient (2). »

« Il y a évidemment un parti pris d'exagération, dit fort bien l'abbé Delarc, dans ce récit d'Aimé, car il est bien peu probable que quarante pèlerins normands aient été, comme il le suppose, seuls à combattre et à vaincre une armée de Sarrasins. Ils n'ont dû agir dans cette affaire que

1. Guaimar IV, prince de Salerne.

2. *L'Ystoire de li Normant*, liv. I, 17-19. « J'ai, dit M. l'abbé Delarc, interverti, pour rendre le sens plus clair, l'ordre des trois dernières phrases du texte. »

comme de valeureux auxiliaires de Guaimar et des Salernitains dont le rôle est complètement passé sous silence par le chroniqueur bénédictin. Ces réserves faites, il faut reconnaître qu'Aimé a été sur ce point le fidèle écho d'une tradition normande; la preuve en est qu'un autre historien, Orderic Vital, qui vivait en Normandie au XIIe siècle et ne connaissait pas l'ouvrage d'Aimé, a aussi raconté cette délivrance de Salerne avec l'aide des

MINIATURE BYZANTINE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane, exécuté sur le commandement de Basile II. — Le prophète Osée. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.)*

Normands. Différentes sur des détails secondaires, les deux narrations sont identiques sur le fond (1). »

De tous ces récits contemporains plus ou moins dénaturés, il ressort

(1) Voy. Order. Vitalis, *Hist. Eccles.*, lib. III, t. III, pp. 53 sqq. de l'éd. de Prévost. Le récit d'Orderic est identique pour le fond à celui d'Aimé, seulement ce chroniqueur place le siège de Salerne à une époque beaucoup trop récente. Amari pense qu'en raison de l'état d'affaiblissement de l'émirat kelbite de Sicile par suite de divers événements (révolution militaire de l'an 1015, abdication de Youssof avant cette date, fratricide commis dans cette même année 1015 par Djafar expulsé lui-même en 1019), il est à supposer que les Sarrasins, qui en 1016 débarquèrent à Salerne, mirent le siège devant cette ville et furent finalement battus par les quarante chevaliers normands, venaient plutôt d'Afrique que de Sicile.

du moins la constatation de ce fait capital qu'un appel, rendu séduisant par la perspective de richesses à conquérir et de triomphes faciles à remporter, fut donc fait en 1016 aux hommes d'armes de la Normandie par les vainqueurs de Salerne et les pèlerins du Mont Gargano. Les Normands y répondirent avec d'autant plus d'empressement que leur pays

MINIATURE BYZANTINE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane exécuté sur le commandement de Basile II. — Daniel dans la fosse aux lions. Supplice d'un saint. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.*

était à ce moment agité et appauvri par des troubles et des discordes sous le gouvernement du duc Richard II, constamment en lutte avec plusieurs de ses vassaux. Le patriote Mélès, qui avait été le principal instigateur de ce mouvement, se doutait peu qu'en attirant ces hommes de fer en qui il croyait voir les libérateurs futurs de sa malheureuse patrie, il ne faisait que lui préparer de nouveaux maîtres bien plus durs et implacables encore que ceux dont elle souffrait depuis si longtemps.

Il est temps de raconter le premier exode sérieux des guerriers de

Neustrie vers les provinces byzantines de l'Italie du Sud (1). C'est toujours encore au livre de l'abbé Delarc que j'emprunte la suite de ce récit. « Vers l'an 1015, deux chevaliers normands, Gilbert Buatère et Guillaume Répostelle, s'étant pris de querelle, parce que Guillaume s'était vanté d'avoir eu les faveurs de la fille de Gilbert, celui-ci tua son adversaire à la chasse en le jetant dans un précipice. Le duc Richard, qui affectionnait Guillaume Répostelle et voulait éviter le renouvellement de pareilles scènes, résolut de venger cette mort, et Buatère, craignant le ressentiment de son souverain, songea aussitôt à quitter le pays et à venir dans cette Italie dont on disait tant de merveilles. Il s'entendit avec d'autres Normands qui avaient aussi maille à partir avec le duc Richard, notamment avec Rainulfe, Aséligrine ou Aselitine, Osmude, Lofulde, qu'Aimé dit être quatre frères de Buatère, aussi avec Gosmann, Rufin, Stigand et Raoul de Toëni, et tous ensemble, accompagnés de leurs hommes d'armes, prirent le chemin de l'Italie (2).

« La petite troupe, qui paraît avoir été sous la direction de Raoul de Toëni, vint à Rome et fut bien accueillie par Benoît VIII. Ce pape, résolu et entreprenant, issu de l'illustre famille des comtes de Tusculum, et qui, à travers la barbarie des temps et malgré sa propre rudesse, a signalé son règne par de sérieuses réformes, s'efforçait à ce moment d'améliorer la situation morale et politique de l'Italie. Constamment préoccupé de renouveler et d'étendre la puissance extérieure de l'Église, il avait avant tout restauré l'autorité pontificale dans Rome. Avec l'aide de la République de Pise, qui avait failli périr en 1011 sous une nouvelle agression sarrasine, et aussi de Gênes, il venait de réussir à expulser de Sardaigne les Arabes qui s'y étaient installés en 1015 sous la conduite du renégat espagnol Abou'l-Djeich Modjahid (3) et d'où ils avaient été détruire à toujours

(1) D'après le document n° 279 publié dans le tome IV des *Monum. Regii Neapol. Archivii*, il y aurait eu dès l'an 1008 des Normands établis en Campanie : « *Sansguala dominus Planisi qui sum ex genere Normannorum.* »

(2) L'abbé Delarc expose en note de la page 4 les opinions assez diverses des auteurs sur les motifs qui, d'après les sources originales françaises ou italiennes, auraient déterminé ce premier exode des hommes d'armes de la Normandie vers l'Italie. Aucun des auteurs français ne parle de l'influence qu'auraient exercée sur ces premiers émigrants les récits des pèlerins normands du Mont Gargano ou des pèlerins vainqueurs à Salerne. C'est au contraire ce point que mettent particulièrement en relief les auteurs ayant écrit en Italie. Voy. encore *l'Ystoire de li Normant*, éd. Delarc, note de la page 23.

(3) Heyr, *op. cit.*, l'appelle Modjahid Ibn Abdallah Al-Amiri (Mugelus, Muselo).

sur la côte de Tuscie la florissante cité de Luni. Lui-même avait paru au combat à la tête de ses troupes. L'armée sarrasine avait été détruite en juin de cette année 1016 après une terrible bataille de trois jours. Une femme de Modjahid, prise dans la lutte, avait été décapitée et ses bijoux partagés entre le pape et l'empereur. Mais le zèle de ce souverain pontife entreprenant ne se bornait pas à combattre les Infidèles. Comme pape, Benoît VIII s'alarmait de l'extension incessamment croissante dans le midi de la Péninsule, depuis l'échec de l'entreprise d'Othon II en 982, de la puissance des empereurs de Constantinople, c'est-à-dire des Grecs, toujours si peu favorables au siège romain, et du joug si lourd qu'ils faisaient peser sur la Pouille comme sur tout le Sud de la Péninsule. Pour en délivrer l'Italie, but généreux qui semble avoir été sa pensée maîtresse, il s'employait à réconcilier entre eux les princes longobards, maîtres des principautés de Bénévent, de Salerne et de Capoue, afin de les réunir dans une ligue commune contre les Grecs (1).

« Dès longtemps, les Papes, se fondant sur les privilèges impériaux, élevaient au nom de l'Église romaine des prétentions sur toute une série de possessions dans l'Italie méridionale, possessions qu'ils n'avaient aucun moyen d'occuper eux-mêmes. Avec un sens politique très juste, Benoît comprit que le moment psychologique était peut-être venu, en s'immisçant aux difficultés dans le Sud de la Péninsule, de faire valoir ces droits de l'Église sur ces patrimoines dans cette région.

« Mélès et les patriotes italiens, révoltés contre la tyrannie byzantine, n'étaient point des auxiliaires à dédaigner pour le but que Benoît VIII se proposait. L'infatigable partisan, nullement découragé par sa défaite, et qui, de 1013 à 1017, s'était acharné à chercher partout dans l'Italie méridionale des alliés pour recommencer la lutte (2), avait saisi avec empressement l'occasion de la présence des pèlerins normands au Mont Gargano pour les engager à se joindre à lui contre les Grecs. Le pape Benoît VIII,

(1) Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, lorsque Datto fuyait la colère des Grecs, Benoît VIII lui donna asile dans la tour qu'il possédait à l'embouchure du Garigliano. *Chron. monast. Cassin.*, dans Pertz, t. VII, p. 652.

(2) *Nullo interim otio indulgens, quin modis omnibus sat ageret, qualiter Graecorum dominationem abjicere, atque ab eorum tyrannide suam posset patriam liberare.* Leo de Marsi, *Chron. monast. Cassin.*, II, 37, dans Pertz, t. VII, 652.

prenant ouvertement parti pour le chef de la révolte d'Apulie, l'encouragea dans ses projets de revanche ; aussi lorsque Raoul de Toëni et ses compagnons d'armes arrivèrent à Rome au milieu des horreurs d'un hiver très rigoureux (1), le pape, saisi d'admiration à la vue de ces superbes guerriers « aux regards pleins de décision et d'audace », les engagea vivement à se joindre à Mélès contre les Byzantins, et les chevaliers normands, contents de son approbation et de ses encouragements, prirent aussitôt le

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Eglise du Couvent de Vatopédi au mont Athos. — Le Christ entre la Vierge et saint Jean. — XIe Siècle. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.)

chemin de l'Italie du Sud, où ils se rencontrèrent déjà en Campanie, dans la vieille cité de Capoue, avec Mélès, « car celui-ci continuait à trouver dans cette ville un refuge auprès du prince Pandolfe, attendant une occasion favorable pour recommencer la lutte contre les Grecs. »

Benoît avait plaintivement expliqué à ces guerriers « comment la race fourbe et efféminée des Grecs régnait encore injustement sur le sol italien », et, pour les encourager à leur enlever l'Apulie, les avait adressés à Mélès. Il espérait, en soutenant cette résistance armée des populations d'Italie contre la suprématie de l'empire byzantin, en arriver à une

(1) Delarc, *op. cit.*, p. 50.

extension et à un renforcement de l'Église romaine dans ces contrées jusque-là soumises aux Grecs.

Mélès reçut les Normands comme des libérateurs qui allaient lui rouvrir les chemins de la patrie ; il les prit à son service aussitôt, les fournit d'armes, puis, dès que des engagements eurent été signés de part et d'autre,

MINIATURE BYZANTINE d'un Manuscrit des Œuvres de saint Grégoire de Nazianze de la Bibliothèque Vaticane du XIe Siècle. Photographie communiquée par M. G. Millet

il se hâta d'aller à Salerne et à Bénévent, où régnait toujours Guaimar IV avec son fils Jean III pour associé, pour y convoquer, d'accord avec les princes longobards de ces cités, surtout avec Guaimar, les hommes d'armes qui, par amitié pour lui ou par haine contre les Grecs, lui avaient promis de faire partie de l'expédition.

Au printemps de 1017, en mai, la petite armée normande et longobarde de Mélès se mit en marche de Bénévent vers le nord de la Pouille (1).

(1) Voy. dans l'ouvrage si souvent cité de l'abbé Delarc (note 3 de la p. 18), les raisons par lesquelles cet auteur établit contre M. R. Wilmann que 1017 est bien la date vraie de la

Franchissant la frontière grecque, elle envahit la Capitanate. « A la vue des Gaulois, dit Guillaume de Pouille, tout le pays fut saisi de frayeur, et dès le début, plusieurs habitants tombèrent victimes de la cruauté des envahisseurs. »

Le moment était bien choisi. Basile Argyros, le Mesardonitès, « catépano » depuis 1010 ou 1011, était mort dans le courant de l'année 1016, à Bitonto(1). On possède encore de ce personnage plusieurs chartes grecques originales, dont j'ai déjà cité une de l'an 1011, à la page 542. Une autre, du mois d'août de cette présente année 1016, est conservée aux archives du Mont-Cassin. Par ce document, ce haut fonctionnaire, qui signe « Basile Mesardonitès, protospathaire et « catépano » d'Italie », déclare avoir reçu d'un certain Cinnamos Kalligraphos, la somme de trente-six sous d'or, pour le tribut du Kastellion Pelagianon (2). Basile avait été remplacé, à Bari, au dire de la *Chronique* de Lupus, par son frère, Léon Argyros, qui avait été presque aussitôt assassiné, avant même la fin de cette année 1016, vers le mois de novembre (3). Il venait d'être remplacé en mai 1017 par un nouveau « catépano », d'origine cette fois arménienne, le protospathaire Léon Tornikios (4), de l'illustre famille de ce nom, surnommé Kontoléon,

première expédition contre les Grecs des Normands commandés par Mélès. Cette date nous est fournie par quatre chroniqueurs italiens d'une autorité incontestable au point de vue de la chronologie.

(1) « Butruntio » dit le protospathaire Lupus qui place cette mort en 1017. Serait-ce Otrante ? En tout cas il ne peut être ici question de Butrinto ou Buthrotum d'Albanie ains qu'on l'a cru.

(2) Trinchera, *op. cit.*, p. 17, document n° XVI. Aar, *op. cit.*, p. 13. — On conserve aux mêmes Archives une transcription latine d'un autre document extrêmement curieux, document en date du mois d'octobre 1011, par lequel le même Basile Mésardonitès, « catépano » d'Italie, alors en résidence auprès du prince de Salerne, confirme au monastère de Saint-Benoît du mont Cassin la possession de certains domaines qui avaient été restitués à l'abbé par son prédécesseur Grégoire Trachaniotis (*Ibid.*, p. 14, document n° XIV). De même on conserve aux mêmes Archives (*Ibid.*, p. 15, document n° XV) un document original en langue grecque daté du 12 janvier de l'an 1015, par lequel un certain moine Nikon, son fils le turmarque Oursoulos, et divers autres personnages « sous le règne des très saints et pieux empereurs Basile et Constantin, du très saint patriarche Sergios, de l'illustre Basile le Mésardonitès, protospathaire impérial et « catépano » d'Italie » font divers dons, entre autres celui d'un kastron, à Luc, higoumène d'un couvent de Saint-Ananias, près Orioli, en se réservant le droit de se réfugier dans ce monastère en cas d'une attaque « des nations », c'est-à-dire des Sarrasins maudits.

(3) « *Et in mense novembrio interfectus est Leo, frater Argiro.* »

(4) Guillaume de Pouille écrit très bien le nom de ce « catépano » : *Turnicius*. C'est par erreur que l'abbé Delarc, qui a confondu tous ces « catépano », a cru devoir corriger *Turnicius* par *Andronic*. La *Chronique* de Lupus le protospathaire écrit également bien *Turnichi*. L'Anonyme de Bari a écrit *Androniki* d'où certainement l'erreur de l'abbé Delarc.

ou le petit Léon, à cause de la brièveté de sa stature. Cet ancien stratigos du thème de Céphallonie était, on se le rappelle (1), arrivé en Italie dès l'an 1010, comme lieutenant de Basile Mésardonitès, lors de la première révolte de Mélès. Il était probablement retourné depuis à Constantinople, car la *Chronique* du protospathaire Lupus qui seule nous renseigne sur ces changements incessants de ces hauts fonctionnaires, nous dit qu'il « débarqua » au printemps de l'an 1016 à Bari (2), « envoyé expressément par les empereurs pour être « catépano ». C'est lui qui devait recevoir le premier choc des récents alliés de Mélès.

« Dès que le nouveau « catépano », dit le poète normand, eut appris l'arrivée des féroces Gaulois conduits par Mélès qui, traître aux deux empereurs, ses maîtres, avait livré la Pouille aux dévastations des Normands, il se hâta d'envoyer des troupes contre les envahisseurs, car il ne voulut pas assister de sa personne aux premiers engagements, et se fit remplacer par son lieutenant, l'excubiteur Léon Passianos (3). Celui-ci, qui était probablement déjà chef de la résistance avant l'arrivée de Léon Tornikios, conduisit son armée à Arénula, sur les bords du Fortore, fleuve frontière entre la Capitanate byzantine et la principauté de Bénévent. Ce fut là qu'eut lieu le premier grand combat.

« On était dans le mois de mai, cher au dieu Mars, poursuit le chantre de l'épopée normande, pendant lequel les rois ont coutume de commencer leurs expéditions militaires. » Cette première bataille d'Arénula demeura indécise. Léon Tornikios étant venu rejoindre son lieutenant avec des troupes fraîches, une nouvelle lutte acharnée eut lieu le 22 juin (4) un peu plus bas sur le Fortore, à Cividale dans la Capitanate. Cette ville qui a joué un rôle considérable à cette époque et jusqu'à la fin de la conquête de la Pouille par les Normands, s'élevait tout près de la station actuelle de Ripalta sur le Fortore. Appelée fort à tort Civitella ou

(1) Voy. p. 542.

(2) « *Condoleo descendit in ipso anno.* » Lupus, *ad an.* 1017.

(3) Le protospathaire Lupus écrit : *Leo Patiano*. Guillaume de Pouille écrit : *Paesianus*. Il n'est pas certain, malgré l'opinion de L. Hirsch (*De Italiæ inferioris annalibus*, p. 5), qu'on doive considérer ce personnage comme le même que le « Pasiano » des *Annales Barenses* qui perdit la vie dès 1011 dans un combat contre les Sarrasins à Montepeloso (voy. p. 541). Bien que nous devions ce dernier renseignement aux seules *Annales Barenses*, M. de Heinemann, *op. cit.*, p. 345, estime qu'il s'agirait plutôt de deux personnages distincts.

(4) *Chronique* de Lupus.

MOSAÏQUE du Dôme de Torcello près Venise, construit au XIe Siècle. — La Vierge avec l'Enfant Jésus entourée des douze Apôtres. — [Photographie communiquée par M. G. Millet.]

Civitate par beaucoup d'historiens modernes, elle a disparu au milieu des guerres du xve siècle, laissant pourtant son nom à un gué du fleuve le Passo di Civita (1).

Dans cette seconde bataille, « le catépano » fut vaincu et mis en fuite. Son lieutenant fut tué (2). Cette grande victoire accrut fort le courage

1. Fr. Lenormant, *A travers l'Apulie et la Lucanie*, I, p. 8.

2. La *Chronique* de Lupus l'appelle seulement « Léon l'exculteur » de son titre de chef de ce corps de la garde.

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du monastère de Saint-Luc en Phocide. — Christ et Madone. — XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

des Normands et de leurs alliés et les rendit pour un espace de deux années maîtres de toute la plaine de la Capitanate jusqu'à l'Ofanto. Ils virent que les Grecs étaient sans valeur, « qu'ils estoient comme fames »,

s'écrie dédaigneusement l'évêque-moine Aimé — « et qu'au lieu de rester fermes en face de l'ennemi, ils ne savaient que prendre la fuite ».

D'après Léo de Marsi et la plupart des sources d'origine normande, la bataille d'Arénula aurait été déjà un premier succès des envahisseurs du Nord (1). En tous cas, la position de Cividale dans la Capitanate prouve qu'elle ne fut pas aussi indécise que le dit Guillaume de Pouille, car elle n'arrêta pas l'invasion de Mélès et des Normands. Quant à la seconde bataille, ce fut certainement une complète victoire des Normands, malgré les affirmations contraires de Lupus et de l'Anonyme de Bari.

Les vainqueurs poursuivirent leur marche vers le Sud. Une troisième bataille fut livrée à Vaccaricia, aux environs de l'église de Sainte-Augusta, maintenant Biccari, au nord-ouest de l'emplacement où devait bientôt s'élever la nouvelle Troie (2). Cette dernière rencontre fut encore fatale aux Grecs, qui avaient tout fait pour s'opposer à la marche en avant de leurs ennemis. Mélès et ses rudes alliés furent entièrement vainqueurs. Ce dut être dans le courant de juillet. Qu'il serait curieux de pouvoir reconstituer sous ce ciel torride, dans ces plaines infinies, une de ces batailles étranges et furieuses où toutes les races de l'Orient au service du basileus de Roum luttaient contre les Longobards rebelles et les chevaliers géants de Neustrie leurs alliés, où les Northmans de Russie couverts de la cotte de mailles et du casque combattaient contre d'autres Northmans accourus des bords de la Seine aux rives brûlantes de l'Adriatique. Malheureusement cet effort d'imagination ne saurait nous mener qu'à de bien imparfaits résultats. Nos informations, hélas ! sont trop rares, trop clairsemées (3).

Aussitôt après cette nouvelle défaite, encore dans le courant de l'été de l'an 1017, le « catépano » Tornikios dit Kontoléon (4) fut rappelé à Cons-

(1) Quant à Aimé, il énumère toute une série de victoires des Normands sans leur donner de noms distincts.

(2) Voy. p. 574.

(3) Voy. dans Heinemann, *op. cit.*, *Remarque* n° 1, pp. 343-345, la très intéressante note sur ces trois combats successifs, leurs emplacements et les dates auxquelles ils furent livrés.

(4) La *Chronique* de Lupus fait à tort deux personnages différents de Léon Tornikios et de Kontoléon. Il s'agit là d'un seul et même « catépano », désigné tantôt par son nom véritable, tantôt par son surnom ou sobriquet. La charte de fondation de la nouvelle Troie dont

tantinople pour cause d'incapacité et de lâcheté. Cette disgrâce, puis la marche constamment progressive des Normands dans l'intérieur de la Pouille après la journée du 22 juin, prouvent que Guillaume de Pouille, Léo de Marsi et Aimé sont dans le vrai en affirmant, contrairement aux deux autres chroniqueurs, que Mélès fut vainqueur à Cividale. Skylitzès, de son côté, avoue que les Grecs, totalement défaits dans ces rencontres, durent fuir précipitamment, laissant en arrière beaucoup de morts et de prisonniers.

Ces succès, remportés avant la fin de l'an 1017, livrèrent donc au vainqueur tout le nord de la Pouille, toute la Capitanate jusqu'au delà du cours de l'Ofanto. Les Grecs furent poursuivis jusqu'à Trani (1). Toutes les places, tous les châteaux de l'Apulie entre le Fortore et cette dernière rivière furent occupés sur-le-champ par les envahisseurs. Malheureusement ceux-ci avaient dû acheter ces triomphes au prix de pertes cruelles; car, dans toutes les rencontres, les troupes grecques avaient été de beaucoup supérieures en nombre. Les Normands, en particulier, étaient grandement décimés, mais des renforts arrivés sur ces entrefaites de Normandie vinrent combler les vides.

Lorsque la nouvelle des premiers succès des Normands dans la Pouille se répandit en Normandie, toute une multitude fut prise aussitôt du désir d'aller dans ces pays lointains, où il paraissait si facile de conquérir gloire et richesse. Au lieu de contrarier cette vogue, le duc de Normandie, Richard II, la favorisa. Il espérait probablement se défaire par là de quelques vassaux turbulents.

Une seconde troupe d'émigrants prit donc le chemin de l'Italie. Ceux-ci forcèrent le passage des Alpes au mont Joux (2) et vinrent fortifier la petite armée de Raoul de Toëni qui avait grand besoin de ce secours. Ils durent arriver dans le sud de l'Italie vers la fin de l'an 1018 ou les premiers mois de 1019. D'après Aimé, d'autres Normands, venus de Salerne

je vais parler à la p. 574, le prouve clairement en le désignant comme suit : ἐπὶ Τορνικίου πρωτοσπαθαρίου καὶ κατεπάνου γεγονότος Ἰταλίας τοῦ Κοντολέοντος. Je crois avoir éclairci définitivement cette question jusqu'ici fort embrouillée. M. l'abbé Delarc a encore fait de cet unique Léon Tornikios dit Kontoléon deux « catépano » qui n'ont jamais existé : Antronic ! et Andronic Kontoléon !

(1) *Chron. mon. Cass.*, II, 37.

(2) Le Saint-Bernard.

— probablement ceux que les avances de Guaimar avaient attirés dans cette ville — s'ajoutèrent encore aux soldats de Raoul et de Mélès (1).

Le basileus Basile comprit qu'il fallait à tout prix écraser Mélès et les Normands, sinon que l'Italie serait perdue pour lui. Aussi prit-il toutes les mesures pour assurer enfin la victoire. Le nouveau « catépano » désigné en remplacement de l'incapable Kontoléon, fut un chef plein d'énergie, l'anthypatos Basile Bojoannes ou Bojannes, que les chroniques latines appellent Bugien (2). Lui et son lieutenant le patrice Abalantios, débarqués en décembre 1017 (3) avec des subsides très importants, amenèrent une armée si considérable qu'Aimé compare le nombre de ses lances à celui des roseaux qui croissent dans les campagnes. « Dans leur camp, dit-il, les Grecs paraissaient des essaims d'abeilles. »

Les préparatifs des impériaux durèrent cette fois plus de dix-huit mois. Durant tout ce temps, Mélès et les siens occupèrent le pays conquis. Le long retard que les troupes impériales mirent à reprendre la campagne contre le chef longobard et ses auxiliaires français semble avoir été causé surtout par des soulèvements locaux contre la domination impériale survenus à la suite des trois défaites de l'an 1017, parmi les populations indigènes de la portion de la Pouille demeurée soumise, notamment du territoire de Trani. Dans cette ville où dans l'année 1018 le protospathaire Johannakios (4) avait perdu la vie dans un combat contre les Apuliens, commandés par Ligorius Tepoterici ou Tepoterite, c'est-à-dire simplement Ligorius le topotérète (5), les Grecs ne furent à nouveau maîtres de la ville qu'après avoir fait prisonnier Romuald, chef principal des révoltés dans cette ville, qui fut déporté à Constantinople. Une charte, dont il sera question plus loin (6), rédigée trois ans plus tard, en juin 1021, au nom du catépano Basile Bojoannès par Falco, « turmarque et épis-

(1) « De li Normant de Salerne vint grant exercit et emplirent la contrée de fortissimes chevaliers. »

(2) « Bugianus », « Bugiano », « Bagiano », « Baiano » ; aussi « Bulcanus », même « Vulcanus ». Le véritable nom est Βοϊωάννης.

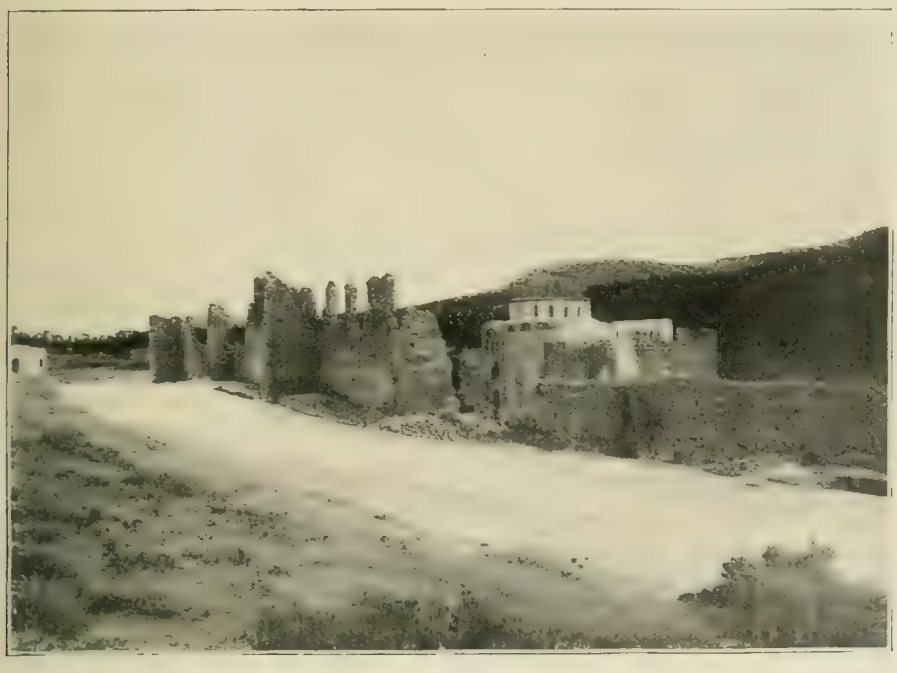
(3) Lupus et l'Anonyme de Bari donnent par erreur la date de décembre 1018. Lupus ne fait souvent commencer l'année qu'au 25 mars.

(4) « Joannatius » (*Lup. protosp.*) ; « Johannacius » (*Anon. Bar.*).

(5) Il est souvent question de cette sorte de fonctionnaires militaires locaux dans les actes de l'époque. Voy. Trinchera, *op. cit.*, un document n° XV où signent deux topotérètes.

(6) Voy. p. 580, note 1.

keptite de Trani », nous fournit la preuve que les habitants de cette ville payèrent par la perte de tous leurs biens leur soulèvement contre l'empire grec. Ce fut notamment le sort du rebelle Maraldus, bourgeois de Trani, dont les immeubles furent adjugés à l'abbé Aténulfe du Mont-Cassin (1), en récompense de ce qu'il venait d'abandonner l'alliance de l'empereur pour s'unir étroitement à la cause du basileus. Ainsi le nou-



MONASTÈRE de Daphni, près d'Athènes, contemporain du basileus Basile II (Voy. p. 906). — Vue générale. — (Photographie communiquée par M. G. Millet)

veau « catépano » avait commencé par relever dans l'intérieur même de la province d'Italie le prestige impérial chancelant.

Une autre préoccupation de Bojoannès, très au courant de la situation politique dans le midi de la Péninsule, fut de rattacher à nouveau à la cause impériale quelqu'un des princes longobards qui, s'ils n'avaient pas soutenu ouvertement encore Mélès, n'en avaient pas moins favorisé secrètement sa cause. C'est ainsi que, dès le mois de février de cette année 1018, nous voyons le « catépano », si du moins le document qui nous révèle ces

(1) Trinchera, *op. cit.*, p. 20, document XIX.

faits est authentique, délivrer à l'abbé Aténulfe du Mont-Cassin une charte d'investiture pour tous les biens appartenant à son monastère (1). De même ce fut probablement dès ce moment qu'il rallia à nouveau à la cause byzantine le prince Pandolfe IV de Capoue, propre frère d'Aténulfe, que nous allons voir bientôt prendre ouvertement parti pour les Grecs. Pandolfe fut le premier des princes longobards à se réconcilier avec ceux-ci.

Enfin, les deux partis en vinrent de nouveau aux mains. Au mois d'octobre 1018 (2) une dernière et trop décisive bataille s'engagea entre les contingents du «catépano» et les bandes de Mélès. Les deux armées combattirent cette fois encore sur la rive droite de l'Ofanto, sur ces mêmes confins de la Capitanate et de la Terre de Bari, près de la cité de Cannes, dans cette plaine célèbre à jamais par la victoire d'Annibal sur les Romains, aujourd'hui la ville agricole de Canosa di Puglia. Grâce aux troupes mercenaires russes, danoises, goulanes ou guaranes (3) et autres que le « catépano » avait amenées de Constantinople, grâce à l'habile tactique de ce chef, à ses connaissances militaires très supérieures à celles de ses adversaires, l'armée impériale fut la plus forte. La lutte fut si sanglante que les habitants du pays, qui ont oublié la bataille d'Annibal, appellent encore aujourd'hui *pazzo-di-sangue* la plaine où combattirent furieusement les Normands et les troupes mercenaires du basileus des Grecs. La journée se termina par la défaite complète de Mélès, dont l'armée fut presque anéantie. Sur deux cent cinquante Normands (4), dix seulement sortirent vivants de la mêlée (5). Cependant les impériaux firent, eux aussi, des pertes énormes. Les cadavres de leurs morts, bien autrement nombreux que ceux de l'armée de Mélès, jonchèrent au loin la plaine (6).

(1) Trinchera, *op. cit.*, p. 18, document XVII.

(2) Ou en 1019, comme le dit l'abbé Delarc ; voy. la note 2 de la p. 28 de son éd. d'Aimé. — En 1018 les Vénitiens transportent le corps de saint Tarasius.

(3) Varangues ?

(4) « Deux cent quatre-vingts », dit Muralt, *op. cit.*, I, 750, d'après Léon d'Ostie, II, 38.

(5) Un assez grand nombre de ces guerriers faits prisonniers sur le champ de bataille furent, paraît-il, envoyés prisonniers à Constantinople où leur venue dut singulièrement surexciter la curiosité populaire. « Ils y furent torturés jusqu'à la fin de leurs jours dans des cachots, » dit un historien contemporain. Wassiliewsky, *La Droujina væringo-russe*, etc., 1er art., pp. 129 sqq.

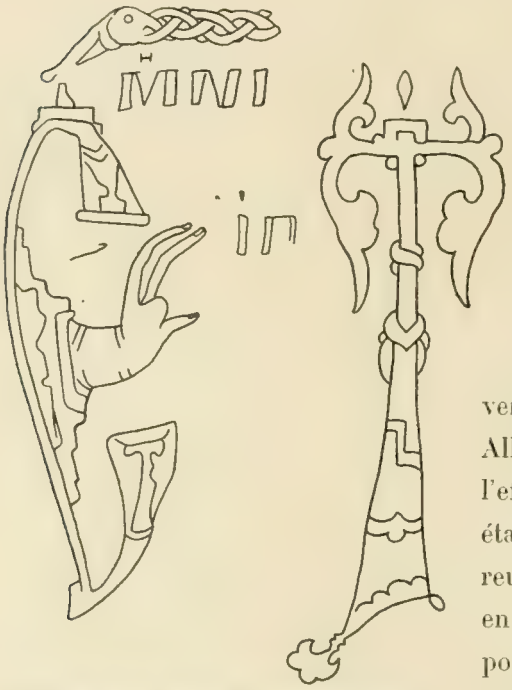
(6) Les *Annales Barenses*, contrairement aux autres chroniques italiennes, placent par erreur la bataille de Cannes à l'année 1021. Aimé est un guide fort peu sûr pour toute cette campagne. Voy. Delarc, *op. cit.*, note de la p. 55.

Le sort de la révolte d'Apulie fut fixé par cette catastrophe. En un seul jour l'infortuné Mélès perdait tous les avantages qu'il avait conquis à force de courage et d'opiniâtreté. Il se trouvait même incapable de poursuivre la lutte. Une fois encore, il dut quitter en fugitif cette terre de Pouille qu'il avait voulu délivrer de la domination byzantine. Ne pouvant compter ni sur les princes longobards Pandolfe IV, le nouveau prince de Capoue, son parent Guaimar de Salerne et ses deux frères Landolfe prince de Bénévent et l'abbé Aténulfe du Mont-Cassin, qui, après la défaite de Cannes, se rapprochèrent aussitôt des Grecs, ni sur les Normands, alors trop affaiblis, l'infatigable partisan, accompagné de Raoul de Toëni, par le Samnium où il s'était d'abord réfugié, se rendit en Germanie pour tenter de décider l'empereur Henri II, sinon à venir en personne faire la guerre aux Grecs pour s'opposer à leurs succès toujours croissants, du moins à lui confier des troupes nouvelles. Il serait curieux de connaître les détails de ce voyage en Allemagne du courageux chef longobard. Nous ne savons rien, hélas! sauf qu'Henri II fit dans la vieille et sombre cité impériale de Bamberg un accueil bienveillant à Mélès et à ses compagnons, et parut s'intéresser vivement à la délivrance de la Pouille. « Mais, dit Aimé, la Cruelle, c'est-à-dire la Mort, rit de ses projets! » Au milieu de ces négociations, probablement au cours d'un second voyage, Mélès mourut à Bamberg le 23 avril de l'an 1020. Ce fut bien une fin tragique entre toutes, au moment même où l'infortuné touchait peut-être à la réalisation de son beau rêve patriotique. Sa mort émut au dernier point ses contemporains par son amertume même. Henri II le fit inhumer avec les honneurs royaux dans la cathédrale de Bamberg, auprès de l'autel de Sainte-Marie-Magdelaine (1). Il fit graver sur sa tombe le titre sonore de duc de Pouille ou d'Apulie, voulant ainsi bien montrer quelles étaient ses intentions à l'égard de ces contrées.

C'était précisément l'époque la plus triomphante du règne de Henri II. Après presque vingt années de luttes opiniâtres, ce prince énergique

(1) Jaffé, *Monumenta Bambergentia*, pp. 37 sqq. et 558. Voy. à la p. 37 la curieuse lettre par laquelle en 1054 l'empereur Henri III prescrit de respecter à tout jamais la tombe de Mélès dans la cathédrale de Bamberg. Voy. sur la mort de Mélès, sur ce titre de duc d'Apulie à lui conféré par Henri, sur ses deux voyages en Allemagne Heinemann, *op. cit.*, note 2, p. 345.

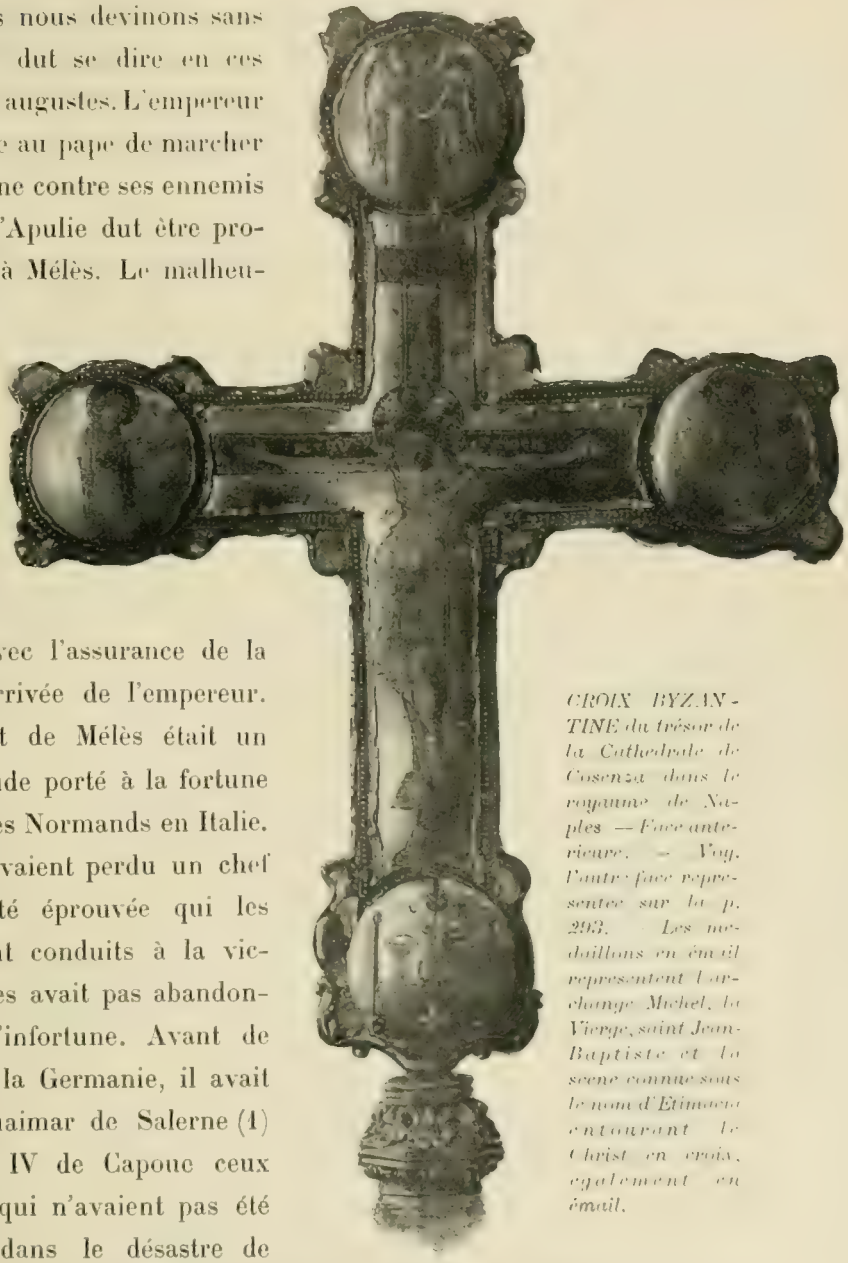
venait enfin de briser définitivement l'orgueil de ses grands vassaux et de restaurer la toute-puissance de sa couronne impériale. A l'occasion des fêtes solennelles célébrées à Pâques de cette année à Bamberg pour la consécration de la nouvelle église de Saint-Étienne, le pape Benoît, ce pontife remarquable auquel l'histoire n'a pas assez rendu justice, accourant à la voix de l'empereur, avait franchi les monts, ramenant probablement avec lui Mélès, et reçu de Henri un accueil triomphal. Ce fut précisément durant ces fêtes splendides qui se prolongèrent de longs jours qu'expira le malheureux chef longobard.



INITIALES tirées d'un Evangéliaire manuscrit byzantin des environs de l'an 1000 conservé au Couvent de Karakallou au mont Athos. — *Brockhaus*, Die Kunst in den Athos-Klöstern.

Certainement le but du Souverain Pontife en se rendant en Allemagne sous l'impression de l'effroi des victoires byzantines, était de faire comprendre à l'empereur que sa place était maintenant en Italie pour y restaurer son pouvoir et en chasser les Grecs auxquels le prince de Capoue venait de se rallier. Benoît tremblait que le rétablissement de la suprématie byzantine dans le midi de la Péninsule ne fût funeste à l'indépendance de la papauté et aux projets qu'elle nourrissait sur ces régions. Il tremblait encore que le parti de Crescentius qui venait de se relever dans Rome, n'en fût trop puissamment renforcé. C'était pour l'aider dans cette entreprise de résistance qu'il avait fait venir à Bamberg et Mélès et Raoul de Toëni. La réunion de ces trois hommes à la cour impériale signifiait : « Guerre aux Grecs en Italie avec l'aide des Allemands. » Nous ne savons rien de ces négociations que la mort de l'infortuné Mélès ne dut point inter-

rompre, mais nous devinons sans peine ce qui dut se dire en ces conciliabules augustes. L'empereur dut promettre au pape de marcher de sa personne contre ses ennemis en Italie et l'Apulie dut être promise en fief à Mélès. Le malheureux mourut; mais le pape repartit pour Rome dans le cours de l'été de l'an 1020 avec l'assurance de la prochaine arrivée de l'empereur.



CROIX BYZANTINE du trésor de la Cathédrale de Cosenza dans le royaume de Naples — Face antérieure. — Voy. l'autre face représentée sur la p. 293. — Les médaillons en émail représentent l'archange Michel, la Vierge, saint Jean-Baptiste et la scène connue sous le nom d'Etimasia entourant le Christ en croix, également en émail.

La mort de Mélès était un coup bien rude porté à la fortune immédiate des Normands en Italie. En lui ils avaient perdu un chef d'une fidélité éprouvée qui les avait souvent conduits à la victoire et ne les avait pas abandonnés dans l'infortune. Avant de partir pour la Germanie, il avait confié à Guaimar de Salerne (1) et Pandolfe IV de Capoue ceux d'entre eux qui n'avaient pas été enveloppés dans le désastre de Cannes, quatre-vingts en tout suivant Léo de Marsi. Ils furent ainsi,

(1) « Le prince Guaimar gouvernait Salerne en 1020 sous Jean ? Bojoannes, anthypatos et gouverneur des thèmes italiens. » (*Suscription d'un Evangéliaire de la Bibliothèque du Ministère de l'Instr. publ. à Saint-Pétersbourg*, n° 10. — Cf. Muratori, IV, 363. Muralt, *op. cit.*, I, p. 594

d'après une première rédaction de la *Chronique* de cet auteur (1), colloqués à Bénévent, à Salerne, à Capoue, quelques-uns même auprès de Datto, le vaillant beau-frère de Mélès, toujours retiré dans la tour de l'embouchure du Garigliano où le pape Benoît lui avait donné asile. Jusqu'au dernier jour Mélès espéra se servir à nouveau du bras de ces vaillants, lorsqu'ils recommenceraient tous ensemble la lutte contre les Grecs. D'autres Normands encore, échappés à l'épée des mercenaires grecs ou varangiens, se mirent à ce moment au service de l'abbé du Mont-Cassin, pour défendre les biens de l'abbaye contre les incursions des turbulents comtes d'Aquino, et, tant que vécut l'abbé Aténulfe, ils restèrent fidèles à leurs engagements.

Une charte du « catépano » Basile Bojoannès, dont je reparlerai plus loin, datée du mois de juin 1019, établit encore que, déjà avant la bataille de Cannes qui eut lieu en octobre de l'année 1018, un assez grand nombre de Normands avaient pris service parmi les hommes d'armes des comtes d'Ariano, à l'est de Bénévent. Ceux-ci, se séparant de leurs compatriotes, étaient venus, dans les premiers mois de 1019, habiter la ville naissante de Troja que faisait construire et fortifier le « catépano » Bojoannès sur l'emplacement alors désert et ruiné de l'antique Æcæ ou Ecana détruite à l'époque des invasions barbares. Ce grand capitaine byzantin, aussi habile à user de sa victoire qu'à vaincre, destinait cette nouvelle et formidable forteresse à défendre cette frontière septentrionale des terres byzantines d'Apulie qu'il venait de reconquérir si brillamment, et à fermer la route à toute invasion du Nord descendant par les défilés des Apennins dans ces contrées si facilement accessibles à la révolte et à toutes les influences hostiles extérieures. « Il l'appela de ce nom immortel de Troja, a dit Fr. Lenormant (2), par une réminiscence homérique et sans doute à cause des récits poétiques qui faisaient venir en Italie les principaux fugitifs d'entre les Troyens. » La ville destinée à unir définitivement cette portion de la Péninsule aux provinces plus foncièrement byzantines fut fortifiée puissamment; on en fit le siège d'un évêché et on y établit des colons grecs amenés d'Orient. Ne se fiant pas complètement aux vertus

1. Delare, *op. cit.*, note 1 de la p. 57.
2. *A travers l'Apulie et la Lucanie*, t. I, p. 112.

militaires de ses compatriotes pour la défense d'une forteresse dont il voulait faire la clef du pays, le « catépano » avait eu l'heureuse idée d'y appeler en les prenant à sa solde, ce groupe de chevaliers normands qui étaient venus depuis quelques années en Italie, indépendamment de ceux avec qui Mélès était entré en rapports et qui s'étaient mis au service du comte d'Ariano. Bojoannès leur donna dans sa nouvelle ville des maisons où ils vinrent se fixer au commencement de 1019, et des terres alentour, pour former un établissement définitif. Fait bien typique, ces Normands de Troja, au lieu de faire cause commune avec leurs compatriotes, demeurèrent d'une fidélité parfaite à l'empereur, sous la bannière duquel ils étaient venus se ranger.

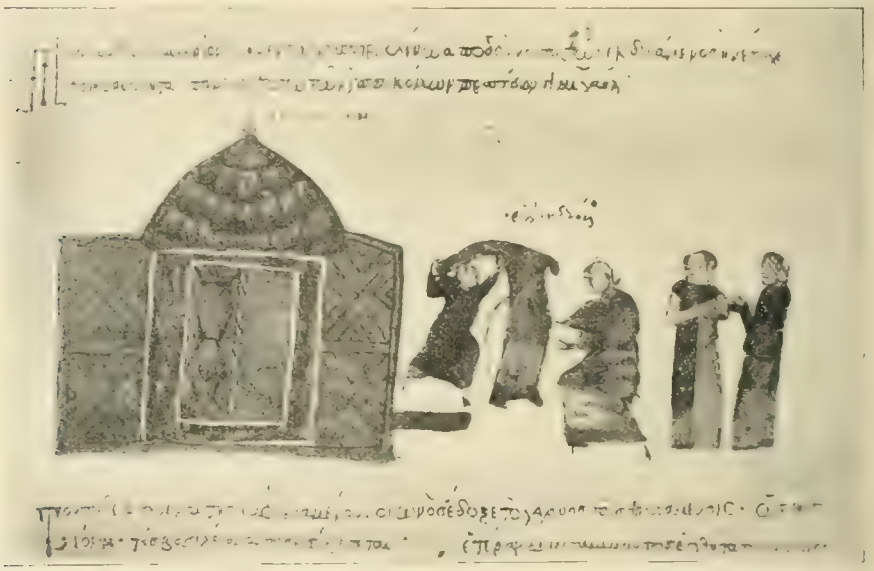
Les événements ne tardèrent pas à montrer combien Basile Bojoannès avait eu raison de construire ces fortifications et de confier, malgré les réclamations des populations environnantes inquiètes de ce voisinage, ce boulevard de la domination grecque de la Pouille à des soldats éprouvés comme l'étaient les Normands. Il faut toute l'extraordinaire étrangeté des mœurs politiques d'alors pour expliquer d'aussi incroyables aventures. Ces fameux Normands, véritables reîtres du XIe siècle à son aurore, n'avaient aucune répugnance à se vendre ainsi au plus offrant, quitte à se battre aussitôt les uns contre les autres. Exclusivement guidés par l'appât du gain, ils acceptaient très facilement cette idée d'avoir à croiser le fer avec leurs propres compatriotes, ce qui aujourd'hui paraîtrait le comble de l'infamie.

Ce ne fut pas assez pour le « catépano » de bâtir Troja. Toute une série de forteresses secondaires fut élevée par ses soins, tant à l'ouest qu'au nord, sur la frontière de la principauté de Bénévent, formant un cercle difficilement franchissable pour l'envahisseur du Nord. Ce fut alors qu'on vit surgir du sol les fortes places de Dragonara, de Ferentino, de Civitate sur le Fortore, groupées autour de leur reine à toutes, la nouvelle Troie (1). Toutes se trouvaient achevées dès le courant de l'an

(1) « Outre Troja, le « catépano » Bojoannès bâtit, dit Leon d'Ostie, II, 51, Florentinum, Civitas et les autres villes de la Capitanate. Cette province fut même alors ainsi nommée d'après lui. » Telle est encore aujourd'hui l'opinion de la plupart des auteurs. Voy. à ce propos le mémoire signé *Homunculus* intitulé : *Storia della denominazione di Basilicata*, Rome, 1874. L'auteur anonyme propose comme origine de cette autre dénomination provinciale le titre également byzantin de *basilikos*.

1019 (1). Dès lors, Troja fut le boulevard de la puissance des basileis dans le nord de l'Apulie. Aujourd'hui, cette vieille cité ne compte plus guère que six mille habitants. La voie ferrée qui, à Foggia, quitte le Tavoglière de la Pouille pour s'enfoncer dans les montagnes dans la direction de Bénévent, laisse sur la droite cette forteresse fameuse du Moyen âge italien.

C'étaient, pour les habitants des provinces byzantines d'Italie, de bien incommodes voisins que ces terribles batailleurs, et leurs appréhen-



MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIe Siècle de l'Histoire de Jean Skylitzès, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Très curieuse représentation du célèbre Chrysotriclinion du Grand Palais sacré.

sions causées par les nouveaux défenseurs de Troja ne sont que bien naturelles. Basile Bojoannès nous les fait connaître lorsqu'il écrit dans une seconde charte du mois de janvier 1024, également relative à la délimitation du territoire de la nouvelle cité, charte dont la copie se trouve aux Archives royales de Naples (2), ces paroles qui s'appliquent si bien aux durs Normands : *Stratigoti per invidiam accusantes troianum populum dicebant nobis : Populus iste cui vos datis has fines fortis et durus est,*

(1) Troja fut bâtie vers la fin de 1018 ou le commencement de 1019. Voy. les inscriptions sur les portes de bronze de sa cathédrale.

(2) Trinchera, *op. cit.*, p. 22, document XX.

MOSAÏQUE BYZANTINE de Saint-Marc de Venise. — Les archanges saint Michel et saint Gabriel soutenant le buste de l'Enfant Jésus. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

qui omnes nos vicinos debellabit, et etiam principes sancti imperii interficiet.

Nous avons vu qu'un autre groupe normand tenait garnison à la tour de l'embouchure du Garigliano avec Datto, le beau-frère de Mélès.

MINIATURE du célèbre Menologion *de la Bibliothèque Vaticane exécuté sur l'ordre de Basile II. — La Fuite en Egypte. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.*

Ceux-ci ne tardèrent pas à courir les plus grands dangers. Désolé de n'avoir pu s'emparer de Mélès pour lui faire expier sa révolte, le « catépano » songea à mettre la main sur son beau-frère. Une circonstance facilita singulièrement cette capture. Après la bataille de Cannes les deux seigneurs longobards, Aténulfe, l'abbé du Mont-Cassin, et Pandolfe IV, le prince de Capoue, avaient fait aux Grecs des avances empressées. Nous avons vu qu'en retour, le « catépano » avait fait don à l'abbaye du Mont-Cassin de divers immeubles confisqués sur un habitant de Trani, du nom de Maraldus, probablement un des révoltés de cette ville en

1018. Quant à Pandolfe de Capoue, il avait envoyé à Bojoannès les clefs d'or de sa ville pour qu'il les fît parvenir à Constantinople comme preuve de sa soumission aux basileis Basile et Constantin. Le « catépano » accepta les clefs et récompensa Pandolfe par de riches subsides. En même temps, il lui fit savoir que s'il était aussi dévoué qu'il le prétendait aux empereurs, il devait l'autoriser à traverser librement, avec ses troupes, le territoire de la principauté, pour aller s'emparer de Datto dans la tour du Garigliano. Pandolfe accorda tout ce qu'on lui demandait et Bojoannès accourut. C'était en 1021. Attaqué à l'improviste, Datto se défendit courageusement pendant deux jours au bout desquels il fut obligé de se rendre avec tous les siens. Le « catépano » voulait faire un mauvais parti aux Normands qui se trouvaient parmi les prisonniers, mais les prières instamment réitérées de l'abbé du Mont-Cassin l'adoucirent. Il donna ces Normands à Aténulfe, qui comptait bien les utiliser pour la défense de l'abbaye. Le malheureux Datto, ramené en triomphe par son vainqueur, fit son entrée à Bari le 15 juin 1021, dérisoirement monté sur une ânesse. Bojoannès le condamna, comme rebelle à ses souverains, à subir la peine des parricides. — Il fut cousu dans un sac de cuir et jeté à la mer (1).

Ce n'étaient pas là les seules calamités qui désolaient à nouveau ces contrées infortunées. Tandis que les armées normandes commençaient à se montrer petit à petit en Pouille, les révoltés longobards, éprouvant le besoin d'un secours plus puissant, n'avaient pas hésité, dans leur haine des Grecs, à appeler une fois encore à leur aide le secours impie des Musulmans de Sicile. Dans le cours de l'an 1020 nous voyons ceux-ci aborder en Italie sous le commandement d'un certain chef nommé Rayca (2), puis attaquer et prendre sur les pentes septentrionales de la Sila la petite place de Bisignano (3). L'émir périt. Était-ce Rayca ?

(1) « Hirsch, dit M. l'abbé Delarc, regarde comme fausse l'assertion d'Aimé que Pandolfe prit part en personne à l'expédition contre la tour du Garigliano. Cependant son attitude ultérieure, à cause de ce fait, vis-à-vis de l'empereur Henri II, et celle de son frère Aténulfe laissent voir que les deux frères eurent une part active dans cette affaire et que Pandolfe ne se borna pas à donner passage dans sa principauté au « catépano » Bojoannès et à ses troupes. L'intercession d'Aténulfe en faveur des Normands indiquerait aussi que ce remuant prélat fut présent à l'affaire de la tour du Garigliano. » Voy. Aimé, éd. Delarc, p. 34.

(2) Ou « Rahica ».

(3) Basidiae dans l'antiquité ; au Moyen âge Bisumianum; Lupus Protospatha (*ad an.* 1020).

Malheureusement, nous ne sommes renseignés sur tous ces faits que par les plus brèves mentions des chroniques italiennes.

On sait qu'au mois de mai de l'an 1019, Djafar, depuis plus de vingt ans émir de Sicile (1), après avoir peu auparavant vaincu et tué son frère Ali révolté contre lui, fut déposé et chassé par une sanglante sédition du peuple de Palerme. Il se réfugia en Égypte et fut remplacé en Sicile par son autre frère Ahmed dit Al-Akhal. Les débuts de celui-ci furent heureux. Il reçut du Khalife Hakem le titre de Teeïd Eddaulèh (2), restaura la tranquillité dans son île et inaugura à nouveau la guerre sainte contre les chrétiens. Au lieu d'envoyer ses lieutenants se battre à sa place, il se mit en personne à la tête des expéditions de ses troupes en terre ferme et favorisa de tout son pouvoir les rebelles de la Pouille. Cette expédition de Bisignano fut certainement une de ses premières opérations dirigées par lui contre les Byzantins en Italie.

Parmi tant de « catépano » de mince valeur, capitaines inexpérimentés uniquement préoccupés de s'enrichir en pressurant leurs malheureux administrés, Basile Bojoannès semble avoir fait vraiment exception. Il fut le seul homme remarquable que les empereurs grecs chargèrent du gouvernement de leurs possessions italiennes. La confiance impériale, après tant de changements incessants, le maintint jusqu'en 1025 à la tête du gouvernement de l'Italie méridionale. Il paraît avoir été un chef aussi énergique qu'habile, à la fois capitaine audacieux et administrateur vigoureux. Skylitzès, à propos d'un de ses petits-fils ou neveux son homonyme vaincu en Apulie en 1041 (3), fait l'éloge de son heureux gouvernement. Dans cette extraordinaire disette de documents encore existants de l'administration byzantine de cette époque en Italie, Basile Bojoannès, dont le nom demeura si célèbre dans la Péninsule qu'il paraît bien, nous l'avons vu, avoir été l'origine de celui de la province de Basilicate reconquise par lui, se trouve représenté aux Archives de Naples

Je ne sais pourquoi Amari (*op. cit.*, II, 345) fait de ce Rayca un Apulien ou Longobard, « *un Pugliese* ». L'illustre érudit croit que cette expédition n'est autre que la première entreprise de l'émir Akhal. En 1016, à Luna, Génois et Pisans avaient détruit la flotte de Modjahid et s'étaient emparés de la Sardaigne.

(1) Depuis l'an 998.

(2) « Soutien de l'Empire. »

(3) Cédrénus, II, 546.

et du Mont-Cassin par quatre chartes et ce simple détail est un sûr indice de l'activité de son administration. Un de ces documents (1), on se le rappelle, a rapport à la fondation par le « catépano » de la ville de Troie, fondation qui contribua si efficacement à prolonger la durée de l'occupation grecque en Italie.

« Dès avant d'engager la lutte, dit M. Fr. Lenormant, et tandis que

SAINTE FONTAINE dite de la « Phiale » du Monastère de la Laure de l'Athos fondé à la fin du Xe Siècle. — Les plaques de marbre du parapet sont contemporaines de la fondation. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

ses adversaires s'attardaient dans les délices des villes qu'ils avaient déjà conquises, au lieu de s'occuper à forcer promptement la ligne de l'Ofanto,

(1) Trinchera, *op. cit.*, p. 18, document XVIII. Cette charte dont la copie seule existe encore aux Archives de Naples ainsi qu'une autre du même dépôt dont on ne possède également plus que la copie latine (Trinchera, document n° XX) comptent parmi les plus précieux documents encore existants relatifs à l'occupation byzantine en Italie. Le « catépano » déclare dans la première de ces pièces datée du mois de juin 1019 que, sur la demande des Normands qui ont quitté le service des comtes d'Ariano pour suivre celui de l'empereur et s'installer dans la nouvelle ville de Troie si rapidement reconstruite par lui (*a*), il va procéder à la délimitation du territoire de cette ville. Il énumère d'abord les fonctionnaires byzantins qui sont témoins de l'acte. Il passe ensuite à la description minutieuse des limites du territoire concédé à la ville. Il rappelle à cette occasion la victoire remportée en ces lieux par

(*a*) « Sur les ruines d'une première cité détruite de temps immémorial. »

EGLISE BYZANTINE des Saints-Apôtres à Salonique aujourd'hui Sôouk-Sou Djami. — XIme Siècle. — J'ai donné déjà de ce monument, une des mieux conservées parmi les églises byzantines, une moins bonne gravure à la p. 37 de mon Nicéphore Phocas.

Bojoannès avait mûri longuement ses préparatifs. Il avait eu le temps de rassembler une nombreuse armée, celle qui vainquit à Cannes. Maintenant l'ennemi, cantonné dans la plaine de la Capitanate, avait commis encore la faute insigne de le laisser paisiblement, par la construction de Troie, s'assurer la possession de l'Apennin et de ses défilés. Pour lui la chose était capitale, car il isolait ainsi les Longobards insurgés de la Pouille et leurs auxiliaires normands des principautés longobardes de Bénévent et de Capoue. »

Dans le domaine militaire Basile Bojoannès a à son actif, dès son arrivée dans son nouveau commandement, la réorganisation des forces byzantines et la répression de la révolte de Trani. Puis vient la grande victoire de Cannes, puis la défaite et la prise de Datto. Nous allons maintenant voir l'énergique « catépano » continuer à défendre victorieusement contre un ennemi autrement redoutable les thèmes confiés à sa garde. La visite de Mélès et de Raoul de Toëni à Bamberg avait ouvert les yeux à l'empereur Henri II sur la situation de l'Italie du Sud, qui se séparait de plus en plus de l'empire d'Occident. Les victoires récentes des Grecs, l'arrivée de leurs troupes jusque sur le Garigliano, la défection des princes longobards de Capoue et de Salerne, celle de l'abbé du Mont-Cassin, qui, après la victoire de Bojoannès, s'étaient hâtés de faire leur soumission

Mélès sur son prédécesseur Tornikios. Il règle enfin les questions de vaine pâture entre cette commune et la commune voisine de Vaccaricia. — Le second document daté du mois de janvier 1024 est une simple confirmation plus détaillée de la première de ces chartes. J'en ai parlé déjà. Il y est fait mention du tribut de cent besants d'or scyphates à payer par les Normands de Troie à la curie impériale à l'exclusion de toute autre charge en récompense de leur fidélité. Allusion en effet est faite à ces services dévoués rendus par eux à la cause impériale, à leur admirable attitude durant le récent siège de la ville par l'empereur Henri, à leur obstinée résistance opposée aux attaques du « rex Francorum » accouru au secours des rebelles longobards. Justice est faite des accusations portées contre eux par leurs ennemis. Les biens confisqués sur les rebelles de Trani sont donnés à l'abbé Aténulfe du Mont-Cassin en récompense de ce qu'il a traitreusement livré Datto.

Le troisième document signé du nom de Bojoannès (Trinchera, p. 18, nº XVII) est conservé au Mont-Cassin en copie latine dans le *Regestum* de Pierre Diacre. C'est un ordre en date du mois de février 1018 interdisant d'aliéner des domaines religieux principalement ceux du Mont-Cassin. Chose curieuse, le document est rédigé « *ex jussu* » du seul basileus Constantin, probablement régent en l'absence de Basile alors en Bulgarie. Les règlements analogues édictés dans leurs sigillions par les « catépano » antérieurs dont le dernier cité est le protospathaire Alexis Xiphias, sont confirmés.

Le quatrième document de Bojoannès, daté du mois de juin 1021 et conservé en transcription latine dans le même *Regestum* (Trinchera, p. 20, nº XIX), est cette charte rédigée au nom du catépano par Falco, turmarque et épiskeptite de la ville de Trani, dont j'ai également déja parlé.

aux empereurs d'Orient, la prise de Datto et le châtiment affreux qui lui avait été infligé, enfin le danger de voir l'Italie centrale, Rome elle-même, tomber au pouvoir de Constantinople, tout indiquait à Henri II qu'il devait une fois encore passer les Alpes, s'il ne voulait perdre toute autorité et toute influence sur les plus belles provinces de l'Italie, qu'il devait avant tout chasser les Byzantins du sud de la Péninsule et rattacher définitivement à sa couronne ces thèmes lointains.

Le pape Benoît, de retour de Bamberg où il était allé supplier l'empereur de lui porter secours et consacrer la cathédrale élevée par ce prince avec tant d'amour, après un séjour auprès de lui à Fulda, était rentré en Italie dans l'été de l'an 1020. Il ramenait avec lui le Normand Raoul de Toëni. Plus que jamais il était résolu à reprendre le bon combat pour la possession de l'Italie méridionale. Seul le corps du pauvre Mélès était demeuré sur la terre étrangère. Le pape qui rapportait, outre la promesse d'une prochaine venue de l'empereur, un diplôme célèbre donné à titre de joyeux départ confirmant à l'Église romaine la possession des biens à elle octroyés par le grand empereur Othon (1), retrouvait la Péninsule dans un état pire encore qu'à son départ. Non seulement les Grecs étaient de nouveau les maîtres de la Pouille entière, mais ils occupaient déjà une notable portion de la principauté de Bénévent. Leur frontière du nord était maintenant admirablement défendue par toutes ces nouvelles forteresses dont la principale était Troja. Certes, le prince de Bénévent, Landolfe V, à travers les circonstances les plus difficiles, maintenait sa foi au pape et à l'empereur d'Occident, mais son cousin Pandolfe IV, régent à Capoue au nom d'un oncle en enfance, et le frère de Pandolfe, le puissant abbé Aténulfe du Mont-Cassin, d'abord secrètement ralliés au basileus, favorisaient maintenant ouvertement ses projets et lui rendaient hommage pour toutes leurs seigneuries. Guaimar IV de Salerne aussi, contraint de reconnaître la suzeraineté de Constantinople, avait fait sa paix avec Basile. Sauf à Bénévent, la suprématie byzantine régnait donc incontestée à travers toute l'Italie méridionale et le pape n'avait à attendre aucun appui de tous ces princes longobards. Cette tour du Garigliano où Datto venait

(1) Hermemann, *op. cit.*, pp. 41-42.

d'être pris par les Grecs (1) faisait partie de son patrimoine, qui se trouvait ainsi violé par les soldats du basileus. Déjà le « catépano » menaçait d'envahir tout le reste du domaine de saint Pierre. Il n'était que temps que l'empereur accourût enfin au secours du Souverain Pontife, car une marche hardie pouvait porter en un jour les Grecs sous les murs de Rome. Benoît suppliait toujours plus vivement Henri d'accourir. Heureusement que le chef byzantin hésitant fit halte sous les murs de la forteresse du Garigliano qu'il venait de conquérir. En décembre l'empereur parut enfin sur le versant méridional des Alpes !

Henri, bien décidé cette fois à substituer définitivement dans l'Italie méridionale son autorité à celle des Grecs et à venger la défaite de Mélès, s'était mis en route dans les dernières semaines de cette année 1021 qui avait vu le supplice de Datto. C'était le troisième voyage de ce prince en Italie. Franchissant le Brenner, il entra le 6 décembre dans Vérone et fêta Noël à Ravenne qu'il quitta dans les premiers jours de l'an 1022. Divisant en trois masses ses soixante mille guerriers il en confia onze mille à Poppo, patriarche d'Aquilée, pour envahir la Pouille par les montagnes du pays des Marses et la province de Molise déjà en partie occupée par les Grecs. Celui-là devait avant tout soumettre les comtes rebelles des Marses et les fils de Borellus, les comtes de Sangro. En même temps, un second prélat de l'armée d'invasion, Piligrim, opérant encore plus à l'ouest, à la tête de vingt mille hommes, passait par Rome et la Campanie pour aller châtier les deux frères longobards, le prince de Capoue et l'abbé du Mont-Cassin. Enfin l'empereur allait conduire en personne la portion la plus importante et la meilleure de ses troupes contre les Grecs, le long du rivage de l'Adriatique, puis à travers les Abruzzes et le pays de Bénévent jusqu'en Pouille et en Capitanate. Raoul de Toëni l'accompagnait, lui servant de guide et de conseiller. En divisant ainsi l'attaque, Henri avait certainement à cœur de diviser avant tout la défense et d'empêcher les forces byzantines d'opérer leur jonction avec celles des princes longobards.

L'évêque Piligrim marcha d'abord sur le Mont-Cassin. Aténulfe, songeant avec épouvante que le lieutenant de l'empereur allait, au nom

(1) Elle avait été construite par Pandolfe de Capoue après une victoire sur les Sarrasins et portait cette fière inscription « *Princeps hanc turrim Pandulfus condidit heros* ».

de celui-ci, lui demander compte de son alliance avec le « catépano », de sa trahison envers le pape et de la part qu'il avait prise à la capture de Datto, sans attendre l'arrivée des Allemands, prit en hâte, sur les conseils de son frère, le chemin de Constantinople, bien que les comtes des Marses ainsi que les fils de Borellus qui possédaient des châteaux dans les Abruzzes, sur les bords du Sangro, lui offrissent un sûr asile dans leurs

MONASTÈRE DE LAVRA fondé sous le règne de Nicéphore Phocas, au mont Athos. Entrée du Réfectoire. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

forteresses. Il s'enfuit du Mont-Cassin vers le 15 mars et s'embarqua à Otrante, malgré les représentations de l'évêque de cette ville qui lui prédisait malheur parce qu'il avait vu saint Benoît en songe.

La prédiction disait vrai. L'infortuné Aténulfe fit naufrage en haute mer par une violente tempête le 30 mars 1022 (1) et se noya avec toute sa suite dans les eaux qui, quelque temps auparavant, avaient recouvert le corps du malheureux Datto. Avec l'abbé fugitif disparurent au fond

(1) Voy. dans Delarc, *op. cit.*, la note de la p. 60 sur la date de la fuite et de la mort de l'abbé Aténulfe.

de l'abîme les joyaux, les manuscrits précieux, les diplômes qu'il avait emportés de son beau monastère pour les mettre en sûreté à Byzance. Lorsqu'on annonça cette mort à Henri II, il entonna le seizième verset du psaume VII : *Lacum aperuit et effodit eum, et incidit in foveam quam fecit.*

De peur que Pandolfe ne prît la fuite comme son frère, Piligrim alla en hâte assiéger Capoue et en fermer toutes les issues. Pandolfe, après un faible essai de résistance, craignant que ses propres sujets ne le livrassent à l'archevêque, préféra se rendre à merci. Il vint au camp allemand et affirma à Piligrim qu'il n'était pas aussi coupable qu'on l'avait dit à l'empereur. Il promit de se justifier lorsqu'il serait en la présence de celui-ci et se déclara prêt à fournir toutes les réparations nécessaires. Le belliqueux prélat, heureux de ce grand succès, mit garnison dans Capoue (1) et envoya son prisonnier sous bonne escorte au camp de l'empereur. Celui-ci, après avoir passé, en février, à Chieti et tenu dans ce même mois un plaid sur territoire bénéventin, avait été, à grande joie, solennellement reçu avec le pape Benoît, le troisième jour de mars, dans la capitale de ce duché, par le fidèle Landolfe et tous ses sujets. Depuis le 15 mars environ, après avoir accordé dans Bénévent à son armée un repos nécessaire, il avait envahi la Capitanate. Maintenant, de concert avec Poppo, qui l'avait rejoint dès avant Bénévent, sans avoir nulle part rencontré les Grecs, et qui venait de recevoir, sans coup férir, la soumission des comtes des Marses, il assiégeait cette fameuse ville de Troja, récemment construite et si puissamment fortifiée par Basile Bojoannès pour la défense des frontières de la Pouille.

Troja avait arrêté l'empereur dès ses premiers pas en Capitanate. Il y avait trois ans à peine que cette ville avait été fondée lorsqu'elle soutint ce long siège qui la rendit célèbre. Le pape, âme de toute cette entreprise, semble ne plus avoir quitté l'empereur. Les accusations les plus graves furent portées contre Pandolfe, lorsqu'il comparut en suppliant devant le souverain allemand dans son camp. De l'avis unanime,

(1) Capoue devait être tombée au pouvoir des impériaux dès le mois de mars puisque déjà à ce moment des fonctionnaires de l'empereur Henri rendaient la justice dans cette ville. Voy. *Monum. regii Archivii Neapol.*, IV, p. 161.

le traître fut condamné à mort. Mais Piligrim, à la loyauté duquel le prisonnier s'était confié, fit, auprès de son maître, de si vives instances que l'empereur, fléchi par lui, se contenta de ramener à sa suite en Germanie Pandolfe enchaîné avec une chaîne de fer. Pandolfe de Teano, fils de Gisulfe, petit-fils de Pandolfe Tête de Fer, membre de cette famille demeurée si constamment fidèle à la cause allemande, fut nommé prince de Capoue à la place du traître dépossédé (1).

Troja, défendue par les Normands à la solde du « catépano », était trop puissamment fortifiée pour qu'on pût espérer une prompte reddition. Investie de toutes parts par la grande armée allemande, elle fit la plus honorable résistance. Ses vaillants défenseurs avaient mission de lutter à outrance durant que le « catépano », à la tête de son armée de mercenaires, se retranchait plus en arrière, sur cette ligne de l'Ofanto où, une fois déjà, il avait brisé l'effort de Mélès (2). Après un siège terrible qui se prolongea trois mois, grâce à l'indomptable énergie de la garnison, l'empereur allemand, malgré l'arrivée de la troisième armée, celle de Piligrim (3), dut se contenter d'un semblant de soumission. On était au cœur de l'été et la dysenterie faisait d'affreux ravages parmi ses troupes, peu accoutumées à ces chaleurs torrides. Dès la fin du siège, Henri II, on va le voir, regagna en hâte le nord de la Péninsule pour rétablir plus promptement la santé de ses soldats (4).

Les témoignages des chroniqueurs ne racontent pas tous de la même manière l'issue du siège de Troja. Aimé (5) dit formellement que la ville

(1) Qui, lui, descendait de ce Pandolfe III dont la race avait toujours témoigné des plus vives sympathies pour Byzance.

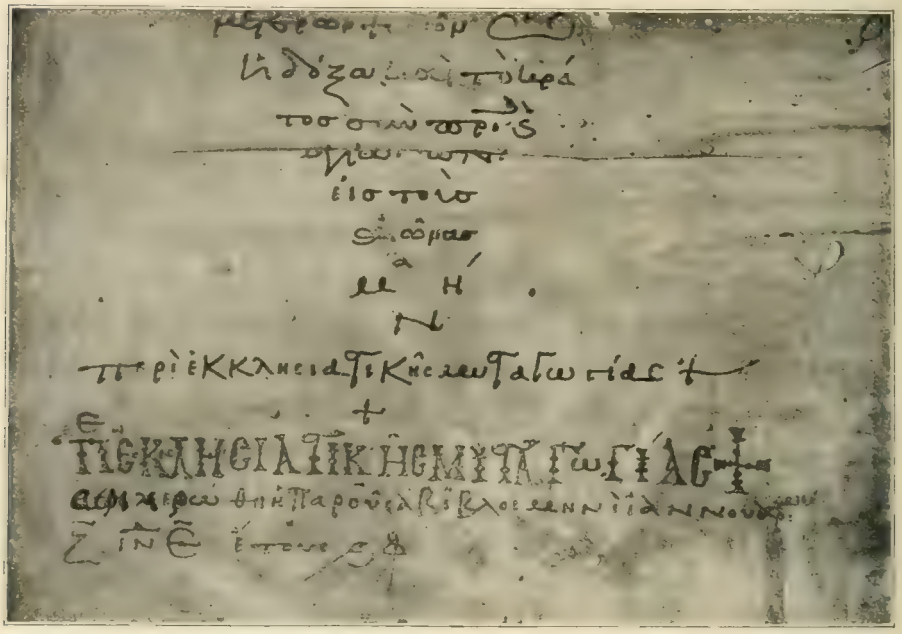
(2) Bojoannès s'empara à ce moment de la ville d'Acerenza. Voy. Fr. Lenormant, *A travers l'Apulie et la Lucanie*, I, p. 276 : « Ce n'est que vers 1020 qu'Acerenza qui avait jusque-là été longobarde fut conquise par les Grecs, sous le catépanat de Bojoannès. Tombée ainsi tardivement en leurs mains elle n'y resta guère plus de vingt ans. Aussi son évêché qui relevait de l'archevêché de Salerne, ne passa pas au rite grec et ne fut jamais rattaché à l'obédience du patriarche de Constantinople. »

(3) Celui-ci, on le verra, était entre temps entré dans Salerne après quarante jours de siège. Il avait exigé du prince Guaimar IV qu'il livrât son fils comme otage de sa fidélité et forcé la République de Naples à reconnaître elle aussi à nouveau la suzeraineté de l'empereur d'Occident (voy. cependant ce que dit Schipa, *op. cit.*, chap. x, III, pp. 484-488). — Le fils du prince de Salerne fut confié à la garde du pape. On ne sait si ce fils était Guaimar V que Guaimar IV s'était associé à la mort de Jean III.

(4) Le 31 mai, il avait confirmé sous les murs de Troja l'archevêque Aimé de Salerne.

(5) Aimé, *Ystoire de li Normant*, éd. Delarc, note de la p. 35.

ne fut pas prise. Le protospathaire Lupus et l'*Anonyme* du Mont-Cassin se contentent de mentionner le siège sans dire comment il se termina. Au contraire, un grand nombre de chroniques allemandes affirment que Troja fut prise par l'empereur Henri. La vérité semble être, comme je viens de l'indiquer, que celui-ci, pressé par les grandes chaleurs de l'été, dut se contenter d'un simulacre de soumission. Une première fois



DERNIÈRES LIGNES d'un Manuscrit byzantin des Œuvres de saint Denis Aréopagite, *daté de l'an 992. — Bibliothèque Nationale.*

toutes les puissantes machines de guerre de l'armée allemande si péniblement amenées et établies avaient été brûlées dans une sortie des assiégés. Les nouvelles machines refaites à grand'peine avaient été recouvertes de peaux fraîches pour prévenir de nouveaux incendies. Leur action médiocre contre les remparts énormes construits par Bojoannès fut une cruelle déception pour les Teutons. L'empereur, qui se souciait peu de prolonger un siège aussi pénible, fit offrir aux assiégés les conditions les plus favorables. Eux, fiers de tenir ainsi ce puissant prince en échec, ne parlaient de rien moins que de le conduire pieds et poings liés aux pieds de leur basileus à Constantinople, et commencèrent par

REMPART BYZANTIN de Constantinople. — La Grande Muraille à la hauteur de la porte de Gyrolimne.

repousser dédaigneusement ces ouvertures. Furieux, il jura de faire massacrer jusqu'au dernier les habitants de la ville une fois qu'il l'aurait prise et de la faire raser jusqu'en ses fondements. Ainsi la résistance se prolongea bien plus longtemps qu'il ne l'avait pensé.

Enfin, raconte Raoul de Glaber, vers le quatrième mois les vivres commencèrent à manquer aux assiégés qui comptaient toujours sur le secours du « catépano ». Quand tout espoir de ce côté eut disparu, il fallut bien qu'ils songeassent à se rendre. Maintenant ils tremblaient à la pensée du courroux de l'empereur dont ils avaient ri jadis. Tout fut mis en œuvre pour exciter sa pitié et apaiser son ressentiment. Une immense procession d'enfants précédés par une croix que portait un pieux ermite vêtu d'une longue robe monacale, sortant de la ville, se dirigea vers le camp impérial, chantant le « Kyrie eleison ». Tous ces infortunés demandaient grâce pour leurs parents avec des cris et des larmes. L'empereur, imposant silence à son cœur, sans prononcer un mot de pitié, ordonna de repousser ces malheureux petits êtres dans la ville. « Dieu sait, s'écria-t-il, que ce sont leurs pères qui sont leurs meurtriers, non point moi. » Le lendemain la même lamentable procession reparut avec les mêmes clameurs d'angoisse. L'empereur cette fois fut vaincu et, comme il en avait coutume quand il était ému, il récita un verset des Écritures : « J'ai grand souci pour ce peuple, » s'écria-t-il. Les assiégés ayant promis de démolir le rempart, du moins dans sa partie la plus forte, non seulement il leur accorda son pardon, mais presque aussitôt après il les autorisa à réparer ces mêmes murailles au lieu de les renverser. Ainsi tomba la Troie byzantine plus par la volonté de ses habitants que par la force des armes après treize semaines de siège. La forteresse élevée par les Grecs devint une arme contre eux dans la main des Allemands.

C'est à Raoul Glaber, je viens de le dire, que nous devons cette narration quelque peu fantaisiste de l'issue du siège. Leo de Marsi qui a fait à peu près le même récit semble bien dire qu'Henri, après avoir ainsi sauvé l'honneur de ses armes, grâce à cette apparence de capitulation, reprit immédiatement avec son armée la route de l'Allemagne sans même demander à entrer dans la ville tombée. Seulement il emmenait des otages.

Mais le passage le plus décisif sur la vraie issue du siège de Troja se trouve consigné dans la charte de Basile Bojoannès du mois de janvier 1024 (1) dont j'ai déjà parlé à la page 576. Par ce document, on se le rappelle, le « catépano » accorde aux habitants de Troja, les Normands par conséquent, de nouveaux privilèges « pour les récompenser de la bravoure dont ils ont fait preuve pendant le siège de leur ville et de leur inviolable fidélité à leurs souverains de Constantinople » (2). Si, comme l'affirment les chroniques allemandes, l'empereur Henri avait pris Troie, jamais Bojoannès n'aurait ainsi loué et récompensé ses défenseurs (3). Ces éloges comme ces récompenses prouvent même que l'attitude des Normands de Troie en face de l'empereur germanique, ne fut pas aussi humble et suppliante que Leo de Marsi et Raoul Glaber veulent bien le dire ; et c'est bien probablement Aimé qui, malgré son laconisme, se trouve ici le plus près de la vérité.

En définitive, l'invasion allemande dirigée contre la puissance des Grecs dans l'Italie méridionale, avait complètement échoué, grâce à la vaillance des Normands de Troie et à l'énergie du « catépano » Basile Bojoannès. Les troupes germaniques, trop longtemps immobilisées devant cette forteresse par la ténacité de ses défenseurs du Nord, n'avaient pas pénétré dans la Pouille plus avant que Mélès et ses auxiliaires normands. Elles avaient remporté bien moins de succès. Henri II dut se contenter de faire reconnaître son autorité par les princes longobards. Bénévent s'était, on l'a vu, rendue à lui sans difficulté dès le mois de mars. Après la prise de Capoue, Piligrim avait aussi attaqué Salerne pendant quarante jours ; mais, désespérant de la réduire à cause de ses fortifications puissantes, il avait dû traiter avec le prince Guaimar qui s'était borné, en guise de

(1) On ne possède plus que la traduction latine de ce document. Trinchera, *op. cit.*, p. 21, doc. XX.

(2) Sur le siège de Troie voy. encore Heinemann, *op. cit.*, note 3, p. 346.

(3) Bojoannès écrit ces paroles curieuses : « *Nos cognoscentes eorum accusatorum malitiam* (les accusations de ceux qui avaient vu avec inquiétude l'établissement d'une colonie normande à Troie), *discimus quod Troiani nec fecerunt nec facient contra voluntatem imperii sanctorum imperatorum nostrorum, sed potius pro amore imperii se morti tradiderunt. Quando rex Francorum cum toto exercitu suo venit et obsedit civitatem illorum, et ipsi fidelissimi ita obstiterunt regi. Quod rex nihil eis nocere valuit, hanc civitatem eorum defendentes, sicut servi sanctissimi domini imperatoris et licet omnes res suas de foris perdiderint, propter hoc servitium domini imperatoris non dimiserunt, nec ab ejus fidelitate discesserunt. Ob hanc igitur fidelitatem et bonum servitium, precepto domini imperatoris, dedimus eis largitatem hanc.* »

soumission, à livrer en otage son jeune fils du même nom que lui. Enfin Naples, on l'a vu, avait été également forcée de reconnaître la suprématie de l'empereur d'Occident, du moins nominalement (1).

Après avoir quitté Troie vers le 6 juin, sans même avoir pu franchir l'enceinte de ses murs, Henri, emmenant ses otages, renonçant à cause de ces mortelles chaleurs à envahir plus loin le territoire grec, battit en retraite. Pas une seule fois il ne s'était mesuré en rase campagne avec les Byzantins. Vers la fin de ce même mois, après avoir visité en pèlerin le saint promontoire de Gargano, quittant définitivement ces brûlantes campagnes des Pouilles, il vint à Capoue, où il donna l'investiture à Pandolfe de Teano. Ce fut également dans cette ville qu'il s'occupa de régler le sort des Normands restés en Italie. Quant à la ville de Troie, objet de luttes si sanglantes, elle dut retomber presque aussitôt aux mains des Grecs. Nous en sommes assurés par la charte nouvelle accordée à ses habitants par le catépano Bojoannès dès le mois de juin de l'an 1029.

« Les riantes perspectives que les pèlerins du mont Gargano avaient fait briller en l'an 1016, aux yeux des Normands, ne s'étaient point réalisées. Les Grecs, grâce à leurs troupes mercenaires, avaient rétabli leur fortune chancelante (2). Après tant de voyages et de combats les Normands n'avaient rien fondé. Si l'on excepte la petite colonie troyenne comblée d'éloges et de récompenses par Bojoannès dans son diplôme de l'an 1024, leurs ossements épars dans les vallées et sur les plateaux de la Pouille étaient, à ce moment, l'unique trace de leur passage. C'étaient, comme il arrive presque toujours en pareil cas, leurs successeurs qui allaient bénéficier de leurs sacrifices et de leurs travaux, mais on pouvait à ce moment difficilement imaginer quelle serait la fortune de ceux-ci d'ici à une génération d'hommes dans le sud de l'Italie. »

(1) Les *Annales de Saint-Gall* (*Ann. Sangall. majores*), *Mon. germ.*, SS., I, p. 82, d'autres sources encore font du moins mention de cette soumission de Naples à l'empereur allemand. Cependant en cette année 1022 on comptait encore dans cette ville par les années du règne des basileis. Voy. Capasso, *Regesta Neapolit.*, nos 394-397, pp. 246-247. Voy. surtout Schipa, *op. cit.*, chap. x, III, qui ne croit pas à l'assertion des *Annales de Saint-Gall*.

(2) « *Tunc per triennium interclusa est via Hyerosolimæ, nam propter iram Normannorum, quicunque inveniretur peregrini a Græcis ligati Constantinopolim ducebantur et ibi carcerati afflugebantur.* » Adémar, *Hist.*, L. III, *par.* 55.

Raoul de Toëni, demeuré en Germanie après la mort de Mélès, puis venu en Italie à la suite de l'empereur Henri, désespérant de voir recommencer l'entreprise ainsi abandonnée, retourna en Normandie avec beaucoup de ses compagnons et fut honorablement reçu par le duc Richard. Par contre plusieurs de ses compatriotes s'obstinèrent à demeu-

REMPART BYZANTIN de Constantinople. — Grande Muraille. — Porte de Silivri, reconstruite par les basileus Basile II et Constantin. Voy. les vignettes des pp. 535 et 603.

rer dans la Péninsule pour y chercher fortune. Un groupe de vingt-quatre d'entre eux, commandés par Tristan Toustain (1), Gautier de Canisi (2) et Hugues Falloch (3), parmi lesquels sont encore cités par leurs noms les trois frères Gislebert, Osmond et Rainulf, aussi Stigand et Arnolin, fut, par ordre de Henri, adjoint aux trois neveux de Mélès, Étienne, Pierre et Mélès, créés par lui comtes et vassaux de l'empire. C'étaient probable-

(1) Ou encore « Torstayn le Bègue ».
(2) Ou « Canosa ».
(3) Ou « Falluca ».

ment là les trois fils de Datto, et comme l'insuccès de la campagne empêchait l'empereur de restituer à ces héritiers de l'infortuné patriote longobard les possessions de leur père et de leur oncle, il les rémunéra en leur donnant son domaine du château impérial de Comino, près de Sora, avec les autres châteaux qui en dépendaient, dans ces régions montagneuses des Abruzzes, au nord du mont Cassin, qui constituaient l'antique pays des Marses. C'était le pays de l'Alvito actuel. Quelques autres Normands furent chargés de défendre contre les Sarrasins certaines parties du littoral de la principauté de Salerne.

Ces dispositions prises, Henri II vint au Mont-Cassin le 28 juin. Là, dès le lendemain, d'accord avec le pape Benoît VIII qui était présent (1), il plaça à la tête de la puissante abbaye, pour remplacer Aténulfe, le noyé d'Otrante, un partisan de l'alliance allemande, Théobald, prieur du couvent de San Liberato d'Alento, qui devait présider à la réforme dans son nouveau monastère.

Durant ce court séjour dans cette maison religieuse, la plus illustre d'Italie à cette époque, l'empereur fut guéri de la pierre par l'intercession de saint Benoît qui lui apparut en songe. Il témoigna de sa reconnaissance à l'abbaye par de magnifiques présents, celui entre autres de l'imprenable forteresse de Rocca Vandra.

Après avoir fait dans le cours de juillet un très court séjour à Rome puis traversé Lucques vers la fin de ce mois, constamment poursuivi par de terribles maladies dans son armée, après avoir encore tenu en compagnie du pape un concile à Pavie, l'empereur repassa les monts. Alors qu'il croyait avoir assuré pour toujours son empire, du moins dans toute l'étendue des principautés longobardes, cette fois encore, dès qu'il eut regagné dans le cours de l'été ses États germaniques avec son armée à demi détruite par tant de maux, tous les mécontents recommencèrent à s'agiter dans le sud de l'Italie. D'abord les Grecs rentrèrent presque incontinent en possession de Troie et de la portion septentrionale de la Pouille, puis les Normands installés avec les neveux de Mélès dans le pays de Comino s'étant battus avec leurs voisins se virent forcés d'appeler

(1) Hermemann, *op. cit.*, p. 47.

à leur secours Reynier, marquis de Toscane, qui les aida à achever la conquête des châteaux du pays contre le fils du gastalde de Sora ; mais malgré ce succès leur séjour dans le pays de Comino fut de peu de durée (1). Seule une faction composée surtout du nouvel abbé Théobald du Mont-Cassin, du nouveau prince Pandolfe de Capoue, des neveux de Mélès, tous créatures de l'empereur Henri, demeura fidèle dans le midi de la Péninsule à l'alliance allemande. Probablement Serge IV de Naples suivit le même parti contre les princes de Bénévent et de Salerne dévoués subitement aux Grecs (2). Henri d'Allemagne mourut pleuré de tous, dans sa cinquante-deuxième année, à Grona en Saxe, dès le 13 juillet 1024. Il avait été vingt-trois ans roi des Romains, onze ans empereur. Il fut le dernier des empereurs saxons. Son fidèle ami Benoît VIII, ce premier des papes réformateurs de l'Église, l'avait précédé de bien peu dans la tombe (3). L'empereur eut pour successeur Conrad le Salique couronné roi de Germanie dans Mayence, le 8 septembre. Le pape avait été remplacé par son propre frère Romain qui s'était emparé du pouvoir sous le nom de Jean XIX (4) sans en demander l'autorisation à l'empereur. Ce fut alors que Guaimar IV, le prince de Salerne, qui devenait de jour en jour le plus important parmi les princes longobards et qui était marié à la sœur de l'infortuné Pandolfe IV, toujours prisonnier en Germanie, sur l'instante prière de cette princesse, se décida à envoyer auprès du nouvel empereur à peine installé, une ambassade avec des dons précieux et des sommes importantes, pour solliciter la grâce de son beau-frère. Pandolfe IV, gracié par Conrad, accourut aussitôt en Italie. On put croire, un moment, que la prison et l'exil avaient modifié le caractère de ce prince agité. Dans une visite qu'il fit au Mont-Cassin, il déclara humblement qu'il considérait toujours l'abbé Théobald comme son seigneur et son père, mais chez lui le vieil homme, aigri par l'infortune, ayant

(1) Voy. Heinemann, *op. cit.*, p. 50.

(2) Schipa, *op. cit.*, chap. x, III.

(3) M. L. M. Hartmann (Voy. *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschungen*, vol. XV, liv. III, p. 482) fixe la mort de Benoît VIII au 9 avril 1024 et l'élection de son successeur à un dimanche entre le 12 avril et le 10 mai suivants.

(4) Raoul Glaber dit que le titre de patriarche œcuménique que Jean XIX s'apprêtait à vendre à Eustathios de Constantinople dut être refusé sur les instances du comte Guillaume. Voy. Lebeau, XIV, p. 227.

tant de rancunes à assouvir, tant de vengeances à exercer, ne devait pas tarder à reprendre le dessus.

L'influence grecque était redevenue bien vite toute-puissante sur ces principautés longobardes un moment détachées d'elle par l'expédition de l'empereur Henri. Aucune des créations éphémères de ce prince ne devait subsister. Une ligue de tous les ennemis de l'Allemagne s'était formée sous la haute direction de Guaimar IV de Salerne pour arracher Capoue au protégé de l'empereur d'Occident et la rendre à Pandolfe IV. Le « catépano » Basile Bojoannès, toujours sur la brèche, toujours ardent à relever l'influence byzantine en ces contrées, les comtes des Marses, les Normands de Comino et quelques autres groupes de leurs compatriotes, presque tous ceux en somme de cette race qui demeuraient en Italie, prirent part à l'expédition. Cette fois les Normands combattaient à la solde de Guaimar, c'est-à-dire comme toujours de celui qui les payait le mieux. Parmi eux se trouvait un grand chef Rainulfe, le premier qui devait avoir l'honneur de fonder en Italie une ville normande : Aversa, en l'an 1030.

Le siège de Capoue commença vers la fin de l'an 1024 (1) ou les premiers jours de 1025. Pandolfe de Teano, que Henri II y avait installé en 1022, devait résister durant dix-huit mois aux efforts de la ligue. Lorsque sa capitale se vit forcée par la trahison d'ouvrir ses portes en mai 1026 aux Byzantins et à son ancien maître Pandolfe IV, celui qu'on appelait le « fortissime loupe » des Abruzzes, il y avait plusieurs mois que Basile II était mort et que son frère Constantin régnait seul sur le vaste empire d'Orient. La suite de ce récit appartient donc aux règnes de ce prince et de son premier successeur. C'est à partir de la fondation d'Aversa en 1030 que les Normands émergent véritablement en Italie. Jusque-là, depuis l'an 1016, ils avaient tour à tour servi tel prince ou tel parti. C'est à partir de 1030 seulement qu'ils commencèrent à combattre surtout pour leur compte et qu'ils ne tardèrent pas à devenir les égaux, plus tard les maîtres de ceux dont ils n'étaient auparavant que les auxiliaires (2).

(1) Cette année 1024, dit le protospathaire Lupus le jour de Pâques 6 avril, un tremblement de terre ébranla un crucifix d'argent à Matera, alors administrée par Secundus. Cette même année il y eut en Italie de grandes chutes de neige.

(2) Delarc, *op. cit.*, pp. 72-73.

REMPART BYZANTIN de Constantinople. — La Grande Muraille.

La vaillance extraordinaire du « catépano » Basile Bojoannès, l'intrépidité de ses auxiliaires normands avaient porté leurs fruits. Jamais, depuis les grandes querelles avec les Othon, la puissance byzantine n'avait été portée si haut ni si loin dans la Péninsule qu'à ce moment même où elle allait commencer à succomber si rapidement sous les coups des aventuriers du Nord. Pour l'instant nul ne pouvait se douter de cet avenir si sombre et les espérances des Grecs étaient aussi grandes que légitimes. Elles n'allaient à rien moins qu'aux visées les plus ambitieuses sur la Sicile, sur les principautés longobardes du centre de la Péninsule, sur Rome même peut-être. La preuve nous en est donnée par un fait de toute importance. Skylitzès, arrivé à la fin des trop courtes pages consacrées par lui au règne de Basile, dit que ce grand prince mourut, « au moment même où, malgré son grand âge, il allait s'embarquer en personne pour l'Italie et poser pour la première fois le pied sur le territoire de ses thèmes péninsulaires ». Durant tout son long règne, constamment retenu par de terribles séditions d'abord, par l'interminable guerre bulgare ensuite, par ses expéditions en Asie, le vigoureux guerrier n'avait jamais pu réaliser ce projet qu'il berçait certainement depuis longtemps en son viril esprit, rêvant comme un nouveau Justinien de restituer une fois de plus l'Italie entière à l'empire. Maintenant les circonstances étaient plus que jamais favorables. En Orient toute résistance, toute cause de trouble avait momentanément cessé. En Occident la Bulgarie était définitivement domptée. Ses princes et princesses survivants vivaient en captifs à Byzance. Les petits souverains d'Arménie et de Géorgie étaient détrônés ou soumis. Les deux Khalifats d'Égypte et de Bagdad, accablés de difficultés intérieures, ne menaçaient plus guère la frontière méridionale de l'immense monarchie. L'Italie était l'unique point de l'empire où il y eût à cette heure lutte à main armée. Un « catépano » plein de vigueur y avait glorieusement relevé les affaires de Byzance. Son non moins glorieux maître, le vieil empereur Basile, s'apprêtait à l'aller joindre en ce moment même avec une forte armée. D'autre part la Sicile sarrasine semblait mûre pour la conquête. Pressé de reprendre avant tout la grande île depuis si longtemps aux mains des Infidèles, Basile s'était fait précéder en Italie dans le courant de ce printemps de l'an 1025, en avril, par une

puissante armée destinée à inaugurer cette campagne insulaire. Cette armée, dit Skylitzès duquel nous tenons ce détail, était composée de Varègues russes, de mercenaires bulgares, vlaques, turks (des Hongrois probablement), et des contingents impériaux du thème de Macédoine, c'est-à-dire des troupes de la portion européenne de l'empire. Le chef de cet armement bigarré, un des eunuques favoris du basileus, Oreste, devait, de concert avec le « catépano », ouvrir aussitôt la campagne contre l'émir. Bojoannès avait dans ce but fait relever les remparts délabrés de la place de Rhegion à la pointe de Calabre. Même le « catépano » avait, paraît-il, déjà franchi le détroit et occupé, probablement par surprise, Messine avec des troupes venues de Bari. A ce moment précis, disent les chroniqueurs byzantins, le basileus devait s'embarquer pour rejoindre ses lieutenants en Italie et prendre le commandement en chef des opérations. Mais le vieillard presque octogénaire avait compté sans le poids des ans. A l'instant où il allait partir pour cette lointaine extrémité de ses empires, pour poursuivre cette campagne si bien inaugurée qui eût peut-être modifié à jamais la marche des événements en Italie, la mort le prit dans le courant du mois de décembre de cet an 1025 (1). Cette mort déplorable qui mit fin aussitôt à cette expédition de Sicile à peine commencée sonna du même coup le glas de la puissance byzantine dans la péninsule italienne.

Pour le moment, il ne semblait devoir être question de rien de semblable. Jamais la puissance de l'empire d'Orient n'avait paru plus solide en Italie, si solide même qu'on avait pu y songer, en dehors de la grande expédition projetée contre la Sicile, à tenter des entreprises encore plus lointaines. Fait étrange, en effet, dès le milieu de l'an 1024, deux lignes trop brèves des chroniques italiennes nous enseignent que le « catépano » Bojoannès, aidé par les citoyens de Bari, organisa une expédition contre les Croates dont les incessantes déprédations, malgré la récente conquête vénitienne en ces parages, rendaient probablement la mer Adriatique impraticable aux navires de commerce byzantins. Le « catépano », nous dit-on, rentra victorieux à Bari ramenant prisonniers de guerre l'épouse

(1) Le « catépano » Bojoannès, rappelé certainement de Messine par la nouvelle de la maladie et de la mort du basileus, semble être rentré en Italie dans les derniers jours de cet an 1025. Seul l'eunuque Oreste demeura en Sicile, mais, capitaine médiocre, il ne remporta aucun succès.

et le fils du prince croate « Cismig » (1), c'est-à-dire du roi Crésimir. On les expédia à Constantinople. Nous ne savons rien de plus sur cette courte campagne. Elle n'en est pas moins la preuve que la situation du « catépano » était excellente puisqu'il pouvait distraire une partie de ses forces pour les conduire ainsi de sa personne sur l'autre rive de l'Adriatique. Le roi Crésimir redevint plus que jamais un simple vassal du basileus (2).

Du côté de Rome aussi les affaires de Byzance s'étaient fort améliorées par la mort du pape Benoît VIII, cet adversaire acharné des Grecs. On se rappelle que le propre frère de ce pontife Romain s'était fait à sa place proclamer sous le nom de Jean XIX, sans en informer l'empereur Henri d'Allemagne moribond, et contre lui. Une rupture semblait inévitable entre l'empire allemand et le Saint-Siège, rupture infiniment propice aux intérêts du basileus. Immédiatement Basile et le patriarche Eustathios avaient saisi cette occasion si favorable pour tenter de mettre le nouveau pape dans leur alliance. Des négociations formelles avaient été entreprises pour que le Saint-Siège consentît à reconnaître au patriarche son titre d'œcuménique et Basile et Eustathios avaient offert tous deux de grosses sommes à Jean XIX pour le décider à cette concession capitale (3).

C'était là une bien ancienne prétention des prédécesseurs d'Eustathios. Ils prenaient ce titre d'œcuménique dans leurs actes, mais Rome n'y avait jamais consenti officiellement. Eustathios et son souverain avaient eu raison de profiter des circonstances actuelles. La situation périlleuse dans laquelle se trouvait Jean XIX le poussa à accueillir leurs offres des deux mains. Il avait grand besoin d'argent, encore plus de l'appui des Grecs pour le préserver du péril allemand. Mais il ne put malgré tout arriver à ses fins. Le secret transpira. Le scandale inouï souleva l'indignation du clergé d'Occident, de celui de France en particulier. On écrivit de toutes parts au pape avec tant de force, le sentiment général fut si

(1) « Cosmig », « Cormic ». N'y aurait-il pas simplement erreur des chroniqueurs italiens qui auraient confondu « Bojoannès » avec « Diogenes » ? Ces lignes ne seraient en ce cas qu'une allusion à l'expédition victorieuse de Romain Diogène en Croatie. Elles nous apprendraient seulement que ce chef et son armée abordèrent cette contrée par la voie de la mer et non par terre comme on pourrait plutôt le croire.

(2) Wassiliewksy, *Conseils et récits*, etc., 2e art., p. 163.

(3) C'est-à-dire pour qu'il reconnût ce dernier comme premier patriarche d'Orient, de même que lui était premier évêque, chef de l'Église d'Occident.

violent, on lui représenta si bien le déshonneur qui en rejaillirait sur le Saint-Siège qu'il dut céder, n'osant braver cette réprobation universelle. Il renvoya les ambassadeurs du basileus sans rien leur accorder. Les prétentions des Grecs, au lieu de mettre un terme au schisme des deux Églises, ne firent ainsi que l'accentuer et ce fut vraiment à ce moment que commença cette rupture complète entre les deux Églises dont parle le

RUINES actuelles de l'aqueduc de Valens à Constantinople, qui fut en partie renversé par le tremblement de terre de l'an 989 et qui aujourd'hui encore alimente d'eau plusieurs quartiers de la ville. — Face sud-ouest. — Vue prise de la mosquée de Chah-Zade. A gauche, la mosquée du Conquérant. — Photographie communiquée par M. A. Sorlin-Dorigny.

patriarche Cérulaire dans sa lettre de l'an 1054. On verra qu'Eustathios mourut peu après toutes ces agitations, quelques jours seulement avant le basileus, après sept ans de pontificat environ (1).

Avant de quitter l'histoire des thèmes byzantins d'Italie, durant cette fin de règne, il nous faut dire quelques mots des Arabes de Sicile dont les entreprises certainement combinées avec celles des révoltés longobards n'avaient jamais complètement cessé durant que le valeureux « catépano » Bojoannès rétablissait les affaires des Grecs sur la frontière du Nord. Mal-

(1) Et non « huit » comme le dit Skylitzès.

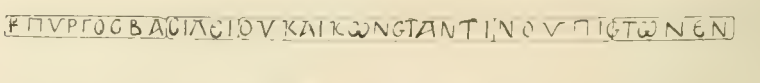
heureusement comme toujours nous ne sommes renseignés que par les plus brèves mentions des chroniques italiennes. C'est ainsi qu'on lit à l'année 1023 dans la *Chronique* du protospathaire Lupus qu'un caïd (1) du nom de Djafar, allié à ce même Rayca que nous avons vu prendre trois ans auparavant la ville de Bisignano, eut l'audace extraordinaire, certainement en l'absence du « catépano » retenu dans le Nord, de venir camper devant Bari pour l'attaquer. Il dut s'en aller, il est vrai, dès le lendemain et se contenter pour tout butin de la prise de la petite ville voisine de Palasciano (2). Amari pense que le véritable nom de ce chef pourrait bien être Abou Djafar et qu'il s'agirait en ce cas de l'émir même de Sicile Akhal (3), ce qui rendrait les choses beaucoup plus vraisemblables. Des autres incursions de ce prince, dit l'historien italien, des ravages incessants portés par ses armes en Calabre dont il dévasta tant de fois les rivages par le fer et le feu, ravages vaguement mentionnés dans les annales arabes (4), nous ignorons les moindres détails, ne possédant même plus de Chronique italienne pour l'histoire de la Calabre dans ces années, seulement quelques vagues mentions concernant la Pouille. Djafar, ou Akhal, toujours avec son même acolyte Rayca, revinrent ravager cette province en 1029 et assiéger le château d'Obbiano. Nous ne savons pas autre chose. A ce moment Basile était mort depuis quatre ans déjà.

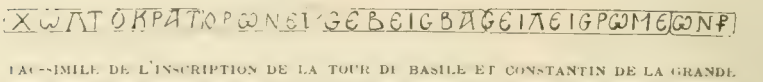
(1) *Kriti* dans le texte, non pour *Caïti* comme le croit Amari, *op. cit.*, II, p. 345, note 2 mais comme simple traduction grecque du titre de « caïd ».

(2) Le château de Mutula fut construit cette même année, dit la même Chronique.

(3) En effet, dit Amari, cet émir de Sicile Ahmed Ibn Youssof, surnommé Akhal, est constamment appelé « Apolafar » par Skylitzès. D'autre part les annales musulmanes disent que lorsqu'il allait guerroyer en terre ferme son petit-fils Djafar demeurait en arrière pour administrer la Sicile. Il semble donc probable que le « *keniet* » de ce prince, pour se servir de l'expression arabe, ait été « Abou Djafar » : « le père de Djafar ».

(4) Ibn el-Athir, sous l'an 484 ; Aboulféda, *Annales Moslem.*, t. III, pp. 274 sqq ; Nowairi, dans Gregorio, *op. cit.*, p. 22.





FAC-SIMILÉ DE L'INSCRIPTION DE LA TOUR DE BASILE ET CONSTANTIN DE LA GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE. VOY. LES VIGNETTES DES PAGES 537 ET 553. — L'INSCRIPTION, QUELQUE PEU INCORRECTE, SIGNIFIE : TOUR DE BASILE ET CONSTANTIN, AUTOCRATORS FIDÈLES EN CHRIST, PIEUX BASILEIS DES ROMAINS. — (FAC-SIMILÉ INÉDIT COMMUNIQUÉ PAR M. A. SORLIN-DORIGNY.)

INSCRIPTION gravée sur la Porte de Selymbria de la Grande Muraille de Constantinople indiquant que cette Porte a été reconstruite par les deux basileis Basile et Constantin. L'inscription signifie : Tour de Basile et Constantin en Christ autocrators des Romains. *Fac-simile communiqué par M. L. Sorlin-Dorigny. Voy. p. 535 et 593 la vue de la Porte de Selymbria.*

CHAPITRE XI

Fin du règne. — Événements en Syrie à partir de la fin du Khalife Hakem en février 1021. — Troubles prolongés à Alep, qui se terminent par le triomphe de Saleh le Mirdâside. — Les successeurs de saint Vladimir à Kiev. — Expédition de piraterie du chef russe Chrysochir en l'an 1024. — Relations de l'empire avec les souverains étrangers, les rois de France en particulier. — Mort de Basile II, le 15 décembre 1025. Circonstances des derniers jours de sa vie. — Sa sépulture. — Monnaies frappées à son nom et à celui de son frère Constantin. — Les arts, la littérature, l'industrie sous son règne. — Ses Novelles. — Résultats considérables de son glorieux gouvernement de plus d'un demi-siècle. Jugements portés sur son règne par les historiens.

MONNAIE D'ARGENT du grand-duc de Russie Iaroslav, contemporain de Basile II voy. p. 373. — Ce magnifique exemplaire d'une monnaie d'une excessive rareté se trouve au Cabinet Royal des Médailles à Berlin.

Nous ne savons malheureusement presque rien des deux dernières années de la vie de notre grand basileus depuis son retour de l'expédition de Géorgie en 1023, rien en vérité, sauf ce que j'ai raconté des choses d'Italie. En Égypte la disparition du terrible Hakem, le Khalife insensé du Kaire, avait amené de telles complications intérieures que la paix s'était forcément maintenue entre chrétiens et Arabes sur la mouvante frontière de Haute-Syrie entre les deux empires. De même le Khalifat de Bagdad, de plus en plus affaibli par une longue anarchie, ne causait plus guère d'inquiétudes aux « stratigoi » des thèmes byzantins frontières pas plus qu'aux gouverneurs militaires des territoires d'Arménie ou de Géorgie récemment incorporés à l'empire à la suite de l'expédition de l'an 1022 (1).

(1) L'émir al-omera Cheref Eddaulèh, mort en septembre 989, avait eu pour successeur à Bagdad au milieu des luttes sanglantes d'une croissante anarchie son frère Abou Nasser Behâ Eddaulèh. Les dissensions incessantes avaient continué entre tous ces Bouides, avec

Lorsque le Khalife Hakem, âgé de trente et un ans, après un règne plein d'affreuses cruautés, avait disparu le 13 février 1021 (1), tué probablement par ordre de sa sœur, il avait eu pour successeur son fils, Al-Zahir, âgé de seize ans. Celui-ci avait été proclamé sous la tutelle de sa tante qui avait dû se défaire à ce moment du véritable héritier du trône. Voici comment Yahia rapporte cette circonstance : « Dès que la sœur de Hakem, dit-il, désespéra de la vie de son frère et fut assurée qu'il allait mourir, elle envoya en hâte Ali Ibn Dawoud, un des émirs khétamiens, à Damas avec des cadeaux pour les émirs, chefs et généraux de cette ville, ordonnant de saisir l'héritier légitime du trône Abd Al-Rakym Ibn Aïaz, arrière-petit-fils du Khalife fatimite Al-Mahdi, qui avait été proclamé héritier du trône en septembre 1013. Depuis (à une date que ne précise pas Yahia) ce prince avait été nommé gouverneur de Damas. » A la suite de démêlés dont le récit n'importe point ici (2), il avait fini par s'attirer la

Samsam surtout qui avait recouvré sa liberté, Diarbekir était tombée aux mains de Bad Weil, *op. cit.*, III, p. 36 et Mossoul dans celles des Bem-Okeil après la fin lamentable de la dynastie hamdanide locale. En cha'bân de l'an 382 de l'Hegire, c'est-à-dire en octobre 992 (*ibid.*, p. 44), Behâ Eddaulèh avait déposé le Khalife Altai après que celui-ci eut régné dix-sept ans et neuf mois et lui avait donné pour successeur son fils Abou'l-Abbas Ahmend proclamé Khalife sous le nom d'Al-Kadir. Ce prince n'avait dû son règne prolongé qu'à sa parfaite impuissance, à sa complète soumission aux émirs al oméra qui se succédaient à Bagdad. Ceux-ci même perdaient rapidement de leur puissance de jadis. Des seigneuries indépendantes s'établissaient aux portes de Bagdad (*ibid.*, p. 46, a). Behâ Eddaulèh, demeuré émir al oméra sous le nouveau Khalife, avait eu à lutter encore contre Samsam Eddaulèh, lequel, sur le point de triompher, avait été tué en l'an 998 (388 de l'Hégire). Puis il y avait eu d'autres guerres contre l'émir de Mossoul et une foule d'autres princes. La fin du règne de Behâ avait été cependant plus tranquille. Ce prince était mort en décembre 1012 et avait eu pour successeur son fils Abou Chadja Sultan Eddaulèh mort lui-même en 415 de l'Hégire (mars 1024-mars 1025), très peu de temps par conséquent avant le basileus Basile. Quant à Al-Kadir, il ne devait mourir que le 29 novembre 1031 (12 dou'l-hiddja 422), âgé de près de 87 ans, après un règne obscur de plus de quarante et un ans dont la faiblesse même ne contribua pas peu à fortifier la position des Byzantins en Asie. C'est à peine si, depuis l'époque déjà lointaine de la révolte de Bardas Skléros, Basile II avait eu à se préoccuper de ce qui se passait à Bagdad, tant l'impuissance de ces ombres de Khalifes était totale dans l'immense anarchie de leur mourant empire.

(1) Vers l'extrême fin du xe siècle un moine athénien, Jean, passant par l'Égypte au retour d'un voyage à Jérusalem, vint au fameux couvent du Sinaï et s'y fixa. Il en devint l'higoumène en 999 et périt le 12 février 1019, martyrisé pour la foi dans une des persécutions ordonnées par Hakem. Il fut mis au nombre des saints. Sous son higouménat une sainte Icone de la Vierge d'Athènes fut apportée de cette ville au Nouveau Kaire. Cette Icone existe encore dans l'oratoire des Quarante-Martyrs annexé au couvent de Saint-Georges du Vieux Kaire. Elle porte l'inscription suivante : *La Mère de Dieu l'Athénienne, la Gorgoépikoos.* Voy. la description de ce précieux monument à la p. 68 de l'ouvrage de M. Neroutsos intitulé : *Christianikai Athinai.*

(2) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 368.

haine de tous les partis dans cette ville, surtout celle de la garnison égyptienne. On s'empressa donc d'exécuter les ordres de la régente et on expédia le malheureux enchaîné avec sa famille et ses parents, d'abord à Damiette où il fut emprisonné pour quelque temps, puis au Kaire où on le sépara de ses frères. On l'écroua d'abord avec honneur et respect au Palais et on lui ôta ses fers, mais bientôt Zahir lui envoya un fruit empoisonné dont il mourut. On annonça au peuple qu'il s'était suicidé. Lorsqu'on l'avait saisi à Damas, son fils aîné Abd Al-Azis et son neveu Ahmed Ibn Al-Tagib Ibn Aïaz avaient réussi à se réfugier sous la tente de Saleh Ibn Mirdàs. Après qu'ils furent restés dix mois auprès de ce dernier, malgré les bonnes paroles du Khalife Zahir qui s'efforçait de les décider au retour pour les faire périr, ils s'enfuirent plus loin encore jusqu'au pays des Grecs chez le basileus Basile qui leur fit bon accueil. Ce fait de mince importance montre cependant avec quelle persistance la politique byzantine n'hésitait jamais à donner asile à tous les prétendants, à tous les réfugiés du monde arabe dont il espérait bien un jour se faire un instrument de trouble et d'affaiblissement pour les puissances sarrasines.

FORTERESSE SYRIENNE DE SMIYOUN. — Grand fossé de la face est, taillé dans le roc, avec une pile ménagée en plein roc pour le passage du pont-levis menant à la porte. — Photographie communiquée par M. M. van Berchem.

Au Kaire le nouveau gouvernement de la régente avait apporté

quelque adoucissement aux maux subis sous le règne précédent. Les chrétiens qu'on avait aussitôt cessé de persécuter, commençaient à revenir, même à reprendre quelque influence à la cour. La persécution de Druzes avait par contre repris de plus belle. On rentrait dans l'ordre de choses qui avait précédé les mesures insensées prises par Hakem. A Alep aussi des événements importants s'étaient passés. El-Malek Azis Eddaulèh, descendant des Hamdanides (1), au dire de Kémal ed-Dîn, brouillé après l'an 408 de l'Hégire avec le Khalife Hakem, s'était, on se le rappelle (2), déclaré indépendant dans cette ville. Il avait frappé monnaie à son nom et exercé les autres actes de souveraineté. Menacé dans le courant de l'année 411 (3) d'une attaque des troupes égyptiennes, il avait désespérément appelé à son secours le basileus Basile, mais on se rappelle aussi que presque aussitôt après, rassuré par la nouvelle de la disparition du Khalife, il avait expédié au basileus arrivé déjà à Merdj-Al-Dibâdja des lettres pour retirer ses récents engagements. Au cas où Basile persisterait à s'avancer dans la direction d'Alep, l'impudent principicule le menaçait follement de l'attaquer avec toutes ses forces unies aux contingents kilâbiens. Le basileus, à cette nouvelle, aurait brusquement pris la route de l'est dans la direction de Manaskerd. Nous savons par Yahia que ce ne fut pas par peur des soldats d'Azis Eddaulèh et des bandes de Saleh Ibn-Mirdâs que Basile alla en Arménie et en Géorgie au lieu de continuer sa route sur Alep. Il ne faut voir dans ces paroles de l'historien musulman qu'une explication habile d'Azis Eddaulèh.

Voici le récit de Yahia : « Aussitôt après la mort de Hakem, Azis Eddaulèh s'était réconcilié avec le gouvernement des Fatimites, mais lui-même avait péri au mois de rebîa' de l'an 413 de l'Hégire (4), assassiné par un esclave, probablement par ordre de Bedr, commandant de la citadelle d'Alep. Celui-ci avait cherché à s'emparer à son profit du gouvernement de la principauté, mais, encore dans le cours de cette

(1) Rosen, *op. cit.*, note 356.

(2) Voy. p. 455.

(3) 27 avril 1020-16 avril 1021.

(4) 5 avril 1022-25 mars 1023. L'*Histoire des Khalifes Fatimites*, p. 221, dit que ce personnage qu'elle désigne sous le nom d'Abou Chou'gâ fut assassiné à l'instigation de Sitt el Mulk, la régente, par un des esclaves de cette princesse, un Indou nommé Bérouz.

même année, une armée égyptienne, commandée par Ali Ibn Ahmed Al Daïf, était venue occuper Alep. Bedr avait été arrêté. Des chefs égyptiens et khétamiens avaient été nommés au commandement de la ville et de la forteresse (1). Ainsi, Alep était retombée sous le gouvernement du nouveau Khalife qui avait choisi pour vizir Nadjib Eddaulèh. »

Dans la Syrie méridionale, il y avait eu, dans le courant de l'an 415 de l'Hégire (2), lutte violente entre les chefs des troupes égyptiennes d'occupation et Hassan, le fils d'Al-Mouffaridj, mort plus de dix ans auparavant (3).

Cette même année 1015 des hostilités avaient aussi éclaté dans Alep entre les troupes égyptiennes et Soleïman, fils de Taouk, allié au Mirdâside Saleh. Elles se prolongèrent toute l'année suivante sans que le gouvernement du basileus parût s'en inquiéter.

Le conflit entre les Égyptiens et le fils d'Al-Mouffaridj, Hassan Ibn Al-Djarrah, intéresse d'un peu plus près l'histoire de l'empire grec. Yahia nous fournit quelques détails sur ce personnage. Brouillé avec le gouvernement de la régente au Kaire, pour des motifs que notre chroniqueur a longuement racontés (4), il avait fait alliance avec Sinân Ibn Hân, son gendre, et Saleh Ibn-Mirdâs, le fameux chef des Beni-Kilâb, pour se partager la Syrie après l'avoir enlevée aux Fatimites détestés. La Palestine devait être le lot de Hassan, Damas et son territoire celui de Sinân, Alep et son territoire celui de Saleh (5). Les chefs bédouins battirent une première fois les troupes égyptiennes qui s'enfuirent à Ascalon. Puis Hassan s'empara de Ramlèh en septembre de l'an 1024 (6). En même temps, Soleïman Ibn Taouk, un des lieutenants de Saleh, dans la Syrie septentrionale, enlevait aux Égyptiens Maaret Masrîn, près d'Alep, et s'avançait jusqu'aux portes de cette capitale. Les chefs de la garnison égyptienne dans la ville étaient alors le gouverneur Souban Ibn Mohammed, Khétamien, et le commandant de la citadelle Mansouf Al-Saklabi. Il y eut

(1) Rosen, *op. cit.*, note *b* de la note 384. Weil, *op. cit.*, III, p. 70, note 4.

(2) 15 mars 1024-3 mars 1025.

(3) En 404 de l'Hégire (13 juillet 1013-1er juillet 1014).

(4) Rosen, *op. cit.*, note 384.

(5) L'*Histoire des Khalifes Fatimites*, éd. Wustenfeld, p. 221, raconte ces faits un peu différemment.

(6) Mois de redjeb de l'an 415 de l'Hégire.

des engagements sans résultat, mais le dix-septième jour du mois de ramadhan de l'an 415 de l'Hégire, c'est-à-dire le 22 novembre de l'an 1024, Saleh Ibn Mirdâs en personne arriva de Palestine et la lutte en devint plus acharnée. Le parti national demeuré très puissant dans Alep, guidé par d'anciens mamelouks de Seïf Eddaulèh, finit par l'emporter sur les troupes d'Égypte qui s'étaient fait haïr de tous et ouvrit les portes de la ville à Saleh qui y fit son entrée le treizième jour du mois de dzoul-kaddah, c'est-à-dire le 17 janvier 1025. Les chefs égyptiens, retranchés dans la citadelle et dans l'ancien palais d'Azis Eddaulèh Fatik, continuèrent à se défendre avec l'énergie du désespoir. Sur ces entrefaites, le turk Anouchtikin Al-Douzbéri, natif de Hotan, le Tousber ou Tousper des chroniqueurs byzantins (1), chef des troupes de Syrie battues jadis sous les murs d'Ascalon, avait à nouveau assemblé ses contingents et bien qu'il eût été une seconde fois complètement défait par Hassan Ibn Al-Djarrah, celui-ci n'en jugea pas moins nécessaire d'appeler Sâleh à son secours.

Saleh, ainsi contraint d'aller rejoindre le chef des rebelles, s'adressa, raconte Yahia, au « catépano » ou duc d'Antioche qui était alors Constantin Dalassénos. Celui-là était un autre fils de l'infortuné duc Damien tué jadis au combat d'Apamée. Plus tard, nous le verrons, il faillit devenir basileus et joua, au moment de la malheureuse campagne en Asie de Romain Argyros, un rôle peu honorable (2). Saleh, poursuit notre chroniqueur, pria le duc d'Antioche de lui envoyer des tireurs d'arc de choix pour l'aider à triompher plus vite des défenseurs de la citadelle d'Alep. Dalassénos lui en expédia trois cents qui vinrent camper sous les murs de cette ville. Mais le duc d'Antioche ayant averti le basileus de ce qu'il avait cru devoir faire, le basileus le blâma hautement et lui commanda de rappeler aussitôt ses hommes. Saleh eut ordre de les faire repartir sur l'heure. Évidemment, Basile trouvait son intérêt à ce que la lutte se prolongeât entre les deux partis qui se disputaient le pouvoir à Alep.

Saleh n'en fut pas moins forcé de se mettre en marche pour la Palestine. Il quitta Damas le mardi 4 mai 1025 (3), laissant pour continuer le

(1) Τούσβερ, Τούσπερ.
(2) Cédrénus, II, pp. 484 et 492.
(3) 3 rebia' I de l'an 416 de l'Hégire.

siège de la citadelle une portion de ses contingents sous le commandement d'Abou'l-Merdja Salem Ibn Moustefed, qu'il nomma gouverneur d'Alep, et de son secrétaire Abou Mansour Ibn Taouk. Le vendredi 18 juin, les assiégés offrirent de se rendre à ces deux chefs, mais ceux-ci leur présentèrent des conditions qui leur parurent inacceptables. Le soir du mardi 22 juin, les habitants d'Alep les virent avec stupeur exposer sur la crête des murs de la citadelle des croix chrétiennes. En même temps, ils poussaient de grands cris en l'honneur du basileus de Roum : « Longue vie au basileus Basile le Victorieux. » Les malheureux comptaient qu'en se déclarant, par cet acte inouï, les sujets du puissant empereur de Constantinople, ils obtiendraient de leurs vainqueurs des conditions moins dures, pour le moins la vie sauve. Peut-être bien les frondeurs grecs n'étaient-ils pas encore repartis et leur présence était-elle cause de ces espérances éveillées au cœur des assiégés.

FORTERESSE DE MARGAT. Face est, montrant le chemin de ronde contournant les tours, l'escarpe et la contre-escarpe du fossé et les magasins souterrains entre les deux enceintes. — Photogr. communiquée par M. M. van Berchem.

La suite du récit de Yahia montre à quel point les infortunés avaient perdu la tête. On les vit d'abord retirer les croix qu'ils avaient placées sur les murailles, tout en continuant d'ailleurs à acclamer le basileus jus-

qu'au mercredi matin. A ce moment, ils ressortirent une fois de plus les emblèmes chrétiens, bénissant à haute voix le nom du basileus Basile, couvrant de malédictions et d'imprécations celui du Khalife Al-Zahir. Les croix demeurèrent ainsi exposées au plus haut des murs trois jours durant jusqu'au vendredi. Chaque jour les assiégés en ajoutaient de nouvelles en grand nombre. Certainement ils espéraient que cette manifestation extraordinaire serait aperçue du dehors et que la nouvelle en parviendrait rapidement, sinon aux oreilles du basileus, du moins jusqu'à celles de son lieutenant, le duc Constantin Dalassénos, à Antioche.

Les gouvernants d'Alep estimèrent qu'il était temps d'en finir. Après la prière du soir, tout ce qui pouvait porter les armes dans la grande ville, se rua une fois de plus à l'assaut des remparts de la citadelle contre les Égyptiens détestés. Trois jours durant, la lutte se prolongea, terrible, sanglante, sans répit. Les assiégeants, en guise de protestation contre les manifestations impies des défenseurs de la forteresse, exposaient à leur tour les plus vénérés manuscrits du Coran à la pointe de leurs lances. Dans tous les marchés, dans tous les carrefours, on proclamait la guerre sainte, le *nafir*, pour bien persuader aux assiégés qu'ils n'avaient aucun secours à espérer des Grecs et que le prestige du grand empereur Basile était impuissant à les protéger. Enfin les défections commencèrent. On vit de nombreux guerriers maugrebins s'évader le long des pentes de la forteresse pour se rendre. Aussitôt on les promena en triomphe par la ville, revêtus de riches costumes d'apparat. On entassait en même temps aux yeux de ceux qui s'acharnaient à prolonger la résistance les plus beaux vêtements, les étoffes précieuses de brocart et de soie, les turbans éclatants, les schalls somptueux, les sacs d'argent monnayé. On offrait de loin ces trésors à la cupidité de ceux qui se rendraient.

Après de longs pourparlers, une convention fut enfin signée et les serments échangés. Ce même jour, le jeudi 24 juin 1025, un aérolithe tomba dans la ville avec un bruit prodigieux, frappant chacun de terreur. Que se passa-t-il après? Je ne sais. Toujours est-il que la convention n'ayant pas été définitivement ratifiée ou bien les conditions convenues n'ayant pas été exactement remplies, les Alépitains prirent d'assaut de nuit la forteresse au moyen d'échelles, grâce à la trahison d'un chef

noir (1), du nom d'Abou Djouma (2), de la tribu berbère des Masmoudiens. Yahia raconte que ce traître étant sorti comme pour aller au bain, Mausouf put jeter les clés de sa chambre aux assaillants. La citadelle fut aussitôt prise. C'était le mercredi 30 juin. Les demeures des Égyptiens furent pillées par la populace. Leurs chefs furent saisis et emprisonnés. Saleh, de retour de Palestine, fit dans Alep une entrée triomphale le samedi 4 octobre. Deux jours après il se fit amener secrètement un soir l'eunuque Mausouf et eut avec lui un entretien à la suite duquel il le renvoya dans sa prison et le fit tuer en même temps que le cadi Abou Ousâma. Quant aux autres chefs égyptiens, il les fit mettre en liberté. Il devait se maintenir dans Alep jusqu'en l'an 420 de l'Hégire.

Sinân, le troisième allié, assiégea sans succès Hisn Ibn Akkara, château des environs de Tripoli. Il tenait déjà Rabbah, Membedge, Bâli et Rakkah. Il envoya son secrétaire, Abou Mansour Soleïman Ibn-Taouk, auprès du Khalife Al-Zahir qui le reçut à merveille et lui donna pour son maître des vêtements précieux et des colliers d'or pour lui et ses fils.

Je ne connais aucun autre fait pouvant intéresser l'histoire byzantine en Syrie durant les dernières années du règne du basileus Basile.

Dans le courant de cette année 1024, l'avant-dernière du règne de notre grand empereur, les rives du Bosphore avaient été le théâtre d'un étrange événement dont Skylitzès et Cédrénus nous ont conservé le souvenir (3). La capitale de l'empire, à ce moment où les glorieuses victoires du vieux basileus avaient rétabli partout la tranquillité, où les frontières de Roum avaient été reportées par lui jusqu'à l'Adriatique, jusqu'au Danube, au Caucase et aux rives du Kour, avait été insultée, presque violée par une véritable expédition de pirates.

Les Russes n'avaient guère fait parler d'eux, semble-t-il, à Byzance, depuis la mort de saint Vladimir, celui qu'on a appelé le Clovis de la

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 396.
(2) Ou « Djourna ».
(3) Cédrénus, II, 478.

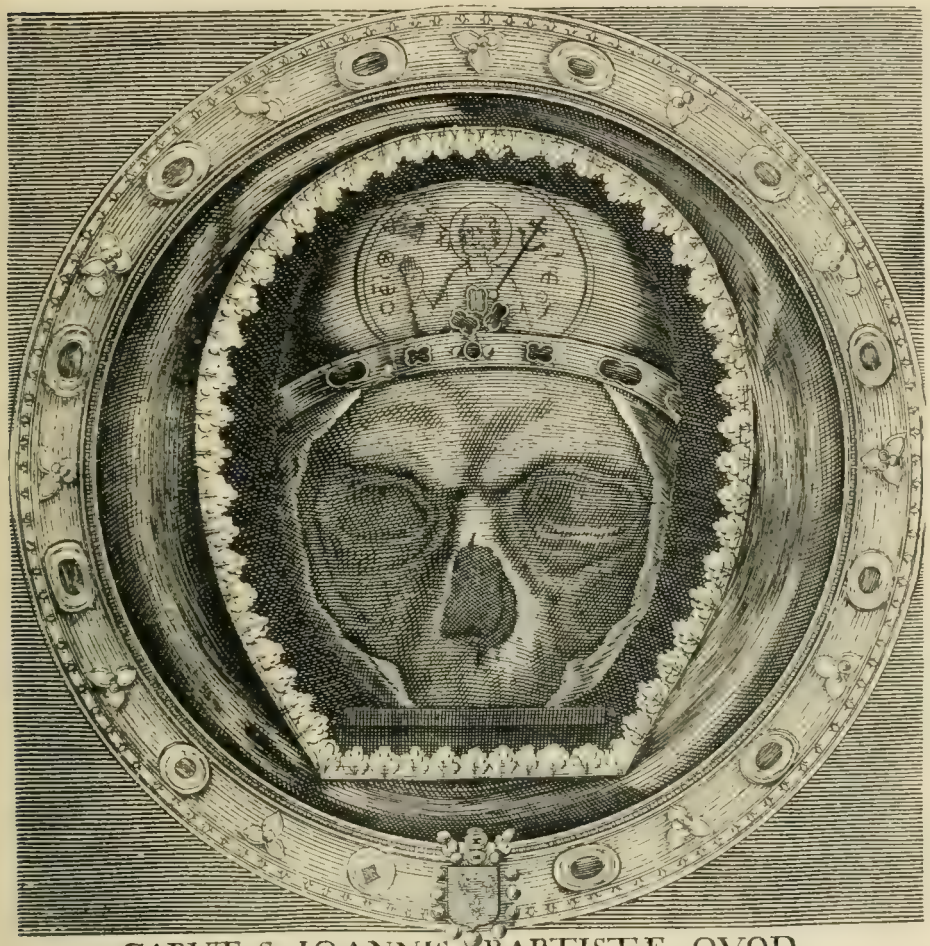
Russie, depuis celle de sa femme, la Porphyrogénète Anne, et l'avènement de leur fils Iaroslav, celui qu'on a surnommé le Charlemagne de cette nation. Le règne de ce prince avait débuté par une lutte horriblement sanglante contre son cousin, l'usurpateur Sviatopolk, meurtrier des deux fameux saints Boris et Gleb. Le roi de Pologne, Boleslav le Brave, qui était intervenu dans cette guerre fratricide, s'était emparé, le 14 août 1018, de Kiev, d'où le chroniqueur Thietmar (1) dit qu'il fit rechercher par ses ambassadeurs l'amitié du basileus Basile, le menaçant insolemment, au cas où il n'accepterait pas ses avances, de le combattre impitoyablement. Iaroslav avait fini par triompher de l'usurpation de son cousin. Il était rentré dans Kiev, « où il avait essuyé sa sueur avec sa droujina après avoir gagné la victoire à force de fatigues ». En 1021 encore, il avait eu à se défendre contre le prince Briatcheslav de Polotsk. Il se battait maintenant (2) contre son frère Mstislav, le vaillant prince de Tmoutorakan (3), le fils de saint Vladimir et de Rogniéda, qui s'était acquis dans tout le sud de la Russie une grande renommée par ses guerres contre les Khazars, dont il anéantit les restes grâce à l'alliance de Basile II, et contre les Tcherkesses, dont il avait tué en combat singulier, en 1022, le Goliath nommé Rédédia (4).

A l'issue de tant de luttes Iaroslav allait demeurer seul maître de toute la Russie. Il régna longuement et glorieusement sur elle jusqu'à sa mort qui ne survint qu'en 1054. Ce grand prince rappelle de loin Charlemagne par quelques guerres heureuses, surtout par ses publications législatives, par son goût pour les bâtiments et son amour des lettres en un siècle barbare. Son règne doit encore une partie de son éclat au contraste avec l'anarchie qui suivit sa mort. Celle-ci fit amèrement regretter son gouvernement qui marqua l'apogée de la grandeur kiévienne.

Son cercueil de pierre est encore actuellement un des plus précieux ornements de l'antique temple de Sainte-Sophie de Kiev, si merveilleusement restauré dans ces dernières années.

(1) VIII, 16.
(2) 1024 à 1026.
(3) La Tamatarque des Byzantins
(4) Rambaud, *op. cit.*, p. 61.

C'est probablement dans le courant de l'an 1024 durant les guerres de Iaroslav contre Mstislav qu'eut lieu l'expédition du chef russe Chrysochir (1). Voici le très court récit de Skylitzès : « Après la mort d'Anne,



CAPVT S. IOANNIS BAPTISTÆ QVOD ASSERVATVR ET COLITVR IN ECCLESIA CATHEDRALI AMBIANENSI

CÉLÈBRE RELIQUAIRE D'OR BYZANTIN du Chef de saint Jean-Baptiste conservé jusqu'à la Révolution dans le Trésor de la Cathédrale d'Amiens. — Fac-similé de la gravure qu'en donne Du Cange dans son Traité historique du chef de saint Jean, 1645. — *C'est très probablement cette Relique qui fut apportée par le patriarche à Basile II mourant. Voy. p. 620.*

(1) C'est du moins la date indiquée par Muralt, uniquement d'ailleurs parce que Skylitzès fait figurer le récit de cette expédition étrange immédiatement entre celui des événements de l'an 1023 et celui de la mort de Basile.

Vladimir étant déjà défunt [1], un certain Chrysochir — ce qui signifie l'Homme à la main d'or — parent de Vladimir, ayant réuni huit cents hommes sur vingt bateaux, partit pour Constantinople comme pour aller y prendre du service à la solde de l'empire. Le basileus lui ayant intimé l'ordre, dès son arrivée, de livrer avant tout ses armes conformément aux traités et de ne présenter qu'après cela sa demande, il s'y refusa nettement. Poursuivant impunément sa route, il força insolemment le passage devant Constantinople, traversa la mer de Marmara et força encore l'entrée des Dardanelles. Dans le détroit devant Abydos il battit facilement le « stratigos du Littoral », fonctionnaire militaire préposé à la garde du passage, qui cherchait à lui barrer la route. Précipitant plus loin encore sa course furieuse il cingla à travers l'Archipel jusqu'à l'île de Lemnos. Là ces terribles aventuriers, trompés par de fallacieuses promesses, attaqués ensuite par la flotte du thème des Cibyrrhéotes sous le commandement de David d'Achrida, stratigos du thème de Samos, certainement un officier d'origine bulgare, et de Nicéphore Kabasilas, duc de Salonique, furent enfin battus. On les massacra jusqu'au dernier. »

On estime aujourd'hui que sous ce nom grécisé de Chrysochir il est possible de retrouver un certain chef northmann dont le nom Gullhland ou Gullmund, présente une signification identique (2). En tous cas, ce chef hardi de cette folle expédition d'une audace inouïe, était certainement un Russe de lignée princière, proche parent de saint Vladimir. Son passage à travers les détroits sous les murs de la Ville Reine, à la tête de cette bande d'aventuriers, fut un incident tout à fait extraordinaire. Durant presque tout le long règne de Basile II, les Russes, en dehors des nombreux mercenaires qu'ils fournissaient à l'empire, n'avaient pas fait parler d'eux à Constantinople. Le vieux basileus les tenait en bride par la crainte salutaire que sa puissance leur inspirait. Un passage très

(1) « Cependant, remarque M. Wassiliewsky *La Droujina væringo-russe*, etc., p. 42, la *Chronique primitive russe* indique la mort d'Anne à l'année 1011 *avant* la mort de Vladimir. » Cela n'empêche que l'écrivain russe semble pencher aussi pour fixer l'expédition de Chrysochir à cette date de 1024 ou à une date très voisine.

(2) Voy. Wassiliewsky, *La Droujina væringo-russe*, p. 43. Peut-être cependant s'agit-il simplement d'un surnom purement grec et nullement normand. Ou bien même ce nom grec de Chrysochir n'est-il que la transformation par à peu près d'un nom russe tout à fait déformé ?

frappant de l'historien Psellus se rapporte à eux. Racontant l'expédition de Vladimir Iaroslavitch et de ses Varègues contre la Ville gardée de Dieu en l'an 1047, l'historien byzantin s'écrie : « Cette nation barbare nourrissait une haine furieuse et enragée contre l'hégémonie romaine. Ils inventaient à toute occasion les accusations les plus extraordinaires et en tiraient prétexte pour nous faire la guerre. *Quand mourut le basileus Basile qui leur faisait peur*, quand son frère Constantin eut accompli les temps qui lui étaient assignés par le destin et que son gendre eut pris le pouvoir à sa place, ils renouvelèrent aussitôt contre nous leur ancienne hostilité. »

Les Russes n'étaient pas seuls à trembler devant le grand vieillard couronné. Le poète historien Manassès (1), faisant l'éloge de Basile, s'écrie : « Bardas s'inclina sous son sceptre. Les Géorgiens tremblaient ; les Tauroscythes le craignaient. » Ici encore, on le voit, les Russes sont nominativement désignés.

Au fur et à mesure que je racontais l'histoire de ce règne si long, j'ai dit les relations du basileus Basile avec les souverains ses voisins d'Occident et d'Orient, grands et petits : l'empereur d'Allemagne, le doge de Venise, le pape, les princes longobards de l'Italie centrale, l'émir de Sicile, le tsar de Bulgarie, le roi de Croatie, les magistrats des villes dalmates, les chefs des nations des Petchenègues et des Khazars, le grand-prince des Russes, les nombreux petits souverains de Géorgie et d'Arménie, le Khalife de Bagdad et son maire du Palais, le Bouiide, l'émir d'Alep, les émirs voisins de la frontière méridionale de l'empire, le Khalife du Kaire, bien d'autres encore. Des relations de la cour byzantine avec les cours les plus éloignées d'Europe ou d'Asie durant ce règne d'un demi-siècle nous ne savons rien, tant nos indications sur cette longue série d'années sont, je l'ai dit tant de fois, désespérément clairsemées. Nous ne savons rien entre autres des relations de Basile et de son frère avec la cour de France, en dehors de deux uniques faits. J'ai déjà parlé du premier : l'arrivée au Palais Sacré de ce prince franc dont nous ne savons que ceci qu'il s'appelait Pierre et qu'il entra au service du basi-

(1) *Compend. Chron.*, éd. Bonn, p. 253, v. 3967.

leus en qualité de fonctionnaire provincial en Grèce (1). Le second fait, plus curieux, surtout plus important, serait la preuve qu'il y eut à un moment sous ce règne un très sérieux projet de mariage entre les maisons de France et de Constantinople. Nous en pouvons conclure encore ce dont nous nous doutions bien, que les relations entre les deux monarchies furent bien plus intimes, la connaissance réciproque qu'elles avaient l'une de l'autre bien plus parfaite que ne le laisserait supposer l'absence si complète de documents.

La curieuse mention de ce projet de mariage se trouve rapportée dans une lettre du fameux Gerbert dont l'original est aujourd'hui encore existant. C'est plutôt un projet de lettre, un brouillon, qu'une missive véritable adressée par cet illustre personnage au nom du roi Hugues de France aux très pieux empereurs Basile et Constantin pour leur demander pour son fils et héritier présomptif Robert la main d'une princesse de sang impérial. Voici le texte de ce précieux document tel qu'il a été établi dans une publication récente (2) par le regretté Julien Havet :

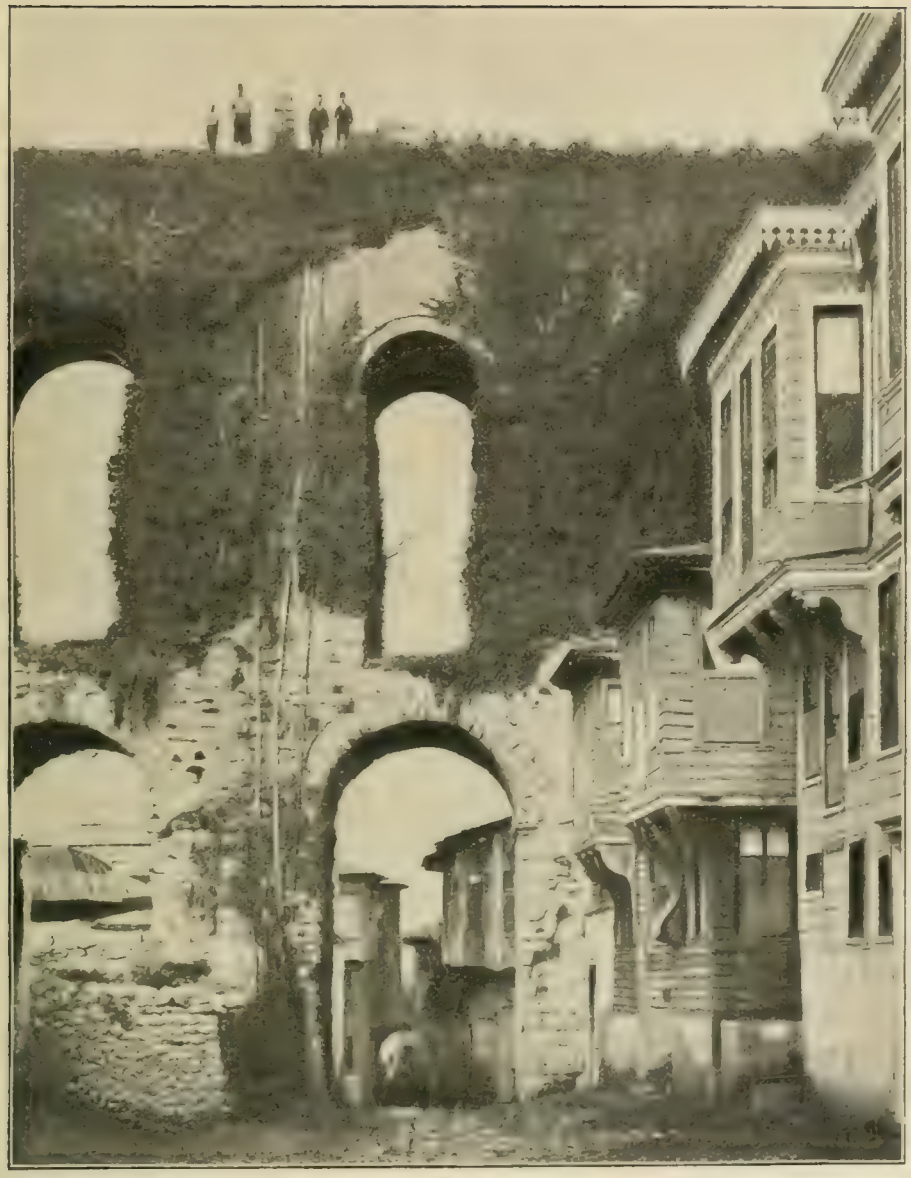
« A Basile et Constantin, empereurs orthodoxes, Hugues par la grâce de Dieu roi des Francs.

« L'illustration de votre race, la gloire de vos grandes actions nous excitent à vous aimer. Vous êtes de ceux dont l'amitié est le plus précieux des dons. Nous demandons votre très sainte amitié et votre très précieuse alliance, non pas que nous en voulions à vos royaumes, à vos richesses. Mais l'union que nous vous proposons, aurait cet avantage de nous créer des intérêts absolument communs. Cette alliance entre nous, si vous l'acceptez, nous sera des plus avantageuses et produira les plus précieux fruits. En effet, si nous nous y opposons, il n'y aura ni Gaulois ni Germain qui osera attaquer les frontières de votre empire romain (3). En conséquence, pour que cette excellente alliance demeure

(1) Voy. *Epopée*, t. I, p. 635.

(2) J. Havet, *Lettres de Gerbert* (983-997), Paris, 1889, p. 101, n° 111. La lettre doit avoir été écrite entre Noël 987, date où Robert fut couronné roi à Orléans par son père, et 996, date de la mort de Hugues Capet.

(3) « *Romanum imperium* », dit M. Havet, c'est l'empire byzantin, auquel aucun autre « empire » ne pouvait à ce moment disputer ce nom, puisque Othon III n'était encore que roi. *Gallus*, *Germanus*, probablement les sujets d'Othon III, roi de Germanie et de Lorraine. Othon était aussi roi d'Italie, et par ce dernier royaume, ses États confinaient aux possessions byzantines de la Vénétie et de l'Italie méridionale. »



RUINES actuelles de l'Aqueduc de Valens une première fois détruit en partie par le tremblement de terre de l'an 989. — Autre point de vue (voy. celui de la p. 601).

perpétuelle, comme nous avons un fils unique déjà roi (1) et ne pouvons lui trouver une compagne convenable dans les royaumes voisins à cause

(1) Robert, élève de l'école de Gerbert à Reims, couronné roi le 25 décembre 987 à

des liens de parenté, nous vous demandons avec instance une fille de votre saint empire (1) *quærimus filiam sancti imperii*. Si cette proposition est bien accueillie par vos sérénissimes oreilles, faites-nous le savoir par lettres revêtues de votre signature sacrée ou par de fidèles envoyés, afin que par l'intermédiaire de vos ambassades fidèles, dignes de vos majestés, ce qui a été formulé par lettres soit accompli en fait. »

« Cette lettre, dit M. Havet, manque dans le manuscrit de Leyde ; elle était donc de celles dont Gerbert avait voulu tenir la minute secrète. S'il l'avait composée par ordre de Hugues Capet, pourquoi cette précaution ? Peut-être avait-il formé ce projet de son chef, pour le jeune roi son élève, et, dans l'espoir de le faire goûter au roi Hugues, avait-il composé d'avance le texte de la lettre qu'il lui proposerait, le cas échéant, d'envoyer en son nom. Il est donc douteux que cette lettre ait jamais été expédiée à Constantinople. Il n'est même pas certain que Hugues en ait eu connaissance. Ce n'en est pas moins un document du plus haut intérêt. »

Je rappelle que l'empereur Othon d'Allemagne, en 1001, avait envoyé en hâte à Constantinople l'archevêque Arnolfe de Milan avec un superbe cortège de chevaliers et de prélats pour demander la main de cette même princesse pour son fils (2). Le mariage était arrêté et la fiancée déjà arrivée en Italie lorsque la mort inattendue d'Othon vint brusquement tout modifier. La malheureuse Porphyrogénète retourna tristement à Constantinople. « Quant à sa sœur aînée, dit le bon Lebeau, les tristes impressions de la petite vérole l'avaient défigurée à tel point qu'elle s'était dès longtemps renfermée dans un cloître où elle passa le reste de ses jours (3). » Elle y mourut avant 1042 au dire de Psellus (4).

Sainte-Croix d'Orléans, et sacré à Reims le dimanche suivant 1er janvier 988. Les sœurs d'Othon III aussi bien que les filles de Conrad le Pacifique, roi de Bourgogne, étaient cousines de Robert, suivant la manière de compter admise en droit canonique. Il ne peut donc ici être question d'elles.

(1) Probablement Zoé, seconde fille de Constantin VIII. — « Voir si on trouve ailleurs que le Roy Hugues ait voulu marier Robert avec une Grecque » (Baluze, ms. 129, folio 66) ; Gerbert seul nous fait connaître ce fait (Olleris). Mais ce « fait » même n'est pas certain.

(2) Voy. p. 303.

(3) Zonaras, éd. Dindorf, XVII, x. Voy. cependant Mystakidis, *op. cit.*, p. 70.

(4) IV, 95, 19.

« Alors, disent en substance et Skylitzès et les chroniques italiennes (1), Basile, vainqueur des Musulmans, des Russes et des Bulgares en Orient, songea, à l'âge de soixante-huit ans, à aller en personne porter la guerre en Sicile. Il commença par envoyer devant lui le protospathaire et kitonite eunuque Oreste, un de ses plus fidèles et aimés chambellans et lieutenants, qui débarqua à Bari avec beaucoup de troupes provinciales et de nombreux auxiliaires turcs, macédoniens, valaques, bulgares, russes, lesquels avaient tous depuis longtemps coutume de combattre sous les enseignes impériales (2). » L'*Anonyme* de Bari ajoute au nombre de ces mercenaires des Guandali (Vandales ? ou Vendes ?), probablement des Varangiens russes, peut-être bien plutôt des Alains, les mêmes que les énigmatiques Gualanes, Goulanes ou Guaranes de Léon d'Ostie (3).

« Ceux-ci donc, poursuivent ces chroniqueurs, chassèrent les Arabes de Sicile de tous les points à nouveau occupés par eux sur les rivages de Calabre. » Reggio aussi à ce moment fut relevée par le « catépano » Bojoannès et servit de quartier d'hiver à cette première armée qui, pour franchir le détroit, attendait d'autres forces avec la flotte impériale sous le commandement direct du basileus. Celui-ci comptait rejoindre incessamment Oreste (4). Ibn el-Athîr dit qu'on construisit dans cette ville de grands baraquements pour les troupes. L'entreprise, commencée par l'occupation de Messine, échoua, je l'ai dit, par la mort de Basile survenue presque subitement. A la nouvelle de cette catastrophe cette armée d'avant-garde, composée des meilleures troupes mercenaires de l'empire, rentra dans ses cantonnements sans avoir rien fait.

Basile, pris d'un mal subit sur lequel nous n'avons aucun détail, mourut, au dire des chroniqueurs byzantins (5), le 15 décembre de

(1) Cédrénus, II, 479. Zonaras, lib. XVII, chap. IX, fait également allusion à cette intention de Basile d'aller en Sicile, intention qui fut arrêtée par la mort.

(2) Voy. Wassiliewsky, *La Droujina varingo-russe*, etc., art. I, pp. 131 sqq.

(3) Voy. p. 570.

(4) Ibn el-Athîr dit que la flotte était sous le commandement d'un parent du basileus « fils de sa sœur ». Certainement l'auteur arabe fait confusion avec le patrice Étienne envoyé avec la flotte en 1038, ou avec quelque fils de Jean Orseolo devenu commandant de la flotte de Venise. Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 366, note 1.

(5) Cédrénus, II, 479-480.

l'an 1025 (1). Il était âgé de soixante-huit ans (2). Il en avait régné seul, « autocratiquement », suivant l'expression de Yahia, presque cinquante, exactement quarante-neuf ans et onze mois, depuis l'âge de dix-huit ans qu'il était demeuré sur le trône avec son frère, à la mort de Jean Tzimiscès le 12 janvier 976. En réalité il avait régné presque toute sa vie, depuis le jour lointain où, frêle enfant au berceau, il avait été couronné basileus du vivant de son père. Il avait régné d'abord aux côtés de celui-ci, puis sous les tutelles successives de sa mère la basilissa Théophano, de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiscès, puis conjointement avec son frère le basileus Constantin. Son règne devait demeurer le plus long de tout l'empire d'Orient, un des plus longs de l'histoire.

Quelques jours avant lui avait expiré également, après cinq ans et huit mois de sacerdoce, le patriarche Eustathios (3). Le vieux basileus déjà très malade l'avait aussitôt remplacé par le moine Alexis, le vénérable cathigoumène du grand et fameux monastère de Stoudion qui était venu le visiter peu auparavant, lui apportant, en guise de consolation et d'édification dernière, peut-être bien aussi dans l'espoir de le guérir encore, le très saint chef du Précurseur qu'on conservait pieusement dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de l'Hebdomon. C'est certainement la même précieuse relique qui, transportée à Amiens après la Croisade de 1204, demeura jusqu'à la Révolution la gloire de la cathédrale de cette ville (4). Basile moribond manda à nouveau à son chevet le saint vieillard subitement élevé si haut de par sa volonté. Voulant encore le

1 Le dimanche 12 décembre, dit Yahia. Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 69 ; 12 kanoun, I, 1337, c'est-à-dire le 18 du mois de chewal de l'an 416 de l'Hégire, à la neuvième heure du jour.

2 Skylitzès dit soixante-dix. Zonaras et Psellus disent soixante-douze. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 405.

(3) Il avait été intronisé le 12 avril de l'an 1020. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 365. Le patriarche Gédéon dit qu'il régna 6 ans et 6 mois. Voy. Zonaras, éd. Bonn, III, note 13 de la page 368. — M. C. de Boor (*Nachtraege zu den Notitiæ Episcopatuum* dans la *Zeitschr. für Kirchengesch.* 1890, pp. 303-326), parle d'une copie d'une liste (*notitia*) des métropoles et des diocèses autocéphales de l'Église d'Orient, copie contenue dans un manuscrit grec de la Bibliothèque de Munich (ms gr. 380), qui lui fait croire que la liste originale a été rédigée non entre 1022 et 1035, par conséquent vers cette époque de la fin du règne du patriarche Eustathios, comme le voudrait M. Gelzer, mais bien dans les dernières années du xe siècle. Voy. pp. 313, 321, 322 les raisons que M. de Boor donne de cette opinion. L'archevêché de Pompéiopolis a dû être élevé au rang de métropole aux environs de l'an 1000, avec ceux de Keltzène, de Colonia, de Thèbes et de Serræ.

(4) Voy. la vignette de la p. 613.

voir dans ses fonctions de patriarche, il le fit introniser sur-le-champ par le protonotaire impérial Jean, « par l'entremise duquel, dit Skylitzès, il gouvernait ». C'est presque l'unique mention que nous possédions de l'existence de ce dernier ministre du grand basileus (1).

Ce même jour Basile qui mourait très probablement sans alliance, du moins sans postérité, désigna pour son successeur son frère et collègue

VUE DE TREBIZONDE. — Le Mole. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

Constantin qui avait si longtemps régné à ses côtés dans un complet effacement. Il ne lui avait laissé que les honneurs de la couronne, et cependant ce frère avait partagé avec lui toutes les vicissitudes de ces cinquante années d'agitations et de guerres et porté à ses côtés le diadème des basileis depuis que lui aussi encore tout enfant avait été couronné

1 Voy. cependant p. 522. Il est bien probable que la présentation du saint chef du Précurseur au malade ne fut que le prétexte de la visite du cathigoumène Alexis. Le vrai motif était la nomination de ce prêtre à la tête de l'Église. La preuve en est l'intronisation si rapide du nouveau patriarche, peut-être pour prévenir quelque résistance ou dénouer quelque intrigue. En tous cas, cette nomination d'un patriarche à la fin suprême du règne du vieil

le 7 avril 961 par le patriarche Polyeucte. Constantin était alors déjà aussi un vieillard. Son frère mourant le fit venir du palais suburbain où, paraît-il, il demeurait (1). Il plaça, de ses mains tremblantes, la couronne sur sa tête, puis lui rendit hommage en l'adorant (2) suivant la coutume byzantine et lui donna ses instructions dernières. Dans une intention d'humilité, pour se ménager une bonne mort, il lui ordonna de lui faire des funérailles d'une grande simplicité. Il défendit que son cadavre fût habillé des vêtements impériaux comme c'était la coutume et voulut, dit Yahia, que le suaire qui l'envelopperait ne coutât pas plus de vingt et quelques pièces d'or conformément à ses instructions déjà anciennes.

Depuis longtemps, le vieil empereur s'était fait préparer dans l'église des Saints-Apôtres, ce Saint-Denis des basileis, à côté des tombeaux de ses prédécesseurs un monument splendide, admirablement dessiné, construit en marbres de nuances diverses. Poussé par le même sentiment d'humilité il modifia ses intentions à la dernière heure et ordonna à son frère de le faire enterrer non avec les anciens basileis aux Saints-Apôtres, mais dans la petite église de l'humble monastère de Saint-Jean

empereur semble s'être faite sans la moindre participation du clergé, directement par la volonté du souverain.

Une variante d'un manuscrit de Cédrénus *a* raconte, par la plume d'un continuateur anonyme, l'anecdote suivante : « Eustathios étant fort âgé et fort infirme ne pouvait plus prendre de part active à l'exercice du culte. La tradition rapporte que, dans une des grandes fêtes de l'Église, il se passa ce qui suit : le diacre en fonction chanta plus lentement que de coutume l'*Introitus*. Le patriarche ayant peine à demeurer debout demanda qu'on lui apportât son trône, s'assit et s'endormit. Alors, le saint homme eut une terrible vision qui semblait une réalité. Devant l'autel s'assemblèrent des figures monstrueuses en grand costume ecclésiastique, ayant l'apparence d'êtres humains, sauf que chacun avait une tête de bête sauvage. Comme le diacre entonnait la suite du chant, le patriarche se réveilla et le tança vivement sous prétexte qu'en le réveillant il l'avait empêché de voir la fin de ce rêve. Il avait compté jusqu'à onze hauts dignitaires ainsi affublés, mais avait remarqué que d'autres encore se dirigeaient vers l'autel. Les animaux dont les têtes ornaient ainsi les figurants de cette étrange procession étaient l'âne sauvage, le lion, la hyène, le chat, le loup, l'ours et d'autres du même genre. » Voy. l'explication de ce rêve imaginée par Gfrœrer (*op. cit.*, III, pp. 573-586).

Il existe une vie manuscrite du patriarche Eustathios. Voy. *Eustachi patriarchæ constantinopolitani Vita per Fabianum Cretensem e gr. in lat. traducta*, in Flaminii Cornelii *Eccles. Venet. antiqua monumenta. De cod.* XI, part. 2, pp. 151 sqq., *Venet.*, 1749, 4, Harles. — Je ne crois pas que cette *Vie* ait été publiée.

(*a*) T. II, p. 479, notes.

(1) Nous tenons de Yahia ce détail comme aussi la plupart des suivants. Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 69.

(2) Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, p. 53.

Théologue ou l'Évangéliste, hors les murs, non loin de l'Hebdomon (1) « où il reposerait avec les pèlerins (2). »

Il en fut fait ainsi que le désirait Basile. Le beau monument des Saints-Apôtres demeura vide trois années encore jusqu'à ce que le basileus Constantin étant venu lui aussi à mourir fût allé y prendre sa place solitaire à côté de celle demeurée vide de son aîné, et ce fut dans la pauvre église du Théologue que fut ensevelie la dépouille du grand basileus qui un demi-siècle durant avait fait trembler les Arabes et les Bulgares, tous les peuples de l'Orient.

Le jour même où il avait reçu les visites du nouveau patriarche et de son frère, le 15 décembre, vers le soir, au dire de Skylitzès, le vieux basileus expira (3). Sa famille l'entourait vraisemblablement, son frère qui avait passé toute sa longue vie à ses côtés et qui allait lui succéder,

(1) Voy. sur la situation de cette église : Rosen, *op. cit.*, note 407.

(2) Mathieu d'Édesse fait un curieux et fantastique récit de ces derniers jours de l'existence du vieux basileus : « Son frère Constantin, dit-il, se trouvait à cette époque (1025) dans le thème de l'Opsikion dont la capitale est Nicée. Basile malade ordonna d'envoyer des courriers pour l'inviter à se rendre en hâte auprès de lui. Les ministres le promirent, mais ils gardèrent par devers eux la lettre du basileus, parce qu'ils ne voulaient pas que Constantin régnât sur eux. Après avoir, à plusieurs reprises, renouvelé ses ordres, Basile, s'apercevant de leur fourberie, commanda à ses serviteurs de lui amener un cheval. Il se leva de son lit, monta à cheval, et sortit de son palais dans la ville, où il se montra à tous les regards. Nombre de ceux qui le virent s'allèrent, par peur, cacher jusque dans les points les plus obscurs de leurs demeures. Les courriers partirent alors et ramenèrent sur-le-champ Constantin dans la capitale. Aussitôt qu'il fut arrivé, Basile lui posa sur la tête la couronne impériale, le déclara empereur, et lui recommanda, comme autrefois David à Salomon, de mettre à mort tous perturbateurs ou rebelles. Puis, ayant repris le lit, il perdit peu à peu ses forces et mourut deux jours après. Il avait régné cinquante ans. Le jour de sa mort un phénomène merveilleux parut dans le ciel. Le soir, vers l'heure à laquelle il rendit le dernier soupir, un éclair étincelant, fendant tout à coup la voûte éthérée, se précipita sur la terre. Tous ceux qui furent témoins du prodige déclarèrent qu'il annonçait la mort de l'empereur. »

Un autre historien byzantin (voy. Chahanzarian, *Esquisse de l'Histoire d'Arménie*, Paris, 1856) raconte encore un incident des derniers moments du vieux basileus : « Basile, dit-il, à son lit de mort, tourmenté par les remords, remit au prêtre arménien Cyriaque une lettre dans laquelle il retournait au roi Jean Sempad celle par laquelle ce prince lui avait fait cession de ses États à sa mort. L'infâme Cyriaque garda la missive impériale et la remit, après la mort de Basile, au nouveau basileus Constantin. »

(3) Je rappelle que Yahia fixe sa mort à la neuvième heure du jour trois jours auparavant. — Les historiens arméniens disent qu'il recommanda par son testament à son frère de traiter paternellement l'Arménie et appela sa sollicitude sur les fils de l'ex-roi du Vaspouraçan Sénékhérim mort cette même année, ainsi que sur tous les grands d'Arménie en général. Il lui prescrivit également, disent-ils, de témoigner la plus grande bienveillance aux fidèles du Christ. — Voy. entre autres Mathieu d'Édesse, éd. Dulaurier, p. 43, qui termine par ces mots son récit : « Basile, après avoir passé sa vie dans la sainteté et la virginité, s'endormit en Jésus-Christ. Il fut enterré à côté des saints monarques ses prédécesseurs avec les regrets dus au souvenir de ses vertus. »

l'impératrice Hélène, cette femme si effacée qui n'est mentionnée qu'une seule fois dans les sources (1), ses trois nièces enfin dont deux devaient bientôt lui succéder sur le trône impérial.

Près de deux siècles et demi plus tard, en l'an 1260, aux derniers temps lamentables de l'empire latin de Constantinople, on découvrit par un hasard étrange le tombeau du grand empereur dont il semble qu'on eût perdu jusqu'au souvenir. C'est Pachymère (2) qui nous rapporte ce fait dramatique. C'était au temps des grandes angoisses pour les Francs d'Orient, Michel Paléologue de victoire en victoire avait fini par mettre le siège devant Constantinople. Son armée campait sur les hauteurs de Galata enserrant la Ville Reine. Plusieurs petits corps détachés parcouraient la banlieue de l'immense cité. L'un de ceux-ci visita les ruines de l'Hebdomon. En entrant dans la petite église de Saint-Jean-l'Évangéliste sise au pied du rempart, derrière le palais des Blachernes, pour lors convertie en étable, les soldats du Paléologue, officiers de Démétrius Iatropoulos, logothète du corps des domestiques, désolés de voir leurs antiques édifices ainsi profanés par les Latins odieux, découvrirent dans un coin misérable, placé debout, un squelette humain dans un étonnant état de conservation auquel, ô ironie de la destinée, quelque pâtre facétieux avait placé par dérision une flûte de berger dans la bouche ! L'inscription du sarcophage récemment violé et brisé, démontra à ces touristes étranges du XIIIe siècle que c'était là le cadavre du grand Bulgaroctone ! Le basileus Michel, aussitôt informé de cette étrange découverte, en fut vivement ému. Comme il se voyait forcé de battre momentanément en retraite, il fit enlever le lendemain en pompe ces illustres ossements. Après les avoir fait envelopper dans des étoffes tissées d'or et de soie, il les fit placer dans un riche cercueil, à Galata d'abord, puis à Sélymbria où ils furent ensevelis à nouveau aux chants des hymnes solennels dans l'église du monastère du Sauveur de cette ville. Ce fut le sébastocrator frère de Michel qui fut chargé de ce soin pieux (3) !

1. Nous possédons cependant une pièce de sept vers composée sur la mort de cette princesse par Jean Géomètre. Le poète y célèbre la Résurrection. Le titre est Εἰς τὴν Βασιλίδα Ἑλένην. Voy. Cramer, *op. cit.*, p. 327 ; Migne, *op. cit.*, n° 131.

2. Éd. Bonn, I, 125, 1.

3. Un manuscrit de la Bibliothèque de Turin (Cod. Taur. B. N. 4, S. catal. S. 314) contient fol. 291-301 une histoire inédite du règne de Basile que je n'ai pu consulter.

MORT DE SAINT ATHANASE, le fondateur de la Laure de l'Athos, le contemporain de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimisces et de Basile II. Fresque du XVIe Siècle du Couvent de la Laure. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

Les monnaies frappées au nom du Bulgaroctone et de son frère Constantin durant leur règne de plus de cinquante années ont été certainement émises en quantité très considérable, car elles se retrouvent encore très communément dans toutes les contrées de l'Orient. Il fallut des émissions extrêmement nombreuses et fréquentes pour suffire aux dépenses colossales de ces guerres incessantes durant un demi-siècle et plus. La monnaie d'or paraît surtout avoir été très abondante. Jusqu'à ce long règne les sous d'or des basileis avaient d'ordinaire été frappés sur des flans d'un modèle uniforme, du diamètre d'environ vingt millimètres. Ce module s'agrandit sous le règne de Basile II et de son frère où nous trouvons pour la première fois des sous d'or à flan mince dont le diamètre s'étend jusqu'à vingt-sept millimètres. Au revers de ces belles monnaies, figure le buste superbe du Christ Pantocrator au vaste nimbe crucigère, aux cheveux longs, à la barbe courte, avec la vieille devise latine: *Jhesus Christus rex regnantium.* Sur l'autre face sont représentées les effigies des deux autocrators ceints du diadème à pendeloques, vêtus de la robe à grands carreaux. Basile, placé à la gauche du spectateur, porte la barbe. Constantin est imberbe. Les basileis tiennent entre eux chacun d'une main la croix à double traverse portant dans une cavité *ad hoc* le fragment vénéré de la Vraie Croix. La légende grecque de ce côté est courte : *Basile et Constantin augustes.* Il existe de ces sous d'or de nombreuses variétés presque toutes très communément répandues. On ne connaît pas de division du sou d'or pour ce règne.

Les monnaies d'argent, grandes, minces, très plates, infiniment moins répandues, sont d'une belle apparence. La représentation du droit est à peu près identique à celle des sous d'or avec la légende célèbre : *En touto Nika.* Au revers par contre une longue légende en cinq lignes occupant tout le champ de la pièce est ainsi conçue : *Basile et Constantin Porphyrogénètes et basileis fidèles des Romains.*

La monnaie de cuivre très abondante était anonyme et complètement identique à celle des règnes précédents avec l'image du Christ et la légende pieuse du revers en langue latine signifiant : *Jésus-Christ, roi des rois.* Par une exception curieuse commune au règne de Jean Tzimiscès on connaît de Basile et de Constantin de très petites et grossières monnaies de cuivre

frappées spécialement pour le thème criméen de Cherson, certainement dans l'atelier monétaire de ce grand comptoir byzantin de la rive septentrionale de la Mer Noire. D'un côté le nom du seul Basile, de l'autre le titre de « *despotès* » y figurent sous la forme de monogrammes (1).

Je traiterai rapidement à la fin du volume suivant de la littérature, de l'art et aussi de l'industrie à Byzance sous Basile II et les derniers souverains de la dynastie macédonienne ses successeurs. Je rappellerai seulement ici très succinctement certains faits qui concernent plus spécialement le règne de Basile II. Ce basileus dirigea la grande entreprise du Menologion ou Recueil de la vie des saints (2). Le fameux exemplaire qui lui fut dédié, connu sous le nom de *Menologium Græcorum*, merveille d'art, compte aujourd'hui encore parmi les plus beaux ornements de la Bibliothèque Vaticane (3). Les mosaïques de l'arc occidental qui supporte la coupole de Sainte-Sophie furent également restaurées par ce prince entre les années 989 et 995 à la suite de la reconstruction partielle qu'il fit de cette église, de ses coupoles surtout, après les terribles tremblements de terre du mois d'octobre 989 (4). On admire encore aujourd'hui la sveltesse des personnages qui y sont représentés. On connaît cependant peu de monuments qu'on puisse attribuer avec certitude à ce règne.

(1) Fait étrange : on ne connaît pas de monnaie des tsars bulgares contemporains de Basile II. Il semble que la Bulgarie se soit contentée durant ce long espace de temps de se servir des espèces impériales portant cependant des effigies détestées.

(2) On penche maintenant d'après les nouveaux documents publiés en 1880 et 1881 par M. Wassiliewsky dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe* sous le titre : *De la vie et des travaux de Syméon Métaphrastes*, à placer bien plus tard qu'on ne le faisait, c'est-à-dire vers la fin du xe siècle, ce fameux hagiographe si connu par sa collection des légendes ou actes des saints et à en faire un même personnage avec le chroniqueur Syméon. Peu d'ouvrages comptent un nombre aussi extraordinaire de copies manuscrites. Cependant le Père Delehaye (*Saint-Paul de Latron*, note de la page 119) estime que la question est loin d'être résolue. (Voy. sur ce point si important : Krumbacher, *Gesch. der byzant. Litteratur*, 2e éd., pp. 200 sqq., et *Byzant. Zeitschrift*, t. VI, 198 et t. VII, 473.

Dans la *Vie* de saint Sampson (Migne, *Patrol. gr.*, CXV), le chapitre second intitulé : *Miracula post mortem*, devra être sérieusement étudié, m'écrit le Père Delehaye, lorsqu'on fera l'histoire définitive des entreprises hagiographiques de la seconde moitié du xe siècle. (Voy., au sujet d'une erreur de l'éditeur : H. Delehaye, *Les Ménologes grecs*, p. 12, note 2.)

(3) Voy. entre autres le chapitre VIII pp. 102-108 du tome II de l'*Hist. de l'art byzantin considér. principalement dans les miniatures* de N. Kondakov. Voy. surtout Labarte, *op. cit.*, t. I, p. 5, et t. II, pp. 180 sqq. (pl. XXVIII et XXIX). — Une moindre portion de ce magnifique manuscrit, joyau de l'art byzantin, est conservée à Grottaferrata.

(4) Voy. F. W. Unger, *Quellen der byzant. Kunstgeschichte*, pp. 97 et 98, qui donne par erreur la date de 986 et surtout le présent volume, pp. 35 sqq. — Sur les dégâts du tremblement de terre de l'an 1010, voy. Unger, *ibid.*, pp. 98 et 22[illegible].

Basile II fit faire certaines réparations à la muraille de Constantinople, ainsi qu'en témoignent diverses inscriptions encore en place aujourd'hui, célébrant son nom et celui de son frère Constantin. Une première, placée au-dessus d'une porte, est ainsi conçue : *Cette tour fut élevée par Basile et Constantin, les porphyrogénètes, philochrists, sébastes, despotes, en l'an du monde* 6521, qui correspond à l'an 1013 de notre Ère (1). Une seconde, placée sur la tour de la grande muraille la plus rapprochée de la Propontide (2), tour qui termine de ce côté le mur anthémien, dit que : *C'est ici la tour de Basile et Constantin, autocrators fidèles en Christ, très pieux rois des Romains*. La date a malheureusement disparu (3). Une troisième enfin, gravée en relief sur la tour la plus septentrionale de la porte de la Grande Muraille connue sous le nom de Porte de Selymbria ou encore Porte de Pigi, est ainsi conçue : *Porte de Basile et Constantin, autocrators en Christ* (4).

Citons encore (5) une inscription d'une des tours de la muraille maritime non loin du vieux Sérail (6), inscription en vers rappelant en termes poétiques que cette tour renversée par le long effort des vagues furieuses fut entièrement reconstruite par le pieux basileus Basile en l'an 1024.

Basile II passe encore pour avoir fait démolir et reconstruire luxueusement à nouveau le célèbre Bain des Blachernes où il prodigua les ornements d'or et d'argent (7).

(1) *Corpus inscr. græcar.*, t. IV, n° 8700 : « *Supra portam in muris Regiæ maris versus.* »

(2) *Ibid.*, n° 8701 : « *Ad septem turres in extrema valli urbani turre.* » Voy. encore *Byz. Zeitschr.*, VII, 334 et Unger, *op. cit.*, p. 217, n° 552. — Voy. les vignettes des pages 602 et 633. Voy. aussi *Corpus inscr. græcar.*, t. IV, l'inscription n° 8699 qui serait de l'an 1006.

(3) Sur la porte de l'église de Burgara entre Selymbria et Andrinople on lit cette inscription : *Cette tour fut élevée sous le règne de Basile et Constantin despotes philochrists* (*C. i. gr.*, t. IV, n° 8702, p. 484). Sur la porte extérieure du kastron en ruines d'Halicarnasse une inscription incomplète datée de l'an du monde 6513 (1005 de l'ère chr.), indique que celui qui pénétrera dans cet édifice dans des intentions hostiles encourra une punition sévère (*Ibid.*, n° 8698). On connaît un certain nombre d'autres inscriptions datées des années de ce règne, mais elles sont sans grand intérêt. Voy. une inscr. de l'an 995 dans le Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη τῆς ἐυαγγελικῆς Σχολῆς pour 1886, p. 42, une autre de l'an 1006 dans le tome XI, p. 454 du *Bulletin de Corresp. hellénique*, une autre de l'an 981 (dédicace dans une église à Æzanis de Phrygie) dans le *Corpus inscr. gr.*, n° 8697, de très nombreuses inscriptions funéraires enfin à Athènes, inscriptions d'évêques et autres (*Ibid.*, p. 464).

(4) Voy. les vignettes des pages 593 et 603.

(5) Hammer, *op. cit.*, t. I, VIII, n° 17. — Voy. aussi A. V. Millingen, *Byzantine Constantinople*, p. 186.

(6) Première tour à l'ouest d'Ahour Kapoussi (Kontoskalion).

(7) Unger, *op. cit.*, p. 273, n° 765.

La grande fabrique d'étoffes de soie établie sur la Corne d'Or par le basileus Justinien paraît avoir été très prospère, infiniment active, sous le règne commun de Basile et de son frère Constantin. On y conservait avec un soin jaloux le secret de diverses teintures, de la pourpre en particulier. Une étoffe de soie d'une grande finesse provenant du trésor d'une cathédrale d'Allemagne, aujourd'hui conservée au Musée industriel

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du Monastère de Saint-Luc en Phocide. — Le Baptême du Christ. — Xe Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

de Dusseldorf, est datée du règne de ces princes qui y sont désignés sous la belle épithète de « philochrists » (1). C'est là un des très rares exemples d'une étoffe de soie byzantine datée et elle est pour cela infiniment précieuse. De beaux grands lions affrontés d'un style superbe, de soie teinte d'un blanc jaunâtre sur un fond violet purpurin, y figurent par lignes étagées, disposition si fréquente sur toutes ces étoffes orien-

(1) Voy. *Épopée*, t. I, la gravure de la page 293. Le lion est l'emblème du Christ, le lion de la race de Juda. C'est pour cela qu'il figure si souvent comme emblème religieux.

tales. Certainement la beauté de ce tissu est une preuve qu'il sort des ateliers impériaux et cette teinte pourpre était celle qui portait le nom de pourpre impériale ou double pourpre, *purpura dibaphon*. Cette étoffe nous représente un exemple précieux de la manière dont vers l'an 1000 les figures d'animaux étaient disposées pour être tissées sur ces magnifiques tentures. Les étoffes d'Autun et d'Anno de Cologne (1), bien qu'un peu plus anciennes, portent aussi des séries étagées de lions avec des inscriptions qui servent à les dater.

Les belles étoffes byzantines arrivaient en Italie, à Rome surtout, par Amalfi. A Rome elles étaient achetées par les évêques et les prélats. Ceux d'Allemagne venus au tombeau de saint Pierre les rapportaient dans les trésors des églises de Germanie où on en retrouve encore quelques vestiges. Quant aux grandes pièces plus somptueuses ornées d'inscriptions, elles étaient destinées probablement à être données par les empereurs aux églises de la capitale et des principales villes de province. La manufacture impériale de Thèbes de Béotie en fabriquait aussi des quantités innombrables probablement pour l'usage exclusif du Palais.

« Ce trafic, dit M. Heyd (2), enrichissait Amalfi, et ses trafiquants entassaient dans leurs magasins les marchandises les plus rares et les plus précieuses. La soie y abondait plus particulièrement. Un jour, Desiderius, abbé du Mont-Cassin, attendant la visite du roi des Romains Henri IV, acheta à Amalfi, pour en faire hommage à ce prince, vingt de ces pièces de soie dites *triblattia* (3) (pourpre tricolore) : ce nom grec indiquait déjà le pays où elles avaient été fabriquées. Ce détail nous donne à penser que le monastère du Mont-Cassin tirait habituellement d'Amalfi les articles du Levant dont il avait besoin, et il est permis de supposer que ce furent des marchands amalfitains qui fournirent l'étoffe des nappes d'autel en soie de Byzance et d'Afrique et les cierges du Kaire (Babylonia) qu'un autre abbé plus ancien du Mont-Cassin, Théobald, précisément le successeur de l'infortuné Aténulfe, donna dans les premières années

1) Voy. mon *Nicephore Phocas*, p. 109.

2) *Op. cit.*, I, p. 107.

3) Leo Ostiens, *loc. cit.*, p. 711. Pour l'explication du mot *triblattia*, voy. Petr. Damian., *Epist.*, IV, 7 : « *triblathon pallium vocatur, quod trium cernitur esse colorum.* »

du XIe siècle (1) au monastère de San Liberatore, près Chieti, succursale de la grande abbaye des monts des Marses.

Dans une des poésies les plus remarquables de Jean Géomètre que j'ai citée plus haut, celle qui est intitulée *Les Bulgares* (2), figure une allusion sarcastique à ce fait que les Bulgares ayant refusé de travailler au diadème et aux étoffes de pourpre, et ayant au contraire voulu s'en parer, ont été battus, fouettés, enchaînés, mis sous le joug. Cela signifie certainement que les captifs de guerre de cette nation étaient employés dans ces fameuses fabriques impériales de tissus pour l'usage des empereurs. Dans la biographie du patriarche saint Antoine mort en 891, se trouve mentionné le fonctionnaire qui dirige les tissages impériaux tant pour la soie que pour la laine (3).

J'ai publié dans ma *Sigillographie byzantine* (4) le sceau commun à deux fonctionnaires impériaux qui s'intitulent *commerciaires impériaux et archontes du Blattopolion* ou *Bazar des étoffes de soie !*

J'ai, au cours de ces deux volumes, mentionné toutes les Novelles de Basile II venues jusqu'à nous. Je rappelle que Skylitzès et Cédrénus (5) en citent une sans en donner ni le texte ni la date qui était également destinée à mettre des bornes au développement exagéré de la grande propriété (6). Freher (7) en a publié une autre relative aux meurtriers (8), prescrivant de les punir quel que fût leur rang.

Parmi les plus célèbres jurisconsultes de ce long règne nous ne pou-

(1) Voy. l'état établi par lui en 1019, dans Muratori, *Antiq. it.*, IV, pp. 767 sqq.

(2) Εἰς τοὺς Βουλγάρους.

(3) *Acta* SS., Bolland., février, t. II, 621 (chap. 26).

(4) P. 739.

(5) T. II, p. 448.

(6) Voy. au sujet de cette Novelle la note de la page 126. — Voy. Bonnefoi, *op. cit.*, p. 33; Mortreuil, *op. cit.*, II, p. 359, n° III. — Psellus mentionne aussi cette Novelle dans ses vers 1377 à 1383.

(7) T. II, p. 179.

(8) Περὶ τῶν φονευόντων. Cette Novelle qui avait échappé à Bonnefoi est également rapportée par Psellus dans ses vers 1397 à 1402. Mortreuil la mentionne: t. II, p. 359, n° IV. Enfin Psellus, dans ses vers 1395-1396 et une scholie des Basiliques font mention d'une Novelle aujourd'hui perdue de notre grand basileus par laquelle les droits du fisc étaient déclarés imprescriptibles. Voy. Mortreuil, *op. cit.*, II, p. 360, n° 6.

Une πρόσταξις de Basile II de l'an 976 (Ind. 4) est citée par Zacharias v. Lingenthal au tome IV (*Acta*) du *Jus graeco-romanum*, Leipzig, 1865, p. 307. Une nouvelle édition de l'*Epanagoge* sous ce titre: *Epanagoge aucta*, datant de cette époque, est imprimée

vons guère nommer que l'illustre Eustathios Romaios (1), Syméon magistros et logothète (2) et G. Phorbenos (3).

Les grands dépôts d'Archives de l'Italie méridionale possèdent encore de nombreux documents, datés des diverses années du long règne de Basile II, délivrés au nom de ce prince et de son frère, documents très précieux et très intéressants ayant presque tous rapport à des questions d'intérêts privés, donations surtout à des églises et des couvents. J'en ai déjà cité plusieurs dans ces deux volumes de l'*Épopée byzantine* (4).

La littérature ne fleurit guère sous ce règne essentiellement guerrier. Psellus, le grand polygraphe du onzième siècle, né en 1018, n'avait que sept ans à la mort de Basile. Saint Christodule, le célèbre réformateur de la règle basilienne, né vers 1020, n'en avait que cinq. Michel Attaliote aussi, un des plus estimés chroniqueurs de l'époque, n'avait vu le jour que tout à la fin de ce règne.

Basile mourant laissait l'empire dans un état de puissance, de force et de prospérité qui n'avait peut-être jamais été atteint depuis Constantin. Cette date fatale de l'an 1025 est bien celle du point culminant de la grandeur byzantine. Partout les frontières les plus lointaines avaient été reculées et renforcées. Tous les adversaires, les plus puissants comme

dans la même collection (pars IV, pp. 56-84). Voy. encore un extrait des Basiliques datant de cette époque. Zachariæ v. L. *Gesch. des gr.-rom. Rechts*, p. 34, n° LIV.

Le ton des Novelles de Basile II se distingue par une forme étrangement violente, personnelle, autocratique. Voy. Neumann, *op. cit.*, pp. 57-58.

Un des derniers fascicules parus de la *Revue byzantine russe* (n°s 3-4 du tome VI) contient un article de M. Al. E. Lauriotis où sont publiés, entre autres documents inédits du Mont-Athos, trois actes portant les dates des années 991, 993 et 999. — Voy. encore dans la *Byzant. Zeitschrift*, t. VIII, p. 242, un autre document daté de la Sainte Montagne de l'an 985.

(1) Ou Romanos. Sur ce personnage et ses œuvres voy. Krumbacher, *Gesch. der byz. Litteratur*, 2e éd., p. 609, n° 7.

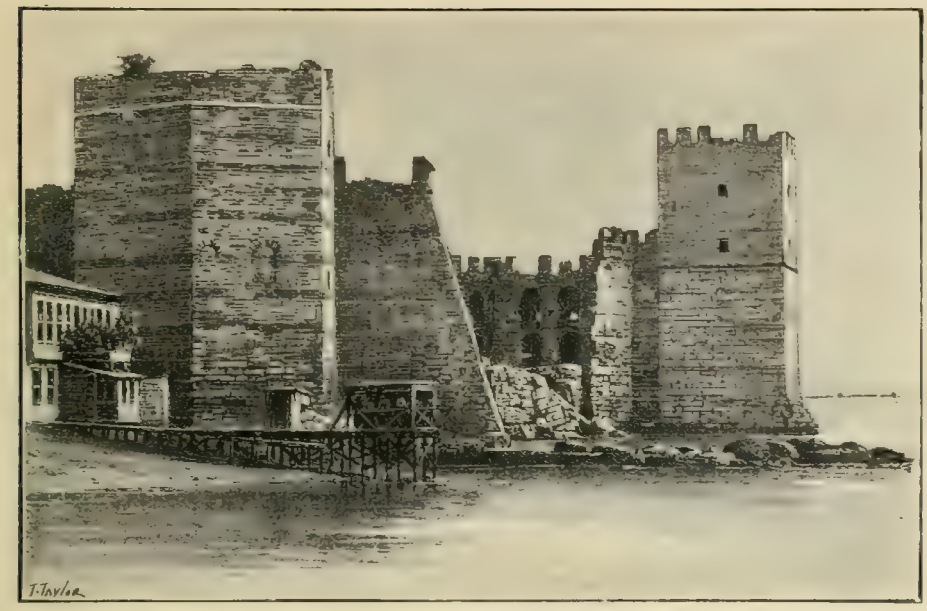
(2) Vers l'an 1060 ? *Ibid.*, p. 607.

(3) Sur ces divers personnages, voy. Mortreuil, *op. cit.*, II, pp. 503 sqq. et Zachariæ von Lingenthal *Gesch. des gr.-rom. Rechts*, 3e éd., 1892, p. 27. Syméon est cité comme l'auteur d'une édition nouvelle de la vieille *Epitome canonum*. Un σημείωμα d'Eustathios Romaios figure dans le tome V du Σύνταγμα τῶν κανόνων de MM. Rhallis et Potlis, p. 341.

On trouve dans l'ouvrage de M. F. Brandileone intitulé *Il diritto bizantino nell' Italia meridionale* une foule de renseignements sur l'histoire du droit byzantin dans les thèmes italiens à l'époque de Basile II. Voy. encore sur ce droit byzantin italien au xe siècle, *Byz. Zeitschr.*, t. VI, p. 212, une étude du même auteur et de M. V. Puntoni sur le *Prochiron legum pubblicato secondo il codice vaticano greco* 845, Rome, 1895.

(4) On trouvera beaucoup de ces documents publiés dans le *Codex diplomaticus cavensis*, Naples, 1877-1888 et dans le *Chartularium del monastero di S. Benedetto di Conversano* de D. Morea, Mont-Cassin, t. I, 1892, etc., etc.

les plus audacieux et les plus tenaces, avaient été vaincus et subjugués. Même en Italie la situation s'était depuis peu notablement améliorée et le valeureux « catépano » Bojoannès était le véritable maître dans le midi de la Péninsule. Vraiment, sous ce long règne, les aigles byzantines avaient volé incessamment de victoire en victoire des rives du Danube à celles de l'Euphrate et des sauvages montagnes d'Arménie aux riants rivages



REMPART BYZANTIN de Constantinople. — La Grande Muraille sur la Mer de Marmara. La Tour de Marbre et celle de Basile et Constantin. — Photogr. communiquée par M. A. Sorlin-Dorigny.)

d'Italie. L'État s'était également enrichi. Au moment de sa mort, Basile, ce prince d'une si sage, d'une si admirable prévoyance, laissait les coffres publics regorgeant d'immenses trésors (1), « plus de six mille kintars en métal argent », dit Yahia (2), alors qu'il n'en avait trouvé que quatre à

(1) Zonaras, XVIII, 8. Cet auteur attribue à Basile ce que Skylitzès (Cédrénus, II, 180), dit de son frère Constantin : « qu'il n'employait point de personnages de la noblesse, mais bien seulement des parvenus, et ceux-ci uniquement comme ministres, c'est-à-dire comme exécuteurs de ses volontés, non plus comme conseillers, et qu'il avait accumulé dans ses coffres vingt mille talents d'or, nonobstant sa magnificence envers les étrangers et les dépenses énormes occasionnées par ses guerres incessantes. »

(2) Ce qui ferait, dit le baron V. de Rosen, *op. cit.*, note 409, la somme immense, certainement très exagérée, de quarante-trois millions deux cent mille besants hyperpres.

son avènement. Et cependant à ce moment même les populations devaient, on l'a vu, deux années d'impôt que le basileus avait défendu de percevoir à cause de la dureté des temps (1).

« L'indomptable valeur de Basile, a dit Finlay, ses cruautés effrayantes (2), sa totale indifférence pour l'art et la littérature, sa religion étroite et superstitieuse, tout conspire pour faire de lui le type vraiment caractéristique de son empire et de son époque. Le but principal, pour ainsi dire exclusif, de sa politique fut de consolider l'unité administrative de l'empire en Europe par la complète soumission des Bulgares et des autres races slaves que la similitude du langage avait presque confondus en une seule nation et unis dans une commune hostilité contre le gouvernement impérial (3). »

« Durant tout son long règne, s'écrie Yahia, Basile ne cessa de vivre avec la plus extrême sobriété, n'usant que du strict nécessaire. Constamment, durant toute sa vie, il se distingua par son zèle pour la religion. Constamment il dirigea lui-même toutes les affaires de l'État, les grandes comme les petites. »

Le jugement porté par Psellus sur Basile est marqué au coin de la précision particulière à ce grand historien du XIe siècle. « Lorsque ce prince, dit-il, eut achevé de détruire ou de réduire à l'obéissance les divers voisins barbares de l'empire, il ne distribua pas les honneurs et les digni-

(1) « Cette mesure seule, a dit Finlay, témoignerait de la complète fausseté des accusations de rapacité portées contre Basile. Elle serait plutôt une preuve que la politique de protection envers les pauvres, si visible dans toutes les Novelles de cet empereur, le guidait de même dans l'administration des finances de l'empire. Très certainement il se montra pour les riches et les puissants d'une sévérité parfois extrême, mais il semble bien qu'il se soit montré beaucoup plus doux pour les pauvres. »

(2) « Constantin, dit Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, p. 44), en montant sur le trône, ordonna de brûler la prison des condamnés que Basile avait fait construire, et qu'il avait remplie des grands de l'empire. Car Basile, craignant pour son trône, avait fait étrangler les personnages les plus considérables, et leurs corps étaient pendus là, recouverts de leurs vêtements et attachés par la gorge à des crochets en fer. Ce spectacle arracha des larmes des yeux de Constantin et il donna l'ordre de les ensevelir, en même temps qu'il fit détruire cette prison. Accusant la cruauté de son frère : « Eh quoi, s'écriait-il, la fin de l'homme est « toujours imminente ; pourquoi donc cette mort cruelle, dans le but de préserver une vie « corporelle et passagère ? » — Voy. encore, sur les cruautés peut-être faussement attribuées à Basile, Mædler, *op. cit.*, pp. 17 et 18. — Les chroniqueurs arabes sont plutôt bienveillants pour le caractère de cet empereur. Ibn el-Athir dit expressément qu' « il fut très bienfaisant à l'égard des Musulmans et leur témoigna de la sympathie. »

(3) Sur les résultats de ce grand et long règne, voy. encore Paparrigopoulos, *op. cit.*, pp. 252-255 ; Neumann, *op. cit.*, pp. 11 et 70.

tés suivant les errements accoutumés, car il prit pour familiers, pour conseillers et pour collaborateurs des hommes qui ne se distinguaient ni par leur culture, ni par leur noble extraction, ni par leur connaissance des lettres. Ses secrétaires étaient des hommes obscurs, de mince éducation, mais sa correspondance fut toujours des plus brèves, si simple et tout à fait sans apprêt qu'elle n'exigeait pas de grandes capacités. Toujours il se refusa à parler et à écrire avec recherche ou à user d'un style fleuri. Il dictait lui-même toutes ses lettres, s'abstenant de tout mot superflu, ne disant pas un mot de plus qu'il n'était nécessaire. Lorsqu'il eut arraché le pouvoir à la fortune contraire et à la jalousie de ses concurrents, non seulement il rétablit le calme dans l'empire, mais, supprimant toute dépense inutile, il ne songea qu'à augmenter la richesse nationale. Ne dépensant rien de trop, économisant de toutes parts, il finit par constituer un trésor de deux cent mille talents. Qui pourra exprimer par des paroles ce qu'il parvint à réaliser dans ce sens! Toutes les richesses arrachées à tant de peuples conquis depuis les Géorgiens jusqu'aux Arabes, jusqu'aux barbares habitants de la terre de Scythie, tous ces trésors, dépouilles opimes de tant de peuples soulevés, allaient s'accumuler dans les coffres impériaux. Et non content d'édifier des édifices *ad hoc*, il organisait encore pour ces immenses réserves de vastes demeures souterraines à l'instar des chambres sépulcrales d'Égypte. Au lieu de se parer des perles, des pierres précieuses qu'il avait amassées, de les porter en bracelets ou colliers, il les conservait de même par monceaux dans ses caves. Son vêtement de pourpre était non point éclatant, mais de couleur sombre, à peine orné de quelques gemmes. C'est sous ce costume qu'il se montrait en public et donnait audience. Tout son temps à peu près était consacré à la guerre, à la défense des frontières contre l'incessant effort des barbares, et pourtant, loin de dépenser tant de trésors accumulés, il ne fit jusqu'à la fin qu'en augmenter la masse. »

Voici enfin le jugement de Zonaras (1) : « Basile, enflé d'orgueil par ses victoires, se montrait plein de mépris pour tous. Préférant être craint de ses sujets qu'aimé par eux, il entendait traiter citoyens et soldats non

(1) Livre XVII, chap. VIII.

d'après les lois consacrées, mais suivant sa volonté et son libre arbitre à lui. Aussi ne se souciait-il nullement de rechercher des secrétaires distingués par leur origine ou leur culture et préférait-il dicter ses dépêches à des hommes du commun qui reproduisaient exactement son style rude et dépourvu de toute forme. Il s'attacha surtout à remplir les coffres de l'empire. On dit qu'il y accumula jusqu'à deux cent mille talents d'or pour lesquels il fit creuser des labyrinthes secrets où s'accumulaient également dans une foule de vases des pierres précieuses et des perles en quantités innombrables. Il dédaignait d'user de ces dernières pour orner ses costumes d'apparat toujours simples et presque dépourvus d'ornement. A la guerre son esprit se révélait contre l'ennemi plein de ressources aussi variées que nombreuses. En temps de paix il était constamment violent. Il savait dissimuler sa colère mais, l'occasion venue, il savait de même lui donner libre cours et se venger de ceux qui l'avaient offensé. Comme il était fort entêté, il ne modifiait que bien difficilement ce qu'il avait résolu de faire. De même lorsqu'on avait excité son ressentiment, il ne pardonnait guère. »

SCEAU OU BULLE DE PLOMB DE THEOPEMPTOS, EVÊQUE DE LACÉDÉMONE, SOUS BASILE II, QUI DONNA ASILE DANS SA VILLE EPISCOPALE AU FAMEUX SAINT NIKON. — (CABINET ROYAL DES MÉDAILLES A ATHÈNES.)

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Mariage de Vladimir, grand-prince des Russes, avec la Porphyrogénète Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin. — Conversion et baptême de Vladimir et de son peuple. — Fin rapide de la seconde rébellion de Bardas Skléros. — Entrevue de Basile avec Bardas Skleros en octobre 989. — Rétablissement de l'autorité impériale à Antioche. Léon Phocas et le patriarche Agapios. — Soumission des derniers rebelles. — Tremblements de terre et autres signes et calamités de cette terrible année. — Voyage du basileus à Salonique. — Seconde guerre bulgare contre le roi Samuel durant quatre années jusqu'en 995. 1

CHAPITRE II

Événements de Syrie à partir de l'année 989. — Révolte de Bakgour. Il cherche à s'emparer d'Alep. Il est vaincu et mis à mort par l'émir d'Alep, Saad, soutenu par Michel Bourtzès, duc d'Antioche. — Entrée triomphante de Saad à Alep. Sa mort le 6 décembre 991. — Son fils Abou'l Fadhad lui succède sous la tutelle du régent Loulou. — Une armée égyptienne sous Bangoutekin vient assiéger Alep en 992. — Le basileus envoie Michel Bourtzès au secours de l'émir. — Le siège d'Alep est abandonné et repris trois fois. Grande défaite des impériaux au gué de l'Oronte le 15 septembre 994. Expédition foudroyante de Basile en Syrie (printemps de 995). Quittant la guerre de Bulgarie, le basileus, avec son armée montée sur des mules, traverse l'Asie Mineure en quelques semaines. Les Égyptiens, surpris par son arrivée, lèvent précipitamment le troisième siège d'Alep. — Après un court séjour à Alep, après avoir signé un nouveau traité de suzeraineté avec Abou'l Fadhaïl, Basile va soumettre les villes de la côte de Phénicie puis regagne Constantinople. — Préparatifs de vengeance du Khalife Al-Azis. Sa nouvelle flotte est incendiée. Troubles au Kaire. — Mort d'Al-Azis le 14 octobre 996. Son fils Hakem lui succède. — Révoltes en Syrie contre le nouveau Khalife. Défaite et mort du nouveau duc d'Antioche, Damien Dalassénos, dans la plaine d'Apamée, le 19 juillet 998. — Basile, pour venger son lieutenant, après avoir inutilement tenté de négocier avec le Khalife, se décide à se rendre de sa personne une seconde fois en Syrie 59

CHAPITRE III

Le magistros et médecin Sisinnios est élu patriarche le 12 avril 996 après un intervalle de quatre années depuis la mort de son prédécesseur Nicolas Chrysobergios. — Actes de son patriarcat. — Rupture avec Rome. — Sisinnios meurt dès l'an 998 et est remplacé par le moine Sergios, deuxième patriarche de ce nom. Célèbre Novelle du basileus Basile datée du mois de janvier 996 destinée à mettre un terme aux empiétements de la grande propriété. — Continuation de la guerre de Bulgarie à partir de la fin de l'an 995. — Désastre de la garnison de Salonique. — Le magistros Grégoire Taronite tué dans ce combat est remplacé par Nicéphore Ouranos (996). — Déroute de l'armée bulgare au gué des Roseaux

Sperchios 996. — Le basileus rentre en possession de Dyrrachion et de son territoire. — Autres incidents de la lutte greco-bulgare. — Seconde expédition de Basile en Syrie en l'an 999. — Le basileus et l'armée hivernent en Cilicie. — Expédition de Basile en Arménie au printemps de l'an 1000 pour recueillir l'héritage du curopalate Davith d'Ibérie. — Persécutions du clergé orthodoxe contre les Arméniens. — Entrevue du basileus à Havatchitch avec les rois et princes de Géorgie et d'Arménie, à l'exception du Pagraïde Kakig Ier. — Violente échauffourée entre les troupes géorgiennes et les contingents russes au service du basileus. — Le basileus parcourt ses nouveaux Etats du Daïk'h et procède à leur incorporation à l'empire. — Sur la route du retour il s'arrête chez le magistros Eustathios Maléinos en Cappadoce. — Disgrâce de ce haut fonctionnaire. — Le basileus est de retour à Constantinople au premier printemps de l'an 1001. 113

CHAPITRE IV

Paix avec le Khalife d'Egypte. — Ambassade du patriarche Oreste de Jérusalem à Constantinople. Réception solennelle. — Mort du patriarche Sisinnios qui est remplacé par le moine Sergios. — Continuation de la guerre bulgare. Nouveau séjour de quatre années du basileus Basile en Bulgarie, de 1001 à 1005. Événements de guerre de ces quatre années. Conquête définitive de la basse et moyenne Macédoine. — Événements d'Italie. Rétablissement du pouvoir byzantin dans le midi de la Péninsule à la suite de la défaite d'Othon II à Stilo. Administration des « catépano ». Séditions. Agressions sarrasines. — Régence de Théophano en Allemagne. Sous son influence l'art byzantin se développe par tout l'Occident. Éducation du jeune empereur Othon III. Ambassade allemande à Constantinople pour lui trouver une femme parmi les princesses de la famille impériale. — Première expédition d'Othon III à Rome en 996. Son couronnement par le nouveau pape Grégoire V, son cousin. Il retourne en Allemagne 201

CHAPITRE V

Nouveaux troubles à Rome. Crescentius chasse Grégoire V et nomme pape à sa place Jean le Calabrais, dit Philagathos, sous le nom de Jean XVI. — Retour d'Othon III à Rome en février 998. Vengeances effroyables. Supplice de Jean XVI. Intervention sublime de saint Nil. — Mort de Grégoire V en février 999. — Voyage d'Othon III dans le sud de la Péninsule. Son entrevue à Gaète avec saint Nil. — Élection du pape Sylvestre II. — Othon III au palais du Mont Aventin. — Son retour en Allemagne en janvier de l'an 1000. — Il regagne Rome en novembre de cette année. Il retrouve l'Italie méridionale en feu. — Résumé de l'histoire des thèmes byzantins d'Italie et des principautés longobardes jusqu'à cette fin de l'an 1000. — Révoltes de Smaragdos et de Théophylacte. — Le « catépano » Grégoire Trachaniotis. — L'influence byzantine redevenue triomphante après le désastre de Stilo, et qu'Othon III croyait avoir définitivement terrassée dans les principautés longobardes, reprend une fois encore le dessus à la suite de l'expulsion de Capoue d'Adhémar, favori de l'empereur. — Sédition à Rome contre Othon III. — Nouvelles pérégrinations du jeune empereur et de son armée à travers l'Italie soulevée. — Il meurt à Paterno le 27 janvier 1002. — Récit de ses projets d'alliance avec une princesse byzantine. — Mort de Sylvestre II. — Suite de l'histoire des thèmes byzantins d'Italie. Bari assiégée par les Sarrasins est délivrée par la flotte de Venise, sous la conduite du doge Pierre II Orseolo. — Histoire des débuts de la grandeur de Venise sous ce doge. — Le chrysobulle de l'an 992 en faveur des Vénitiens. Brillante campagne de conquête dans l'Adriatique. — Pierre II Orseolo, sauveur de Bari en septembre 1003, envoie à Constantinople son fils qui y obtient la main de Marie Argyre. — Nouvelles de Basile II. Il rétablit l'impôt de l'*Allélengyon* 271

CHAPITRE VI

Continuation de la grande guerre bulgare à partir de l'an 1005. — Disette presque absolue de renseignements. — Incidents divers. — Grande défaite de l'armée royale bulgare au défilé de Cimbalongou le 29 juillet 1014. — Supplice affreux des prisonniers bulgares. — Mort de Samuel le 24 octobre de cette même année. Cette mort sonne le glas de la nation bulgare dont la résistance commence à mollir. — Gabriel Romain, fils de Samuel, lui succède le 15 septembre 1015. — Défaite d'un corps bulgare envoyé contre Salonique sous le commandement de Nestoritzès. — Prise par les Byzantins de Matzoukion. — Désastre du corps de Théophylacte Botaniates aux environs de Stroumnitza. — Prise de Melnic. — Arrière-campagne de Basile II dans les deux derniers mois de l'an 1014. Prise de Bitolia, de Prilapon, de Stypion. — Campagne de l'an 1015. Prise de Vodhéna. — Campagne de l'an 1016. Conquête du pays de Moglena. Prise d'Enotia. — Assassinat de Gabriel Romain par Jean Vladistlav, fils d'Aaron, qui est proclamé à sa place. — Feinte soumission de Jean. — Marche victorieuse de l'armée byzantine à travers la Pélagonie. — Prise d'Achrida, la capitale bulgare. — Siège de Dyrrachion par Jean Vladistlav. — Défaite d'un corps grec sous Gonitziatès et Oreste. — Prise de Stroumnitza et des forteresses du territoire de Triaditza. — Siège infructueux de Pernic. — Expédition byzantine en Khazarie en l'an 1016. — La paix avec la Russie se maintient depuis l'époque lointaine du mariage de Vladimir. Règne de Vladimir. Sa mort en 1015. Son fils Sviatopolk lui succède, mais il est bientôt chassé du trône par Iaroslav, autre fils de Vladimir, qui règne à partir de l'an 1016 333

CHAPITRE VII

Campagne de Bulgarie de l'an 1017. Nouvelles prises de villes et de châteaux. Nouvelles razzias. Prise de Longos. Échec devant Castoria. Tentative avortée de Jean Vladistlav et de Krakras alliés aux Petchenègues. Prise de Bosograd, d'Ostrovo, de Molyskos, de Setena. — Jean Vladistlav, après avoir attiré Constantin Diogène dans une embuscade, est complètement battu par Basile II accouru au secours de son lieutenant. — Jean Vladistlav périt au siège de Dyrrachion. — Dernière campagne bulgare inaugurée en mars 1018. De toutes parts affluent les soumissions des derniers chefs bulgares indépendants : Krakras, son frère et son fils, Dragomouzos, Bogdan, etc. — Marche triomphale du basileus à travers la Bulgarie terrassée. Arrivée à Achrida. Réception par le basileus de la tsarine Marie. — Séjour à Prespa, à Deabolis où on amène à l'empereur les fils de Jean Vladistlav et le fameux partisan Ibatzès fait prisonnier par Eustathios Daphnomeles dans des circonstances dramatiques. Soumission de Nikolitzes. — Séjour à Castoria. — Marche du basileus et de l'armée vers le Sud. Arrêt à Stagous. Soumission d'Élémagos, archon de Belograd. — Champ de bataille de Zitouion. — Séjour fameux à Athènes. Athènes et la Grèce sous Basile II. — Rentrée triomphale à Constantinople. Toute-puissance de Basile II. Dernières résistances. Résistance et mort de Sermon, châtelain de Sirminn. Réorganisation administrative et religieuse de la Bulgarie reconquise. Chrysobulles de Basile à cet effet 375

CHAPITRE VIII

Affaires de Syrie. — La trêve conclue en 1001 avec le Khalife Hakem se maintient. — Mort de l'émir Abou'l-Fadhaïl d'Alep en janvier 1002. Ses fils lui succèdent sous la régence de Loulou qui ensuite les exile. — Révolte du « Mahdi » Al-Asfar en 1005. Il est soutenu par les Arabes Numéritiés, etc. Il est interné par Loulou dans la citadelle d'Alep. — Mort de Loulou en septembre 1008. Troubles à Alep pour sa succession que se disputent son fils Mansour et le Hamdanide Abou'l-Hendja. Mansour demeure vainqueur. — Destructions et persécutions terribles ordonnées à Jérusalem et ailleurs par Hakem en 1009 et 1010. — Tragique aventure des fils du défunt vizir Al-Hoceïn. — Insurrection victorieuse et souveraineté éphémère du chef bédouin Al-Mouffarridj qui fait reconstruire le Saint-Sépulcre. — Guerre entre l'émir Mansour soutenu par Basile et le chef bédouin Saleh Ibn Mirdès. Mansour est chassé d'Alep par une sédition en janvier 1016 et se réfugie à Antioche. — Ordonnance du basileus supprimant le commerce avec les sujets du Khalife en Syrie et en Égypte. — Nouvelle sédition à Alep en 1017. Triomphe de la faction égyptienne. Installation d'Azis Eddaulèh Fatik en qualité de gouverneur pour le Khalife. Basile lui accorde le droit exclusif de trafic avec ses sujets. Il se proclame seigneur indépendant d'Alep. — Hakem de plus en plus atteint de folie persécute tous ses sujets. Salomon, higoumène de la Sainte-Montagne de l'Athos, vient au Kaire. Autres faits d'ordre secondaire. — Basile refuse au patriarche Sergios d'abolir la taxe odieuse de l'*Allelengyon*. — Patriarcat de Sergios. Relations avec Rome. Mort de Sergios en juillet 1019. Il est remplacé l'an d'après par Eustathios 433

CHAPITRE IX

Expédition du basileus Basile en Arménie et en Géorgie dans les années 1020 à 1022 pour châtier le roi Kéôrki d'Aphkhasie qui détenait injustement une portion des territoires faisant partie de l'héritage du grand curopalate Davith. — Marches. Combats. Dévastations. — Hivernage à Trébizonde. Traité fameux avec le « roi des rois » Jean Sempad d'Arménie. Annexion du Vaspouragan en 1022. Négociations avec Kéôrki. Sa duplicité. — Soulèvement des deux Nicéphore sur les derrières de l'armée. Nicéphore Phocas se fait proclamer empereur. Prompt châtiment des deux coupables. Révolte et supplice du géorgien Pherz. — Nouvelles duplicités puis soumission finale du roi Kéôrki. — Marche pénible de l'armée impériale au cœur de l'hiver. — Le vieux basileus, après avoir reculé jusqu'au Caucase les limites de l'empire, rentre triomphant dans sa capitale vers le commencement de l'an 1023. 469

CHAPITRE X

Henri II de Bavière, successeur d'Othon III sur le trône impérial d'Occident, vient en Italie en 1004. — Les papes Jean XVII, Jean XVIII, Serge IV et Benoît VIII. — Jean Crescentius. — Seconde descente de Henri II en Italie dans l'hiver de 1013 à 1014. — Événements divers dans les thèmes byzantins d'Italie. — Révolte de Mélès et Datto, les patriotes longobards. D'abord vainqueur, Mélès, battu en 1010, se réfugie à Capoue. — Benoît VIII appelle les Normands à son secours. Premières relations des Normands avec l'Italie méridionale. Premiers pèlerinages. Rencontre des pèlerins normands avec Mélès fugitif. Les quarante chevaliers normands à Salerne. Ils battent les Sarrasins. Les Normands passent en nombre les Alpes et de Rome envahissent les thèmes byzantins sous la conduite de Mélès au printemps de l'an 1017. — Leurs premiers succès contre des « catepans » incapables. Le nouveau « cate-

pano » Bojoannès les met en déroute à Cannes en octobre 1018. Meles, forcé de se réfugier en Allemagne, meurt à Bamberg le 23 avril 1020. — Bojoannes restaure l'autorité des basileis en Italie. Il bâtit Troie, et en confie la défense à des Normands. Il s'empare de Datto et le fait mettre à mort. — L'empereur d'Allemagne redescend pour la troisième fois en Italie. Au commencement de l'an 1022 il envahit les thèmes byzantins après avoir divisé son armée en trois corps. — Succès de ses lieutenants sur les princes longobards. Lui va attaquer Troie. Siège fameux de cette ville. Résultat indécis. Henri, chassé par la chaleur et les maladies, repasse les monts. Sa mort en 1024 suit de près celle du pape Benoît. Restauration de l'influence byzantine sous l'énergique gouvernement de Bojoannès. — Basile II meurt dans les derniers jours de l'an 1025 au moment où il se dispose à passer en Italie pour attaquer les Arabes de Sicile à la tête de toutes ses forces. 537

CHAPITRE XI

Fin du règne. — Événements en Syrie à partir de la fin du Khalife Hakem en février 1021. — Troubles prolongés à Alep, qui se terminent par le triomphe de Saleh le Mirdâside. — Les successeurs de saint Vladimir à Kiev. — Expédition de piraterie du chef russe Chrysochir en l'an 1024. — Relations de l'empire avec les souverains étrangers, les rois de France en particulier. — Mort de Basile II, le 15 décembre 1025. Circonstances des derniers jours de sa vie. — Sa sépulture. — Monnaies frappées à son nom et à celui de son frère Constantin. — Les arts, la littérature, l'industrie sous son règne. — Ses Novelles. — Résultats considérables de son glorieux gouvernement de plus d'un demi-siècle. — Jugements portés sur son règne par les historiens. 603

TABLE DES GRAVURES

COFFRET byzantin d'ivoire du Xe ou XIe Siècle, probablement fabriqué en Italie. — Musée National à Florence (ancienne collection Carrand). 1

MONNAIE d'or du grand-prince de Russie Vladimir, beau-frère du basileus Basile II 1

MONNAIE d'argent du grand-prince de Russie Vladimir, beau-frère du basileus Basile II. 4

CEREMONIE du baptême d'un prince barbare converti au XIe Siècle. Miniature d'un manuscrit slavon de la Bibliothèque du Vatican 5

COFFRET d'ivoire byzantin du XIe Siècle. — Trésor de l'église Saint-Juvenal à Orvieto. 8

MONUMENT du Baptême à Kiev . . . 9

ICONE du Monastère de Vatopedi au Mont Athos. — La Vierge. Mosaïque byzantine du XIme Siècle. Cadre en argent doré représentant des effigies de saints. — Photographie communiquée par M. G. Millet. 12

IVOIRE (feuillet de diptyque) de la collection Oppenheim à Cologne, autrefois dans la collection Bonnaffé à Paris. Ce magnifique échantillon de l'art byzantin à son apogée au XIe Siècle porte au-dessous du Crucifiement et du Partage des vêtements du Christ une curieuse personnification de l'Enfer ou Hadès. 13

COFFRET byzantin d'ivoire du Xe ou XIme Siècle, présent nuptial d'un basileus à une basilissa, conservé au Musée Kircher au Collège Romain à Rome. — Scènes de la vie du roi David. Face postérieure 16

CROIX byzantine du XIe Siècle du Trésor de l'abbaye de Nonantola, près de Modène, dont le pape Jean XVI, favori de l'impératrice Théophano d'Allemagne, fut abbé. La croix, en métal doré, porte six médaillons avec portraits de saints en émail. 17

CROIX byzantine des XIe et XIIe Siècles, en argent doré, avec figures en émail. Trésor de l'église Saint-Clément de Velletri. 20

FACE postérieure de la Croix de Velletri représentée sur la page précédente. Le travail de filigrane est occidental et du XIIIe Siècle. Les cinq médaillons en émail ornaient le revers de la croix primitive 21

COFFRET byzantin d'ivoire du Xe ou XIme Siècles, présent nuptial d'un basileus à une basilissa, conservé au Musée Kircher au Collège Romain à Rome. — Scènes de la vie du roi David. — Un des côtés (Voy. la vignette de la p. 16) 24

COFFRET byzantin du Musée Kircher (Voy. pp. 16 et 24). — Face antérieure. 25

COFFRET byzantin du Musée Kircher (Voy. pp. 16, 24 et 25). — Un des côtés. 28

COFFRET byzantin du Musée Kircher (Voy. pp. 16, 24, 25 et 28). — Couvercle. 29

RUINES d'une église byzantine à Sofia. — Photographie communiquée par M. Dobrowsky 32

ÉTOFFE BYZANTINE de soie ayant jadis servi à envelopper le corps d'un des anciens évêques de Verdun dans sa châsse. — Collection de M. F. Liénard 33

ÉTOFFE BYZANTINE de soie représentant un basileus dans un char traîné par quatre chevaux. Cette étoffe, fort détériorée, a servi jadis à envelopper dans leur châsse les reliques d'un des anciens évêques de Verdun. — Collection de M. F. Liénard. 36

DIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire du XIe Siècle conservé au Palais Barberini à Rome. Scènes de la vie de la Vierge et de celle du Christ. Dimensions : 0 27 de largeur sur 0 20 de hauteur. 37

PLAQUE en stéatite avec l'effigie de saint Jean Chrysostome. — Très fin travail byzantin du XIe ou XIIe Siècle. — Musée du Louvre 41

PLAQUE en stéatite représentant saint Demetrius en costume de guerre. Travail byzantin du XIme ou XIIme Siècle. — Musée du Louvre 45

PLAQUE d'ivoire byzantine du Xme ou XIme Siècle représentant les saints militaires saint Théodore et saint Georges en grand costume de guerre. Ancienne collection Gatterburger Morosini à Venise. Aujourd'hui au *Museo Civico* de cette ville. — Dimensions : 62 millimètres de hauteur sur 44 de largeur 49

PLAQUE en stéatite avec l'effigie de saint Démétrius. Très fin travail byzantin du XIe ou XIIe Siècle. — Musée du Louvre 57

MONNAIE d'argent du grand-prince de Russie Vladimir. 58

OLIFANT d'ivoire du XIme Siècle, d'origine orientale, probablement arabe. — Musée d'Angers 59

DINAR ou pièce d'or du sultan bouïide Samsam-Eddaulèh, frappé en l'an 386 de l'Hégire qui correspond à l'année chrétienne 996. 59

OLIFANT du Musée d'Angers (Voir la vignette de la p. 59). Détails du pavillon. 61

RELIQUAIRE byzantin de la Vraie Croix en argent doré et émaillé du XIe Siècle. — Collection Engel-Gros à Bâle. — Les émaux représentant la Vierge, le Christ et divers saints sont d'une extrême finesse. Au revers, l'inscription reproduit les derniers versets du psaume XC. 65

CROIX byzantine en argent doré du Trésor de la Basilique Métropolitaine de Modène. XIme ou XIIme Siècle. La croix porte le nom du donateur Panthérios. — Photographie communiquée par M. P. Maestri. 68

COUVERTURE de Reliquaire en argent doré et estampé. — Revers. — Œuvre byzantine de la fin du Xe Siècle. — Musée du Louvre. — J'ai donné à la page 273 de mon *Nicéphore Phocas* l'image du droit de ce magnifique monument qui a jadis fait partie du Trésor de l'Abbaye de Saint-Denis . 69

RELIQUAIRE byzantin en lapis-lazuli incrusté d'or avec monture en argent doré, gemmée. — Œuvre charmante du XIme Siècle. — Droit. — (Musée du Louvre) 72

RELIQUAIRE byzantin en lapis-lazuli incrusté d'or avec monture en argent doré, gemmée. — Voyez la vignette de la page précédente. — Revers. — (Musée du Louvre). 73

TRIPTYQUE d'ivoire byzantin de la plus belle époque du XIme Siècle. — La Crucifixion. Les saints Thomas, André, Pierre, Paul, Basile, Jean Chrysostome, Constantin et Hélène. — (Musée de Berlin) 76

IVOIRE byzantin du Musée de Berlin. XIme Siècle. — La Vierge et l'Enfant Jésus entre les saints Jean-Baptiste, Pierre, Paul et Thomas. — L'inscription latine a été ajoutée postérieurement. 77

RELIQUAIRE byzantin de la Vraie Croix du Trésor de l'Abbaye de Nonantola près Modène. — Les saints Constantin et Hélène. — XIme ou XIIe Siècle. — Phot. communiquée par M. P. Maestri. — Ce reliquaire est formé d'une plaque de bois recouverte d'une feuille d'argent doré travaillée au repoussé. Sur la croix sont fixées deux petites plaques émaillées de travail byzantin du Xme ou XIme Siècle. 81

PLAQUE de stéatite de travail byzantin d'une grande finesse. — Effigie de saint Thérapon, mégalomartyr, évêque de Chypre. — XIe Siècle. — Musée de Berlin). 85

IVOIRE byzantin du Musée de Berlin. — Feuillet d'un petit diptyque. — Faces antérieure et postérieure. — XIme Siècle 89

DIPTYQUE d'ivoire byzantin du Musée de Berlin. C'est le même diptyque qui est représenté ouvert dans la vignette de la page 76. 92

MOSAÏQUE byzantine de l'église du monastère de Saint-Luc en Phocide (bas-côté du sud-ouest). — Saint Nikon le Métanoïte, saint Macaire, etc.

— XI Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet 92
IVOIRE BYZANTIN du Musée de South Kensington à Londres. — Le Christ sur un trône. — XI Siècle. 97
IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin. — X Siècle. — La descente aux Limbes 101
IVOIRE BYZANTIN du British Museum. — L'archange Michel. — XIme Siècle. 105
PLAQUE BYZANTINE en stéatite du Musée de Berlin. — Le Christ entre la Vierge et saint Jean. — XIme ou XIIme Siècle. 105
PLAINE D'APAMÉE, théâtre de la bataille qui coûta la vie à Damien Dalassénos au combat du 19 juillet 998. 109
RUINES D'APAMÉE 112
PORTRAIT DE SAINT ATHANASE, le grand saint fondateur de la Laure du Mont Athos, contemporain de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiscès et de Basile II. — Peinture murale du XVIme Siècle de l'Église de la Laure. — Photographie communiquée par M. G. Millet 113
SCEAU ou *BULLE* de plomb de Damien Dalassénos tué à la bataille d'Apamée le 19 juillet 998 (voy. p. 111) 114
OLIFANT d'ivoire. — Art oriental du XI Siècle. — Musée du Louvre) 115
BULLE DE PLOMB d'un pape Jean du XIme Siècle, peut-être bien Jean XIV, contemporain de Basile II. 115
MINIATURE BYZANTINE du fameux *Menologion* basilien de la Bibliothèque du Vatican, exécuté sur le commandement de Basile II. — La Présentation au Temple. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.). 117
MOSAÏQUE BYZANTINE portative du XIme Siècle représentant saint Nicolas, ayant fait jadis partie du Trésor de l'abbaye princière de Burtscheid et aujourd'hui encore conservée à l'église paroissiale de Saint-Jean de cette localité de Burtscheid (en français Borcette), actuellement faubourg d'Aix-la-Chapelle. — Le cadre, en argent doré, est de travail occidental postérieur 121
RELIQUAIRE cruciforme d'origines lavo-byzantine en métal doré du XIme ou XIIme Siècle conservé au Trésor de la Cathédrale de Hildesheim. — Face antérieure. La Crucifixion. Bustes des quatre archanges Uriel, Gabriel, Michel et Raphaël. — Ce reliquaire a contenu primitivement des reliques de saints d'origine slave. 124
RELIQUAIRE d'origine slavo-byzantine en métal doré du XIme ou XIIe Siècle conservé au Trésor de la cathédrale de Hildesheim. — Face postérieure. Les saints Jacques, Elie et Basile. Quatre autres bustes de saints dans les angles. — Ce reliquaire a contenu primitivement des reliques de saints d'origine slave. 125
INITIALES tirées d'un Évangéliaire manuscrit byzantin des environs de l'an 1000 conservé au Monastère de Karakallou au Mont Athos. — H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klostern.* 129
PLAQUE en stéatite de travail byzantin du XIme ou XIIme Siècle. — Saint Georges. — (Musée archéologique d'Angers.) 132
MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit de l'*Ancien Testament* du XIme Siècle conservé à la Bibliothèque Vaticane. — Samuel et le roi David entouré de ses six frères. Derrière David on aperçoit la personnification d'Israel. (Beissel, *Vatican. Miniatu ren.*) 133
MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit des *Homélies de la Vierge* du XI Siècle conservé à la Bibliothèque Vaticane. — La Vierge environnée d'anges, entre cinq groupes de saints : évêques et prêtres, moines, rois, martyrs, vierges et veuves. — (Beissel, *Vatic. Miniat.*) 137
MOSAÏQUE murale byzantine du XI Siècle. — Un des deux grands tableaux représentant l'Annonciation conservés aux côtés de la porte de l'exonarthex dans l'église du monastère de Vatopédi au Mont Athos. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 140
MOSAÏQUE murale byzantine du XIme Siècle. — Un des deux grands tableaux représentant l'Annonciation conservés aux côtés de la porte de l'exonarthex de l'église du monastère de Vatopédi au Mont Athos. — (Photographie communiquée par M. G. Millet) 141
VUE DE DURAZZO ou *DYRRACHION*,

capitale du thème byzantin de ce nom, sur l'Adriatique. (Photographie communiquée par M. Degrand. 144

MINIATURE du célèbre *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane, exécuté pour le basileus Basile II. — L'archange Michel triomphant des démons. — Photographie communiquée par M. G. Millet. 145

MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit d'Oppien du Xe ou XIe Siècle conservé à la Bibliothèque de Saint Marc, à Venise. — L'Amour et les Dieux de l'Olympe. — Photographie communiquée par M. G. Millet. . 148

MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit d'Oppien du Xe ou XIe Siècle conservé à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. — Procession nuptiale. Scène de haras. — Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 149

MINIATURE du célèbre *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane, exécuté pour le basileus Basile II. — L'Ange annonçant à Zacharie la naissance du Prodrome. — Photographie communiquée par M. G. Millet. 153

MINIATURE du célèbre *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane exécuté pour le basileus Basile II. — Rencontre de Joachim et d'Anne à la Porte Dorée. — Photographie communiquée par M. G. Millet. 156

MINIATURE BYZANTINE d'un des plus somptueux manuscrits byzantins du Xe Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Psautier ayant sans doute appartenu à la Bibliothèque des Empereurs d'Orient. — David gardant ses troupeaux... 157

MINIATURE BYZANTINE du fameux Psautier de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. — David combattant le lion. — (Photographie communiquée par M. G. Millet. 161

MINIATURE BYZANTINE du fameux Psautier de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. — Samuel oignant David. — Photographie communiquée par M. G. Millet.) 165

VUE DE KOUTAIS, ancienne capitale de l'Imérethie, sur la rivière Rion. . 168

MINIATURE BYZANTINE d'un Evangéliaire du XIme Siècle conservé à la Bibliothèque Vaticane. — Saint Jean l'Evangéliste ou Théologue écrivant. — Beissel. *Vatic. Miniat.* 169

INITIALES tirées d'un Évangéliaire manuscrit du Xme ou XIme Siècle conservé au grand couvent de la Laure au Mont Athos. — H. Brockhaus. *Die Kunst in den Athos Klöstern.* 172

MINIATURE BYZANTINE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle, de la Bibliothèque Nationale, un Psautier. — Prière du prophète Isaïe. Il est placé entre la *Nuit* et l'*Aurore*. — La simplicité et la grandeur de cette composition rappellent tout à fait l'antique..... 173

RELIQUAIRE BYZANTIN de la Vraie Croix aujourd'hui conservé à la Chapelle du Palais archiépiscopal à Cologne. — Quatre anges encensant la relique de la Vraie Croix. — Les saints Constantin et Hélène. — Le pied est d'art occidental postérieur. — Ce Reliquaire contient la célèbre petite Croix que j'ai fait graver à la p. 421 de mon *Nicéphore Phocas* et dont je donne une reproduction meilleure à la p. 193 du présent volume..... 177

RELIQUAIRE BYZANTIN de la Vraie Croix conservé aujourd'hui à la Chapelle du Palais archiépiscopal à Cologne (voy. p. 177). XIme ou XIIme Siècle. — Face postérieure des volets. — La Vierge et sainte Anne..... 181

MINIATURE du célèbre *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane, exécuté pour le basileus Basile II. — Saint Théodore Stratilate, un des plus glorieux patrons militaires des armées byzantines. — Photographie communiquée par M. G. Millet. 184

MINIATURE BYZANTINE d'un des plus beaux manuscrits du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale, un Psautier. — Double scène du combat de David contre Goliath. David est soutenu par la Force. Derrière Goliath s'enfuit la Jactance. Les Israélites et les Philistins ou Etrangers assistent à la lutte..... 185

PLAQUE DE MARBRE sculptée faisant partie du pourtour de la « Fontaine sacrée » dans le couvent de la Laure, au Mont Athos, fondé par saint Athanase sous le règne de Nicéphore Pho-

cas. — Cette plaque a fait partie de la construction primitive..... 188
PLAQUE DE MARBRE sculptée du couvent de La Laure, au Mont Athos, fondé par saint Athanase sous le règne de Nicéphore Phocas. — Cette plaque a fait partie de la construction primitive..... 189
FACE postérieure d'une Croix-Reliquaire d'or byzantine du Xe Siècle ayant fait partie du Trésor de l'Église Sainte-Marie *ad gradus* de Cologne, aujourd'hui conservée à l'Archevêché de cette ville où elle se trouve renfermée dans le Reliquaire gravé aux pp. 177 et 181 du présent volume. J'avais donné déjà la gravure de cette croix d'après un livre de M. E. Aus'm Weerth, à la p. 421 de mon *Nicéphore Phocas*. La reproduction que j'en donne ici d'après une photographie, est infiniment supérieure..... 193
MINIATURE BYZANTINE du célèbre *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane exécuté sur l'ordre du basileus Basile II. — L'Ange conduisant les Mages auprès de la Vierge..... 196
MOSAÏQUE d'un des arcs de la coupole de l'église du monastère de Saint-Luc en Phocide construite à la fin du Xme Siècle. — Saint Théodore le Tiron, un des grands patrons militaires des armées byzantines. — Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 197
SCEAU ou *BULLE* de plomb du « catepano » d'Italie Grégoire Trachaniotis appendu à un document en date de l'an 1000 conservé aux Archives de Naples..... 200
COFFRET d'ivoire byzantin du Xe Siècle conservé à Xanten, dans l'ancien duché de Clèves. — Un des panneaux latéraux. — (Photographie communiquée par M. E. Müntz). — Voy. mon *Nicéphore Phocas*, p. 17..... 201
MOSAÏQUE du Baptistère de Saint-Marc, à Venise. — Hérodiade, diadème en tête, sous le costume d'une dame byzantine..... 204
FEUILLET d'un manuscrit byzantin des *Œuvres de saint Athanase le Sinaïte (Questions théologiques)* conservé à la Bibliothèque Nationale. Ce manuscrit est daté de l'an 6509 du Monde qui correspond environ à l'an 1000 de Jésus-Christ..... 205
FAC-SIMILÉ d'un feuillet d'un très beau manuscrit byzantin des *Homélies* de saint Jean Chrysostome daté de l'an 1003, conservé à la Bibliothèque Nationale..... 209
MAGNIFIQUE MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle de la cathédrale de Sainte-Sophie à Kiev. — L'Annonciation. — (Photographie communiquée par le baron J. de Baye..... 212
MAGNIFIQUE MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle de la cathédrale de Sainte-Sophie à Kiev. — L'Annonciation. — (Photographie communiquée par le baron J. de Baye)..... 213
FEUILLET de diptyque d'ivoire du Musée de Dresde. — Un des plus beaux échantillons de l'art byzantin du XIme Siècle. — Le Christ et les saintes femmes. La Résurrection. — Le second feuillet de ce diptyque est conservé à Hanovre. (Voy. p. 217.) — (Photographie communiquée par le professeur H. Graeven)..... 216
FEUILLET de diptyque d'ivoire du Musée provincial à Hanovre. — Un des plus beaux échantillons de l'art byzantin du XIe Siècle. — La Crucifixion. La Descente de Croix. — Le premier feuillet de ce diptyque est conservé à Dresde. Voy. p. 216). — (Photographie communiquée par le professeur H. Graeven)..... 217
SCEAU ou *BULLE DE PLOMB* de ma Collection ayant appartenu à « *Andronic protospathaire, juge des territoires) du Strymon, de Voleros et (du thème de Salonique* » — X^e ou XIe Siècle..... 221
SALONIQUE. — Vue de la forteresse qui couronne la ville..... 224
VUE DE PERNIC (voy. p. 231). Au centre on aperçoit le défilé de la Strouma, l'ancien fleuve Strymon. Le kastron de Pernic était situé sur la hauteur à droite. — (Photographie communiquée par M. Dobrowsky)..... 225
DERNIÈRES LIGNES d'un manuscrit byzantin de *saint Grégoire de Nazianze* de la Bibliothèque Nationale. — On y lit la date du mois de mai de l'an 1007 (an du monde 6515) et le nom du copiste, le moine Euthymios, du couvent de Saint Lazare de Constantinople..... 228
MINIATURE d'un très beau manuscrit

byzantin des *Homélies de la Vierge*, du XIe Siècle, de la Bibliothèque Nationale. La Vierge et saint Joseph en contemplation 229
CHATEAU DE BARI. Tour et rempart. 233
PORTION DE FEUILLET d'un manuscrit byzantin de l'*Apocalypse* de la Bibliothèque Nationale. — Reptile monstrueux figurant la Bête de l'Apocalypse 236
MINIATURE d'un manuscrit byzantin des *Evangiles*, du Xme Siècle, de la Bibliothèque Nationale 237
MINIATURE d'un très beau manuscrit byzantin des *Homélies de la Vierge* de la Bibliothèque Nationale, du Xme Siècle. La Vierge et l'ange Gabriel 241
MINIATURE d'un très précieux manuscrit byzantin du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. *Les Evangiles*. — Quatre des ascendants du Christ 244
FAÇADE de la Basilique primitive de Saint-Pierre de Rome au XIme Siècle d'après un manuscrit venu de Farfa. *Römische Quartalschr. f. christl. Alterth.*, 1895) 245
MINIATURE du Frontispice du célèbre Évangéliaire de l'empereur Othon III, de Bamberg, conservé à la Bibliothèque Royale de Munich. — Othon III est représenté sur son trône entre deux personnages d'ordre ecclésiastique et deux autres d'ordre militaire. — La couverture d'ivoire de cet Evangéliaire se trouve reproduite à la p. 632 du tome I de l'*Epopée Byzantine*. . . . 249
LIGNES INITIALES d'un manuscrit byzantin de la Bibliothèque Nationale daté de l'an 1000 252
PORTION INFERIEURE d'un feuillet d'un manuscrit byzantin de saint Jean Chrysostome de la Bibliothèque Nationale daté de l'an 1003 253
MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'*Histoire de Skylitzès*, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Le Palais impérial à Byzance. Jean Tzimiscès se faisant hisser au balcon du Palais pour rejoindre Théophano 257
MINIATURE d'un manuscrit byzantin des *Evangiles* du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Ciborium. . 261
DEVANT D'AUTEL d'ivoire, du XIme Siècle de la Cathédrale de Salerne. — Scènes de la vie du Christ et de la Vierge. — (Photographie communiquée par M. E. Molinier. 265
BALUSTRADE BYZANTINE de marbre enrichie de mosaïques de Sainte-Lucie de Gaète. Cette magnifique balustrade date des environs de l'an 1000. — (Frottingham, *American Journal of Archæology*, 1895.). 269
SCEAU DE PLOMB de ma Collection ayant appartenu à Constantin Diogène, anthypatos, patrice et « catépano » de Salonique sous Basile II (voy. p. 379) 270
COFFRET BYZANTIN d'ivoire du Xe siècle conservé à Xanten. — Un des panneaux latéraux (voy. p. 201). 271
DENIER d'argent de l'empereur Henri II frappé à Pavie. 271
ICONE BYZANTINE de stéatite du Xme Siècle conservée au Monastère de Vatopédi du Mont Athos. — Saint Georges. — Encadrement d'argent doré. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 273
PLAQUE de stéatite de ma Collection. Saint Constantin le Grand. — Travail byzantin du XIe Siècle 277
FRAGMENT d'un coffret d'ivoire byzantin du Xme ou XIme Siècle de la Collection Pulszky. — (Voy. p. 281.) . . . 280
FRAGMENT d'un coffret d'ivoire byzantin du Xme ou XIme Siècle de la Collection Pulszky. — (Voy. p. 280.). 281
FRAGMENT d'un coffret d'ivoire byzantin du Xme ou XIme Siècle de la Collection Pulszky. — (Voy. p. 280.). 281
PLAQUE D'IVOIRE BYZANTINE du XIme Siècle. — Le Christ assis sur un trône. — L'encadrement par lequel cette plaque de diptyque a été transformée en une couverture d'Évangéliaire est d'époque très postérieure et de travail occidental. — Trésor de la basilique royale de Monza. 285
MOSAÏQUE de l'arc triomphal de l'église du Monastère de Grottaferrata contemporaine de la fondation, c'est-à-dire des débuts du XIme Siècle. — La Pentecôte. Les douze apôtres assis environnent le trône de l'Agneau Pascal. — (Photographie communiquée par M. E. Müntz.). 289
COLONNE de bronze à l'imitation de la colonne Trajane, fondue par le fameux Bernward, le précepteur d'O-

thon III, érigée en 1022 dans l'église Saint-Michel de Hildesheim où elle a été tout récemment replacée. 292
CROIX BYZANTINE du trésor de la cathédrale de Cosenza dans le royaume de Naples. — XIe Siècle. — Les médaillons en émail, du plus fin travail, représentent le Christ et les quatre Évangélistes. 293
MINIATURE d'un manuscrit byzantin des *Evangiles* du XIme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Le Christ au jardin de Gethsémané. — Ce manuscrit a été exécuté pour un basileus. . 297
MINIATURE BYZANTINE d'un très précieux manuscrit de l'*Histoire de Skylitzes*, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — La flotte des guerriers russes. Les fameux monoxyles ou barques faites d'un seul tronc d'arbre. . 301
CALICE BYZANTIN en onyx avec monture en argent doré enrichie de pierreries et de perles. — Xme ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise. 304
CALICE BYZANTIN en onyx avec superbe monture en argent doré et émaillé (bustes de Saints) ornée de pierres fines. — X^e ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise. . . . 305
CALICE BYZANTIN en sardoine, avec monture en argent doré gemmée, inscription pieuse en émail. — Xme ou XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise. 308
MINIATURE BYZANTINE du fameux Psautier de la Bibliothèque Marciane du Palais Ducal à Venise exécuté pour le basileus Basile II. — Daniel défendant ses brebis contre les animaux féroces. — Photographie communiquée par M. G. Millet. 309
CHAPITEAU d'une des nefs du Dôme de Torcello aux environs de Venise, construit vers l'an 1008. — R. Cattaneo, *L'Architettura in Italia, etc.*). . 313
PLAQUE de marbre du Dôme du Torcello près de Venise construit vers l'an 1000. — (R. Cattaneo, *L'Architettura in Italia, etc.* 316
PUITS VENITIEN des environs de l'an 1008. — R. Cattaneo, *L'Architettura in Italia, etc.* 317
CALICE en calcédoine avec monture d'argent doré. — X^e ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise. . . 320
CALICE BYZANTIN en onyx avec monture d'argent doré, émaillé, ornée de gemmes et de perles. — Xme ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise. 321
CALICE BYZANTIN en albâtre avec monture en argent doré, gemmée. — Xme ou XIme Siècle. Trésor de Saint-Marc à Venise. 324
ÉTOFFE BYZANTINE du Trésor d'Aix-la-Chapelle ayant servi à envelopper des reliques. — Xme ou XIme Siècle. — (Cahier et Martin, *Mélanges d'Archéologie*. 325
MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du Monastère de Saint-Luc en Phocide. Saint martyr. — XIme Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet. 329
MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du Monastère de Saint-Luc en Phocide, XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.) 331
SCEAU DE PLOMB de Serge, spatharocandidat impérial et commerciaire de la ville de Cherson en Crimée au XIe Siècle. — Ma Collection . . . . . .
MINIATURE d'un très précieux manuscrit byzantin de l'*Histoire de Skylitzès* de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Les Byzantins poursuivant les Russes. 333
SCEAU DE PLOMB de Théodegnos, métropolitain d'Athènes, contemporain de Basile II. (Voy. p. 407). . . . . .
ÉTOFFE BYZANTINE du Trésor d'Aix-la-Chapelle ayant servi à envelopper des reliques. — X^e ou XIe Siècle. — (Cahier et Martin, *Mélanges d'Archéologie*. 336
MAGNIFIQUE ÉTOFFE d'origine arabe des Xe ou XIe Siècles ayant appartenu à Ms^r d'Héricourt, évêque d'Autun. — (Cahier et Martin, *Mélanges d'Archéologie* 337
VUE DE LA VILLE DE BITOLIA, aujourd'hui Monastir. — (Gopcevic, *Makedonien und Alt-Serbien* 339
VUE DE LA VILLE DE PRILAPON ou PRILEP. — Gopcevic, *Makedonien und Alt-Serbien* 344
CHOEUR de l'Église du Monastère de Vatopédi du Mont-Athos. — L'Annonciation. — Mosaïque du XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet 345

MINIATURE du célèbre *Menologion* de la Bibliothèque vaticane exécuté pour Basile II. — Un des sept Conciles Œcuméniques. — (Photographie communiquée par M. G. Millet. 339
CATHÉDRALE D'OCHRIDA DE MACÉDOINE. — Gopcevic, *Mokedonien und Alt-Serbien* 354
VUE DE LA VILLE D'OCHRIDA sur le lac du même nom. — Gopcevic, *Mokedonien und Alt-Serbien* 357
VILLAGE DE BOYANA, au pied du mont Vitoch, non loin de Sofia (voy. p. 364). Le kastron bulgare puis byzantin dont on aperçoit encore les assises était situé sur le rocher qui figure au premier plan, un peu à droite. — Photogr. communiquée par M. Dobrowsky 361
ÉGLISE BYZANTINE DE BOYANA, au pied du Mont Vitoch, non loin de Sofia (voy. p. 364). — La restauration de ce monument date de l'an 1259. La partie antérieure avec le clocher est de construction récente. — Photographie communiquée par M. Dobrowsky.) 365
MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit d'Oppien du Xe ou XIe Siècle conservé à la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise. — Combat naval. — (Photographie communiquée par M. G. Millet 369
VUE DE SKOPLJE ou SKOPIA. Pont sur le Vardar. — (Gopcevic, *Maked. u. Alt-Serbien* 373
SCEAU ou BULLE DE PLOMB de ma Collection d'un patriarche bulgare du nom de Michel après la conquête de la Bulgarie par Basile II. — XIe Siècle 374
MINIATURE d'un manuscrit byzantin des *Evangiles* du XIe Siècle, de la Bibliothèque Nationale 375
MONNAIE D'ARGENT du grand-prince de Russie Sviatopolk, contemporain de Basile II 375
VUE DE LA VILLE DE SERES de Macédoine. — Gopcevic, *Maked. u. Alt-Serbien* 377
ICONE BYZANTINE de bronze représentant la Crucifixion, trouvée au village de Kovanlyk, dép^t de Haskovo, avec la Croix de la p. 381 et une monnaie de bronze du basileus Jean Tzimiscès. — Photographie communiquée par M. Dobrowsky.) ... 386
CROIX BYZANTINE de bronze trouvée au village de Kovanlyk, dép^t de Haskovo, avec l'Icone de la page 380 et une monnaie de bronze du basileus Jean Tzimiscès. — (Photographie communiquée par M. Dobrowsky. .. 381
DEMIR-KAPOU (Porte de Fer). — Confluent du Vardar et de la Bosava. — (Gopcevic, *Maked. u. Alt-Serbien*) 385
MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIme Siècle de l'*Histoire de Skylitzès*, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Les Petchenegues 388
MINIATURES d'un manuscrit byzantin du XIe Siècle de l'*Histoire de Skylitzès*, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Miracle accompli avec l'Evangile devant un archont russe. Les deux miniatures placées sur le même feuillet indiquent deux moments différents du même épisode... 389
ENCEINTE BYZANTINE de Constantinople. La Tour de Marbre à l'angle de la Grande Muraille, sur la mer de Marmara. — (Photographie communiquée par M. M. Van Berchem 393
FRAGMENT DE MOSAÏQUE de l'Église du Monastère de Daphni, près d'Athènes. — Commencement du XIe Siècle. — Résurrection de Lazare. — Photogr. communiquée par M. G. Millet. 395
ÉGLISE DE LA PETITE MÉTROPOLE, ancienne Cathédrale d'Athènes dite *Panagia Gorgopiko*. — Charmant petit édifice du XIme Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 397
ÉGLISE de Saint-Théodore à Athènes. Charmant petit édifice du XIme Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 401
LE MONASTÈRE DE SAINT-LUC-EN-PHOCIDE, bâti vers le commencement du XIe Siècle (voy. p. 406). — Photographie communiquée par M. G. Millet 405
SCEAU DE PLOMB de ma Collection ayant appartenu à un higoumène nommé Paul, du Monastère de Daphni près d'Athènes. — XIe Siècle. — Voy. les vignettes des pp. 396 et 409. 408
ÉGLISE DU MONASTÈRE DE DAPHNI, sur la route d'Athènes à Eleusis, construit vers le premier quart du XIe Siècle (voy. p. 406). — (Photo-

graphie communiquée par M. G. Millet 409
INSCRIPTION du Couvent des Philosophes, près d'Athènes, fondé vers le milieu du XIe Siècle voy. pp. 406 et 413. — Strzygowsky, Ἡ μονὴ τοῦ κυνηγοῦ τῶν φιλοσόφων. 412
FRAGMENT DE SCULPTURE du Couvent des Philosophes, fondé près d'Athènes vers le milieu du XIe Siècle voy. pp. 406 et 412. — (Strzygowsky, Ἡ μονὴ τοῦ κυνηγοῦ τῶν φιλοσόφων.... 413
FRAGMENT DE SCEAU DE PLOMB de ma Collection de « Jean Triakontaphylle proedre et « pronoitis » de la Bulgarie » reconquis » par Basile II. — XIe Siècle..... 417
MONNAIE D'OR frappée dans Sirmium assiégée par le partisan bulgare Sermon assassiné par Constantin Diogène en 1019. — Cabinet de France. Voy. p. 416 420
LAMPE BYZANTINE d'église en cristal de roche, en forme de poisson. — XIe Siècle. Trésor de Saint-Marc, à Venise..... 421
PLAQUES DE MARBRE du Monastère de Vatopédi au Mont Athos, datant de la fondation de cet édifice au XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet 425
PLAQUE DE MARBRE BYZANTINE du Monastère de Vatopédi au Mont Athos, datant de la fondation de cet édifice au XIe Siècle. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.).... 429
SCEAU DE PLOMB de ma Collection d'un gouverneur ou « pronoitis » de la Bulgarie reconquis » par Basile II. — La légende signifie : Mère de Dieu, protège ton serviteur Jean, proedre, juge du « velon » et « pronoitis » de Bulgarie. — XIe Siècle..... 432
MINIATURE d'un manuscrit byzantin des *Evangiles*, du XIe Siècle, de la Bibliothèque Nationale. Le Christ guérissant les malades..... 433
SCEAU de Constantin Diogène « vestarque et « pronoitis » de toute la Bulgarie » sous Basile II voy. p. 423). 434
PLAQUES DE MARBRE BYZANTINES du Monastère de Vatopédi au Mont Athos, datant de la fondation de cet édifice au XIe Siècle. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet. . . 436
PALLIUM LEONINUM, étoffe byzantine sur laquelle figurent des lions affrontés voy. *chap. dernier*. — X^e ou XIe Siècle. — (Boeck, *Gesch. d. liturg. Gewander*. 437
LAMPE D'ÉGLISE BYZANTINE en verre. — X^e ou XIe Siècle. — (Trésor de Saint-Marc à Venise). 441
CHATEAU DE SAHYOUN en Phénicie. — Vue prise du sommet du château et regardant vers l'est, c'est-à-dire vers les montagnes des Ansaries. (Cliché communiqué par M. M. Van Berchem. 444
VILLAGE et FORTERESSE LATINE D'EL-MARKAB, le Margat du Moyen âge. — Vue générale prise du nord, depuis le chemin montant de Bâniâs, la Valeni ou Balanée du Moyen âge. — Cliché communiqué par M. M. Van Berchem..... 445
COFFRET BYZANTIN de bois recouvert de plaques d'ivoire sculpté. — Scènes imitées de l'antique. — XIme Siècle. — Musée Impérial à Vienne. — H. Graven, *Ein Reliquienkæstchen aus Pirano*..... 449
ÉTOFFE ORIENTALE du XIe Siècle servant de doublure au manteau de couronnement des rois de Hongrie. (Chasuble de la reine Gisèle donnée par celle-ci en 1031 à l'église de Sainte-Marie de Stuhlweissenburg). Trésor du château royal à Ofen. — (Boeck, *Meth. d. KK. Central-Kommis.*, 1859. 452
FLACON-RELIQUAIRE BYZANTIN en verre orné, contenant du sang miraculeux de Notre Seigneur. — Xme ou XIe Siècle. — La monture est d'époque beaucoup plus moderne. — Trésor de Saint-Marc à Venise..... 453
COFFRET - RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent doré contenant, ainsi que nous l'apprend l'inscription niellée gravée sur ses parois, des reliques des quatre saints Eugène, Valérien, Canidius ou Candidus, et Aquila. — Un des petits côtés. — XIe Siècle Trésor de Saint Marc à Venise. — Le couvercle de ce coffret avec les effigies du Christ et de ces quatre martyrs est gravé à la page 669 du tome Ier de *l'Époque Byzantine* 456
MINIATURE d'un manuscrit byzantin inédit du XIme Siècle de l'*Histoire de Jean Skylitzès*, de la Bibliothèque Na-

tionale de Madrid. — Le Château-Palais du Boucoléon à Constantinople, ou Nicéphore Phocas périt assassiné. 457
IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin. — Le Rédempteur. — XIme Siècle.... 460
IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin — Feuillet de diptyque. — La Croix entre les sigles accoutumés signifiant : *Jesus-Christ vainqueur*. — X ou XIe Siècle..... 461
MINIATURE BYZANTINE du fameux *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane, exécuté sur l'ordre de Basile II. — Présentation de la Vierge au Temple..... 464
IVOIRE BYZANTIN du Musée de Berlin. — La Résurrection de Lazare. XIme Siècle..... 465
MINIATURE BYZANTINE d'un Évangéliaire du XIme Siècle conservé au Couvent d'Iviron au Mont Athos. — La Transfiguration. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.).... 467
SCEAU ou BULLE DE PLOMB de ma Collection ayant appartenu à Constantin Diogène « patrice, hypatos et anagraphe de Bulgarie » sous Basile II. — Au droit, l'effigie de saint Demétrius..... 468
COFFRET-RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent doré du Trésor de Saint-Marc à Venise.— Un des longs côtés. — (Voy. la vignette de la page 456). 469
PYXIS BYZANTINE d'or du Trésor de la Cathédrale d'Halberstadt.—Effigie sur émail de saint Démétrius. — Œuvre exquise du XIme Siècle..... 469
MINIATURE d'un manuscrit byzantin des œuvres d'Oppien du Xme ou XIe Siècle, conservé à la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise. — Alexandre poursuivant Darius. — Chevaux en liberté.— Bellérophon monté sur Pégase poursuivant la Chimère.— (Photographie communiquée par M. G. Millet. 473
CALICE BYZANTIN en albâtre oriental avec monture d'argent doré et émaillé. — XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise..... 476
CALICE BYZANTIN en onyx. — Pied d'argent doré avec inscription gravée reproduisant la formule consacrée.— XI Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise..... 477
MINIATURE d'un Évangéliaire arménien conservé à Eschmiadzin, daté de l'an 989. — (Strzygowsky, *Byzantin. Denkmaler*..... 481
COFFRET-RELIQUAIRE d'argent doré d'origine byzantine ayant contenu, ainsi que nous l'apprend l'inscription, des reliques de quatre saints de Trébizonde: les saints Eugène, Valérien, Canidius ou Candidus, et Aquila. Voy. le couvercle de ce coffret à la page 669 du tome Ier de mon *Epopée*. — Voy. encore pp. 456 et 469 du présent volume. — XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise..... 484
RELIQUAIRE BYZANTIN en argent, en forme d'église, servant de réceptacle au flacon reliquaire figuré sur la page 453, ayant contenu le sang miraculeux de Notre Seigneur.— Trésor de Saint-Marc à Venise..... 485
CALICE BYZANTIN de verre avec monture d'argent doré. — XIme Siècle. — Trésor de Saint Marc à Venise 488
CALICE BYZANTIN de basalte à monture d'argent doré. — XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise..... 489
CALICE BYZANTIN de « diaspro » vert tacheté de jaune avec monture d'argent doré ornée de perles et de gemmes.— XIme Siècle.— Trésor de Saint-Marc à Venise..... 492
PLAQUETTE DE BRONZE BYZANTINE du Musée de Berlin. — Trois saints guerriers. — XIme Siècle..... 493
CALICE BYZANTIN à six pans en cristal de roche, à monture d'argent doré incrustée d'émaux. — Magnifique œuvre du Xme ou XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise..... 496
VASE BYZANTIN de verre à monture d'argent doré. — XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise..... 497
PATÈNE BYZANTINE en cristal de roche avec monture d'argent doré gemmée. — XIme Siècle.— Trésor de Saint-Marc à Venise..... 500
PATÈNE BYZANTINE de verre avec manche et monture d'argent doré, gemmés. — XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc à Venise..... 501
COFFRET-RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent doré du Trésor de Saint-Marc de Venise. — Un des longs côtés. — Voy. les vignettes des pages 456, 469 et 484 504
COUVERCLE d'un Coffret-Reliquaire

byzantin en argent doré en forme du Tombeau de saint Démétrius. — Effigie de saint Démétrius. — Ce Reliquaire contenait de la terre imbibée du sang du Saint. — Trésor de la Cathédrale de Halberstadt. — Voy. la vignette de la page 525. 505

VUES PANORAMIQUES DE TREBIZONDE . . . . . 508 et 509

LAMPE d'église en verre conservée au Trésor de Saint-Marc à Venise. — X^e ou XIe Siècle. — L'inscription byzantine est une invocation à saint Pantéleimon, au nom du donateur Zaccharias, archevêque d'Ibérie (ou Géorgie) 513

PETIT RELIQUAIRE Ladula byzantin en argent doré. — Dans l'intérieur une effigie de Saint. — X^e-XIe Siècle. — Trésor de la Cathédrale de Halberstadt 516

BAISER DE PAIX d'origine byzantine de marbre rouge. — Scène de la Crucifixion en émail bleu. — Au revers le buste du Christ entre les emblèmes des quatre Évangélistes. — Trésor de la Cathédrale de Halberstadt 517

PLAQUE DE MARBRE du Monastère de la Lavra au Mont Athos ayant fait partie de la construction primitive vers la fin du Xe Siècle. — Photogr. communiquée par M. G. Millet) 521

PLAQUE de stéatite d'art byzantin du XIme Siècle environ, conservée au Trésor du monastère de Vatopédi au Mont Athos. — Scènes de la vie de la Vierge et du Christ. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 524

INTÉRIEUR DU RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent doré en forme du Tombeau de saint Démétrius du Trésor de la Cathédrale de Halberstadt. Le couvercle de ce petit monument est figuré sur la page 508. — Buste de saint Démétrius en argent repoussé . . . 525

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du Couvent de Saint-Luc en Phocide. — Le Christ Pantocrator. — XIe Siècle. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.) 529

CROIX PECTORALE BYZANTINE d'or émaillé conservée à Gaëte. — Œuvre intéressante du XIe Siècle. — Droit de la Croix. — Christ crucifié. Au-dessus, l'archange Michel. A droite et à gauche, la Vierge et saint Jean. En bas le crâne d'Adam sous le Golgotha. — Le pied de la Croix est de travail italien très postérieur 532

CROIX PECTORALE BYZANTINE d'or émaillé conservée à Gaëte. — Œuvre intéressante du XIe Siècle. — Revers de la Croix. — La Vierge entre les effigies des saints Jean-Baptiste, Théodore, Georges et Démétrius. — Légende au nom du donateur Basile. — Le pied de la Croix est de travail italien très postérieur 533

REMPART BYZANTIN DE CONSTANTINOPLE. — Grande muraille. — Vue de la Porte de Selymbria reconstruite par les basileis Basile II et Constantin. — (Photographie communiquée par M. A. Sorlin-Dorigny.) — L'inscription placée vers le sommet de la première tour à gauche du spectateur est reproduite en fac-similé à la page 603. Voy. à la page 593 une autre vue de cette même Porte 535

SCEAU ou BULLE DE PLOMB de Constantin Diogène « anthypathos proconsul », patrice et duc de Bulgarie » sous Basile II. — (Ma Collection.) . . . 536

GRANDE MURAILLE DE CONSTANTINOPLE. — A la droite du spectateur, la Tour de Marbre (voy. p. 393). A sa gauche la Tour de Basile et Constantin, ainsi nommée parce qu'elle porte une inscription indiquant qu'elle a été reconstruite par ces deux basileis. Voy. plus loin le fac-similé de cette précieuse inscription. — (Photographie communiquée par M. A. Sorlin-Dorigny 537

DENIER D'ARGENT d'Othon III frappé à Pavie 537

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du Monastère de Saint-Luc en Phocide. — Saint Mathieu. — XIme Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 540

VOLUTE DE CROSSE recouverte d'or filigrané, envoyée d'Italie en l'an 999 suivant la tradition, par l'Empereur Othon III d'Allemagne à sa sœur l'abbesse Adelhaide I^e de Quedlinbourg. — Trésor de l'abbaye de Quedlinbourg. — (J. J. Marquet de Vasselot, *Gazette des B.-A.*, 1898.) 541

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du Monastère de Saint-Luc en Phocide. — Saint Démétrius. — XIe Siècle.

— Photographie communiquée par M. G. Millet. 545
MOSAÏQUE BYZANTINE du narthex de l'Église du Monastère de Saint-Luc en Phocide. — La Résurrection. — XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 548
MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du Monastère de Saint-Luc en Phocide. La Crucifixion. — XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 549
REMPART BYZANTIN de Constantinople. — Grande Muraille. — Plan de la Tour de Marbre (voy. p. 393) et de la Tour de Basile et Constantin (voy. p. 537). — Je dois ce précieux plan inédit à l'obligeance de M. A. Sorlin-Dorigny, de Constantinople..... 552
MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du couvent de Saint-Luc en Phocide. Saint-Luc « le Gournikiote ». — XIe Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet 553
MINIATURE BYZANTINE du célèbre *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane, exécuté sur le commandement de Basile II. — Le prophète Osée. — Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 556
MINIATURE BYZANTINE du célèbre *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane, exécuté sur le commandement de Basile II. — Daniel dans la fosse aux lions. Supplice d'un saint. — — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 557
MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du couvent de Vatopédi au Mont Athos. — Le Christ entre la Vierge et saint Jean. — XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.).... 560
MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit des *Œuvres de saint Grégoire de Nazianze* de la Bibliothèque Vaticane, du XIe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet.). 561
MOSAÏQUE du Dôme de Torcello près Venise, construit au XIe Siècle. — La Vierge avec l'Enfant Jésus entourée des douze Apôtres. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 564
MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du monastère de Saint-Luc en Phocide. — Christ et Madone. — XIe Siècle. (Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 565
MONASTÈRE de Daphni, près d'Athènes, contemporain du basileus Basile II (voy. p. 403). — Vue générale. (Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 569
INITIALES tirées d'un Évangéliaire manuscrit byzantin des environs de l'an 1000 conservé au couvent de Karakallou au Mont Athos. — Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*... 572
CROIX BYZANTINE du trésor de la Cathédrale de Cosenza dans le royaume de Naples. — Face antérieure. — (Voyez l'autre face représentée sur la page 293.) — Les médaillons en émail représentent l'archange Michel, la Vierge, saint Jean-Baptiste et la scène connue sous le nom d'Étimacia entourant le Christ en croix, également en émail..... 573
MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIe Siècle de l'*Histoire de Jean Skylitzès*, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Très curieuse représentation du célèbre Chrysotriclinion du Grand Palais sacré..... 576
MINIATURE du célèbre *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane exécuté sur l'ordre de Basile II. — La Fuite en Égypte. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet.)..... 577
SAINTE FONTAINE dite de la « Phiale » du Monastère de la Laure de l'Athos fondé à la fin du Xe Siècle. — Les plaques de marbre du parapet sont contemporaines de la fondation. — (Photogr. communiquée par M. G. Millet)..... 580
ÉGLISE BYZANTINE des Saints-Apôtres à Salonique, aujourd'hui Sôouk-Sou Djami. — XIe Siècle. — J'ai donné déjà de ce monument, une des mieux conservées parmi les églises byzantines, une moins bonne gravure à la page 37 de mon *Nicéphore Phocas*.. 581
MONASTÈRE DE LAVRA fondé sous le règne de Nicéphore Phocas, au mont Athos. Entrée du Réfectoire. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)..... 585
DERNIÈRES LIGNES d'un Manuscrit byzantin des *Œuvres de Saint-Denis Aréopagite*, daté de l'an 992. — Bibliothèque Nationale..... 588

REMPART BYZANTIN de Constantinople. — La Grande Muraille à la hauteur de la porte de Gyrolimné... 589

REMPART BYZANTIN de Constantinople. — Grande Muraille. — Porte de Selymbria reconstruite par les basileis Basile II et Constantin. (Voy. les vignettes des pp. 535 et 603 593

REMPART BYZANTIN de Constantinople. — La Grande Muraille..... 597

RUINES actuelles de l'aqueduc de Valens à Constantinople qui fut en partie renversé par le tremblement de terre de l'an 989 et qui aujourd'hui encore alimente d'eau plusieurs quartiers de la ville. — Face sud-ouest. — Vue prise de la mosquée de Chah-Zadé. A gauche, la mosquée du Conquérant. — Photographie communiquée par M. A. Sorlin-Dorigny 601

FAC-SIMILÉ de l'inscription de la Tour de Basile et Constantin de la Grande Muraille de Constantinople. (Voy. les vignettes des pages 537 et 553.) — L'inscription, quelque peu incorrecte, signifie : Tour de Basile et Constantin, autocrators fidèles en Christ, pieux basileis des Romains. — Fac-similé inédit communiqué par M. A. Sorlin-Dorigny. 602

INSCRIPTION gravée sur la Porte de Selymbria de la Grande Muraille de Constantinople, indiquant que cette Porte a été reconstruite par les deux basileis Basile et Constantin. — L'inscription signifie : *Tour de Basile et Constantin en Christ autocrators des Romains*. — Fac-simile communiqué par M. A. Sorlin-Dorigny. — Voy. pages 535 et 593 la vue de la Porte de Selymbria 603

MONNAIE D'ARGENT du grand-duc de Russie Iaroslav, contemporain de Basile II (voy. p. 373). — Ce magnifique exemplaire d'une monnaie d'une excessive rareté se trouve au Cabinet Royal des Médailles à Berlin... 603

FORTERESSE SYRIENNE DE SAHYOUN. — Grand fossé de la face est, taillé dans le roc, avec une pile ménagée en plein roc pour le passage du pont-levis menant à la porte. — (Photogr. communiquée par M. M. van Berchem 605

FORTERESSE DE MARGAT. Face est, montrant le chemin de ronde contournant les tours, l'escarpe et la contre-escarpe du fossé et les magasins souterrains entre les deux enceintes. — Photogr. communiquée par M. M. van Berchem)..... 609

CÉLÈBRE RELIQUAIRE D'OR BYZANTIN du Chef de saint Jean-Baptiste conservé jusqu'à la Révolution dans le Trésor de la Cathédrale d'Amiens. — Fac-simile de la gravure qu'en donne Du Cange dans son *Traité historique du chef de saint Jean*, 1655.

C'est très probablement cette Relique qui fut apportée par le patriarche à Basile II mourant. (Voy. p. 620). 613

RUINES actuelles de l'Aqueduc de Valens une première fois détruit en partie par le tremblement de terre de l'an 989. — Autre point de vue : voy. celui de la page 601 617

VUE DE TREBIZONDE. — Le Môle. Photogr. communiquée par M. G. Millet 621

MORT DE SAINT ATHANASE, le fondateur de la Laure de l'Athos, le contemporain de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiscès et de Basile II. Fresque du XVe Siècle du Couvent de la Laure. — Photographie communiquée par M. G. Millet 624

MOSAÏQUE BYZANTINE de l'Église du Monastère de Saint-Luc en Phocide. — Le Baptême du Christ. — Xe Siècle. — Photographie communiquée par M. G. Millet 624

REMPART BYZANTIN de Constantinople. — La Grande Muraille sur la Mer de Marmara. La Tour de Marbre et celle de Basile et Constantin. (Photogr. communiquée par M. A. Sorlin-Dorigny 633

ERRATA ET ADDENDA

Page 1, ligne 4, *supprimez les mots* « au col tors ».

Page 26, ligne 5 de la note 1, *au lieu de* Bardas Skléros, *lisez* Basile-Romain Skléros.

Page 58, ligne 12, *au lieu de* Ochrida, *lisez* Achrida.

Page 114, dernière ligne de la légende, *au lieu de* 898, *lisez* 998.

Page 120, ligne 13, *au lieu de* Lacapène, *lisez* Lécapène.

Page 142, lignes 20 et 35, *au lieu de* Ochrida, *lisez* Achrida.

Page 185, ligne 1 de la légende, *au lieu de* XIe, *lisez* X^e.

Page 354, ligne 29, *au lieu de* de, *lisez* du.

Page 363, note 2, *au lieu de* ;O, *lisez* 'O.

Page 389, ligne 9, *ajoutez en note :* Voyez dans le tome XXI de l'*Archiv für slavische Philologie* (p. 543) la découverte si curieuse, toute récente, d'une inscription funéraire datée de 993 en l'honneur des père et mère du tsar Samuel.

Pages 424, ligne 10 de la note 2, et 427, ligne 9 et ligne 1 de la note 3, *au lieu de* Zacharias, *lisez* Zachariæ.

Page 449, ligne 2 de la légende, *au lieu de* Grævin, *lisez* Græven.

Page 468, lignes 3 et 4 de la légende, *au lieu de* « vestarque » et « pronoitis (provéditeur) de toute la Bulgarie », *lisez* « patrice, hypatos et anagraphe de Bulgarie ».

Page 558, dernière ligne de la note 3, *au lieu de* Heyr, *lisez* Heyd.

Page 631, ligne 6 de la note 8, *au lieu de* Zacharias, *lisez* Zachariæ.

PARIS. IMP. P. MOUILLOT.

popée byzantine. v. 2
20338.

PONTIFICAL INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO—5, CANADA

. 20338